



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

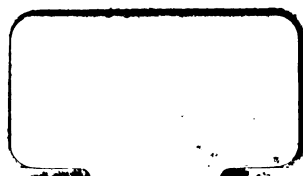
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

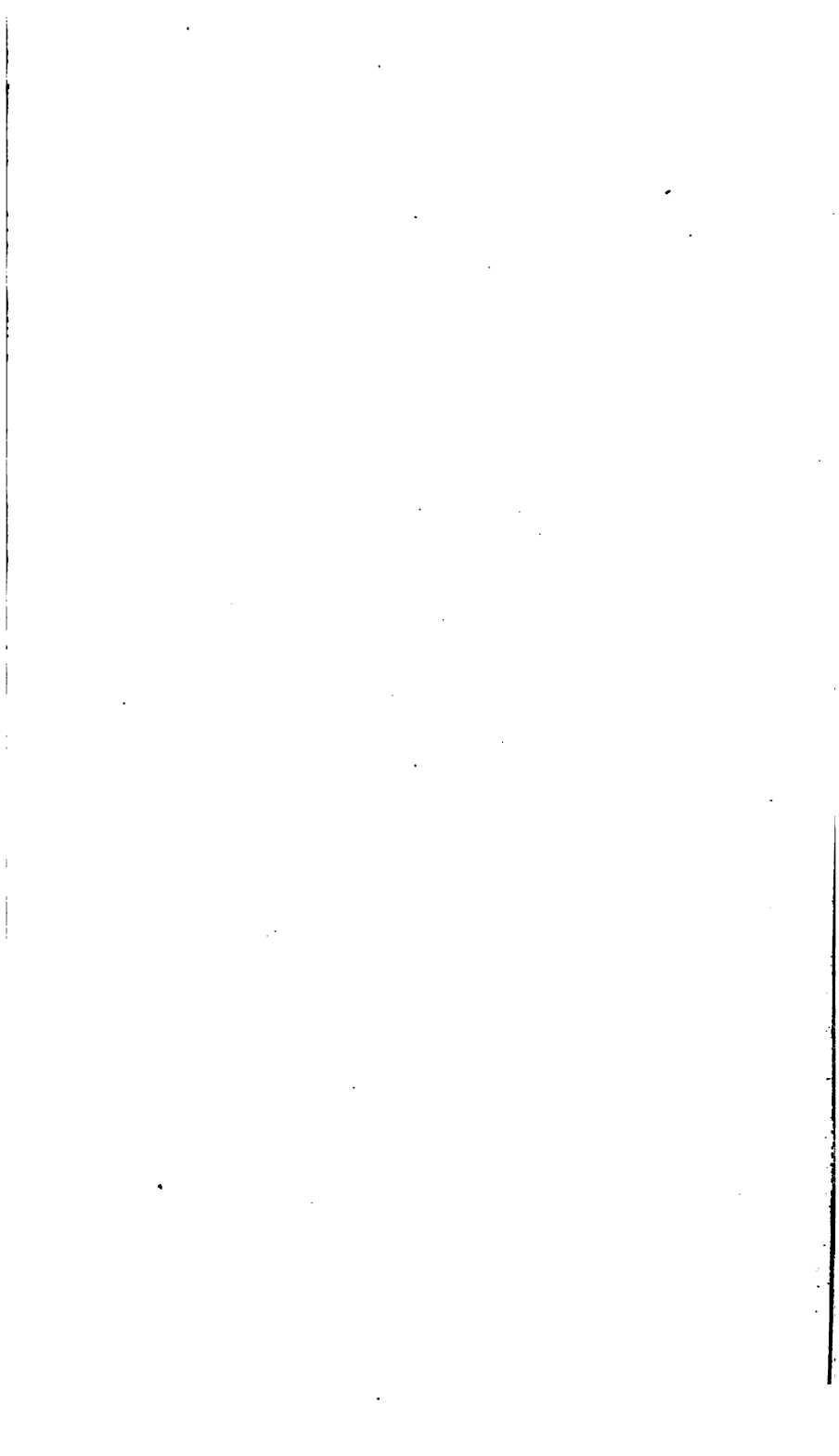


3 3433 08243355 2



Exposure
3AD

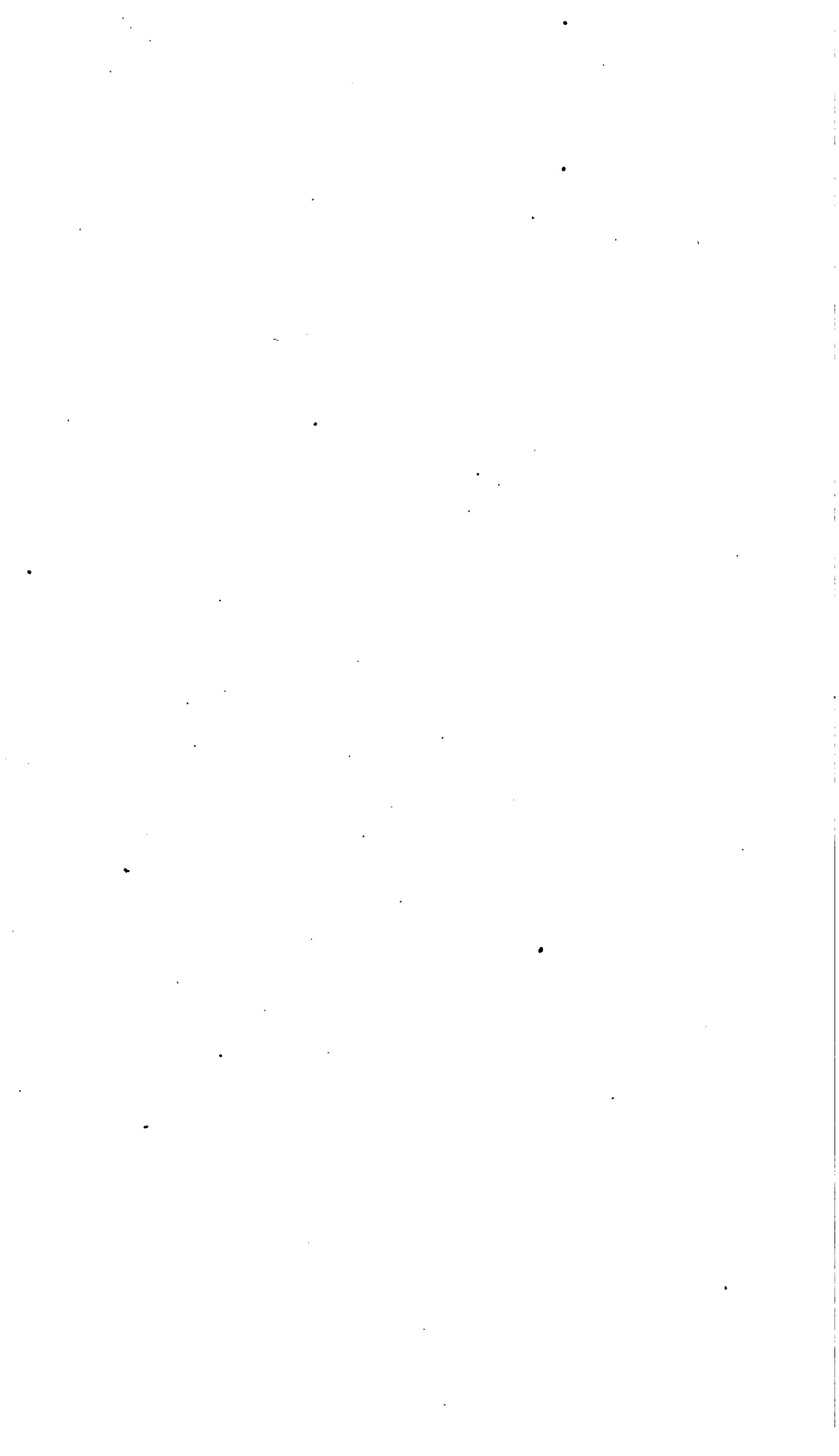






Brotonne

BA P



CIVILISATION PRIMITIVE.

IMPRIMERIE
SCHNEIDER et LANGRAND,
Rue d'Erfurth, 1.

CIVILISATION PRIMITIVE,

OU

ESSAI DE RESTITUTION DE LA PÉRIODE ANTEHISTORIQUE

pour servir

à l'INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR F. DE BROTONNE,

CONSERVATEUR A LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINTE - GENEVIÈVE.



PARIS,
CHARLES WARÉE, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 45 BIS, PLACE MOLIÈRE.

—
1845



AVERTISSEMENT.

MOTIFS ET PLAN DE L'OUVRAGE.

Le plan général que nous nous étions proposé dans l'histoire de la filiation et des migrations des peuples n'avait pas seulement pour objet de tenter une classification ethnographique. Chaque peuple, en prenant place dans cette classification, n'aurait représenté qu'une grande individualité et n'aurait eu, dès lors, qu'une valeur spéciale et subordonnée à son importance relative dans l'ensemble. Le but que nous voulions atteindre était d'extraire de toutes ces individualités nationales une coordination fondée sur les croyances, les traditions, les langues, la chronologie, et de mettre en lumière, à l'aide de cette coordination, la fraternité qui les unit. Nous voulions chercher dans la série constante et progressive des faits et du développement social la preuve des destinées providentielles de l'humanité, saisir ou essayer du moins de pénétrer le secret de sa marche et des lois qui la dirigent.

Nous avons poursuivi ce double but dans les différentes divisions de ce premier travail ; chacune se renfermait dans un ordre particulier d'investigations pour aboutir à une conclusion uniforme : l'unité du point de départ, la solidarité dans le développement.

Dans les prolégomènes, nous avons esquissé à grands traits le tableau du progrès des formations de l'ordre brut ; celui du progrès appliqué à la matière organisée, et enfin aux sociétés dans l'ordre intellectuel et moral. Nous avons tâché de montrer l'unité du but et la convergence des moyens, sans présenter d'ailleurs cette loi constante de développement universel et de progrès continu autrement que d'une manière générale, comme elle peut exister dans les esprits avant toute étude spéciale. Nous ne nous sommes attaché dans cette première partie de la publication qu'à être l'écho d'une opinion assez accréditée pour mériter un examen attentif, assez fondée pour conduire à la recherche des preuves puisées aux sources traditionnelles et historiques.

Ces considérations générales sur l'unité de développement appelaient des considérations de même nature sur l'unité de l'espèce. Nous avons essayé de les réunir dans le premier livre de l'*Histoire de la filiation*. Là encore il ne nous était pas permis d'exprimer une opinion positive, de donner comme démontré ce qui n'existe qu'à

l'état de sentiment moral, revêtu de la sanction religieuse ; sentiment appuyé d'ailleurs sur un grand nombre de données abstraites ou intellectuelles, sur des recherches scientifiques, mais qui n'a pas pour lui, et ne trouvera jamais d'une manière absolue dans l'histoire des premiers âges, le genre de preuves qui résulte de l'enchaînement des faits et des rapports internationaux ; ce sentiment enfin manque de l'autorité d'une démonstration historique complète, et ne peut se ranger que parmi les opinions probables.

En un mot, ces deux principes : développement unitaire dans le but, progressif dans la série des formations de tous les ordres, et unité de l'espèce, ne nous apparaissent que comme des généralités philosophiques ou religieuses. Nous ne pouvions donc, en tête d'un travail dont l'objet était précisément de faire passer sur un terrain plus positif ces hautes hypothèses, les exposer autrement que sous la forme qui leur était propre. Pour les transformer en vérités historiques, pour l'essayer du moins, elles devaient subir l'épreuve d'une critique détaillée et éclairée par l'examen, à ce point de vue, des doctrines et des faits.

Notre premier objet, et c'est ce que nous avons fait d'abord, était donc de présenter l'hypothèse sur laquelle nous avions à fonder tout l'ensemble de notre travail, de la fortifier par des raisonnements et des recherches assez nombreuses déjà pour qu'on ne la regardât pas comme une pure spéculation de l'esprit. Ce devait être une opinion à démontrer, sans doute, mais déjà assez probable pour que la démonstration à chercher ne parût pas être une tentative déraisonnable et sans utilité.

Le second objet que nous devions nous proposer était la vérification, à l'aide de l'histoire, de l'hypothèse de l'unité. Il ne s'agissait pas de produire une narration des faits primitifs, il n'y a pas d'histoire qui puisse se proposer ce but ; mais de mettre à profit l'histoire, en ce sens que les documents que nous voulions utiliser appartenaient à l'ordre historique, et devaient seulement nous conduire à un autre résultat qu'une narration et s'enchaîner d'une manière différente.

C'est ce que nous avons essayé par l'examen successif et comparatif de l'histoire, des croyances, des langues et de la chronologie. Ces quatre objets, sur lesquels s'est portée notre étude, nous ont conduit au même résultat : l'unité entre les différentes branches de l'espèce humaine, et nous nous sommes trouvé en droit d'établir comme une vérité démontrée ce que nous n'avions pu conserver dans la première partie que comme une hypothèse probable et généralement accueillie.

Ici nous devons faire remarquer que le but que nous nous étions proposé ne devait pas entraîner pour nous, comme conséquence, la discussion de chacun des documents qui devaient figurer parmi les éléments de la question. Nous ne pouvions pas, sans nous engager dans un travail sans limites, soumettre à un examen critique détaillé les mémoires et les ouvrages sur lesquels nos opinions étaient fondées, comme si tous avaient besoin d'une étude et d'une révision nouvelles. Une telle pensée ne nous conduisait pas à moins qu'à comprendre dans un doute universel tous les travaux antérieurs et à affaiblir dans sa source même la convenance et l'utilité de notre entreprise. En effet, sur quoi aurions-nous pu fonder la possibilité, la vraisemblance de notre hypothèse, si nous avions déclaré tout d'abord que nous n'avions dans les travaux accomplis qu'une foi très-limitée et tout à fait soumise aux chances d'une discussion dont nos lecteurs auraient dû être juges avant tout? Sans doute cet examen préliminaire a dû être fait par nous. Nous avons dû, avant de choisir nos autorités, en discuter rigoureusement la valeur; mais faire entrer cet examen dans notre publication, aurait été en changer complètement la nature.

Ce travail était le nôtre et destiné seulement à légitimer notre entreprise à nos propres yeux. Notre devoir était donc, non de refaire, pour ainsi dire, les travaux précédents, mais de choisir entre les savants et les historiens ceux qu'une longue et incontestable renommée nous donnait comme les vrais maîtres de la science; de joindre à leurs conclusions les éléments nouveaux que les découvertes modernes introduisaient dans la question et de coordonner les résultats. Appuyés sur cet ensemble, nous avons essayé d'en déduire les conséquences au point de vue que nous voulions démontrer. La seule discussion que nous pouvions admettre était celle qui devait décider notre choix entre deux versions différentes émanées de deux hommes investis d'une égale autorité. Ce cas s'est présenté, et c'est dans cette limite que nous nous sommes renfermé.

Cette réflexion s'applique surtout à la chronologie. Il suffisait, pour notre but, de montrer que tous les calculs, en variant dans les détails, ne différaient pas dans leur ensemble assez pour infirmer la donnée générale. Ainsi Freret et Volney, par exemple, diffèrent essentiellement et peuvent représenter les limites extrêmes où s'arrête l'oscillation chronologique; nous avons rapporté leurs opinions sans nous prononcer, parce que tous deux, en interprétant d'une manière différente les autorités qui leur sont communes, se renferment pour tant dans un cercle où notre hypothèse de l'unité peut les admettre l'un et l'autre.

Il n'en est pas de même de l'opinion de Volney sur la race qui a peuplé l'Égypte. Il la considère comme nègre ; Cuvier, au contraire, superpose à la race nègre la race blanche civilisatrice. Entre Cuvier et Volney nous avons dû choisir, parce qu'ici le doute était fondamental et attaquait notre recherche et notre conclusion.

Nous saisissons cette occasion pour répondre à des observations qui nous ont été faites sur d'apparentes contradictions chronologiques dans l'*Histoire de la filiation et des migrations des peuples*. Nous n'avons pas prétendu y donner une chronologie comparée ou réformée, mais montrer que la chronologie critique dans ses variantes s'accorde avec l'hypothèse de l'unité de l'espèce. Pour répondre d'une manière plus complète et lever la difficulté, nous donnons à la suite de ce nouveau travail un tableau cosmogonique et chronologique, appliqué aux peuples principaux de l'Asie occidentale, Hébreux, Assyriens et Perses, et combiné avec ce que l'on connaît de la chronologie égyptienne. On y trouvera la concordance, suivant notre manière de voir, des différents systèmes, et la base sur laquelle s'appuie notre raisonnement sur la succession des peuples et des empires asiatiques.

Cette explication admise, nous sommes en droit de dire que les rapports que nous sommes arrivés à reconnaître en suivant cette marche ont établi pour nous le dogme de l'unité fondamentale de l'espèce constatée par l'unité des traditions et du point de départ des populations.

Ce résultat obtenu, nous possédions une base pour nous incontesteable, et l'histoire philosophique pouvait prendre la forme que l'on désigne dans l'école sous le nom de syllogisme hypothétique. Si l'espèce humaine est une, l'histoire de l'espèce ne doit être conçue et écrite qu'au point de vue de l'unité ; or nous avons établi notre démonstration, la conséquence en découlait naturellement.

A vrai dire, notre travail était terminé. Notre objet avait été la démonstration de cette unité ; nous y étions parvenus autant qu'il était en nous. Nous avions à dessein éloigné de cette démonstration un luxe d'érudition qu'il est toujours facile d'étendre en nombreux volumes ; nous avons établi une méthode qui nous paraissait bonne et que chacun pouvait aisément fortifier d'exemples. Pour rendre cette tâche plus facile, nous avons cité nos autorités avec une exactitude rigoureuse. En ne présentant qu'en résumé et en résultats l'opinion de nos guides, nous avons eu soin de rendre les sources très-accessibles, et tout lecteur pouvait vérifier les documents d'après lesquels notre choix avait été fixé.

Cependant nous avons reconnu bientôt que ce travail, pour être

complet, en nécessitait un autre. Une réflexion plus approfondie nous a fait prendre la résolution d'aborder la question qui naît de la doctrine d'unité, et de déduire nous-mêmes de notre syllogisme la conséquence d'ordre supérieur qu'il contient.

Nous allons exposer nos raisons le plus sommairement possible.

La doctrine d'unité du genre humain ouvre un double point de vue. L'un est la morale sociale, qui prend nécessairement un caractère tout différent, suivant qu'on l'envisage selon la doctrine de fraternité, ou sous les préoccupations de la séparation radicale des familles. Dans ce dernier cas, l'hostilité entre les peuples, quelque coupable qu'elle reste en morale, n'est plus, sous le rapport, non plus étroit, mais plus saisissant de la consanguinité, une lutte fratricide. Dans le premier cas, celui de la fraternité selon la chair, aussitôt que les rivalités sociales dépassent les limites de l'antagonisme nécessaire au mouvement, le crime commence. Cette conséquence de la doctrine mériterait d'être traitée séparément; mais nous ne pouvons nous y engager, arrêté que nous sommes par la nécessité de présenter, conformément au principe, le développement probable de l'espèce humaine.

L'un des deux points de vue dont nous venons de parler se rapporte donc à la morale sociale. L'autre se renferme dans les faits. Ce dernier devra montrer comment le développement de l'espèce, autant qu'il peut être retrouvé ou suppléé, se concilie avec la démonstration de l'hypothèse primitive, ou l'affirmation de l'unité de l'espèce.

Nous savons qu'on ne peut être raisonnablement fondé à nous demander comme preuve ou comme complément de notre doctrine, une histoire chronologique, une série non interrompue de faits positifs. La tentative serait aussi insensée que la demande aurait été ridicule; aussi n'est-ce point une telle prétention que nous voulons satisfaire. Nous sentons pourtant que sans porter l'exigence à ce point extrême, on puisse nous demander comment nous concevons, et d'après quelles inductions nous établissons le développement matériel de l'espèce, ainsi renfermée dans l'unité qui la résume; comment nous supposons que les races, dans le cas où elles ne seraient effectivement que la modification d'un type unique, aient pu se répandre successivement sur la terre; comment, après avoir admis ce type unique et ce foyer primitif, nous y concevons le mouvement, la volonté, la parole; enfin comment nous cherchons à satisfaire les doutes, ou à justifier nos opinions sur le développement inconnu, mais nécessaire, dont l'histoire ne dit rien, et sur lequel la philosophie seule a tenté jusqu'ici de s'expliquer.

C'est en vue de ces questions que nous avons cru devoir nous engager, sous toutes réserves, dans l'examen qui fait l'objet de ce nouveau travail. Questions insolubles de leur nature, si on n'accepte comme vérités que les solutions mathématiques, mais qui n'en seront pas moins l'éternel aliment de l'activité intellectuelle et des recherches de l'homme ! questions sur lesquelles nous avons virtuellement, et par nos précédentes affirmations, accepté l'engagement d'exposer nos idées, ou plus modestement nos sentiments.

Nous-mêmes nous nous sommes dit : Ne nous effrayons pas de l'obscurité qui survivra toujours à toutes les recherches sur les origines primitives ; peut-être y a-t-il là une secrète intention de la Providence, et il peut y avoir utilité dans tous les cas à rendre cette opinion plus sensible. L'activité intellectuelle a sa source dans l'impossibilité même de connaître d'une manière absolue, et ce n'est pas sans dessein que Dieu, qui n'a pas donné de bornes à l'ardeur de savoir, en aura mis à notre puissance pour y parvenir. Un désir satisfait est une source tarie ; la vérité absolue sur l'origine des choses, ce serait l'immobilité ou la fin.

Ce n'est donc pas l'absolu, mais le probable, que nous nous proposons d'obtenir. Ce n'est pas une série de faits constatés que nous poursuivons, mais une série logique étayée sur des données quelquefois positives, le plus souvent seulement probables ou même possibles. La cause de ces recherches se trouve dans les plus nobles besoins de l'homme, l'ardeur de connaître, d'agrandir le domaine de l'intelligence au profit de la moralité. En effet le *criterium* de nos actions comme membres de l'humanité réside dans la connaissance de la loi qui préside aux destinées générales, et les destinées générales, pour se dévoiler, ont besoin du temps qui les développe et du travail de l'homme qui les poursuit et les éclaire.

Il ne serait pas juste de conclure la vanité de ces recherches de l'impossibilité avouée d'obtenir un résultat complet, évident. Les efforts mêmes sont honorables et ils sont utiles, car si la vérité absolue est au-dessus de notre atteinte, l'ignorance est au-dessous de notre nature. Appelés ainsi dans la voie du travail et des découvertes, c'est dans la variété des combinaisons que nous trouvons les chances de parvenir à la vérité relative ; c'est en écartant successivement ce qui ne peut pas être, que l'on est parvenu à fonder des axiomes dans tous les genres ; c'est en diminuant le champ de l'erreur que l'on s'est rapproché de la vérité.

Cette combinaison de deux éléments contraires réagissant invinciblement de l'un à l'autre ; de la puissance et de la faiblesse ; de l'abjection et de la grandeur ; de l'élan vers l'infini et des entraves

qui nous captivent, rend témoignage de la double nature de l'homme. C'est par là qu'ont pris naissance les théories qui tendent à expliquer le mystère de deux natures contradictoires, dans l'être resté un parce que tout en lui aboutit à un centre unique de conscience et d'activité ; théories qui s'efforcent de donner la raison du mouvement qui n'est point dans la matière ; de reconnaître l'âme comme la sanction de la moralité des actions humaines ; le règne de l'esprit sur la matière comme le but de l'activité répandue dans la création, et les progrès dans les voies de cette noble conquête comme le signal du retour vers les destinées glorieuses, infinies, dont le sentiment nous guide et nous soutient.

Toute théorie qui s'éloigne de ces résultats est irrévocablement condamnée ; toute théorie qui les consacre peut n'être pas véritable dans les récits qu'elle suppose, mais elle est moralement vraie, car elle consacre sous toutes les faces de l'activité humaine le bon et le bien qui ne sont que le vrai dans les choses morales.

L'histoire, si l'on peut donner le nom d'histoire à des traditions ou des suppositions, cherche à saisir, à deviner les peuples à une époque où l'état social a revêtu quelques formes. C'est dans ces formes seules qu'elle retrouve la première manifestation de leur enfance. On a pu tirer de ces époques traditionnelles les notions suffisantes pour classer les phases successives de la vie sociale, quoiqu'on l'ait fait d'une manière trop tranchée, trop absolue. Il est vrai que l'humanité en général a passé par les différents états que l'on désigne sous le nom de peuples chasseurs, pasteurs, agriculteurs ; seulement il faut observer que cela n'est vrai qu'au point de vue du perfectionnement de la vie générale, considérée collectivement ; il n'en est plus de même si on l'examine isolément dans les peuples divers. Il n'est pas exact de dire dans ce cas que les états divers de civilisation que nous venons de citer aient été successifs, de manière à former un enchaînement progressif, constant et nettement défini. Le voisinage, l'exemple, la domination étrangère ont dû évidemment faire subir à ce développement des influences qui l'ont troublé. Mais du point de vue général ces anomalies n'ont pas détruit la série restée vraie dans son ensemble.

Toujours est-il qu'entre l'origine des choses et les commencements des différentes peuplades, en d'autres termes entre la barbarie et les premières formes sociales que l'histoire recherche, il y a solution de continuité. Or du point de vue de tout système, et le nôtre est l'unité du genre humain, il y a nécessité d'exposer au moins une hypothèse afin de combler cette lacune. C'est ce qu'ont fait les législateurs, et puisque nous envisageons leurs dogmes pour

les expliquer conformément au principe de l'unité, nous devons exposer également notre explication des temps qu'ils ont compris dans leurs récits cosmogoniques.

En effet, si l'historien déclare laisser dans les ténèbres du passé tout ce qui précède les époques historiques les plus anciennes, et prendre pour point de départ les faits qui appartiennent à un état de civilisation appréciable, quoique peu avancé encore, on ne peut lui demander que ce qu'il a promis. Mais si l'on établit un système, l'unité de l'espèce, par exemple, la théorie ne peut acquérir le caractère de la vérité qu'autant que les faits la justifieront; on contracte donc, en l'admettant, l'obligation de rattacher, autant que cela est possible, les opinions traditionnelles entre elles pour les enfermer dans la théorie qui les doit rassembler.

Telle était la condition à laquelle nous nous étions volontairement soumis; tel est aussi l'objet que nous nous proposons dans cet ouvrage. Nous ne cherchons pas à dissimuler tout ce que nous avons de critiques à attendre et de suppositions à établir; notre but a dû être de tâcher d'échapper aux unes, en justifiant les autres.

Reconnaissons d'abord qu'il est une difficulté commune aux systèmes d'explication et aux historiens voués plus exclusivement au culte des faits. Tous sont également dépourvus des éléments positifs qui nous aideraient à constituer une véritable histoire primitive. Ce que les historiens et les archéologues peuvent opposer aux systèmes, ce n'est donc pas la vérité, mais le doute sur l'époque et la valeur des traditions; quant à l'origine des choses, ils ne s'en occupent pas, et on serait mal fondé à le leur reprocher. Ils l'écartent volontairement comme hors de leur domaine, mais il ne s'ensuit pas que les esprits les plus sévères aient le droit de condamner *a priori* toutes recherches faites dans ce sens, qu'ils puissent les bannir pour toujours du domaine historique. L'hypothèse, quoi qu'on fasse, y jouera toujours un grand rôle. S'il n'est pas possible d'y substituer des faits certains, et en cela nous sommes de l'avis des critiques, il y a possibilité, nous le croyons, de poser des termes certains de développement et de conclure, d'après ce que l'on sait, sur ce qu'on a tant d'intérêt à savoir. Nous entendons par là que l'histoire, en fournissant la preuve et un certain nombre de termes d'un progrès vérifié, donne à un assez haut degré et donnera chaque jour davantage le moyen de montrer le but de l'activité humaine, conclusion nécessaire du développement connu, et le point de départ qui a dû logiquement l'engendrer.

Toutes les nations ont négligé leurs annales au moins dans l'o-

rigine. Toutes, par oubli volontaire ou par ignorance de la vérité, ont voulu y jeter l'éclat et le merveilleux qui ne sont plus que ténèbres quand on veut les étudier. Si quelques traditions ont survécu, elles sont dénaturées par le temps, les guerres, le fanatisme et la barbarie. Quels sont d'ailleurs les moyens qui nous restent pour sauver de l'oubli les faits passés? des fêtes commémoratives, des villes bâties ou détruites, des symboles religieux, des tombes; ce n'est qu'avec des pierres sans nom pour la plupart, et des superstitions trompeuses que nous avons à rebâtir l'édifice historique. Et comme si ce n'était pas assez que ce défaut de monuments, nous avons à lutter contre les livres supposés, les fictions religieuses ou poétiques, les chronologies arbitraires, les vanités nationales. Ce qui reste pour éclairer l'antiquité semble en quelque sorte la rendre plus obscure encore.

Ainsi l'histoire n'a point de commencement. Nier qu'il soit nécessaire de chercher à le rétablir, c'est un non-sens, une prétention aussi déraisonnable que d'adopter des déductions sans recourir au principe, d'accueillir des effets sans cause. Dire qu'il faut sans cesse accumuler des documents sans chercher à les généraliser, c'est frapper de mort tout travail humain. Qu'importent des faits, s'ils n'engendrent aucune loi; des pierres taillées, si elles gisent sur le sol et ne s'élèvent pas en édifice harmonieux. Sans doute il faut se défendre d'une coordination trop prématurée; mais qui sera assez sûr de notre impuissance pour condamner la tentative? L'essai lui-même, en le supposant trop hâtif, ne peut-il pas avoir son utilité comme cause active de recherches? C'est par l'examen des systèmes que le travail s'alimente, et une erreur détruite est un pas vers la vérité.

L'histoire constatée suffit pour prouver une marche ascendante progressive. Or, progrès dans le chaos, progrès qui ne suppose pas une fin et un commencement, est une absurdité qu'aucun esprit ne peut admettre. Que dirait-on d'une action limitée, facile à comprendre dans sa marche et son développement, de l'action d'un drame par exemple, qui n'aurait ni exposition ni dénouement? Aucun homme sérieux ne peut même la supposer; et l'on voudrait que ce grand drame de la vie de l'humanité, dont les phases se suivent devant nous, dont les actes s'enchaînent, en fût dépourvu. Cela choque le bon sens et découragerait les âmes les plus fermes. Il est donc positif que nous avons un but, que les progrès observés nous en dévoilent la nature, que ce but est la supériorité de l'esprit sur la matière à conquérir. Puisque cette marche est constante, puisque l'unique point de départ pour tous les peuples est une même har-

barie (nous le prouvons par tous les historiens et par toutes les traditions dans le cours de cet ouvrage), il est également positif que cet état était la domination de la matière en l'absence de l'esprit. Pourquoi cette lutte ? c'est une cause qu'il est digne de la puissance intellectuelle de l'homme d'instruire et de décider.

Cette cause, c'est l'exposition du grand drame que joue l'humanité, et c'est là ce qu'il faut reconstruire avec le plus haut degré de probabilité. Le développement est évidemment appréciable, et l'histoire étudiée dans son ensemble, dans la suite et l'enchaînement de toutes ses parties, nous l'enseigne. Il a fallu des siècles pour que l'action apparût avec son caractère d'unité, mais les siècles n'ont pas parlé en vain, et la relation entre les faits longtemps isolés s'est révélée dans l'immense solidarité qui les absorbe tous. Le but apparaît comme une conséquence logique, nécessaire : l'exposition ou le sujet reste seul à déterminer ; mais avec cette certitude acquise qu'il ne peut être qu'en raison du développement et du développement, ou de l'action et de sa fin.

Le problème se pose donc ainsi : reconstituer les premiers pas de l'humanité d'après son développement connu et son but nécessaire. Pour y arriver, bien loin de négliger les traditions, quelque bizarres qu'elles puissent paraître, c'est en les conciliant, les expliquant, et en les embrassant toutes, autant que possible et qu'on le juge nécessaire à l'accomplissement de l'œuvre, que l'on peut avoir l'espoir et le gage de la vérité et du succès. Nous l'avons essayé avec moins de développement sans doute que la matière ne le comporte ; mais lorsqu'il n'existe pas un seul fragment du travail humain qui ne concoure à l'édifice, nous ne pouvions poursuivre jusque dans ses détails secondaires une œuvre aussi vaste que l'humanité même. Nous n'avons aspiré qu'à montrer la concordance, et la vérité du principe, dans les questions les plus hautes et les plus générales, pour éviter la prétention des affirmations dogmatiques. C'est un résultat, sommaire il est vrai, mais fidèle de nos impressions, de nos convictions nous pouvons le dire. C'est aux hommes de bonne foi à nous juger ; s'ils condamnent les imperfections de l'œuvre, nous n'avons qu'à nous soumettre et à faire mieux, si nous le pouvons, en nous aidant de la critique même comme d'un bon conseil ; mais ils nous absoudront sur nos intentions.

C'est aussi sur des concordances que nous avons fondé notre travail précédent sur la filiation et les migrations des peuples, et c'est de la constance des rapports, de leur universalité, que nous avons cru pouvoir tirer la démonstration de l'unité qui faisait l'objet de nos recherches. Ces concordances ne sont pas telles, sans doute,

qu'elles ne puissent être en opposition quelquefois avec certaines observations. On a pu nous faire des objections fondées sur un ordre de faits et d'idées différents, nous ne doutons même pas qu'il ne soit possible de nous en présenter de nouvelles. Nous nous bornerons à répondre, en général, que ces objections ne nous paraissent pas détruire le fait supérieur de concordance entre les faits principaux, et suivant nous décisifs, dans la question que nous nous étions proposé de traiter. Autre chose était d'établir une critique de textes ou un ensemble de témoignages ; nous avons suivi notre marche sans nous engager dans un travail tout différent du nôtre. Si nous avions voulu faire avancer de front notre exposition et cette polémique, notre ouvrage n'aurait pas eu de bornes. Il faut laisser les discussions aux mémoires et aux ouvrages spéciaux, et choisir entre les résultats. C'est ce que nous avons fait, suivant nos lumières. Nous aurions pu corroborer nos opinions à l'aide de preuves de plus d'un genre tout aussi facilement qu'on en a pu trouver pour nous combattre, mais il ne s'agissait pas de cela. Notre prétention n'allait qu'à grouper des rapports reconnus, mais non rapprochés dans un but déterminé, pour en former un faisceau et contribuer, autant qu'il était en nous, à faire reconnaître la véritable méthode historique. Ici nous avons rencontré les rapports de langues ; ailleurs, des rapports de croyance ou de chronologie ; dans d'autres sources de recherches, l'accord des traditions et des cosmogonies, tout cela avait besoin d'être réuni, et c'est ce que nous avons tenté.

D'autres, sans doute, feront mieux. Les sources deviendront plus abondantes et seront mieux explorées que nous ne l'avons pu faire ; mais certainement ces recherches ne peuvent aboutir qu'à une coordination qui les féconde l'une par l'autre. Le reproche le plus sérieux que nous aurions à craindre serait donc d'avoir voulu faire trop tôt un travail qui attend encore de nombreux matériaux ; nous avons pensé que les documents existants suffisaient pour tenter un premier effort. C'est par des améliorations successives que les vérités s'établissent ; nous avons risqué quelques pas, d'autres parcourront la carrière.

Nous n'avons que peu de paroles à ajouter relativement à la nature et à la distribution des questions que nous allons aborder.

Supposons qu'il s'agisse de sciences exactes : des faits s'accumulent ; tant que le nombre n'en est pas suffisant pour oser tirer des conséquences, ils sont des archives conservées pour les besoins futurs. Mais lorsque l'abondance des faits et la solidarité qui les unit ont frappé tous les yeux, ils sont coordonnés et donnent naissance à

une loi qui entre dans le grand domaine des vérités acquises à la science.

Toutes les connaissances humaines sont dans le même cas.

L'histoire n'accumule pas les documents dans l'intention stérile de contenter la curiosité oisive, mais avec l'espoir de former un ensemble de faits et de vérités de détail qui n'attendent que l'autorité du temps et du nombre pour devenir une loi. C'est ainsi que les phénomènes de l'ordre politique et moral, comme les phénomènes de l'ordre physique, constituent des sciences qui devront s'unir elles-mêmes dans une coordination plus haute. Que seraient, en effet, les monuments isolés de l'intelligence humaine : l'histoire, pour l'histoire ; la science, pour la science ; l'art, pour l'art ? Absolument ce que serait la parole sans la pensée, c'est-à-dire un son, rien !

Tout se touche, tout se tient, tout concourt à former une vaste synthèse ; arbre immense dont les mille rameaux reçoivent la sève et la vie, et dont aucun ne peut être détaché sans périr.

Le véritable but des efforts de l'humanité, dans toutes les branches où son activité s'exerce, c'est donc la découverte de la science qui résumera toutes les sciences ; c'est-à-dire la découverte de la vérité, ou le secret de la volonté divine dans la création.

Cette volonté ne peut être devinée et produite *à priori*. L'observation de soi et des phénomènes isolés ne conduit qu'à une science morte. La contemplation de l'ordre absolu ou de l'infini est un nonsens si on l'isole des phénomènes qu'il embrasse. La notion de l'infini, avant que l'intelligence lui donne un assentiment abstrait, ne nous arrive que par son opposition avec le fini. C'est donc par l'action simultanée de l'intelligence et la manifestation des phénomènes que s'acquiert la connaissance véritable ou la raison des phénomènes, d'après leur cause et leur but ; c'est-à-dire en Dieu, *principium et finis*.

La première question que la science humaine ait à se faire est par conséquent celle-ci :

Quelle est la source et le but de l'activité humaine ?

C'est à cette question que répondent ou qu'ont prétendu répondre les cosmogonies, la doctrine tout entière de la révélation. Sans entrer dans la question, on voit tout d'abord qu'en prenant place avant la manifestation des phénomènes, toute révélation laisse en dehors l'élément nécessaire de la connaissance. La question de la révélation était donc la première que nous avons contracté l'obligation de traiter avant toute recherche sur l'homme lui-même. C'est l'objet du premier livre.

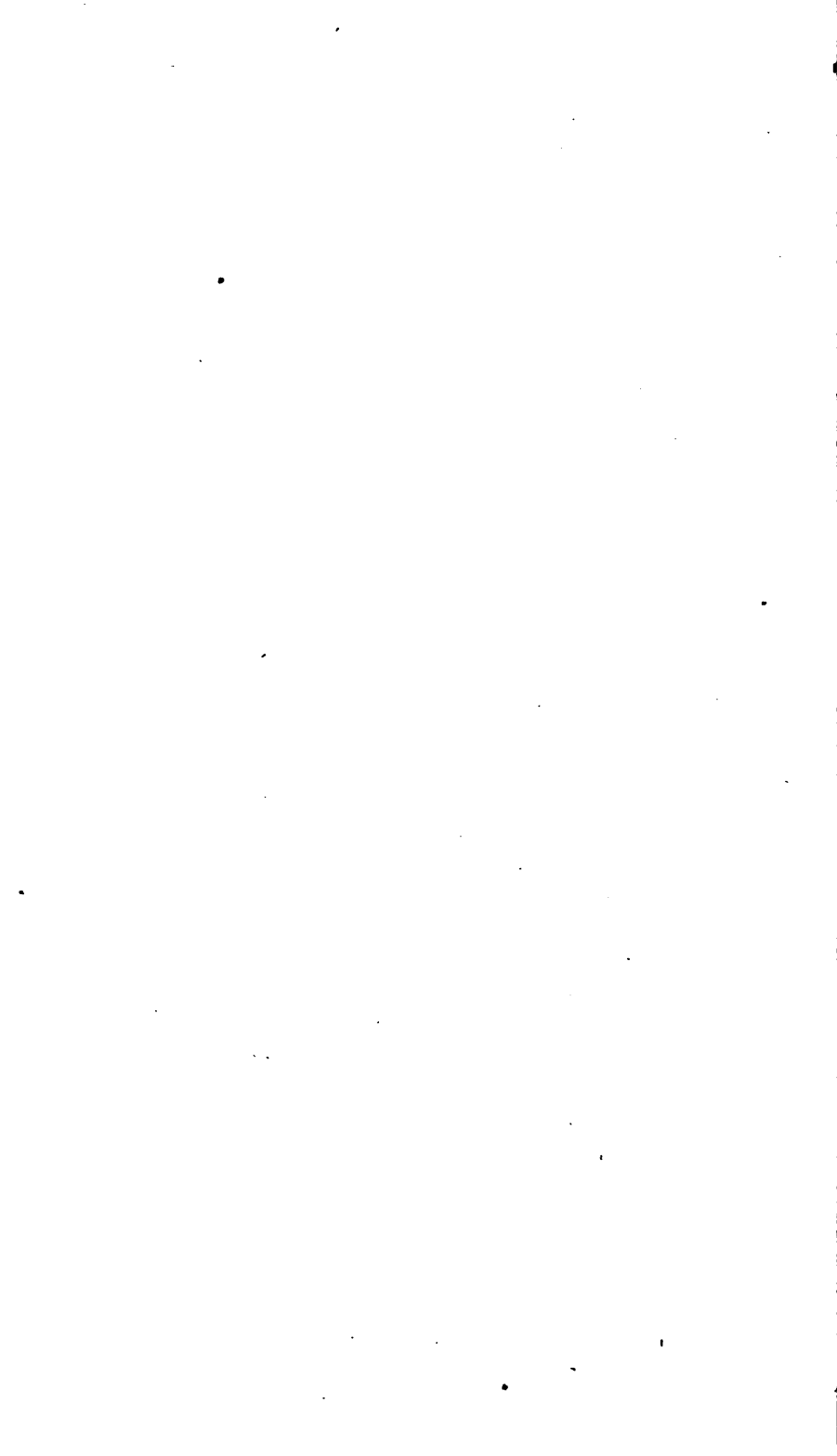
Dans le second, nous passons de l'étude des causes générales du

mouvement de l'humanité à l'étude de l'homme, et nous l'examinons dans ses facultés et leur manifestation principale, le langage.

Désormais, l'homme a sa forme complète, sa mission à accomplir ; mais il doit la découvrir d'abord, car tout ici-bas doit être pour lui le prix du travail et de la conquête. C'est ce que nous tâchons de rendre sensible par l'analyse du tableau des générations telles que les présentent la Bible et les cosmogonies orientales. Le troisième livre est consacré à ces questions, et conduit l'homme de l'origine du langage à l'établissement des empires. Nous faisons observer, toutefois, que nous n'envisageons dans ce livre que le développement des divers états sociaux caché sous le symbolisme des générations.

Les résultats dégagés des discussions qui auraient arrêté à chaque pas notre marche nous autorisent alors à aborder dans le quatrième livre le récit des faits tels que nous permettent de les rassembler, de les systématiser, les diverses recherches auxquelles nous nous sommes livré.

Ce dernier livre est donc une introduction à l'histoire universelle d'après les résultats obtenus dans les livres précédents, et le résumé de toute notre doctrine sur la période antéhistorique.



CIVILISATION PRIMITIVE.

LIVRE PREMIER.

DE L'ACTIVITÉ HUMAINE, ÉTUDIÉE DANS SES SOURCES ET
DANS SON BUT.

CHAPITRE PREMIER.

Nous avons exposé dans un autre ouvrage¹ les considérations générales et l'enchaînement des faits historiques qui militent en faveur du principe d'unité dans le développement moral et religieux de l'humanité. Après avoir reconnu le progrès manifesté successivement dans les créations de l'ordre brut, nous l'avons suivi dans les différents règnes, pour arriver enfin à l'homme soumis à une loi tout autre, à la loi morale.

Seul entre tous les êtres, il n'a pas été condamné à l'immobilité de la vie matérielle; seul il possède la faculté de s'élever au delà de l'étroite enceinte de son existence physique. En vain une désolante philosophie ne le distingue des animaux que par des différences bornées aux honneurs du premier rang; la raison atteste, par ses aberrations mêmes, la source dont elle émane, et ses tristes prétentions au néant tombent devant l'infini qu'elle interroge et la recherche du Dieu qu'elle conteste.

L'homme est moral et libre. C'est en vertu de sa moralité et de sa liberté qu'il marche à des destinées plus grandes, dont les limites lui sont inconnues. Tout ce qui, dans la création, précède l'arrivée de l'homme sur la terre se divise en formations, en classes, successives dans l'ordre des temps, progressives dans

¹ Histoire de la filiation et des migrations des peuples. Paris, 1857.

leurs éléments, leurs combinaisons ou leur organisation. Elles signalent dans l'ordre universel une tendance constante vers un but et un état supérieurs. Chaque être organisé reste invariablement fixé dans les limites où l'a placé sa naissance. L'homme seul a reçu le pouvoir d'agrandir sa sphère, et cette faculté lui ouvre le monde intellectuel et moral ; immense domaine où l'incertitude des espérances n'ôte rien à l'ardeur qui en poursuit la réalisation.

Cette puissance lui est exclusivement réservée ; elle fait de lui, non le premier parmi les animaux qui couvrent le globe ; non le dernier parmi les créations pures que les traditions consacrent et que l'imagination cherche à deviner, mais l'anneau qui unit le monde matériel au monde de l'âme et de l'intelligence. Arrivé là, le progrès change de forme ; il plane au-dessus de la matière, repousse l'empire des forces naturelles et s'élance dans le domaine plus noble de l'imagination et de la pensée.

Placés au point de vue de notre existence actuelle ; parvenus, comme nous le sommes, à franchir les premiers pas dans la carrière, le passé trace pour nous la route vers l'avenir ; mais au point de départ, le doute et l'obscurité nous environnent. Où trouver la force qui transforma l'homme pour lui donner le mouvement et la direction ? Question insoluble et sur laquelle l'esprit humain s'interroge sans espoir et pourtant sans relâche. Enigme dont l'auteur des choses s'est réservé le mot, et il était bon sans doute qu'on l'ignorât, puisque tant de siècles et de systèmes n'ont pu nous le découvrir.

Chaque révélateur s'est donné comme possesseur du secret, et chacun l'a raconté à sa manière. Nous examinerons ces divers récits, mais en ce moment ce serait anticiper.

Comme être organisé et soumis aux lois invariables de son existence physique, l'homme a revêtu sa forme définitive. Comme être intelligent, sa pensée, privée de mouvement, ne distingue rien au sein de cet immense univers dont il est le plus nouvel habitant. Il a reçu, mais sans en savoir encore l'usage, le pouvoir de s'interroger, la faculté de connaître, de choisir, de prévoir. L'être intelligent, avant d'être moral, va s'essayer dans cette carrière inconnue. Devant lui est l'infini, car l'immensité qu :

l'environne ne devra révéler ses lois qu'au travail et au temps et avant toute prévision du but, avant toute connaissance des degrés, l'immensité est le temps sans bornes et l'espace sans mesure.

Cette impression indéterminée ne peut elle-même se produire au sein de l'immobilité morale que l'impulsion n'a pas encore atteinte.

Quoi qu'il en soit de ces mystères impénétrables, la carrière va s'ouvrir devant l'homme. Nous savons, parce que nous le voyons, que la barrière a été franchie. Le fait ne nous éclaire pas sur les moyens, sans doute, mais s'ils nous échappent, l'investigation humaine, ardente à suivre le développement de l'œuvre divine, n'a pas renoncé à en pénétrer les causes ; c'est le but de la plus haute philosophie. L'humanité y met sa gloire, elle y cherche la preuve de la grandeur de ses destinées, et si le grand jour de la vérité ne doit pas récompenser ses efforts, ces efforts mêmes n'en rendent pas moins témoignage à sa persévérance et à son génie.

Voilà donc l'homme doué de facultés dont il ignore la puissance et l'usage ; il n'en a pas même le sentiment le plus confus. Où sera le principe du mouvement qui lui manque ? L'impulsion viendra-t-elle des besoins physiques à contenter, des besoins moraux à satisfaire ? A-t-il été jeté sur la terre pour y vivre abandonné à sa misère ; Dieu l'a-t-il délaissé pour livrer tout l'espoir de l'avenir à la fécondité douteuse de l'activité dont il l'a doué, et s'il n'en a pas la conscience, une révélation première lui tracera-t-elle la route ?

L'homme est incapable de choisir, il est indifférent parce qu'il ignore. La sensation et le besoin sont les seuls mobiles sous l'influence desquels il puisse agir. Si nous le prenons abandonné à ses propres forces, le premier essai de cette puissance qui doit lui soumettre le monde peut-il être autre chose qu'un mouvement machinal, moins sûr que celui des animaux. A eux, du moins, l'éternel auteur, en les enfermant dans les bornes de leur étroite existence, a donné dès leur naissance un instinct complet suffisant pour les conserver.

Le berceau de l'humanité a son image dans le berceau de

l'homme. Nos premiers jours ne sont que ténébreux ; vainement leur demanderions-nous des souvenirs. L'ardeur de savoir est trompée à chaque instant par l'impuissance de saisir les vestiges effacés de nos premiers pas. Une nuit profonde sépare nos plus confuses traditions et notre première apparition sur la terre. Une obscurité non moins invincible s'interpose entre l'heure de la naissance de l'homme et le premier souvenir dont il cherche à retrouver la trace indécise. Il semble que la première condition imposée au savoir, condition bien faite pour diminuer notre orgueil, soit de se résigner à ignorer ce qui n'a pu être écrit dans les monuments humains.

L'homme impuissant à trouver le secret des premiers progrès de l'humanité, ou même des premières conquêtes faites sur la nature, invoque en tous lieux des traditions surnaturelles, l'intervention de la divinité. C'est ainsi que chacun des arts qui soutiennent la vie, car il s'est écoulé bien des siècles avant qu'on songeât à l'embellir, est devenu l'œuvre d'une Divinité protectrice, plus facile à concevoir pour nous sous l'image d'un grand homme divinisé. C'est sous cet aspect du moins que se présentent les découvertes successives dans l'antiquité fabuleuse, et plus particulièrement, pour des temps comparativement modernes, dans les poétiques annales du polythéisme grec et romain. Mais ces fables dans leur ingénieuse élégance sont le plus complet aveu d'une ignorance s'amusant elle-même de récits sans valeur ; mythes obscurs dont la postérité cherche encore l'explication, comme le sens mystérieux du symbolisme des premiers âges de tous les peuples.

Ces récits, qui, dans la variété de leurs formes, sembleraient annoncer une origine et un sens si différents, ont été ramenés à des identités primitives sur lesquelles nous n'avons pas à revenir. Ce qu'il nous importe de constater maintenant, c'est que tous, quels que soient le nom et le pouvoir des êtres surnaturels qu'ils font intervenir, s'accordent à représenter l'homme primitif dans un tel état de barbarie, qu'il ne diffère de la brute que par l'éducabilité dont le germe était en lui, mais dont rien jusqu'alors ne manifestait l'existence ni la mesure.

Nous reviendrons sur cette observation qu'il nous importe d'examiner avec quelque attention.

CHAPITRE II.

L'opinion qui condamne l'homme à rester captif dans les en-
traves de la vie matérielle tant qu'une puissance en dehors de
lui et supérieure à lui ne vient pas l'en tirer, a fait naître la
doctrine de la révélation ; conséquence irrécusable, mais dont
l'inconvénient est d'admettre en fait une doctrine qui, faute de
preuves directes, ne parvient pas à nous affranchir du doute,
c'est-à-dire nous réduit à l'impossibilité de connaître sans l'in-
tervention de moyens en dehors de l'intelligence humaine. Plus
tard, et par extension du principe admis, on a attribué à des
révélation successives tous les faits supérieurs et pour ainsi
dire tous les actes d'initiative qui font époque dans la vie de
l'humanité et forment les degrés par lesquels elle s'est élevée
à la vie sociale et religieuse dont elle est en possession. C'est
ainsi que la réunion en société, le langage, les croyances, les
cultes, Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme ont été con-
sidérés comme des faits, des inventions, ou des notions inacces-
sibles à l'homme livré à sa propre faiblesse, et l'on n'a pas songé
que c'était en grande partie nier l'âme elle-même que de recou-
rir à Dieu toutes les fois que les seules forces de la matière ont
paru insuffisantes.

La question de la révélation, considérée en elle-même comme
fait ou comme nécessité abstraite, sera un aliment éternel de
dispute entre les hommes. L'expérience nous apprend que parmi
nos semblables il en est qu'une disposition intérieure, que nous
ne chercherons ni à analyser ni à définir, rend plus particulière-
ment susceptibles des impressions de la foi ; ceux-là acceptent
sans contrôle et en toute humilité de cœur le dogme qu'ils sont
habituellement à respecter. D'autres, sans se faire fanfarons d'in-
crédulité, mais aussi dans la sincérité de leur cœur, ne peuvent
en rien comprendre une communication matérielle, directe, ver-
bale entre l'homme et la Divinité ; ceux-ci, bien loin de nier
l'existence de Dieu, s'abaissent devant son immensité et se con-
fient dans sa providence sans l'interroger autrement que par l'é-
tude des lois universelles, véritable et éternelle révélation.

De là les deux sens donnés au mot révélation. Nous savons que les dogmes sont de leur nature inflexibles ; mais sans chercher à concilier les deux opinions on peut, pour soi-même et dans l'intérêt d'une étude difficile et consciencieuse, chercher à les rapprocher ; peut-être peut-on croire avec les premiers à la certitude d'une révélation ou d'une impulsion première, mais sans se prononcer sur la forme qu'elle a pu revêtir, sans admettre que Dieu ait pris pour interprète une voix humaine, et accorder aux autres que Dieu réside dans une sphère dont il ne descend pas pour nous, mais sans nier pour cela que sa providence nous guide et nous soutient. Ce rapprochement pourra nous conduire à établir cette proposition : Dieu est resté présent dans son œuvre, il a soutenu l'homme dans sa course. La révélation n'est pas un don gratuit. Chaque jour nous saurons davantage avec l'appui mais sans l'intervention directe de la Divinité. Tout serait révélé un jour s'il était possible que la nature soumise à l'homme rendit inutile l'application des sens et de l'esprit. En d'autres termes : la révélation n'a d'autres limites que les facultés mêmes de l'homme, et nous la poursuivrons jusqu'au moment où les bornes finies de notre nature nous défendront d'aller plus loin ; alors d'autres destinées pourront nous être ouvertes.

La question de révélation se renferme donc dans cette alternative :

La révélation est un don de Dieu, il le communique à différents degrés et dans des temps successifs ;

La révélation est une conquête et le prix constant des efforts non interrompus de l'humanité.

L'action intellectuelle et morale de l'homme serait singulièrement restreinte, si toute amélioration importante dans la vie de l'humanité ; si l'introduction de nouveaux principes sociaux appuyés sur des lois religieuses nouvelles, avaient eu nécessairement besoin, pour se produire, de l'intervention directe de la Divinité. Il en faudrait conclure rigoureusement que les devoirs et la mission de l'homme sont enfermés dans l'exercice de nous ne savons quelle faculté de perfectionnement personnel ou restreint à la vie locale. Sans liens avec ses semblables, l'homme

serait impuissant non-seulement à formuler, mais même à comprendre les faits progressifs de la vie générale dont les phénomènes réunis, et coordonnés par une nouvelle loi religieuse, signalent dans le progrès des degrés qu'il aurait franchis en aveugle. Il résulterait peut-être de là une objection assez fondée contre l'efficacité des révélations elles-mêmes. En effet, si l'homme est incapable de s'élever par ses propres forces jusqu'au pouvoir d'étudier et d'exprimer les lois qui régissent la grande famille humaine, si des bornes aussi étroites sont imposées à sa puissance intellectuelle et morale, que devient la moralité dans l'obéissance, et qu'est la raison dans le rôle égoïste et passif qui semble devenir irrévocablement le nôtre ?

Ainsi l'intervention directe et nécessaire paraît nous renfermer dans un cercle vicieux où l'ignorance et les lumières, tour à tour admises ou niées, nous laissent incertains entre la faiblesse de notre nature et l'excellence, dès lors contestable, de nos destinées futures. Le sentiment du beau, du vrai, de l'infini, le sentiment moral, la conscience, la raison tiennent trop peu de place dans un pareil système ; nous aurions des facultés de trop, et ces facultés mêmes seraient trop hautes pour le rôle secondaire qui nous serait accordé. Si nous n'avons d'autre mission que celle d'obéir à une direction imprimée d'avance, si nous devons marcher comme un aveugle appuyé sur le bras de son guide, nous n'avons pas besoin des yeux du corps ; s'il faut que le but intellectuel et moral nous soit montré clairement par Dieu même, nous n'avons pas besoin des yeux de l'âme et de l'intelligence pour le chercher ; par conséquent plus de travail, plus d'élan, plus de choix. S'il nous est indiqué d'une manière certaine et absolue, nous avons à peine à nous préoccuper des moyens propres à l'atteindre. Lorsque les chances d'erreur sont nulles en résultat, la liberté du choix est peu utile, notre marche doit être fatalement et constamment la véritable, ou du moins ne peut subir que de bien légères déviations : et dans cette hypothèse où est le droit à la récompense ? Dans cette hypothèse encore le progrès ne nous appartient plus, il émane de Dieu même. Cette image du Dieu immuable parce qu'il est éternel, et qui dément sa nature pour venir poser des lisières à

l'homme, a quelque chose de puéril et de contradictoire qui ne permet pas de s'arrêter, sans crainte de profanation, à des sentiments trop indignes de la Divinité.

Cependant tout l'homme est dans cette question. Elle embrasse le passé et l'avenir de l'humanité. Présentée comme nous venons de le faire, elle n'est susceptible de controverse que sur un seul point : nous voulons dire que dans le système de la révélation directe il n'y a plus qu'à obéir, sauf un seul cas, celui du fait même de la révélation à déclarer vrai ou faux, à admettre ou à rejeter. Mais il peut exister, et il existe, nous l'avons dit, des divergences sur la valeur même du mot et de l'idée. C'est à cause de ces controverses que nous devons nous arrêter plus longtemps sur cette question délicate. Nous la posons de nouveau. Les uns, et ceux-là sont nommés déistes, bornent le sens du mot *révélation* à ce que nous découvrons par les lumières de la raison aidée du sentiment de l'infini ; par la raison, don de Dieu dont l'objet est précisément de rappeler l'homme à la vérité ; par le sentiment de l'infini qui l'emporte sans cesse vers la recherche de la vérité. Or, connaître par la raison, don émané de Dieu, c'est encore placer en Dieu la source de la vérité, c'est la lui devoir, et dans ce sens il y a révélation indirecte.

Les autres entendent par révélation Dieu communiquant aux hommes une religion, par un enseignement direct et positif, soit par lui-même et de vive voix, soit par ses prophètes ou ses envoyés.

Cette dernière opinion est celle qui est annoncée et soutenue par l'Eglise et en général par les fondateurs des religions et des cultes divers. Il ne leur est pas en effet possible de se placer dans une autre position vis-à-vis des peuples. D'une part, en se retranchant derrière cette origine céleste de leurs dogmes, ils repoussent facilement toute objection trop embarrassante. De l'autre, sans cette assurance, leur doctrine ne serait plus que celle d'un homme, et leur enseignement serait dépourvu de toute sanction réelle. La sanction divine et l'appui qu'elle apporte à ses interprètes ont fait naître la doctrine de l'autorité, résidant dans l'immutabilité du dogme annoncé et défendu par un pou-

voir constitué au nom de Dieu, à l'exclusion de l'opinion du genre humain consacrée par le temps, seul genre d'autorité qui soit accessible à notre intelligence et aux simples lumières de la raison.

CHAPITRE III.

Partout où il existe une religion; disent non-seulement les catholiques, mais plus ou moins explicitement les prêtres ou les organes de toutes les doctrines, il y a eu nécessairement une révélation. C'est ce qu'ils entreprennent de démontrer : par la faiblesse et la corruption de la lumière naturelle; par les erreurs et les désordres où sont tombés tous les peuples qui ont été privés du secours de la révélation; par l'aveu de tous les philosophes qui en ont senti et reconnu le besoin; par le sentiment de tous les peuples; enfin par le fait et la succession des révélations appropriées aux circonstances dans lesquelles se trouvait le genre humain, et par conséquent par la nécessité successivement manifestée de ces révélations.

D'abord, et avant tout examen de la question en elle-même, il y a peut-être lieu de se demander où est la raison suffisante de ces révélations à doses mesurées qui attendent, pour se compléter, que le tempérament des peuples ait acquis la force nécessaire pour les supporter. On conçoit très-nettement et très-facilement ce qu'on pourrait appeler la matérialité du fait, c'est-à-dire des degrés successifs dont chacun est un compte réglé avec le passé; chaque loi reproduit ce que chaque siècle écoulé a apporté pour la construire, chaque fois un code nouveau résume le travail accumulé du passé, formulé dans des maximes plus vastes, plus humaines, plus généreuses; mais on saisit avec plus de peine l'économie dans la distribution d'une lumière nécessairement complète dans sa source divine et dont la manifestation plus hâtive aurait certainement épargné à l'homme les douleurs d'un laborieux enfantement. On répond, il est vrai, que Dieu a voulu que l'on méritât; mais n'est-ce pas retomber

dans l'opinion de ceux qui font de la révélation le prix des efforts successifs, et la placer au but en l'effaçant du point de départ.

Ainsi les partisans de la révélation directe et primitive reviennent, mais sans l'avouer, au sentiment de leurs adversaires. Ils autorisent à croire que si les législateurs ont pu, et dû peut-être, faire parler Dieu dans un intérêt de civilisation, il n'est pas défendu, aujourd'hui que la cause de la civilisation est gagnée, d'examiner les choses en elles-mêmes sans attaquer les droits du ciel et d'invoquer les lumières de la raison qui ne saurait, après tout, volontairement démentir son origine, méconnaître sa nature et abdiquer son indépendance devant le despotisme de la matière.

Revenons aux raisons alléguées par les partisans de la révélation primitive, directe et successivement communiquée.

Aucune de ces raisons n'aboutit à autre chose qu'à la nécessité de la révélation, et on peut les contester dans leur principe et dans leurs conséquences : dans leur principe, parce que les erreurs et les désordres sont les conditions de la liberté ; parce que les erreurs et les désordres n'ont pas cessé chez les peuples qui ne sont plus privés de ce secours. Il en résulte que la révélation ne nous a pas été donnée comme un remède actuel, qu'elle n'a pas été appropriée à nos besoins du moment, mais qu'il en faut attendre les fruits et que nous tendons à nous mettre en harmonie avec les maximes révélées qui forment ainsi pour nous une consécration du passé en même temps qu'un but et une espérance pour l'avenir.

On peut les contester dans leurs conséquences, parce que la sagesse suprême a opposé comme remède à l'erreur la conscience et la raison ; dans leurs conséquences, car les erreurs sont de tous les lieux et de tous les temps, et dès lors la révélation, supposée nécessaire, n'aurait pas dû être particulière à certains lieux sans donner le droit d'accuser Dieu de choix et de partialité, sans poser des bornes à son action, sans autoriser la pensée qu'il a fait élection de certains hommes, doués apparemment d'une nature particulière, afin de communiquer, exclusivement à tout autre, avec l'être incorporel si l'on n'aime mieux

croire que Dieu a eu recours à un travestissement humain. Cela serait constituer deux volontés dans l'unité parfaite, dans l'essence immuable, des exceptions dans l'universalité, supposition absurde et contradictoire; dans leurs conséquences encore, parce qu'il est possible de suivre l'homme dans l'amélioration sur la terre de son être intelligent et moral sans la nécessité absolue de révélations directes et successives. Attestées par l'autorité, susceptible d'examen, des auteurs des religions et des cultes, elles varient suivant les lieux et ne peuvent être toutes également véridiques.

Il est vrai de dire, et c'est un des arguments des partisans de la révélation directe, que les hommes égarés au milieu des mille opinions qui les divisent, auraient marché dans une voie plus sûre et plus rapide si les lumières révélées leur avaient servi de guide. Ce n'est pas une proposition si claire que nous contestons. Mais s'il faut entendre ce mot de guide d'une manière absolue, exclusive de la liberté du choix et même des chances d'erreur, si l'homme n'a dû et pu suivre d'autre direction que celle de la loi écrite ou consacrée, il n'a plus été qu'un instrument inerte ou obéissant. La recherche de la vérité n'a plus été un droit, une faculté supérieure, en présence de la vérité elle-même formulée et immuable en dehors de lui. Mais il n'en est pas ainsi. Il ne s'agit pas dans la question de voir si ce serait plus simple et plus facile, mais de reconnaître ce qui est et de raisonner en conséquence.

Or cette proposition absolue : lorsque la raison est dépravée, il faut une lumière surnaturelle pour la redresser, est fautive dans tous ses termes. D'abord, si la raison est dépravée, c'est après une révélation, oubliée, il est vrai, ou mal interprétée, mais insuffisante dans tous les cas pour la maintenir dans la vérité. Que fera de plus une nouvelle révélation? Viendrait-elle ouvrir une nouvelle carrière à l'erreur et redresser le passé pour que l'avenir retombe dans les mêmes voies et de nouvelles chutes? Singulier progrès et plus singulières destinées que celles où la faculté de marcher entraînerait la nécessité de tomber, la faculté de penser, la nécessité de déraisonner. La colonne de feu ne suffit plus à éclairer nos pas dans le désert, ce n'est plus la révélation qui vient au secours de l'homme;

l'homme, apparemment, va venir au secours de la révélation, et c'est aussi ce qu'on lui fait faire. La proposition ne peut donc être vraie.

CHAPITRE IV.

La raison s'égare ou s'obscurcit, à la rigueur on peut la dire dépravée dans un homme, mais dans l'humanité jamais. L'absence de développement ne peut pas porter le nom de dépravation qui ne s'applique qu'à l'oubli ou à la corruption volontaire. L'homme se trompe en cherchant la vérité ; il s'égare en usant d'une faculté, il redresse ses erreurs en usant d'une autre faculté. Les faits de corruption ou d'erreur individuelle ne comptent pas ou disparaissent dans ces efforts de la puissance collective. Il n'en est pas moins exact de dire que l'homme en général et même tout homme a la puissance de se diriger vers le bien et vers le mal ; que c'est à l'aide de la conscience, prononçant sous l'autorité de ses lumières, qu'il choisit le mieux et qu'il échappe à l'erreur que sa raison obscurcie lui a montrée comme la vérité. Tel est l'avantage de la solidarité sociale qu'à côté d'un sens peu éclairé qui s'égare, se place un sens plus droit qui réforme. L'ignorance crédule a toujours près d'elle le savoir réfléchi qui la redresse. Il ne faut jamais perdre de vue, en effet, que les instincts peu éclairés conduisent au mal, mais que la volonté est bonne. L'homme de bonne foi, et c'est ainsi seulement que l'homme social ou collectif peut être envisagé, ne se trompe qu'en cherchant la vérité.

Nous ne pouvons méconnaître, il est vrai, l'heureuse influence d'une assistance surnaturelle dans le fait que nous allons rappeler et nous efforcer de rendre sensible.

L'erreur ne peut pas franchir certaines limites, et en ce sens on doit admettre toujours la surveillance divine dans la manifestation et le progrès de son œuvre. Nous ne pouvons en effet nous tromper au point de nous trouver en opposition complète avec les lois générales. Il ne serait pas possible, au moins, qu'une pareille erreur fût durable, sans entraîner des conséquences que repousse la plus simple attention. Un seul raisonnement

suffit pour le prouver. En effet, si, au lieu de marcher dans les voies de la lumière et de la vérité, nous nous abandonnions à l'ignorance et à la torpeur, les forces actives qui nous entourent nous auraient bientôt étouffés, nous serions écrasés entre les rouages de la machine au sein de laquelle nous devons fonctionner. C'est l'activité commune qui maintient l'équilibre entre les espèces, c'est la lutte qui répartit la destruction de manière à empêcher la multiplication exagérée de l'une ou de l'autre. Admettons pour un moment l'hypothèse du repos dans toutes, à l'exception d'une seule qui conserverait son activité, celle-ci dans son développement sans limite aura bientôt envahi le monde. Cela n'est pas vrai seulement des espèces organisées. Le plus humble graminé des champs suffirait à couvrir la terre en peu de temps si une végétation rivale ne faisait obstacle à sa fécondité. A cette hypothèse nous en pouvons joindre une plus restreinte et tirée, non d'un contraste absolu, mais d'une différence d'action relative. Nous parlons de la race nègre et de la race jaune comparées à la race blanche. Les Nègres et les Mongols, immobiles relativement à l'activité des autres hommes, ne peuvent manquer de succomber devant l'envahissement non interrompu de la race supérieure. Punis de ne pas obéir à cette loi de progrès qui régit l'homme et qui est aussi une loi de conservation, ils concourent à la démontrer. En présence d'une force active, ils ne font rien pour s'élever dans une égale proportion, et tout fait prévoir que dans l'avenir ils doivent être soumis et peut-être disparaître. C'est donc une loi immuable et une volonté supérieure qui nous dirigent, et en ce sens il y a révélation, indirecte pourtant, car elle se manifeste par notre propre activité et par le moyen des facultés que nous possédons.

Il existe dans l'homme deux forces distinctes : la force physique et la force morale. La première ne peut être modifiée que très-peu, c'est-à-dire que nous ne pouvons multiplier nos sens ni nos organes, mais seulement les rendre plus sensibles. Nous n'avons qu'un bon ou un mauvais emploi à faire de notre constitution physique, et la seule amélioration possible est celle qui résulte de la connaissance des choses bonnes ou mauvaises pour user des unes et nous abstenir des autres. Nous nous mainte-

nous ainsi dans l'état normal sans lequel l'être moral n'agit qu'imparfaitement. On conçoit encore que la connaissance des agents physiques, dont l'application et l'action nous sont chaque jour plus familières, pourra fournir des moyens de combattre les désordres de l'organisme et de maintenir l'état d'équilibre hors duquel nous n'avons pas le libre usage de nos facultés ; mais là se bornera toujours notre action sur notre être matériel. Le degré d'amélioration dont il est susceptible dépend du perfectionnement de l'être intellectuel et moral.

Nous avons cependant ici une observation à faire, sans prétendre d'ailleurs accepter comme des faits incontestables et démontrés ce qui n'est encore qu'à l'état de théories, plus ou moins probables, mais assurément fort ingénieuses. Cette observation porte sur l'action et la réaction constante et réciproque de l'organisme sur les facultés, et des facultés sur l'organisme. Suivant cette théorie, ou plutôt suivant l'extension qui lui a été donnée, l'action constante de l'homme vers un but intellectuel et moral modifie jusqu'à un certain point son organisation. On peut admettre en général, et sans se prononcer sur la doctrine phrénologique, que l'homme, à mesure qu'il se développe intellectuellement, voit se développer l'organe le plus directement consacré aux fonctions de la pensée. Cela résulte de la loi qui veut que tout s'améliore par l'usage, le cerveau s'accroît comme le bras par l'emploi répété de l'organe.

Ainsi dans le type caucasien, l'organe de la pensée est plus développé que dans les autres races. Il est possible qu'il y ait quelque chose de vraisemblable dans cet assentiment universel qui attribue une plus grande force d'intelligence à une certaine conformation large et ouverte de l'organe cérébral antérieur. Mais on va plus loin, et l'on a prétendu reconnaître à différentes époques de la vie des nations issues de cette même race caucasienne, et à différents degrés de civilisation, un développement graduel et proportionnel du cerveau. Retrouver dans l'âge des nations des développements organiques analogues à ceux qui peuvent se manifester dans la vie de l'homme et en marquer les époques, ressemble trop, nous l'avouons, à une préoccupation systématique pour y voir une opinion d'une valeur réelle. Tout

cela n'est pas de nature jusqu'à présent à prouver la perfectibilité physique se communiquant par voie de génération, et d'ailleurs le plus ou moins d'activité donné à nos sens n'en changerait ni la destination, ni le nombre.

Il n'en est pas de même sous le second point de vue, celui de la force morale. Ici l'extension, l'amélioration, le progrès sont incontestables. Nous avons été créés dans l'ignorance de toute chose, mais avec la conscience du bien et du mal, avec la raison dont le flambeau devait nous guider, avec le sentiment de l'infini. Tout cela reposait au sein d'épaisses ténèbres, mais le germe n'avait pas été déposé en nous pour y périr. Dans un ordre moins élevé, nous avons pour loi le désir de la conservation et du bien-être, premier mobile du développement. Libres, nous nous trompons souvent, parce que l'expérience seule peut nous découvrir le vrai. Cependant l'erreur dans les moyens ne peut aller jusqu'à nous abuser toujours sur les conséquences, et nous sommes bientôt remis sur la véritable route par les dangers et les chutes qui nous signalent la mauvaise.

Par exemple, un amour aveugle de bien-être doit se traduire d'abord par l'égoïsme, mais il ne faut pas longtemps pour reconnaître que l'égoïsme se trouve toujours en face d'un égoïsme rival. La passion conduit à la lutte et à la guerre, mais bientôt une concession mutuelle devient le premier conseil de la raison. L'égoïsme se manifeste successivement dans tous les degrés de sociabilité, il devient l'esprit de famille, de caste, de tribu, de cité, de patrie, de nationalité, mais dans sa marche ascendante il s'efface en s'élargissant. Chaque jour on reconnaît davantage et l'on comprend mieux qu'il n'y a d'intérêt personnel que dans l'harmonie générale et le bien-être de l'humanité. Il semble que toute idée et tout sentiment nous aient été donnés pour les faire passer de l'état personnel à l'état général et les transformer en une pensée et un sentiment communs à l'humanité tout entière. Pour cela il a fallu apprendre, et on s'est trompé longtemps. Le voile qui cachait la vérité n'a été soulevé que successivement. La loi générale de la conservation et du bien-être qui, par l'égoïsme, eût conduit l'homme à la destruction de l'homme, au lieu d'être une cause de guerre, est donc en réalité un motif

de plus pour entretenir l'harmonie lorsqu'elle est comprise. La voie de l'erreur est bornée : y persister serait périr. Puisque, loin de périr, l'humanité s'est perfectionnée, c'est que nous avons marché, quoique d'un pas inégal, dans le chemin du vrai.

Ainsi l'être moral s'améliore en s'éclairant et en marchant chaque jour d'un pas plus ferme dans le chemin de la vérité. Nous nous bornons à cet exemple qui pourrait être étendu à toutes les formes que revêt l'activité humaine. Ainsi un ordre général, supérieur à nos aberrations partielles et limitées, prévient l'excès des erreurs dans lesquelles nous pourrions tomber, et, remarquons-le, il n'en peut rien coûter à la liberté. La liberté en effet, n'est, dans l'être fini, que la faculté de choisir dans la limite des choses finies et proportionnées à sa nature ; or, les lois du monde moral aussi bien que les lois qui régissent la matière résident dans une sphère inaccessible à nos atteintes. La différence qui les sépare vient de ce que nous subissons sans pouvoir les enfreindre les lois physiques, tandis que l'infraction ou la soumission aux lois morales est possible et constitue la responsabilité humaine. C'est donc la faculté de dérogation qui constitue notre liberté, et l'ordre général, bien loin de la détruire, en est au contraire la source ; c'est par lui que nous pouvons dire d'une chose qu'elle est ou n'est pas dans l'ordre, et agir par suite de ce raisonnement ; mais quant à la loi elle-même, il ne nous est pas donné d'y rien changer. Il nous serait d'ailleurs aussi inutile de la nier que de chercher à nous y soustraire, car la sécurité sociale prenant sa source dans le respect aux lois universelles, la réaction de tous protesterait en faveur de la liberté. La liberté de l'individu ne peut donc exister qu'à la condition d'agir dans les limites qui protègent la liberté de tous, et cette limite, c'est la loi morale universelle. Y déroger, c'est mettre la loi et les hommes contre soi, car toute association suppose une loi générale qui la régit. Nous pouvons dès lors ajouter à la remarque que nous faisons tout à l'heure, que l'homme marche dans une voie où l'erreur a ses limites, et qu'il y marche librement. La liberté conçue autrement rejette l'homme en dehors de la société de ses semblables, et n'est que la liberté des bêtes sauvages.

Cet ordre général est ce que nous appelons l'appui constant de la Providence qui nous guide, nous soutient et se manifeste, non directement et par voie de révélation, mais en gravant ses lois dans le cœur même de l'homme.

Les erreurs et les désordres qui se manifestent dans la vie individuelle aussi bien que dans la vie collective, la corruption et la faiblesse de la lumière naturelle dans l'individu, dans les nations, ou même dans l'humanité, ne peuvent donc pas être considérées autrement que comme des effets ou des phénomènes transitoires. L'expérience et la raison démontrent également l'existence et l'intervention permanentes d'une force supérieure, mais la manifestation de cette force réside dans l'harmonie générale au sein de laquelle nous fonctionnons ; les conditions primitives de notre nature nous ramènent dans la route du vrai par l'expérience des effets funestes de l'erreur. C'est par choix, par suite d'une détermination libre, que nous redressons nos pas dont chacun marque une conquête dans le domaine du vrai. Le bienfait de la Providence est de n'avoir pas permis que nous puissions errer complètement ; notre gloire est d'avoir reconnu que nous ne le pouvions pas sans périr et de nous être élevés jusqu'à l'intelligence de cette loi sans le secours d'aucune révélation. C'est une vérité préexistante sans doute, mais dont la découverte est le fruit de l'observation de l'homme. Révélation dans ce sens, ne peut signifier autre chose que la vérité reconnue par la raison, dont émané de Dieu. Cette révélation n'est donc pas gratuite, elle est une conquête achetée au prix du sang et des larmes, et l'homme n'a rien appris qu'à cette condition. Ainsi et successivement ont été redressées les lois absurdes, attentatoires à la dignité humaine, les coutumes, les opinions, les mœurs qui nous paraissent et sont en effet condamnables dans le passé ; ainsi l'humanité égarée par ignorance, et non par dépravation, a amélioré progressivement les conditions sociales et politiques et les rapports généraux qui régissent les individus et les peuples ; c'est ainsi que nous établissons nos jugements et que nous prononçons sur ce qui se passe de nos jours. L'exercice de notre raison est d'autant plus sûr que nos connaissances acquises sont en plus grand nombre, le critérium s'est

perfectionné et se perfectionne encore chaque jour. Cet exercice constant de la conscience et de la raison est la preuve de la permanence et de l'efficacité d'un remède purement humain appliqué à la réforme de nos erreurs partielles ; plus tôt ou plus tard, suivant nos lumières et nos progrès, mais infailliblement il sera appliqué. Une lumière surnaturelle et gratuitement communiquée rendrait la tâche plus facile sans doute ; mais de son utilité conclure son existence, c'est un résultat tout au moins contraire à l'observation. S'il est nécessaire que l'harmonie du monde moral soit comprise, et s'il faut une révélation pour la comprendre, l'harmonie dans l'ordre matériel n'en avait pas moins besoin, et l'intelligence humaine réclamait aussi sa part de secours. Kepler et Newton n'en ont pas eu d'autre que leur génie pour découvrir le système du monde : nous avons un intérêt égal à connaître les lois qui nous régissent dans l'ordre moral et dans l'ordre des faits et des idées. La similitude dans la nécessité et dans les résultats nous autorise peut-être à admettre la similitude des procédés qui ont amené la découverte. Une révélation eût épargné à l'humanité des efforts longtemps infructueux, et Dieu, suivant la belle exclamation de Kepler, n'aurait pas attendu pendant six mille ans un contemplateur de ses œuvres.

CHAPITRE V.

On ne serait pas mieux fondé, suivant nous, à s'appuyer sur les paroles des philosophes qui ont senti et reconnu le besoin d'une révélation. C'est donner à leurs opinions une portée qu'elles n'ont pas, que d'accepter comme preuves d'un fait des regrets et des vœux qui n'en attestent que l'absence. Il est tout aussi naturel, pour le moins, de voir dans leur appel à la divinité l'impuissance de fonder la vérité sur une base certaine et immuable, que cette espèce d'intuition ou de prévision qui leur aurait fait deviner la nécessité ou l'existence d'une lumière surnaturelle.

Le savant Bergier ¹ fait grand bruit de ces opinions des philosophes. Il élève à grand renfort de noms et de citations une doctrine constante parmi eux ; c'est là du moins ce qu'il veut faire résulter des aveux qu'il enregistre et qu'il rapproche. Cette doctrine serait exprimée dans cette proposition que Platon met dans la bouche de Socrate :

« Il faut attendre que quelqu'un vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous comporter envers les dieux et envers les hommes ². »

C'est pour arriver à ce résultat que Bergier passe en revue Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Plutarque, les stoïciens, les pythagoriciens et l'empereur Julien ³ lui-même. S'il faut juger le vœu et l'opinion des autres par ce que nous savons très-positivement de ce dernier, on ne voit pas trop l'avantage que les docteurs catholiques prétendraient en tirer pour leur cause. Il est assez évident que ce besoin senti d'une lumière surnaturelle ne prouvait pas pour celui qu'on a nommé l'Apostat, la vérité, ni la nécessité de la doctrine de l'Église en matière de révélation. Le raisonnement fondé sur la nécessité n'y trouve donc pas un grand appui, bien loin d'y puiser l'équivalent d'une démonstration. L'impuissance de saisir la vérité incontestable de l'intervention divine maintient le doute sur cette intervention, et explique le refus d'assentiment à ses interprètes. C'est la même impuissance de résoudre le grand problème de l'origine des choses qui fait dire à tous : Dans l'ignorance où nous sommes, c'est sur la parole des dieux, et non sur celle des hommes, que nous pouvons fonder nos croyances.

¹ *Dict. théologique*, art. *Révélation*.

² *Plat. 2^d. Alcibiade*. (A la fin.)

³ *Julien, lettre à Théodore, pontife*.

Illud ratus, debere nos ante omnia patrias leges observare, quas certum est nobis à diis datas. Neque enim existerent adeo præclaræ si ab hominibus forent simpliciter profectæ. L'esprit général de cette lettre, et enfin l'opinion bien connue de Julien prouvent assez qu'il condamne toute doctrine nouvelle et reconnaît les lois anciennes dans lesquelles il trouve sous d'autres noms le Dieu unique : qui equidem, ut optime novi, a nobis etiam aliis nondinibus colitur.

C'est précisément parce que les paroles des philosophes ne fournissaient pas un argument péremptoire aux défenseurs de la révélation entendue catholiquement, que nous voyons les philosophes postérieurs à Jésus-Christ persister dans leur doute et dans leurs erreurs. Pour eux la nécessité de la révélation n'a pas été la preuve de la certitude de cette même révélation, et ils ont rejeté le christianisme, qui pourtant répondait aux désirs qu'ils avaient exprimés.

Leurs paroles n'ont donc qu'un sens très-général ; elles sont un aveu de la faiblesse humaine que les hommes éclairés chez les païens ne niaient pas plus que nous, et à laquelle ils ne croyaient pas ou ne croyaient plus que leurs dieux eussent porté remède, mais sans accorder plus de confiance à la parole chrétienne.

Certainement ils eurent tort de méconnaître la supériorité de cette doctrine si puissante même au point de vue purement humain, si véritable comme enseignement et manifestation du progrès. Mais il résulte de leurs vœux exprimés et de leur résistance qu'ils ne reconnurent pas dans la prédication chrétienne l'évidence d'une révélation divine dans le sens direct que nous sommes accoutumés à lui donner.

Après l'aveu de tous les philosophes, on invoque le sentiment de tous les peuples, et ici la question se complique de tout ce qui peut être dit sur la valeur et l'autorité de ce sentiment ou assentiment de tous les peuples. Sans nul doute, la plus haute probabilité humaine résulte de l'assentiment unanime des peuples consacré par le temps. Ces deux conditions sont nécessaires. Si l'unanimité manque, il n'y a plus qu'un degré plus ou moins grand de probabilité ; si la consécration du temps fait défaut, la même chance se retrouve. Ainsi l'unanimité ayant toujours manqué, et le temps étant un élément toujours en action, il n'existe et ne peut exister sur la terre qu'une autorité relative, mais d'autant plus grande que les deux conditions sont plus près d'être remplies.

Or, le sentiment de tous les peuples eût-il consacré la nécessité ou l'existence de révélations simultanées ou successives, du moment que ces révélations ne sont pas les mêmes, l'argument

tiré du sentiment de tous les peuples ne conclut à une vérité incontestable pour aucun.

L'autorité ne peut être que la vérité mise en pratique, et la vérité à conquérir, c'est notre mission, c'est notre but ; s'il était atteint, toutes nos discussions seraient sans aliment. Il ne pourrait désormais exister qu'une révélation, celle qui serait conforme à la vérité conquise ; celle que l'humanité étudie depuis qu'elle est sur la terre, dont toutes les révélations connues sont les degrés et la révélation chrétienne la plus haute expression.

Répétons-le donc, les philosophes s'égarent en cherchant la vérité, sans que leurs efforts cessent pour cela d'être utiles, car ils sont la manifestation de la tendance progressive de l'humanité ; les erreurs que le temps redresse sont autant d'efforts vers le vrai. Les peuples aussi bien que les philosophes peuvent se tromper et donner leur adhésion à des hypothèses erronées. Ils peuvent méconnaître la vérité par ignorance et accueillir indifféremment les révélations vraies ou fausses. De leur empressément à les accueillir on conclut le besoin et la nécessité de ces révélations, c'est toujours le même argument ; mais nul ne songe à porter la difficulté sur ce point ; ce n'est pas la nécessité que l'on discute, mais la vérité. Sans nul doute une révélation toute faite eût été plus commode, mais dans ce cas il n'en fallait qu'une. La variété prouve que la souhaiter et la faire ont été deux actes corrélatifs. Il est bien facile de concevoir que l'amour du merveilleux entretenu par l'ignorance ait pu ouvrir l'accès à toutes sortes de croyances et de cultes, mais la certitude ne saurait être établie par un assentiment aveugle qui s'est également soumis à tous ceux qui ont proclamé leur mission.

L'assentiment unanime à la révélation ou à la nécessité de la révélation ne suffit donc pas pour établir la vérité absolue d'une révélation particulière. Pour établir la vérité relative la plus probable, il faut que la sanction du temps, de l'examen et des lumières mette cette unanimité dans tout son jour ; et comme nous avons toujours à apprendre jusqu'au terme de notre existence finie, il ne peut exister de certitude absolue que pour ce

qui est placé mathématiquement, pour ainsi dire, hors de la controverse.

CHAPITRE VI.

Il resterait, après cette exposition qui explique pourquoi tant de révélations eurent lieu, à distinguer les révélations fausses de celle qui serait la seule vraie. L'argument de la nécessité s'applique également à toutes. Quel sera donc le critérium qui nous fera donner notre assentiment à celle qui revêt la plus haute certitude ? C'est ce que ne font pas, il faut bien le dire, les théologiens catholiques qui établissent la nécessité et prononcent ensuite, en vertu de cette même nécessité, sur la certitude et la vérité de la révélation. Cet argument s'appliquerait également à toutes les doctrines révélées. La supériorité du principe catholique prend sa source dans une bien autre sphère. Sans entrer dans une étude qui est du ressort de la théologie, nous nous bornerons ici à indiquer comme un simple aperçu, susceptible d'un très-vaste développement, le raisonnement sur lequel nous nous appuyons historiquement et au point de vue purement humain pour donner à l'enseignement chrétien et catholique le plus haut degré d'autorité.

Les peuples ont admis diverses révélations, ils les ont admises dans leur forme dogmatique et inspirée parce qu'ils en sentaient le besoin, et dans leurs récits et prescriptions parce qu'elles se conformaient en cela à leurs opinions et à leurs croyances antérieures. Soit : mais c'est un fait d'observation que ces mêmes peuples, à mesure que leurs lumières se sont accrues, ont attaché une foi moins implicite, non pas aux croyances et aux vérités enseignées désormais acquises à l'humanité, mais à la manière dont elles ont été promulguées. En d'autres termes, les révélations perdent leur caractère d'autorité lorsqu'elles n'embrassent plus, pour le consacrer, l'ensemble des phénomènes intellectuels et des enseignements moraux qui leur ont donné naissance. Elles en étaient la systématisation ; le progrès de l'humanité les a rendues insuffisantes ou entachées d'erreurs, et c'est là un grand argument contre l'intervention directe. Que

Dieu n'ait pas tout dit en effet, cela pourrait se concevoir à la rigueur ; mais qu'il ait dit des choses contraires à la vérité, cela ne se conçoit plus. L'esclavage, par exemple, que consacre la loi de Moïse, ne peut pas être une vérité d'institution divine, c'est une des erreurs que le christianisme est venu renverser. On la conçoit très-bien si le législateur des Hébreux n'a puisé que dans sa haute intelligence les lois qu'il a données à son peuple. Il était contraint de s'astreindre à des nécessités que le génie doit embrasser et non pas combattre s'il veut rester le représentant de la volonté générale dont il est la plus haute expression. Mais cette soumission à un préjugé, à un crime social qu'il n'est pas temps de détruire, raisonnable dans un homme, serait puérile en Dieu. Dieu n'a pas besoin de ces ménagements, et l'œuvre de Moïse, tout en restant, sans aucun doute, une œuvre de génie, n'est pas une révélation dans le sens qu'on veut nous faire attacher à ce mot.

Les révélations, en se succédant, ont élargi la formule qui devait couvrir de la sanction religieuse les conquêtes sociales. Elles ont régi des familles avant de régir des nations, des nations avant d'embrasser l'humanité. C'est parce qu'il n'y a rien au delà de l'humanité qui soit clairement accessible à notre intelligence, que nous disons que la révélation chrétienne est catholique ou universelle et par conséquent définitive. Nous ne voulons pas dire par là qu'elle soit réalisée, au contraire. Nous recueillons de la succession des révélations ce fait : c'est que la formule sociale, humanitaire et religieuse, que nous appelons du nom de révélation, a son passé et son avenir. Son passé, qui lui a donné naissance, qui l'a rendue nécessaire ; son avenir, qui consiste dans l'appel de chacun de ceux qu'elle embrasse à la réalisation complète de la formule qu'elle a posée. Elle s'interpose entre les circonstances qui l'ont amenée et l'avenir qui la développera. A ces caractères nous pouvons reconnaître une succession d'œuvres émanées de l'homme ; nous reconnaitrions l'œuvre divine à l'immutabilité et à la généralité des principes qui auraient placé tout d'abord la vérité dans une sphère où les regards de l'homme l'auraient successivement découverte, mais sans qu'elle eût besoin de se transformer.

Ce progrès vers la vérité est précisément ce que l'histoire de l'homme nous enseigne, et c'est ce qui nous engage à répéter que la véritable et divine révélation est dans la découverte successive des lois physiques et morales qui régissent le monde. Le catholicisme, précisément parce qu'il est la plus haute expression de ce progrès, puise dans l'observation même et dans l'histoire l'autorité que nous lui reconnaissons.

Est-il nécessaire que ce mouvement progressif de l'humanité soit constaté, et, pour ainsi dire, échelonné par Dieu même. C'est une autre question que l'on fait dériver également de notre impuissance, et qui peut être agitée historiquement avant d'avoir recours à la divinité que nous ne devons pas faire intervenir légèrement dans nos mouvements. Là, encore, on nous amène sur le terrain de la nécessité, et s'il n'était besoin que de montrer pourquoi on a voulu établir cette croyance et dans quel intérêt on l'a faite, c'est-à-dire dans un intérêt de puissance et d'autorité morale, on devrait convenir qu'il y avait utilité à la poser ainsi. Mais la nécessité est tout autre chose. De la nécessité primitive du fait on a conclu le fait originel, on a admis comme conséquence ses manifestations successives. La nécessité ici pouvait paraître moins évidente, c'est ce qu'il est permis d'examiner.

CHAPITRE VII.

L'Eglise reconnaît et lie entre elles trois révélations principales ; nous disons principales parce que les livres saints signalent beaucoup d'autres apparitions ou interventions directes de Dieu.

Ces trois révélations sont celles qui se personnifient dans Adam, Moïse et Jésus-Christ.

Il peut sembler superflu d'examiner ces révélations successives lorsque précédemment nous avons refusé notre adhésion à une révélation directe, universelle et primitive. Nous en avons jugé autrement, d'abord parce que la logique humaine peut se croire en défaut devant une expression nouvelle de la volonté divine. Du moment qu'on l'invoque, la question renaît tout entière ; la nécessité d'une nouvelle adhésion surgit et ramène le

droit d'examiner en vertu des privilèges imprescriptibles de la raison qui n'est pas moins que la révélation un don de Dieu. Ensuite, parce que des questions d'une application plus directe se font jour, l'argument de la nécessité, par exemple, jusqu'ici purement abstrait, se trouve rapproché des faits et peut être apprécié sans être isolé de ses motifs et de ses conséquences. L'ensemble de la question s'éclaire ainsi des observations faites sur la question particulière. Sans insister davantage sur ce point, nous allons donc nous attacher, aussi rapidement que possible toutefois, aux trois révélations que nous venons d'indiquer.

Dieu, selon Moïse, enseigna à Adam tout ce que les hommes avaient besoin de savoir dans les temps primitifs : que Dieu est le seul créateur du monde, qu'il gouverne tout par sa providence, récompense la vertu et punit le crime. Il prescrivit la manière dont il voulait être adoré. Telles sont l'instruction et la direction qu'il donne au premier homme, et, conformément au principe, nous devons croire cette révélation suffisante et appropriée aux conditions dans lesquelles le premier homme se trouvait placé, puisque Dieu proportionne l'enseignement au besoin.

Cependant, toujours selon Moïse, le premier acte libre de l'homme est la dérogation aux prescriptions et aux enseignements qu'il vient de recevoir. C'est un aveu assez clair d'un défaut de proportion entre la loi et celui qui l'a reçue. Mais enfin l'inexpérience de l'homme ferait concevoir cette première faute si elle n'avait pas suffi pour provoquer une condamnation immédiate qui changeait à la fois et le plan du créateur et la destinée de la créature. Cependant, malgré les deux états si différents qui précèdent ou suivent la chute, l'enseignement ne change pas, et malheureusement à la désobéissance va bientôt succéder l'oubli.

Il y a entre la révélation telle que nous la donne la Genèse, la chute de l'homme et l'idée de progrès telle que la durée des siècles nous l'a fait reconnaître, une contradiction si manifeste, que nous n'aurions qu'un refus positif d'assentiment à donner à cette première partie d'un livre à tous égards si respectable,

si nous ne pouvions supposer que la forme très-concise sous laquelle Moïse présente sa pensée est la cause d'une confusion qui pourra être expliquée à l'aide de documents plus étendus.

Nous savons, en effet, que Moïse a puisé ses connaissances aux sources orientales ou émanées de l'Orient, que naturellement il les a modifiées pour les approprier à l'objet qu'il se proposait. Si nous trouvons dans l'examen de ces traditions une analogie marquée avec le récit de la Genèse, nous serons fondé à employer les traditions pour compléter et expliquer le récit. Le but que se proposait Moïse nous apparaîtra pour nous donner le secret de ses paroles, et nous attacherons leur sens réel aux dogmes qui nous paraissent contradictoires, et le sont en effet, si les recherches ne vont pas plus loin que cette trop courte exposition.

Nous regrettons de ne pouvoir aborder dès ce moment ce sujet qui trouvera sa place dans l'examen des traditions orientales¹. Nous nous bornerons à présenter une observation qui fasse connaître notre pensée sur cette première révélation si supérieure aux idées de l'Orient. En effet, elle constitue l'unité de Dieu et la substance divine en dehors du Dieu NATURE ou du panthéisme oriental. Ce fait seul atteste les longs progrès de la raison humaine avant d'arriver à cette conception, et nous apprend assez que la révélation faite au premier homme est en réalité la formule la plus élevée des idées religieuses et philosophiques au temps de Moïse, et que ce législateur, par une application rétrospective, la donna comme la parole de Dieu même à Adam.

Après cette réserve, qui suffit pour nous faire pressentir que Moïse a modifié l'ancienne doctrine de la chute conformément à son but particulier, nous reprenons notre exposé.

Nous disions donc qu'à la désobéissance succéda l'oubli, et l'idolâtrie se répandit sur la terre. Elle s'y perpétua jusqu'à ce que Dieu fit choix d'un peuple et se fit connaître d'abord par son alliance avec Abraham, père de ce peuple, et ensuite d'une manière plus étendue par ses communications avec Moïse qu'il

¹ A la fin de ce livre et à la fin du livre 3.

avait choisi pour interprète et pour législateur des Hébreux. Alors les peuples étaient devenus nombreux, et les besoins sociaux amenaient la multiplicité des lois ; aussi ne voyons-nous plus dans le code de Moïse la parole divine se borner aux préceptes généraux qui sont donnés à Adam au début de la Genèse. Ici Dieu incorpore ensemble les lois religieuses, civiles, politiques et militaires. Il leur imprime le sceau de son autorité, établit des peines et des récompenses. Le luxe vraiment terrible de ces peines dans la loi juive a paru tellement excessif, qu'il a fallu, pour le motiver, reconnaître que Dieu s'était proportionné au peuple dont il avait choix, au risque de faire peu d'honneur à ce choix ou à ce peuple, au risque de constituer en Dieu deux volontés ou deux espèces de vérités, l'une absolue, l'autre relative ; telle était, dit-on, l'indocilité et l'ignorance du peuple élu ; les bases véritables des rapports sociaux y étaient si mal définies, si mal observées, les passions si effervescentes, si peu contenues, qu'une telle sévérité cessait d'être excessive à son égard.

Pendant que la révélation faite à Moïse bornait son action chez le petit peuple qu'elle marqua d'une physionomie si particulière et si durable, les peuples dits idolâtres avaient marché sous un despotisme non moins lourd et qui tenait moins de compte encore de la dignité humaine. Quelques hommes s'étaient faits les chefs d'une réaction contre le régime despotique et sacerdotal de l'Asie. A une époque à peu près contemporaine de Moïse une autre colonie égyptienne avait demandé au sol de la Grèce d'autres lois et un autre ordre social.

En dépit du despotisme qui les écrasait, les hommes s'étaient donc éclairés. La grande loi qui les appelle à la liberté, et qui n'est autre que la vérité dans les doctrines sociales, avait secondé en eux ce sentiment de réaction contre l'abus de la force. Mais toute réaction, pour s'opérer et surtout pour porter tous ses fruits, a besoin d'une doctrine, et ce fut l'objet des réformateurs. Ils examinèrent l'état des peuples, ce qu'étaient leurs lumières et leurs besoins, les causes qui les engageaient dans des voies nouvelles, et chacun, suivant son caractère et l'état de la nation qu'il voulait soumettre ou régénérer, détermina l'esprit

d'après lequel il devait se diriger. Moins les peuples étaient éclairés, plus il fut nécessaire d'avoir recours à l'intervention divine. Ce moyen s'est affaibli avec les progrès de la raison, le merveilleux ne peut réussir qu'à l'aide de l'ignorance, ou tout au moins de la simplicité.

Après les fondateurs de religions et d'institutions sociales, viennent, dans tous les temps, les philosophes qui examinent, au point de vue d'une critique qui prend sa source dans la liberté humaine, les droits réciproques de la raison et ceux de l'autorité politique et religieuse. Ils constatent et développent les besoins moraux et intellectuels de la société dont ils sont membres, ou des sociétés lorsque les rapports entre les hommes donnent un champ plus étendu à la pensée.

C'est ainsi qu'après Moïse et les premiers établissements qui devinrent les républiques helléniques, les philosophes de la Grèce recueillent et sèment dans le monde des idées plus grandes, plus généreuses, plus vraies que les armes et la centralisation romaine répandront plus universellement encore. Ils parlent au nom de la liberté de l'homme et établissent en droit ce qui se révélait comme besoin. Leurs paroles, il est vrai, n'ont d'autre influence que celle de vérités abstraites et philosophiques, mais les Romains réunissent en un faisceau tous les peuples soumis, et une grande partie du genre humain se trouve liée par des rapports de souveraineté, de commerce, par les arts, les transmutations, les voyages. Tout est préparé pour un appel à la fraternité. Les philosophes avaient proclamé que tous les honnêtes gens étaient concitoyens, le christianisme va proclamer que tous les hommes sont frères. Jésus-Christ annonce une société religieuse universelle.

Ainsi Adam, ou le mythe renfermé en Adam, et qui cache tout un passé inconnu dont Moïse avait intérêt à paraître instruit, est le premier symbole de la présence de Dieu dans l'humanité non réunie en société, ou dans l'individu et la famille; Moïse est le premier interprète auprès des nations ou plutôt auprès de son peuple par la loi écrite; Jésus-Christ est l'interprète auprès du monde entier par l'Évangile ou l'*heureuse nouvelle*. C'est ce que les apôtres appellaient les derniers jours, la plénitude

des temps, la consommation des siècles, parce que cet état de choses doit durer jusqu'à la fin du monde.

Telles sont les trois époques principales que nous avons à examiner dans le système des révélations directes et nécessaires.

CHAPITRE VIII.

Il n'est pas douteux que nous ne devions reconnaître ici une succession progressive, et dans la constance de cette loi de développement, une volonté providentielle dont les révolutions de l'univers sont la manifestation. Mais après avoir reconnu que l'état successif dans lequel se produit la vie des peuples amenait, successivement aussi, une loi supérieure qui résume à la fois les efforts passés et signale la tendance des efforts futurs, est-il nécessaire d'avoir recours, pour rendre raison de ces phénomènes, à l'action directe de Dieu, à l'exclusion de la puissance humaine, frappée d'une stérilité incontestée?

Faut-il avoir recours à la divinité de Jésus-Christ pour expliquer sa mission, ou à la conversation de Moïse avec Dieu pour accorder en fait et en raison l'autorité d'une révélation au code qui régit les Hébreux? Nous ne saurions admettre la vérité ou la nécessité d'une telle conséquence. Il est évident que les sociétés, parvenues à un état plus avancé, ne pouvaient rester dans les termes généraux de la première révélation complètement oubliée ou plutôt produite après coup par Moïse lui-même. Une modification était dans la nature des choses, elle devait s'effectuer d'une ou d'autre manière. Cette modification, quelle qu'elle fût, aurait également reçu le nom de révélation par suite du caractère particulier donné à toute foi religieuse. Elle préexistait, cette révélation, dans les besoins sociaux, et elle ne pouvait que les exprimer sous peine d'être rejetée par les peuples. Quoi qu'on en puisse dire, on se prête difficilement à voir la Divinité épier, pour ainsi dire, le moment d'intervenir, mais la raison donne sans hésiter son assentiment à la doctrine basée sur la convenance de créer un fondement religieux au respect et

la confiance des peuples. On comprend que les législateurs aient dû, pour établir une sanction inviolable à leur enseignement, faire intervenir le nom de Dieu, et, sous cette réserve, leurs paroles peuvent être encore accueillies. Cette grande pensée a été celle des législateurs de tous les peuples et dans tous les temps, et elle n'est en réalité que l'écho de cette vérité éternelle qui nous dit que Dieu veille sur le développement de son œuvre ; de cette même vérité, mise dans un jour nouveau, plus vif, plus saisissant, qui nous dit que nous sommes soutenus dans notre carrière en ce sens que nous ne pouvons sans périr nous détourner complètement du chemin de la vérité. En réalité, c'est la division en époques divines du développement humain. C'est le progrès vers l'infini dont la route est le mieux successif, dans lequel la raison et la conscience dirigent nos pas et règlent notre activité.

Les peuples, sur la parole de leurs législateurs, ont répété, *Dieu l'a dit*, comme à la voix des prédicateurs de la croisade, ils s'écrièrent plus tard : *Dieu le veut !*

Quand on instruit des enfants, on leur impose les éléments d'une science toute faite. On n'adresse point d'appel à leur raison que rien n'a encore éclairée pour lui demander un assentiment qu'elle n'est point en état de donner. Plus tard, et à mesure que l'intelligence et la raison se développent, les procédés changent, l'analyse remplace la forme dogmatique ; enfin ces enfants, devenus des hommes, discutent librement avec leurs maîtres les faits, les idées et les méthodes.

Les peuples ont aussi leur enfance. Quand leur éducation commence, ils ne peuvent qu'admettre sans contrôle les croyances qui leur sont imposées ; mais leur donner ces croyances sans autre autorité que la parole d'un homme, serait bâtir pour un un jour et sur le sable, quelque supérieur que cet homme pût être, quelque vérité qu'il enseignât. De quel droit un homme, appuyé seulement sur le sentiment de sa supériorité, se serait-il fait le législateur des autres hommes ? Comment ses lois pourraient-elles revêtir le caractère de la durée, si, pour légitimer les prétentions puisées dans le sentiment de sa force et de la vérité dont il se sent l'interprète, le législateur n'avait pas fait résider

dans une intervention céleste la sanction de l'enseignement dont sa haute intelligence avait jugé la nécessité et l'opportunité? En effet, l'âge du raisonnement et de l'examen arrive aussi pour les peuples, mais ils s'arrêtent longtemps devant l'ordre au sein duquel ils sont accoutumés à se mouvoir, et en présence des dieux qu'un respect contracté dès l'enfance environne de tout le prestige de la foi. Respect profitable, utile aux hommes qui se précipiteraient en aveugles dans leurs théories passionnées, si toute idée nouvelle n'avait à soutenir un long combat avec le passé armé de toutes les institutions et de tous les intérêts qui résistent et doivent résister au progrès dans l'intérêt du progrès lui-même et de sa durée.

Cependant, et en dépit de toutes les résistances, le pas est franchi, le genre humain a marché, le malaise social a fait connaître aux plus sages que l'ordre ancien ne suffit plus à des besoins nouveaux; quand les idées les plus avancées vont au delà des croyances générales ébranlées, quand les disciples et les maîtres, en d'autres termes, quand les philosophes et les prêtres discutent à armes égales, alors naît un plus sage que tous qui recueille toutes les plaintes, parle au nom de tous les besoins; il prêche une foi et une loi nouvelles, et pour leur donner la sanction qui ne s'attacherait pas à sa voix, à son tour il fait comparaître Dieu sur la terre, et les nations obéissent après s'être prosternées.

Telle fut l'histoire du passé tant que les progrès de la raison générale furent assez bornés pour que l'appel à l'intervention divine ne fût pas en opposition avec le scepticisme prépondérant et les lumières des masses. Aujourd'hui, par exemple, l'intervention divine ne saurait plus avoir sa valeur ancienne; mais, pour varier dans ses moyens, l'œuvre n'en aura pas moins son divin caractère. Dieu n'a pas besoin de frapper matériellement nos oreilles pour se faire entendre, nos yeux pour se faire voir; c'est le premier acte du triomphe de l'esprit sur la matière que le discrédit des emblèmes qui ont déguisé le Dieu infini, et c'est le premier pas vers la vérité que de le reconnaître sans image, après l'avoir si longtemps fait à la nôtre.

C'est parce que l'éducation des masses n'était pas assez

avancée que Moïse, voyant que les coutumes des patriarches ne suffisaient plus à leurs familles trop multipliées, substitua à l'autorité paternelle un code de lois inspirées. C'est parce que les lumières générales avaient détruit tous les prestiges du paganisme que le polythéisme épuisé, devenu un objet de mépris pour les philosophes, condamné par Socrate et ridiculisé par Cicéron, tomba devant Jésus-Christ. Quand les augures ne pouvaient plus se regarder sans rire, l'ordre social protégé par les dieux, dont ils étaient les interprètes, était condamné sans retour.

A chaque nation ses croyances et sa cosmogonie ; les différences qui les séparent ne sont pas moins nombreuses que les rapports qui les unissent. Il est évident que le temps et la séparation des familles ont dû augmenter chaque jour ces différences, mais cela n'empêche pas que toutes ne se touchent par la base, et cela doit être. Toutes, en effet, ont eu pour but de régulariser des sociétés se développant incessamment et d'une manière analogue ; toutes ont été le fondement de la société civile qui partout consacre la sûreté des personnes et des propriétés. Des ressemblances générales ne seraient donc pas des motifs suffisants pour affirmer l'identité primitive ; mais si à cette présomption, nous n'allons pas plus loin, s'ajoutent d'autres ressemblances de détail, la probabilité s'accroît en raison de l'importance des points de comparaison. Les formes, les objets d'adoration, les cultes, les noms, les traditions ne sont pas nécessairement soumis aux influences qui déterminent la similitude des lois et des usages par la parité de leur but. Aussi ne peuvent-ils être que le résultat de la transmission et de l'imitation ?

Partout ces croyances se sont établies sur une doctrine de révélation. Des faits oubliés, des traditions confuses, l'impossibilité de retrouver d'une manière rationnelle l'origine de l'homme, les traces de son développement, de rendre compte des phénomènes inexplicables de la création, tout obligeait les législateurs à invoquer l'intervention de Dieu. Comment une loi, que l'on faisait dériver directement de l'auteur des choses, n'aurait-elle pas enseigné ce que l'homme ne pouvait connaître par lui-

même ? Dieu, éternellement présent, pouvait seul donner l'explication de son œuvre. Le silence sur ces questions aurait ébranlé tout l'édifice, les pratiques auraient attiré peu de respect lorsque le dogme aurait manqué d'autorité. Puisqu'il daignait se révéler aux hommes, il n'avait pas éclairé le devant du tableau et laissé dans l'ombre ce qui faisait, et à juste titre, l'objet de l'ardente curiosité de chacun. Ainsi une révélation primitive, générale, devait être le préambule nécessaire de toute prescription partielle qui ne pouvait en être isolée sans perdre son prestige et son pouvoir. C'est pour cela que sous quelque forme et sous quelque nom que l'origine des choses ait été présentée, les législateurs l'ont toujours rattachée à la manifestation de la puissance divine. La présence de l'homme sur la terre, soit comme émanation, soit comme création directe, est partout un acte divin ; c'est par là que les législateurs ont commencé leur mission, qu'ils en ont établi l'autorité, qu'ils ont donné une base à la révélation nouvelle dont ils se déclaraient les organes et les interprètes. C'était prévenir cette question que tous les peuples n'auraient pas manqué de leur adresser, parce qu'elle était la première qui devait se présenter à leur esprit pour dissiper leurs doutes et décider leur assentiment : si Dieu nous parle aujourd'hui par la voix des prophètes, pourquoi se taire sur ce que lui seul peut nous apprendre, et pourquoi tant de siècles de silence sur des mystères qu'il nous importe tant de connaître ?

L'unité morale du genre humain nous explique comment cette révélation primitive, ou, en d'autres termes, les premières notions développées et consacrées durent être les mêmes dans leur but et dans leur esprit ; l'unité matérielle rend raison des ressemblances générales que signalent les cultes, les superstitions, les civilisations malgré les différences dans les détails. Ces différences sont nombreuses, nous ne prétendons pas le nier, mais elles ne sauraient infirmer les considérations de tout ordre qui militent en faveur de la doctrine unitaire. L'unité admise, et les causes philosophiques du progrès reconnues, la raison suffit pour nous faire comprendre qu'une révélation nouvelle ou un développement nouveau, ce qui est la même chose, n'a pu être

que le complément ou l'extension d'une révélation précédente. Elle n'agissait en effet que sur une civilisation formée en vertu de l'organisation qui ne suffisait plus et dont nous avons remarqué le point de départ commun aux peuples divers. Seulement, comme les différences de climats, de rapports, de besoins avaient modifié les sociétés et les usages, les révélations se sont modifiées de la même manière que les langues, les cultes, les traditions historiques.

CHAPITRE IX.

La solidarité qui unit les temps, les civilisations et les croyances pour en faire une seule chaîne non interrompue, est d'une telle évidence que, les pères et les docteurs de l'Eglise y ont puisé un de leurs arguments et le plus puissant aux yeux de la raison. Non-seulement ils ont craint de renverser les traditions, mais l'ardeur du prosélytisme et la gloire du triomphe ne leur ont pas fait oublier un instant que le plus ferme appui de la doctrine nouvelle était dans ses rapports avec le passé dont elle était le développement et le progrès. Il était réservé à de durs théologiens de condamner au nom de la religion les sages qui en furent les précurseurs. Les pères qui sont restés les vraies lumières du catholicisme ne sont pas tombés dans une telle faute, n'ont pas commis une telle profanation ; ils ont si bien senti que le christianisme était un progrès nouveau dans l'ordre des temps et dans l'enchaînement des idées, une nouvelle conquête de l'humanité dans la série des conquêtes qu'il lui était réservé d'accomplir, qu'ils n'ont pas voulu en faire une religion nouvelle. Saint Augustin a été très-explicite à cet égard ; la religion chrétienne, dit-il, était celle des anciens, elle n'a point cessé depuis le commencement du monde jusqu'à la venue de Jésus-Christ ¹.

¹ Item quod dixi, ea est nostris temporibus christiana religio, quam cognoscere ac sequi securissima et certissima salus est, secundum hoc nomen dictum est, non secundum ipsam rem, cujus hoc nomen est. Nam res

Saint Justin n'avait pas été moins explicite et allait plus loin encore en ne craignant pas de désigner nominativement quelques sages, et de donner en général le titre de chrétien à tous ceux qui ont vécu suivant la droite raison, parce que Jésus-Christ, Verbe divin, est la raison universelle qui gouverne tous les hommes ¹.

Ainsi lorsque nous avons dit que le progrès des lumières universelles, soumis au jugement de la raison, a suffi pour amener une loi religieuse qui embrasse l'humanité tout entière sans qu'il soit nécessairement besoin d'une intervention directe, nous n'avons fait que répéter la pensée de saint Justin. Il serait trop tard aujourd'hui pour contester son orthodoxie et la haute raison dont il a fait preuve dans ce passage : s'il est orthodoxe, nous n'avancions point une hérésie. Une religion sagement entendue commande l'adhésion quand elle peut justifier, au moyen de telles maximes, que jamais elle n'a dû être séparée de la saine philosophie. Nous la reconnaissons quand elle ouvre son sein à tous les hommes, mais nous la répudions quand elle isole et quand elle proscriit. Saint Justin ne présente point, il est vrai, la lumière naturelle comme suffisante, mais il invoque l'universalité de la grâce qui est une espèce de révélation intérieure. Nous le demandons aux hommes de bonne foi, qu'est-ce que la grâce universelle agissant en nous, sinon cet appui constant de la divinité qui nous soutient dans la route du bien, et

ipsa quæ nunc christiana religio nuncupatur, erat apud antiquos, nec defuit ab initio generis humani, quousque ipse Christus veniret in carne, unde vera religio quæ jam erat, cœpit appellari christiana. Cum enim eum post resurrectionem ascensionemque in cœlum cœpissent apostoli prædicare, et plurimi crederent, primùm apud Antiochiam, sicut scriptum est, appellati sunt discipuli christiani. Propterea dixi, hoc est nostris temporibus christiana religio : non quia prioribus temporibus non fuit, sed quia posterioribus hoc nomen accepit. (Aug., liber 4, Retractationum, cap. 13, n° 3.)

¹ (Saint Justin.) Christum primogenitum Dei esse ac rationem illam, cujus omne humanum genus participans est didicimus, et supra declaravimus. Et qui cum ratione vixerunt, christiani sunt, etiam si athei existimati sint; quales apud Græcos fuere Socrates et Heraclitus : apud barbaros autem Abraham. . . . et multi alii. (Just., *Apologia*, lib. 1, n° 46.)

qui, a pour organe la conscience ? Une grâce constante et universelle ne serait en résumé qu'une faculté supérieure, car nul n'en serait déshérité et nous la posséderions au même titre que nos autres facultés.

Or, cette faculté, ou cette révélation intérieure, comme on voudra l'appeler, agit sur un champ plus ou moins vaste suivant le progrès des lumières générales. Elle se proportionne aux rapports plus étendus que les hommes ont appris à former ; elle est, en un mot, en raison directe et continue des progrès de l'humanité. Ceci répond encore, puisque nous trouvons l'occasion de le répéter, à un des arguments des partisans de la révélation directe : Dieu a proportionné son enseignement ou ses lois aux temps et aux besoins des hommes, proposition qu'on appuie de cette citation de saint Augustin :

« Lorsque Dieu a donné peu de préceptes aux premiers hommes et qu'il en a augmenté le nombre pour leurs descendants, « il a fait voir que lui seul sait donner au genre humain les remèdes qui conviennent aux différents temps ¹. »

Il semblerait, d'après ce passage, que Dieu attendait, pour se manifester, que le mal exigeât l'application du remède, et que, dans l'intervalle, l'homme fût livré à sa faiblesse et à la dépravation de sa nature. C'est bien là aussi la conséquence que l'on a prétendu en tirer ; mais cette conclusion, que nous avons déjà combattue par tout ce qui précède, choque la raison et la vérité, et serait une injustice envers saint Augustin. Le passage précédent, tiré des Rétractations, en fournit la preuve, mais le grand docteur se charge de réfuter lui-même ceux qui s'autoriseraient des paroles que nous venons de citer.

« La durée du genre humain, dit-il, ressemble par proportion « à la vie d'un seul homme, et Dieu le gouverne de même par

¹ Unus tamen Deus per sanctos prophetas et famulos suos, secundum ordinatissimam distributionem temporum, dedit minora præcepta populo, quem adhuc timore alligari oportebat ; et per Filium suum majora populo, quem caritate jam liberari convenerat. Cum autem minora minoribus, majora majoribus dantur, ab eo dantur qui solus novit congruentem suis temporibus generi humano exhibere medicinam.

(Aug., *Serm. Dom. in monte*, lib. 1, § 2.)

« les lois de sa Providence, depuis Adam jusqu'à la fin du monde ¹.

« De même, dit-il encore, que l'instruction d'un homme doit « faire des progrès à mesure qu'il avance en âge, ainsi celle du « genre humain tout entier s'est perfectionnée par la succession « des siècles ². »

Nous citons à dessein les mêmes textes auxquels Bergier ³ a emprunté ses arguments ; c'est encore un moyen de montrer au moins sa bonne foi que de raisonner sur les mêmes assertions que les hommes dont on ne saurait partager la manière de voir.

Maintenant, nous le demandons aussi aux hommes de bonne foi, que l'on examine les paroles que nous venons de citer et leur sens si clair ; où trouvera-t-on la nécessité ou le fait de révélations directes et successives ? elles établissent au contraire que la volonté de la Providence s'exerce constamment, qu'elle se manifeste par le progrès libre de l'humanité. Nous n'y pouvons donc trouver d'autres témoignages que celui de cette Providence protectrice et de l'activité constante et progressive de l'humanité dans l'œuvre de civilisation ; dès lors pourquoi l'humanité ne serait-elle pas propre à formuler par elle-même ces progrès sans attendre que l'intervention divine vienne les rédiger ? Pourquoi serait-elle impuissante à établir aujourd'hui le but vers le-

¹ Sic proportioque universum genus humanum, cujus tanquam unius hominis vita est ab Adam usque ad finem hujus sæculi, ita sub divinæ providentiæ legibus administratur, ut in duo genera distributum appareat. (Aug., *De vera Religione*, cap. 27, n° 50.)

Tout ce chapitre est le tableau de la vie humaine vouée à la mort depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, promise à la vie céleste depuis Jésus-Christ jusqu'au jour du jugement. Ces deux conditions de l'humanité sont l'emblème des bons ; et des mauvais. Ceux-ci ressusciteront pour mourir de nouveau ; et les bons, pour que les restes du vieil homme se transforment en un homme nouveau qui vivra de la vie des anges.

² Sicut autem unius hominis, ita humani generis, quod ad Dei populum pertinet, recta eruditio per quosdam articulos temporum tanquam ætatum profuit accessibus, ut a temporalibus ad æterna capiendâ et a visibilibus ad invisibilia surgeretur. . . . (Aug., *De civ. Dei*, lib. 10, cap. 14.)

³ *Dict. de théol.*, art. *Révé.*

quel elle doit tendre, lorsque cette prévision résulte des idées acquises par tant de travaux et d'observations dont la source est en elle, dont le progrès lui est dû, et dont elle reconnaît le développement, passant de l'homme aux nations et des nations à l'humanité? Ce que les révélations viendraient nous apprendre, nous le sentons, nous le voyons. L'histoire et l'enseignement religieux sont dans un tel accord, que nous ne concevons pas la nécessité d'une intervention directe et surnaturelle lorsque les faits, dans leur succession régulière et facilement appréciable aujourd'hui, nous disent précisément ce que la révélation serait venue nous apprendre.

Nous convenons qu'il fut un temps où la masse trop peu considérable des observations ne permettait pas d'en constater l'enchaînement logique et le développement constant et régulier. Mais aujourd'hui que les études historiques ont fait sortir de l'observation cette loi de développement, le concours direct que nous n'attendons plus ne peut nous apparaître dans le passé que comme le moyen de rendre compte de transformations dont la source ne pouvait pas être appréciée historiquement.

Les historiens, dans leurs récits et dans les époques principales de développement qu'ils signalent; les Pères, dans leurs écrits de tous genres et les époques de révélations qu'ils admettent et qu'ils enseignent, nous montrent également l'humanité s'enrichissant chaque jour de conquêtes nouvelles. Les époques chez les uns sont en progrès comme les révélations chez les autres, elles sont successivement plus avancées, plus générales, et embrassent un plus grand nombre de rapports qui unissent, soit les hommes entre eux, soit l'homme à Dieu dont il se fait une idée plus juste et plus haute. N'en faut-il pas conclure que les révélations ne sont autre chose que les faits eux-mêmes revêtus du caractère religieux; qu'elles sont la consécration de l'œuvre de la raison humaine, dont nous ne séparons pas l'assistance divine, développée par le temps et par le travail? Une observation bien simple, mais qui n'en est pas moins frappante, vient à l'appui de cette idée : les nations, ou, pour mieux dire, les peuplades, sans histoire et sans traditions, sont absolument dépourvues de révélation, et pourtant ce serait

bien là qu'elle serait utile et même nécessaire. C'est une croyance qui ne vient qu'aux peuples civilisés ou en voie de civilisation, et nous ne sachions pas que les nègres ou les sauvages qui n'ont pas d'histoire aient jamais pensé à une révélation ; qu'ils possèdent, même traditionnellement, rien qui y ressemble, car on ne donnera pas ce nom à leur fétichisme grossier, ni même à la faculté qu'ils possèdent comme tous les hommes de s'élever jusqu'au sentiment d'un Dieu suprême, le grand esprit. Ils n'attachent à ce mot que l'idée de force et de puissance, sans y joindre la conception, au-dessus de leur développement, de l'intelligence infinie et encore bien moins de l'amour.

Nous reviendrons tout à l'heure sur la seule espèce de révélation, nous ne disons pas réelle, mais adoptée et produisant en cela les mêmes effets que la réalité, hors de laquelle tout nous échappe et que les peuples orientaux ont admise sans doute par impuissance de s'élever jusqu'à la vérité ; impuissance unie au besoin incessant de l'homme d'expliquer les causes premières et les secrets de son origine. En attendant, il résulte de ce rapprochement entre la révélation et l'histoire, des progrès corrélatifs que l'une et l'autre ont faits, que l'histoire raconte les mêmes actes de la vie de l'humanité que la révélation consacre et revêt de l'autorité qui en fait la loi pour tous ; il en résulte que la pensée humaine ou philosophique et la pensée religieuse sont une seule et même chose, mais que cette dernière, empruntant la forme du dogme, en conserve l'immobilité, tandis que l'autre, expression de la vie même, en reproduit l'activité. Il existe ainsi un moment où la philosophie et la religion parlent le même langage, où les prêtres, les philosophes et les peuples ne sont qu'un. Mais, le dogme créé, la philosophie reprend son œuvre ; les prêtres restent liés au symbole, et les masses, qui prennent les cultes pour la religion même, s'agenouillent devant le passé, jusqu'à ce que le doute les pénètre et devienne le premier pas vers une synthèse nouvelle ou vers les véritables conséquences des principes enfermés dans la loi qui a pu être détournée de son but.

CHAPITRE X.

L'homme, toujours entraîné vers la recherche de la vérité, ne peut s'arrêter dans cette carrière infinie. Chacune des conditions sociales, par lesquelles il a passé, a été, non un état définitif, mais un temps de repos entre le passé réalisé et un avenir à poursuivre ; temps marqué par l'admission d'un symbole qu'il s'agit d'abord de bien comprendre pour en faire sortir tout le progrès et l'amélioration qu'il renferme.

Notre pensée sur chaque époque et sur chaque révélation ne serait pas complète si nous la présentions uniquement comme un compte réglé avec le passé ; ce compte renferme encore tous les éléments sur lesquels l'avenir doit être étudié et conquis. L'avenir, dans le sens absolu, est la conquête de la vérité sous tous les aspects que peut embrasser l'humanité, et la révélation n'a son caractère incontestable, sa valeur sociale et philosophique qu'autant qu'elle appelle un plus grand nombre d'hommes, et coordonne vers la vie d'avenir de l'humanité un plus grand nombre de faits, d'idées et de sentiments. Tel est le caractère de la révélation catholique. Tous les peuples civilisés ont eu la leur, mais bornée à leur nationalité. Le catholicisme seul embrasse tous les êtres créés dans la formule d'égalité, de fraternité, de charité.

Rien ne pouvant être conçu qui soit plus général et plus élevé qu'une telle formule, on en déduit logiquement que si la réforme peut s'introduire sur le culte, elle ne peut modifier la croyance, et que les efforts actuels vers l'amélioration sociale ou l'assimilation des diverses familles qui composent l'humanité sont compris dans la pensée chrétienne, et prévus par elle.

L'éducation du genre humain a donc, dans ce qu'on a appelé la révélation catholique, sa formule jusqu'à présent la plus élevée, et autant que nos lumières peuvent y atteindre, elle est assez vaste, assez élastique pour comprendre les progrès futurs de l'humanité. Elle est le résumé de tout le travail antérieur à son établissement, et le véritable point de départ des conquêtes qui doivent récompenser l'activité de l'avenir. Elle ne sera point

accomplie avant que l'humanité soit parvenue à la plus grande somme de lumières, de puissance et de moralité. La révélation chrétienne se présente ainsi à nos regards comme la règle éternelle du développement humain ; tout avant son apparition conduit à elle, depuis son apparition tout gravite autour d'elle. Elle est le centre de la vie et du progrès ; nous pouvons dire qu'il n'y a et qu'il n'y aura qu'une seule révélation véritable et complète dont le christianisme est le foyer, le résumé pour le passé, l'élément pour l'avenir. Nous pouvons dire que le cours des siècles ne signale que deux phases réelles, le progrès vers la loi catholique d'abord, et ensuite vers sa réalisation ; en d'autres termes, le catholicisme est l'expression pour le passé et pour l'avenir du plus grand nombre possible de rapports de l'homme avec la création et avec Dieu, but éternellement proposé à nos efforts, révélation promise comme terme à notre activité.

Tout le travail antérieur à l'établissement du christianisme, et qui a eu pour résultat plutôt que pour but éclairé, nous en convenons, d'en amener le triomphe, nous apprend assez dans quel sens limité ce mot de révélation doit être adopté. Il a fallu six mille ans d'efforts pour arriver au christianisme. Si l'on conçoit facilement que l'homme n'ait pu y parvenir sans franchir des espaces intermédiaires, sans se soumettre à des lois imparfaites dont nous reconnaissons aujourd'hui l'imperfection, et qui pouvaient sembler justes lorsqu'elles furent adoptées, on conçoit encore mieux que Dieu, qui ne peut errer, n'a pas eu besoin d'employer l'erreur pour amener l'homme à la vérité. Suivant la révélation de Moïse, Dieu a établi l'esclavage en loi, et cette supposition est également injurieuse à sa justice et à sa bonté ; mais si nous admettons au contraire que cette erreur vient de l'homme ; qu'après avoir commis cette erreur, qui se comprend lorsqu'elle n'émane que de lui, il soit revenu à la nature et à la raison, il n'y a rien là qui ne soit conforme aux conditions de notre existence, aux notions éternelles de justice et de vérité. Cela est en harmonie avec les lois générales, et se renferme, nous l'avons dit, dans les limites qui nous sont tracées par la Providence.

Quand nous disons que l'humanité marche conformément aux

principes posés par le christianisme, nous devons préciser davantage ce que nous entendons par là.

Dans la vie individuelle, les idées dont nous sommes en possession ne sont pas arrivées toutes faites dans notre esprit. Avant d'être le sentiment net et distinct qui constitue proprement une idée, elles ne sont qu'un sentiment confus des choses; ce sentiment s'éclaire, et alors il devient propre à être exprimé, il parvient à être une idée. L'idée une fois établie dans notre esprit, nous la faisons concourir à former ou contrôler nos déterminations. C'est seulement alors, en effet, que sa forme précise est une force intellectuelle susceptible d'application.

Dans la vie générale ou collective, dans la vie propre à l'humanité, une formule générale, quelque nette et positive qu'elle soit en elle-même et dans l'esprit de quelques êtres privilégiés qui partout sont appelés à devancer leur siècle, est d'abord et relativement aux masses à l'état de sentiment confus, impuissant à communiquer l'impulsion et l'activité qu'il renferme. Peu à peu, et par voie de communication sûre, mais lente, ce sentiment s'éclaire, il prend pour ainsi dire un corps, et enfin, par ce travail permanent, il devient accessible à toutes les intelligences; il s'établit comme loi de nos déterminations et comme mobile de nos actions. Tel est le cas de la formule catholique; elle est un sentiment distinct de la destinée de l'homme sur la terre, des causes et du but de son activité; elle est le vrai appliqué aux actes de la vie de l'humanité et le critérium à l'aide duquel nous apprécions aujourd'hui les hommes et les choses; de plus elle est l'expression du sentiment nouveau qui nous guide, et elle pose au bout de la carrière le but vers lequel nous avons à nous diriger.

De l'aveu même des pères de l'Église dont nous avons rapporté plus haut le sentiment, et dont l'orthodoxie ne peut certainement pas être mise en doute, il n'y a pas eu de solution de continuité dans la succession des siècles, ni dans les efforts de l'homme. Cette idée, à laquelle beaucoup répugnent encore aujourd'hui, était pourtant déjà très-avancée à cette époque, et prouve plus que l'intelligence personnelle de ceux qui l'ont

émise. Elle constate un état de l'opinion générale dont ils se faisaient les interprètes, une tendance dont le christianisme, détourné de son but essentiel, a paru perdre depuis la tradition pour la retrouver utilement et pratiquement plus tard, mais qui est l'honneur de la loi elle-même, de ses premiers défenseurs, et renferme le secret de sa rapide propagation. Le christianisme, d'accord avec les doctrines qui l'ont précédé et avec la philosophie, dit comme nous que l'homme, depuis son arrivée sur la terre jusqu'à la consommation des temps, est appelé à connaître; et comme toutes nos facultés s'éclairent et s'appuient, connaître, c'est compléter son être sous tous les rapports qui peuvent être saisis, sous la triple forme morale, intellectuelle et matérielle.

La vie de l'humanité ne peut donc s'offrir que comme une vaste carrière commencée dans la nuit et dont le terme est la lumière ou la vérité. A mesure que les rapports augmentent et s'étendent, la sphère d'action devient elle-même plus vaste et se coordonne plus directement vers le but qui est la prédominance des facultés morales sur la constitution organique; des besoins moraux sur les besoins physiques. Comme le terme de cette progression est le type absolu du beau, du bien, du vrai, ce type à réaliser est le but final de l'humanité ou de la création universelle. Elle ne l'atteindra pas parce qu'elle ne peut sortir des limites du fini, mais elle s'en rapprochera sans cesse jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa propre limite.

Dès lors, et comme conséquence frappante, ce qui au sein de cette progression sans repos marque plus particulièrement les degrés franchis, est ce qu'on a désigné sous le nom de révélations. Leur succession doit s'entendre des degrés parcourus, et chaque révélation est d'autant plus complète, se rapproche d'autant plus de la vérité qu'elle en comprend davantage. La vraie, la grande révélation qui doit couronner tous les efforts de l'homme, c'est la vérité successivement conquise ou le rapprochement le plus voisin possible de la vérité absolue qu'il ne nous est pas donné d'atteindre. Nous travaillons donc en réalité à amener la révélation, la seule qui mérite ce nom et qui, autant que nos lumières actuelles peuvent nous le faire concevoir, sera

le développement et la réalisation de la formule apportée par Jésus-Christ. Tant que nous ignorerons, et la vérité absolue n'est pas de notre nature, car le mouvement cesserait le jour où il n'y aurait plus rien à désirer ni à apprendre, tant que nous ignorerons, disons-nous, la révélation ne sera pas complète.

Ainsi le défaut de proportion entre notre nature finie et le caractère absolu d'une révélation nous apprend que le terme auquel nous tendons ne peut être la satisfaction complète de l'ardeur de savoir. Nos désirs vont au delà de ce que le monde peut nous offrir, et nous possédons en nous une faculté qui nous lie à une sphère supérieure où nous ne serons pas soumis aux mêmes entraves, ni bornés par les limites que nous oppose notre organisation actuelle.

Il n'est pas difficile maintenant d'établir en quoi nous différons des théologiens, en quoi nous leur ressemblons.

Suivant les pères de l'Eglise, il n'y a qu'une révélation, elle a commencé avec le monde et elle durera jusqu'à la fin. Suivant les théologiens qui ont cru devoir ajouter à ce que disaient les véritables et légitimes autorités en matière de foi : Dieu a trouvé bon d'ajouter à deux époques différentes, aux premières vérités qu'il avait révélées d'abord, les nouvelles leçons qui étaient devenues nécessaires au genre humain, sans interdire néanmoins aucun des dogmes ni des lois morales qu'il avait enseignés auparavant.

Les théologiens disent évidemment une chose que les faits et surtout la raison ne sauraient accorder. Nous croyons comme saint Augustin, comme saint Justin l'expriment dans les passages que nous avons cités, qu'il n'y a qu'une révélation ; qu'elle a commencé avec le monde pour durer jusqu'à la fin. Mais nous croyons aussi que l'homme agit dès le commencement pour l'obtenir, sans admettre avec les orthodoxes la chute d'un premier homme ou la doctrine du péché originel. Nous croyons encore que Dieu agit par sa providence ; qu'il laisse d'ailleurs l'homme à sa liberté et chargé d'acquérir par lui-même les lumières et l'affranchissement qui sont le but de ses efforts. Nous croyons enfin qu'il y aurait contradiction entre la révélation

successive de dogmes nouveaux et la permanence du développement des lois morales, et nous en concluons que les prétendues révélations divines ne sont que des formules humaines.

Nous avons l'avantage de nous rencontrer dans notre opinion avec des assertions positives des pères ; et sans affirmer qu'il ne se trouve pas, dans leurs volumineux écrits, des passages contradictoires, nous nous emparons en faveur de ce que nous croyons la vérité d'aveux arrachés par l'évidence des faits, adoptés par la raison et dont aucune doctrine, si dogmatique qu'elle soit, n'a le pouvoir de détruire la probabilité, nous osons dire la certitude.

Il est rare qu'une définition soit l'expression bien exacte de l'ensemble des objets que son but est pourtant de résumer. Cela est difficile toujours, même quand il s'agit de propositions qui se rapportent à l'ordre physique, à bien plus forte raison quand il est question de renfermer dans une sentence courte et pourtant complète les conclusions déduites de raisonnements abstraits et toujours sujets à contestation dans leurs termes, dans leur enchaînement, ou dans leur valeur logique. Pourtant, dans leur imperfection même, les définitions ont l'avantage de rapprocher tous les éléments de la discussion, de donner un corps à la pensée et de poser les questions. Pour résumer les éléments de la discussion qui précède, nous proposerions de dire :

Les révélations successives et chaque révélation à son rang sont la formule exprimant l'état et le progrès de l'homme dans ses rapports avec la création et avec Dieu.

Par la création nous entendons les phénomènes qui se rapportent à la matière et à ses lois ;

Par les rapports avec Dieu nous entendons le sentiment moral, la connaissance des devoirs et l'aspiration vers l'infini ou l'absolu sous les formes du beau, du bon et du vrai.

La révélation, dans le sens le plus général du mot, mais relatif cependant à notre nature finie, c'est la science de l'œuvre divine dans le monde accessible à l'homme ; dans le sens absolu, ce serait la connaissance de Dieu même ou l'absorption en Dieu : espoir impossible, car être absorbé en Dieu serait être Dieu. Telle est la formule et l'erreur du panthéisme indien ; c'est un

état qu'il ne nous est pas donné de concevoir, bien moins encore pouvons-nous en faire un but et une espérance, et surtout le concilier avec la permanence du MOI. Ce qu'il ne nous est pas défendu de supposer, et ce qui concilierait mieux nos espérances avec les notions accessibles d'un avenir d'ailleurs insaisissable, c'est le passage successif et rémunérateur à d'autres états supérieurs, au sein desquels la limite matérielle atténuée laisserait à l'esprit un essor plus libre vers l'infini qui l'attire.

Puisque nous n'agissons que sous l'influence du besoin de connaître, du sentiment du bien-être et de l'affranchissement des entraves matérielles autant qu'il nous est donné de faire prédominer l'activité intellectuelle ; puisque c'est pour arriver à ce résultat que les siècles et les hommes accumulent et poursuivent leurs travaux, et que ce labeur que les générations se transmettent a pour but la conquête de tous les secrets, de toutes les forces de la vaste organisation de l'univers et la connaissance de la pensée divine dans la création ; puisque là seulement se trouve la source de notre activité, il est clair que la connaissance absolue de l'être, de la création et de ses causes étant supposée, le mouvement cesserait avec le principe qui lui donna naissance. Il est clair que la matière ou la limite qui circonscrit et borne l'essor de l'esprit n'existerait plus si l'esprit avait le pouvoir de tout embrasser. Il est évident, dès lors, que dans les conditions de notre vie terrestre la matière existe comme une entrave nécessaire et comme le moyen, l'instrument du travail que nous devons accomplir. Ce point de vue explique le sentiment des contemplatifs et condamne en même temps leur erreur. S'isoler ou chercher du moins à s'isoler de la matière, n'est pas la vaincre. Ce travail, inutile et infructueux d'ailleurs, n'est que la désertion de l'œuvre commune d'émancipation intellectuelle que la méditation solitaire peut sans doute avancer, mais qui n'a rien à espérer de la rupture absolue avec le monde. Les contemplatifs ont prétendu sans doute pouvoir se réunir à Dieu sans tenir compte de leur enveloppe terrestre. En se réfugiant au désert, ils ont cru rompre suffisamment avec les bruits du monde et les passions des hommes, comme si l'âme et l'intelli-

gence n'avaient pas d'autres entraves, surtout comme si nous n'avions pas d'autres devoirs que le soin de notre grandeur personnelle. Ils ignorent ou ils oublient que l'âme livrée à elle-même n'apporte dans la recherche de Dieu que des erreurs et des préjugés individuels ; que l'intelligence réduite à ses propres forces est impuissante à rien découvrir, et, par son isolement même, impuissante à rien communiquer. Collaborateurs d'une œuvre commune, il n'est pas de motif qui puisse nous enlever au devoir commun de l'humanité. S'y soustraire, c'est sortir de l'ordre général, et, hors de l'ordre, il n'y a que des passions égoïstes ou des prétentions qui accusent plus d'orgueil que de véritable religion. La solitude religieuse, en réclamant, par le seul mérite de la prière, la récompense que les autres recherchent en se soumettant à la loi du travail commun, méconnaît le principe vraiment divin qui réprouve la foi sans les œuvres. Elle tromperait le ciel, si elle ne se trompait elle-même la première par l'immoralité de la demande, sauf les intentions qui sont respectables. Elle ignore que sa foi n'aboutit qu'à faire l'usure à Dieu avec de la fausse monnaie.

Nous pouvons nous rendre ce témoignage que dans tout ce qui précède et dans cette étude des symboles religieux des peuples dans tous les temps, nous n'avons obéi à aucune autre impulsion qu'au désir de la vérité elle-même, que nous aurons à poursuivre bientôt dans un autre ordre d'hypothèses. Bien plus, nous ne croyons pas nous être écarté du sens véritable caché sous le récit sommaire des Ecritures. Ainsi ce ne serait pas volontairement que nous nous serions attiré l'anathème des orthodoxes en ne faisant pas intervenir la divinité comme agent direct dans les degrés successifs du travail de l'humanité : « Un Dieu « qui renferme en lui la loi de l'univers, et qui révèle peu à peu « son être à l'être fini, est beaucoup plus grand, plus sublime « que le Dieu qui, semblable à l'artiste humain, crée chaque « chose à son tour et dans les moindres détails ¹. »

¹ Schlosser, *Hist. universelle de l'antiquité*, t. 4^{or}, p. 7.

CHAPITRE XI.

Sous le mérite de ces observations, et seulement après que le progrès successif de l'humanité a rapproché les hommes sous l'influence d'une pensée ou d'une action commune ; après qu'il les a préparés à reconnaître l'empire d'une loi religieuse, l'histoire nous montre les peuples dirigés par la parole d'un homme ou d'un Dieu. Une lutte de priorité s'est établie entre ces peuples dont l'origine est ensevelie dans une antiquité absolue plus ou moins grande. Les prophètes ou les législateurs qui les ont soumis à l'empire des lois religieuses ou civiles ont dû puiser, nous l'accordons, à une source plus ancienne pour perfectionner ou modifier d'après un plan particulier l'enseignement qu'ils voulaient répandre. Cette remarque, qui prend sa source dans l'enchaînement des doctrines et dans la solidarité qui rapproche les hommes, nous fait remonter d'un homme à l'autre pour montrer la chaîne qui les unit, mais elle ne résout pas le problème inconnu de l'origine. La pensée humaine s'est toujours passionnée pour cette solution, et c'est sous l'empire de cette ardente curiosité que les systèmes cosmogoniques ont pris naissance. Entre ces systèmes, celui qui a pour base la révélation directe méritait avant tout de fixer notre attention. Nous allons en terminer l'examen par quelques observations sur les systèmes des principaux législateurs ou prophètes, et cette étude nous conduira au système plus ancien des êtres déchus et intermédiaires, considérés comme principe de mouvement par l'expiation.

Ce système a joué un rôle immense en Orient ; et à cause de son importance aussi bien que pour les traces qu'il a laissées dans toute la portion de l'histoire qui précède le christianisme, il devra arrêter notre attention.

Dans cette multitude d'enseignements les uns sont plus particulièrement religieux, les autres n'ont que le caractère philosophique. Diversement combinés avec les éléments qui les ont précédés ou suivis, ils vivent dans la mémoire ou dans la croyance

des hommes et ont accompli pour la plupart toute la destinée que comportait leur valeur comme doctrine limitée. Trois sont restés debout, et, malgré les divers protestantismes qu'ils renferment, ils sont la règle du genre humain. Peut-être seront-ils ramenés à l'unité ; sur les trois du moins l'un déjà incline manifestement vers sa chute, et il n'est peut-être pas déraisonnable, quoique cela soit relégué bien loin dans les possibles, de concevoir pour les deux autres une fusion qui les confondrait un jour.

Ces trois enseignements ont leur personnification dans Brahmah, Mahomet, Jésus-Christ ¹.

La décadence rapide du mahométisme est aujourd'hui un fait qui frappe tous les yeux, mais il n'avait pas fallu attendre les phénomènes réitérés qui en signalent les degrés pour prédire sa chute. Il s'écroule comme dogme et comme institution politique ; l'organisation religieuse, civile et politique à laquelle il donna naissance traîne sa décrépitude jusqu'à ce que le coup qui menace incessamment de l'anéantir lui enlève son dernier lien. Cerné de toutes parts, il attend, le front bas, que le plus hardi des rivaux dont la jalousie lui laisse une ombre de vie achève sa longue agonie. Peut-être se survivra-t-il à lui-même à l'état de secte, pour dépérir chaque jour jusqu'à son extinction totale dont le moment ne peut être assigné, mais qui n'en viendra pas moins certainement.

La religion de Mahomet, fondée sur le glaive plus que sur la parole, n'a d'existence possible que quand elle est unie à la force et à la conquête ; elle ne dit pas : Examine et crois ; mais : Crois ou meurs. Ses promesses pour une autre vie ne se séparent pas de leur symbole visible, le triomphe sur la terre. Il est naturel, il est nécessaire et fatal que la défaite apéantisse la religion de la victoire.

La loi de Brahmah et celle de Jésus-Christ sont dans des conditions tout à fait différentes. Nous ne voulons pas dire sans doute qu'elles puissent être rapprochées par un compromis entre deux cultes qui s'excluent mutuellement ; mais il n'est pas

¹ M. Aimé Martin, *Educ. des Mères*, p. 182, 2^e édit.

impossible que le respect des formes, bien différentes du sentiment qu'elles déguisent, diminue avec l'aide du temps et par la puissance du principe religieux débarrassé des vêtements sous lesquels sa féconde unité a été ensevelie. La fusion peut être entrevue dans l'avenir et s'opérer par l'appréciation, dégagée de l'influence de la superstition et de la routine, de la valeur des dogmes exclusifs et des cultes. Ne voyons-nous pas assez clairement déjà tout ce qu'il y avait de l'homme dans les religions s'effacer graduellement pour laisser la place à la fraternité et à l'amour dans l'adoration du Dieu unique; le dogme indou est assez large pour se reposer comme nous dans le grand sentiment religieux qui surgit et promet d'associer les hommes, séparés par des observances et des cérémonies bien plus que par des vérités essentielles.

C'est de cette remarque que nous pouvons déduire la grande erreur, ou, si on l'aime mieux, le puissant intérêt qui a guidé les ministres de tous les cultes. Ils ont transformé les vérités relatives qui se sont introduites dans le monde sous la forme d'enseignement dogmatique ou de révélation, en vérités absolues. Ils ont enchaîné l'avenir au nom de formules qui ne rendaient raison que du passé et tout au plus du moment présent, frappant d'anathème cette soif ardente de l'infini qui brave et renverse toute barrière opposée à la recherche de la vérité. Ils se sont dit et se disent en possession de la vérité définitive et absolue, et, au nom de cette vérité, ils revendiquent la dictature de la pensée.

Nous ne saurions trop le redire, la vérité absolue n'est pas de ce monde, l'activité humaine ne saurait l'atteindre, et il n'est au pouvoir de personne de s'en déclarer l'interprète; mais l'humanité a le droit et le devoir d'aspirer à la plus grande somme de vérité relative, limite abstraite et inconnue vers laquelle elle tendra toujours, et dès lors toute loi qui pose une limite définitive à la pensée est par cela même opposée aux conditions générales qui président aux destinées humaines.

Chaque loi se donne par la voix de ses ministres comme l'expression complète du sentiment religieux inhérent à notre nature, mais en réalité chacune a exprimé un progrès, une phase

nouvelle d'élaboration dans l'ordre des idées. Nous comprenons que l'intérêt religieux et politique ait présenté comme le dernier mot de la philosophie ce qui en était l'expression la plus récente, et comme le dernier terme de l'amélioration des sociétés, l'organisation qui en était la conséquence ; mais l'humanité n'accepte pas cette limite temporaire comme définitive. La philosophie poursuit son œuvre, elle proteste au nom de l'indépendance intellectuelle, et toujours tournée vers le but infini auquel elle aspire, elle ne se soumet à aucune tyrannie qui pèse sur le sentiment qui l'entraîne et nie la vérité qu'elle veut atteindre.

Grâce à cette disposition de l'esprit humain, rien, dans les religions qui laissent un grand essor à la pensée philosophique, ne s'oppose en réalité à des rapprochements que rend chaque jour moins impossibles la victoire de l'esprit sur la lettre. Il y aurait certainement de la naïveté à supposer que cette transformation doive s'accomplir avec assez de facilité pour qu'on en puisse suivre les progrès contemporains ; mais il suffit de la tendance pour indiquer le but, sans prétendre en aucune manière mesurer le temps qui sera employé à le poursuivre et les espaces intellectuels à franchir.

Le système théologique des Indous, quoique marqué du caractère primitif des peuples qui remontent à l'origine du monde, conserve dans ses innombrables combinaisons une place pour toutes les nouveautés, un asile pour toutes les croyances. Malgré la force des institutions, la puissance de la hiérarchie, dont la durée a bravé les siècles, les conquérants et les persécutions, a subi des altérations qui ne peuvent que s'accroître. Il n'est pas douteux que le système des castes, si puissant pour immobiliser les peuples, n'ait reçu dans l'Inde elle-même, au centre de son pouvoir, et par la seule force des choses, des atteintes positives. Le pouvoir politique remis aux mains des guerriers est certainement une conquête de ceux-ci sur la caste sacerdotale, et cette conquête était fort antérieure à toute influence moderne sur les institutions de l'Indostan. L'opinion indienne, qui fait de tous les peuples des exilés de l'Inde ¹, qu'elle soit vraie ou

¹ Will. Jones, *Discours sur les Chinois*, t. 2. Calcutta, et code de Menou.

fausse en elle-même, n'en est pas moins l'aveu que des protestations se sont élevées contre l'immobilité hiérarchique du brahmanisme, du sein même de cette religion.

L'établissement des Anglais dans l'Inde modifie lentement, mais modifie pourtant les institutions. Dans les luttes que recèle l'avenir il est bien vraisemblable que la population indigène périra ou se transformera sous l'influence chrétienne, la seule qui soit ascendante et ouvre à l'humanité la carrière du perfectionnement. N'a-t-on pas entendu un brahme donner son assentiment à la formule nouvelle et accepter Jésus-Christ lui-même comme une incarnation de Wishnou? A l'aide de ces incarnations, asile commode et merveilleusement propre à couvrir la honte des abjurations, tous les progrès dans la recherche de la vérité, toutes les modifications de la pensée humaine peuvent ou pourront s'intercaler dans le système théologique des Indous.

C'est le lieu de rappeler que Jésus-Christ semble avoir eu la prévision de ce retour à l'unité, par l'adhésion aux grands principes qui dominent tous les cultes et résident dans les hautes spéculations de la pensée religieuse, lorsqu'il n'a pas voulu présenter le christianisme comme une doctrine nouvelle. Je suis venu, dit-il, compléter, non détruire, les institutions de Moïse. Or, les institutions de Moïse, et nous aurons souvent l'occasion d'insister sur ce point, malgré la forme révélée qui les consacre, peuvent être ramenées, au point de vue du progrès, aux anciennes institutions des peuples primitifs. Le législateur des Hébreux, initié à la doctrine secrète des prêtres de l'Egypte, leur avait emprunté les idées générales supérieures aux lois spéciales qu'il appliqua aux nécessités particulières du peuple qu'il voulait gouverner. Au-dessus de la masse soumise à la lettre par la crainte des châtiments, au-dessus de la nécessité pour tous d'obéir aux lois imposées comme règle absolue dans l'ordre civil et même religieux, à n'en considérer que les formes extérieures, exista toujours la faculté, pour les intelligences d'élite, d'interpréter les symboles ou d'en chercher le sens allégorique. De cette étude il résulte clairement que les cosmogonies sont, au fond, les mêmes. Les récits sont une rédaction, et même peu variée, des mêmes faits ; plus détaillés chez les uns, présentés

sous une forme plus brève chez les autres, ils laissent également apercevoir l'anneau qui rattache les Juifs aux autres peuples de l'Asie. Le récit de la création (dans la Genèse) se retrouve, dit Volney ¹, presque littéralement exprimé dans les cosmogonies anciennes et toujours, spécialement dans celles des Chaldéens et des Perses.

Suidas ² donne le même caractère à la cosmogonie des Etrusques.

La cosmogonie des Bouddhistes réfugiés à Ceylan ³ offre les mêmes ressemblances avec celle des Perses, et toutes deux viennent du nord de l'Inde et de l'orient de la Perse.

Lorsque Moïse donne une origine positive au genre humain et fait remonter la création à Adam qu'il place dans un paradis terrestre dont l'emplacement ne se retrouve pas ; lorsqu'il amène les générations jusqu'à Noé par une filiation non interrompue ; lorsqu'il développe les faits cosmogoniques consignés dans le livre qu'il dit non-seulement inspiré, mais directement révélé, son assertion est la même que celle des autres législateurs anciens. Il puise aux mêmes sources, rend compte des mêmes phénomènes, reconnaît, sauf les différences de la rédaction, les mêmes développements. Quand la loi chrétienne, dont on s'efforcerait vainement de rompre la liaison avec le passé, liaison reconnue et proclamée par son auteur, vient accomplir la loi de Moïse, elle accomplit en même temps toutes les lois des anciens peuples dont le livre de Moïse est le résumé et dont la législation des Hébreux est la modification appropriée à la fois au but du législateur et à la nature du peuple qu'il soumettait pour le constituer et le régir. C'est dans cette transmission non interrompue depuis l'origine, sauf les modifications extérieures apportées par le temps, les hommes, les nécessités, en un mot, qui résultent de la nature des choses, que se trouve la certitude du véritable enseignement.

Là, où nous trouvons une série non interrompue dès le commencement assigné au monde ; là, où nous trouvons progrès

¹ *Recherches nouvelles*, t. 1^{er}, p. 190.

² *Voce Tyrrhenia*.

³ *Asiat. researches*, t. 7, p. 413.

continu depuis l'origine jusqu'à nos jours, nous n'avons pas à nous arrêter devant des différences plus ou moins importantes de rédaction ; là est la vie et la vérité. L'immobilité, la décadence et enfin la chute attendent les lois condamnées comme le mahométisme. Le mouvement, le progrès et le triomphe attendent les lois qui constatent et consacrent l'affranchissement définitif de la pensée dans les limites accordées à l'homme. Là, seulement, est la révélation de la vérité, selon le vrai sens du mot, non-seulement sur les origines du monde et de l'homme, mais sur la mission terrestre qu'il doit accomplir et sur les destinées limitées, mais glorieuses, qui doivent en être la récompense.

Moyse, en centralisant pour un seul peuple, et dans un but particulier, les traditions générales des peuples antérieurs, se trouve donc avoir fait par rapport à nous beaucoup plus que son but apparent ne l'annonce. Il est l'écho de tout l'ancien monde, et cet accord des traditions, de la doctrine révélée et de son accomplissement par le christianisme, nous fait reconnaître que la formule catholique est, conformément à la parole de son auteur, le dernier terme du progrès constaté depuis l'origine des temps. A côté de ce grand fait nous trouvons sans doute l'exemple de déviations, quelque forme qu'elles affectent d'ailleurs, dans la série que nous venons d'exposer. Ces faits partiels se sont produits avec plus ou moins d'éléments de durée sous toutes les formes du polythéisme, sous la forme plus moderne des hérésies, du protestantisme, de l'infailibilité romaine ; aucun n'a reproduit le caractère de durée, de progrès, d'universalité propre au véritable enseignement catholique dans son passé et dans son avenir.

CHAPITRE XII.

L'idée qui nous a conduit à examiner toutes ces questions n'a été abordée jusqu'ici que dans ses rapports avec la notion générale de révélation, et avec les révélations successives ou les faits intermédiaires. L'intervention divine a rendu compte du

mouvement imprimé et du développement qui fut la suite de l'impulsion une fois donnée. Mais ce caractère divin invoqué à l'appui de l'enseignement dogmatique, seul capable de régir les masses, n'a pu détruire la liberté de la pensée. Celle-ci, n'acceptant que sous la forme et avec la valeur symbolique la doctrine nécessaire de la révélation, a demandé seulement aux faits et à l'énergie de l'esprit humain la solution des doutes que la révélation a tranchés souverainement. Nous avons exprimé notre opinion sur la révélation primitive, telle qu'on nous la donne dans les livres sacrés des peuples, et sur les révélations successives ; mais dans l'hypothèse, que nous admettons, de la révélation continue effectuée par les seules forces de l'esprit humain dont nous ne séparons pas, nous le répétons, l'assistance également continue de la Providence, comment, nous ne dirons pas démontrer, mais concevoir le premier mouvement, la première impulsion non communiquée par la volonté directement manifestée de Dieu ? C'est à cette question que le monde primitif avait à répondre. L'idée de révélation, dans sa forme complète et explicative de tous les doutes, n'est venue qu'après un laps de temps et des observations bien longs ; bien des tentatives d'explication, bien des solutions ont dû intervenir. Quelques hommes ont voulu, et de nos jours encore, tout expliquer au moins pour notre système solaire, avec les seules armes de la science. Les premiers siècles n'avaient pas cette ressource, et c'est avec les seules forces de la pensée qu'ils abordaient ces redoutables questions.

Nous aurons à voir si parmi ces systèmes il n'en existerait pas un, plus ancien que tous les autres, plus général, et qui rendît compte plus complètement de l'ensemble des faits et des croyances du passé. Sans nous expliquer sur la possibilité des faits qu'il suppose, sur la croyance qu'il mérite, du seul fait de son universalité résultera toujours son influence sur les institutions des hommes, et, à ce titre, il fixera notre attention. C'est là ce qu'on pourra appeler le premier moteur de l'activité humaine, non comme fait démontré, mais comme opinion, source et origine des déductions d'un fait accepté ; en ce sens, il tiendra la place d'une première révélation. En effet, nous ne pouvons

rien expliquer dans la série des faits sans un point de départ, sans une cause première de mouvement intellectuel et moral, et nous ne refuserons pas d'accorder à cette première cause, à ce point de départ, perdu dans la nuit, le nom de révélation dans le sens limité d'activité imprimée à l'homme et à l'humanité.

Ce que les uns, dans leur ignorance, n'ont voulu attribuer qu'à Dieu seul, les autres non moins ignorants l'ont attribué à d'autres causes moins hautes ; d'autres encore, et nous sommes de ce nombre, croient qu'il est des choses qu'il faut ignorer, et qu'il est même utile qu'on ignore. Cette distinction crée plusieurs catégories.

Résolus comme nous le sommes, et comme la raison nous paraît le prescrire, à ne point prendre parti dans cette question insoluble, nous nous bornerons au rôle de rapporteur. Nous l'avons rempli pour la révélation au point de vue orthodoxe, nous allons le tenter au point de vue de la doctrine dominante de l'Orient, doctrine antérieure à celle de la révélation, comme le panthéisme était antérieur à l'idée pure du Dieu créateur, réalisant la création en dehors de lui.

Le progrès, une fois l'impulsion donnée, a pu naître des facultés dont l'homme a été doué. Cette manifestation de l'initiative humaine a été l'objet d'observations précédentes. Ce qui nous arrête toujours, c'est cette première impulsion, ce premier mouvement dont la nécessité nous paraît démontrée et dont nous ne pouvons retrouver la trace positive. C'est là ce qui nous force à admettre qu'une première fois un pouvoir surnaturel ou du moins inexplicable, en dehors de l'homme, a dû guider ses premiers pas, diriger ses premiers efforts. Problème éternellement offert à l'humanité et dont elle a toujours poursuivi la solution aussi bien avant qu'après la révélation.

C'est cette question que Deluc¹ posait en ces termes : « Il est « question de savoir le chemin qu'aurait fait l'homme dans le « développement de ses facultés intellectuelles, s'il eût été abandonné à l'effet de ces facultés seules sans secours extérieur « dans leur premier exercice. »

Chercher à pénétrer au sein de cette obscurité si profonde,

¹ *Hist. de la terre et de l'homme*, t. 6, p. 692.

c'est se perdre dans un labyrinthe. Nous voyons l'homme instruit, à quelque degré que ce soit d'ailleurs, devoir toujours son instruction ou les principes sur lesquels son instruction s'est développée, à un autre homme. Chacun féconde, sans doute, plus ou moins suivant sa valeur personnelle, le fond qu'il a reçu, mais personne n'a créé absolument. On combine, on améliore, mais les premiers germes ont été déposés. Cette observation se trouve toujours vraie, à quelque origine que l'on remonte. La succession, la transmission de l'enseignement nous conduit toujours invinciblement à cette conséquence qu'une première chose a dû son existence à une cause différente d'elle. Cette première cause, ce premier mouvement a été désigné comme une première révélation, celle qui aurait été faite à Adam, si l'on veut se résumer dans la Bible.

On peut objecter, et nous nous hâtons de tenir compte de l'objection, qu'une révélation première étant admise, il n'y a pas de motif pour que l'on refuse son assentiment à celles qui l'auraient suivie. La réponse ne doit pas être cherchée assurément dans l'impossibilité matérielle du fait ; il n'y a pas de bornes à la puissance divine, mais il en est à notre acquiescement au mode suivi par l'action divine, ou plutôt donné comme tel. Or nous ne pourrions l'accorder que là où l'action humaine serait évidemment sans application. A ce point de vue, la conclusion tirée du fait d'une révélation première engendrant d'autres révélations, serait loin encore d'être rigoureuse. Dieu opère nécessairement par les voies les plus simples, et sans déroger à l'immuabilité de ses propres lois. Ces lois sont lui-même, elles sont la manifestation, aux yeux de l'homme, et sous la forme finie qui les lui rend compréhensibles, de la volonté infinie dans laquelle il n'y a pas de place pour le variable et le contingent. Le supposer serait placer le fini ou le contradictoire en Dieu. L'être qui embrasse tout n'a pas le pouvoir, si l'on peut ainsi dire, de descendre à nos combinaisons. Combiner, c'est rapprocher des choses diverses, il n'en est pas pour l'être à qui tout est visible ; Dieu ne combine pas parce que tout, dans ce que nous nommons le temps comme dans l'étendue, lui est éternellement présent. Or, venir successivement au secours de son ouvrage

pour le rétablir par intervalles, pour le réparer, est un moyen qui se proportionne bien à ce que nous savons de l'homme dans le passé, à ce que l'homme pouvait lui-même opérer ; il n'en saurait être ainsi dès qu'il s'agit de l'action divine. Ce n'est donc pas par voie de conséquences tirées du fait de l'omnipotence de Dieu qu'il est possible d'établir le fait des révélations successives ; c'est lui rendre un hommage plus vrai et plus digne que de croire qu'il a tout vu, tout compris dans la création primitive, se développant par l'énergie qui lui a été une fois communiquée ; pour nous, nous croyons l'honorer en le concevant ainsi, et quelque peu que nous soyons pour oser interpréter les secrets de sa providence, nous nous confions dans le besoin de la vérité et de la recherche de la vérité, qu'il ne nous a pas donné en vain. S'il nous a accordé le pouvoir d'interroger le monde et de franchir les limites du temps, la soif de connaître et de nous élever dans les voies de l'infini est aussi son œuvre. L'interroger, c'est encore lui obéir.

Croire que la Providence ne cesse pas de veiller pour le soutien de l'homme, et qu'elle emploie pour réaliser l'appui qu'elle lui donne des moyens inhérents aux lois générales de la création ; croire que la créature livrée au libre exercice de la volonté ne peut s'écarter complètement de ces lois, et qu'elle est douée des facultés nécessaires pour redresser ses erreurs, c'est admettre et dire que Dieu ne peut être séparé de son œuvre, qu'il y est éternellement présent ; c'est affirmer que l'humanité lui doit le mouvement en vertu duquel elle agit depuis le commencement. En reconnaissant, comme le but que l'homme doit atteindre, la révélation ou la connaissance de l'œuvre de Dieu et de Dieu lui-même, il reste à sa faiblesse autant d'appui qu'il en est besoin pour ne rien perdre du mérite de ses efforts.

Si, au lieu d'étudier les préliminaires nécessaires de l'histoire de l'humanité, nous avons à rechercher philosophiquement le mode d'union et de relation entre l'homme et Dieu, nous aurions à employer un autre langage ; nous aurions à rechercher pourquoi l'homme et la création tout entière, manifestation extérieure de Dieu, ne peuvent être séparés de leur source. Forcé de nous rapprocher autant que possible de l'ordre des faits,

nous n'exprimons que les résultats tels qu'ils surgissent du développement observé et qui se manifeste dans un ordre constant et régulier.

Les efforts de l'esprit humain et ses découvertes, transmises de siècle en siècle, permettent aujourd'hui de donner un assentiment sans réserve à la loi de progrès et aux conséquences directes qu'elle implique ; mais ils ne nous donnent pas de solution sur la manière dont s'est faite la première apparition de l'homme. Sur ce point nous n'avons historiquement que des systèmes à enregistrer, et nos recherches ne nous feront pas parvenir à une connaissance qu'il est peut-être utile, dans l'intérêt même de l'activité humaine, de ne posséder jamais avec l'évidence d'une démonstration.

L'homme a-t-il été créé adulte ou enfant ? Les races diverses sont-elles simultanées ou successives ? C'est ce que nous devons nous résigner à ignorer. Quelques opinions ont été émises sur cette dernière question, mais ce ne sont que d'ingénieuses hypothèses.

Pour nous, il n'y a qu'une seule espèce ; la civilisation est une. Le mouvement inconnu dans sa source, imprimé à l'humanité, est l'élément primitif qui, seul, peut être appelé du nom de révélation, et nous ajoutons cette réserve qu'ici ce mot n'entraîne que l'idée du germe communiqué à l'humanité, le début de la grande révélation promise comme terme et comme récompense à l'intelligence de l'homme désormais émancipé. Cette révélation renferme virtuellement, pour éclore dans l'avenir, ce qui, désormais, va devenir l'objet des plus ardentes poursuites, d'un travail sans interruption et sans repos : la cause première, l'origine de l'univers, celle de l'homme. Elle se borne à sa première apparition, aux idées nécessaires, à l'existence intellectuelle, et aux premiers pas de l'homme.

Ainsi nous espérons que notre idée n'aura rien d'équivoque malgré l'emploi d'un mot dont le sens ordinaire annonce une portée plus étendue. Dans l'acte vaste et complexe de l'appel de l'humanité à la vie morale et intellectuelle, réside un mystère insondable, quoique perpétuellement interrogé ; l'effet seul nous est connu, la cause du mystère perpétuellement soumis à l'inves-

•

tigation humaine est cachée. Cette recherche a fait éclore les idées que toutes les philosophies ont discutées, que toutes les religions ont prétendu résoudre. C'est l'acte inconnu, mais nécessaire, qui renferme le secret du premier rapport établi entre l'homme, la création et Dieu que nous appelons révélation, donnant ainsi et par avance au premier éveil de la pensée humaine, le nom qui doit en comprendre toutes les évolutions à venir.

Comment l'homme a-t-il pu, à l'aide de la seule aptitude communiquée par cet acte mystérieux, parvenir par lui même au point où la civilisation nous le montre ? c'est à l'histoire et à la philosophie de nous l'enseigner. La terre nourrit des hommes placés sur les différents degrés de l'échelle que la civilisation a dû parcourir, et puis qu'une première révélation était indispensable, puisqu'elle a dû être bornée à ce qui était nécessaire à la conservation de l'espèce, peut-être pouvons-nous demander quelques éclaircissements aux hommes restés le plus près de la métamorphose qui nous transforma en êtres intelligents et moraux. Pour les premiers phénomènes de la vie de l'humanité nous serions sans autre guide que les traditions, si les peuples restés enfants ne pouvaient nous offrir d'utiles rapprochements, et si l'espace n'était pas là pour nous éclairer autant que possible sur les secrets du temps.

CHAPITRE XIII.

Nous avons à examiner deux choses, deux états successifs par lesquels l'humanité a nécessairement passé, mais qui ne sont pas éclairés d'une égale lumière. Le premier, surtout, ne peut s'appuyer que sur des systèmes, des données abstraites ou les commencements merveilleux des plus confuses traditions. Celui-ci cherche à conduire l'homme jusqu'au moment où, dans sa vie barbare, il peut suffire à la conservation de son existence matérielle ; il est la transition de la vie brute à la vie barbare, de l'être purement organique à l'être intelligent, quelque restreinte que fût la différence au commencement. Le second prend l'homme au début de sa vie intelligente et sociale pour

l'amener au grand jour de la civilisation. Cette seconde période s'éclaire par l'étude des différents états auxquels l'homme est encore soumis et par des documents qui, bien que symboliques ou revêtus d'une forme poétique, n'en contiennent pas moins au fond l'histoire véritable du genre humain.

Lorsque l'on admet que l'éducation de l'homme social peut être le résultat de l'exercice naturel des facultés dont il est doué, on suppose l'existence et l'observation des faits en vertu desquels ces facultés s'exercent. Or, quelque simples et matériels que soient ces faits, il existe toujours pour l'homme une époque antérieure à l'observation et pendant laquelle, privé de mobile, il ne peut être conçu que comme un être inerte et impuissant par défaut de choix et de volonté. Puisque le genre humain se développe comme l'homme individuel, il a eu son enfance comme l'homme lui-même. Tout développement implique passage du moins au plus, du petit au grand ; la constance de ce développement que rien n'interrompt au point de vue général, c'est-à-dire dans l'humanité tout entière, implique que rien, avant l'époque traditionnelle, n'a dû se passer qui fût contraire à cette loi, et, dès lors, il fut un temps où l'intelligence, semblable à celle de l'enfant, put exister en puissance, mais sans manifestation extérieure. Toutes les lois de l'analogie confirment cette conséquence. Cet état rendait indispensable la leçon, ou l'exemple, ou la révélation telle que nous venons de la définir.

Ici la difficulté ne peut plus être expliquée que par l'invocation d'un pouvoir en dehors de l'homme, quel que soit d'ailleurs le mode de réalisation employé par ce pouvoir supérieur. Nous avons dit, dans tout ce qui précède, que, cette première impulsion une fois donnée, les facultés de l'homme, aidées par l'appui que la Providence conserve à son œuvre, suffisaient à son développement ; mais où prendre cette éducation première ? Tant que nous ne l'aurons pas trouvée, il y aura solution de continuité, une lacune à combler.

Cette question que nous nous adressons, tous les peuples se la sont adressée successivement. Tant qu'ils n'ont pas eu de solution religieuse sur laquelle la controverse pouvait s'exercer,

ils ont eu recours à des explications plus ou moins ingénieuses, et qui laissent la question aussi intacte que le premier jour.

Le problème peut encore être posé, et nous avons à chercher une explication de ce fait : il y a eu une première révélation, ou plus simplement, l'homme a eu un premier instituteur.

Les traditions de l'Orient, répétées dans les hautes conceptions philosophiques de l'Asie, ont cherché à expliquer ce que nous reconnaissons inexplicable. Mais telle a été la puissance et l'universalité du système d'explication oriental qu'il prend place par son importance à côté de la doctrine orthodoxe qu'il a précédée, et dans laquelle il a profondément pénétré.

Ceci posé et bien convenu, notre intention sera bien comprise. Elle ne peut pas être d'arriver à la certitude. Il ne s'agit pas d'agiter et de résoudre une question historique ; de mettre en balance les écrivains orthodoxes, les apocryphes et les profanes, et de se demander si l'autorité des uns et des autres, examinée philosophiquement, ne peut pas se faire équilibre. Il s'agit de reconnaître, dans l'ensemble des opinions ou des traditions qui nous ont été transmises, si dans les hypothèses plausibles ou simplement possibles il se trouve quelques théories auxquelles l'adhésion des hommes ait donné le caractère de doctrine influente et qui, à ce titre, ait droit d'occuper une place dans les sources auxquelles remonte l'ensemble des développements historiques. Il s'agit d'examiner si ces probabilités peuvent être corroborées par quelques aperçus nouveaux, ou par une coordination plus étendue. Il faut tâcher de reconnaître si cette lacune que nous signalions tout à l'heure, cette absence d'éducation première, peut être suppléée, restituée, et jusqu'à quel point elle peut l'être ; comment on l'a tenté, sinon à l'aide de faits susceptibles de démonstration, au moins par une théorie dont la source ne soit pas absolument arbitraire et s'appuie sur des faits et des opinions dignes d'être débattus ou admis. Nous n'avons donc pas à présenter ici une histoire revêtue des caractères de la vérité, ni à enregistrer des faits oubliés ou méconnus, mais à exposer une tradition, une croyance pour lui reconnaître la place qu'elle occupe comme telle. En effet, fût-elle une erreur, et c'en est une au point de vue rationnel, l'er-

reur qui préside à un développement réel passe dans l'ordre des faits. Elle devient une source effective, du moment que les faits de développement s'y lient, aussi bien que si elle émanait du sanctuaire même de la vérité.

Ce n'est donc pas, nous le répétons, une tradition appréciable dans son origine et dans son essence, un fait qui puisse être revêtu de l'assentiment de la raison que nous allons développer ici, mais une tradition constante et qui par sa généralité a joué nécessairement un grand rôle dans la religion, dans la philosophie, et par conséquent dans l'histoire, car il n'y a pas d'institutions civiles et politiques dont la source ne se retrouve dans les opinions et dans les croyances. Ce sont, pour ainsi dire, des termes équivalents à l'origine ; toute règle sociale embrassait les différents modes de l'activité humaine, toute institution émanait d'un système religieux. Ce n'est pas ce qui est, mais ce que l'on croit qui préside à l'établissement de l'édifice social. C'est sur la critique appliquée à cette croyance et fondée sur la recherche et l'examen de ce que l'on juge meilleur et plus vrai que l'évolution sociale se détermine. Ainsi toute théorie fondamentale, vraie ou fausse, a sa valeur ; à ce titre elle a droit à l'examen, et c'est ainsi que la question qui va nous occuper doit être envisagée.

Nous nous engageons ici, et nous ne nous dissimulons pas les difficultés de l'entreprise, sur un terrain qu'une véritable lumière ne peut éclairer ; mais il ne nous est pas permis de le fuir : 1^o parce que toute tradition a droit à l'examen lorsque c'est par les traditions seules qu'il nous est donné de suppléer à la vérité incomplète ou absente ; 2^o parce qu'il est des esprits qui aiment à se livrer aux théories de l'imagination et pour lesquels l'histoire n'est pas seulement une suite de faits, mais un vaste problème où toutes les combinaisons de la pensée et de l'imagination peuvent s'exercer. L'humanité en général est tourmentée de ce besoin légitime de savoir, et l'histoire manquerait à sa mission si elle se bornait à mettre en ordre des bulletins de faits vrais ou faux ; 5^o enfin parce que de ces théories, de ces traditions ou suppositions, une théorie plus simple et mieux fondée pourra peut-être sortir.

Dans les conditions où nous nous sommes placé, le devoir de l'historien est de rendre compte des opinions qui ont été toute l'histoire, et la source ou l'explication des faits qui restent insolubles si l'on rejette ces hautes spéculations de l'esprit. Il s'agit donc d'exposer comment on a expliqué le mystère de l'homme double et actif, et non pas de dire ce qu'il est dans sa double nature qui n'en forme en réalité qu'une seule, *l'homme*, esprit et corps, inséparablement unis pour la manifestation des facultés diverses qui constituent l'être humain.

La révélation mise à part, tel a toujours été le grand problème de l'histoire et de la philosophie. Le passé nous l'a légué, il puise son importance dans les plus intimes profondeurs de l'âme humaine, la postérité le recevra de nous, et il sera, dans toute notre carrière terrestre, l'aiguillon du désir, l'aliment de la pensée, la source du mouvement intellectuel et de la vie morale, la vie même de l'humanité. Dieu et l'homme ! termes extrêmes que l'immensité de la création sépare et que l'âme humaine tend à rapprocher par l'aspiration vers l'infini ; tendance impuissante autant que sublime qui prend racine sur la terre pour s'élever au delà de toutes les formes créées, et par cette union mystérieuse de l'esclavage et de l'indépendance, console la misère en n'assignant pas de bornes à l'espérance !

CHAPITRE XIV.

S'il existe une tradition générale, si les cosmogonies profanes ou sacrées ont un point de contact constant, c'est la doctrine des êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Cette concordance est sans doute une cause suffisante de recherches, et si l'humanité tout entière s'est trompée, cette erreur générale mérite, à ce titre au moins, d'être examinée.

Les vues définitives de la Providence dans la création universelle ne se dévoilent pas à nos regards, parce qu'il ne nous est

pas donné d'en connaître l'ensemble. Enfermé dans l'étroite limite des sens, l'essor même de la pensée est circonscrit et comprimé aussitôt qu'elle tente de s'élever au delà ; c'est-à-dire que les conceptions de la pensée, hors du domaine des choses que nos sens peuvent atteindre, n'ont d'autre certitude possible, d'autre démonstration que la logique humaine. Nos efforts nous ont conduit à pénétrer quelques-uns des ressorts, mais seulement les plus rapprochés de nous, du mécanisme de l'univers ; dans l'ordre historique quelques lueurs nouvelles, les conquêtes du temps, l'étude comparée des faits, leur enchaînement nous ont permis d'entrevoir un but et une fin pour l'homme dans les limites étroites du système où sont enfermées nos destinées. Si la loi du progrès et l'analogie nous font pénétrer au delà, c'est sans idée nette et distincte. Si dans notre système, en effet, tant de choses nous sont restées inconnues, que pouvons-nous conjecturer et qu'oserons-nous dire de ces mondes innombrables dont nous ne pouvons pas même comprendre les splendeurs ?

Sans sortir du système solaire, n'y a-t-il pas encore des milliers de découvertes à faire, des milliers de phénomènes qui échappent à nos moyens, à nos procédés d'investigation ? C'est une espèce de miracle que l'intelligence s'y confonde sans que le courage en soit abattu. Il n'y a que bien peu d'années que l'invention du télescope a étendu la sphère de nos sens. Le perfectionnement de nos méthodes, comme celui de nos instruments, est nécessairement soumis à une limite que nous pouvons dire étroite relativement au champ sans limites que notre ardeur voudrait embrasser. C'est de nos jours seulement que la planète d'Uranus a été reconnue, et cette découverte a été tout à la fois une satisfaction pour notre orgueil, et un encouragement à la modestie ; veut-on savoir, en effet, dans quels rapports nous sommes avec cette planète ? Telle est la place infiniment petite que la terre occupe dans l'espace, telle est la petite étendue qu'elle occupe dans notre système, que si l'on suppose l'observateur et l'instrument dont nous disposons transportés sur la planète récemment découverte, pour lui la terre, confondue dans la lumière du soleil, sera comme si elle n'existait pas. Pendant combien de siècles avons-nous vécu dans une ignorance

plus grande encore, et pourtant c'est dans ces mêmes siècles que l'homme s'est orgueilleusement proclamé le roi de l'univers, le centre et le but de la création. Il ne semblait pas songer qu'entre son état actuel et d'aussi hautes destinées pussent trouver place d'autres états intermédiaires. Étranger aux traditions de l'antique Orient dont les rayons poétiques se projetaient sur ses croyances, il osait transformer en déserts tous ces mondes qu'il ne connaissait pas.

S'il existe un rapport nécessaire entre les mondes qui illuminent l'espace, entre les planètes qui roulent dans ces mondes innombrables comme les rouages d'un système, on pourrait nier que le rapport s'étende avec une égale nécessité jusqu'aux habitants de ces planètes qui sont l'un pour l'autre comme s'ils n'étaient pas. Sans doute, et au point de vue de l'ordre universel, tout se lie, tout se coordonne, chaque être est compris dans le rapport de l'atome au tout; du point de départ au but; de la limite à l'affranchissement; du fini à l'infini. Mais le rapport primordial qui prend sa source dans l'unité infinie échappe à la limite étroite où notre intelligence est captive. S'il devait un jour apparaître, c'est ce que cette limite, élargie devant nos efforts, nous ferait découvrir de la loi divine, ce qu'en osent pressentir nos espérances.

Bien loin de se faire le centre de la création universelle, considérée dans sa manifestation extérieure ou phénoménale, tout l'orgueil humain ne peut donc pas s'élever même jusqu'à prétendre se faire centre du système dont notre globe fait partie. L'homme, considéré dans l'union indissoluble qui constitue son être actuel, n'existe en réalité que pour la terre, et, s'il s'élève au delà par la pensée, il ne peut s'en détacher au point qu'elle ne figure pas comme élément dans tous les rapports qu'il cherche à établir. De la position centrale qu'une physique erronée lui avait assignée et que des dogmes, soi-disant révélés, prétendaient lui conserver à jamais malgré Galilée et Copernic, la terre est redescendue à sa vraie place de satellite inaperçu; de reine, on l'a réduite à son vrai rôle d'esclave. Pourra-t-on, devant ces résultats incontestables de la science, affirmer encore que le monde a été créé pour l'homme? que l'homme est le der-

nier terme de la création universelle, et que rien ne s'interpose entre Dieu et lui pour atténuer l'abîme immense qui les sépare?

Cette erreur, conséquence assez logique de la position centrale qu'on assignait à la terre, et qui fut celle de la physique ancienne et du système de Ptolémée, justifie bien cette exclamation de Whiston : « Il est tant parlé de notre pauvre terre qu'il fallait cinq jours pour créer avec tous ses habitants ; et de tous les autres corps immenses, il n'en est fait mention qu'en passant et comme faits dans un seul jour ! »

Ces considérations suffisent, à notre avis, pour rendre fort probable et nous faire avouer que, dans l'immensité qui nous environne, des forces et des créations inconnues peuvent exister sans que nous en puissions d'ailleurs concevoir le mode d'existence, les fonctions et la nature.

Embrassons maintenant un autre point de vue, et, du rang que nous occupons dans la création universelle, redescendons en nous-mêmes.

Placés, comme nous le sommes, au sommet de l'échelle des êtres organisés, nous sommes invinciblement conduits à reconnaître que nous différons des autres êtres organisés par des facultés qui nous sont propres. Qu'une puissance réside en nous à laquelle les sens obéissent ou qu'ils limitent, nous n'avons pas en ce moment à discuter la valeur des mots ou la nature des choses. Sans vouloir donc entrer dans l'abîme des querelles sur les relations de l'esprit et de la matière, et, sur les réactions de la matière à l'esprit, nous ne pouvons nier cette double nature qui nous jette entre deux mondes rivaux. Nous dirons quelques mots pour appuyer notre conviction : à côté de la vie matérielle qui se produit par les phénomènes d'action, de locomotion, par la satisfaction, en un mot, des besoins et des appétits, se place un autre mode d'activité plus haute et qui, pour nous, est la vie véritable, celle de la pensée, de la raison, de l'intelligence, la vie morale enfin, unie, il est vrai, mais pour la dominer, à la vie matérielle.

Cette vie morale s'accroît en nous de tout le pouvoir que nous acquérons sur la brutalité de notre organisation physique ; eh bien, c'est cette nature morale dont notre organisation ne suffit

pas à rendre compte qui nous lie au monde supérieur ; c'est elle qui nous défend de nier qu'il puisse exister des êtres plus purs habitants de cette immensité dont l'éclat et l'étendue surpassent tout le pouvoir de nos sens ; des êtres que nous ne pouvons ni voir, ni décrire, mais que nous supposons, dès lors, par la seule puissance de facultés étrangères et supérieures aux sens, et qui n'ont d'autre rapport avec eux que les entraves qu'elles en reçoivent.

En dehors de tout raisonnement, le fait incontestable, c'est l'affirmation de tous les peuples, et, par conséquent, la valeur pratique de ce fait dans l'ordre historique à le considérer dans son existence réelle ; dépourvus de preuves, nous n'y pouvons suppléer que par l'induction.

Après avoir signalé le peu d'importance relative de notre planète et l'étroite portée des moyens dont l'homme dispose, il est difficile de supposer que le domaine exclusif de la pensée, se trouve borné sur la terre et dans l'homme. C'est par la pensée, par la conscience, par la responsabilité que nous nous plaçons au-dessus des autres êtres organisés, c'est par les mêmes facultés élevées à une puissance plus grande, ou moins entravées par les organes, que nous pouvons concevoir les êtres indéterminés dont la fonction serait supérieure à la nôtre. Tout procède du corps brut à l'homme par une série constamment ascendante ; au-dessus de l'homme il n'est pas irrationnel de concevoir une série qui s'élève jusqu'à une limite, à la vérité inconnue, mais vraisemblable. Qui pourrait ou oserait affirmer que la pensée n'a qu'un terme, et que la série des êtres s'arrête irrévocablement à l'homme ? Ces êtres supérieurs, moins entravés que nous, doivent reconnaître aussi leur limite dans les différents degrés où ils peuvent être placés, car Dieu seul est infini ; nous ne pouvons cependant pas soupçonner les rapports qui proportionnent en eux l'intelligence et la matière. Que leurs sens soient plus nombreux et offrent ainsi des issues plus nombreuses à l'esprit, ou que la limite soit moins lourde, toujours est-il qu'ils ne peuvent être conçus autrement que limités. Or, ces êtres doués d'une force intelligente supérieure à la nôtre prennent place dans l'ordre universel, et nous-mêmes, qui nous plaçons comme

intermédiaires dans cette série entre les corps bruts ou organisés et ces organisations plus subtiles, nous concourons avec les uns et les autres à former la chaîne ascendante vers la liberté qui constitue véritablement l'être ou la vie.

CHAPITRE XV.

L'immense ensemble d'êtres harmonieusement unis dans la série d'émanations dont Dieu est l'inépuisable source a servi de type aux conceptions cosmogoniques de l'Orient. S'il ne suffit pas pour nous rendre raison du mouvement imprimé au système universel, c'est en lui, cependant, qu'a été puisé, relativement à la terre et à l'homme, le système qui a paru expliquer suffisamment le mouvement et l'impulsion sans lesquels nul commencement ne pouvait être assigné au progrès et aux évolutions successives de l'humanité.

Il ne s'est pas trouvé d'homme assez hardi pour oser soutenir cette thèse orgueilleuse : ces mondes infinis, inconnus à la terre qu'ils ne connaissent pas, n'ont pu être formés que pour elle. Dieu a couronné la création organique par la création de l'homme, et là s'est arrêtée sa puissance ! l'ordre universel a pour objet l'homme, et l'homme ne pourra l'embrasser ! Dieu n'a allumé ces soleils splendides que pour éclairer l'immensité d'un désert ! non, tout homme pénétré de respect pour la toute-puissance divine repoussera ces vains systèmes qui prétendent régler l'infini. Il dira : Il n'y a pas d'abîme à jeter entre le ciel et la terre pour les séparer ; la terre fait partie du système général, et il n'y a pas deux séjours opposés l'un à l'autre dont l'un soit le sanctuaire de Dieu, l'autre le séjour de l'homme. Quelle image pourrait-on se former de l'asile choisi par Dieu, qui est partout, puisque tout est en lui ; d'un asile qu'on localiserait en le circonscrivant, en le matérialisant, en lui opposant quelque chose qui serait hors de Dieu, hors de l'infini ? Ne posons pas de bornes à la puissance infinie. Dieu n'a pas dit que l'univers sans témoins obéirait à ses décrets inutiles ; que le monde et

l'espace seraient sans habitants. Personne ne placera, pour embrasser cette création sans but, Dieu lui-même se reposant dans la contemplation muette de son œuvre morte et silencieuse. Où sont la puissance, la prévoyance, la bonté, l'ordre, la sagesse, tous les attributs divins en un mot, dans un tel système? Mieux vaudrait avoir recours à un pyrrhonisme absolu et dire : Rien n'existe, que de dire : Dieu n'est rien.

Nous pouvons déduire de ces réflexions, comme première conséquence qui se rapporte directement à notre objet, que ces soleils ne pouvant être inutiles, il est plus que vraisemblable que chacun est le centre d'un système analogue aux nôtres ; dès lors ce système renferme des habitants, non pas semblables à nous dans tous les détails, mais placés à différents degrés d'une série dans laquelle nous figurons, et, comme tels, revêtus d'organes plus subtils à mesure que les êtres s'élèvent dans l'ordre des intelligences. A quoi serviraient une lumière et une chaleur sans emploi, un mouvement sans but ? il est évident, d'ailleurs, que cette croyance n'oppose pas d'obstacle sérieux à la vérité du récit de Moïse. Moïse, en effet, n'a parlé de la création qu'en ce qui touche la terre et ses habitants et n'a pas voulu s'étendre au delà. Nous pouvons conclure son intention des termes mêmes qu'il a employés dès le début de la Genèse ; tout ce qui n'a pas rapport à son objet spécial y reste dans le vague des expressions générales, et il ne désigne les temps antérieurs ou les phénomènes qui ont précédé la création dont il va rendre compte, que par ce mot indéterminé : *In principio*. Nous verrons bientôt d'ailleurs que le récit même de Moïse est conforme dans son esprit, et quelquefois même identique dans les faits, aux croyances exprimées textuellement ou symboliquement dans les autres systèmes orientaux.

Nous disions que nous n'étions pas autorisés à conclure de l'analogie qui existe entre les autres systèmes et le nôtre, que les habitants de ces mondes divers fussent tous dans les mêmes conditions de forme et d'existence que nous. Non-seulement nous ne sommes pas en droit de le supposer, mais la science après l'induction et avec une autorité plus grande, parce qu'elle est matériellement appréciable, a reconnu entre ces mondes

des diversités qui nécessiteraient des modifications infinies dans la nature et la constitution physique de leurs habitants.

Ainsi, lorsque l'analogie nous porte à peupler ces mondes d'êtres différents et supérieurs, la science nous prouve que ces êtres, s'ils existent, ne peuvent exister que dans des conditions différentes des nôtres, ce qui justifie au moins une des parties du problème. Il n'y a donc pas de forme absolue, et nous ne pouvons pas dire d'une manière plus absolue qu'il n'existe pas d'intermédiaires entre Dieu et l'homme, parce que nous ne pouvons nous dessiner l'image d'êtres qui ne seraient pas semblables à nous. Bornés aux cinq sens dont notre organisme est pourvu, rien ne nous donne le droit d'affirmer que d'autres organisations n'en possèdent pas plus ou moins, et que la matière, partout où elle se trouve, limite de la même manière l'être moral et l'activité spirituelle qu'elle embrasse et qu'elle entraîne.

Sous un autre rapport, n'y aurait-il pas une insupportable vanité à borner le cercle des créations possibles dans une organisation semblable à la nôtre ? Si nous reconnaissons dans la nature organique la matière sans l'esprit ; la matière unie, dans les animaux à une certaine intelligence, incapable pourtant de s'élever jusqu'à la plus légère connaissance des lois de l'être ; dans l'homme, l'union de la matière et de l'esprit en communication avec les lois éternelles, ne pouvons-nous pas nous élever par la pensée jusqu'à admettre des créations plus pures encore où l'esprit, sans être absolument dégagé de limites, ce qui n'appartient qu'à Dieu, serait relativement plus indépendant de la manière qu'il ne l'est en nous ? Il n'y a rien dans une conception pareille qui soit contradictoire avec l'idée que nous nous formons de Dieu, ni même avec nos propres théories métaphysiques ; rien qui excède les bornes du possible ou la limite des hypothèses accessibles à notre intelligence.

Telle fut l'opinion unanime des peuples. Tous ont été frappés de vertige au premier regard jeté sur l'abîme sans fin qui s'interpose entre l'homme et Dieu ; tous ont senti le besoin de reposer leur pensée sur des existences intermédiaires revêtues d'attributs différents, et, de là, il n'y avait qu'un pas pour le

faire présider, sous l'autorité suprême, à nos destinées qu'elles menacent ou qu'elles protègent.

- Il n'est pas une cosmogonie qui n'ait admis ces êtres que nos sens ne peuvent apercevoir, dont la hiérarchie ne nous est pas plus connue que la nature, dont nulle parole humaine ne peut préciser l'essence, et qui affranchis, à un certain degré, d'organes matériels, peuvent nous apparaître comme des attributs spéciaux émanés du centre unique qui est lui-même la réunion de tous les attributs. Sans chercher à pénétrer plus loin dans cette métaphysique sans bornes, nous sommes en droit de tenir compte de la croyance universelle à des puissances intermédiaires qui, plus ou moins abstraites, plus ou moins directement mêlées à notre existence primitive, figurent toujours et partout près du berceau des nations. Partout, et quels que soient les noms sous lesquels ils sont désignés et qui, partout, se ressemblent, ces esprits se divisent en bons et méchants, émanations de l'être suprême, créations spontanées, ou puissance coéternelle à Dieu dans la doctrine du dualisme, ils ont servi à représenter la lutte du bon et du mauvais principe. La hiérarchie qui les ordonne entre eux est réglée d'après le degré qu'ils occupent dans l'échelle des émanations. Leur pureté est en raison du rapprochement avec la source de lumière éternelle dont tout émane.

Cette gradation hiérarchique existe aussi bien dans les livres de Moïse que dans les doctrines religieuses ou philosophiques des grands peuples asiatiques qui l'ont précédé. La doctrine des anges tout entière est un fait universel de philosophie religieuse orientale¹. Les Juifs l'ont due aux Chaldéens; ils étendirent, à l'aide des opinions persanes ou babyloniennes, les opinions analogues qu'ils professaient et qui provenaient originellement d'une même source. Les Chaldéens et les Perses

¹ Si quid lingue in antiquitatis remotissimæ recessu videre liceat, rationes jam redditæ nobis facile persuadeant angelos, titulo illo *Seraphim*, ante legem datam innotuisse, ejusque usum, ante omnem historiæ profanæ memoriam, apud Orientales increbuisse. Spencer, de legibus Hebræorum ritualibus, lib. 3, c. 7, de *Urîm et Thummim*.

l'ont recueillie des vieilles doctrines de la Bactriane. Ces emprunts sont la transmission nécessaire opérée par les rapports des peuples et plus particulièrement en ce qui concerne le peuple juif par la transplantation des tribus sur le sol de la Babylone. Les Juifs exilés ne se bornèrent pas à pleurer sous les saules de Babylone : replacés temporairement aux lieux de leur origine, leurs croyances, modifiées par la séparation, subirent l'influence de leurs maîtres. De quelque côté que l'on envisage la question des traditions, on est ramené aux mêmes sources. On en trouve des preuves jusqu'en Chine, on le voit par les observations d'Abel Rémusat sur le philosophe Láo-Tseu¹. S'il n'est pas certain que ce philosophe soit venu dans la Judée, s'il est fort douteux qu'il soit venu dans la Grèce, il paraît constant qu'il est venu dans la Bactriane et probable qu'il a visité la haute Asie et la Perse.

Le mot lui-même, *chin*, esprit ou génie², existe par ses analogues dans toute l'Asie, d'où il s'est répandu dans les langues modernes et aussi bien en grec, qu'en latin³.

Tous ces génies sont antérieurs à l'homme. La hiérarchie qui les embrasse et les rapports qui les identifient, sont présentés d'une manière plus développée que nous ne pouvons le faire ici dans la lumineuse analyse de M. Matter⁴.

CHAPITRE XVI.

Le premier couple, Meschia et Meschiane (dans les doctrines persanes) leur succèdent. Ahriman, l'ennemi d'Ormuzd, parvient à les séduire et à les corrompre en employant le lait et les fruits. Or, il ne faut pas oublier que le dragon était le chef des esprits impurs. Cependant cette qualification de chef des esprits

¹ Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. 1^{er}, p. 94-96.

² Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. 1^{er}, p. 6-9. — Remarquons sur le mot *chin*.

³ Joseph Hager, *Panthéon chinois*, p. 156.

⁴ Matter, *Hist. du gnosticisme*, t. 1^{er}, p. 78 et suiv.

impurs n'était pas absolue. Dans le judaïsme et le parsisme cela était ainsi, mais dans les sectes gnostiques, et particulièrement dans celle des ophites, il est le chef des esprits purs. Cette différence n'a rien qui doive étonner. Le rôle du dragon, dépouillé de l'intervention directe que lui prête l'orthodoxie dans le récit de la chute du premier homme, et ramené au symbole qui l'explique, ne signifie autre chose que ce que la Genèse a voulu exprimer par la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire l'introduction de la responsabilité et de la liberté dans l'espèce. A ce point de vue, son action, bien loin de pouvoir être interprétée comme le fait d'un esprit impur, est au contraire le signal ou l'emblème du premier pas fait par le genre humain dans la carrière de son affranchissement indéfini. A ce titre, l'interprétation des gnostiques est pleinement justifiée. Ainsi le fait particulier de la doctrine judaïque est l'écho ou la transformation du fait général de philosophie orientale. Certes, notre intention n'est pas d'établir, à l'aide de ces rapprochements, un système d'attaque contre l'originalité des traditions orthodoxes et la foi qui leur est due ; la foi est ailleurs que dans l'interprétation de ces sortes de symboles. Nous nous bornons à faire ressortir, parce que cela est un fait, les similitudes qui existent dans les cosmogonies, et, sans nous préoccuper de la distinction à établir entre l'exégèse et la morale de la Bible, qui ne sont pour rien dans cette question. Nous continuerons bientôt cet examen et nous reconnaitrons dans le récit même de Moïse un développement tout à fait analogue. Toute la conclusion que nous en voulons tirer, c'est que les récits sacrés ou profanes, les uns plus métaphysiques, les autres plus matériels, sont d'accord sur la question d'existence des êtres intermédiaires entre l'homme et Dieu. Les philosophes, aussi bien ceux qui ont mérité ce nom chez les Juifs que ceux des Persans, des Indous, des Egyptiens et des Grecs, n'ont pas professé des opinions différentes sur ce point de doctrine universelle. La philosophie d'Aristobule et de Philon est, sur ces questions, la même que celle de Zoroastre et de Platon.

Nous pouvons donc, et nous ne prétendons pas tirer d'autres conclusions des remarques antérieures, nous considérer comme

en possession de deux faits traditionnels : le premier est la possibilité de l'existence d'êtres supérieurs à nous, limités par la matière autrement et moins que nous, au point d'avoir été présentés même comme immatériels, mais à tort, il est superflu de le remarquer, puisque l'immatérialité n'est qu'à Dieu ; le second est la croyance universelle à ces mêmes êtres.

Dans le système qu'ils forment et dans les systèmes cosmogoniques dont ils sont la base, les êtres supérieurs à nous ne sont pas tous égaux. Comme les mondes dont nous sommes environnés sont inégaux en splendeur et en étendue, de même les puissances émanées de Dieu, ou la réalisation des types divins dans le monde phénoménal, sont inégales en splendeur et en attributs. La pureté de ces émanations de l'être infini diminue en raison de l'infériorité du séjour qui leur est assigné ; elles se rapprochent de la matière lorsqu'elles descendent dans l'ordre hiérarchique au point de n'avoir plus d'intermédiaire entre elles et l'homme. Ici il faut bien distinguer ce qui est proprement la doctrine des êtres supérieurs, et ce qui appartient aux systèmes qu'on en a déduits. La doctrine, en elle-même, présente ces intelligences sublimes comme les habitants de mondes plus purs dont l'accès peut être réservé à l'homme comme but offert à la tendance qui l'emporte vers le beau et le bien, et comme prix de sa lutte pénible et persévérante contre les grossières limites dont son âme est obscurcie. Les interprétations l'ont dénaturée, elles ont fait d'une partie de ces intelligences des ennemies de l'homme, elles leur ont donné nos passions. Leur infériorité en face de Dieu, ou des intelligences plus élevées dans la hiérarchie, est devenue la source de leur jalousie ; ennemies du bien, elles séduisent l'homme et ne cessent de provoquer les crimes.

Cette doctrine n'est autre chose que la solution cherchée de l'origine du mal, une des questions qui séparent les gnostiques et les orthodoxes, comme nous l'avons remarqué tout à l'heure. Il faut la rappeler parce qu'elle a rempli un rôle immense dans les croyances humaines. Mais, le fait admis de l'existence des êtres supérieurs, elle pèche par sa base même et est contradictoire à la doctrine qui fait de la matière l'emblème du mal, et, par conséquent, ne peut l'admettre dans les existences supé-

rieures au même degré que dans l'homme, à plus forte raison ne peut-elle pas faire des êtres supérieurs la source du mal dans la sphère de l'humanité.

Nous aurons plus d'une occasion de revenir sur cette origine du mal et sur son existence dans le monde, mais il ne peut être de notre sujet de l'examiner philosophiquement. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer aux pages éloquentes que l'un de nos plus grands écrivains lui a consacrées ¹.

Nous revenons à l'exposé que nous avons entrepris. Cette doctrine des intelligences ennemies de l'homme est celle de la Kabbale ², elle est aussi celle du Zend-Avesta ; Ahriman et Belial sont deux noms différents pour rendre la même idée.

Les âmes humaines préexistaient à toute limitation matérielle. Corrompues par l'influence des mauvais esprits, elles sont exilées dans des corps pour expier leurs fautes et pour s'exercer dans le bien. Elles recommenceront ces migrations jusqu'à ce qu'elles soient devenues dignes de contempler l'Être suprême. Les doctrines de l'Inde se reproduisent ici.

Philon, dans un système plus poétique et plus sublimé, dit :

« La région éthérée n'est pas un désert immense, elle est
« plutôt une ville peuplée, remplie de citoyens d'une âme im-
« mortelle, incorruptible, et aussi nombreux que les astres du
« ciel. Quelques-unes de ces âmes, plus voisines de la terre et
« plus attachées à ses plaisirs, y descendent pour s'unir aux
« corps mortels qu'elles chérissent, d'autres s'en séparent, au
« contraire, pour s'élever plus haut. C'est ce que les interprètes
« mystiques ont entendu par l'union des anges avec les filles des
« hommes ³. »

¹ Lamennais, *Esquisses d'une philosophie*, t. 2, liv. 1^{er}.

² Kabb., *Pneumatologia Kabbal*, t. 2, part. 3, p. 488.

³ M. Matter, *Hist. du gnosticisme*, t. 1^{er}, p. 69.

Nous ne croyons pas inutile de citer ici les propres paroles de Philon, tout en invitant à lire dans le texte tout ce beau chapitre du Platon juif :

Sciendum autem quod Dei locus et sacra regio plena est intelligentiis incorporeis.....

Nam et fixari orbe, quædam extentum circumdantur cælestium, præmum autem

Tous ceux qui n'ont voulu voir dans la formule matérielle des doctrines religieuses ou cosmogoniques que l'enseignement pratique déduit de spéculations d'un tout autre ordre, se sont accordés à chercher le sens caché sous les croyances vulgaires qu'ils ne pouvaient considérer que comme des allégories ; de là sont nés de nombreux systèmes dont l'analogie accuse une même source. On la retrouve dans les doctrines philosophiques de la Grèce aussi bien que dans celles des Juifs d'Alexandrie ; elles sont l'écho plus ou moins modifié des doctrines persanes ou indo-persanes auxquelles avaient puisé antérieurement les codes sacrés des Juifs. Ces hommes qui abandonnaient les pratiques au vulgaire composaient de toutes les théories enfantées ou étendues par leur haute intelligence, une science supérieure, source de toutes les vérités dont les codes des législateurs n'étaient que le résumé matériel. Ces vérités réunies et systématisées formaient l'ensemble des opinions dogmatisées dans ces codes et mises à la portée des intelligences ordinaires. Moïse lui-même, initié aux mystères de l'Égypte, mystères qui n'étaient autre chose que ces hautes spéculations de l'esprit voilées au vulgaire sous l'appareil de cérémonies auxquelles on n'était admis que difficilement, est l'écho, par conséquent, des théories communes à tout l'Orient. Sous différents emblèmes elles étaient les mêmes parmi les prêtres de la Chaldée et ceux de l'Égypte.

versus nos, describunt contemplatores rerum sublimium, usque ad superfluentem terræ, per totum id interstitium aër extenditur.....

Ideo nemo optimam naturam animalium, optimo in terrestribus aëri adimat, Adeo enim non est desertus solus ex reliquis partibus, ut, instar populosæ civitatis, pro civibus incorruptibiles immortalesque habeat animas, stellis pares numero. Harum aliæ descendunt ligandæ corporibus mortalibus, quotquot viciniores sunt terræ amantioresque corporum : aliæ sursum redeunt, separatæ denuò secundum præfinitos a natura terminos. Ex his aliæ tactæ vitæ mortalis desiderio, rursus ad eam recurrunt. Aliæ pertæsæ hujus vanitatem, corpus sepulcrum aut carcerem vocant, idque tanquam carcerem fugiunt, et sublimem æthera petentes, pennis levibus, in sublimibus contemplandis totum ævum exigunt.....

Philo, Judæus, t. 1^{er}, p. 640, et seq. Édit. de Mangey. (Extr. du traité int. Quod a Deo mittantur somnia.)

Au fond, et sans entrer dans l'examen des systèmes religieux ou philosophiques qui ont eu pour but d'expliquer le système de l'univers et l'existence même de l'homme ; de l'Inde à la Grèce, de Zoroastre aux gnostiques, tout se résume dans l'existence d'un être suprême ¹, foyer de lumière, dont les émanations pénètrent l'univers. La lumière et les ténèbres luttent pour obtenir la domination du monde ; la plus pure essence de l'âme humaine est l'image de Dieu ; Dieu est l'ensemble de tous les types, de tous les attributs qui se manifestent par le *logos* ou le Verbe qui n'est lui-même que la perception, la révélation intérieure de la substance infinie sous les idées d'ordre ou de force, d'intelligence et d'amour. La substance immatérielle, ou l'âme, préexiste au corps, et le but de son existence terrestre n'est autre que de parvenir, par la tendance vers les types éternels dont elle est séparée par les liens du corps, à se dégager des entraves de la matière qui font de sa forme extérieure sa prison et son sépulcre.

CHAPITRE XVII.

Toutes les doctrines antiques se touchent et semblent s'être complétées l'une par l'autre. Ce grand fait est démontré chaque jour avec plus d'autorité par l'étude des institutions de l'Orient. Il semble donner raison à ceux qui cherchent, dans des théories plus vastes et plus libres que les institutions dogmatiques des peuples, la source des véritables croyances de tous les hommes supérieurs dont les hautes spéculations sont restées comme les monuments glorieux des efforts successifs de l'humanité.

Le Talmud, ainsi que le Zend-Avesta, confie aux anges le gouvernement des choses ; chaque astre, chaque pays, chaque ville a pour protecteur un de ces princes des cieux. Croyance superstitieuse ou opinion raisonnée, mais qui s'est perpétuée

¹ M. Matter, *Hist. du gnosticisme*, t. 1^{er}, p. 71.

parmi les hommes, et, de nos jours, a conservé au moins l'apparence d'une pieuse coutume.

L'opinion fondamentale du gnosticisme, opinion qui est loin de le séparer des autres doctrines orientales, isole Dieu de la création. Il enlève l'action directe à l'être suprême pour l'attribuer à un agent secondaire ; déjà se trouve dans cette pensée un progrès véritable sur le panthéisme ancien en ce que la manifestation des formes cosmiques n'est plus confondue avec l'idée même de Dieu, progrès dont le mosaïsme fit la base de son dogme et qui le rend si supérieur à tout ce qui l'a précédé. Le gnosticisme regarde les âmes comme émanées de la source de vie et devant y rentrer ; comme condamnées à l'exil dans des corps empruntés au monde matériel, le mal s'alliant au mal, et la vie retournant à sa source suivant la loi des affinités.

Cette dernière circonstance, qui peut être incluse virtuellement dans la loi de Moïse, n'y est pas exprimée formellement. C'est une des causes par lesquelles le christianisme se rallie directement aux doctrines antérieures à la loi qu'il venait compléter et non détruire, une des preuves qui attesteraient, s'il en était besoin, que la doctrine catholique a puisé à toutes les sources pour les résumer dans l'enseignement universel qu'elle préparait aux hommes.

Toutes ces théories néanmoins ont dû être et ont été vivement attaquées par les Pères de l'Eglise ; ils avaient un trop grand intérêt à soutenir la révélation du dogme pour n'en pas critiquer les sources humaines, et, en cela, leur but était assez louable pour qu'il ne soit pas nécessaire d'entreprendre leur justification. Sans une croyance absolue dans l'enseignement dogmatique de la loi, dont l'autorité ne pouvait reposer que sur la volonté suprême directement exprimée, il n'y avait plus que des opinions extraites de la philosophie religieuse de l'antiquité avec plus de choix, mais sans plus de valeur qu'elle n'en avait elle-même. Il restait au doute et à la controverse un accès qui ne permettait plus d'apporter au monde la vie nouvelle à laquelle il aspirait. Il nous est permis aujourd'hui de faire sans danger ce qui aurait stérilisé alors toute vertu féconde dans la loi du Christ. Il nous est permis, lorsque le principe apporté par le

christianisme ne compte plus d'ennemis, de réserver à des esprits puissants, que des flétrissures injustes ont trop longtemps frappés, d'autres noms que celui d'hérétique, d'autres jugements que des anathèmes.

Ils ont cru l'âme humaine sortie de la source de vie de la même manière, au même titre et seulement peut-être à un degré différent que les êtres intermédiaires dont tous les peuples ont admis l'existence. Ils ont dit qu'elle expiait dans un corps mortel les fautes de la jalousie et de l'orgueil. De quelque nature que soit la faute, ces hautes intelligences s'accordent en ceci qu'elles regardent l'union des deux principes (si toutefois la matière peut recevoir ce nom) comme la punition et la dégradation du plus noble.

Ici nous devons remarquer que cette explication ne portait que sur une seule partie d'un phénomène complexe. La dégradation du principe immatériel coïncide avec l'élévation du principe opposé ; l'un ne peut être isolé de l'autre, c'est la conséquence nécessaire de leur union. Telle est l'étroite relation de l'esprit et de la matière dans l'homme, que l'être un, résultat de cette fusion, ne peut être étudié qu'au point de vue de cette alliance indissoluble sur la terre. Ainsi la punition, si on l'accorde comme une abstraction philosophique, ne peut être admise comme imposée à l'homme, car dans l'homme la matière, en tant qu'unie au principe immatériel, a reçu une destination plus haute relativement et temporairement. Si l'ange est déchu dans l'homme, l'homme lui-même ne peut être déchu par son union avec l'ange. Il n'a point participé à la faute, elle ne peut être dès lors qu'antérieure à lui ou à la fusion. Nous croyons devoir faire cette observation, parce que la doctrine d'expiation opposée à la doctrine du progrès dès le commencement de la vie de l'humanité impliquerait une contradiction dans la théorie aujourd'hui dominante.

Ce sont là des systèmes, sans doute, et on aurait pu nous arrêter tout d'abord en contestant la valeur des systèmes soit relativement, soit d'une manière absolue. C'est donc une nécessité pour nous de répondre à l'objection et de dire quelques mots sur la valeur que nous attachons aux systèmes en général. Notre

pensée une fois expliquée, nous en pourrions suivre les développements ultérieurs avec plus de liberté. Nous aurons fixé à la fois et le degré d'adhésion que nous accordons aux systèmes et l'influence qu'il n'est donné à personne de leur refuser comme auxiliaires du progrès social et manifestation du développement humain.

CHAPITRE XVIII.

L'histoire de l'humanité offre à chaque pas le double tableau du développement de l'école dogmatique et de celle que nous appellerons spéculative. La spéculation, manifestation de l'activité humaine, précède naturellement le dogme et se continue après son établissement non moins nécessairement parce qu'elle est l'exercice constant d'une faculté. Le parallélisme qui les rapproche un moment est réellement une coïncidence complète, en ce moment donné, auquel le dogme s'arrête et que franchit la spéculation toujours en quête d'un progrès nouveau. Ce progrès dogmatisé à son tour sera le point de départ de spéculations nouvelles. Ainsi toute spéculation a son dogme qui n'en peut être séparé. L'une est continue, l'autre a des époques ; tous les deux manifestent le progrès, l'école spéculative n'a pas et ne peut pas avoir l'unité du dogme qui la résume et qu'elle tend à former pour l'avenir ou à ébranler et détruire dans le passé. Sous ce rapport elle ne peut constituer un enseignement absolu. Elle varie comme les idées des libres penseurs qui dévouent leur existence à la recherche des vérités d'un ordre supérieur. Toute conquête nouvelle de la pensée, toute combinaison qui en est le résultat devient l'origine d'une école nouvelle que l'immobilité du dogme établi condamne et repousse constamment jusqu'à ce que lui-même, ébranlé sur sa base, déchiré par mille atteintes, il s'écroule un jour sous les attaques répétées d'une doctrine victorieuse. Cela est vrai pour les méthodes, depuis les plus modestes jusqu'aux plus générales ; pour les systèmes appliqués à l'étude des phénomènes partiels, comme pour les sys-

tèmes qui embrassent et tentent au moins d'expliquer l'univers. C'est sur ces idées qu'il faut juger les hommes qui se dévouent au pénible labeur de répandre dans le monde la semence des idées nouvelles. C'est aussi avec ces idées qu'il faut suivre la marche imprimée à l'humanité. A côté du devoir imposé au nom d'une croyance, à côté de cette croyance elle-même et au moment où dans tout l'éclat du triomphe elle préside au mouvement des sociétés qui reconnaissent son empire, apparaît timide d'abord et cachée dans l'ombre, et environnée de toutes les précautions de la faiblesse, la réclamation du libre arbitre, du *moi*. Borné à un petit nombre d'adeptes recrutés parmi les plus humbles, il lance à peine quelques paroles de doute, il sollicite du ton de la prière la faculté inoffensive d'examen ; puis un jour, au sein d'une possession longue et peu contestée jusque-là, les prêtres endormis s'éveillent au bruit des millions de voix revendiquant avec empire l'indépendance de la pensée humaine affranchie par les philosophes et les penseurs.

Ce serait assurément une chose d'assez médiocre importance que les systèmes de ces libres penseurs, s'ils ne venaient pas nous révéler autre chose que l'expression de l'indépendance individuelle de quelques esprits. Mais il n'en est point ainsi. Les esprits supérieurs lancent dans le monde leurs hypothèses comme un germe fécond que l'humanité recueille pour le cultiver et le mûrir. Ils remplissent par rapport à elle le même rôle que l'esprit d'initiative, la spontanéité remplissent dans l'individu ; ils sont ce qu'est l'hypothèse elle-même par rapport au syllogisme. Ceux qui se disent les seuls sages, tranquillement posés sur le sol uni de ce qu'ils appellent la raison commune, condamnent ces esprits aventureux et progressifs sans se douter qu'ils attachent aussi bien au génie qu'à la folie le poids heureusement impuisant de leur immobilité. La raison universelle sagement temporisatrice, également éloignée de l'enthousiasme qui se précipite dans le nouveau, et de l'indifférence qui laisse périr le bon comme le mauvais, accueille, juge, modifie les conceptions hardies qui poussent l'humanité dans la voie du mieux ; la raison individuelle juge de même et modifie, extrait du pêle-mêle des combinaisons, l'idée féconde qui, dans un cercle plus borné, impri-

mera à l'homme qui l'a mise en lumière, le sceau de sa supériorité relative. Il est des hommes dont le vaste génie, alimenté aux sources brûlantes du dévouement à l'humanité qu'ils embrassent et qu'ils chérissent, s'appuie sur la base solide du passé qu'ils concentrent dans leur puissante étreinte, pour s'élancer de là dans le domaine sans bornes de l'avenir. Ces hommes, mythes individualisés, dieux ou prophètes suivant les temps, s'appellent Brahmah, Moïse ou Jésus-Christ.

D'autres marquent du signe de leur éclatante individualité les idées générales dont les masses impatientes réclament la réalisation. Ils s'en font un appui pour leur grandeur, sans cesser d'en être, même à leur insu, les missionnaires armés. Ceux-là, rois ou conquérants, s'appellent Alexandre, César ou Napoléon.

Il en est dont l'esprit domine le cœur ; qui, voués au culte de l'ordre et de l'autorité dont ils méconnaissent le caractère, proclament dans leur pessimisme inhumain l'homme voué irrévocablement aux penchants dépravés de sa nature. Ils invoquent des lois de fer pour enchaîner le troupeau malfaisant dont Dieu a détourné sa Providence. Ce sont les despotes sans nom de toutes les parties du monde. Leurs législateurs sont Dracon, Machiavel, et, disons-le, pour gémir sur l'imperfection de l'homme, mais aussi pour montrer la supériorité des sentiments du cœur sur les plus beaux dons de l'intelligence, Bossuet égara dans cette route l'ardeur de son immortel génie.

Les bénédictions de la postérité reconnaissante resteront à ceux qui, plus doux et plus vrais, optimistes généreux chez lesquels les dons précieux du génie s'ennoblissent de toutes les sympathies qui font vibrer le cœur, ont défendu la liberté due à l'homme que la nature a créé pour le bien. Ils veulent aussi des institutions et des lois, mais sans nier le progrès et les mœurs. Ces âmes d'élite qui espèrent en l'humanité et dans le Dieu qui l'anime peuvent confier au cours des siècles les noms grands et purs de Morus, de Rousseau, de Fénelon. Tous, puissants génies ou rêveurs utopistes, ont livré leurs titres à l'humanité qui les juge ; mais leurs hautes pensées, leurs actes brillants, leurs systèmes écrits ou pratiqués, passés au creuset du temps et de la

raison universelle, ont fait l'éducation des peuples et ont donné l'impulsion et la vie à l'humanité.

Répétons-le : sans la spontanéité, la liberté, l'imagination, les facultés actives qui nous poussent incessamment vers le mieux, l'homme inerte, jusqu'à ce qu'il survint des causes extérieures et matérielles d'excitation, resterait dans un état de torpeur continu. Sans ces esprits hardis et supérieurs l'humanité, comme une masse pesante, obéirait aux lois de l'organisme et ne serait pas plus avancée qu'aux premiers jours du monde.

Après ces considérations qui dominent toute la question, arrêtons-nous sur les procédés qu'emploie l'esprit humain considéré dans l'individu et dans l'humanité.

Dans la vie individuelle, tout acte, même le plus simple, est le résultat d'une résolution prise après délibération. La raison prononce et l'organisme exécute. Mais la raison, avant de prononcer, la conscience avant de permettre, pèsent, examinent les hypothèses de l'esprit. C'est seulement après cette opération de l'esprit, après cet examen qui décide si l'action sera bonne ou mauvaise, utile ou nuisible, convenable ou inopportune, que cette action commence ou que l'on se résout à y renoncer. Par suite de ces décisions réitérées, la conscience s'éclaire, et nous parvenons à perfectionner en nous le sens moral et la perception rapide du bien et du mal, du vrai et du faux. Mais que ce soit avec plus ou moins de rapidité ; que ce soit avec plus ou moins de conscience de la délibération, nous passons toujours avant d'agir par les deux termes de la délibération et de la décision.

Dans la vie de l'humanité, l'idée qui prend naissance au cerveau d'un homme, l'idée lentement élaborée et qui n'acquiert de valeur sociale que lorsque plusieurs l'ont étendue et généralisée, cette idée devenue système n'est point admise sans contestation parmi les hommes. On ne l'accueille point sans qu'elle ait subi l'épreuve de l'attaque et de la défense. Admise ou rejetée, modifiée ou étendue, c'est seulement après cette épreuve qu'elle succombe ou qu'elle pénètre dans le domaine universel. Si elle sort mutilée du combat, ce qui survit vient s'ajouter aux conquêtes de l'esprit humain, et c'est dans cette réserve de la pensée générale que

s'élabore le germe qui plus tard sera, sous la forme de système complet, présenté à l'état de loi politique ou de dogme religieux. C'est ainsi que la fraternité universelle se trouvait virtuellement dans la morale de Socrate et de Platon avant de devenir un dogme chrétien. Celui qui proclamait que tous les honnêtes gens étaient concitoyens, celui qui proclamait le Dieu unique et l'immortalité de l'âme n'était pas loin de la fraternité, sans y être parvenu pourtant. Du moins les systèmes politiques de ses disciples admettent encore parmi les hommes des différences de maître à esclave, qui prouvent que le principe avait encore des progrès à faire avant de devenir un dogme, une vérité religieuse incontestée.

Il y a deux phases distinctes dans toute élaboration : l'idée primitive ou l'hypothèse qui se fonde dans les écoles philosophiques. En cet état elle est débattue, controversée, elle subit l'épreuve du temps et de l'examen. A cette hésitation de la raison succède le rejet ou l'adoption. Dans ce dernier cas elle passe dans l'enseignement et prend l'autorité d'une vérité démontrée si elle reste dans le domaine philosophique, ou l'autorité d'un dogme si elle appartient aux vérités de l'ordre religieux. Mais ce n'est pas tout. Une vérité n'acquiert définitivement ce titre aux yeux des hommes qu'après que l'assentiment du plus grand nombre a été répété et confirmé par le temps. Encore faut-il ajouter qu'elle ne saurait arriver à prendre le caractère de vérité absolue, car il n'y en a point de cet ordre dans le domaine philosophique et même religieux, parce que l'absolu ou l'infini ne peut sortir du contingent, du relatif ou du fini.

Après l'adoption naissent donc, et pour se perpétuer sans que nous puissions leur assigner de limites, les réclamations, l'examen au nom desquels le dogme est modifié ou s'assoit d'une manière stable pour devenir la règle, le critérium de la vie sociale ou humanitaire.

Arrivé à cette limite, il possède tout le degré d'autorité compatible avec nos facultés. Il reste dans le domaine général des recherches auxquelles l'homme est toujours en droit de se livrer, sans doute, mais il a acquis la valeur réelle que toute vérité, considérée comme telle, exerce, une fois qu'elle est admise dans

l'ensemble dogmatique qui se résume en foi religieuse. S'il s'agit d'un fait, il possède la valeur pratique qui s'attache à tout fait réputé incontestable. Les systèmes ont donc une valeur très-positive et très-générale. Ils rendent témoignage des efforts de l'esprit humain dans la voie du mieux ou du progrès ; en d'autres termes, une histoire des progrès de l'humanité serait l'exposé successif des systèmes philosophiques et religieux, de leurs rapports, de leur enchaînement. Ils expliquent en effet l'origine et le développement des opinions dans le passé et leur établissement définitif dans l'avenir, l'importance du rôle qu'elles remplissent dans ces coordinations générales qui les résument sous le nom de religions ou de révélations. Les systèmes ainsi considérés pourraient être définis les tentatives de l'esprit humain dans la recherche de la vérité.

On ne saurait donc méconnaître la relation nécessaire qui existe entre ces essais, ces tentatives de l'esprit humain et les croyances religieuses et dogmatiques, c'est le rapport de la cause à l'effet.

L'hypothèse, le dogme et la critique doivent donc être considérés comme les phases de développement d'une même théorie dans les systèmes partiels. Ces théories diverses deviennent à leur tour l'hypothèse d'un système plus général qui les absorbe et suit les mêmes phases, et cet ordre progressif est celui des efforts de l'humanité jusqu'au jour de la vérité accessible pour nous. Ce sont bien là les termes par lesquels a passé la pensée religieuse dans le développement de l'humanité. La part des efforts progressifs et des investigations purement humains y est si visiblement tracée, que l'autorité des systèmes théosophiques en acquiert une valeur immense, et que nous pouvons les étudier comme la base de nos idées et de nos croyances ; tout au moins pouvons-nous y puiser comme à une source précieuse et féconde.

Sans doute l'autorité dont ils sont revêtus n'est autre chose que l'assentiment universel, et nous n'ignorons pas que la doctrine orthodoxe place l'autorité absolue dans une région plus haute et inaccessible à la critique. Sans entrer dans l'examen religieux de cette question si longuement, et, nous ajouterons, si

inutilement controversée, nous pouvons dire que l'assentiment universel est la consécration la plus complète de la vérité dans la sphère de l'humanité. L'orthodoxie elle-même, qui place l'autorité dans le ciel, n'est l'orthodoxie que par une autre espèce d'assentiment humain, la soumission des fidèles. Si l'autorité n'est pas de ce monde, l'assentiment à l'autorité ne peut se trouver ailleurs, et, au fond, la différence ne porte que sur les termes.

L'importance que nous attachons aux systèmes est donc bien établie. Toutes les croyances anciennes ne sont pas autre chose, si l'on veut, mais il n'est pas un dogme, pas un culte, une religion qui ne s'y trouvent en germe ou en développement. Ces considérations admises, nous sommes fondé à présenter, sous une forme abrégée, les conclusions des systèmes théosophiques anciens et les propositions générales dont ils sont le développement.

L'âme humaine est une émanation de l'essence divine ; sa nature est la même que celle des intelligences de tous les degrés ; unie à la matière, cette dégradation est la preuve de sa chute et la raison de son exil ; le but de ses efforts sur la terre est de remonter par la vertu et le mérite de la lutte à sa céleste origine.

CHAPITRE XIX.

Nous n'ignorons pas que l'on peut encore nous arrêter ici et nous présenter une objection dont nous ne cherchons pas d'ailleurs à dissimuler la gravité. Elle a été faite contre tous les systèmes d'émanation, et les réponses ne l'ont pas détruite. On a dit que, par leur émanation de Dieu, les intelligences ne peuvent être que pures, que rien d'imparfait ne peut sortir de la cause parfaite, et que la chute et l'expiation supposent le germe de la faute en Dieu puisqu'elle vient de lui par l'émanation. Le christianisme et le mosaïsme ont voulu prévenir cette question en isolant Dieu et la création. Là est sans doute un progrès dans les doctrines, mais en s'améliorant elles ne cessent pas de s'appartenir comme conséquence l'une de l'autre, et on ne peut

pas dire que l'objection soit par là radicalement renversée. Que le monde phénoménal émane de Dieu ou soit créé par Dieu, en dehors de lui, le mal, s'il existe, remonterait toujours à Dieu, soit comme source, soit comme auteur.

Par rapport à notre objet particulier, l'objection est inapplicable. Notre but n'est ni la démonstration, ni l'apologie, ni la discussion métaphysique de l'essence divine. Nous n'abordons pas les principes abstraits, mais l'exposition des doctrines considérées dans leur application pratique. Nous ne voulons établir que le fait même de leur existence et de leur universalité ; dans cette universalité nous cherchons à voir non pas seulement une preuve de la probabilité des opinions, mais avant tout le témoignage de l'influence qu'elles ont exercée et qui doit être en raison de l'adhésion, plus ou moins générale, qui leur a été donnée. En passant dans les esprits, elles ont été transmises dans les institutions, et ce fait est le seul qui soit de notre compétence. Faire sur ce sujet un système nouveau, si toutefois il était possible d'ajouter, sur ce point, aux savantes aberrations qui surabondent, ou adopter quelque'un des systèmes anciens, ce serait agrandir le champ des hypothèses sans profit pour notre but. Quelle que soit l'origine du mal et l'incompatibilité de cette origine avec la théorie d'émanation, il n'en est pas moins constant que tous les systèmes de l'Orient, que tous ceux qui se sont partagé le monde ancien malgré les erreurs de métaphysique que l'on peut y rencontrer, ont adopté la doctrine des intelligences supérieures, leur hiérarchie et le but de leurs efforts terrestres pour reconquérir la céleste héritage dont leur faute les avait dépouillées. Il nous suffit de l'assentiment universel pour reconnaître l'autorité pratique de cette opinion. Avec le retour à la céleste patrie cessait l'influence de la matière et l'existence du mal.

Des réponses, plus concluantes que le moyen terme adopté par le mosaïsme et le christianisme, dont le moindre défaut est de reculer la difficulté sans la résoudre, pourraient être faites à la question de l'origine du mal. Sans nier absolument que le mal existe, peut-être est-il possible d'en rectifier la notion, et de diminuer, sinon d'annuler tout à fait, l'importance qu'on y attache.

L'absence du mal serait le bien absolu ; or, le bien est un des modes de l'infini comme le beau, le vrai, l'ordre, la puissance, l'autorité ; prétendre au bien sans mélange, serait tout simplement changer les conditions de la nature humaine et faire l'homme, Dieu. Le mal peut exister sur la terre, sans exister pour cela dans la création tout entière. C'est donc encore une des aberrations de notre orgueil que de prononcer, sur une question qui va plus loin que nous, avec nos seules idées, nos seuls intérêts. Ce n'est pas la terre qui est ou qui puisse être parfaite, c'est la création universelle. Au point de vue des partisans de la doctrine d'épuration, nous sommes à notre premier pas dans la série des épreuves ; il ne peut, en conséquence, nous être donné de prononcer sur l'ensemble. Il est également faux pour nous de dire : Tout est mal, ou, tout est bien.

Le mal c'est la douleur, c'est la borne étroite de l'intelligence, c'est l'égoïsme qui mène au crime ou le mal moral. Mais plaçons-nous pour un instant dans une hypothèse.

Amointrissons notre être, ne soyons ni pères, ni amis, ni époux, nous ne sentirons pas les peines du cœur et les inquiétudes de la famille, mais aussi nous n'aurons pas les joies de l'âme, les saints épanchements de l'amitié.

Détruisons la sensibilité, nous n'aurons ni maladies douloureuses, ni infirmités qui nous fassent rougir, mais nous vivrons dans la fange de l'indifférence, sans passions qui nous fassent frémir d'enthousiasme en présence de tout ce qui est grand et noble.

Détruisons l'intelligence, nous n'aurons pas le spectacle des disputes, des contradictions de l'esprit, des monstruosités de la dépravation de la pensée ; mais nous n'aurons pas les pures joies qui récompensent la recherche de la vérité.

Anéantissons l'âme, nous n'aurons pas les poignantes douleurs du découragement, le sentiment de la limite étroite de notre vie bornée, mais nous n'aurons pas, en échange, le sentiment du bien, du beau et du vrai, nous n'aurons pas l'ardeur qui nous attire vers Dieu ou le bien infini qui nous attend, car le comprendre est en attester la réalité.

Soyons granit, et le mal n'existe plus. Est-ce là ce que l'on

veut? non, sans doute; donc le mal n'est qu'une condition relative et temporaire, c'est l'appétence vers un plus grand bien dont nous avons la conscience. Le mal, ainsi envisagé, n'est plus que la limite dans le bien et le sentiment qui nous conduit vers le mieux.

Ainsi, sans insister sur ce point et sans nier absolument le mal, nous le bornons dans son importance et nous le modifions dans sa nature même. La question de son origine devient donc oiseuse par rapport à nous, et on est mal fondé à le reprocher à l'auteur des choses ou à le chercher dans son essence. Notre monde borné est un ouvrage fini, en d'autres termes, imparfait, et ne peut être autre chose sans cesser d'être. La perfection ou le progrès dans les voies de l'infini doit être une conquête; c'est au but seulement, autant qu'il nous est donné de l'atteindre, qu'il y aurait lieu de prononcer sur toute chose, et alors même l'objet de l'examen n'existerait plus ¹.

Une chose qui est humainement incontestable, c'est que la matière existe indépendamment de tous les symboles qu'on lui fait exprimer, c'est un fait d'appréciation directe; nous ne savons où la prendre en Dieu; elle est indifférente au bien et au mal, et le principe moral et intellectuel lui imprime le mouvement vers l'un ou l'autre.

Au surplus, l'origine du mal n'est pas mieux expliquée dans les systèmes orthodoxes que dans les autres. Moïse, en la rapprochant de nous pour trouver dans la faute d'un premier homme la cause de l'expiation qui expliquait les douleurs de l'humanité, n'en donnait pas la solution; le mauvais principe, en effet, cause première de la chute, préexistait dans le démon caché sous la forme du serpent, et, par conséquent, il y avait toujours au fond de l'explication de la Genèse, ou la question première du dualisme, ou la coexistence panthéistique des deux principes en Dieu.

Mythe pour mythe, il y a peut-être plus de grandeur dans l'idée de ceux qui admettaient le mélange du bien et du mal

¹ Voir sur cette question, Lamennais, *Esquisses d'une philosophie*, t. 2, chap. III.

comme un débordement de la lumière divine sur les ténèbres, sur la matière éternelle ou inconnue dans sa source, que dans l'intervention de Satan amenant la chute du premier homme. Ce n'était pas du moins investir l'esprit des ténèbres du pouvoir de corrompre l'œuvre de Dieu. La destinée de l'homme est un fait que l'explication des causes ne change pas ; les conséquences restent les mêmes.

Dans l'idée de ce débordement de la lumière divine sur les ténèbres, le gnosticisme ajoute : « L'harmonie étant troublée, la nature divine altérée ne peut pas périr même par son union avec la matière ; elle doit revenir tôt ou tard à sa céleste pureté. — C'était une des grandes maximes de la gnose ; — afin de séparer la lumière des ténèbres, Dieu fit créer ce monde pour servir de théâtre au grand acte de la crise d'épuration ¹. » La différence la plus marquée entre les idées orthodoxes et la philosophie orientale est donc que celle-ci ne reconnaît que des émanations à différents degrés, tandis que l'orthodoxie enseigne la création directe et immédiate sans résoudre les questions rejetées nécessairement dans un passé sur lequel elle ne s'explique pas et qu'elle ne recule pas sans motif ; elle sépare ainsi ce qui était de l'enseignement immédiat à donner au peuple et suffisait pour cet objet, de ce qui pouvait devenir le sujet des investigations des esprits plus libres auxquels cette recherche ne fut pas interdite, comme nous le voyons par les travaux des plus illustres d'entre les Juifs.

La doctrine de la création directe, plus pratique, plus simple, plus accessible aux intelligences subalternes, était de nature à mieux pénétrer dans les masses. La complication hiérarchique des êtres intermédiaires flatte les esprits élevés et contemplatifs, mais la première condition d'un enseignement dogmatique est la simplicité. C'est aussi là ce que l'on trouve dans l'application que fit Moïse des doctrines orientales qui ne diffèrent pas essentiellement de la sienne, dans les questions de l'ordre le plus élevé. Les rapports généraux sont assez grands pour qu'on retrouve dans ses lois les théories orientales simplifiées et l'éta-

¹ M. Matter, *Hist. du gnosticisme*, t. 2, p. 65.

blissement pratique de ce que les spéculatifs étendaient dans la continuelle mobilité de leurs subtiles modifications.

En résumé, la chute, dans les doctrines orientales, est antérieure à l'homme, elle est double dans Moïse ; antérieure dans sa doctrine générale et philosophique, postérieure dans sa doctrine spécialement appliquée aux masses et destinée à leur rendre compte du règne du mal chez l'homme. Nos idées plus épurées, nos sentiments dirigés dans une sphère suivant nous plus digne de l'homme, n'admettent pas cette seconde chute. Le fond des choses, sauf cette différence, reste le même. La doctrine de Moïse n'est donc pas nouvelle, certainement elle n'est pas unique, nous venons de la retrouver dans le Zend-Avesta, quel que soit d'ailleurs le copiste.

Dans tous les cas nous pouvons reconnaître quatre états successifs : pureté, chute, expiation, rédemption. L'ange déchu est l'emblème ou l'explication du mélange du bien et du mal. Ahriman¹, dans les doctrines persanes, séduit les hommes par la maye du lait et des fruits, c'est par la femme qu'il opère la séduction. Moïse, aussi bien que Zoroastre, signale des esprits purs antérieurs à l'homme. Ces esprits se divisent en bons et mauvais, en esprits de lumière et en esprits de ténèbres ; au début leur pureté était la même. Les uns sont restés dans leur premier état et sont fixés dans l'impeccabilité, les autres sont condamnés à l'expiation,

CHAPITRE XX.

La faute étant reconnue, il ne se présente que deux alternatives. La punition sans espoir de retour, irremédiable, et dans ce cas la nature de l'ange déchu peut rester la même, immatérielle : c'est le caractère des anges rebelles dans les livres orthodoxes. Dans le second cas l'espoir de la réparation survit à la faute, et alors pour reconquérir l'état glorieux qui fut celui de la nature primitive des êtres supérieurs à l'homme, il y a néces-

¹ *Zend-Avesta*, t. 2, p. 377.

sité de lutte entre le bien et le mal, entre la matière et l'esprit. L'enseignement orthodoxe se montre ici plus sévère que la doctrine persane. Ahriman n'est pas dévoué au mal sans espérance de retour. Le jour viendra où la lumière surmontera les ténèbres et où le génie du mal rentrera lui-même dans la splendeur dont il était l'émanation dégradée.

L'espoir de la rédemption après l'expiation est, dans nos croyances, particulier à l'homme. Mais, dans ce mélange confus d'idées empruntées, la théorie, la génération et l'ordre des phénomènes restent les mêmes si le sujet, l'application et les détails prennent des formes différentes ; sur de pareilles matières, il n'y a pas à s'appesantir sur les différences de détail ; c'est l'homme, et l'homme seul, qui, dans Moïse, passe successivement par les quatre états que nous avons signalés, et l'on conçoit ce système, plus approprié à la loi terrible qu'il imposait à son peuple. Pour les anges, il n'y a eu pour eux que deux états, la pureté et la chute ; leur destinée est accomplie.

Il y a, dans ces différentes applications d'une doctrine évidemment une dans sa source, des contradictions, des impossibilités qui montrent bien que l'imagination humaine, perdue dans ces abîmes, est toujours contrainte à s'arrêter devant des mystères insondables. En cherchant la vérité dans les possibles, les systèmes religieux se sont modifiés suivant le génie des interprètes. Un éclectisme plus ou moins puissant, mais toujours borné, a varié le même fond avec l'espoir de le rendre plus complet, et sans atteindre à une solution définitive qui ne peut nous appartenir. L'homme, en réalité, n'a eu et n'a pu avoir à produire que des systèmes incomplets ; le point capital n'est pas de chercher parmi eux la vérité sans mélange, mais l'amélioration et le progrès au point de vue du fait incontestable des conquêtes de l'esprit sur la matière, de la fraternité sur l'antagonisme, du beau, du bon et du vrai sur l'erreur, l'égoïsme et les passions basses ; conquêtes dont l'observation donne la mesure, et que la conscience du genre humain reconnaît par leur conformité avec les types éternels dont elle conserve la divine empreinte.

D'une part, cette chute sans espoir d'un être créé pour le ciel semble inconciliable avec la bonté, la prévoyance divines ; de

l'autre, l'homme lui-même présenté dans l'alliance de la matière et de l'esprit, et pourtant pur, offre une image moins claire et moins facile à saisir que le sentiment plus ancien des Persans, admis par les gnostiques, qui fait de la matière l'emblème du mal, et représente l'union des deux natures comme la conséquence de la chute et le moyen du combat et de l'expiation.

On peut croire l'impression de ces antiques croyances toujours vivante dans l'esprit de Moïse, si l'on s'en rapporte à l'interprétation donnée de ces paroles : *les fils des dieux s'unirent aux filles des hommes*, ce qui semble bien indiquer la fusion des deux natures et attribuer d'avance quelque chose de corporel aux anges. Cette opinion paraîtra moins extraordinaire si l'on n'a pas perdu de vue les qualités différentes que les différents degrés hiérarchiques établissent entre les êtres supérieurs.

S'il est vrai que l'espoir de la réhabilitation subsiste, si la tendance de l'homme vers une fin meilleure le porte à se soustraire à l'empire de la matière ; si la matière elle-même ne peut mériter ni démériter, la punition de l'esprit déchu n'a pu être que la soumission à toutes les entraves, aux misères de la vie matérielle. Ce n'est que par l'empire rendu à l'esprit, par la matière rendue obéissante (que les conditions de la nature primitive seront reconquises, et l'on comprend, non le fait, mais l'opinion de ceux qui, reconnaissant l'ange dans l'homme, ont fait du corps le théâtre de l'expiation.

D'une part, nous voyons donc l'être originellement pur, mais déchu, se rapprocher de la matière, et condamné à la revêtir comme une enveloppe ; fait rappelé par le mythe des amours des fils des dieux avec les filles des hommes.

De l'autre, l'histoire, les traditions et les faits nous apprennent que l'homme a été dans un véritable état de barbarie, sans moralité dans ses actions, sans prévoyance, matière brute, insensible au bien et au mal. Il y aurait donc à la fois concordance par l'état où l'ange condamné à s'unir à l'homme l'aurait pour ainsi dire saisi, et contradiction par le fait de l'homme présenté par Moïse comme pur dès le commencement. Mais ici il y a un autre doute à signaler : si les traditions historiques ou cosmogoniques font de l'homme à son début un vé-

ritable animal, la Genèse elle-même nous fournit des inductions qui peuvent conduire à croire que Moïse a reconnu deux classes d'hommes ou deux manifestations successives et opposées dans l'homme. L'une antérieure à Adam serait le Bimane ; puis seraient venus Adam et Ève, union de la matière et de l'esprit, point de départ de la réhabilitation et commencement de la vie morale.

Mais alors, que devient la chute d'Adam ? elle ne peut plus être que l'admission, dans l'ordre des faits directs appartenant à l'humanité, d'une opinion qui expliquait immédiatement l'origine du mal et le rapprochait des faits sensibles qu'il avait produits. C'est une preuve de ce désir de Moïse de tout condenser, pour tout rendre intelligible à son peuple. C'est aussi un retour et comme une concession faite à la raison humaine qui ne peut concevoir des anges unis à la matière. L'explication cherchée par tous les philosophes antérieurs témoignait du désir inhérent à l'espèce humaine de connaître l'origine de ses destinées. Moïse, en reléguant dans un passé qu'il désigne par le seul mot *in principio* tout ce qui était antérieur à l'homme éveillé et intelligent, réunit dans un seul mythe, celui d'Adam, l'existence du mal et l'explication de la condition humaine, et rejette ainsi tous les systèmes dans le domaine de la philosophie. Le fait de l'union de la matière et de l'esprit est destiné à être éternellement incompris, et ce fut peut-être la preuve d'une haute sagesse dans Moïse, que de le mettre en dehors de la loi qu'il imposait à un peuple aussi ignorant que celui dont il entreprenait la régénération.

Dès lors la contradiction cesse ou du moins s'explique. L'existence d'Adam ou d'un premier homme n'est plus que la forme abrégée destinée à rappeler la croyance plus compliquée des temps antérieurs. Ce sera l'homme, et ici l'opinion de Moïse se révèle d'une manière explicite, arrivé à l'état moral, à la connaissance du bien et du mal, ce sera l'être complexe dans lequel se passera la lutte expiatoire, fusion de deux natures, l'une déchue, mais avec l'espoir de la réhabilitation, l'autre élevée, car ses destinées s'agrandissaient de tout ce qu'elle recevait de participation à l'œuvre immense dont elle devenait l'instrument. Cette œuvre était commune à tous les hommes, ils étaient soli-

daires, et dès lors ils devaient être unis aussi bien dans leur origine que dans leurs efforts.

Il ne faut pas oublier que les doctrines primitives du peuple hébreu furent instituées de ce point de vue, autant et aussi logiquement du moins que l'époque le permettait. Elles furent une réaction religieuse et morale contre le vieil Orient. C'est de ce point de vue réformateur qu'il faut considérer l'institution de Moïse.

Les défauts qui peuvent déparer son œuvre et ne pas s'unir logiquement dans l'ensemble sont de son temps et diminuent la foi dans l'inspiration qui le guida. Elles ne sauraient diminuer la puissante portée du génie qui lui fit entreprendre et exécuter de si grandes choses.

Il combattait les classifications antisociales des croyances primitives et appelait l'homme en général à l'unité. Idée grande et belle, réalisée dans Adam, mais malheureusement modifiée ensuite par l'idée d'une fraternité plus étroite en Abraham, par la conservation d'une hiérarchie¹ sociale qui se fondait sur la suprématie du sacerdoce, sur l'exploitation de la dernière classe, et ne reproduisait pas dans ses conséquences le principe d'unité établi par la Genèse. Ce principe toutefois, quoique faussé dans l'application, et peut-être ne pouvait-il pas en être autrement, n'en conserve pas moins l'avantage de rendre sensible et d'exposer dogmatiquement, à l'aide d'une doctrine simple et pratique, ce que les doctrines orientales égaraient dans une multitude d'émanations. Ce sont aussi ces conséquences contradictoires qui ont immobilisé l'œuvre de Moïse, et, malgré tous les efforts de son moderne défenseur, elles expliquent la nécessité et la vérité, au point de vue humain, de l'avènement du christianisme. C'est là, en effet, ce qui rend douteux que le grand acte, par lequel Moïse rendit à la liberté les tribus esclaves auxquelles il était lié par le sang, ait eu pour but plus vaste et plus éloigné d'en faire un peuple consacré pour servir de promoteur et d'exemple à la moralisation et à l'organisation future de la grande famille hu-

¹ Salvador, *Vie de Jésus-Christ*, t. 1^{er}, note D, p. 445.

maine. Idée que lui prête l'auteur juif de la vie de Jésus-Christ¹. Ses lois sans doute ont eu pour conséquence de faire faire à l'humanité un grand pas dans cette route, mais elles avaient besoin du développement religieux qu'a donné le christianisme aux conceptions philosophiques des sectes juives.

L'être émané du ciel, l'être supérieur que la déchéance condamnait à rester enfermé dans les organes matériels, n'avait pas tout perdu par suite de cette transformation. Il conservait quelque souvenir de ses anciennes splendeurs. Ce n'était pas le souvenir direct, complet, un souvenir éclairé de son existence passée, mais la perception d'un monde plus grand, plus pur, un sentiment d'idéalité qui, pour n'avoir pas son modèle dans le monde réel, ne pouvait prendre sa source que dans la réminiscence d'un état antérieur. Avili, emprisonné dans les entraves des sens, ce n'était plus pour lui qu'une impression confuse ; précipité du faite de ces clartés sublimes dans l'enveloppe obscure du *Blmane*, il semblait vérifier la grande image exprimée heureusement par un poète moderne :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux !

C'est à ce souvenir, à cette sensation confuse que, dans l'opinion des esprits spéculatifs appliqués à l'étude du secret de notre nature, devait être attribué le premier mobile de l'homme. Ce fut là ce qui donna naissance aux poétiques théories qui se proposèrent de peindre l'homme enlevé à la vie de pure animalité pour lui faire commencer cette vie d'avenir et de prévoyance dont le terme est la domination absolue de l'esprit sur la matière ou la réhabilitation. Les degrés parcourus successivement pour se rapprocher de ce terme sont les manifestations du progrès. Les grandes époques qui signalent la vie de l'humanité, qui résument dans un code général les conquêtes du passé et impriment un mouvement nouveau vers un avenir éloigné, sont ce qu'on a appelé du nom de révélation. »

¹ Salvador, *Vie de Jésus-Christ*, t. 2, p. 147, à la note.

CHAPITRE XXI.

Ici se présente une distinction, elle ressort du sein même de cette idée de fusion considérée comme fait primordial et générateur de toute activité humaine. Doit-on conclure de la doctrine qui fait de l'homme un être double résultant de la fusion des deux agents intellectuels et matériels, que les anges déchus condamnés à venir habiter des corps humains soient le principe immatériel qui nous anime, soient, en un mot, l'âme humaine. Certes, nous ne pouvons que répéter, en présence de ces assertions téméraires, que nous n'avons pas eu un seul instant la prétention de faire ici de l'histoire. C'est bien assez de se faire rapporteur d'opinions qui, pour avoir été générales, ne perdent rien de leur nature incompréhensible quand on les examine en elles-mêmes ; c'est bien assez d'aventurer comme écho du passé de telles hypothèses sans vouloir en accepter la solidarité, sans prétendre les suivre dans les détails, en affirmer les conséquences, en parcourir successivement ou chercher à en démontrer les phases. Nous ne donnons pas ces assertions pour des faits susceptibles de développement ou de démonstration, mais comme des opinions qui ont régné longtemps et sur de vastes populations ; et à ce titre, nous croyons qu'elles répondent au besoin d'investigation qui nous entraîne vers l'analyse et la source de nos facultés ; nous croyons qu'elles sont l'expression la plus probable en ce qu'elle est la plus générale, mais non la solution des phénomènes qui ont frappé et frappent les regards de l'homme.

Qu'il y ait eu fusion des deux natures ; que les anges déchus aient été condamnés à habiter des corps humains préexistants, ou qu'ils aient été revêtus de corps semblables afin que la supériorité de leur nature primitive en fût les chefs et les directeurs du mouvement attendu par l'organisation humaine, auquel l'organisation humaine pouvait prêter son concours, nous n'en savons absolument rien, et nous n'avons ni la prétention, ni le ridicule espoir de l'enseigner. Coordonner et présenter les éléments et les opinions qui se rapportent à un fait général inexpliqué, n'est pas s'en-

gager à décrire la manière dont ce fait aurait pu avoir lieu en le supposant vrai, ou classé dans l'ordre des faits possibles et rationnels.

Pourtant si, pour continuer l'hypothèse, nous avions à faire un choix et à exprimer une opinion, ce serait à la dernière, à celle qui aurait revêtu de corps semblables aux nôtres les êtres immatériels déchus, que nous serions conduits à donner la préférence. Elle rendrait compte de ce sentiment commun à l'humanité tout entière qui lui fit donner le nom de dieux à ses premiers guides comme si elle avait reconnu en eux une puissance qui leur fût particulière, des dons et des facultés auxquels le reste des hommes ne pouvait prétendre. De là le système d'exploitation que les premiers chefs des peuples imposèrent au monde; aucune voix ne pouvait protester contre cette exploitation, puisqu'elle naissait d'une conviction erronée, sans doute, mais toute-puissante. Elle régna pendant de longs siècles sans contestation et ne perdit son autorité sociale que par la fusion des races dans l'unité morale et matérielle qui ne fut elle-même proclamée clairement et n'acquiesça sa valeur réformatrice qu'à l'époque du christianisme, et par l'établissement incontesté du dogme égalitaire.

Cette unité morale et matérielle frappa alors tous les esprits comme une révélation et fut comprise assez généralement pour donner naissance à la doctrine fraternelle. Avant cette époque, des réclamations restées partielles avaient manifesté déjà l'apparition d'une lumière plus vive dans les esprits. Sous l'influence de ces clartés nouvelles des efforts avaient été tentés, des écoles s'étaient efforcées de marcher vers le but et avaient frayé la route. Le christianisme fut la proclamation des tendances et des droits futurs ou acquis de l'esprit, et non la réalisation de la réhabilitation par l'esprit. Il enseigna la doctrine de fraternité et d'égalité. Echo de toutes les souffrances passées, le dogme qu'il apportait en offrit le remède; mais, en appelant les hommes à le comprendre également et à le pratiquer, il avait à lutter contre toutes les prétentions égoïstes organisées et puissantes par la solidarité qui les unissait. L'autorité intéressée à la perpétuité des abus dont elle vivait le combattit en tous lieux, son appui fut dans quelques esprits supérieurs, chez

les malheureux et les esclaves. Il leur montra le but, l'entoura d'une éclatante lumière, et l'humanité marcha à la conquête de ce but qui est le retour à la domination de l'esprit, à l'assujettissement de la matière autant qu'il est donné à l'homme de se soustraire à une union qui ne vient pas de lui.

On le voit donc, toutes les doctrines se touchent. Dans cet enchaînement qui les développe, les doctrines de l'Asie ancienne et celles de Moïse ne se repoussent pas. Loin de là, elles s'expliquent mutuellement, et, soit que nous considérons le mouvement imprimé à l'activité humaine comme le résultat de la chute des anges et de leur union avec la matière, ou cette chute et toute la doctrine qui en découle comme une explication générale et symbolique du phénomène de l'activité intellectuelle, notre thèse, toute hasardée qu'elle puisse paraître, n'est pourtant en réalité que la conséquence de l'examen comparatif des croyances anciennes. Ce sont des erreurs, si l'on veut, mais l'assentiment universel les avait revêtues d'une puissance sociale longtemps incontestée, et dont les conséquences se traduisirent dans les institutions religieuses et sociales, sans que leur valeur dépendît de la fausseté ou de la vérité du principe lui-même.

CHAPITRE XXII.

Maintenant il ne nous sera pas interdit d'ajouter à ce système quelques courts aperçus d'un autre ordre, comme complément de l'hypothèse; elle se lie à ces aperçus et reçoit de la probabilité qui s'y rattache une certaine confirmation.

Nous avons dit que dans le système solaire, et, à plus forte raison, dans le vaste ensemble de créations répandues dans l'immense océan où gravitent les corps célestes, la terre occupait une des plus humbles places. Les habitants de cette planète ont dû, dès lors, et d'après toutes les lois de l'analogie, être rangés dans la série des intelligences à une place analogue à l'infériorité du séjour qui leur était accordé. Si notre globe a eu des habitants antérieurs à l'homme, ces habitants n'ont pu être que le

dernier chaînon dans l'ordre hiérarchique des intelligences et les plus susceptibles de chute par suite des conditions mêmes dans lesquelles ils étaient placés.

Nous avons dit auparavant que les corps célestes n'étaient pas des masses destituées d'habitants, et que Dieu, autant que nos faibles lumières peuvent prétendre à pénétrer les secrets de la Providence, n'avait pas présidé aux merveilles inutiles d'une création déserte. Dès lors, aussi, notre globe a dû se trouver dans les conditions générales et être pourvu d'habitants dès le moment de sa formation. Ces conséquences s'enchaînent et ne sont pas plus étrangères aux hypothèses des géomètres qu'aux systèmes des philosophes. Nous ne voulons pas faire entendre par là ce que nous ne prétendons soutenir en aucune manière, c'est-à-dire que ces habitants aient été des hommes. Nos idées, accoutumées que nous sommes aux formes qui nous frappent, sont trop disposées à reconnaître des identités physiologiques où se trouvent des mots semblables ; il n'en est rien. Les êtres ne vivent que dans les conditions spécialement appropriées à leur nature. La terre actuelle ne peut convenir qu'aux hommes, mais avant l'homme elle a subi des révolutions et a duré dans des conditions différentes. Si la terre n'était pas vide d'habitants, ces habitants n'ont pas laissé vestige d'une existence matérielle. La géologie nous interdit même le doute à cet égard ; si on l'aime mieux, pour ne pas confondre deux idées distinctes que le mot d'habitant rappelle trop, il y a eu des existences liées à l'existence de notre globe et sans analogie avec notre propre conformation.

Les orthodoxes disent que Dieu tira le monde du néant ; la question serait toujours de savoir s'il l'en a tiré exclusivement pour l'homme. Sans entrer dans aucune controverse à cet égard, nous pourrions toujours affirmer qu'entre la création primitive et celle de l'homme il s'est opéré des transformations successives pendant une durée qu'il n'est pas possible d'apprécier, mais qui n'a pu être que très-longue. La terre est-elle restée inerte et vide pendant ce temps, *inanis et vacua*, c'est ce que nous n'admettons pas. Chacune des transformations qui se sont succédé a été coordonnée à l'existence d'êtres d'autant plus

combinés, d'autant plus complexes dans leur organisation que leur demeure terrestre devenait-elle même plus apte à les soutenir, c'est encore ce que l'étude des couches terrestres nous apprend. En rapprochant cette probabilité de l'existence d'êtres antérieurs à l'homme, de la doctrine universelle des génies, des dives, péris, anges restés dans la mémoire de tous les peuples, ne saisissons-nous pas, au milieu de l'incertitude dont nous n'osons pas trouver là une solution, la réminiscence qui dut paraître propre à rattacher les anneaux de la chaîne des êtres ? D'une part, l'organisme se perfectionnant successivement pour arriver au point où l'homme nous présente l'union de la matière et de l'esprit ; et de l'autre, l'esprit représenté par des intelligences auxquelles le globe servait d'asile, se dégradant par une chute dont le mythe se retrouve dans les amours des fils des dieux pour les filles des hommes.

La chute ne se réalise qu'après que l'être organisé est devenu capable de servir de théâtre à l'expiation, et à mesure que l'homme se perfectionne ou que l'expiation s'avance, le sentiment de l'unité ou du retour à la pureté primitive s'élève au-dessus des formes et des organes nécessaires à la vie morale et physique à la fois. L'être sorti pur de l'émanation divine pour y retourner pur passe, mais pour s'en affranchir, à travers les entraves d'un organisme qui lui laisse la possibilité de l'aspiration à un état meilleur et qui ne pouvait arriver à la perfection relative qui nous distingue des autres êtres organisés que par le développement successif des êtres organisés inférieurs et des couches terrestres dont la dernière est seule appropriée à l'existence de l'homme.

Ce sont là encore des hypothèses bien hasardées, mais l'imagination en les formant ne laisse pas la raison qui les étudie absolument sans guide. Elle invoque les faits géologiques ; des traditions constantes et universelles ; le fait irrécusable de l'union de la matière et de l'esprit dans un être placé au plus haut degré de l'échelle organique, au plus bas de celle des intelligences pures, si elles existent. Enfin la tendance de l'humanité vers l'amélioration morale et intellectuelle qui donne pour

but à nos efforts la libération de l'esprit contient virtuellement l'idée de la chute, de l'expiation et du triomphe.

La solution est ainsi conforme aux conditions du problème. Il est expliqué non pas avec une certitude mathématique, mais comme s'expliquent les problèmes de l'ordre abstrait, par l'induction. Si la solution est insuffisante aux yeux d'une raison sévère, elle ne néglige cependant aucun des faits réels qui se manifestent dans le mouvement d'évolution de l'humanité et leur rend témoignage en s'efforçant d'en tirer une doctrine vraisemblable et pratique.

Si nous sortons enfin de ces considérations générales pour entrer dans les détails plus circonstanciés et dans l'examen des faits qui ressortent du texte même des auteurs sacrés ou profanes, nous verrons que les traditions qu'ils ont recueillies ou les opinions qu'ils ont émises ont toujours établi non-seulement des rapports généraux, mais des communications immédiates entre l'homme et les anges ou les êtres supérieurs, de quelque nom qu'on les appelle, que tous s'accordent à reconnaître.

Suivant les Orientaux¹, la terre fut la demeure des dives, des péris pendant des milliers d'années. Eblis voulut s'égaliser à Dieu, et après sa malédiction fut appelé Satan.

Les génies, habitants de la terre, se sont souvent révoltés et ont été châtiés jusqu'à ce que Dieu eût créé l'homme².

Soliman Tchaghi³ régna sept mille ans sur les dives ou ginns qui n'étaient pas de purs esprits, mais avaient des corps et étaient sujets à la mort.

Il est remarquable, dans le sujet qui nous occupe, que les Orientaux placent le règne d'Eblis, chef des mauvais génies, immédiatement avant Adam et que son crime soit l'orgueil comme dans l'Écriture. Il semble bien, d'après cela, que, dans les idées orientales, les anges liés à la terre ont été les habitants du globe antérieurs à l'homme auquel d'ailleurs leur existence se trouve mêlée. Pour rendre ce rapport plus accessible à l'intelli-

¹ D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, art. Dives.

² Id., ib., art. Gian-Ben-Gian.

³ Id., ib., art. Surkhrahg. XVI

gence nous voyons même que certaines opinions donnent un corps aux dives, aux ginns, et c'est par suite du même raisonnement que dans les livres sacrés les anges revêtent un corps pour que leurs communications avec l'homme deviennent possibles. Il n'y a pas lieu d'ailleurs de discuter ces questions sur lesquelles les bases mêmes de tout raisonnement nous échappent. Nous n'avons à enregistrer que des opinions et à exposer les relations attribuées à ces êtres et qui les mettent en communication avec l'homme. C'est toujours comme gardiens des empires, comme protecteurs ou ennemis des hommes en général, qu'on les voit apparaître. Si leur existence pouvait être considérée comme indépendante de la nôtre, l'imagination même eût été impuissante à les créer. Les choses, en effet, ne peuvent être conçues que par leurs rapports. Les avoir imaginées, c'est avoir déclaré d'avance que leur action ou une partie de leur action s'exercerait par rapport à la terre.

Dans les livres sacrés, leur qualité et leur office les mettent en rapport avec les hommes, soit pour le bien, soit pour le mal :

Ils se réjouissent sur un pécheur qui se repent ¹ ;

Leur protection est promise aux fidèles ² ;

Ils sont présents dans l'assemblée des fidèles ³ ;

Ils voient ce qui arrive aux hommes sur la terre, etc. ⁴.

Le rôle de Satan est aussi positivement indiqué que celui des anges fidèles. Il serait superflu de citer les mille exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament qui établissent les liens des bons ou des mauvais anges avec la terre et avec l'homme.

Ce qu'il importe de recueillir, c'est, en général, ce rapport des intelligences supérieures bonnes ou mauvaises avec la terre et l'homme ; la punition des unes, la récompense des autres. Cette punition et cette récompense sont des points de doctrine ou des opinions constantes, c'est l'enfer pour les démons, le ciel et l'impeccabilité pour les anges ; mais quel que soit le

¹ Saint Luc, XV, 10.

² Psaume XXXIV, 91.

³ I Corint., XI, 40.

⁴ I Corint., IV, 9.

séjour immuable de leur gloire ou de leur malheur, quelle que soit la chance de retour laissée par les uns, déniée par les autres, anges et démons prétendent la terre pour théâtre ; c'est à l'occasion de la terre qu'ils agissent, c'est sur elle que se passe la lutte du bien et du mal comme si elle contenait une race sortie d'une troupe indécise qui, aux jours du crime, serait restée indifférente au bien et au mal, et que les fils du ciel peuvent revendiquer pour la gloire, aussi bien que les anges des ténèbres peuvent la réclamer pour le partage du châtiement. Défaite ou triomphe, le choix lui reste, combattue entre les instincts de la matière et les souvenirs de l'esprit, c'est à elle à mériter.

Nous souhaitons que l'on ne perde pas de vue que nous ne sommes que narrateur du développement possible d'une hypothèse. Nous nous bornons à constater le fait que l'homme a rempli. Elle explique, unit, encadre à la fois les suppositions élevées de l'intelligence dans l'interprétation des faits primitifs et les traditions recueillies dans les livres sacrés. Elle a pour elle le fait, elle existe, le monde réel est trop évident pour nous pour nous rendre raison des phénomènes qui l'existent sans inquiète sollicitude ; elle est la plus haute expression, ou, même, temps que la plus générale, de l'intelligence humaine appliquée à la recherche des causes originelles du développement de l'humanité. Elle n'a pas pour résultat, nous le savons, de détruire les doutes et de prendre rang parmi les vérités démontrées, cela est impossible en pareille matière ; mais si elle n'est pas vraie en fait, elle est réelle dans ses développements, et, comme cause de développement. Elle se retrouve même dans la doctrine de la révélation, sinon dans sa forme, au moins dans son esprit. Elle a été introduite sous une forme plus simple, plus intelligible, le mythe d'Adam. Après cette union avec les récits bibliques qui en fait la solution universelle du problème de la création, il ne reste à lui opposer que la négation absolue des matérialistes. Or, cette école n'explique rien, et niant la spéculation pour se préserver de l'erreur, ne peut nier du moins qu'au delà des faits et des phénomènes constatés par la science ne se trouve l'immensité des causes inconnues. Proclamer la vanité des recherches, c'est

afficher la prétention de répondre à tous les besoins de l'esprit humain par un aveu d'impuissance, et d'éviter l'erreur en établissant une barrière derrière laquelle toutes les erreurs ou les causes d'erreur sont reléguées.

En résumé, nous pouvons recueillir de cette discussion une série de faits admis par l'humanité, et qui, déduits des traditions générales, sont la base des croyances, la raison des évolutions passées, l'élément des progrès futurs.

1° La possibilité de l'existence d'êtres immatériels et supérieurs ;

2° La croyance universelle à ces mêmes êtres ;

3° Le rapport possible de ces êtres immatériels avec la cause première ;

4° Leurs rapports avec la terre et l'homme ;

5° L'union de la matière et de l'esprit comme conséquence de la chute des êtres supérieurs ; doctrine non susceptible de démonstration, mais admise ; raison de la poursuite de la réhabilitation pour ceux-ci au moyen de l'organisme et source primitive de l'action morale et intellectuelle de l'homme ;

6° L'effort continu et la tendance constante de l'homme vers l'émancipation de l'esprit, objet de la réhabilitation ; proposition qui contient virtuellement la négation de toute déviation durable et profonde de l'humanité dans la recherche de ce but définitif.

Ces différentes propositions rendent compte du mouvement d'évolution et des sources mêmes du mouvement dans l'homme et tendent à l'expliquer. Elles sont l'hypothèse générale enfantée par l'intelligence humaine sur la cause inconnue que Moïse expose sommairement dans le récit de la création et de la chute d'Adam. Récit que tous les peuples commentent, que les Juifs instruits ne cherchent pas moins que les autres à expliquer et qui leur a paru le symbole d'une vérité cachée qui restait toujours à découvrir.

CHAPITRE XXIII.

La proposition primitive qui nous a fait entamer cette discussion était celle-ci :

L'intervention directe de Dieu, ou la révélation étant inconciliable avec la raison humaine, comment et par qui la première éducation nécessaire de l'homme a-t-elle été faite ?

L'hypothèse que nous avons exposée répond : Par les anges. C'est donc, dans l'esprit des croyances primitives, par les anges, ou, quelle que soit la dénomination qu'on leur donne, par les intelligences supérieures que s'est faite la première éducation de l'homme ; et, ce qui n'est plus une hypothèse, c'est certainement sous l'influence de cette doctrine que l'humanité s'est développée.

Nous trouvons tout d'abord dans ce système la solution non pas absolue, mais la solution, par rapport à nous, de la plus grande difficulté qui ait mis aux prises les théologiens et les philosophes, l'origine du mal. En changeant la nature de la faute, l'époque où elle aurait eu lieu et le coupable, la question n'est plus applicable à l'homme. Elle peut être reléguée dans les faits antérieurs et ne plus mêler son action contradictoire à la série progressive des faits essentiellement humains. Il reste sans doute à la comprendre en elle-même et dans ces nouvelles conditions ; nous avons exprimé quelques-unes de nos idées à cet égard, mais il suffit à notre objet qu'il n'y ait pas lieu de la justifier au point de vue humain. Si la tendance constante de l'homme est le progrès vers l'affranchissement de l'esprit, et cela ne peut plus être pour nous une hypothèse, la chute attribuée à l'homme lui-même devient une anomalie dans la loi générale. Cette chute doit donc être rejetée dans les existences antérieures ; la loi morale et progressive s'accorde avec cette hypothèse et avec l'observation des faits. Que Moïse ait voulu préciser le récit de la première faute en l'enfermant dans l'histoire de l'homme, qu'il ait voulu peut-être se servir de cette histoire pour justifier les rigueurs de son code, cela se comprend par la connaissance du

but du législateur. Pour lui tout se coordonnait à son peuple ; il le réduisait à la soumission intellectuelle, en éloignant de son dogme tout ce qui pouvait servir d'aliment à l'indépendance, à l'exercice même de la pensée. Il ne l'interdisait pas sans doute aux esprits d'élite, mais il réduisait la masse à l'obéissance politique en lui mettant sous les yeux l'anathème qui la rendait indigne d'une condition meilleure que celle qui lui était imposée. Moïse n'a jamais parlé de l'homme que comme d'un être simple dont l'existence se réduisait à la vie matérielle. Pour lui ou plutôt pour son but la peine portée contre la première faute ne devait pas sortir du cadre de l'humanité.

Mais est-il bien facile de concevoir que le premier acte libre de l'homme, au sortir des mains du Créateur, ait été de désobéir à la loi qui venait de lui être imposée ? Comprend-on que la présence continuelle de Dieu n'ait pas eu le pouvoir de faire équilibre dans l'homme à l'orgueil et à la convoitise ? est-il plus facile d'admettre que la loi providentielle du progrès, que l'on ne peut contester, ait reçu tout d'abord un démenti qui la renversât ? en d'autres termes, peut-on concevoir que Dieu ait échoué dans son œuvre et adhérer à cette croyance non moins injurieuse à sa puissance qu'à sa bonté ? non sans doute. Le récit de Moïse, la lutte du bien et du mal qu'il représente par la chute de l'homme placé entre la séduction opérée par le serpent et le souvenir de l'ordre de Dieu, sont une réminiscence évidente, mais appropriée à son but, d'une doctrine fondée sur d'autres bases et pour un autre objet, l'existence antérieure et souveraine du mal. Accepter cette doctrine dans ces termes, aurait été se traiter sur un enseignement ancien ; et pour maîtriser la foule indocile qu'il voulait guider, il lui fallait un système nouveau, complet, inspiré ; il lui fallait rompre avec les traditions du passé. Il y trouvait d'ailleurs cet avantage de constituer la famille israélite sur une base fixe et matérielle, telle que la réclamait la situation d'un peuple chez lequel l'esclavage avait développé la superstition la plus grossière. C'est là ce que voulait et ce qu'a fait Moïse ; mais sans rompre toutefois avec les anciens systèmes au point qu'il ne soit pas facile de les reconnaître dans son œuvre.

Il est donc naturel de croire que Moïse conforma son dogme à

sa politique, et que les restes des doctrines anciennes qui s'y trouvent mêlés, sans qu'une logique rigoureuse ait présidé à la fusion, soient un oubli, une distraction, un simple défaut de coordination. Il est fâcheux que le christianisme ait été forcé d'adopter les premières données de Moïse. Il dut subir la loi de toutes les réformes, c'est-à-dire ne pas renverser de fond en comble, mais améliorer. Sa pensée, quoique plus générale, se conforma à cette loi constante qui veut qu'une société ne se modifie que lorsque d'organisation qui appelle la réforme ne suffit plus, et dès lors il a dû accepter la majeure partie, non de la loi, mais des faits et du cadre. Le christianisme ne l'est pas borné toutefois à étendre et à réformer Moïse d'après la seule observation de ses défauts. Les opinions orientales lui ont servi, comme l'a remarqué saint Augustin, que nous avons cité plus haut. Pour se faire entendre de l'humanité, il a puisé dans l'humanité tout entière. L'existence complexe de l'homme, sous les deux formes réunies de la matière et de l'esprit, cette conception orientale reproduite par Platon, le fut aussi par le christianisme et ouvrait un champ bien autrement large à la pensée. Entre Moïse et Jésus-Christ, existait toute la différence d'une réforme destinée à un peuple et d'une œuvre faite pour embrasser l'humanité.

Si les fondateurs de la doctrine chrétienne avaient été libres de refaire le récit des temps primitifs, ils ne nous auraient pas probablement montré l'homme, qui a pour but de marcher progressivement et constamment vers l'indépendance de l'esprit, manquant comme homme, et tout d'abord, à sa mission divine. Ils ne l'auraient pas condamné à subir la peine d'une faute qu'il lui était impossible de commettre dans les conditions où il était placé, et qui ne s'accorde point avec la situation nouvelle et la carrière de progrès que le christianisme venait lui ouvrir.

Bien loin d'être puni, l'homme a constamment amélioré sa condition terrestre, il l'a fait surtout par le développement de la puissance morale qui, bien loin d'être, comme on l'a dit, le résultat regrettable de la chute, est la plus glorieuse acquisition dont il doive s'enorgueillir, celle qui l'a fait vraiment homme. Il a continué de marcher dans la voie qui lui fut dès lors ouverte

avec des chances et au milieu de circonstances diverses sans doute, mais sans déviation fondamentale.

Il serait injuste de prononcer sur la doctrine entière d'après les conditions qu'elle a dû subir, et dans l'appréciation que nous avons le droit d'en faire, c'est son esprit qui doit nous servir de guide.

L'humanité marche vers une réhabilitation, vers l'indépendance et l'affranchissement de l'esprit; elle marche constamment et dès l'origine dans cette voie; dès lors, la réhabilitation n'intéresse que l'esprit, et la faute, si on la suppose, ou de quelque nature qu'on la suppose, ne peut être qu'antérieure à l'homme, tel qu'il existe, et que nous le voyons se développer aujourd'hui conformément à la loi de progrès.

Ceci ne fait, à proprement parler, que reculer la difficulté, nous ne l'ignorons pas, et ne résout pas la question de l'origine du mal à son point de vue le plus élevé, c'est-à-dire dans la création universelle. Mais elle est expliquée par rapport à l'homme, et nous n'avons pas à nous occuper d'autre chose, surtout après le peu de mots que nous avons dit à ce sujet quelques pages plus haut. Ainsi, dans l'opinion des anciens peuples, l'ange déchu porte sous son enveloppe humaine la peine d'une faute commise antérieurement à la fusion des deux natures; l'homme, sous l'influence de ces êtres revêtus de la même forme que lui, ou devenus identiques à lui, mais conservant encore quelques souvenirs de leur ancienne splendeur, est entré dans la vie morale, la vie d'avenir et de prévoyance dont il avait été privé jusqu'alors.

L'ange qui séduit Ève n'est plus autre chose qu'un mythe, et on n'y peut découvrir que l'explication allégorique du sentiment du bien et du mal se produisant par un acte attribué à l'intervention et à l'influence de l'esprit de ténèbres. Ce n'est, en réalité, que l'éveil de l'homme moral se manifestant par le choix et la liberté; c'est la même opinion, autrement reproduite, que la chute des anges, source d'activité pour l'homme: en d'autres termes, l'ange est déchu, puisqu'il fait le mal; l'homme est dans les conditions de l'animalité, puisqu'il ignore le bien et le mal; il est inactif, puisqu'il ne possède ni liberté, ni

spontanéité; le rapport, quoique diversement expliqué entre l'ange et l'homme, constitue l'homme moral ou l'humanité; le fond ne diffère donc pas dans les deux versions.

Telle est l'hypothèse que font naître les croyances anciennes. Que l'on pense, avec les Orientaux, que la forme humaine ait été donnée à des émanations pures comme un châtiment, un moyen de réhabilitation, une épreuve qui doit être récompensée par une existence plus brillante; que l'on suppose que la race humaine, telle qu'elle existe dans sa forme complexe, soit le résultat des amours des enfants des dieux avec les filles des hommes, nous n'avons pas la folie de le vouloir comprendre, ni la folie non moins grande de vouloir l'expliquer aux autres. Mais nous persistons à dire que, de toutes les hypothèses possibles, l'union des êtres supérieurs avec les hommes, réduits avant cette union à la condition purement animale, est celle qui rend le mieux compte des phénomènes réels de la vie et des progrès de l'humanité. Réduits, comme nous le sommes, aux seules forces de l'esprit dans la recherche du possible, cette hypothèse est celle qui se proportionne le mieux aux conditions de notre nature. Elle est fondée sur les traditions les plus anciennes et les plus générales, elle n'a rien de contraire à la bonté et à la puissance divines, et elle nous prescrit la recherche des destinées glorieuses qu'elle nous propose par la route du beau et du bon, seule doctrine qui puisse fonder et soutenir les sociétés. Ajoutons que ces traditions sont primitives, c'est-à-dire antérieures à toutes les recherches et à toutes les discussions, et qu'elles ont par conséquent en leur faveur une espèce de spontanéité, ou une transmission incontestée et unanime.

Nous ne nous engagerons pas dans l'immensité des conséquences qu'il y aurait de déduire de cette première donnée. Si la gloire et la récompense doivent être pour nous le prix des efforts, les mêmes conditions de gloire et de récompense dont d'autres êtres sont en possession à différents degrés peuvent avoir été le fruit de combats et d'efforts pareils ou de luttes d'un autre genre. Ainsi toute la hiérarchie céleste pourrait être le résultat d'une série d'épurations successives dont le premier terme nous serait inconnu.

La matière ou la forme sera moins pesante dans la proportion des progrès que nous aurons faits dans la lutte contre l'organisme, à mesure que nous aurons pénétré dans la science et dans la moralité. Déjà, dans les conditions où nous sommes, la vue du terme allège par le charme de l'espérance les douleurs de la route. La vie véritable, la vie de l'âme et de l'intelligence repousse les entraves qui nous éloignent de la contemplation divine, et nous nous rapprochons par la pensée, quoiqu'à une distance infinie, de l'état d'émanation primitive. Si la récompense, ou l'état futur dont nous devinons les splendeurs est en raison de notre tendance vers tout ce qui est grand et beau, la conduite de chaque individu, sur la terre, a sa récompense déterminée d'avance d'après la nature et l'étendue même des efforts. Les espérances d'une autre vie perdent le caractère abstrait et insaisissable qui nous empêche trop souvent d'y aspirer avec ardeur ; elles prennent un corps, une forme, et deviennent plus désirables parce qu'elles sont plus intelligibles. Plus nous aurons combattu dans la première épreuve, plus sera haut le rang qui nous est réservé, plus nous aurons franchi de degrés dans l'échelle immense que nous avons à parcourir.

C'est une hypothèse, nous l'avouons encore ; un système, nous ne pouvons trop le répéter, que nous avons exposé, et c'est la vérité que l'homme a soif de connaître. Mais de quel droit demander la récompense avant la lutte et la vérité sans l'avoir méritée ? Nos vœux légitimes ne sauraient dépasser les limites de notre nature, et nous ne devons pas oublier que la source de la vérité, que la vérité c'est Dieu même et que nous ne pouvons qu'aspirer à lui.

CHAPITRE XXIV.

Pour nous dégager des mythes et des explications, nous voyons la connaissance du bien et du mal en Adam pris comme type ; puis la nécessité d'une explication et l'impossibilité d'y atteindre autrement que par des suppositions. Le fait, dont ce

mythe ou ce type est la réalisation et le récit, est l'éveil de l'homme, quel qu'en soit le mode ou la cause; il raconte le passage de l'irresponsabilité à la responsabilité; la manifestation des facultés jusque-là, contenues virtuellement dans les êtres antérieurs à Adam; il justifie le besoin dont l'homme est animé de se rendre compte des attraits de son berceau, de satisfaire son ardeur de savoir, de scruter les causes des mystères dont son existence est entourée; et malgré l'impossibilité où il restera toujours de reconquérir la certitude absolue, il explique la volonté d'obéir à la voix intérieure qui le pousse dans les voies de l'activité morale et intellectuelle.

Le besoin de connaître ne peut être contesté, les systèmes d'explication peuvent l'être toujours. Aucun d'eux ne peut être imposé comme la vérité, et plutôt à Dieu qu'un doute honorable pour l'humanité eût toujours ou le pouvoir de modérer l'ardeur des convictions religieuses, le sang et les larmes n'auraient pas souillé les autels élevés à des systèmes, quelque respectables et avancés qu'ils fussent.

Il est trop vrai que les excès de l'intolérance et du prosélytisme ont toujours trouvé un prétexte, une excuse peut-être dans la sincérité même des convictions. Les temps et les progrès de la raison humaine devaient seuls amener des pensées plus larges et moins tyranniques. Avec l'esprit d'investigation s'est développé l'esprit de tolérance. Les dogmes contestés et expliqués ont perdu le droit qu'ils s'arrogeaient de commander le silence et l'humiliation de la pensée. L'esprit de charité est une des conséquences les plus bienfaisantes qui soient dues à la doctrine de progrès; fruit elle-même d'une étude incessante des évolutions qui ont signalé la carrière de l'humanité.

À côté des vérités reconnues se trouvent des lacunes à combler; Toutes les investigations humaines ne peuvent nous conduire qu'à des suppositions et à des systèmes variés. Tous les systèmes doivent, c'est une condition nécessaire, embrasser les traditions du passé et les faire entrer dans le cadre des faits appréciables et depuis longtemps admis dans le domaine des faits historiques. En présence de la tendance qui nous guide à l'extension de nos facultés intellectuelles, à la destruction des entraves qui en-

chaînent notre esprit, à l'assujettissement de toutes les forces naturelles ; devant l'idée nécessaire d'une cause primitive de vie morale et de mouvement physique, nous n'avons plus, à défaut du système successif de révélations sur lequel nous nous sommes expliqué, qu'à chercher les hypothèses possibles, et tel fut dans tous les temps le travail de l'homme. Il a produit deux écoles différentes ; celle des révéléateurs qui ont enseigné dogmatiquement les faits de la création avec autant de suite et d'assurance que s'ils en avaient été témoins ou avaient reçu réellement la communication qu'ils prétendaient, en effet, leur avoir été donnée ; celle des esprits libres, des penseurs indépendants qui ont reconnu, entre les révélations, les traditions des peuples et les suppositions des grands hommes des temps primitifs, identité de croyances fondamentales. Ils ont retrouvé partout les mêmes faits et la même pensée, mais différemment traduits. Ces derniers ont proclamé que tout se résumait ici-bas dans des doctrines d'explication qui ne variaient que par les détails et l'assurance avec laquelle elles étaient affirmées ou par le doute qui les avait produites. Entre toutes ces doctrines, celles qui concordent le plus complètement avec le fait éprouvé du progrès et de la libération promise à l'esprit, possèdent le plus haut caractère de probabilité. C'est là ce qui nous a conduits à présenter l'hypothèse qui précède comme l'écho des doctrines anciennes et le résumé des opinions émises en différents temps et chez les peuples divers. Le christianisme, suivant nous, n'a pas lui-même fait autre chose ; il a lié les affirmations juives aux doctrines orientales en prenant pour but la fraternité humaine et l'affranchissement de l'esprit. En s'adressant à tous les hommes, il a dû résumer tout ce qu'ils avaient produit dans le passé pour en faire la doctrine de l'avenir ; c'est ainsi que la parole chrétienne a pu être proclamée universelle et qu'elle l'est devenue en effet.

Le christianisme a pris, et il était dans la nécessité de prendre la forme de l'affirmation. Il ne saurait y avoir de doctrine religieuse et d'autorité qu'à ce prix, non pour tous, mais pour l'immense majorité. Parmi les hommes, ceux qui sont condamnés par position à recevoir une doctrine imposée, à l'accepter

sans la discuter, sont toujours et de beaucoup les plus nombreux. Mais si le christianisme a dû prendre cette forme dans l'intérêt de son établissement et de la propagation de l'enseignement qu'il avait répandu, c'est dans son esprit qu'il faut chercher maintenant à comprendre toute sa portée, et non dans les prosternations inintelligentes des fidèles dévoués aux formes du culte et à la lettre des textes. Lui qui est venu apporter aux hommes la lumière et la liberté de la pensée, n'a pas emprisonné dans les entraves éternelles du dogme la fécondité de ses doctrines. C'est dans ses tendances générales qu'il faut chercher la solution de ce qu'il peut offrir d'obscur ou de contradictoire entre les dogmes et les faits ; proclamer la fraternité, c'était abolir virtuellement l'esclavage et la guerre ; proclamer l'immortalité de l'âme et les récompenses futures, c'était enseigner le but de l'humanité dans l'affranchissement de l'esprit sans se renfermer dans la promesse unique et abstraite d'une destinée inintelligible.

Le christianisme et l'histoire sont donc d'accord quant au but qu'ils montrent à l'homme et à la fin qu'ils assignent aux destinées humaines ; le résumé des doctrines anciennes que nous venons de parcourir est d'accord avec tous les deux. En rapprochant ce fait de la doctrine incontestable qui affirme que l'homme progresse conformément au but final de la création et qu'il n'en saurait être autrement, nous serons fondés à déclarer que si c'est commettre une erreur que d'attacher une foi trop facile aux faits qui s'enchaînent dans l'hypothèse, nous n'en commettons pas dans la tendance que nous lui assignons et dans les conséquences qu'elle renferme.

Là, où le témoignage manque par la nature même des choses, la vérité et la force qui résident dans ce que l'on croit la vérité peuvent néanmoins exister. La consécration d'une hypothèse peut prendre le caractère, l'autorité et les effets du vrai. Pour suppléer à l'absence de la vérité absolue, l'hypothèse a produit, pour ainsi dire, une vérité juxtaposée et parallèle sur laquelle elle s'appuie. C'est sur cette ligne hypothétique que sont établies les doctrines dont les fruits ont été recueillis par l'humanité et ont présidé réellement à son développement.

Au surplus, nous avons assez souvent répété, pour prévenir

toute réputation qui s'adresserait à nous personnellement, que nous ne professons en ceci aucune opinion dogmatique. Nous avons parlé de la réalité humaine, et non de la vérité abstraite. Le système, en lui-même, est une thèse toujours offerte à la polémique que voudra entreprendre toute pensée indépendante. Dans toutes les opinions il est toujours une face qui doit rester libre aux investigations ; l'intérêt même de l'humanité le commande. La lettre tue et l'esprit vivifie, est un adage devenu de droit commun. Moïse, lui-même, a laissé libre la pensée humaine. Les adeptes des sectes du judaïsme, avec des sentiments très-divers, des opinions souvent très-oppo- sées, n'étaient pas, à cause de ces dissidences, éloignés des fonctions qui sembleraient devoir être réservées à l'orthodoxie ; on en peut conclure que l'enseignement littéral n'était destiné qu'à la pratique générale, et avait le caractère d'une constitution politique autant que d'une loi religieuse.

L'homme juge, prononce, blâme avec une précipitation singulière. Il se plaint que l'ardeur de connaître n'ait pas eu pour chacun, et dans tous les temps, la certitude pour récompense. L'homme s'égare dans ses vœux. Il n'est pas bon qu'il sache tout, et ce qu'il sait, il est bon qu'il l'ait dû à de lentes et laborieuses recherches. Nous voulons dire que tout savoir et tout sentir, autant du moins que cela est possible à notre organisation limitée, étant le but de l'humanité, l'activité prend sa source dans le besoin même de connaître et s'y alimente. L'homme hypothétiquement placé au terme réservé à l'humanité serait inerte dans la plénitude de la science, comme il le fut dans l'ignorance absolue. Le mouvement, c'est le besoin et le désir.

L'organisation politique des peuples est toujours en rapport avec la pensée morale qui les anime, et en raison des progrès qu'ils ont faits dans la poursuite et la réalisation de la pensée qui les a institués et qui fait leur force. Les secousses politiques n'ont d'autre but que de faire passer dans la pratique ce qui est devenu une vérité dans les idées générales. Lorsqu'un pouvoir immobile s'oppose à la réalisation des actes qui doivent découler de la volonté générale et du but spécial qu'elle se propose dans un temps donné, le concours unanime des forces sociales

contre ce pouvoir intelligent renverse les digues, et la nation marche à l'accomplissement de l'œuvre qu'elle considère comme son devoir et qui est une nécessité de sa vie.

Ce qui est vrai dans l'existence spéciale et secondaire des peuples, l'est nécessairement dans l'existence de l'humanité qui les renferme tous. Or, s'il est vrai que les croyances morales et religieuses soient le fruit des conquêtes successives de la raison humaine, ces conquêtes n'ont eu lieu qu'au moyen de l'activité aiguillonnée par le besoin de connaître et de perfectionner, activité qui implique la marche vers un but et la constance dans la poursuite de ce but. Cette vérité résout au point de départ une question, susceptible d'être examinée au point de vue abstrait et au point de vue historique, sur laquelle nous aurons à nous expliquer encore à ce dernier point de vue ; question qui consiste à décider entre ceux qui prétendent que l'homme créé dans l'état de perfection s'est dépravé, et ceux qui soutiennent que l'homme créé faible et ignorant s'est perfectionné par le travail et l'exercice de la pensée. L'homme, en possession, dès le début, de toutes les connaissances que son organisation comporte, aurait été sans principe d'activité. Il serait resté immobile dans la contemplation de l'œuvre universelle qui n'aurait communiqué à son cerveau aucun genre d'ébranlement, et se serait trouvé dans le monde absolument pour n'y rien faire.

Ce que l'homme ignorait absolument, ce qu'il ignore encore à un haut degré, c'est précisément le secret des causes premières, et, par conséquent, de ses rapports avec Dieu, avec la création, avec ses semblables ; ses efforts ont pour but la découverte de ces rapports, et telle fut l'origine de tant de belles et ingénieuses théories. S'il est un spectacle digne d'admiration, s'il est une contemplation digne de Dieu même, c'est sans doute cette lutte courageuse et sans repos de l'humanité s'avancant à la conquête de la vérité. A chaque pas nouveau qu'elle fait dans la route, l'être divin qui se cache en elle jette un regard plus confiant sur le ciel étoilé qu'il entrevoit à travers les nuages déchirés. Son ardeur, retrempée aux sources mêmes de la vie, lui fait contempler avec une religieuse terreur, mais sans découragement, les vastes ténèbres qui ne prévaudront pas toujours.

Plus l'homme étend ses rapports, plus il modifie dans le sens de la vérité et de la liberté les institutions qui le régissent. C'est ainsi que, partant de l'individu, il est arrivé à la famille, de la famille à la patrie, de la patrie à l'humanité ou à la fraternité universelle. Croyances, opinions philosophiques, institutions politiques et religieuses ont marché de front dans ce vaste travail. Du moment que la création exista, il fallut donc, pour qu'elle pût se perfectionner, que l'élément du travail lui fût donné, qu'il prît naissance avec elle ; l'absence d'enseignement absolu, la soif et la nécessité de connaître ont fourni à l'homme cet aliment à son activité ; la vie morale, intellectuelle, était à ce prix ; savoir, c'est l'immobilité ou la fin ; savoir eût été la mort : la création était la vie à reconquérir.

C'est donc dans la longue et pénible recherche des causes premières que se trouve l'aliment incessant des découvertes, et le nuage qui les couvre est la vie même de l'humanité. Telle est la justification, autant qu'il est en nous de la donner, de la proposition que nous avons émise en commençant : la révélation n'est pas gratuite, nous saurons chaque jour davantage avec l'appui constant, mais sans l'intervention directe de Dieu. Tout serait révélé le jour où la nature soumise à l'homme rendrait inutile l'application de nos sens, où le règne du bien et du juste aurait brisé toutes les contraintes nécessaires sous lesquelles gémit l'humanité.

Voilà ce qui justifie, en général, les hypothèses cosmogoniques et ce que nous, en particulier, nous opposerons à ceux qui ne voudraient voir dans ce travail qu'une rêverie sans portée et sans application. L'indifférence dédaigne ces recherches, et l'incrédulité les raille. L'homme sincère cherche à éclaircir ses doutes et à reconnaître sa loi ; il craint peu la raillerie de ceux qui se proclament exclusivement positifs et pratiques, et ignorent sans doute que ce qu'ils appellent positif est le fruit direct des rêveries dont ils prétendent s'amuser. Il sait qu'il n'y a d'avenir pour l'humanité que dans l'appui de principes fixes qui consacrent et dirigent tous les modes de l'activité humaine ; il sait ce qu'il faut attendre de quiconque se livre à tous les souffles du hasard, et ne voit dans la vie qu'un art de tirer parti de

l'imprévu. L'habileté appliquée à la vie de chaque jour a, sans doute, sa convenance quand elle a sa mesure ; mais cette habileté égoïste s'use bientôt quand elle n'a pas d'ailleurs pour principe et pour soutien une pensée plus féconde et plus générale.

« Le devoir de tout gouvernement est de développer l'instinct
« moral, c'est-à-dire de diriger vers le bien, d'employer au per-
« fectionnement le génie individuel de chaque peuple qui lui
« est conféré par la Providence ; s'il ne le fait pas, il manque à
« sa mission. Tout gouvernement doit être initiateur à l'égard
« du peuple qu'il gouverne ¹. »

L'homme appelé à gouverner ses semblables ne peut pas, ne doit pas se faire l'instrument d'abstractions métaphysiques ; mais il est bon de proclamer qu'une pensée générale, une pensée directrice doit être le guide des puissants et la garantie des faibles ; qu'il n'est pas donné aux régulateurs du monde de vivre hors des lois générales de l'humanité. Il est bon de leur dire que les hommes ne sauraient être trompés longtemps et sans retour, qu'il y a dans ce monde une loi qui met les hommes et les choses à leur véritable place, et dans l'humanité une voix pour glorifier ou pour maudire.

Telle est l'œuvre des prétendus rêveurs. Ils peuvent s'égarer sans doute, mais si le résultat auquel ils arrivent consacre le culte du beau et du bien ; s'il élève l'homme ; s'il épure la sphère qu'il doit parcourir ; s'il crée une loi pour condamner ou pour absoudre, trompés dans les hypothèses qui sont à peine une erreur dans l'immensité ouverte à l'imagination de l'homme, ils ne le sont pas dans le but et dans l'application. C'est à travers les systèmes qu'on est parvenu à conquérir les vérités consacrées, il serait peu sage de mépriser les systèmes quand c'est par eux que le monde a vécu.

Tout peut se résoudre dans ce dilemme :

Il n'y a que des forces et des intérêts ; l'homme est sans passé comme sans avenir, ou, du moins, ce passé et cet avenir sont bornés à un étroit horizon. Il n'embrasse que les faits qui s'en-

¹ M. Ballanche, t. 5, *Palingénésie*, 1, 2^e partie, p. 199.

chainent immédiatement et se combinent avec les intérêts présents ; alors il n'y a pas lieu de puiser, dans l'ordre général des faits et des idées qui les engendrent, une loi providentielle qui imprime le sceau de la moralité à la vie sociale et politique ; en d'autres termes, l'humanité marche au hasard, et l'athéisme est dans le gouvernement comme il est dans le monde.

Mais s'il n'en est point ainsi, s'il existe une conscience universelle qui soit l'écho de la Providence dans le développement de l'humanité, s'il existe une loi morale qui soit la mesure du bien et du mal dans l'action sociale et politique, et le progrès des idées l'atteste, alors c'est une œuvre éminemment utile et pratique que la recherche de cette loi dans l'œuvre humanitaire.

Si les doctrines générales qui appellent l'homme à l'émancipation et à la liberté sous les conditions d'ordre et de justice ont été reconnues dans leur application successive et dans leurs développements, c'est une œuvre éminemment utile et pratique que d'en rechercher la source et le but. La loi, en effet, n'a toute son autorité que quand elle n'est pas isolée des motifs qui l'ont créée et des effets qu'elle devra produire. C'est une tentative sainte dans son principe, féconde dans ses résultats, que de se consacrer à cette étude. C'est une œuvre utile, car les conséquences en sont immédiatement applicables. Si l'on se trompe dans cette recherche, l'erreur ne peut pas être complète, car l'hypothèse est sur les causes, mais les faits sont vérifiés.

Un homme, qu'on n'accusera pas de se nourrir de chimères, reconnaissait dans une discussion solennelle cette influence pratique des idées générales et des recherches philosophiques :

« Ce qu'il y a de nouveau et d'indestructible dans le monde
« politique, disait à peu près dans ces termes M. Guizot ¹, la
« grande révolution qui s'est accomplie depuis le dernier siècle,
« le voici : c'est que les intérêts publics, les intérêts généraux,
« nationaux et les sentiments élevés, généreux, sympathiques,
« jouent un grand rôle dans la politique. Ce ne sont plus des
« forces idéales, non plus des rêves de philosophes, ce sont des

¹ Discours de M. Guizot, séance du mardi 2 juillet 1839, question d'Orient.

« forces réelles, actives, présentes tous les jours et tout le jour
« sur la scène politique.

« A Dieu ne plaise que jamais nous mettions ces nobles forces
« contre nous ! à Dieu ne plaise que jamais les intérêts géné-
« raux, les grands intérêts moraux, et les intérêts qui leur sont
« inhérents, se regardent comme subordonnés, comme sacrifiés
« à une politique pusillanime et égoïste, soit au dedans, soit au
« dehors. Ce serait un affaiblissement matériel et un décri moral
« dont il serait difficile de mesurer la portée. »

Nous n'avons pas ici à suivre l'application de ces grandes idées dans la conduite de l'homme d'Etat ; nous n'osons pas même appliquer à nos recherches particulières les paroles de l'orateur. Elles s'adressent, en général, à tous les nobles élans de l'âme, aux grands mouvements de la pensée qui tendent à ramener l'homme au sentiment du vrai et du beau ; notre ambition, sinon notre espoir, est d'occuper une humble place parmi ceux qui se dévouent à leur culte.



LIVRE DEUXIÈME.

ÉDUCATION PROGRESSIVE DE L'HOMME DEPUIS LES TEMPS PRIMITIFS. ÉTABLISSEMENT DU LANGAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Nous nous sommes efforcé jusqu'ici de mettre en évidence cette vérité que Dieu se révèle peu à peu, mais constamment, à l'être fini ; que l'ordre dans lequel se succèdent les révélations et le progrès continu qui les unit l'une à l'autre, sont la preuve et la manifestation de la pensée divine dans l'humanité. Nous avons dit que cette révélation progressive et continue, récompense méritée par les travaux de l'homme, nous paraissait une idée plus grande et plus conforme à la sagesse immuable que l'intervention directe, théâtrale, pour ainsi dire, et mesurée par époques de l'action divine dans les transformations religieuses et sociales. Le perfectionnement introduit par intervalles convient au travail de l'artiste, méditant sur son œuvre et y revenant, riche du fruit de ses méditations nouvelles, pour la corriger toujours, mais il exclut cette vaste et sublime contemplation de l'univers qui fortifie l'humanité par le sentiment de la grandeur à laquelle elle peut s'élever. L'homme n'attend plus qu'une main surhumaine, lui distribue sa tâche et jalonne sa route, il la mesure aujourd'hui et conçoit une idée plus haute de lui-même et de ses destinées quand il les contemple s'avancant libres et majestueuses sous les regards de Dieu.

L'adhésion donnée à la solidarité de tous les hommes, pris dans tous les temps et travaillant au développement de l'œuvre commune de perfectionnement, suffirait seule à prouver l'unité

de l'espèce. Cela justifie en principe et en fait le sentiment de fraternité universelle qui est la loi de l'humanité, et en deviendra définitivement le guide par la propagation de la vérité. La multiplicité des germes et la séparation absolue des races seraient des faits contradictoires avec l'unité qui leur serait montrée comme but.

Est-il bien rationnel d'assimiler, comme on l'a fait, l'espèce humaine à une grande machine dans laquelle la diversité des moyens se résume dans l'unité de l'action ; de la décomposer dans tous ses éléments pour en constater la variété et de la recomposer ensuite pour montrer ces éléments divers fonctionnant vers une même fin ? Cette analyse conduit, suivant nous, à des conclusions contraires à celles qu'on a voulu en tirer. En effet, du moment que nous abandonnons les surfaces, une machine décomposée nous offre des éléments s'aidant, s'engrenant pour constituer une force unique, mais divers, mais matériels, mais inertes en dehors de l'impulsion qui les fait mouvoir ; l'humanité décomposée n'offre toujours que des hommes, que la répétition du même instrument, complet en chacune de ses parties, c'est-à-dire un élément identique et des intelligences concourant par le fait de la volonté à constituer une puissance unique et libre.

Ces sortes de comparaisons, on ne saurait trop le faire remarquer, se bornent toujours à de grossières apparences, et ne peuvent présenter que des analogies incomplètes. Celle-ci pécherait par sa base et pourrait s'appliquer tout au plus, et sous toutes réserves, au système universel et non pas à l'espèce humaine ; c'est-à-dire que, le système universel ne nous étant pas connu, nous pouvons en saisir seulement quelques apparences auxquelles d'autres apparences assez superficielles peuvent être rapportées. Ici, du moins, la diversité des moyens ou des rouages est évidente, et leur concours nécessaire ; mais quand l'homme intervient, c'est comme force unique et identique. L'homme est le seul représentant de l'action morale. Puisque chacun des êtres qui composent l'espèce humaine est soumis aux mêmes devoirs et doit arriver au même point, c'est que chacun a été compris dans la distribution des fonctions sociales, d'une manière qui peut être inégale, mais sans que les degrés changent l'iden-

tité des fonctions elles-mêmes. C'est cette considération qui nous a conduits à établir en principe l'autorité absolue de l'espèce au point de vue et comme conséquence de son unité morale.

Il n'en reste pas moins vrai jusqu'à présent que nous ne pouvons établir, historiquement, la cause des différences des races, et que physiquement les explications ne sont encore que des systèmes. Le temps et les influences du climat sont encore controversés. Avant de nous engager dans une telle recherche, nous avons besoin qu'une grande latitude soit accordée à nos hypothèses; d'autres peuvent risquer les leurs, nous les accueillons, nous sommes prêts à applaudir à toutes les tentatives. Dans les questions dont rien n'éclaire les origines, il n'y a pas d'autre accès que les suppositions, et nous en acceptons une, ne fût-ce que pour entrer dans l'examen que nous avons à faire.

Dans l'origine, les hommes n'auraient-ils pas été mêlés dans leurs variétés? et malgré ces variétés, n'auraient-ils pas pu se multiplier dans leur vie barbare et animale, sans plus de distinction entre eux qu'il n'en existe entre les animaux de même espèce, quelle que soit la différence de leur couleur? n'auraient-ils pas pu se trouver mêlés à leur séjour primitif, de la même manière qu'ils le sont aujourd'hui sur quelques points du globe, avec la différence qu'y apporte la grandeur du théâtre et des agrégations similaires amenées et continuées par les affinités morales et physiques?

C'est une pure hypothèse sans doute; mais c'est celle qui s'offre à nous pour aborder les questions que soulève la recherche de l'origine, du développement et de la dissémination de l'espèce.

Elle n'est pas tout à fait gratuite, d'ailleurs, et nous aurons quelques aperçus à présenter à l'appui.

Nous ferons d'abord et de nouveau remarquer que cette communauté de séjour est surabondante comme preuve de la fraternité humaine, au point de vue général, et comme justification des conséquences de solidarité qu'on en déduit. Il nous suffit, quant aux effets politiques et sociaux, d'avoir constaté la fraternité morale qui réunit les hommes; elle est justifiée par l'identité du but proposé à tous également et par celle de l'es-

pèce. Mais cette fusion ajouterait à l'unité, qui est incontestable comme espèce, l'unité plus complète encore qui résulterait évidemment de la communauté du séjour, du point de départ et des conditions, même physiques, où se trouvaient les premiers hommes ; de l'unité de race, en un mot.

La fraternité directe et la consanguinité sont constatées surabondamment pour la race dite caucasienne, car l'histoire fait remonter au même berceau tous les peuples de cette race. Nous pourrions, pour le besoin de nos recherches sur la civilisation, nous borner à cette remarque, puisque en résumé toute la question pour l'avenir est une question de civilisation, et que l'étude du passé n'a d'intérêt réel que par sa connexité avec l'avenir ; si nous cherchons à pénétrer plus avant, c'est donc parce que nous ne nous dissimulons point que le dogme de la fraternité humaine ne saurait être trop fortifié, et qu'il peut l'être encore aux yeux de ses antagonistes d'une manière plus complète par des relations plus intimes entre les races.

Il ne leur suffit pas, en effet, que l'espèce soit la même, ils concèdent même que cette unité de l'espèce suffit pour établir entre les hommes des liens de charité et de fraternité au point de vue moral ; mais ils voudraient encore qu'un lien plus étroit autorisât la doctrine ; que les races, indépendamment de la fraternité de l'espèce, fussent sœurs par la chair et par le sang.

Nous pensons qu'il n'est point impossible qu'il en soit ainsi. Nous pouvons dire du moins que parmi tous les systèmes produits sur ce sujet, et dont aucun ne peut revendiquer l'autorité de la démonstration, celui-ci n'est pas le plus impossible. Les observations qui vont suivre, et sur lesquelles nous ne pouvons cependant méditer longuement, auront peut-être pour résultat de le rendre plus probable.

A priori, nous pouvons dire que le but des hommes étant le même aussi bien pour une race que pour l'autre, et s'adressant à l'homme en général, une création multiple et surtout différenciée est contradictoire avec le devoir unique à accomplir. Dans la création multiple, se trouverait sinon le germe d'une hostilité nécessaire, au moins d'un antagonisme probable, lorsqu'il ne doit exister qu'association, ou tout au plus rivalité

d'efforts vers l'accomplissement du même objet, et telle est la tendance universelle. Nous pouvons donc présumer, également *à priori*, que cette multiplicité n'a point existé. Cette réflexion, qui ne repose que sur une donnée bien générale, sans doute, nous conduit pourtant à examiner s'il n'y aurait pas eu entre les variétés un point d'union possible.

CHAPITRE II.

Nous sommes obligés de reconnaître qu'à aucune époque historique ou anté-historique traditionnellement appréciable, les hommes ne se retrouvent unis et confondus sans distinction de race. Il ne s'agit donc pas de reconstituer une société perdue, mais de savoir si, avant toute séparation, le même sol a pu servir d'asile à tous les hommes primitifs; de savoir si cela choque absolument la raison et les traditions, ou si ces traditions contiennent sur ce point quelque chose que la raison puisse avouer.

L'époque appelée diluvienne nous montre les races déjà séparées; séparées aussi complètement qu'elles le sont aujourd'hui, plus peut-être. La raison universelle, la communication des peuples, les alliances, les sentiments d'humanité ont fait d'immenses progrès; la fusion ou l'absorption des races dans la race supérieure, fait fort éloigné de nous assurément, ne paraît pourtant plus une chose irréalisable dans l'avenir. Le temps qui s'est écoulé avant le déluge a-t-il suffi à la modification d'un type primitif, unique? en supposant ce type absolu, parfait ou imparfait: par la dégradation dans le premier cas, par le perfectionnement dans le second. C'est ce qu'une chronologie raisonnable ne permet pas de croire. En laissant de côté les chiffres monstrueux des anciens peuples de l'Asie, ou en les commentant d'après les documents authentiques, nous arrivons à la seule conclusion scientifique qui puisse être adoptée et qui se résume dans les trois chronologies des Samaritains, de la Vulgate et des Septante. Peu importe que des calculs partiels fassent varier ensuite telle ou telle époque, la limite appréciable est là. Les Septante qui nous donnent le calcul le plus large sont aussi, à notre

avis, les interprètes de l'opinion la plus probable. S'il n'y a pas de chiffre absolu, il y a donc une limite que la raison ne permet pas de franchir.

Le temps qui s'est écoulé depuis la première apparition de l'espèce humaine, soit dans son exemplaire unique, soit dans les types mêlés ou séparés, jusqu'au déluge, quoique rigoureusement indéterminé, ne peut donc pas être supposé plus long que celui qui l'a suivi et s'étend jusqu'à nous. Tout annonce que cet intervalle a, au contraire, été beaucoup plus court. Ainsi les conditions de temps qui n'ont pas suffi pour changer, pas même pour modifier la race nègre, depuis l'époque assignée au déluge, n'ont pas suffi, et à bien plus forte raison, pour faire de cette race la dégradation d'un type primitif, unique, aujourd'hui divisé, en supposant ce type celui de la race supérieure. Dès lors, si nous voulons arriver à ce résultat que les races n'en sont qu'une et ont eu un point de départ commun à toutes, nous serons contraints d'admettre que les nuances qui les ont séparées alors, étaient moins considérables que celles qui les séparent aujourd'hui. Pour les familles de la race blanche, la question du séjour primitif ne nous paraît pas douteuse. Nous avons établi que toutes les populations historiques et civilisées rayonnaient à partir d'un foyer commun que nous avons dit être la Baetris, séjour de la première société organisée, et plus exactement les versants de l'Himalaya les plus rapprochés des hauteurs les plus grandes. Ce fait certain pour la race blanche arrivé à un très-haut degré de probabilité pour la race jaune. Nous avons à examiner si, pour cette dernière race, la probabilité peut s'accroître, et si la race éthiopienne ou nègre ne viendrait pas aboutir au même point ; si, à défaut de témoignages suffisants, nous n'aurions pas à recueillir quelques probabilités qui nous apprirent à quel degré la marche des races est d'accord avec la marche de la civilisation.

Les races ne paraissent pas être séparées entre elles, et pour ainsi dire graduées physiologiquement par des intervalles égaux. S'il en était ainsi, l'hypothèse du perfectionnement progressif et graduel des races pourrait y trouver un argument. Mais le nègre et le Mongol ne sont pas à la même distance du Caucasien. Le

nègre est à une plus grande distance du Mongol ou jaune, que celui-ci ne l'est du blanc. En un mot, la différence qui sépare les peuples de race jaune des peuples de race blanche est beaucoup moins tranchée que celle qui distingue les nègres de toutes les deux. Aussi a-t-on pu soutenir que les Mongols et les Caucasiens avaient formé originairement une seule race¹. Il faudrait entreprendre un travail exclusivement renfermé dans ces questions, pour s'engager dans cette polémique qui ne saurait être isolée des preuves ou des considérations qui l'appuient. Sans nous imposer la discussion sur cette identité, nous pouvons au moins reconnaître dans l'hypothèse la preuve de similitudes assez marquées, pour que les différences présentent un obstacle moins formel aux modifications que le temps, les influences locales et la culture de l'intelligence auraient pu y apporter. La séparation actuelle et moins profonde des deux races supérieures, eu égard à la distance qui les sépare toutes deux, quoique inégalement, de la race nègre, pourrait donc, à la rigueur, être interprétée par des raisons puisées dans l'examen des conditions auxquelles elles ont été soumises, et la question d'unité en serait fort simplifiée. Non-seulement elle le serait par le fait, mais aussi par les inductions que l'on en pourrait tirer pour la race noire. Cela ne détruirait pas cependant les degrés actuellement existants, et, par leur extension du Caucasiens au Mongol et du Mongol au nègre, on retomberait dans la question insoluble des trois races présentées comme un perfectionnement graduel ou une dégradation successive.

La recherche de l'unité dans un seul germe perfectionné nous fait retomber dans les difficultés qui résultent, soit du temps, soit du défaut de documents. Ce même germe, successivement dégradé dans l'espèce, est un démenti formel à l'ordre établi par la Providence. Nous l'avons dit, la dégradation se conçoit dans les individus, à la rigueur dans une agrégation d'individus sous certaines influences. Mais la dégradation, s'étendant sur l'espèce, est une idée contredite et renversée d'avance par l'observation des destinées de l'humanité tout entière.

¹ Charles White, an Account of the regular gradation in man.

Nous pouvons remarquer que l'on ne voit pas les espèces animales se perfectionner en s'alliant dans leur propre sein, mais par l'union des races inférieures avec les supérieures. En admettant pour l'espèce humaine que la race la plus malheureuse et la plus disgraciée ait vécu la première, et dans les mêmes conditions de climat où elle se trouve aujourd'hui, il n'y avait donc aucun motif pour qu'elle changeât. Cette observation peut nous autoriser à croire que cette race n'a pas vécu toujours où elle est, à moins qu'on n'admette la diversité dans l'espèce, et alors la question même de perfectionnement d'une race à l'autre tombe avec l'unité. Quant à la question de temps, ce que nous pouvons donner comme un fait, si nous ne remontons pas au delà de l'époque diluvienne, est encore le plus probable si l'on remonte à l'époque primitive. On ne saurait admettre en effet que le temps qui s'est écoulé entre l'apparition de l'homme et le déluge ait été plus long que l'intervalle qui sépare le déluge de notre époque. Il est même très-probablement plus court et de beaucoup ; ainsi nous ne voyons pas de place pour la transformation, telle qu'il faudrait la concevoir dans le cas de la succession progressive et directe des races, en nous renfermant dans les seules considérations tirées de l'ordre physiologique.

Mais nous ferons observer que la question des variétés humaines ne peut se renfermer tout entière dans cette limite. Il reste encore à décider si l'intelligence qui nous distingue des animaux ne crée pas des conditions particulières applicables à la question des races.

Il est, d'ailleurs, des faits qui doivent figurer dans cet examen et qu'il est utile de mettre en lumière si l'on veut asseoir un jugement en connaissance de cause.

CHAPITRE III.

Les populations nègres ne sont pas toutes, et à beaucoup près, établies en Afrique. D'un autre côté, depuis la couleur de la peau, considérée comme premier caractère différentiel, jus-

qu'aux caractères complets dont la réunion constitue la race noire proprement dite, on peut suivre une série de différences. Le point de départ de cette série, en prenant pour type le caractère caucasien, peut être établi au berceau même attribué aux populations civilisées. Une des objections les plus fortes que l'on oppose à l'unité primitive des races et aux modifications attribuées à l'influence du temps et des climats, est la couleur inaltérable de la peau et les conditions physiologiques qui lui seraient particulières ; cette objection, en tant qu'on voudrait l'opposer à la possibilité d'un séjour commun, tombe devant la couleur d'une grande partie des habitants de l'Inde. Leur couleur n'empêche pas de les compter au nombre des membres de la race supérieure. La séparation de race ne se trouve plus fondée que sur la différence des traits et des cheveux, et la difficulté est assez grande encore.

Une portion considérable de la population de l'Indostan est noire. Si, par les traits et les caractères de la physionomie, elle se rapporte au type caucasien, par la couleur elle se rapproche des nègres de l'Afrique. Les Malais, que les naturalistes hésitent à rattacher à une race plutôt qu'à l'autre, intermédiaires par le territoire qu'ils occupent entre l'Orient, l'Indostan et la partie orientale de l'Afrique, sont intermédiaires aussi par leurs caractères extérieurs entre les Mongols, les nègres et les Caucasiens auxquels on ne peut pas dire qu'ils soient plus étrangers qu'aux autres variétés.

Ainsi, sur une grande partie du globe, nous voyons les races se mêler à leur point de contact. Les combinaisons les plus complexes ne parviennent cependant pas à former, en résultat, une variété nécessairement distincte et qui doit être isolée des trois variétés principales. Plus les rameaux se rapprochent du siège principal actuellement affecté aux races, plus le type particulièrement caractéristique de chacune d'elles est tranché. Ainsi, le nègre d'Afrique est, au premier coup d'œil, radicalement séparé du Caucasien de l'Himalaya comme du Mongol de l'Altaï ; ce dernier est radicalement séparé de ce même Caucasien comme il l'est du nègre. Mais entre les monts de la Lune, où la race nègre a son siège, et l'Himalaya, siège de la race blanche,

il existe des populations intermédiaires qui, par leurs caractères extérieurs, peuvent être rapprochés soit de l'une, soit de l'autre. Entre l'Altai, l'Afrique et l'Himalaya, il y a une séparation radicale, mais le Malais offre un point d'union où les trois races paraissent s'être fondues en une seule ; entre l'Altai et l'Himalaya, enfin, il y a toute la distance du Mongol au Caucasiens, mais les nations intermédiaires tiennent de l'un et de l'autre. Remarquons que, dans ces mélanges où la race caucasienne figure, la position centrale et dominante lui reste toujours. Historiquement c'est à elle que les autres se rattachent, tandis qu'aucun document ou aucune supposition raisonnable ne peut lui faire prendre sa source à l'origine des deux autres.

La race mongole reste enfermée dans l'orient de l'Asie où, en général, elle a dirigé ses conquêtes ; c'est là, du moins, que ces conquêtes ont eu un caractère fixe et durable. La race nègre ne quitte l'Afrique que sous l'influence d'une volonté étrangère et lorsqu'elle en est arrachée par un odieux trafic. La race blanche, ennemie de cette immobilité héréditaire, avide de changements et d'aventures, se répand sur tout le reste du globe, et rien n'arrête la marche de ses envahissements. C'est elle qui a retrouvé les autres, les a refoulées ou soumises, et menace par ses perpétuels accroissements, non-seulement de les vaincre, mais de les absorber ou de les détruire. Au fait du parallélisme des races, nous pouvons donc joindre leur union seconde et reconnaître la prédominance du type particulier à chacune d'elles dans les races mixtes, comme proportionnelle au rapprochement du rameau à la tige principale à laquelle il se rattache.

Quand on soutient, comme on l'a fait, la distinction absolue des races, on est conduit à croire que les principales, si ce n'est toutes, sont autochtones du sol où leur siège a été fixé. Mais on est arrêté tout d'abord par l'inraisemblance d'une telle doctrine qui choque à la fois et la simplicité de la création, et la solidarité des hommes dans l'œuvre commune ; on l'est en particulier par une difficulté plus à notre portée et à laquelle il faudrait avant tout répondre.

L'homme se développe sans doute en vertu du principe progressif dont il est doué, mais il ne peut agir conformément à ce

principe qu'en raison des moyens dont il est entouré. Ainsi, et sans tenir compte de l'infériorité de race, le nègre n'aurait pu se développer comme le Caucasien, comme le Mongol, parce que les conditions de sol, de climat, de végétation, de population animale ne le lui auraient pas permis. Le Mongol, dans les vastes steppes de son sol asiatique, avec les exigences particulières à la vie nomade, à laquelle il était, pour ainsi dire, condamné à se soumettre, ne se trouvait pas non plus dans les conditions favorables au développement rapide des populations. La dispersion des familles neutralise les forces actives du corps social comme la dispersion des idées en neutralise la puissance et la fécondité.

Cependant, à moins de considérer l'espèce humaine comme le résultat de combinaisons aveugles et le produit du hasard, le développement de l'espèce dut être et fut une des pensées divines dans la création de l'homme. Il est donc naturel de ne pas séparer les moyens de la fin, et de croire que l'homme a pris naissance aux mêmes lieux où existent les moyens de conservation et de développement, où nous sommes invinciblement conduits pour trouver la plus grande partie des espèces animales et des végétaux nourrissants. Plus on s'éloigne de l'Asie, en effet, et dans l'Asie même plus on s'écarte du centre et des versants des plus hautes montagnes, plus les animaux réduits à la domesticité deviennent rares, moins les types de genre sont nombreux. C'est au centre de l'Asie que non-seulement les espèces sont plus nombreuses, mais qu'elles sont plus appropriées aux services que l'homme en pouvait tirer. La même observation s'applique aux végétaux.

Si l'union des races s'était faite par le rapprochement successif de chacune d'elles vers leur point de contact actuel, il y aurait dans ce fait une contradiction avec cette croyance générale fondée sur les traditions des peuples qui donne le nord de l'Inde pour origine aux peuples de la Péninsule. La race nègre, dépourvue de moyens et d'inventions comme elle l'est encore, ne pourrait s'y rendre aujourd'hui ; à bien plus forte raison ne l'aurait-elle pas fait alors où le peu qu'elle a appris devait lui manquer absolument. Il y aurait contradiction avec cette autre

croyance chinoise qui fait venir de l'ouest les populations de l'orient de l'Asie.

La concordance de ces deux opinions est remarquable dans la question qui nous occupe. La position centrale que nous avons assignée à la race caucasienne à laquelle les autres viennent aboutir est nettement indiquée dans cette double tradition. Le nord de l'Inde et l'ouest de la Chine se rencontrent précisément au point où nous avons constamment trouvé la source des populations primitives. L'observation et la tradition s'accordent et sont loin d'interdire de donner une origine caucasienne probable à toutes les races dans un temps dont la durée nous échappe.

CHAPITRE IV.

Ce fut là, sans doute, l'opinion traditionnelle que voulut exprimer Moïse quand il plaça l'origine de toutes les races dans la famille de Noé. Mais cette assertion, dont le motif est facile à deviner, n'exclut pas la recherche des faits dont elle est l'expression succincte.

La Genèse permet de croire que Moïse ne repoussait pas l'idée qu'il eût existé, à l'origine des choses, des hommes entièrement barbares et antérieurs non-seulement à Noé, mais à Adam qu'il prend pour type de la création unitaire : le premier qui me rencontrera me tuera, dit Caïn. Or, si Adam est le premier homme, après le meurtre d'Abel il ne reste que deux hommes sur la terre, Adam et Caïn. La naissance de Seth est postérieure à l'éloignement de Caïn, et la Genèse dit expressément ' qu'il a été donné à Ève pour remplacer Abel. Moïse donne la descendance des deux frères et ne fait mention d'autres enfants qu'après la naissance de Seth ².

Les traditions arabes reconnaissent qu'il y eut des hommes sauvés par Noé. Pour ceux qui voient dans le déluge des livres

¹ *Gen.*, chap. iv, v. 25.

² *Gen.*, chap. v, v. 4.

saints le tableau étendu d'une catastrophe réelle, mais moins vaste, et une image des premières luttes de l'homme contre les eaux qui couvraient presque toute la terre; qui voient dans Noé l'emblème de l'unité de l'espèce, peut-être cette tradition n'est-elle point infirmée par le récit de Moïse. Il n'y a là que l'expression d'un fait sous-entendu par lui, ou supprimé dans l'intérêt des opinions qu'il voulait inculquer à son peuple.

Par l'accord de ces traditions et l'unité qui a dû présider à la création, il semble que l'on puisse admettre l'existence antérieure d'une race non définie, mais barbare, également étrangère à la famille de Noé et à la race d'Adam. Il semble que l'on puisse ajouter que, peut-être, les races ont existé simultanément au même point central, et que c'est de là qu'elles se sont répandues sur le globe.

Nous concevons qu'il soit permis d'élever des doutes sur cette assertion et qu'il soit nécessaire d'insister sur ce fait de l'existence d'hommes avant l'introduction ou l'action de l'élément moral. Cette donnée sera plus amplement justifiée par l'exposé de la barbarie dont aucun peuple ne fut exempt. Nous poursuivons l'examen de la question sous le seul aspect de l'unité des races, en dépit des diversités apparentes qui les séparent.

Dans l'ignorance où nous sommes de l'état dans lequel se serait trouvée cette première population, nous n'avons que des inductions qui dérivent de la barbarie dont nous exposerons les preuves, et de l'analogie déduite des témoignages contemporains puisés dans les récits des voyageurs. Ce double témoignage ne nous permet pas de nous figurer les hommes primitifs autrement que dans un état qui rappelle la vie des singes. Cela n'est sans doute qu'une image très-imparfaite et même inexacte, mais il ne s'agit que de désigner sommairement des rapports qui ne dépassent pas un premier coup d'œil. Nous proclamons l'abîme qui sépare le moins imparfait des animaux du plus barbare individu de l'espèce humaine.

La vérification de cet état d'apparente animalité est possible encore dans l'étude des misérables peuplades dont les voyageurs nous entretiennent. Peuplade semble même un terme encore trop relevé, car on rencontre quelques êtres réellement réduits

à la vie des bêtes, isolés comme elles et cherchant leur nourriture par les mêmes moyens.

Dans cet état des différences de couleur, ou certaines modifications de forme sont plus admissibles, sans que l'on puisse en inférer une séparation radicale entre les variétés

L'homme, avant d'être parvenu au premier degré de l'intelligence et de la moralité, réduit à la seule organisation physique et à des germes non développés, pouvait n'être pas fixé dans sa forme inaltérable. Il y avait des variétés possibles, quoique moins profondes qu'elles le devinrent, sans que l'unité première en fût nécessairement détruite. Les modifications qui devaient se produire n'auraient pas exigé alors, pour séparer les hommes, un temps aussi long qu'il le faudrait aujourd'hui pour effacer les nuances qui les distinguent. En effet, la séparation était moins tranchée d'une part, et, d'autre part, les résistances n'étaient pas les mêmes.

C'est une observation constante, que l'influence des milieux est d'autant plus considérable sur les êtres organisés que ces êtres sont doués d'une organisation moins parfaite et moins compliquée. L'action que les climats et les conditions locales exercent sur les végétaux est plus prompte que la même action sur les animaux et plus particulièrement sur les hommes. Quelle en pourrait être la cause, si elle ne se présentait tout naturellement dans l'état passif des végétaux en présence des forces de la nature ? L'activité des animaux n'est que celle des organes, ou un certain degré d'intelligence directement et matériellement provoqué. Ils sont à l'état passif pour tout ce qui dépasse leur prévoyance généralement si bornée. Cette résistance devient immense dans l'homme en raison de la grande perfection de son organisation, et il aurait persisté plus constamment dans le type primitif, quel qu'il fût, si la puissance morale n'avait créé pour lui des conditions d'un autre ordre bien supérieures aux résistances de la forme. On peut présumer que si l'homme était resté barbare, les modifications de couleur et de forme seraient bien moins tranchées. Sous les rapports intellectuels et physiques, l'animal est ce qu'il était aux premiers jours du monde, ce qu'il sera jusqu'à la fin. L'homme peut être envisagé sous

trois aspects très-distincts : celui d'animalité primitive, où les instincts prédominaient, dans lequel les différences ou les rapports de la forme, dénués d'importance, ne causaient ni répugnance ni affinité ; puis l'état de progrès intellectuel, où les forces de l'intelligence ne dominent pas encore les répugnances et les affinités, dans lequel, par conséquent, les races ont dû s'établir et se perpétuer ; enfin, l'état où l'intelligence doit dominer la matière et vaincre les répugnances de la forme, et produire, par la supériorité de raison, ce que l'indifférence produisait au point de départ. C'est dans le second état que nous sommes encore, et nous ne le franchirons jamais complètement, parce que la victoire de l'esprit est l'infini qu'on se propose et qui ne sera point atteint.

L'homme ne résiste pas seulement à l'action des agents extérieurs, il ne se borne pas la différence qui place l'homme et les animaux dans des conditions si dissimilaires. Non-seulement l'homme résiste en vertu de sa puissance organique et intelligente, mais il puise dans l'exercice de cette puissance une cause constante et successivement augmentée de perfectionnement même physique, et c'est là ce qui peut rendre raison des variétés principales et des nuances nombreuses qui subdivisent l'espèce.

On a observé que les animaux, restés à l'état sauvage, conservent même, sous des latitudes différentes, l'uniformité presque complète du type dont ils descendent. Les modifications se bornent, en général, à la qualité et à la couleur du système pileux ; on pourrait trouver dans cette observation une analogie applicable à l'homme. Si les résistances, en effet, sont en raison de l'état plus parfait de l'organisme, l'homme doit résister plus qu'aucun autre être. Mais, à côté de l'animal sauvage qui varie peu, nous pouvons observer l'animal domestique dont les innombrables variétés provoquées par le caprice ou la volonté semblent sans limite. L'animal civilisé, si l'on peut ainsi dire, peut être assimilé à l'homme, en ce sens qu'une volonté, quoiqu'elle lui soit étrangère, domine désormais ses intérêts et les conditions physiques de son existence ; l'homme social subordonne sa vie physique aux calculs et aux intérêts nés de son

développement moral et d'une volonté qui lui est personnelle et dont les inspirations s'agrandissent et s'élèvent sans cesse. De là les croisements de race, de là des modifications intellectuelles et organiques qui expliquent les variétés et les nuances qui les multiplient.

Nous trouvons dans un ouvrage estimable ¹ des considérations et des faits que nous ne pouvons présenter que sous une forme très-abrégée, mais qui, sous cette forme, sont des conclusions sous lesquelles est renfermée la donnée générale qui précède.

« L'intelligence entraîne dans son mouvement les formes extérieures qui l'expriment ; cette cause varie comme les individus et même comme les sociétés dont les aptitudes et les tendances offrent des différences marquées. Les caractères des races ne sont pas plus permanents.

« L'organe de l'intelligence est bien supérieur aux climats. Le système nerveux encéphalique a gouverné l'organe. Le travail intellectuel fait de la tête un centre de fluxion où domine l'énergie vitale, elle se développe, le système pileux s'active.

« Ce fait seul du travail intellectuel a pour effet d'amollir et d'allonger la laine grossière dont la tête était couverte et qui manquait d'aliment. A mesure que les cheveux s'allongent, la coloration devient moins foncée ; l'angle facial se rapproche de l'angle droit.

« Dans la race jaune, avec le développement de l'organe cérébral antérieur les pommettes seront moins saillantes et les yeux regarderont droit.

« Le développement du système nerveux encéphalique suffit donc pour produire le passage d'une race à une autre. L'instabilité qui existe dans ce développement en cause les nombreuses variations. De là, le grand nombre de variétés dans l'espèce quand on y joint l'influence des milieux et des croisements.

« Dans la race blanche elle-même, le défaut de culture atrophie. Les Lapons, les Groenlandais ont les cheveux courts, les pommettes saillantes, le teint sale et brun.

¹ M. Marcel de Serres, *De la cosmogonie de Moïse dans ses rapports avec la géologie*, 2^e édit., t. 2.

« Il ne faut donc pas assigner un berceau différent aux différentes races humaines et s'appuyer à cet égard sur l'incompatibilité de leurs caractères physiques. Toutes se fondent les unes dans les autres et proviennent d'une même source diversement modifiée. Les historiens arrivent lorsque le genre humain est loin de son départ et ne disent rien de ces temps éloignés ¹. »

Les variétés, qui étaient moins frappantes au commencement, ont donc pu se former ou s'accroître sous des influences physiques et intellectuelles. La masse, attendant le développement, présentait un moyen terme au-dessus duquel certains hommes s'élevèrent et formèrent le germe des variétés, tandis que d'autres firent peu de progrès. De là, l'immense différence qui a lieu aujourd'hui. Bien loin de prouver la séparation radicale, la séparation actuelle elle-même trouve son explication dans la théorie; elle n'est que le résultat du temps d'arrêt à des degrés inégaux de la race primitive.

Nous ne nous dissimulons pas ce que cette forme axiomatique et absolue peut soulever de résistances; aussi ne voulons-nous pas nous borner à cet exposé, encore moins présenter notre opinion comme une autorité suffisante. Nos doutes personnels et notre incompetence sur les matières de physiologie nous font une loi de chercher dans une autorité plus haute une justification pour nous et un appui pour la doctrine. Le docteur Prichard ² et d'autres physiologistes vont nous la fournir.

CHAPITRE V.

Les différences sur lesquelles on fonde la distinction des races sont établies sur les variétés de la couleur, de la structure des cheveux, sur les différences de forme et de configuration. Nous

¹ M. Marcel de Serres.

² *Hist. naturelle de l'homme*, comprenant des recherches sur l'influence des agents physiques et moraux considérés comme causes des variétés qui distinguent entre elles les différentes races humaines, par J.-C. Prichard, trad. de l'anglais par le docteur F. Roulin. 2 vol. in-8°, 1843.

présenterons la question sous ce double aspect; s'il reste prouvé que ces diversités se résument dans une organisation unique, et que les races peuvent passer d'un état à l'autre, l'unité de l'espèce sera constatée. La propagation, à partir d'un point unique, ne pourra plus être contestée par l'argument tiré des séparations de race, et les conclusions qui précèdent perdront le caractère absolu qui pouvait les faire paraître douteuses.

Après avoir examiné les phénomènes les plus frappants de la variété dans les races, le docteur Prichard pose ce principe exprimé par Blumembach, et adopté par M. Geoffroy Saint-Hilaire, que la variété dans les races est due « à une puissance vitale » existant dans les corps animés, puissance en vertu de laquelle « l'organisation reçoit des circonstances extérieures une direction particulière, et offre quelquefois des déviations très-sensibles » de son uniformité générale ¹.

Il conclut ² « que toutes ces variations sont possibles seulement dans certaines limites, et qu'elles n'altèrent jamais le » type particulier de l'espèce.

« Les hommes sont peut-être plus exposés qu'aucune autre » espèce d'animaux aux diverses influences du climat; et, d'une » autre part, la civilisation produit dans leur condition des changements plus grands que ceux qui résultent de la *domestica-* » *tion* chez les espèces inférieures.....

« L'influence des facultés intellectuelles doit d'ailleurs » s'exercer d'une manière beaucoup plus large chez les hommes » que chez les brutes.... Nous pouvons donc, à *priori*, nous at-

« tendre à découvrir, dans les caractères psychologiques des » races humaines, des changements semblables à ceux que nous » observons chez les animaux, mais qui seront portés à un de- » gré incomparablement plus grand.

« Je rechercherai ³ s'il y a un type commun spécifique qui se » conserve au milieu de toutes ces variétés, et je m'efforcerai de » déterminer si les différences que l'on trouve, en comparant

¹ *Hist. naturelle de l'homme*, t. 1^{er}, p. 79.

² *Ibid.*, t. 1^{er}, p. 100.

³ *Ibid.*, t. 1^{er}, p. 101.

« entre elles des races humaines fort éloignées les unes des au-
« tres, sont de nature à pouvoir rentrer dans les limites du prin-
« cipe de variation. »

Nous n'essayerons pas de suivre l'auteur dans le développe-
ment des observations à l'aide desquelles il établit ce type com-
mun spécifique. Ces recherches ne sont pas de nature à être
données par extrait ou isolées de l'enchaînement qui fait leur
autorité. Nous nous bornerons à donner les conclusions qu'elles
motivent, renvoyant à l'ouvrage même pour les suivre et les
étudier ¹.

« Ce que l'on doit conclure du résultat de ces recherches,
« continue le docteur Prichard, c'est qu'il n'y a point, entre la
« peau de l'Européen et celle des autres races, de différences
« organiques qui puissent faire supposer, dans le genre humain,
« une diversité d'espèces, et qu'au contraire, indépendamment
« même des effets dus à l'action du climat ou des autres causes
« modificatrices principales, il y a véritablement transition, pas-
« sage des conditions de structure qui caractérisent une race à
« celles qui en caractérisent une autre.

« La couleur de la peau ne constitue point, chez l'homme,
« un caractère permanent. Certaines branches de la grande fa-
« mille offrent des exemples de la variation de couleur, de chan-
« gement du blanc au noir et du noir au blanc, ou de l'appari-
« tion accidentelle des deux couleurs réunies dans un individu
« dont le père et la mère ne présentaient point cette particula-
« rité. Les exemples sont multipliés et authentiques, et la trans-
« mission héréditaire de ces caractères nouveaux dans un in-
« dividu ne l'est pas moins. »

M. Flourens, modifiant ses anciennes opinions, annonce (séance
de l'Académie des sciences du 24 août 1843.) que la continua-
tion de ses recherches sur la coloration de la peau l'a convaincu
de l'existence du pigmentum dans la race blanche, et que, cette
portion de l'organisation qui avait semblé particulière aux races
colorées étant commune à toutes, l'unité de la race humaine,

¹ Dr Prichard, p. 102 et seq.

contre laquelle cette différence organique était un argument puissant, ne pouvait être combattue par ce moyen.

Le savant physiologiste, bien loin de se trouver en désaccord avec le docteur Prichard sur ce point, ajoute donc à la doctrine de ce dernier toute l'autorité de son nom et de ses nouvelles découvertes. « Lorsque nous comparons, dit M. Flourens, brusquement et sans intermédiaire la peau de l'homme blanc à celle de l'homme noir, ou à celle de l'homme rouge, nous sommes très-portés à supposer, pour chacune de ces races, une origine distincte ; mais si nous passons de l'homme blanc à l'homme noir ou à l'homme rouge, par le Kabyle, par l'Arabe, par le Maure, si nous faisons surtout attention aux parties colorées de la peau dans l'homme de race blanche, ce n'est plus la différence, c'est l'analogie qui nous frappe.

« Ceux qui ont voulu soutenir cette belle thèse de l'unité primitive de l'homme, n'ont procédé, jusqu'ici, que d'une manière indirecte. C'est toujours de quelques altérations, observées sur les animaux, qu'ils ont conclu à des altérations semblables que pouvait éprouver l'espèce de l'homme.

« Ici, l'anatomie comparée de la peau nous donne, par l'analogie profonde et partout inscrite de la structure de cet organe, la preuve directe de l'origine commune des races humaines et de leur unité première. L'homme est donc essentiellement et primitivement *un*. Je viens de le prouver par l'étude de la peau ; je le prouverai, dans un autre mémoire, par l'étude du squelette et surtout par celle du crâne. »

Pour ce qui a rapport au système pileux, à sa structure et à sa couleur, il est probable que les diversités ne dépassent point la mesure des variétés qu'on observe entre différentes familles appartenant à une même nation. J'ai vu¹ quelques Européens dont les cheveux étaient presque aussi crépus que ceux des nègres, et parmi les nègres eux-mêmes il y a une très-grande variété depuis la chevelure laineuse jusqu'à la chevelure onlée. Mais cet aspect laineux doit fixer maintenant notre atten-

¹ C'est le docteur Prichard qui parle.

tion, puisqu'on en a fait un des caractères qui établiraient une différence spécifique entre les nègres et les blancs.

Dans les animaux, le poil et la laine diffèrent essentiellement ¹. « Le brin laineux présente une grosseur inégale et a des bords « rudes et irréguliers ; tandis que le poil est un tube uni, à « contours réguliers et dont le calibre est presque égal dans « toute sa longueur.

« Les cheveux du nègre, tortillés, il est vrai, et recourbés sur « eux-mêmes, ne peuvent, en aucune façon, être assimilés à la « laine. J'ai vu et examiné avec soin, au moyen d'un grossis- « sement d'environ quatre cents fois, des cheveux appartenant à « différentes races d'hommes, et je les ai comparés à la laine d'un « de nos moutons anglais. Les cheveux d'un nègre, d'un mu- « lâtre, de plusieurs Européens et de quelques Abyssiniens, ont « été comparés tour à tour à la laine du mouton de Southdown. « Le brin de laine avait une surface très-rude et fort irrégulière, « mais ses bords n'offraient pas, à proprement parler, de dente- « lures distinctes. Les cheveux du nègre se montraient sous « forme de cylindre à surface unie, les cheveux des Abyssiniens « étaient aussi fort noirs, mais tellement diaphanes, qu'on au- « rait dit un ruban noir s'allongeant à l'intérieur d'un tube cy- « lindrique. Les cheveux du mulâtre ressemblaient, à cet égard, « à ceux de l'Abyssinien. Les cheveux de l'Européen semblaient « presque complètement transparents.

« D'après les résultats de ces observations, il reste pour moi « parfaitement démontré que le nègre a des cheveux proprement « dits, et non pas de la laine ; la différence entre les cheveux « du nègre et ceux de l'Européen consiste en ce que les uns « sont plus frisés et plus crépus que les autres, différence du « plus au moins, puisque chez quelques Européens les che- « veux sont aussi extrêmement crépus. »

« On a coutume de répartir en différents groupes les variétés qui se montrent dans l'espèce humaine, et le but principal auquel on arrive est d'estimer l'étendue de la variation dans cette grande famille. Les variétés de couleur et de configuration

¹ Dr Prichard, t. 1^{er}, p. 159-140.

paraissent dépendre du climat, de l'élévation du pays, de la distance à la mer, mais on a remarqué que les formes du corps chez les différentes races paraissent se modifier plutôt sous l'influence du genre de vie et des habitudes que sous celle du climat. Il y a dans l'espèce humaine, quoique cela souffre beaucoup d'exceptions, trois variétés qui prédominent, l'une chez les peuples sauvages, l'autre chez les races pastorales, l'autre enfin chez les nations civilisées.

« L'une se rapporte à l'Afrique et à l'Australie, et se distingue par l'allongement ou proéminence des mâchoires. »

« La seconde, qui offre la face large et le crâne pyramidal, appartient aux races nomades, aux tribus qui errent sur les bords de la mer glaciale, Esquimaux, Lapons, Samoïèdes, Kamtschadales, elle s'étend aux Mongols, Tongouses et races turques nomades, à des tribus du sud de l'Afrique, et à plusieurs races indigènes du nouveau monde. »

« La troisième, caractérisée par la forme elliptique ou ovale, appartient aux nations civilisées de l'Europe et de l'Asie, qui vivent par l'agriculture et les arts de la civilisation. »

« On peut citer de nombreux exemples de nations qui ont passé de l'une de ces formes de tête à une autre, et qui ont modifié, pour ainsi dire, proportionnellement leur manière de vivre : les Turcs, pour ne citer qu'un cas entre autres. Les Turcs nomades ont le crâne pyramidal, les Turcs civilisés sont complètement transformés et ont le caractère de tête européen. L'introduction des esclaves circassiens n'a influé que sur les riches, la différence des mœurs a séparé les Turcs des Grecs conquis, et cependant la transformation est générale. »

En résumé, après de nombreuses comparaisons entre les crânes des différentes variétés, et de ces variétés avec le crâne des singes qui est à un intervalle immense de la variété la plus dégradée, intervalle qui exclut toutes les comparaisons qui se présentent naturellement entre les variétés humaines, le docteur Prichard conclut ainsi :

« L'examen des faits relatifs aux différences que présentent, « dans les races humaines, les formes du corps et les proportions « des parties, nous conduit à conclure qu'aucune de ces dévia-

« tions ne s'élève au rang de distinction spécifique. Cette conclusion repose sur deux arguments principaux. Le premier, c'est qu'aucune des différences en question n'excède les limites des variétés individuelles, qu'aucune n'est plus tranchée que les diversités qu'on rencontre sans sortir du cercle d'une nation ou même d'une famille ; le second, c'est que les variétés qui se montrent dans les races humaines ne sont pas, sous tous les rapports, aussi considérables, à beaucoup près, que celles que l'on voit se présenter chaque jour dans différentes races d'animaux issus d'une même souche ; et il n'y a pas, on peut le dire, une seule espèce domestique qui n'offre des exemples nombreux de beaucoup plus grandes déviations du caractère typique de la race ¹. »

L'unité de l'espèce étant ainsi prouvée pour les caractères physiques comme nous l'avons fait pour les caractères moraux, les transformations étant reconnues non-seulement comme possibles, mais justifiées par des exemples, il n'y a plus, contre notre hypothèse du séjour commun des races, d'obstacle insurmontable, qui soit fondé sur la variété primitive, si elle avait été reconnue, ou sur le caractère immuable des variétés dites permanentes.

Il est donc possible que l'homme ait rayonné sur le globe entier depuis les hautes terres de l'Asie, son séjour primitif. Il est possible que les répulsions qui règnent aujourd'hui entre les races et qui en perpétuent la variété n'aient pas toujours existé. Cela est probable si l'on considère que la forme plus noble, due à la civilisation, ne pouvait pas exister au début de l'humanité. Dès lors le type à l'origine n'a pas été ce qu'il est aujourd'hui, parce que l'intelligence ne pouvait pas être ce qu'elle est. Les variétés plus rapprochées d'un type commun et inférieur ne pouvaient pas d'ailleurs, grâce à la barbarie des individus, leur permettre d'apprécier des différences sans valeur. En l'absence de toute influence répulsive, les nuances pouvaient

¹ Dr Prichard, 147-177, t. 1^{er}. Les passages dont toutes les lignes ont des guillemets sont copiés textuellement ; ceux qui sont entre guillemets au commencement et à la fin sont extraits et abrégés.

se multiplier à l'infini. Dans ce monde abrégé, se trouvaient réunies, non pas toutes les modifications actuelles que d'autres causes ont augmentées, mais des nuances moins sensibles et comme il en peut exister au sein d'un même peuple ; elles ont pu servir avec le temps de cause et de moyen à la dispersion. En effet, la pensée, quand elle est intervenue, a dû avoir pour premier effet d'arrêter les alliances et à un certain degré les modifications de la forme ; la moralité a agrandi l'être humain ; elle a fait remarquer les différences existant entre les hommes et constituant entre eux certaines distinctions peu tranchées de plus ou de moins. Ainsi, sur un type unique au début, une société commençante a pu voir se produire des nuances, et quelques perfectionnements de la pensée ont pu saisir l'homme au milieu de ces variétés.

Quand et comment se sont-elles propagées ? nous l'ignorons, puisque les traditions sont muettes sur ce point. L'analogie nous autorise à croire qu'elles se sont manifestées de la même manière que les configurations anormales que nous voyons chaque jour, et qui pourraient devenir permanentes par voie de génération, si mille causes ne tendaient aujourd'hui à les détruire. Mais alors la terre leur était ouverte, et devenues un objet de répulsion et de mépris, elles pouvaient opter entre l'esclavage et l'exil.

Dès lors les variétés ont pu survivre, et elles se sont perpétuées par cela même que les inégalités d'intelligence devaient concentrer les alliances entre ceux que la similitude des conditions rapprochait. Les affinités et les répugnances se sont manifestées ; il n'a fallu qu'une famille, frappée d'une anomalie de ce genre et repoussée par le dégoût général, pour devenir la souche d'une variété permanente sur un sol nouveau, ou d'une classe méprisée au sein de la société qui la méconnaissait. Là fut peut-être l'origine des castes ; il est digne de remarque, dit un ouvrage récent, que dans les pays où le régime des castes est plus ou moins en vigueur, c'est là aussi où les inégalités de race sont les plus frappantes ¹.

¹ M. Pecqueur, *Economie sociale*, t. 2, p. 332-33.

Il est donc probable que le système des castes s'est établi sous cette influence, et comme ce système a son siège le plus anciennement connu dans l'Inde, dans le centre de l'Asie et dans l'ancien empire de la Bactriane, il est à supposer que les différences de races y existaient. Une assertion de Ward est tout à fait dans ce sens ¹.

Les castes, suivant une tradition rapportée par cet écrivain, étaient distinguées par la couleur, les Brahmanes blancs, les Kchatryas rouges, les Veissyahs jaunes, les Soudras noirs.

Nous ne rapportons ce récit de Ward que comme un fait commémoratif d'une ancienne tradition, mais il est tellement en accord avec la donnée scientifique, que, sans lui accorder d'autre portée que celle d'un simple souvenir altéré, on peut le considérer comme l'écho d'une vérité ancienne, présentée peut-être d'une manière trop précise et trop détaillée.

Au sein de cette agrégation et dans un temps qui précéda toute véritable constitution sociale, le premier qui s'éleva jouissait incontestablement d'une organisation supérieure, plus appropriée que celle d'aucun autre au développement de ses facultés. Mais il n'y eut pas pour cela rupture immédiate entre les êtres primitifs. Lorsqu'ils augmentèrent en nombre et que les facultés morales se firent jour, les plus rapprochés par la forme et par l'intelligence s'unirent entre eux, à l'exclusion des autres. Ce qui n'avait été jusqu'alors que variété accidentelle et constamment modifiable devint type, se perpétua et forma une variété permanente. Les différences dans les conditions de sol, de climat, d'alimentation, ajoutèrent des séparations plus profondes après la dispersion.

La domination, l'activité, restèrent aux plus favorisés sous le rapport du type de race qu'ils tendaient à constituer. Les hommes s'éloignèrent et se multiplièrent; l'alliance possible n'eut plus lieu qu'aux points de contact des familles distinctes, et par cela même plus disposées à se disperser.

Si les choses se passèrent ainsi, les races mêlées, que l'on ne

¹ Ward. Account of the writings, religion and manners of the Hindows, t. 1^{er}, p. 9.

peut rapporter distinctement à l'une ou à l'autre des variétés principales, devaient avoir leur séjour à la limite réciproque des races, à distance du centre où chacune se rallie, mais interposées entre les établissements des trois races distinctes. Les Malais et les Papous en sont l'exemple; ceux-là plus rapprochés du type caucasien et mongol; ceux-ci s'unissant plus directement à la variété nègre ou éthiopique. C'est aussi ce que nous venons de voir par la position géographique des races en général.

Ainsi, nous sommes en mesure d'établir l'unité de l'espèce : au moral par l'unité du but, au physique par la reproduction qui n'a jamais lieu qu'entre les mêmes espèces; nous la reconnaissons encore dans la communauté du point de départ, et dans la possibilité de faire remonter les familles variées à un type unique.

Nous avons reconnu en outre que la multiplicité des êtres et leur apparition indépendante sur différents points seraient, d'une part, contradictoires avec le but unitaire en donnant une base à l'hostilité des races; contrairement, de l'autre, aux inductions tirées de l'histoire; qu'elle constituerait enfin un contre-sens complet avec les deux propositions incontestables qui précèdent, et nous en concluons l'unité absolue du genre humain.

CHAPITRE VI.

Il est bien évident pour nous que ce qu'il faut entendre par l'unité de l'espèce se concilie, sous tous les rapports, avec le fait de la variété dans les races. Déterminer celle qui aurait précédé les autres, si nous avions admis cette supposition, serait une chose impossible. Par analogie, et uniquement en vertu de l'idée de progrès, on pourrait dire que la moins élevée aurait dû précéder les deux autres. Nous avons dit ailleurs, et nous ne pouvons que répéter ici, que cette question n'est pas de nature à être étudiée faute de documents et ne peut être résolue. Nous venons, d'ailleurs, de donner les raisons qui nous empêchent d'admettre cette série progressive. Nous rappelons cette hypo-

thèse parce que, dans le mouvement progressif des sociétés, les races nous conduisent par l'infériorité de l'une, par l'immobilité de l'autre, à cette conclusion que ce n'est pas dans le sein des races inférieures que nous devons chercher l'élément du progrès de l'humanité, loi primitive et désormais incontestée de l'espèce.

Puisque c'est dans le sein de la race caucasienne que ce mouvement s'effectue et en vertu de l'initiative qui lui est particulière ; puisque cette race, qui chaque jour augmente en nombre et en puissance, envahit les deux autres et les menace d'une destruction inévitable et déjà appréciable au moins pour la race nègre, c'est à elle seule que doit se rapporter la recherche des premiers pas faits sur la terre vers le but final de l'humanité.

Or, nous ne retrouvons plus la race caucasienne à l'état primitif, nous ne la découvrons même qu'à un état de civilisation très-avancé. Plusieurs familles qui lui appartiennent ont, dans leur dispersion, subi, il est vrai, les influences de climat et des causes secondes dont l'action s'exerçait sur elles ; les unes et les autres sont à divers états de civilisation, déterminés par les circonstances locales ; mais chez toutes, malgré les modifications qui ont agi sur elles à différents degrés, l'ancienneté de la vie sociale est manifeste. Elle est reconnaissable par l'état avancé de la civilisation, par les époques historiques qui donnent la mesure du développement successivement acquis ; elle l'est par les conditions de l'existence active auxquelles certaines branches sont restées plus fidèles, les autres plus indifférentes, mais qui partout rendent témoignage de modifications et de perfectionnement.

Nous avons reconnu différents degrés de développement et nous les avons désignés sous le nom de révélations, donnant ainsi une valeur positive à ce mot qui désigne les phases du progrès dans l'ordre philosophique et religieux, comme celui d'époque caractérise le progrès historique. Nous les avons rapprochés et montré leur corrélation nécessaire. Le double point de vue historique et religieux nous a également conduits au berceau de la race caucasienne. La cosmogonie de Moïse nous a paru liée étroitement aux cosmogonies chaldéenne, perse et in-

dienne : c'est donc seulement aux premiers, ou au premier de cette race, qu'il nous faudrait demander l'enseignement que nous cherchons sur l'état primitif. S'il résulte des recherches précédentes que les races n'ont pu sortir que d'un seul type, il n'y a plus d'alternative ; mais quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur ce point, il ne peut y avoir de doute pour la question de civilisation, puisque c'est à la race caucasienne que la civilisation, dans les différentes phases, se rattache évidemment. Dans l'impuissance où nous nous trouvons d'en ressaisir les premiers éléments, sommes-nous fondés à demander à une autre race, restée barbare, ou à toute aggrégation barbare, l'analogie qui peut nous éclairer ? Cela a paru douteux à quelques-uns ; pour nous l'affirmative est fondée en raison. Les conditions générales inhérentes à l'humanité sont les mêmes dans toute espèce. C'est partout la même nature, quelque différence qui puisse être remarquée d'une race à l'autre, sous le rapport extérieur comme dans les degrés de civilisation. Le nom d'homme ne peut pas plus être contesté au plus grossier Boshisman qu'à Descartes ou Newton. Lorsqu'il s'agit des premiers pas de l'humanité, l'ignorance est la même dans les diverses variétés ; la différence ne consiste tout au plus que dans une aptitude individuelle à la perfectibilité. L'immense intervalle qui sépare aujourd'hui les races, fût-il le résultat de la perfectibilité de l'une autant que de la dépravation de l'autre, cela ne détruit pas l'ignorance absolue qui dut être, au premier jour, le partage de toutes, ou de la race unique qui les rassembla avant la séparation.

Tous les systèmes fondés sur une différence naturelle entre les hommes ne pourraient aboutir qu'à ces deux hypothèses : les races sont successives et en progrès de l'une à l'autre, et alors le plus bas degré de l'échelle caucasienne serait plus élevé que la plus haut de la race inférieure, ce qui est faux ; ou à cette autre supposition, qui rentre jusqu'à un certain point dans la première, ou n'en diffère que parce qu'elle permet de croire à la simultanéité d'apparition des races diverses : les races, quoique contemporaines, sont entre elles, à leur apparition, dans le même rapport que les civilisations actuelles, et

dans ce cas la civilisation caucasienne fut antérieure dans sa manifestation, ou supérieure à son début à celle de la race nègre. Dès lors, il n'y a point lieu d'étudier le berceau de celle-là dans l'état le plus dégradé de la seconde; car il n'y eut jamais parité entre elles. Ceci ne serait pas exact encore. En effet, avant d'examiner les questions de différence primitive entre les hommes, il faut savoir si l'homme lui-même, pris en général et à son début, ne peut pas être considéré antérieurement à toute idée acquise; et, en conséquence, si la différence qui se manifesta depuis ne peut pas être cherchée dans la perfectibilité du sujet, et non dans un fait général de race. Dans cette hypothèse, les conditions primitives ont été les mêmes; et l'étude d'une race peut être faite dans une autre lorsqu'il s'agit d'un temps qui précéda les distinctions qui existent aujourd'hui. Étudier l'une est étudier l'autre, puisque l'unité est admise. La fin de non-recevoir, tirée de la variété des races, n'est donc qu'une pétition de principe, car elle suppose résolu ce qui précisément est en question.

Nous avons assez de documents historiques, et, à leur défaut, assez d'observations d'usages et de mœurs pour être certains que la race caucasienne fut, dans un temps éloigné, aussi barbare que les peuplades les moins favorisées des continents de l'Afrique et de l'Amérique. L'état nomade des populations de l'Asie ne peut pas être mis en doute; l'état chasseur, et nous n'admettons cette hiérarchie qu'avec toute réserve, est assez clairement raconté. Les traditions des plus anciens peuples, ces singes que Rama réunit pour en former une armée, ces mêmes animaux que les habitants du Thibet prétendent avoir donné naissance à leurs ancêtres, nous disent assez que dans l'origine, si l'on insiste sur la diversité originelle, les races s'entretenaient à envier les unes aux autres.

Il semble, d'ailleurs, et nous en avons déjà fait la remarque, que ce qu'on doit entendre par les premiers hommes ne s'applique qu'aux premiers hommes éclairés autant du moins qu'ils pouvaient l'être à l'époque que raconte la Bible¹. Mais, sans

¹ Genèse, chap. iv.

rentrer dans cette discussion, il paraît suffisamment établi que, sous quelque nom de race que nous cherchions l'homme, à son début il fut partout également barbare.

Nous concevons pourtant qu'il soit possible et même naturel d'insister sur cette contradiction qui frappe au premier coup d'œil et qui présente, d'une part, l'unité de l'espèce et de la civilisation, et circonscrit, de l'autre, la civilisation dans une des variétés. Pourquoi cette exclusion de deux races dont l'une, la race jaune ou mongolienne, s'est élevée, d'ailleurs, à un haut degré de civilisation ? L'objection est naturelle, sans doute, mais elle va plus loin que l'homme et semble s'adresser aux desseins de Dieu. Nous examinons toute chose à notre point de vue actuel et borné, mais l'action continue de la Providence renferme des secrets qui dépassent notre pouvoir. L'inégalité des races est, dans l'espèce, ce que l'inégalité des conditions est dans la société. Pourquoi des petits et des grands ? Les réponses se présentent en foule. La hiérarchie sociale est une des conditions du mouvement dans les peuples, la hiérarchie dans l'humanité n'est peut-être pas moins nécessaire au mouvement de l'humanité. Si elle choque au premier coup d'œil le sentiment d'égalité, elle devient la source ou l'occasion de l'exercice des plus hautes qualités morales, l'abnégation, le dévouement, la charité. Dans l'ordre inverse elle crée une noble ambition, l'aiguillon des talents et des vertus. Elle donne au sentiment de la fraternité chez les grands le mérite de l'orgueil vaincu ; chez les petits, le mérite plus grand de l'envie étouffée, et dans cet échange de sentiments l'humanité marche à l'accomplissement de ses hautes destinées. Si le terme de ses efforts est la lumière et l'amour, elle ne peut l'atteindre que par l'exercice de l'intelligence et de la vertu. Il y a tout un livre dans cet aperçu et la réfutation de plus d'une rêverie contemporaine dont nous ne nions pas l'utilité sous d'autres rapports. La chimère égalitaire, entre autres, aurait pour premier résultat de bannir de la société des hommes le génie et la pitié.

Si cette manière de voir est erronée, qu'avons-nous à chercher dans le spectacle de cette inégalité ? elle existe en fait, et il n'y a pas de raisonnements qui puissent prévaloir contre les

faits. Quelle qu'en soit la cause, nous ne pouvons que les accepter, et croire que rien n'existe qui n'ait sa raison finale, qu'elle soit ou non accessible à nos esprits.

Il est constant que la civilisation des nègres est presque nulle ; il est constant que la civilisation mongole est aujourd'hui et depuis longtemps stationnaire ; il ne l'est pas moins que la civilisation caucasienne est progressive. Personne ne doute que ces différences ne détruisent en rien le droit au titre d'homme qui est affecté aux trois variétés au même titre et sans distinction.

Il est visible pour tous aujourd'hui que les progrès croissants de la race caucasienne tendent à augmenter l'ascendant qu'elle a pris sur les deux autres ; que celles-ci doivent succomber sous les envahissements de leur rivale plus puissante, ou s'élever jusqu'à elle. A Dieu ne plaise, en effet, que nous voulions faire entendre que le droit d'exploitation et de violence résulte de la supériorité des moyens. Il ne s'agit pas de détruire par la violence, mais d'assimiler par la raison, par les institutions. Les races inférieures pourront disparaître ainsi et être absorbées dans l'avenir et pour leur plus grand avantage, comme pour celui de l'espèce, dans la race la plus favorisée. Nous voyons les sauvages de l'Amérique diminuer tous les jours et fuir devant la civilisation à laquelle leur volonté seule les empêche de se rattacher. Nous voyons les nègres destinés à succomber sous la supériorité du nombre et des lumières, ou à se fondre dans la grande famille caucasienne en dépit de l'abolition de l'esclavage et des doctrines plus humaines de notre époque. Les degrés à parcourir seront longs et difficiles, mais rien n'autorise à prononcer une impossibilité insurmontable. L'Afrique, où la France a fait le premier pas, est promise, comme le reste du monde, à la multiplication des peuples. Le jour où les rivalités politiques n'arrêteront plus la marche de la civilisation, l'impulsion des arts et de l'industrie fertilisera les belles contrées qui n'attendent, pour prodiguer les trésors de leur fécondité, que l'intelligence et le travail.

La Chine, la plus haute expression de la civilisation mongolienne, serait sans force contre la moins belliqueuse des nations de l'Europe. Ses institutions, qu'il fut à la mode de van-

ter, doivent leur stabilité à nos différents beaucoup plus qu'à leur puissance. Si nous n'usons pas nos forces dans des luttes stériles et impies ; si la défiance qui nous tient en armes les uns en présence des autres, ne nous paralyse pas, notre activité, dégagée de ses entraves, ne tarderait pas à se diriger vers sa véritable destination. Elle marcherait à pas plus pressés vers la civilisation universelle. Dans un avenir, dont nous n'avons pas assurément la prétention de préciser l'époque, mais que nos dissensions reculent, tout tend à s'absorber dans le mouvement véritable imprimé à l'humanité.

Du sein de l'unité primitive, les instincts et les répugnances, aidés par l'intelligence naissante et les vanités de la couleur, ont fait sortir la séparation nécessaire des peuples et leur répartition sur la terre. Une intelligence plus haute ramène vers l'unité en renversant les barrières longtemps maintenues par des prétentions aussi absurdes que barbares. La grande famille humaine cherche à réaliser sur le globe, par la connaissance et le sentiment de la vérité, l'unité fraternelle que la dispersion avait effacée sans la détruire. Les hommes, comme les langues, se sont divisés ; comme les langues aussi ils se rapprochent par la fusion des intérêts et des idées.

Nous n'indiquons que des tendances. C'est sous la réserve du temps et des distances que nous pouvons nous élancer ainsi dans l'espace et l'avenir. Mais si l'on voulait insister vivement sur ce qu'il y a de hasardeux à faire ainsi de l'histoire à vol d'oiseau, nous nous engagerions sans crainte dans cette discussion. C'est sur la foi du passé que nous pouvons chercher à surprendre le secret de nos destinées futures. Puisque nous avons appris, en examinant la route que nous avons parcourue, la direction de celle qui nous reste à parcourir, nous ne pouvons plus faillir aux devoirs qui nous sont imposés et à la mission dont nous avons conquis le secret, pas plus que Dieu ne peut mentir à sa promesse écrite dans les lois dévoilées par les efforts de l'intelligence humaine.

CHAPITRE VII.

Ces réflexions déterminent le sens que nous attribuons aux mots d'unité et de fraternité humaines. Nous croyons, avec les naturalistes et les philosophes les plus compétents, qu'on ne peut pas entendre par là que les trois variétés et les nuances innombrables qui s'y rattachent, soient la descendance modifiée d'un même père dans la limite biblique. Nous croyons que cette forme biblique n'est que l'exposition résumée du fait d'unité, sous une apparence qui le fait ressortir plus vivement; nous pensons que la vérité de l'un et de l'autre récit demeure entière sous la diversité de la narration qui diffère par les mots, et non dans le but qu'elle se propose et le fait qu'elle reproduit; nous croyons enfin que les trois races ont survécu, dans un nombre peut-être fort grand d'individus, à la catastrophe très-réelle, mais non universelle, qui porte le nom de déluge dans les livres saints.

En ce qui concerne la transformation successive des races par la seule influence des climats, nous prétendons, si l'on admet pour base un type unique et extrême comme l'un de ceux qui existent aujourd'hui, que le temps aurait manqué à la transformation, soit que l'on considère la race nègre comme une dégénérescence de la race blanche, ou celle-ci comme un perfectionnement de la première. En se bornant au témoignage de la Bible, et par rapport à l'époque diluvienne, les races sont parallèles. Nous persistons à dire que la fraternité humaine est bien plus exactement, bien plus rigoureusement vraie en la faisant descendre de Dieu même, créant l'homme, dans l'acception la plus générale du mot, pour dominer toute la création, l'homme identique dans toutes ses facultés, sauf leur étendue. Nous soutenons que le lien qui identifie l'espèce est bien plus puissant que les circonstances qui éloignent les races. Sous ce dernier point de vue même, rien ne donne le droit d'établir une création multiple; les considérations précédentes autorisent au contraire à reconnaître une création unique, revêtue de formes susceptibles

de modifications sous l'influence de la pensée, des climats, des conditions d'alimentation qui varient incessamment l'espèce sans en détruire l'unité radicale. La science moderne a mis cette vérité dans tout son jour, et elle se trouve démontrée physiologiquement dans les travaux les plus récents, comme elle l'avait été par la raison, la conscience du genre humain et l'observation historique.

Cette coïncidence heureuse et toute-puissante érige en devoir rigoureux ce qui jusqu'alors avait pu paraître à quelques hommes une espèce de condescendance de l'esprit. Il est de vérité démontrée que les sentiments qui doivent unir les hommes sont ceux de fraternité, de dévouement ; qu'on n'y peut déroger sans crime ; que les religions, en inscrivant dans leurs codes le respect de la vie et de la liberté de tous les hommes, inscrivent au nombre des devoirs religieux un véritable devoir de famille, et que tout code de lois qui repose sur l'exploitation d'une portion de la famille humaine par l'autre est un code condamné et flétri que réprouvent également la nature et la vérité.

Il est vrai qu'un lien plus étroit, plus facilement appréciable, susceptible pour ainsi dire d'une démonstration généalogique, unit ceux qu'une complète conformité appelle concurremment aux mêmes efforts, aux mêmes travaux, aux mêmes résultats. C'est une parenté moins éloignée, les rapports et les alliances l'ont continuée matériellement ; toutefois, dans cette vaste diffusion et parmi les hommes de même race, il n'existe encore en réalité qu'un lien moral. Si certaines familles se rapprochent quelquefois davantage, c'est donc, toute proportion gardée, de la même manière que les enfants d'un même aïeul dans une branche spéciale de la descendance, sans que la parenté générale qui unit toutes les branches à des degrés divers soit détruite. La remarque remonte des familles aux peuples, et des peuples à l'humanité.

De quelque manière que l'on envisage la fraternité humaine, on ne peut donner à cette proposition une extension plus grande, et la doctrine ne peut être interprétée autrement. La parenté des descendants de la même famille, effacée par le temps, oubliée par la multiplication, la diversité des fortunes, ne peut se re-

trouver qu'en remontant à leur auteur commun; les enfants d'une même famille humaine ne retrouvent aussi leur parenté qu'en interrogeant l'origine de leur histoire, leurs migrations, leurs établissements, leur point de départ primitif. Les enfants des races diverses, et principalement des trois races principales, retrouvent leur identité dans l'histoire du genre humain qui semble n'avoir eu qu'un même point de départ, qui appartient à une seule espèce, dont les modifications physiologiques peuvent trouver leur explication dans les observations de la science; ils la trouvent dans l'absence de documents propres à les rattacher à des patries diverses, tandis qu'ils abondent quand il s'agit de les reconnaître à leur souche asiatique. Ils la retrouvent encore dans la simplicité et l'unité rationnelle de la création primitive, c'est-à-dire en Dieu, livrant la terre à l'homme sans distinction de conformation et de couleur, ou plutôt sans que ces distinctions qui se sont manifestées plus tard se fussent produites au sein de la réunion primitive, où toutes les origines vont se confondre. Quels que soient, dans cette doctrine, le progrès ou la dégénérescence, à quelque temps que l'on fasse remonter la création primitive de l'homme, dont aucun document chronologique ne permet de formuler l'époque d'une manière précise, mais dont les limites supérieure et inférieure peuvent être tracées d'une manière assez satisfaisante; quelle que soit, disons-nous, la différence des opinions sur l'apparition de l'espèce humaine au sein de la création et sur les faits secondaires, l'unité, et par conséquent la fraternité, ne peuvent être mises en doute. Ainsi l'hypothèse qui paraît résulter du chapitre IV de la Genèse, celle qui admet d'autres hommes avant la famille d'Adam, trouve son explication sans qu'il en coûte rien à la fraternité humaine. La création d'Adam et sa descendance ne peuvent plus être que le symbole sensible de cette fraternité, en dépit de toutes les inégalités aussi bien d'intelligence que de couleur; elle est le témoignage du premier progrès de l'espèce par la manifestation du langage et du sentiment moral, de la conscience prononçant sur elle-même sous l'emblème de la condamnation émanée de Dieu même. Elle fournit une explication du phénomène social de l'inégalité hiérarchique et non spécifique, par la manifestation de l'intelligence

dans une famille choïste, phénomène dont la source, placée en Dieu, imposait silence aux murmures de la raison naissante. La raison elle-même, plus avancée aujourd'hui, l'admet sous les réserves que la philosophie et l'expérience ont exprimées, et sans convenir pour cela qu'une race ou qu'une famille soit en possession héréditaire de privilèges intellectuels, pas plus que de droits politiques. Les sociétés, dans leur âge mûr, ont proclamé toutes les conséquences de l'émancipation intellectuelle, ce qui ne signifie pas, on s'y trompe trop souvent, l'égalité des intelligences, mais le champ libre aux intelligences de quelque degré de l'échelle sociale qu'elles surgissent ; ce qui signifie, non un privilège absurde circonscrit dans certaines familles, mais un droit attaché à la supériorité réelle, quelque part qu'elle se manifeste, et pour prix des services qu'elle rend. Il suffit que cette doctrine soit hors d'atteinte pour que ce beau idéal des sociétés futures doive se traduire, non en organisation complète et absolue, mais en régulateur des droits et des devoirs et en loi morale pour les gouvernements et pour les peuples.

CHAPITRE VIII.

L'homme n'est pas créé bon ou mauvais, mais avec la puissance de se diriger vers le bien ou vers le mal. La matière est indifférente ou dirigée aveuglément vers la satisfaction des instincts et des appétits ; l'esprit est libre, mais avide de la vérité ou de Dieu qui est le souverain bien. C'est du sein de l'union des deux forcés que nous nous sentons entraînés vers l'une ou vers l'autre. Pour qu'il y ait choix ou œuvre de personnalité libre, il faut que la conscience soit éclairée, il faut un motif de préférence, soit que nous le prenions en nous-mêmes et par rapport à notre satisfaction personnelle, soit que nous le puissions dans le bien abstrait qui n'est que le terme absolu de nos rapports avec nos semblables ; une société, nous ne pouvons le dire ici que sous forme d'un axiôme, n'existe qu'autant qu'elle repose sur la base du juste et du vrai.

Le premier exemple de choix ou de détermination entraînant la responsabilité morale, c'est l'action d'Ève; c'est ensuite l'action de Caïn. Que ces deux actions soient le récit de faits réels ou une image plus précise et circonstanciée du fait général de l'homme parvenu à la manifestation du sentiment moral, cela importe peu à la question, et l'écrivain sacré n'en est pas moins exact. La forme la plus courte et la plus intelligible a dû se présenter à lui. Il ne s'agissait pas pour son objet d'une métaphysique qui n'aurait pas été comprise ou serait devenue un sujet de controverse, il a pris la forme qu'il a préférée, comme la meilleure. Son enseignement, nécessairement dogmatique, ne pouvait pas s'étendre dans des recherches, dans des discussions, ou prendre les allures douteuses d'une probabilité historique. Tel qu'il est, il est exact dans le fond, dans la manifestation du sentiment qu'il veut exprimer, et conforme à la nature des choses.

Nous trouvons donc, dans les premiers chapitres de la Genèse et dans la première famille qui s'élève au sentiment de sa valeur morale, le récit ou, si l'on veut, l'emblème de la première manifestation parmi les hommes du sentiment qui est devenu dès cet instant la règle de l'humanité. Cette famille qui devance toute la race humaine encore abrutie nous donne le tableau convenu, si l'on veut, dans la forme, mais exact en soi, non pas d'une famille unique, mais de l'espèce humaine dans sa division, au premier moment où nous puissions la saisir, c'est-à-dire à son passage de l'état barbare et irresponsable à la responsabilité qui la caractérise et sera désormais sa loi.

Nous croyons et nous sommes convaincu de ne pas cesser pour cela d'être orthodoxe, ou du moins de ne pas nous mettre en opposition systématique avec les récits bibliques, que des sauvages habitants existaient sur la terre; que c'est dans leur sein que s'est manifesté le phénomène de la responsabilité, et que c'était de ces hommes que voulait parler Caïn quand il dit : « Le premier qui me rencontrera, me tuera ; » en d'autres termes, c'était à ces hommes que Moïse faisait allusion quand il met ce mot dans la bouche du fratricide.

Ainsi, appuyés sur des faits que la raison nous autorise à

considérer comme probables et que l'historien sacré corrobore bien loin de les contredire, nous sommes en possession de deux bases premières. D'abord, sous l'emblème d'Adam et de sa famille, ou d'un premier être créé suivant toutes les cosmogonies, quel que soit d'ailleurs le nom sous lequel elles le désignent, l'intelligence, la responsabilité, la connaissance du bien et du mal apparaissant sur la terre et se manifestant avec le langage. Ce point sera plus amplement éclairci à la fin de ce livre. C'est le premier fait historique ; puis le droit de prendre pour exemple, ou au moins comme éclaircissement, de l'état antérieur, toute la famille humaine qui se trouve aujourd'hui au-dessous de l'état dans lequel la première famille humaine nous est montrée. De cette dernière observation découle naturellement une source de recherches plus étendues, applicables à l'histoire de l'humanité. C'est le droit d'interroger les divers états sociaux exposés par les historiens et les voyageurs, ou directement appréciables encore aujourd'hui, sur les phases successives par lesquelles a passé l'humanité, sur les évolutions diverses qui ont signalé et constitué sa marche. En effet, dès que nous sommes conduits et autorisés à accepter pour termes extrêmes le point le plus bas où l'homme puisse être observé, et le point le plus haut auquel il soit parvenu jusqu'ici, il est évident que l'éducation générale, dans son développement graduel et progressif, a dû passer par les phases intermédiaires entre ces deux termes. Partout les mêmes éléments sont en action sous l'influence de besoins, d'intérêts, de passions semblables ou seulement modifiés par des circonstances de climats et d'agents extérieurs, mais sous la condition première et bien supérieure de l'organisation physique et de la puissance morale essentiellement une.

Lorsque la pensée humaine s'arrête et contemple l'immense carrière qu'elle a déjà parcourue ; quand elle entend les chants du poète, les récits de l'historien, les systèmes de la philosophie, les vérités de la science, s'élever comme un immense concert vers l'éternel auteur, elle a peine à s'avouer à elle-même que la langue sublime qui lie la terre au ciel et rattache l'homme à Dieu ait été bornée, à son origine, à quelques sons à

peine articulés. L'orgueil humain contemple sa richesse et recule devant le tableau de sa nudité première; il veut croire qu'il a toujours possédé ce merveilleux instrument, témoignage d'une grandeur qui n'appartient qu'à lui. Cependant, à moins de nier ce que l'expérience nous montre tous les jours, de protester contre l'évidence, il faut bien accueillir les mots nouveaux exprimant de nouveaux besoins et les nouvelles combinaisons de la pensée. A moins d'effacer tous les récits des voyageurs qui nous montrent les langues en rapport avec l'état social des peuples qu'ils ont visités, il faut bien nous résigner à croire qu'antérieurement aux associations complexes d'idées dans une civilisation commencée et grandissante, des sons simples, significatifs des besoins grossiers et instinctifs furent le seul moyen de communication entre les hommes primitifs. Cet état dura plus ou moins longtemps. Nous examinerons, quand le moment en sera venu, le rapport du langage à la pensée. Nous ne pouvons anticiper ici sur des questions trop supérieures à l'objet actuel de nos investigations; mais, quelle que soit la durée de la transformation et le mode du progrès, le langage dans ses conditions apparentes dut passer successivement, et par des gradations insensibles des sons les plus simples, aux premiers éléments de la combinaison, et les combinaisons se multiplièrent avec les besoins et parallèlement aux idées elles-mêmes. Ce qui s'offre naturellement à la raison à l'occasion des langues ne paraît pas moins vraisemblable lorsqu'il s'agit de l'ensemble du développement de l'activité intellectuelle et morale. Ainsi nous ne pouvons nier, si nous voulons considérer les choses au point de vue purement humain et rationnel, que ce ne soit d'abord au plus bas degré de l'échelle que nous devons chercher l'analogie avec les temps primitifs et successivement, pour les temps postérieurs, dans les divers états sociaux établis encore sur le globe. Nous demanderons cette analogie aussi bien à la race inférieure qu'à celle à laquelle nous assignons le premier rang. D'abord, parce que nous avons repoussé l'hypothèse qui présente les races séparées en espèces diverses et nées; par conséquent, toute solution de continuité entre les hommes; ensuite, parce que la barbarie, quelle que soit sa manifestation nécessairement soumise

aux conditions locales, n'en est pas moins la barbarie ; enfin, parce que les exemples vont nous prouver après le raisonnement que toutes les races se sont trouvées dans les mêmes conditions. Les traditions le disent, et l'enchaînement logique des idées autorise à le croire, lorsque les faits traditionnels sont moins explicites et moins positifs. Notre tableau doit donc comprendre toutes les races dans une même étude pour en reconnaître le rapport et constater les misères communes au point de départ.

CHAPITRE IX.

Les naturalistes s'accordent à placer au plus bas degré de l'échelle humaine une famille que Cuvier désigne, sans toutefois l'exclure de notre espèce, comme se rapprochant manifestement des singes ; ce sont les Boshismans. Voici ce qu'en dit Sparmann ¹.

« Il y a une autre espèce de Hottentots qu'on appelle *hommes-boshis*, parce qu'ils habitent les bois et les montagnes. Ils sont ennemis de la vie pastorale, vivent seulement de chasse et de pillage. On les extermine comme des bêtes féroces dont ils ont adopté les mœurs. Ils se tapissent comme des bêtes en embuscade et tirent de là les bêtes qu'ils veulent tuer.

« Les demeures de ces anti-pasteurs ne sont pas plus agréables que leurs mœurs. Ils n'ont d'autre asile, comme les bêtes féroces, que les buissons et le creux des rochers. Quelques-uns sont si sauvages, qu'on a trouvé des repaires d'autres animaux près de leurs habitations ; la plupart sont nus. Ceux qui en ont se couvrent de peaux. Aussi étrangers à l'agriculture que les singes, ils cherchent comme eux sur les montagnes et les collines des racines sauvages, des grains et des plantes qu'ils mangent crues.

« Quelquefois ils mangent des larves d'insectes, ou ces espèces de chenilles dont s'engendrent les papillons, une sorte de

¹ Sparmann, t. 1^{er}, p. 212-236, in-4^o.

« fourmis blanches, des sauterelles, des serpents et certaines
« espèces d'araignées. La famine les dessèche au point qu'il n'en
« reste que le squelette, la manière dont on les fait esclaves res-
« semble à la chasse aux bêtes. On va dans leur pays avec des
« *boshis* apprivoisés. On donne l'alarme avec quelques coups de
« feu, les plus décidés fuient, on prend les autres. On les nourrit
« bien d'abord et bientôt on les réduit au lait de beurre et
« bouillies de diverses espèces; cela suffit pour les engraisser en
« quelques semaines. »

Pour achever le tableau, mais en dépassant le but s'il a été
de montrer que l'on ne reconnaît pas même en eux la pos-
sibilité d'améliorer une aussi misérable existence, le voyageur
ajoute :

« Il existe quelques Hottentots *boshis* qui vivent en petites
« sociétés dans des lieux déserts; ils possèdent quelquefois un
« petit nombre de vaches. On pense qu'ils descendent de quel-
« ques *boshis* échappés des habitations où ils étaient esclaves.
« Les *boshis* sont depuis longtemps dans cette barbarie. Ils n'ont
« jamais eu probablement de mœurs ni de coutumes différentes
« de celles-ci. Ils n'ont aucune idée de l'Etre suprême, ils répon-
« dent qu'ils ne savent rien de cela. Ils croient à la magie, par
« conséquent à quelques mauvais génies dont la puissance est
« très-étendue; mais ils ne l'adorent point et lui attribuent le
« mal qui consiste dans les phénomènes naturels, la pluie, le
« froid, le tonnerre. »

Pour arriver à cette barbarie, on suppose donc encore qu'il
leur a fallu quelque exemple, quelque souvenir dû à un ancien
esclavage.

On peut ajouter à cette triste exposition l'observation d'un
voyageur anglais, Robert Percival¹; « les sauvages de l'Amérique
« chassent et pour l'agrément et pour le produit, le Hottentot
« ne chasse que pour ne pas mourir de faim. »

Au sein de la barbarie il existe, et nous devons les faire con-
naître, des nuances, des degrés. C'est au milieu d'autres peuples
que nous allons retrouver d'abord l'abrutissement du *Boshisman*

¹ Robert Percival, *Voyage au Cap*, 1796, in-8°.

et bientôt la manifestation d'une aptitude déjà marquée vers un état supérieur. Montrer ainsi les peuples dans divers états, ce sera donner pour le peuple primitif unique le tableau gradué des efforts et des acquisitions successifs qu'il a pu faire.

Le P. Joseph de Acosta ¹, jésuite, décrit ainsi les usages et les mœurs des anciens habitants de la nouvelle Espagne.

« Les anciens et premiers habitants des provinces que nous
« appelons la Nouvelle-Espagne, furent des hommes très-sau-
« vages et barbares, ils ne se soutenaient qu'au moyen de la
« chasse, et c'est pour cela qu'on leur donna le nom de *chichi-*
« *mecas*. Ils ne semaient point, ils ne cultivaient pas la terre,
« ils ne vivaient pas réunis, car leur seul exercice, toute leur
« vie, était la chasse, et ils y étaient fort habiles. Ils habitaient
« les rochers et les lieux les plus escarpés des montagnes, vi-
« vaient à la façon des bêtes, sans aucun ordre civil et entière-
« ment nus. Ils chassaient le gros gibier, les lièvres, les lapins,
« les belettes, les taupes, les chats sauvages, les oiseaux et même
« les animaux les plus dégoûtants tels que couleuvres, lézards,
« rats, sauterelles, chenilles, et en faisaient leur nourriture ainsi
« que des herbes et des racines. Ils dormaient au milieu des bois,
« dans les cavernes et les broussailles. Les femmes, pour suivre
« leurs maris à la chasse, suspendaient aux branches des ar-
« bres, dans des corbeilles de jonc, leurs enfants bien repus de
« lait (*bien hartos de leche*) jusqu'à ce qu'elles revinssent avec
« leur proie. Ils ne reconnaissaient pas de chef, n'adoraient au-
« cun dieu et n'avaient ni culte, ni religion; il y a encore au-
« jourd'hui dans la Nouvelle-Espagne des débris de cette race
« qui vivent de leur arc et de leurs flèches, et sont très-nu-
« sibles, car ils se réunissent pour faire le mal et voler, et les
« Espagnols n'ont jamais pu, par bons ou mauvais traitements,
« par force ou par adresse, les civiliser ou les réduire à l'obéis-
« sance. En effet, comme ils n'ont pas de demeures fixes, les
« combattre, c'est exactement chasser des bêtes féroces qui se
« dispersent et se cachent dans les escarpements les plus impé-
« nétrables. Telle est encore aujourd'hui la manière de vivre

¹ Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*. In-4°, 1608, lib. VII, cap. II.

« dans plusieurs provinces des diverses parties des Indes. C'est
« de cette espèce d'Indiens qu'il est question dans les livres, de
« *procuranda Inderum salute*, quand on dit : Ils ont besoin
« d'être réduits, assujettis par un sage emploi de la force, et il
« est nécessaire de leur apprendre d'abord à être des hommes et
« ensuite à devenir chrétiens. »

Le tableau est, comme on le voit, exactement le même que le précédent. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que dans cette race même se manifestèrent des dispositions vers un état meilleur. Pendant que quelques-uns persistaient dans leurs sauvages coutumes, d'autres, instruits et gagnés par l'exemple des *Navatlacas*, population nouvelle qui vint s'ajouter aux précédentes, et entra par le nord du continent américain sortant d'une contrée éloignée qui porte aujourd'hui le nom de nouveau Mexique¹. Ces *Navatlacas*, qui paraissaient avoir joui d'une civilisation plus avancée, se partageaient en sept nations ou familles qui se succédèrent², et dont la partie la plus jeune et la plus aventureuse s'avancait laissant derrière elle quelques habitants, principalement les vieillards, les malades et les hommes mariés. Ces sept nations, plus policées que les *Chichimecas*, leur donnèrent l'exemple de quelques améliorations³. Témoins de ce qui se passait, ils commencèrent à observer quelque ordre social, à couvrir leurs corps, à rougir de ce qui leur avait paru naturel jusqu'alors. Leurs rapports avec les nouveaux venus détruisirent la crainte qu'ils leur avaient d'abord inspirée, et ils apprirent d'eux à construire des huttes, à observer quelque ordre politique, élisant des chefs et se soumettant à leur autorité.

L'Inca Garcilaso de la Vega⁴ dit la même chose des premiers habitants du Pérou.

« Il y avait parmi les anciens Gentils des Indiens un peu supérieurs à des bêtes apprivoisées, et d'autres qui étaient pires que les animaux les plus sauvages. »

¹ Acosta, cap. II.

² Ibid.

³ Ibid. cap. IV.

⁴ Tom. 1^{er}, p. 21-23, in-4^e.

Nous n'avons pas ici à rechercher dans quel ordre ont pu avoir lieu les immigrations des peuplades qui se sont répandues sur le continent américain. Nous signalons le fait des mœurs des *Chichimecas* et autres habitants sans prétendre, comme le P. d'Acosta, qu'ils soient les premiers venus sur le nouveau continent. Nous n'avons pas abordé cette question par plusieurs motifs, dont le premier est le défaut de documents solides et surtout assez complets, quoique la question ait fait, dans ces derniers temps, de véritables progrès. Nous ferons observer d'ailleurs que notre sujet, tout en nous autorisant à puiser des exemples au sein de ces populations, n'exige pas de nous ce travail qui nous conduirait au delà de notre but et ailleurs qu'à notre but. En effet, lorsque toutes les races décidément inférieures ou stationnaires, tendent évidemment à s'effacer devant la race active et envahissante, l'unité n'a toute son importance, pour notre objet, qu'au point de vue général, c'est aussi sous ce rapport que nous l'avons étudiée. La recherche n'offre pas la même utilité pour chaque cas spécial ; ce travail difficile et important est autre que le nôtre. L'intérêt, pour nous, s'applique surtout à la race qui s'assimilera les autres. Nous n'insistons pas davantage sur cette explication, que nous saisissons pourtant l'occasion de donner afin de prévenir des objections plus apparentes que réelles.

Au reste, ce genre de vie ne fut pas particulier aux *Chichimecas* et aux peuples qui fixèrent leur demeure dans l'Amérique septentrionale. L'exemple tiré de Garcilaso met le Pérou dans les mêmes conditions, et, à plus forte raison, les nations qui s'étendirent sur la côte occidentale de l'Amérique méridionale vers le grand Océan. La côte orientale offre les mêmes phénomènes.

« Jamais l'homme ne s'est montré, dit Malte-Brun ¹, et n'existera peut-être dans un état plus sauvage qu'on ne le trouve dans les vastes plaines du midi de l'Amérique. Les Topayers du Brésil, les Quaxeros de Terre-Ferme, les Caiguas, les Moxos et quelques autres peuples du Paraguay ne connaissent absolument aucune espèce de culture. Ils ne savent même ni se-

¹ Cook, *Premier voyage*, t. 2, p. 59, en anglais.

« mer, ni planter. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits et les graines qu'ils recueillent dans les bois forment, avec les lézards et les autres reptiles, leur nourriture pendant une partie de l'année. »

Les habitants de la Terre-de-Feu ¹, les naturels de la terre de Van Diemen ² n'offrent pas un spectacle moins misérable. Ceux des îles Andaman sont encore inférieurs, s'il est possible. Pour citer un exemple qui soit tout à fait en rapport avec ce que nous avons dit précédemment, les habitants de la Nouvelle-Hollande, au moins ceux qui habitent les côtes, vivent de poisson et occasionnellement d'un gros ver qu'ils trouvent dans le pommier nain ³. Ceux qui habitent dans l'intérieur des terres passent leur temps à grimper sur les arbres les plus hauts pour y trouver du miel ou de petits quadrupèdes comme l'écureuil volant ⁴.

Pour ne pas nous borner à citer des races d'hommes qu'un préjugé longtemps enraciné condamne à une infériorité que l'apparence, d'ailleurs, semble trop justifier, nous nous adresserons aussi à l'antiquité classique. Pausanias ⁵ nous peint les Grecs dans un état qui ne diffère que peu ou point de celui des sauvages de l'Amérique. Ils habitaient, dit-il, des antres, se nourrissaient d'herbes, de racines, et il fallut que Pelasgus leur apprît l'art de se nourrir de glands.

Ces faits divers et empruntés à toutes les sources peuvent nous servir à expliquer par analogie ce qui se trouve d'une manière moins positive dans les traditions de l'Asie.

¹ *Voyage de Vancouver*, t. 2, liv. III, chap. 1^{er}.

² Cook, *Premier voyage*, t. 3, en anglais.

³ Matthus, t. 1^{er}, p. 57.

⁴ Ibid.

⁵ Pausanias, liv. VIII, chap. 1^{er}.

CHAPITRE X.

Il faut l'avouer, nous ne trouvons pas à l'origine des grands peuples asiatiques des preuves également palpables d'un état aussi sauvage ; c'est-à-dire que les faits nous manquent pour établir sur les lieux mêmes un rapprochement entre les traditions et l'observation directe et contemporaine. Tout à l'heure nous citions des faits que l'on peut vérifier encore, ici il n'existe que des inductions, des souvenirs, des assertions historiques, bien probables, il est vrai, car l'état postérieur des nations asiatiques passe visiblement par les mêmes phases où nous trouvons les peuples de l'Amérique, mais enfin ces faits ne sont pas sous nos yeux, leur caractère est donc moins positif. Où la démonstration manque, il ne nous reste qu'un appel à la fois historique, et malgré la probabilité, le nombre ou l'autorité des témoignages, le champ reste libre au doute et aux conjectures. Aussi deux opinions se sont-elles produites en dehors desquelles il n'est pas possible de se placer.

Les uns, et ceux-là sont partout les partisans des dogmes absolus et révélés, les adversaires de la spontanéité humaine, les apôtres d'un pessimisme qui voue fatalement l'homme au mal dès qu'il est livré à lui-même ; ceux-là ne veulent reconnaître, dans l'état sauvage et misérable des peuples éloignés du centre primitif où la parole a été communiquée et dont toutes les migrations sont parties, qu'une dégradation successive et l'oubli des préceptes sacrés. L'objet des efforts de l'autorité, directement émanée de Dieu, n'est pas autant de rappeler l'homme à la sublimité de sa destination morale que de le maintenir dans les voies religieuses, l'obéissance et le respect des devoirs sociaux dont elle se réserve, bien entendu, l'interprétation.

Dans ce système, l'homme considéré dans ses conditions primitives et naturelles, à l'époque de son apparition sur le globe, était un être parfait, aussi bien au moral qu'au physique. Cela est la conséquence nécessaire de la dégradation continuée après une première faute qui, faisant entrer le mal dans le monde, a été le germe de la dépravation que les promesses de la foi sont impuissantes à arrêter. En s'éloignant de son berceau, déjà pour-

suivi par le souvenir de sa faute et incapable de la réparer au moins par ses propres efforts, l'homme ne tarde pas à oublier la parole divine dont il avait déjà méconnu la puissance, et livré aux besoins physiques, il voit successivement la matière obscurcir toutes les notions qu'il avait reçues. A mesure qu'il s'éloigne, une nature plus pauvre laisse échapper d'une main plus avare les chétifs soutiens d'une existence que la misère conduit à la barbarie. Qu'est-il besoin même d'avoir recours à une terre ingrate pour expliquer la décadence ? il suffit des penchants dépravés de la nature humaine pour en faire l'esclave du mal. Tout l'espoir de l'homme, dans cette hypothèse, pourra être, et encore par le mérite d'un sacrifice qui n'est pas le sien, d'efforts qui ne lui sont pas dus, la réhabilitation de sa nature morale, la réintégration de la domination de l'esprit sur la matière et le retour à Dieu par l'obéissance ; mérite douteux, avantages conditionnels, puisqu'ils ne peuvent avoir d'efficacité et de durée qu'à l'aide d'une autorité toujours présente, d'une loi qu'il faut subir sans l'avoir créée, et le plus souvent sans la comprendre.

Cette doctrine, pour le dire en passant, a tout au moins le défaut d'être contradictoire dans son esprit, par l'opposition entre cette dépravation, continuée nécessairement dans l'homme livré à lui-même, et la réhabilitation qui lui est assignée comme but ; d'être contradictoire aussi dans le fait, car, loin d'arriver à la dépravation par l'oubli de la loi divine, l'homme, dès la seconde génération, manifeste sa tendance vers le progrès par l'invention des arts.

Peut-être veut-on dire que l'état d'innocence eût été la douceur d'une indolence inoccupée sans autre devoir que l'élévation de l'âme contemplative vers l'infini. Nous avouons humblement ne pas comprendre l'homme ni la création dans ces conditions d'immobilité, et nous aimons mieux opposer tout d'abord cet aveu à la doctrine que la combattre par les raisons sans fin qui nous interdisent de l'admettre.

La seconde hypothèse est celle des hommes de progrès et de liberté humaine. Ceux-ci, loin de nier l'assistance divine dans l'œuvre de développement de l'humanité, proclament au con-

traire l'action continue de la Providence, et ne refusent leur adhésion qu'à des communications directes qui ne sauraient être vraies partout, et ne sont humainement susceptibles de démonstration nulle part. Sans accueillir un optimisme qui ne verrait que des penchants louables dans l'humanité, ils croient à la lutte des devoirs et des intérêts dans l'individu, mais ils adoptent aussi la tendance vers l'amélioration morale, en raison des lumières ; ils nient qu'une société puisse s'organiser autrement que sous les lois de la justice, et prétendent dès lors que l'homme social est bon parce qu'il ne peut exister qu'à la condition de respecter les droits de chacun, et qu'il n'y a pas de droits sans devoirs. Ils conviennent de certaines anomalies qui, dans une limite restreinte, peuvent faire un devoir en un lieu de ce qui est réprouvé dans un autre, mais ils nient que la morale ne soit pas la même partout, et que le vœu des hommes assemblés, sujets quelquefois à l'erreur, sans doute, mais à l'erreur involontaire et que le temps doit redresser, ne soit pas conforme à l'exemplaire divin auquel aucune adhésion ne peut se refuser. Ils croient qu'au sein d'une nation la majorité veut toujours le bien, et que si dans les relations de peuple à peuple les intérêts nationaux sont quelquefois préférés à la morale, et défendus à ses dépens, c'est que le corps social constituant à l'égard d'une autre nationalité une individualité véritable, la question redevient, sur un plus grand théâtre, la lutte des intérêts et des devoirs dans l'individu. Mais les peuples comme les individus s'éclairent, et, sous l'influence des lumières générales, les intérêts et les devoirs des nationalités sont chaque jour mieux compris. L'équilibre des sociétés tend à s'établir sur le respect des droits de tous, et la grande république humaine est aux nationalités ce que l'organisation sociale d'un peuple est aux citoyens.

Ils ne disent donc pas que tout soit bien, mais que tout s'améliore ; que cette tendance constante et régulière n'est point survenue à la suite d'une innocence imaginaire et d'une dépravation impossible dans l'espèce. Fondés sur l'observation et l'examen du développement progressif de l'humanité sur le globe ; appuyés sur le spectacle des relations chaque jour plus

douces et plus fraternelles entre les hommes depuis la barbarie vaincue jusqu'à la civilisation dont ils jouissent, ils reconnaissent, parce que les siècles le proclament, et ils disent que l'homme a été partout le même, et partout barbare, que partout il s'est éclairé et a perfectionné son existence sociale. Ils ne nient pas pour cela que son séjour dans des climats malheureux n'ait pu l'abrutir, tandis que des climats plus favorisés et d'autres circonstances locales produisaient ailleurs des effets tout contraires.

Cependant, au sein même de ces climats plus heureux, l'homme primitif ne peut être conçu que dans l'état errant et sauvage, sans arts, sans police, sans lois. C'est sous cet aspect qu'on est contraint de l'envisager, d'après les cosmogonies anciennes sans en excepter la Bible. Donner aux enfants de Caïn l'invention des arts, c'est assez dire qu'avant eux il ne pouvait exister que l'état sauvage, ou un fabuleux âge d'or qui manquait de tout et surtout d'idées.

Dans la première hypothèse, celle qui nous présente l'homme formé complet au physique et au moral, nous nous heurtons contre des impossibilités de toutes sortes. Nous sommes forcés de reconnaître dans l'être, tout à l'heure confondu dans le néant et qui vient d'être produit à la lumière, non-seulement toutes les facultés en germe et en manifestation, mais de le supposer armé de tous les instruments qui assurent et servent à exercer son empire. De cet état complet, par un inexplicable changement, par un oubli plus inconcevable encore, il aurait passé apparemment à l'ignorance la plus absolue, car entre la première génération heureuse et éclairée, et la seconde ignorante et maudite, où placer la dégénérescence ? il faudrait donc l'accepter comme possible, en la faisant commencer dès l'apparition du premier homme, et même dans une partie de la vie d'un seul homme ; car, dès la seconde génération et successivement dans celles qui s'y lient, nous voyons les hommes inventer les premiers arts encore grossiers, et cela aussi bien dans la Genèse moïsiatique que dans toutes les Genèses profanes. Mettra d'accord qui pourra la dégradation annoncée et le progrès évident que l'on signale en même temps. Ainsi forcés d'établir, *à priori*, l'être modèle, l'être

type qui aurait donné naissance à notre espèce, ce serait inutilement que nous aurions fondé l'hypothèse ; elle serait sans but comme sans vraisemblance, puisqu'elle s'évanouit dès la seconde génération, quelque durée que nous puissions d'ailleurs attribuer à la première.

CHAPITRE XI.

Mais il fallait expliquer les fatigues et les misères qui accablent l'humanité, il fallait donner une cause aux douleurs d'une existence que l'on ne voulait pas supposer soumise à la nécessité seule des conditions de l'organisme et de l'imperfection des facultés naissantes. Il fallait une faute pour légitimer ce qu'on donnait comme une punition ; or, la faute suppose l'intention, et l'intention ou la responsabilité suppose la connaissance. Pour que ces conditions fussent remplies, les trois termes : l'homme pur, l'homme coupable, l'homme puni, étaient indispensables ; de là Adam et sa postérité offrant, sous la forme abrégée d'un mythe, la succession des causes dont le dogme avait besoin, mais dont la réalité ne pouvait pas être établie ; de là aussi l'explication donnée par les mythes orientaux ou la chute des anges. Double aveu d'une ignorance impatiente du doute qui l'opprime, mais preuve aussi de la puissance de l'esprit humain, s'efforçant de constituer sur une base solide tout l'enchaînement d'efforts qu'il consacre à la recherche de la vérité.

On commence à avouer aujourd'hui que ce qu'on a appelé le mal dans un sens trop absolu et par une interprétation abstraite des souffrances inhérentes à l'imperfection humaine, peut ne pas être le fruit d'une faute et s'expliquer comme la source même de l'activité humaine, cherchant le bien qu'elle ne possède pas, le beau qu'elle pressent, le vrai dont la soif la tourmente et que tous ses efforts poursuivent dans un espoir d'avenir, que les individus peuvent ne pas avouer, mais que l'humanité ne méconnaît pas. C'est en effet une observation capitale et que nous saisissons l'occasion de produire pour notre compte : la négation

des causes finales a pu se manifester dans des hommes, dans des corps, être écrite dans des systèmes, mais tout cela n'est jamais que transitoire et utile peut-être à la gymnastique intellectuelle où l'esprit humain s'alimente et accroît sa puissance. Toute cette fermentation intérieure n'a pu s'élever jusqu'à la surface, elle n'a abouti nulle part à fonder une société. Dieu préside toujours à la vie générale où tous les êtres, tous les systèmes, toutes les nationalités s'agitent, et c'est là l'éternel honneur de notre espèce, qu'elle couvre de la dignité dont l'empreinte n'a pu périr, jusqu'aux esprits ingrats qui se révoltent contre elle.

Il n'en fallait pas tant demander aux explications nécessairement limitées par l'inexpérience, qui s'efforçaient de donner le secret des causes premières. L'expiation s'offrait naturellement comme une solution satisfaisante, et qu'elle le fût ou non, il n'y a plus matière à contestation sur ce point; le fait en décide. La doctrine d'expiation a été celle du monde ancien, qu'elle se manifestât d'une manière plus ou moins explicite, elle n'en a pas moins régné chez les peuples, soit par l'adhésion donnée à la doctrine, soit par l'imitation des formes ou observances qui lui devaient leur origine. L'expiation, considérée au point de vue purement humain, a suffi pour nous conduire au dogme de la chute et de la réparation. Le spectacle de la condition douloureuse où s'agitait l'humanité, en faisant naître l'idée de punition, fournissait la base du grand syllogisme qui rendit raison de toute destinée humaine. Le christianisme l'a déclaré terminé par la rédemption et sous la condition du baptême; sans doute avec la réserve de l'entier accomplissement de la parole chrétienne elle-même, considérée comme le dernier mot de l'humanité; c'est une autre question bien vaste et que nous n'avons pas à examiner en ce moment.

Le dogme de la chute, resserré dans le court intervalle qui s'écoule de la création au péché et dans les conditions bornées de l'existence du premier homme suivant la Bible, est un cadre bien étroit pour d'aussi longs, d'aussi immenses résultats. On peut, sans être taxé d'incrédulité, être porté à en conclure que, dans la pensée même du législateur, le fait, tel qu'il est raconté dans les livres saints, n'est que le tableau ramené à l'unité,

rapproché de nous, sous certaines formes adoptées (dont les détails ont varié d'un pays à l'autre), d'un autre fait avoué plus vaste, plus général, plus ancien. Il est l'exposition d'un phénomène plus long dans sa durée dont les effets devaient être ramenés à une cause positive, ou donnée comme telle à défaut d'une cause connue, à un phénomène compris dans le cercle de l'humanité et plus accessible que des traditions variables, ou des spéculations toujours hasardées et soumises à la critique.

Cela ne détruit pas la préexistence d'un état barbare. De ce qu'il y avait expiation, ou probabilité d'expiation, il n'y a pas nécessité de conclure que la chute dût être attribuée à l'homme. La faute à expier doit toujours, et plus logiquement être antérieure à l'homme. Dans l'homme tout est progrès et constamment; la chute, si elle a eu lieu, doit donc logiquement être placée ailleurs et dans d'autres êtres dont l'homme serait solidaire. Ce point s'accorde avec la supposition de la chute des anges qui a pu lui devoir sa naissance et l'adhésion générale qu'elle a trouvée en Orient. Il sembla, en effet, et les premiers dominateurs qui prirent place au-dessus des autres hommes durent seconder cette pensée, s'ils ne l'inventèrent pas, que des êtres privilégiés étaient mêlés aux destinées humaines pour les diriger par la supériorité de leur intelligence.

CHAPITRE XII.

La vaste scène de désolation et de douleur qui s'offrit aux premiers hommes sur cette terre que le travail et le temps n'avaient pas façonnée, les portait naturellement à considérer leur séjour comme un lieu d'exil et de punition. Livrés sans défense à l'inclémence du ciel, sans abri pour s'en garantir, sans expérience pour prévoir, inhabiles à provoquer la fécondité d'une terre ravagée, sujets aux douleurs, à la famine, aux terreurs d'une existence continuellement menacée, la première lueur de la raison ne put que leur rendre plus redoutables les fléaux qui les frappaient en leur donnant quelque conscience de la fai-

blesse qui les rendait incapables de les combattre. Le premier pas vers la vie morale ne put être à leurs yeux qu'un malheur de plus, car il leur montra leurs misères sans les instruire encore dans l'art de les soulager. La patience qui fait supporter les maux, l'industrie qui crée les moyens de les alléger, n'étaient pas des vertus ou des dons à leur usage. La souffrance partout, l'espérance nulle part ne purent qu'arracher à leur première impression un cri d'angoisse et de terreur.

Le premier qui, doué d'une pensée plus haute ou plus vivement frappé des maux auxquels tous étaient en proie, chercha à s'en garantir par la prévoyance ; le premier qui donna l'exemple d'un travail utile et de la résistance contre tant d'agents de douleur et de destruction, celui-là dut paraître à tous les autres un être supérieur et divin. Peut-être le souvenir transmis traditionnellement de cette première impulsion donnée à l'homme prit-il le caractère d'une intervention surnaturelle, et les premiers instituteurs obtinrent-ils de la reconnaissance des hommes, du sentiment même de leur impuissance, la vénération qui les éleva au-dessus de la sphère commune et leur obtint les honneurs et le titre de dieux. Quoi qu'il en soit, tous les récits primitifs expriment cette intervention. Les dieux règnent à la première époque. C'est par eux que la première impulsion civilisatrice a été donnée au monde. Habiles à profiter de cette abnégation des hommes devant leur puissance et leur intelligence supérieures, ils ont entretenu l'erreur de la foule à l'avantage de leur grandeur ; peut-être a-t-il suffi, d'ailleurs, de l'aveuglement naturel à l'homme pour que la bonne foi des adorateurs fût égalée bientôt par celle de ces prétendus dieux eux-mêmes. Nous avons vu des races royales vivre sous l'empire d'une superstition égoïste, propre à nous faire croire à cette foi en elles-mêmes qui pût se perpétuer dans les races divines. On ne trompe jamais mieux que quand on est soi-même trompé et convaincu, et il est probable que ces dieux humains, en exigeant le respect de leur divinité, finirent par la prendre eux-mêmes au sérieux.

L'Inde, la Chine, la Perse, l'Égypte, l'Europe aussi bien que l'Asie, nous racontent leur règne admis également dans les traditions plus récemment connues des autres parties du globe. La

Bible; elle-même, distingue les fils des dieux des filles des hommes ¹.

A l'âge divin qui caractérise cette première époque, succède l'âge des héros ou demi-dieux, et enfin l'âge de l'homme. Qui ne reconnaît dans cette succession décroissante des dominateurs; dans tout ce merveilleux qui s'efface devant les réalités moins poétiques, la puissance ascendante de la raison humaine généralisée dans l'ensemble des populations? L'intelligence de l'homme, annihilée d'abord devant les races divines, ne sait rien opposer à l'usurpation qui distribue, comme un vil bétail, les possesseurs méconnus de l'héritage commun. Puis elle n'accorde plus aux dominateurs dans la seconde période, qui est celle des fables et des héros, que des qualités mixtes où l'homme se mêle au dieu; enfin les êtres supérieurs, divinisés jusque-là, disparaissent quand la raison humaine commence à se reconnaître, à juger et ne voit plus que des hommes au sein des différences sociales qui distribuent, sans les désunir dans leur origine, les enfants de la grande famille.

Ce n'est pas une supposition sans autorité que nous exprimons ici. Quoique nous ayons dit, en faisant nos réserves toutefois, que l'état sauvage, dont nous pouvons encore vérifier l'existence sur quelques points du globe, soit moins frappant au centre des populations qui donnèrent naissance aux grands peuples asiatiques de l'antiquité, il n'en faudrait pas conclure que cet état sauvage n'y soit pas reconnaissable, qu'il échappe complètement aux recherches et ne puisse être admis qu'en vertu d'inductions; d'une valeur plus ou moins contestable. Nous allons insister plus particulièrement sur ce point qui s'éclaircira pour nous à l'aide des traditions recueillies dans les livres des peuples de l'Asie centrale autant que par les réflexions que nous avons émises jusqu'à présent.

Les hommes ont tous fait cet aveu explicite ou implicite et symboliquement exprimé de deux races; l'une supérieure et directrice, l'autre, brute et appelée à la civilisation par les êtres divins qui se rangeaient dans la première. D'où pouvait venir

¹ *Génèse*, chap. xxi, v. 2-4.

cette distinction ? évidemment elle ne provenait pas du fait lui-même authentiquement reconnu et transmis historiquement. En pareil cas les cosmogonies n'ont rien à faire. Elles enseignent dogmatiquement des faits réputés inaccessibles aux vérifications et aux recherches, des généralisations, des traditions, jamais des faits positifs et du domaine de l'investigation et de la critique ; donc, et sans entrer dans la question de la nature de ces êtres supérieurs, la distinction ne peut résulter, pour l'homme, que du sentiment de son impuissance qui l'a réduit à invoquer l'aide d'un pouvoir supérieur, et de l'observation matérielle de sa condition sur le globe. De son impuissance et de la hiérarchie à laquelle il était soumis, il a conclu la différence originelle et naturelle entre les races appelées à des destinées si différentes. Tous les faits apparents justifiaient cette conclusion.

C'est précisément en Asie qu'existent plus évidemment qu'ailleurs les traditions des esprits supérieurs et des races divines. Si l'effet s'y produit, il est, assurément, peu logique d'y nier la cause, et elle ne peut être ailleurs que dans la barbarie des premiers âges. Or, l'observation, d'accord avec le raisonnement, et le moment est venu d'introduire ici cette discussion, ne place pas les populations primitives du centre de l'Asie dans des circonstances différentes de celles que nous rencontrons encore aujourd'hui chez les peuplades sauvages. C'est sans doute pour n'avoir pas suffisamment examiné la question que l'on s'est cru fondé, d'une part, à nier la barbarie sur le point où l'homme aurait commencé sa carrière, à montrer cette barbarie croissant en raison de l'éloignement de ce point et par l'oubli de la loi primitive ; d'autre part à établir, comme condition résultant de leur infériorité de race, une différence entre les peuples condamnés à subir cette barbarie, à reconnaître une limite également fatale dans le progrès, et la race essentiellement et exceptionnellement perfectible.

CHAPITRE XIII.

La race caucasienne était ainsi appelée à de plus hautes destinées et soustraite aux conditions fatales imposées aux autres races. De ce que le berceau de cette race est l'Asie centrale, et sans tenir compte de ce qu'elle y serait restée au milieu des éléments de la civilisation et de la vie sociale; de ce que, par suite de ces circonstances, l'Asie centrale plus anciennement sortie des langes de l'enfance n'offrirait pas, ou n'aurait pas laissé facilement reconnaître le même état de barbarie, on conclurait que la race qui s'y est développée est supérieure à son point de départ, et spécifiquement aux autres races, et que là est le secret de son activité et de sa perfectibilité.

Ces conséquences si graves en elles-mêmes et par les théories religieuses qui en sont issues méritent d'être sérieusement examinées. Avant tout, il faut savoir si les nations du centre de l'Asie furent effectivement à leur berceau dans cette condition supérieure; si cette prétention ne viendrait pas au contraire de l'antériorité et de l'étendue de la civilisation qui a pu faire dire aux autres hommes, moins éclairés ou moins heureux, que les Asiatiques avaient toujours été civilisés; qu'ils étaient supérieurs au reste de l'humanité parce que toujours ils les avaient vus en possession d'un état social avancé sans qu'il existât aucun moyen de remonter à une époque plus ancienne et à une condition sociale qui les assimilât dans le passé aux autres populations.

Nous avons dit comment l'exposition biblique, bien loin de circonscrire expressément l'existence de l'homme dans la limite qui commencerait à l'apparition d'Adam, nous permettait au contraire de croire qu'il avait existé antérieurement d'autres êtres soumis à des conditions qui les rendaient décidément inférieurs à l'état dont Adam fut l'image et la personnification. Or, la tradition dont s'inspira Moïse, et qu'il a revêtue d'une forme régulière pour en faire l'exégèse de la Bible, ne pouvait être, humainement parlant, que la tradition de l'Asie occidentale,

origine et séjour antique de son peuple, dont les doctrines lui étaient familières et qui, elles-mêmes, dérivaien^t de la source plus ancienne placée au centre de l'Asie. La raison le dit, et aucun fait ne vient la démentir. Les traditions, en effet, malgré la différence des noms et le vague des époques, s'accordent dans l'ordre des phénomènes qu'elles racontent et dans la série des générations. Au premier homme, Adam chez Moïse, Alorus dans Bero^{se}, succèdent les inventeurs des arts et des moyens de rendre la vie plus stable et plus assurée. Cela provenait apparemment de ce qu'avant ces inventeurs, la race humaine ne connaissait aucun avantage de cette nature, ne possédait aucune des ressources dont l'introduction a paru digne d'être signalée à l'admiration et à la reconnaissance des générations futures. Ainsi, s'il y a eu création d'un premier homme dans les circonstances exprimées par le récit biblique, il n'a pas été doué de science, au delà de ce qui lui était rigoureusement nécessaire, mais seulement d'aptitude à acquérir, à inventer, pour satisfaire ses appétits, ses instincts, ses facultés. Il avait tout à apprendre, tout à créer, puisque nous voyons tout créé immédiatement ou progressivement après lui.

Si le récit de Moïse n'est qu'un enseignement rapide, résumé, et le symbole de l'humanité qui s'éveille, celui qu'il appelle le premier homme fut le premier homme supérieur. Il fut celui dont le souvenir s'imprima le premier dans la mémoire reconnaissante des peuples, celui qui prononça les premiers mots, apprit aux hommes à communiquer entre eux au moyen de signes convenus, de sons adoptés et reconnus. Avant lui l'espèce existait à l'état brut, à l'état du véritable bima^{ne}, privée de pensée et de langage, et bornée à l'instinct de conservation. Il n'y avait ni distinctions ni organisation, même la plus simple, mais agrégation grossière comme celle des animaux qui marchent en troupe et possèdent cet instinct commun qui n'admet ni changement ni progrès.

Cette forme humaine, susceptible, sous le rapport même de forme, de perfectionnement en puissance, en étendue, en finesse, d'organes, contenait en germe la faculté intellectuelle et morale, que le temps devait développer, et qui n'avait reçu d'autre im-

pulsion, d'autre communication que ce qui était indispensable à la vie, au mouvement, à la conservation ; il s'écoula des siècles avant que la raison parvint à rassembler assez d'éléments pour se développer et se répandre sur une partie de la terre.

C'est à cette époque, et rien ne peut préciser combien elle a duré, c'est dans cet état que reposaient les germes qui devaient constituer l'humanité. Ses origines, aussi obscures dans une race que dans l'autre, sont ensevelies dans les ténèbres qui entourent le berceau de l'espèce. Mais au milieu de la confusion des systèmes qui rendent raison ou prétendent établir l'histoire de ces origines ; au milieu de ces expositions sans suite, sans relation, sans synchronismes constants ou même possibles à établir, on retrouve la trace des mêmes états successifs par lesquels les auteurs de toutes les doctrines d'explication ont fait passer leurs adeptes. C'est dans la base constante et l'uniformité de ces doctrines, quant aux idées et aux traditions fondamentales, que l'on trouve la preuve de la source unique à laquelle tous les peuples ont dû puiser et qui ne peut être que la tradition commune dont le souvenir s'est plus ou moins conservé parmi les tribus d'émigrants.

Chaque société, modifiée par les mille accidents de développement ou de décadence, et les influences diverses auxquelles elle a été soumise, a altéré cette source au point que les temps, les rapports des générations, les croyances, l'organisation n'ont plus présenté qu'une vaste confusion. Diversité réelle sur tout ce qui tient aux formes extérieures, mais qui permet des rapprochements sur les points fondamentaux qui appartiennent à l'état primitif de ces sociétés devenues si dissemblables. Il n'est plus possible de faire sortir de ce pêle-mêle de noms, de traditions, de chiffres, des dates même probables ; mais ce qu'il est possible d'entrevoir et même de reconnaître, c'est l'ordre constant des degrés de civilisation et des transformations sociales. Ainsi que celui que chaque cosmogonie donne comme le premier homme le soit ou ne le soit pas, c'est ce que nous ne pouvons établir par des faits. Il serait fou de chercher à le faire. Mais qu'à partir de cet être, réel ou fabuleux, on veuille suivre la progression de l'ordre social, c'est ce qu'il est possible d'entreprendre. Dans tous

les lieux, les premiers éléments traditionnels diffèrent dans l'expression, la forme ou l'époque, mais ils se rapprochent sous d'autres points de vue et particulièrement par l'ordre successif des états sociaux ou degrés de civilisation, quelle que soit d'ailleurs la durée chronologique que l'on attribue à chacun d'eux.

« Les nations distinguées par les arts et l'excellence de leurs institutions politiques, dit Fergusson ¹, ont eu une faible origine et conservent encore dans leur histoire les marques du progrès lent et graduel par lequel elles sont arrivées à cette distinction. Les antiquités de tous les peuples, quelque diversifiées, quelque défigurées qu'elles soient, s'accordent toutes à confirmer cette opinion.

« L'histoire sacrée nous représente les premiers parents de l'espèce comme un simple couple envoyé sur la terre pour la posséder et pour tirer une subsistance pénible du milieu des rochers et des épines. Leur postérité eut à lutter contre tous les dangers qui assiègent une espèce faible et dans un état d'infériorité. Enfin, après bien des siècles révolus, les nations les plus respectables tirèrent leur origine d'une ou de quelques-unes de ces familles qui faisaient paître leurs troupeaux dans les déserts. »

Nous connaissons l'état barbare dans lequel vécurent pendant longtemps les Grecs et les Romains, par l'aveu même des plus anciens historiens des contrées qu'ils couvrirent plus tard d'une gloire si éclatante ; par les Romains, et les détails de mœurs qu'ils nous ont laissés sur les Gaulois et les Germains, nous savons ce qu'étaient ces peuples à l'époque de César et de Tacite, et leur situation alors nous révèle surabondamment ce qu'ils avaient pu être dans les temps antérieurs. Des documents d'un autre ordre ont ajouté encore à nos connaissances. Les habitants de l'Angleterre, à l'époque des premières guerres des Romains, étaient dans un état plus misérable encore, et ressemblaient à peu près aux sauvages de l'Amérique ; comme eux ils ignoraient l'agriculture, se peignaient le corps et n'avaient pour vêtement que des peaux de bêtes.

¹ Ferg., *Société civile*, 2^e partie, chap. 1^{er}.

« La nation bretonne, dit le comte Lambert à l'empereur
« Louis (le pieux ou le débonnaire), est menteuse, pleine d'ar-
« rogance, rebelle à toute autorité, dépourvue d'humanité. Elle
« n'a que le nom de chrétien ; du reste, les œuvres, le culte et la
« foi de l'Évangile sont loin d'elle. Chez eux nul soin des orphe-
« lins, ni des veuves, ni des églises. Le frère et la sœur coha-
« bitent ensemble, le frère ravit l'épouse de son frère ; tous vivent
« dans l'inceste et commettent sans pudeur les actions les plus
« détestables. *Ils habitent les buissons, couchent comme les bêtes*
« *fauves dans les tanières, et, comme elles, se nourrissent de rapine.*
« *La justice n'a parmi eux ni asile ni temple ; l'idée même du droit*
« *leur est étrangère* ¹. »

S'il est vrai que ce soit au milieu de circonstances semblables, et pour ce dernier peuple même après la prédication de l'Evangile, qu'il faille chercher l'histoire primitive des nations modernes, il n'y a guère lieu de douter que l'histoire plus reculée des premiers empires ne doive remonter aussi à la barbarie des premiers hommes. Le tableau de la vie des Bretons semble être le récit de celle des Boshismans dont nous avons parlé plus haut, et nous allons voir bientôt que celle des Persans et des Indous ne nous offrira aucune différence. Les conditions originelles qui furent celles de l'espèce ont leur représentation exacte dans les conditions originelles des nations diverses ; et, à bien plus forte raison, la barbarie de ces dernières a-t-elle dû exister chez les ancêtres de l'espèce. L'analogie y est trop sensible pour être détruite par des systèmes, quelque habiles qu'ils soient, ou par des affirmations dogmatiques, quelque respectable à tous égards qu'en soit d'ailleurs la source.

Si quelque peuplade de l'Amérique, survivant à la persévérance de nos envahissements, arrivait à une haute civilisation, elle pourrait nier aussi la barbarie oubliée de son berceau ; ce serait aux relations que nous en faisons maintenant, et depuis la découverte de ce continent, qu'elle emprunterait des détails sur la barbarie de son premier âge ; c'est à cette barbarie, encore

¹ Frantin, *Hist. de Louis le Pieux*, t. 1^{er}, p. 96-97, anno 818, cf. *actes des bénédictins*, part. 2, sec. 4.

existante, que nous pouvons emprunter le tableau de ce que furent nos sauvages ancêtres.

CHAPITRE XIV.

Les faits généraux et leur analogie peuvent être considérés comme une première preuve qui établit la similitude des conditions dans tous les lieux. Les recherches spéciales sur les peuples primitifs de l'Asie viennent à l'appui de cette première proposition.

Nous ferons remarquer que nous ne voulons pas donner cette analogie comme fournissant à elle seule une preuve concluante. Les considérations générales que nous avons présentées suffisent pour nous autoriser à croire, par induction, à la parité que nous avons signalée ; mais la confirmation ne peut résulter que de la similitude, si elle a lieu, entre les peuplades sauvages et l'état ancien des peuples de l'Asie antérieurement à la civilisation qui les met si loin de leur berceau. C'est cette recherche qui va nous occuper, et nous verrons si les faits qui vont en résulter nous permettront d'ériger cette analogie en fait positif et en base assurée, pour nos idées, sur les états sociaux postérieurs.

Nous n'avons pas à reproduire ici ce que nous avons dit ailleurs sur la chronologie et l'antiquité relative des peuples. Peu importe pour le moment, et dans la question qui nous occupe, que l'état sauvage soit plus ou moins reculé comme époque ; qu'il ait duré plus ou moins longtemps. L'antériorité de civilisation et les prétentions qui s'y rattachent ne sont pas en cause. Il est bien entendu que, sur ces temps reculés, il n'y a que des systèmes imaginés après coup pour rendre compte des origines nationales à la plus grande satisfaction de chaque peuple, et sanctionner des traditions en leur donnant la forme d'une révélation. Ce qui est incontestable et utile pour nous, en laissant de côté les successions d'hommes et la durée de prétendus règnes, ce sont les phases de la civilisation. Indépendamment des récits fort douteux qui les accompagnent, elles n'ont pas pu se suc-

~~céder autrement que par la voie du progrès, comme l'indiquent~~
tous les fondateurs de croyances, et, en ce point, il n'y a pas de désaccord réel.

Le premier homme qui fut aussi le premier roi de l'ancienne Perse, le premier qui gouverna le monde d'après les traditions pehlyvies, fut Kaïoumaratz¹. Couvert d'une peau de tigre, il descendit des montagnes et enseigna aux hommes l'usage des vêtements et d'une nourriture meilleure. Son successeur Houcheng apprit aux hommes l'art de cultiver et d'ensemencer les champs et leur fit connaître les céréales. Il découvrit le feu et inventa l'art de travailler le fer. Il apprit encore à ses sujets l'art d'élever le bétail, et de substituer les étoffes de laine aux peaux de bêtes. Les arts d'agrément furent dus à Theimouratz, successeur de Houcheng.

Si Houcheng apprit aux hommes à connaître les céréales, si Kaïoumaratz, avant lui, leur avait déjà enseigné une nourriture meilleure, quelle était donc cette nourriture première ? La tradition persane nous reporte évidemment à une barbarie tout à fait semblable à celle dont nous venons de donner le tableau, et l'analogie ne saurait être plus claire.

Il paraîtrait que ces merveilleuses inventions n'étaient pas si bien établies qu'il ne fût encore nécessaire d'y revenir. Bien loin de trouver ici, au début, une perfection imaginaire, nous sommes ramenés, au contraire, au renouvellement de l'enseignement primitif par suite apparemment de l'oubli ou de l'incapacité des premiers qui l'avaient reçu. Le nouvel enseignement fut dû à Djemschid, fils de Theimouratz.

« Djemschid est le premier homme qui eût consulté Ormusd
« et qui ait reçu sa loi. Ormusd lui donna, et à son peuple, la
« nourriture, l'intelligence et la vie longue. Il remplit succes-
« sivement les portions de la terre d'animaux domestiques et
« d'hommes, et les rendit meilleurs qu'auparavant.

« L'hiver malfaisant étant entré dans le monde, Djemschid fit
« le ver (une ville), dont la place fort étendue était carrée. Il la

¹ Chah-Nameh, anal. par Klaproth. *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 1 et suiv.

« couvrit d'hommes, de bestiaux, y fit couler l'eau en abondance. Les champs y portaient ce qui est bon à manger, les jeunes gens y étaient modestes et respectueux, gras et bien nourris ¹. »

Quoique cela puisse paraître, en général, une amélioration nouvelle, cependant plus d'une circonstance, celle de la nourriture, par exemple, en fait un enseignement tout à fait primitif. La dernière observation, contenue dans le passage que nous venons de citer, mérite peut-être d'être remarquée. Il peut paraître puéril d'insister sur des circonstances qui n'ont au fond aucune valeur historique quant aux hommes auxquels on les rattache ; mais rapprochée de la maigreur des Boshismans, dont nous avons parlé tout à l'heure, celle-ci ne doit peut-être pas être négligée. Elle sert au moins à montrer que la prévoyance était chose nouvelle dans le monde, et qu'on s'applaudissait de posséder quelques moyens d'échapper à la misère et à la faim.

Pour compléter ce tableau de la barbarie, et reconnaître jusqu'où elle allait encore, nous ajouterons cette circonstance extraite du Boun-dehesch. Elle prouve assez que les sauvages de la Perse n'étaient pas bien supérieurs aux sauvages américains de nos jours.

« Djemschid s'unit à une dew et donna sa sœur à un dew ; de cette union sont venus les hommes des montagnes, qui ont une queue ². »

Certainement les auteurs qui ne craignent pas d'affirmer que les populations du centre de l'Asie n'offrent pas des souvenirs d'une barbarie égale à celle des populations de l'Afrique et de l'Amérique, perdent de vue ce que nous dit Hérodote ³ des Indous qui mangeaient leurs parents, et ces traditions extraites des livres sacrés des anciens Perses.

Ce fait, qui paraîtrait plus bizarre s'il n'était pas répété par d'autres peuples, se lie assez bien avec la croyance des Thibétains qui se disaient issus d'une race de singes. Encore aujour-

¹ Zend-Avesta, t. 2, 1^{re} partie, p. 271. Vendidad-Sadé Fargand, 2^e.

² *Ibid.*, t. 2, p. 397.

³ Hérodote, liv. 4 et 5, édit. de Wess.

d'hui la partie moyenne du Thibet s'appelle *pays des singes*. C'est pour ceux qui prennent cette dénomination un titre de gloire et une preuve d'ancienneté. « On pourrait donc supposer, » dit Klaproth ¹, que Hanouman, le dieu du vent de la mythologie indoue, qui était le prince des singes et qui habitait le mont Himalaya, n'était qu'un prince tibétain venu avec un grand nombre de ses sujets au secours de Rama, quand celui-ci se préparait à faire la conquête de Lanka (l'île de Ceylan). »

L'Arménie et la Géorgie ne sont pas dans des conditions différentes : la conversion de ces peuples au christianisme a dénaturé leurs traditions antiques, mais les incidents historiques dont on y retrouve la trace ne les placent pas dans une situation plus élevée. L'anthropophagie ne cessa en Géorgie qu'après l'invasion d'Alexandre ; l'usage de l'écriture est rapporté à une époque plus récente encore. Les commencements fabuleux de l'histoire d'Arménie ne laissent reconnaître comme fait bien certain que la domination à laquelle la soumirent de bonne heure les monarques assyriens et persans. Rien ne distingue, sous le rapport des usages et des mœurs, les tribus montagnardes de ce pays des peuplades sœurs de la Géorgie ².

Ce n'est certainement pas dans les nations de l'Asie intérieure ou centrale que nous pouvons espérer trouver une civilisation meilleure.

Les auteurs chinois ont tracé exactement, dit Klaproth ³, les limites entre les grandes souches de peuples qui vivaient anciennement dans l'Asie centrale. Ces souches se réduisent à cinq, savoir :

1. Nations toungouses.
2. Nations sian pi.
3. Nations turques.
4. Nations tibétaines.
5. Nations alano-goths, à cheveux blonds, et aux yeux bleus.

¹ Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 131.

² *Ibid.*, 43-53.

³ *Tab. hist.*, p. 82.

Ces différents peuples paraissent avoir adoré les bons et les mauvais esprits, sacrifié au ciel, à la terre, aux étoiles, au soleil, à la lune, aux montagnes et aux rivières, de même qu'aux mânes des grands hommes qui s'étaient rendus célèbres.

Ils ignoraient l'usage de l'écriture, menaient une vie errante ; quelques tribus seulement, et par succession des temps, s'adonnèrent à l'agriculture. Les traditions mongoles offraient beaucoup de ressemblance avec les traditions turques, quoiqu'elles appartenissent à des races différentes ; il paraît qu'à l'extrémité orientale de l'Asie, les tribus mongoles et toungouses se sont fréquemment croisées. Cette raison rend extrêmement difficiles les distinctions absolues de race entre ces différents peuples. Les Mongols et les Tatars semblent être deux branches de la même famille et descendre, suivant des écrivains orientaux, de la branche de Japhet ou des Caucasiens septentrionaux, ce qui est la même chose. Cette circonstance viendrait à l'appui de l'opinion qui ne distingue pas dans l'origine les races blanche et jaune, et que confirme la grande quantité de racines indo-germaniques qu'on rencontre dans les idiomes turcs et mongols, encore plus chez les Toungouses et particulièrement dans le Mandchou ; mais on ne peut admettre qu'avec réserve les opinions des écrivains mahométans qui ont puisé aux sources juives conservées dans le Coran. On a fait dériver aussi les prédécesseurs de Gengis-Kan des rois du Thibet, qui eux-mêmes étaient originaires de l'Inde.

Quant à la descendance de Gengis-Kan lui-même des princes thibétains, il se pourrait que ce ne fût qu'une fable inventée pour les bouddhistes pour illustrer l'origine de ce conquérant, en faisant venir ses ancêtres d'un pays saint et sacré. Les historiens chinois n'en parlent pas ¹.

Ces différentes populations semblent se partager en trois portions, dont la plus reculée, au nord-est, affecte plus spécialement le caractère que nous donnons à la race jaune que nous appelons, improprement peut-être, mongolienne. Au nord-ouest, c'est-à-dire dans les vastes pays situés au nord du Cau-

¹ Klaproth, *Tableaux de l'Asie*, 83-160, *passim*.

cede, de la Caspienne, de l'Oxus, du cours supérieur et des sources de l'Indus, vivaient les tribus que nous désignons sous le nom d'Indo-Germaniques, dont les langues se retrouvent par leurs racines dans les idiomes de l'Inde et de la Perse. C'est à cette souche que remontent les peuples celtiques, tudesques de l'Occident, et les slaves restés plus près de l'Asie : entre ces deux races ou familles distinctes, et sur les territoires qui les divisent et les pénètrent à différentes hauteurs, vivent les tribus que de fréquents mélanges avec l'une ou l'autre font participer à leurs langues, à leurs traits, à leurs usages, sans que l'ethnographie puisse affirmer d'une manière positive leur véritable et primitive origine.

Nous avons un intérêt tout particulier à suivre les peuples indo-germaniques ou de race blanche ou blonde, suivant l'expression de Klaproth, et à reconnaître si dans le principe ils auraient à revendiquer une civilisation plus avancée. Très-anciennement, sans qu'on puisse établir d'époque certaine, ces peuples étaient parvenus jusqu'au nord du Danube, tandis que quelques-unes de leurs tribus s'étendaient du côté opposé jusqu'à l'Altai et les confins de la Chine.

Ils ont les mêmes traditions que les autres familles de l'Asie moyenne, et se trouvent constamment mêlés dans leurs guerres. Leurs tribus se retrouvent jusqu'aux pays arrosés par l'Ob et l'Irtyche et sur les bords du lac Baikal. Les alliances avec les autres hordes d'origine différente n'étaient pas rares, et en accusant la similitude des usages, expliquent la difficulté de retrouver, au milieu de ces confusions, les véritables origines. On remarque, à l'occasion des Hakas, ancêtres de la nation des Kirghiz, qu'ils parvinrent à une civilisation supérieure à celle des autres nations de la Sibérie méridionale. On a trouvé chez eux des inscriptions qui ressemblent aux *Runes* de l'Europe septentrionale. Cette circonstance ferait supposer qu'il existait des relations entre le nord de l'Asie et de l'Europe.

Le tableau des mœurs de ces peuples se rapporte en général à celui que nous a tracé des Alains Ammien Marcellin. Il recule leurs habitations jusqu'aux rives du Gange, et s'accorde ainsi avec toutes les traditions qui placent au nord de l'Inde l'origine des populations qui s'étendirent sur l'Europe. Il désigne sous ce

nom les Mesanchéens et les anthropophages, et affirme que tous les peuples confondus sous le seul nom d'Aïains se ressemblaient pour les mœurs, la férocité et la manière de faire la guerre.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur les coutumes des peuples de l'Asie septentrionale. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à l'ouvrage de Klaproth pour suivre leur parenté et connaître les traits généraux de leur histoire primitive. On y verra que les peuples de l'Asie centrale étaient tous extrêmement barbares, et que quelques-uns d'entre eux vivaient dans des cabanes souterraines, allaient nus et enduisaient leur corps avec de la graisse pour mieux endurer le froid.

Tel fut l'état des populations primitives de l'Asie. Nous aurions pu nous borner à parler de la Perse, ou plutôt de la partie orientale de la Perse où a existé vraisemblablement le plus ancien centre de civilisation, qui étendit ensuite ses colonies dans toutes les directions. Parler du foyer de toutes les populations, c'était parler de chacune à son origine; nous avons pensé qu'après avoir montré l'origine barbare de tous les peuples existants, il importait encore de montrer dans chacun, et sur les lieux mêmes où les populations se sont développées, la même barbarie. Nulle part on ne rencontre d'indices d'un autre commencement pour les peuples. La barbarie est donc leur point de départ, à moins qu'on n'établisse que l'oubli qu'ils purent faire dans leurs migrations de l'état plus civilisé dont ils étaient une colonie probable ne soit une même chose que la dégradation des premiers descendants de l'homme biblique, source unique du genre humain, et dont la famille oublia les préceptes. Dans ce cas encore le récit de Moïse serait le tableau symbolique et abrégé d'événements survenus sur une plus vaste échelle. Mais la question ne serait pas résolue quant à l'origine et au développement de cette civilisation oubliée. Cette civilisation qui aurait été représentée sous l'emblème d'un seul homme, et sur l'origine de laquelle nous ne pouvons avoir de renseignements qui aient une valeur réelle, ne peut être conçue qu'en supposant la même progression que nous avons observée dans les peuples dont la souche est accessible à nos recherches. Dire que l'homme est devenu barbare par l'oubli d'une civilisation plus avancée,

n'est rien décider sur la question, car, qu'était cette civilisation ? Reculer la difficulté n'est pas la résoudre, et l'assertion d'une lumière primitive et communiquée reste toujours une simple assertion que toutes les analogies, sans exception, contredisent.

CHAPITRE XV.

La première civilisation, le premier empire bactrien dont les traditions asiatiques nous font accueillir l'existence, n'est pas dans des circonstances différentes que les grands empires de la Perse et de l'Inde actuelle. Il est soumis à l'influence de la hiérarchie sacerdotale et du système des castes encore vivant dans l'Inde, et il y a lieu de croire que les mêmes effets n'ont pu se produire qu'à la suite des mêmes causes.

Cette pensée, d'ailleurs, ne s'appuie pas uniquement sur un simple raisonnement. Bayer ¹ prétend que les Perses ont employé la même langue que les Bactriens. Il ajoute que les Bactriens ont devancé en civilisation les Parthes et les Perses. Leur doctrine religieuse et leur genre de vie étaient ceux des Brahmes. Sylvestre de Sacy déclare que la ressemblance du zend et du sanscrit le conduit à penser que ce sont deux dialectes de la même langue. Or, que pouvait être cette langue plus ancienne que les deux langues les plus anciennes, source de tous les dialectes du midi et de l'ouest de l'Asie, si ce n'est la langue primitive des peuples dont l'origine remonte à l'Asie ? Par bien d'autres considérations, dont une des plus puissantes est l'analogie entre les racines des langues, là, dans la Bactriane ou les provinces orientales de la Perse, se retrouve le berceau commun de tous les peuples.

Le savant Colebrooke ² exprime absolument la même opinion et lui donne plus d'extension ; le sanscrit, dit-il, tire évidemment son origine (et quelques-uns des degrés qui en marquent le progrès peuvent être aujourd'hui tracés) d'une langue primi-

¹ Hist. regn. Bactr. Parag. 9, p. 21.

² Asiatic. res., t. 7, p. 200-1.

tive qui fut graduellement perfectionnée en divers climats, et devint le sanscrit dans l'Inde, le pehlvi en Perse et le grec sur les rivages de la Méditerranée.

Les doctrines de l'Asie parurent avoir été formées dans la Bactriane ou dans les régions voisines de l'Inde, même à ceux qui s'occupaient de la vieille religion de la Perse, avant que l'on connût ni le Zend-Avesta, ni les livres des Parsis réfugiés dans l'Inde¹. Ainsi ce qui était déjà une opinion très-probable avant les travaux modernes peut être regardé, aujourd'hui que tant de recherches l'ont confirmée, comme une certitude.

Quand on dit que Djemschid consulta Ormusd et qu'il établit le système des castes, on voit donc qu'il faut rectifier cette tradition, et que cela veut dire qu'il rétablit, à la suite d'événements ou de catastrophes dont nous ignorons la nature, le système des castes conformément à une plus ancienne doctrine qui fut celle d'un peuple dont la langue, les institutions et les usages furent la source des langues, des institutions et des usages de toute l'Asie. Il est très-probable que cette doctrine s'était conservée auprès de quelques hommes après l'extinction de la civilisation attribuée à une catastrophe diluvienne, extinction qui pouvait n'être que la conséquence naturelle du fait seul de la migration et de la nature sauvage contre laquelle avaient dû lutter les chefs des peuplades émigrées.

La tradition du déluge est loin d'être partout celle d'un déluge universel. Aussi, n'est-ce point seulement dans le cataclysme raconté par Moïse que nous devons chercher l'explication de l'anéantissement de la civilisation. Cette croyance au déluge, aux lieux où elle existe, varie par les détails et par l'étendue qu'on lui donne. Dans l'Inde on distingue différents déluges :

« Chaque calpa, excepté le premier, est précédé par un renouvellement du monde et un déluge universel. Au contraire, le déluge qui précède chaque manouantara est partiel. Quelques pics élevés et quelques lieux privilégiés comme Bénarès

¹ Schlosser, *Hist. de l'antiq.*, p. 198. — A la note se trouvent les citations anciennes qui prouvent l'assertion : Clément d'Alexandrie, Origène, Cyrille, Porphyre.

« sont exceptés. Les pics qui surmontent les eaux, Bénarès et quelques autres lieux, sont entourés par les eaux comme par « un mur circulaire ¹. »

Ainsi des hommes survécurent au déluge, et le déluge lui-même ou plutôt ces déluges tels qu'ils sont racontés dans les cosmogonies, et quelle que soit leur importance, d'ailleurs très-réelle quant au fond, ne sont qu'un fait très-général, mais non universel. Il respecta les lieux où tout concourt à placer le berceau des populations. Dans ce même lieu exista très-vraisemblablement une civilisation qui servit de modèle à celle qui existe aujourd'hui encore dans l'Inde, et fut la base sur laquelle éleva son enseignement le Zoroastre qui modifia et combattit les premières croyances, restées plus intactes au midi de la Bactriane ou dans l'Inde.

D'autres considérations prouvent surabondamment que ces déluges partiels furent assez considérables, que ces terrains sauvages et inondés offrirent une existence assez pénible pour laisser une impression profonde et durable parmi les hommes ; leurs premiers usages en portent témoignage. Mais cela prouve aussi que les anciennes croyances survécurent aux luttes contre une nature rebelle, aux migrations et à la barbarie absolue du plus grand nombre. Ceux des initiés qui en conservaient la tradition ne purent rien organiser de mieux que ce qui avait existé jadis. On ne s'expliquerait même pas qu'ils eussent pu imaginer autre chose. Sans ce souvenir on ne saurait comprendre comment les hommes seraient arrivés aussi rapidement à une organisation sociale et politique telle que celle des grands empires de l'Inde, de la Perse, de la Babylonie. Il est probable que la plus grande partie des hydrophories fut instituées pour perpétuer le souvenir, sinon du déluge universel, au moins celui des inondations partielles si faciles à concevoir dans l'état primitif de barbarie. Bien des siècles plus tard, César et Tacite nous montrent la Gaule et la Germanie couvertes de forêts et de marécages. Toute l'antiquité fait le même tableau de la Grèce ; qu'est-ce autre chose que le marais de Lerne et les travaux d'Hercule !

¹ Francis Wilford, *Chron. des Ind. Asiatic. res.*, t. 5, p. 248.

Cependant on insiste, et tout en passant condamnation sur les autres peuples de l'Asie, on prétend que les Chinois, les Indous principalement, et enfin, en Afrique, les Egyptiens n'offrent pas trace d'une barbarie primitive qui permette de les ranger dans la catégorie des peuples amenés de l'état barbare primitif à la civilisation. Cette exception, qui démentirait effectivement notre assertion, n'est pas plus juste ; et ce dernier refuge échappe aux partisans d'une civilisation, que l'on pourrait dire divine et révélée, aussi bien par les témoignages des auteurs anciens que par les récits indigènes.

Les Indiens, au rapport de Diodore ¹, d'Hérodote ², d'Arrien ³, existèrent dans un état aussi barbare que celui des autres peuples.

Les Indiens Kallates mangent leurs parents et se nourrissent de poissons et de viandes crues ⁴. Quand l'assertion d'Hérodote n'aurait d'autre autorité que la tradition, et pécherait par défaut d'exactitude rigoureuse, elle n'en serait pas moins l'expression d'une opinion probable, et, en tous cas, traditionnelle dont la valeur égalerait toute autre assertion. Diodore ⁵ dit que tous les hommes ont été sauvages, et il décrit cette barbarie en termes qui constituent les hommes à l'état animal, sans feu, sans nourriture et sans maisons. Il pense évidemment aux Égyptiens, car il rapporte, en ce lieu, l'opinion qui place les premiers hommes en Egypte. Il confirme d'ailleurs cette opinion, à la section deuxième du même livre, en parlant expressément des Égyptiens. Il les représente comme se nourrissant d'herbes, puis passant à une nourriture plus substantielle qu'ils trouvent dans les poissons du Nil. Enfin il fait intervenir les dieux comme inventeurs de la culture et des premiers arts. C'est ce que reproduit pour les Grecs le récit ou la fable de Cérès et de Triptolème.

Quant à la Chine, on voit là, comme en Perse, des souverains inventer les arts nécessaires aux premiers besoins de la vie ; une grande inondation dévaste principalement les provinces du Nord,

¹ Diodore, liv. 2, p. 123, édit. Rhod.

² Hérodote, liv. 3, p. 247-48.

³ *Rerum indicarum liber.*

⁴ Hérodote, liv. 3, p. 244.

⁵ Diodore, liv. 1^{er}, parag. 3.

et n'a pas, par conséquent, de caractère plus général que le déluge des parties méridionales et occidentales de l'Asie. Ces caractères généraux, qui sont communs aux Chinois et aux autres peuples, ne paraissent pas leur donner droit à une civilisation plus élevée à l'origine. Leurs rapports continuels avec les peuples de l'Asie centrale, dont ils se rapprochent par tant de liens, les placent, d'ailleurs, dans des conditions tout à fait analogues et dans un autre ordre d'idées et de recherches ; leur langue accuse une origine non moins humble. On borne à deux cents monosyllabes les mots qui composaient cette langue primitive¹. Les habitants plus anciens qu'eux des contrées qu'ils envahirent, formaient des tribus barbares dont on retrouve la trace dans les montagnes de la Chine occidentale où ils portent le nom de Miao.

Ces premiers fondateurs ne se composaient guère eux-mêmes que de cent familles venues de l'Ouest et pouvaient être un démembrement, les exilés, d'une nation plus grande dont ils abandonnèrent les usages, soit par oubli, soit par haine, car leurs institutions et l'absence de hiérarchie et de castes contrastent avec les usages des autres peuples asiatiques.

Ainsi toutes les traditions concourent à présenter les grands empires de l'Asie comme barbares vers le même temps, comme civilisés en vertu de quelques souvenirs anciens que les Indous placent au Nord, que les Perses placent à l'Orient, les Chinois à l'Ouest et qui se retrouvent au Midi pour les peuples septentrionaux. Un passage de Klapproth² concorde entièrement avec cette dernière assertion : « Quelques faibles indices historiques, « dit-il, la comparaison des langues, des traditions anciennes « cachées dans la mythologie indoue, et même quelques notions « physiologiques sur des tribus de l'Asie orientale, font présu- « mer que le centre de cette partie du monde fut occupé, à une « époque très-reculée, par les ancêtres de tous les peuples « indo-germaniques. Un événement dont nous ignorons les « causes, dispersa cette race vers le Sud, vers l'Occident et même

¹ Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. 2, p. 33 et suiv.

² Klapproth, *Tableaux de l'Asie*, p. 161-162.

« vers l'Orient et le Nord. La nation qui parlait le sanscrit descendit des monts Himalaya et se répandit dans les plaines de l'Indoustan, d'où elle chassa les tribus de la race malaie et nègre, ou se confondit avec elles. Après avoir purgé la presqu'île en deçà du Gange, elle finit ses conquêtes par celle de l'île de Lanka, ou Ceylan, qu'elle arrache à la puissance de la race noire. Cette hypothèse est fondée sur les traditions indiennes, conservées dans les Pouranas, qui nous montrent la race divine originaire de l'Himalaya, combattant et chassant vers le Sud les mauvais génies dépeints comme nègres ou hommes cuivrés. »

Sans citer textuellement Klaproth pour les migrations orientales, occidentales et septentrionales, nous le résumerons en faisant observer après lui que la race blonde se retrouve mêlée aux Mandchous à l'orient, sur les bords de l'Irtyche, de l'Ob, du Jenisei supérieur et vers le lac Baikal au nord ; enfin, pour nos races occidentales, elle forme le fond de la population qu'elle a renouvelée à plusieurs reprises. C'est du moins la manière d'expliquer la diversité apparente qui règne entre les nations et les langues de souche indo-germanique.

Il n'y a de position centrale, par rapport à ces migrations, que les hauteurs de l'Asie aux environs de l'Himalaya, et de territoire approprié au développement social d'une civilisation fixe et régulière, que la Bactriane ; et c'est précisément là que les plus anciennes traditions placent cet empire primitif dont l'Inde, isolée pendant longtemps du reste du monde, a conservé plus qu'aucun autre empire l'organisation politique et religieuse.

« Lorsque, dans le silence de l'histoire positive, on veut remonter aux germes d'une antique civilisation asiatique, on n'arrive point à ces plateaux inhospitaliers du Nord, on arrive à l'origine commune des deux grandes branches de la famille des peuples indo-persans, aux rapports des ariens brahmaniques et des ariens bactriens¹. »

¹ Alex. de Humboldt, *Asie centrale*, t. 1^{er}, p. 24.

CHAPITRE XVI.

Rien ne peut nous faire supposer que la première organisation ait eu lieu par d'autres moyens que ceux que nous observons dans les grands empires asiatiques. Tout nous indique, au contraire, que le développement s'opéra de la même manière. Il n'est pas douteux que le témoignage des révélateurs qui nous donnent la découverte successive des arts avant le déluge ne soit l'expression d'un fait incontesté ; celui des progrès successifs de l'homme depuis le point de départ le plus bas jusqu'à la civilisation sous l'influence de laquelle chacun d'eux écrivait. Il n'est pas douteux que le règne des dives, des périss, des gins de l'Orient ne soit le souvenir confus d'une classe d'êtres supérieurs, auteurs immédiats des premières impulsions morales et intellectuelles de l'homme. Cette croyance, personne ne peut d'ailleurs la prouver par des faits authentiques, mais elle a pris naturellement naissance dans l'impuissance de l'homme ; dans une tradition confuse et dans un sentiment de frayeur et d'expiation mal défini qui nous fait remonter à l'idée de chute et, par conséquent, à une existence antérieure et supérieure dont le véritable caractère a pu être facilement dénaturé. De quelques noms qu'on habille ces données premières, que l'on rejette ou que l'on adopte la doctrine des anges déchus, ce sera toujours dans ce cercle qu'il faudra reconnaître les efforts faits par l'esprit humain pour expliquer, ce qui sera toujours historiquement inexplicable, la première pensée morale et sociale sortant du sein de la barbarie qui l'a précédée.

Il fallait que l'homme passât par tous ces termes de développement, sans quoi son existence même n'offrirait pas, à nos yeux du moins, de raison suffisante. Si le règne du bien ou de la vérité est sa fin, il n'en pouvait être en possession dès le début sans que l'existence fût un non-sens, un mode d'être inutile. Nous avons déjà émis cette considération, nous la reproduisons ici en employant un organe plus éloquent, pour ne pas nous répéter d'abord, mais surtout pour joindre à notre opinion, dont

nous avouons sans peine le défaut d'autorité, celle du grand écrivain dont nous transcrivons les paroles :

« L'homme n'est point ce qu'il sera, il n'a pas été ce qu'il est ;
« car il avance, comme la création entière, perpétuellement dans
« ses voies ; il se perfectionne d'âge en âge, et pendant la durée
« de son existence terrestre, il offrira constamment un mélange
« de bien et de mal, jusqu'à ce que le bien, croissant toujours,
« prévale définitivement. S'il avait été dès l'origine, s'il était
« maintenant ce qu'il est destiné à devenir, une parfaite har-
« monie régnant dans sa nature, il tendrait sans obstacle vers
« sa fin. Tout en lui serait ordonné selon les lois de la sagesse
« suprême. Aucun acte vicié dans sa source ne révélerait un
« désordre interne ; aucune difformité n'altérerait le type divin.
« L'amour sensitif ou individuel serait pleinement soumis à
« l'amour supérieur, qui, suivant, pour user de cette expres-
« sion, d'un pas égal le progrès de l'intelligence, se développe-
« rait avec elle et par elle : mais il n'en pouvait être ainsi. Il a
« fallu que le genre humain eût son enfance, comme il faut que
« chaque homme ait la sienne ; et ce que l'enfance est pour cha-
« que homme elle l'a été pour le genre humain ¹. »

Voilà donc la philosophie qui proclame comme nécessaire, précisément ce que nos recherches sur les traditions anté-historiques nous ont fait reconnaître comme réel. Cet accord entre les faits et l'examen de la pensée est, nous l'avouons, supérieur pour nous à tous les systèmes. Nous n'avons aucun scrupule quand nous proclamons, non pas comme une chose de foi, mais comme un fait démontré, la barbarie universelle primitive, la domination de la matière comme point de départ, le progrès proclamé comme moyen, et la domination de l'esprit dans l'unité humaine réalisée comme but.

Ainsi, nous demeurons en possession de ce fait : les chronologies des anciens peuples dont nous avons donné le rapport ailleurs ; les traditions cosmogoniques et les investigations de la philosophie s'accordent en ce point, qu'elles placent tous les peuples sur la même ligne à leur naissance, aussi bien sous le rap-

¹ *Lamennais, Esquisses d'une philosophie*, t. 2, liv. 4, chap. 2^o, p. 273.

port de leur ancienneté que sous celui de leurs usages et de leurs mœurs.

Ces rapports peuvent être reconnus non-seulement dans les peuples, mais aussi dans les races ; si bien que l'on peut dire que tous les peuples du monde remontent à une époque qui ne peut être que la même pour tous. Depuis cette époque, indéterminée d'ailleurs quant au chiffre des années, et partant de la barbarie la plus absolue qui appartient à tous, certains peuples se sont élevés successivement et progressivement jusqu'à l'état social le plus perfectionné, tandis que d'autres sont restés stationnaires à un certain degré obtenu, et que les derniers, enfin, sont restés barbares.

Chacune de ces trois divisions a sa place marquée aujourd'hui dans la répartition un peu trop absolue du globe entre les trois races et leurs rameaux multipliés ; mais en général, et sous la réserve des questions soulevées par la combinaison des races elles-mêmes et leur union antérieure à la dispersion, l'observation ethnographique place la première au Caucase en donnant ce nom au système dont le Caucase, proprement dit, est l'extrémité occidentale, et qui remonte à l'orient jusqu'à la longitude des plus hauts sommets de la chaîne himalayenne ; la seconde, à l'Altaï ; la dernière, en Afrique, aux montagnes de la Lune.

Comment s'y sont-elles transportées, comment les variétés que l'on remarque dans leur conformation extérieure se sont-elles produites ? Sur ces points il n'existe que des systèmes. Nous avons donné nos idées sur les transformations possibles. Nous aurons à revenir sur la dispersion, et peut-être à plusieurs reprises, parce que ce fait se lie à plusieurs traditions et inductions qui se produiront successivement.

Ce qui est positif, c'est que toutes les familles caucasiennes sont sœurs et que cette parenté s'établit historiquement jusqu'à l'époque de leur dispersion et de la catastrophe, quelle qu'elle soit, qui les a replongées dans la barbarie. C'est qu'il est très-possible, et même probable, que la race mongole ou jaune, ou plus proprement, altaïque, a été réunie à la race caucasienne avant cette catastrophe et cette séparation. La question des temps antérieurs ne peut, en effet, être précisée, et si

l'on considère que plusieurs physiologistes ne veulent pas faire une classe à part des Mongols¹, on pourra admettre que les différences ont pu être l'effet du temps. Pour ce qui concerne la race nègre, la question s'éloigne encore, et les différences sont bien plus marquées. Nous avons rendu compte plus haut de l'opinion du docteur Prichard, et des témoignages nombreux sur lesquels il s'appuie pour ne pas trouver dans ces différences un motif suffisant pour rejeter l'unité primitive. Nous y pouvons joindre l'assertion des Pouranaṣ, rapportée par Klaproth, sur les guerres de la péninsule de l'Inde où les deux races se livrent des combats terminés par la défaite des hommes noirs ou cuivrés, et l'opinion émise par Ward sur les couleurs diverses caractéristiques des différentes castes.

Les noirs sont hommes comme nous ; nous avons été barbares comme eux, et plus que ne le sont certaines peuplades nègres. S'il n'y a pas possibilité d'établir historiquement leur point d'union avec les autres races, on serait encore moins fondé à les repousser de la communauté fraternelle qui unit tous les hommes. Il n'est pas d'ailleurs tout à fait impossible d'établir, ou plutôt il n'est pas déraisonnable de placer leur point de départ à la source commune ; il a pu être le même que celui des autres races. Il résulte de l'ensemble de ces observations que nous pouvons admettre rationnellement et matériellement que les hommes sont frères. On démontre qu'ils le sont comme espèce, qu'ils peuvent l'être, et le sont très-probablement sous le point de vue plus étroit de la famille, et il serait bien autrement difficile d'arriver à la démonstration de la proposition contraire.

Tous sont partis de la barbarie. Les faits et la raison le prouvent, et il n'y a en faveur de la proposition opposée que des assertions dont on chercherait vainement la source dans l'observation.

¹ Ch. White, *an Account of the regular gradation in man.*

CHAPITRE XVII.

Il reste un point sur lequel nous sentons la nécessité d'insister. Nos recherches ont porté principalement sur ce qui a suivi la dispersion, parce que là est la limite extrême des documents que nous pouvons recueillir. A proprement parler, les documents réels ne s'étendent même pas aussi loin, mais enfin c'est là que les livres sacrés deviennent explicites, et là, nous avons reconnu la barbarie universelle. Antérieurement à cette barbarie et à la catastrophe elle-même, nous avons parlé d'une civilisation qui aurait été la source de toutes celles qui surgirent après la dispersion. Cette question n'a pas été étudiée avec assez de soin et de détail. Les hommes se sont-ils développés au sein de cette civilisation première, de la même manière que le firent leurs successeurs ; ou bien la civilisation leur fut-elle communiquée par une intervention directe et surnaturelle ? Nous sommes entré, à propos des révélations, dans des détails qui s'appliquent directement à la question, il nous reste à la traiter ici sous un point de vue moins abstrait.

C'est ce que nous permettra l'examen du système des castes, et c'est dans cette intention que nous avons ajourné jusqu'ici l'expression de notre pensée sur ce système hiérarchique d'organisation sociale.

Il semble, au premier coup d'œil, que nous ne soyons parvenu en cela qu'à reculer la difficulté et à la placer dans une perspective où une vue nette des objets nous est refusée ; en réalité, nous en avons beaucoup avancé la solution.

Nous ferons remarquer que nous avons donné une valeur réelle à des faits ou des inductions qui, pour nous fournir une base solide de raisonnement, devaient être mis hors du vague des généralités cosmogoniques, ou des aperçus philologiques dénués d'autorité :

1° Dans l'exposition cosmogonique et le récit de Moïse, nous avons reconnu, avec le développement des générations, une progression dans les connaissances et la civilisation humaines antérieurement au déluge, et nous avons dit que Moïse, inter-

prête des faits dont sa position l'avait mis à portée d'être instruit, n'a pu donner que ces mêmes faits tels qu'ils étaient adoptés et répandus parmi les grands peuples asiatiques.

2° Les livres orientaux, le Dabistan et le Desâtîr, qui donnent sur l'ancien empire de la Bactriane les documents dont nous nous sommes servi après des écrivains recommandables, tels que Malcolm et Schlosser, ne peuvent être considérés, nous l'avouons, comme l'expression positive, avérée d'événements certains. Ces livres n'ont probablement pas l'antiquité que veut leur reconnaître M. de Hammer ; mais, pour ne pas être aussi anciens, ils n'en sont pas moins l'écho des vieux débris de la civilisation primitive. Pour ne pas reproduire ici les exemples que nous en avons donné ailleurs et pour les fortifier par un exemple nouveau et explicite, nous citerons un seul passage des *Recherches asiatiques* :

« Les habitants regardent *Bamyan* et les contrées adjacentes
« comme le séjour des ancêtres de l'espèce humaine avant et
« après le déluge. Par *Bamyan* et les contrées adjacentes, ils en-
« tendent tout le pays depuis *Sistan* jusqu'à *Samarcand*, s'éten-
« dant du côté de l'orient jusqu'au Gange. Cette tradition est
« d'une haute antiquité, car on la retrouve également dans les
« auteurs persans et dans les livres sacrés des Indous. Les pre-
« miers héros de l'histoire de Perse y vécurent et y exécutèrent
« d'innombrables travaux. Leur histoire place aussi dans ce
« même lieu leurs guides sacrés et les premiers temples qui
« aient été élevés ¹. »

Après quelque discussion, l'auteur ajoute : « Ainsi, conformément à une tradition uniforme, d'une longue durée, comme
« cela est contenu dans les livres sacrés des Indous et les au-
« teurs persans, les ancêtres du genre humain vécurent dans ce
« trajet montagneux qui s'étend de Balkh et Candahar au
« Gange. »

Le fond même du récit du Dabistan et du Desâtîr exprime la même idée quant au séjour habité par les ancêtres du genre humain, et l'opinion commune qu'ils expriment sur ce point

¹ Francis Wilford, on Mount Caucasus, asiat. res., t. 6, p. 470:

peut donner quelque probabilité à la forme qu'ils attribuent à la civilisation qui dut s'y développer. D'autres documents l'établissent, mais ils ne sont pas environnés d'une autorité assez incontestable pour qu'il ne soit pas permis de rabattre quelque chose de l'ensemble et de la perfection d'organisation politique qu'ils reproduisent. Il est possible, en effet, que les auteurs aient complété leur récit à l'aide des faits que leur fournissait la civilisation dont ils étaient témoins. Il est même probable qu'il en fut ainsi, mais leur assertion, prise en général, atteste civilisation a un certain degré, et donne une assez grande apparence de vérité aux formes mêmes qui constituaient cette civilisation.

5° Les souvenirs confus des anges, des gins, des dives, des péris, êtres supérieurs à la race humaine, peuvent être considérés au moins comme les créations fabuleuses d'hommes ignorants, amis du merveilleux comme tous les peuples enfants et comme la constatation à ce titre de l'état de l'homme à l'époque primitive.

4° Les idiomes zend et sanscrit remontent tous deux à un point central qui les unit et sont, suivant Colebrooke et Sylvestre de Sacy, les dialectes d'une langue primitive perfectionnée. Ce double fait justifie l'identité première, et établit la nécessité du progrès, et, dès lors, cette langue primitive exprimait des besoins que la civilisation naissante avait sans doute multipliés, mais qui ne correspondaient pas encore à une organisation politique et sociale très-avancée.

Enfin, et pour résumer ces diverses considérations dont l'extrême probabilité nous est acquise, nous allons examiner dans sa nature même cette organisation fondée sur le système des castes. Nous devons l'admettre comme non moins probable à cette première époque d'après les analogies directes qui résultent du même système établi dans les grands empires asiatiques et chez presque tous les peuples d'une manière plus ou moins complète.

CHAPITRE XVIII.

L'égalité entre les hommes, ce beau et légitime droit dont le malheur est de n'être pas compris et dont on éloigne l'établissement en ce qu'il a de réalisable, pour l'avoir voulu réclamer en ce qu'il a d'impossible, ne peut être conçu sous la forme absolue que dans l'une ou l'autre de ces deux alternatives : la barbarie générale, ou l'intelligence, la science, la moralité au plus haut degré et réparties également entre tous les hommes. En supposant la barbarie, l'égalité engendrera une lutte sans fin pour aboutir à la domination de la force. En supposant l'intelligence, nous sommes réduits à lui reconnaître des bornes afin de rendre possible une certaine hiérarchie nécessitée par le besoin de l'ordre. L'infini et l'absolu ne résident qu'en Dieu ; il n'y a rien de parfait dans l'homme, et toutes les qualités que nous lui supposons n'auraient atteint ou n'atteindront jamais qu'une perfection relative. L'hypothèse de l'intelligence ne peut donc être admise d'une manière absolue. Au point de vue abstrait, nous la concevons comme le but idéal, le mobile de l'activité humaine ; l'admettre au point de départ, c'est condamner par le fait toute classification hiérarchique, tout ordre social, et faire des hommes une association de dieux. En d'autres termes, c'est ériger l'absurde en doctrine.

Cette première considération n'a pas arrêté les partisans de la création de l'homme pur, moral, instruit et dégradé par un acte libre de sa volonté, et ils sont tombés dans une contradiction inévitable dans leur système. Il a fallu nier que l'homme fût, par sa nature, susceptible de perfectionnement. S'il en porte en lui-même le principe et le désir, il doit paraître bien inconséquent de dire qu'aux premiers pas qu'il a faits pour y parvenir il s'est éloigné de sa nature¹. A moins de fermer volontairement les yeux et de prétendre que l'existence du Boshisman est égale à celle du nomade ; que la vie du nomade est tout à fait égale à celle de l'Européen de France ou d'Angleterre, il faut bien

¹ Ferguson, *Société civile*, chap. 1^{er}.

admettre le progrès des sociétés comme incontestable. Si l'on accueille l'idée de la perfection au point de départ, il faut de toute nécessité accorder que le premier acte de l'homme a été un démenti aux conditions mêmes de son existence, et que le but de perfectionnement, si facile à saisir dans toutes les séries historiques, n'est qu'une concession venue de seconde main et subordonnée à la dégradation prévue.

Poursuivons les conséquences de l'hypothèse. Supposer que du sein de l'égalité des intelligences seraient sortis des degrés sociaux hiérarchiques, depuis le brahme jusqu'au paria, est une méthode dont le moindre inconvénient est d'établir *à priori* et sans preuve le fait en question. Cette classification, apparemment, aurait des auteurs. Mais où auraient-ils puisé leur titre ? dans leur supériorité ? C'est précisément ce que l'on nie. Dans la dégradation de leurs frères ? mais supposer la dégradation possible dans l'un plus que dans l'autre, c'est une autre manière de nier la proposition que l'on veut établir ; c'est admettre encore qu'une société aurait pu vivre sans gouvernement pendant de longues années. On ne peut concevoir ici, en effet, des sujets et des maîtres. On ne peut concevoir qu'une organisation de toute pièce, comme celle des castes, se soit établie graduellement pour déifier les uns, dégrader les autres lorsque tous, et sciemment, auraient appartenu originairement à une même souche, sans distinction entre les individus et sans qu'il y eût cause suffisante pour que l'un, plutôt que l'autre, s'élevât ou se dégradât.

Ce n'est pas ainsi que s'établissent les distinctions sociales. Les membres d'une même société peuvent bien, comme à Rome, être divisés en plébéiens et patriciens. C'est la division militaire étendue à l'organisation civile, mais tous sont citoyens et libres, les esclaves sont des prisonniers.

Tout devient intelligible si l'on part d'une barbarie égale pour tous, mais aussi d'aptitudes qui peuvent varier d'un sujet à l'autre. C'est aux luttes, à la violence, à l'abus de la force, unles peut-être à une supériorité réelle dans quelques-uns qu'il faut rapporter les inégalités monstrueuses du corps social. La hiérarchie entre les hommes libres se conçoit ; l'esclavage ne

s'explique que par la guerre et la violence. L'inégalité ne s'est pas introduite graduellement et paisiblement sous la loi et par la loi. Le fait qui l'a précédée et qui l'a rendue possible a dû se manifester de cette manière : les inégalités d'intelligence ou de force, l'abus de cette force, les différences physiques, celle même de la couleur ont séparé les hommes, les ont distingués entre eux. Peu à peu ils se sont isolés et considérés comme membres de familles particulières, les unes privilégiées, les autres destinées à la soumission. Les plus puissants ont fait un code de ce qui était un fait social successivement développé.

Nous concevons la société s'établissant, se développant ainsi, et par suite le plus ancien système social connu, l'organisation en castes, prenant sa forme et son empire. Nous avouons ne pouvoir trouver dans l'hypothèse contraire qu'un non-sens, c'est-à-dire une assertion contraire à la raison ; en d'autres termes, une doctrine opposée à l'expérience et à l'observation des faits.

Il y a plus ; il était difficile qu'il s'établît une hiérarchie différente de celle des castes. Elles sont la division naturelle et actuelle de la société, sous la réserve de l'adoucissement des mœurs et du perfectionnement des institutions. Les distinctions furent plus tranchées, plus rigoureuses à l'origine, parce que tout prit le caractère religieux ; mais comme division élémentaire, le fait n'a changé que dans sa portée et ses conséquences.

Partout où la division des peuples en castes a été établie, elle n'a pu l'être que par la force ou l'habileté de quelques-uns, s'élevant au-dessus de leurs frères autrefois leurs égaux, et dominant ensuite la foule par l'ascendant de la puissance conquise ; mais nulle part les esclaves et les maîtres ne se regardèrent comme membres d'une même famille, d'une même tribu, comme ayant droit à des avantages égaux. C'est l'abandon ou l'oubli de ces droits qu'il aurait fallu avant tout établir dans l'hypothèse et autrement que par une assertion dogmatique.

Il est difficile de concevoir les différences sociales prenant place dans une société calme et pacifique, et au sein d'une égalité primitive fondée sur la similitude des droits, des devoirs et des aptitudes ; de concevoir, disons-nous, ces différences et de

les faire sortir de la permanence des uns dans les conditions qui dès lors leur assurent la prééminence, pendant que les autres descendraient au niveau de la brute et seraient condamnés à obéir. Il est facile, au contraire, en partant de l'ignorance et de la barbarie du plus grand nombre, de comprendre la supériorité de quelques hommes s'élevant successivement au-dessus des autres. Par suite de leur ascendant sur leur famille ou leur tribu, ils réduisent en esclavage par la conquête ceux que leur position, leur isolement, les influences locales auront bornés à leur existence primitive. Ils érigent en distinctions de race émancipées d'une source divine les inégalités introduites par le temps. Dans cette situation, on conçoit qu'un homme supérieur ou une réunion d'hommes supérieurs aient pu organiser à leur profit, ou au profit des classes intermédiaires, une hiérarchie de castes distribuées d'après les conditions relatives dans lesquelles se trouvaient ceux sur lesquels ils étaient appelés à agir. Pour consolider cet édifice social, ils auront fait intervenir une puissance surnaturelle et organisatrice, sanctionnant par l'autorité religieuse l'institution politique. Ce fut là, de tout temps, la marche suivie par les législateurs.

Le système des castes n'est pas une invention aussi difficile à concevoir qu'on le pourrait croire au premier abord. Il existe partout sous d'autres noms et avec des barrières moins tranchées. De nos jours encore, et malgré toutes les conquêtes de la philosophie, il est fort reconnaissable. Seulement on serait mal venu à en placer la source en Dieu. C'est un fait affaibli, ce n'est plus une institution religieuse, ce n'est plus même une institution politique en France. Sous l'influence d'une religion plus éclairée, le nombre et la nature des distinctions ont changé par la suppression de l'esclavage et par l'accessibilité pour tous aux fonctions supérieures. Mais c'est un fait récent et borné, nominal autant que réel en bien des cas. Quelle différence, autre que celle que nous venons d'indiquer, peut-on trouver entre la position hiérarchique du clergé, ou des brahmes ; de la noblesse, ou de la caste militaire ; des agriculteurs, marchands, bourgeois de condition libre, ou des veysiahs ? Si les parias ou les âtres en dehors des castes n'ont plus leurs analogues en

France, le temps n'est pas éloigné où nous avions des serfs, et il y en a encore dans une partie de l'Europe. La même division, sauf la rigueur des distinctions et l'horreur de la souillure qui mettait un abîme entre les castes, est donc partout. Si dans certains lieux l'ordre semble interverti, si les guerriers ont pris l'ascendant sur les brahmes, les causes historiques en sont connues ; ces derniers, toutefois, luttent et lutteront toujours contre une prééminence dans laquelle ils verront et voudront faire voir une usurpation sacrilège. La supériorité de la caste guerrière ou de l'aristocratie n'est donc pas sans contradicteurs, dans les lieux mêmes où elle existe.

Clergé, noblesse, professions libres et servitude sont les quatre fractionnements de la société dans tous les temps. Ces divisions, à l'époque primitive et dans les sociétés anciennes, sont présentées comme le résultat d'une différence organique, originelle, et mises sous la sauvegarde de Dieu même dont elles émanent. Alors la religion embrassait tout pour le sanctionner et le régir à défaut d'un ordre politique inconnu qui, d'ailleurs, aurait été sans base et dont on n'aurait pas plus conçu la nécessité que reconnu l'autorité. Dans les temps modernes, ce sont des différences hiérarchiques dont le fondement ne peut se trouver, au point de vue historique et presque dans tous les cas, que dans l'héritage du passé, la violence, l'usurpation et la conquête ; au point de vue rationnel elles ont leur source dans l'inégalité des intelligences, de l'éducation et dans la transmission des avantages sociaux, ou l'hérédité, qui favorise les uns à l'exclusion des autres. Elles sont combattues par l'émancipation successive de la pensée qui, sans accueillir le niveau impossible des situations, tend à ne reconnaître que des supériorités personnelles et partant viagères ; par l'accession d'un plus grand nombre à la jouissance des avantages sociaux, et par l'appel du plus grand nombre possible dans l'avenir à la participation des mêmes avantages qui seraient un droit égal pour tous le jour où tous pourraient y apporter les mêmes lumières, la même raison, le même dévouement.

Il n'y a pas de société organisée qui s'offre à nos regards autrement que sous l'influence d'une croyance religieuse, d'une

administration civile ou guerrière; du travail libre pour certaines professions, forcé pour d'autres, et cette dernière remarque s'applique principalement à l'antiquité. Dans l'enseignement catholique, sans pourtant que la réalisation du principe soit obtenue, le travail est libre pour tous, et c'est vers l'application de cette émancipation que marche le monde actuel. Jusqu'à la parole de Jésus-Christ l'esclavage fut de droit divin.

La hiérarchie des castes, plus marquée dans la religion de l'Inde et sous l'influence d'un dogme originel plus positif, fut partout celle du monde ancien. Elle est encore, malgré l'abaissement des barrières qui séparaient les castes, celle du monde nouveau. On peut à peine tenir compte aujourd'hui de l'exploitation sacerdotale que quelques intérêts égoïstes soutiennent pourtant encore, mais que la réprobation générale frappe incessamment et fera disparaître.

Il en sera toujours ainsi, sauf le degré, parce qu'il est dans la nature des choses qu'il y ait toujours des différences d'aptitude. Le travail général réparti entre tous les membres du corps social sera nécessairement distribué de telle sorte, que les plus habiles posséderont la direction, la protection des autres, l'action intelligente. Nous ne bornons pas cette action aux fonctions du gouvernement; nous comprenons par l'action intelligente tout ce qui, même dans les professions industrielles, exige les combinaisons de la pensée et l'activité de l'esprit. Les moins capables seront dévoués au travail manuel. Tous agiront sous la sanction d'une foi commune dont les interprètes et les ministres prétendront toujours au premier rang, tandis que les autres seront classés dans l'estime publique d'après les facultés que suppose leur emploi.

Il n'y a rien là qui combatte l'égalité en principe. Aucun n'est exclu de ces supériorités viagères où rien ne doit être attribué aux hasards de la naissance. Si quelques avantages résultent pour quelques-uns des influences de famille, nul pourtant ne pourra, en général, puiser un droit réel ailleurs qu'en lui-même et dans ses œuvres; car la hiérarchie, constamment renouvelée par les limites posées à l'hérédité, tend à se classer d'après les facultés personnelles, et s'éloigne chaque jour de la

constitution ancienne établie sur de prétendus droits de famille.

C'est à ce degré que nous ont fait arriver jusqu'ici les progrès de la société, et ce n'est probablement pas le terme extrême auquel elle devra parvenir. Au début, la faiblesse de la raison générale, les passions inhérentes à ce que l'on peut appeler la jeunesse sociale, durent amener une classification plus rigoureuse, un ordre plus positif et essentiellement inattaquable. Le despotisme des institutions suppléa à l'absence des intérêts et des mœurs publiques, et la hiérarchie protectrice de l'ordre ne put exister que comme loi immuable et d'institution divine. C'est à cette nécessité sociale que répondait merveilleusement le dogme des castes issues de la tête, des bras, du corps et des pieds de Brahma.

On se demande aujourd'hui où peut être placée la source de l'inégalité entre les hommes ; la question n'était pas même permise dans la haute antiquité. La réponse était écrite d'avance dans la foi religieuse ; l'esclave devait être satisfait d'être esclave sous peine de devenir athée. Cette seule réflexion nous révèle l'abîme qui sépare l'ancien monde du nouveau. Tout homme est libre, quelque place qu'il occupe d'ailleurs dans le monde ; libre par la déclaration expresse du dogme religieux, et sans être athée nul pouvoir, à son tour, n'a de réponse à faire à l'esclave qui se présente l'Evangile à la main.

L'exemple de la civilisation de l'Asie antérieure à celle des autres parties du globe ne peut donc pas être invoqué à l'appui du système qui prétend établir une société politique et civile privilégiée, et qui n'aurait pas, comme toutes les autres, traversé les phases d'une éducation pénible et progressive. Les faits ne permettent pas de placer l'Asie dans des conditions qui n'aient pas été les mêmes que celles qu'ont subies les autres peuples ; tout s'explique au contraire en admettant des circonstances tout à fait semblables. La seule conclusion raisonnable que l'on aurait dû tirer de la priorité de la civilisation asiatique, priorité très-réelle, c'est que là les premiers pas ont été faits, les premiers peuples réunis et soumis au régime social. L'examen et les systèmes ne sont venus que plus tard, et à l'aspect des véné-

rables monuments et des souvenirs pieux d'un passé dont une nuit épaisse enveloppait les origines, on a nié l'enfance parce qu'on ne pouvait remonter plus haut que la maturité qui frappait les regards.

En résumé, rien ne peut faire supposer que l'homme, au moment de son apparition, puisse avoir vécu autrement qu'à l'état d'ignorance et de barbarie sauvage dont nous avons rappelé les témoignages. Mais en même temps nous le reconnaissons doué de la faculté de progresser sous l'influence de l'étude successive des phénomènes qui l'entourent. Double résultat auquel nous arrivons également par le raisonnement et par les faits.

CHAPITRE XIX.

Par quel procédé, suivant quelle progression ces facultés se sont-elles développées ? Sur cela nous n'avons aucun renseignement. Nous n'avons, quant au premier établissement probable, rien qui ait un caractère historique. Cependant, si postérieurement à ce qu'on nomme la catastrophe diluvienne et qui n'est à proprement parler que le point de départ des différentes sources de peuples ; si postérieurement à cette catastrophe, à laquelle survécurent quelques races antérieurement dispersées, nous retrouvons dans les plus anciens fragments et traditions historiques la preuve de la barbarie générale, il est évident que les hommes ramenés à leur état primitif n'ont pu perfectionner leur existence que d'une manière analogue à leurs premiers essais. Ils se trouvaient en effet dans les mêmes conditions ; c'étaient les mêmes hommes avec les mêmes besoins ; seulement ces conditions pouvaient subir quelques modifications, d'après la nature des circonstances locales, mais peu profondes, car ils avaient les mêmes souvenirs.

La rénovation dut être moins longue et moins pénible que ne l'avait été l'acquisition première. L'effet naturel des souvenirs de l'état précédent fut de servir de direction dans la formation des sociétés nouvelles, fragments dispersés de la société primi-

tive ; il abrègea le temps nécessaire au développement des arts ou métiers indispensables. Cet aperçu peut, jusqu'à un certain point, servir à diminuer l'étonnement assez naturel inspiré par le développement si rapide des nations qui se forment immédiatement après le déluge, de même que le salut de plusieurs foyers de population explique mieux les guerres, les émigrations, les fondations d'empire que la multiplication par trop féconde d'une seule famille.

Une observation de fait appuie plus directement encore cette croyance à l'application de souvenirs anciens, dans un certain nombre de centres de population.

Nous avons dit que tous les peuples remontaient traditionnellement à un même point central, mais cela ne prouve pas qu'ils n'en soient pas sortis barbares. Par conséquent, rien n'atteste, en se renfermant dans ce doute, qu'un ancien empire ait existé et qu'il ait joui d'une certaine civilisation. Mais si les formes théocratiques et la division des castes se trouvent établies primitivement chez tous les peuples, cette uniformité de l'organisation politique et religieuse, même dans les pays où l'on n'a pas pour raison la différence des races comme dans l'Inde, s'explique bien plus raisonnablement par l'imitation d'une institution primitive semblable que par le hasard des combinaisons ou la nature des choses.

Chacun de ces peuples, en le supposant parti barbare et sans souvenirs antérieurs pour chercher un sol plus fertile, ou un ciel plus doux, eût créé avec le temps son système. La ressemblance qui pourrait exister entre eux se conçoit, sans doute, elle est même nécessaire, les hommes se ressemblent assez pour que les institutions, expression de leurs besoins et de leurs idées, soient toujours liées par des analogies nombreuses. Cependant cette analogie irait-elle naturellement jusqu'à fonder un ordre identique dans des sociétés naissantes où les besoins matériels dominent, où les idées sociales sont peu avancées. On le croira difficilement, et pourtant c'est à l'origine même de ces sociétés, aussi loin que nous puissions d'ailleurs remonter, que nous voyons dominer le système des castes. Cette organisation est universelle et principalement reconnaissable dans la toute-

puissance des castes sacerdotales dans l'Inde, dans la Perse¹, chez les Mèdes², les Albaniens, les habitants de la Colchide, les Égyptiens, chez les Celtes par la caste des druides, au Mexique³, au Pérou⁴, chez les Athéniens⁵.

L'organisation différente des Chinois s'explique par leur origine même, si l'on en croit la tradition des Indous, qui en fait une race d'exilés de la caste militaire. Une hostilité naturelle contre l'ordre qui les bannit les conduisit à proscrire la hiérarchie intolérante dont ils avaient subi le pouvoir.

Ce n'est donc pas sans motifs que l'on peut croire que ce ne sont pas des populations absolument barbares qui ont rayonné dans tous les sens. L'oubli qu'elles auront pu faire de leurs institutions et que prouve le degré de barbarie dont leur berceau est enveloppé s'explique par les conséquences de leur émigration ; le rétablissement de ces institutions puise sa probabilité dans le souvenir que les chefs en auront conservé. C'est ainsi que Djemschid est dit avoir rétabli le système des castes. Sous de plus heureux climats et au centre même d'où toutes les émigrations sont parties, le système sacerdotal a toujours subsisté, c'est ce que démontre la prédominance de la caste des brahmes dont la domination pacifique et non interrompue s'est répandue du nord au sud.

Il n'est plus nécessaire, pour cette seconde phase, d'avoir recours à l'intervention directe d'une puissance surnaturelle. La cause du mouvement intellectuel existe dans les souvenirs des peuples, souvenirs plus présents dans les chefs qui les exploitent habilement et s'en servent pour asseoir leur domination. La direction et la première place revenaient nécessairement à ceux qui avaient conservé non-seulement la connaissance de l'ancienne organisation extérieure, mais le secret de l'esprit qui en maintenait et utilisait le pouvoir.

Cette rénovation de la civilisation humaine sur les mêmes

¹ Zend-Avesta, t. 1^{er}, p. 444.

² Hérodote, liv. 1^{er}.

³ Clavijero, liv. 7, sect. 5. Hist. de Mexico.

⁴ *Lettres sur l'Amérique*, p. Carli, lettre 43.

⁵ Platon de Ficin, p. 1044, édition de Francfort, 1602.

bases qui fondaient la civilisation primitive nous montre sans doute qu'historiquement il n'y a de recherche utile que celle de l'état des peuples depuis leur réorganisation jusqu'à nos jours. Cette série non interrompue constitue en réalité, malgré l'obscurité répandue sur les premiers âges, la chaîne historique. Cela ne détruit pas l'intérêt qui s'attache au monde antérieur considéré comme le guide et le principe de l'activité humaine dans la seconde période. Les législateurs l'ont compris en faisant de cette époque l'introduction nécessaire de leur exposition et de leur code, ils n'ont pas cru pouvoir séparer les causes et les effets. Aujourd'hui que l'étude philosophique de l'histoire cherche à faire ressortir de l'ensemble des faits les lois qui les régissent, nous sommes plus obligés que jamais à interroger ces sources primitives sous les formes et les symboles qui les déguisent. Là peut se trouver, non le secret des choses sans doute, mais une confirmation nouvelle de la réalité des lois qui président à leur développement. Ce qui appartient à l'époque antérieure au déluge n'est, quant aux faits matériels, qu'une série conjecturale, mais l'objet en est de marquer le passage de l'état barbare aux éléments de la civilisation. Si la série est conjecturale dans les faits, elle peut être logique et nécessaire quant aux phases de développement.

Ces mêmes développements, dans les sociétés répandues sur la terre après la dispersion, ne sont plus absolument des effets sans cause directe et appréciable. Aux rapports d'analogie qui peuvent prendre leur source dans la nature intime de l'homme qui partout a dû amener dans une certaine mesure les conséquences semblables, se joint la réminiscence commune à tous. Le guide existe ; les cosmogonies peuvent s'accorder par cette raison, ajoutée à toutes les autres, qu'elles ne sont que des réminiscences et le souvenir recueilli d'un même état physique et moral dans une société primitive dont l'empreinte se retrouve ensuite dans les premières phases de la dispersion.

Chaque peuple, en accueillant les dogmes cosmogoniques qui lui furent imposés par ses législateurs, peut donc avoir entendu l'écho d'anciennes croyances modifiées d'après les besoins ou la situation des sociétés particulières et le but du législateur. A ce

point de vue, l'étude de l'origine des choses qui est pour chacun un intérêt spécial est donc aussi, en même temps, un intérêt universel. Les questions qui s'y rattachent, ayant leur application dans tous les temps et dans tous les lieux, peuvent être examinées en elles-mêmes. Elles ont un intérêt général supérieur, inhérent à l'homme même et indépendant de tout système sur la transmission d'une société à une autre des connaissances primitivement acquises. Il nous suffit du fait de la barbarie, existant au point de départ pour se transformer successivement par le travail et les conquêtes de l'homme, pour entrer dans la question même du développement. Il est évident qu'un temps d'arrêt ou d'oubli, qu'un retour momentané à la barbarie n'est plus qu'un accident secondaire et temporaire dans le grand ensemble de progrès dont les alternatives ne détruisent ni la réalité, ni la marche agitée, mais constante.

CHAPITRE XX.

La première manifestation sociale, c'est le langage et la famille. Tout ce qui s'est passé antérieurement ne peut avoir de représentation distincte. On ne peut le comparer qu'au travail instinctif du fœtus cherchant à s'échapper de son enveloppe pour arriver à la lumière. C'est ainsi que l'intelligence, ensevelie dans les ténèbres de l'organisme, s'efforçait de s'en affranchir pour parvenir à la vie de réflexion et de raison.

On a voulu voir dans le langage ¹ le fruit d'une révélation directe et surnaturelle. C'est, en général, le parti qu'on a pris pour tout ce qui excède la puissance de combinaison que l'on conçoit dans l'individu. Nous n'admettons pas que l'on doive se

¹ Cette exposition de l'origine du langage est extraite, en majeure partie, d'un mémoire de Herder, analysé par Mérian dans la collection de Berlin, 1781, p. 379-417. Nous le présentons dans un autre ordre qui nous a paru plus convenable à notre discussion et en y mêlant nos idées particulières. Nous aurons soin de distinguer ce qui appartiendra à d'autres auteurs, nous les citerons : à chacun son œuvre.

hâter si fort de faire ainsi intervenir Dieu dans les questions où les réactions réciproques du monde extérieur et de l'homme suffisent, et c'est tout ce que nous pouvons prétendre, à l'explication satisfaisante des faits. A ce compte, chaque mot, chaque combinaison d'idées exigerait une révélation nouvelle. Certes nous n'arrivons pas sur ces questions abstraites à des démonstrations mathématiques, mais cela ne prouve pas qu'il soit absurde de s'en contenter, telles qu'elles sont, à moins d'anéantir la pensée humaine ; c'est à la plus grande probabilité que nous devons tendre. S'il nous fallait saisir la vérité absolue, et s'il nous était donné d'y atteindre, Dieu ne serait plus nécessaire, nous prendrions sa place. Un argument très-fort contre la révélation est, suivant nous, son caractère absolu. Il n'appartient pas à notre nature de rien obtenir qui ait ce caractère sous peine d'accepter en même temps l'abnégation de la raison et l'inutilité des efforts et des facultés.

Si le langage était révélé, il serait difficile de concevoir comment, chez tous les peuples, les sons primitifs auraient été l'imitation des objets sensibles. Pourquoi les sons emprunteraient-ils leur forme au monde extérieur, lorsque entre Dieu, qui les donne et l'homme qui les reçoit, il n'existe que la communication abstraite de la pensée naissante à la connaissance absolue ? Le premier langage aurait dû être celui de la métaphysique.

On a observé que chez les peuplades sauvages, il n'existe point de termes pour marquer la durée, l'espace, la matière, et que les noms de justice, de liberté, de reconnaissance ne sortent jamais de leur bouche, quoique ces sentiments ne leur soient pas étrangers. Cela prouve assez que le langage et ses combinaisons ont été inventés par les hommes et pour leurs besoins. La pensée et la réflexion étaient en eux, mais elles ne se seraient pas exercées sans l'instrument qui les manifeste et les seconde. L'homme parle parce qu'il réfléchit, et réfléchit parce qu'il parle. La faculté ne peut se produire sans l'instrument et réciproquement ; mais l'un et l'autre sont relatifs et bornés aux besoins. Il ne fut pas question d'un langage grammatical à l'origine, les méthodes sont le fruit du temps, et il en était de la grammaire à peu près comme de la zoologie. Il ne fallait pas de méthode pour distin-

guer le lion de la brebis, il n'en fallait pas pour distinguer des oris expressifs, des sons animés et pittoresques. C'était là tout le langage primitif¹.

Les philosophes qui ont insisté sur cette idée de révélation auraient dû s'expliquer plus catégoriquement sur la valeur même qu'ils donnent à ce mot. Dans cette matière confuse ils ont enseveli les nuages de leur pensée sous le nuage aussi épais de l'expression. On comprend difficilement ce qu'ils entendent par révélation. Veulent-ils faire intervenir Dieu même indiquant l'alphabet et faisant épeler l'homme, cela serait ridicule, et pourtant les termes dont ils se servent pourraient le faire supposer.

Nous aimons mieux croire qu'ils comprennent par là ce qu'exprime avec plus de bonne foi et de clarté un philosophe auquel on n'accorde pas toujours, et souvent à tort, ce dernier mérite.

« On leur prête (aux partisans de la révélation du langage) la conception, j'oserais dire ridicule, d'admettre que la parole ait été enseignée à l'homme par des notions grammaticales sur les diverses parties du discours. Dieu aurait été un pédagogue, et l'homme un marmot.
« Les lois qui furent traditionnelles avant d'être écrites; les préceptes religieux ou moraux, les connaissances primitives, sources des traditions; les formes de l'intelligence humaine, l'intuition des vérités nécessaires, la faculté de pénétrer l'essence des êtres et des choses pour imposer les noms, l'insufflation divine pour imprimer le mouvement à la sensation et à la pensée : c'est dans tout cela que j'avais cherché les éléments de la parole; c'est cet ensemble que j'avais signalé comme étant la révélation du langage². »

Ainsi entendue, la question de la révélation du langage aura beaucoup moins de contradicteurs. Pour nous, dans cette discussion, nous ne prétendons pas établir d'autres principes et arriver à d'autres conclusions.

Corrélation entre la pensée et l'expression, non par des combinaisons grammaticales, mais par des mots simples, figurés,

¹ Herder.

² M. Ballanche, *Institutions sociales*, addit. au chap. 10, p. 366.

poétiques ; admission progressive et successive de la métaphysique du langage par la réaction nécessaire de la pensée et de l'expression. Nous voulons dire que les rapports intellectuels ont nécessité des combinaisons et des valeurs nouvelles dans les mots et dans leur association, et que cette association, ces combinaisons, ont fourni de nouveaux instruments à la pensée, et réagi sur elle.

La pensée et la parole sont dans une mutuelle dépendance, et se perfectionnent ou s'étendent en même temps et l'une par l'autre.

Antérieurement aux combinaisons d'idées, les passions existaient en nous. Elles se produisaient comme elles se produisent aujourd'hui, par des gestes et des cris, et non par des sons combinés. Tout le progrès du langage n'a pas détruit ce fait primitif. Une violente émotion manque souvent de mots qui l'expriment. Le langage des sons était fort borné sans doute, car dans l'absence ou dans les premiers moments de la vie de relation, les sensations étaient restreintes comme la vie même dont elles étaient la manifestation. Les nuances et l'expression qui peut les rendre n'existaient pas.

La langue des sauvages, pauvre de combinaisons, impuissante à rendre les associations d'idées autrement que par des images, a sans cesse recours aux interjections, aux cris, aux hurlements. Ce langage pittoresque précède toujours la civilisation ; il se modifie comme les degrés de cette civilisation. C'est ainsi que notre manière de nous exprimer est toujours en rapport avec notre éducation, notre âge, nos habitudes. Les barbares d'Europe avaient conservé, pour en faire usage en certaines circonstances particulières, le cri de guerre des sauvages. Les hurlements de combat des Cimbres et des Teutons portaient l'effroi dans les armées romaines. Il est si vrai que le premier moyen employé par les hommes pour s'entendre entre eux fut sans articulation et sans combinaisons, que nous pouvons reconnaître aujourd'hui que la facilité ou la difficulté d'écrire et de prononcer une langue sont proportionnelles au degré de la civilisation ou à son ancienneté. Plus les peuples se rapprochent de leur berceau, plus leur langue est difficile à prononcer. Les sauvages

d'Amérique et les sauvages d'Europe ont dans leurs idiomes des sons à demi articulés qu'on ne peut pas reproduire par l'écriture, et qu'eux seuls parviennent à prononcer. Le Russe et le Polonais ont certaines aspirations très-difficiles. La grande quantité de consonnes qui surchargent leurs mots, portent difficilement à notre oreille l'image d'un son qui les reproduise. Les Italiens, le peuple le plus anciennement civilisé de l'Europe, sont aussi ceux qui ont conservé le moins de sons difficiles à émettre.

L'absence de voyelles, qui ne forme pas un caractère particulier à l'hébreu, mais qui s'étendit jadis à toutes les langues orientales et à la langue sacrée de l'Égypte, vient à l'appui de cette opinion. La voix, l'articulation, l'âme était absente du langage. L'arbitraire régnait dans la reproduction des sons non-seulement à cause de leur étrangeté, mais aussi parce qu'aucun usage converti en loi n'en avait constaté la forme définitive.

La poésie, dans les emprunts qu'elle fait à l'harmonie des sons, la musique, la mimique doivent leur puissance à l'imitation non articulée du langage naturel. C'est une expression consacrée pour désigner les sons qui nous émeuvent vivement, qui nous passionnent, que de dire qu'ils sont des tons de nature, le cri de la nature. Tous les voyageurs attestent les impressions profondes ou terribles qu'ont fait sur eux les cris et les chants des nations sauvages.

Le langage naturel est, dans une certaine limite, commun aux hommes et aux animaux. Mais l'animal est renfermé dans les bornes étroites de l'instinct, et la sphère immense ouverte devant l'homme ne peut être soumise à aucune mesure. L'animal obéit à une direction qui lui est imprimée d'avance ; l'homme possède la réflexion ; il a la faculté de rentrer en lui-même, d'étudier ses déterminations, de choisir ; il a conscience de la sensation qu'il éprouve et la faculté de combiner ces sensations. C'est là l'élément primitif du langage humain, et c'est aussi la source des modifications qu'il a dû subir. La variété des impressions, dans la variété infinie des individus, a dû produire des nuances d'expression également infinies. Le langage articulé

est à la sensation devenue distincte ou à l'idée ce que le cri expressif est à la sensation confuse ou à l'instinct. L'un est multiple et varié comme la pensée mobile de l'homme, l'autre est constant comme l'organisme lui-même.

Or, dès l'instant où l'homme a pu faire usage de sa raison, il s'est formé des idées distinctes. Un certain degré de comparaison s'est effectué dans son esprit, et cette combinaison ne pouvait être reproduite par le son purement représentatif qui n'était que le signe de la sensation. Ainsi le premier perfectionnement du langage fut le corrélatif obligé de la première combinaison de la pensée. Un animal, quel qu'il soit, se présente à l'homme; celui-ci l'examine, en isole les qualités par la comparaison avec les autres animaux ou les objets qui l'entourent, il en fait un être spécial déterminé : il entend le cri de cet animal, tous ces phénomènes se gravent dans sa mémoire, et le plus frappant lui servira de signe pour rappeler et renouveler la sensation. Ce sera par ce caractère qu'il désignera l'objet, l'être, l'animal. Il est probable, et l'expérience le justifie encore chaque jour, que ce sera le cri ou la voix, car l'imitation du son est, de tous les signes, le plus caractéristique ; il est la voix répondant à la voix. Les autres qualités, comme la couleur et la forme, sont vagues et susceptibles d'être appliquées indifféremment à des objets animés ou inanimés. Qu'un animal voie un homme, il apprendra à le discerner des autres animaux et même des autres hommes, mais seulement par suite de la crainte qu'il lui inspire, ou de l'attrait qui l'appelle vers lui ; là se borne tout son discernement ; c'est une extension de l'instinct de conservation. L'homme, au contraire, à l'aspect de l'animal, l'analyse, l'étudie ; il est une de ses qualités qu'il peut reproduire, le son ou la voix, ce son devient naturellement la désignation de l'objet. Supposons maintenant que deux hommes soient frappés du même objet, de la vue du même être organisé, ils le seront très-probablement de la même manière et sans aucune différence dans la plupart des cas. La même impression produira la même imitation. Voilà donc un son, une idée communs à deux hommes, un rapport établi de l'un à l'autre. Ce son sera à tout jamais, entre tous deux, le moyen de rappeler, de réveiller l'im-

pression qui se grava dans leur mémoire. La plupart des mots et surtout des noms appellatifs ne sont que des onomatopées¹. Cela dut être, ne pouvait même pas être autrement à l'origine des idées et des signes qui les exprimaient. Nous pouvons donc adopter, comme l'opinion la plus probable de toutes, que le premier langage de l'homme ne pouvait se composer que d'interjections, de sons imitatifs de la nature retentissante, active. Cette langue des images et des impressions était précisément la poésie primitive. C'est encore là le coloris spécial de la poésie, et il n'est pas étonnant que toutes les traditions anciennes nous disent que la poésie a devancé la prose. Ce qui, à un point de vue plus général, peut aussi être considéré comme plus vrai, c'est que poésie, musique et langage n'étaient qu'un au commencement, ou l'écho de la nature sonore, l'imitation de la forme. La division des arts ne peut intervenir qu'avec l'extension des idées. Tout moyen imitatif dut être employé à l'origine pour reproduire l'impression sans qu'il pût être question de séparer analytiquement l'idée de l'image ou de la sensation. Ainsi, ce luxe des figures orientales, qu'on nous vante si fort comme le brillant coloris d'une abondance qui déborde en sons poétiques et en formes harmonieuses, pourrait bien n'être, au contraire, qu'un signe d'indigence. Les pauvres peuplades de l'Amérique n'ont pas d'autre système, avec moins de combinaisons il est vrai, mais elles se sont moins éloignées de leur origine. Le monde sensuel de l'Orient plus livré que nous, malgré l'antiquité de sa civilisation, à l'empire des impressions, en a retenu plus que nous le langage ; mais l'Orient garde aussi dans sa vieillesse quelque chose de la crédulité de l'enfance, et ne devrait pas être plus vanté, peut-être, pour les formes de son langage que pour la maturité de son génie.

Ces idées sur l'imperfection du langage primitif et sur ses progrès prouvent assez qu'il s'est développé parallèlement aux développements de la pensée et de l'activité intellectuelle et sociale. La réflexion et l'examen de la nature des choses suffisent pour asseoir cette opinion qui n'est pas nouvelle et que suggère

¹ Ch. Pougens, *Essai sur les antiquités du Nord*, p. 10.

la Bible elle-même. Dieu fait passer en revue les animaux devant Adam, et celui-ci leur impose des noms. Ce n'est pas Dieu qui les lui enseigne. En admettant le mythe d'un premier homme, représentation de l'humanité entière, les choses ne se passent-elles pas comme à raison même les présente? Adam ou l'humanité enrichit le langage d'appellations nouvelles à mesure que les découvertes réalisées dans le monde extérieur amènent de nouveaux objets.

Ainsi l'homme se trouvait en possession de la double condition nécessaire pour arriver à l'établissement du langage. Il réunissait l'appareil physique et l'organisation morale, ou la réflexion, dont la parole est la manifestation ; né pour l'activité et le travail, créé pour la société et le progrès, ses facultés sont en rapport avec la loi. La faculté ne pouvait rester inerte et en puissance sans être nulle, la manifestation en fut la conséquence nécessaire et simultanée. Ainsi, réflexion comme élément moral, organisme comme élément physique, le moyen d'inventer, d'exécuter et de perfectionner existe dans l'homme, afin qu'il puisse obéir aux conditions de son être, au but de la création, la sociabilité et le progrès.

A cette occasion, nous ferons remarquer l'opinion d'un auteur¹ peu connu en France, mais dont Herder paraît faire beaucoup de cas. Il prétend que la faculté des langues n'est pas naturelle, mais acquise à force de travail et de raisonnement. Certes l'auteur ne veut pas dire que le travail a donné à l'homme une faculté nouvelle et qui n'entrait pas dans le plan du Créateur. Nous perfectionnons, nous ne créons pas. Cela signifie que la faculté a pu reposer en germe dans l'organisme jusqu'à l'éveil de la pensée, tant il est vrai que l'une et l'autre sont dans une dépendance mutuelle et nécessaire. Pour y revenir en passant, Monboddo est d'avis que c'est dans les contrées regardées comme le berceau du genre humain, c'est-à-dire en Asie, que la première invention du langage a eu lieu ainsi que l'emploi des autres facultés humaines.

¹ Lord Monboddo, on the Origin and progress of language, 1773-92, 6 vol. in-8°.

CHAPITRE XXI.

La nature entière coopère au développement du langage par son action continuelle sur le système sensitif, et cette action, fécondée par la réflexion, amène successivement les combinaisons et les méthodes. Mais que de degrés à franchir avant que de parvenir à ce résultat ! Les hommes ont exprimé longtemps leurs idées à l'aide de monosyllabes que l'on retrouve encore comme bases primitives des langues. Les sons ou mots expressifs sont radicalement les mêmes dans presque toutes les langues, ou peuvent être rapprochés et ramenés à l'identité. Ce fait est assez constant pour faire supposer que les anomalies auraient pu trouver leur explication dans des synonymies oubliées. Les beaux et nombreux travaux qui existent sur la comparaison des langues ne sont pas le moyen le moins propre à constater l'unité humaine étudiée par les rapports généraux des peuples.

Le premier pas accompli, les actes de réflexion se succèdent et s'enchaînent. L'intelligence et le langage marchent de front. Les animaux ne peuvent ni inventer, ni généraliser. Si l'on observe quelquefois en eux certains phénomènes qui ressemblent à l'expérience et à la mémoire, il n'en résulte rien pour l'espèce, leur sphère est immobile. L'homme accumule tout le passé au profit de l'avenir. L'individu ne fait pas un progrès qui ne s'ajoute au fonds commun. Or, que seraient ces acquisitions sans le langage qui les conserve et les transmet ? elles n'existeraient même pas. Otez le langage à l'homme, toutes les facultés sont inertes, il ne reste qu'un animal, plus misérable que les autres, car il est plus impuissant à sa naissance, et cette comparaison de son impuissance et de ses destinées est un puissant argument en faveur de la solidarité de l'espèce. Supposez-la détruite, et la création est vaine ; l'homme est le seul des êtres animés qui, pour l'exercice de sa vie, ait besoin de l'assistance prolongée et de la sympathie de ses semblables.

Ce n'est qu'à force d'essais qu'il parvient à discerner les moyens de suffire à ses plus grossiers besoins. Ces moyens s'a-

raient toujours isolés et, par conséquent, perdus sans la communication du signe qui les grave dans la mémoire, sans la raison et le langage. Les premiers signes indispensables les plus simples et les plus grossiers ont dû être inventés plus vite que toutes les combinaisons et suffire tant que les besoins les plus essentiels ne furent pas satisfaits. Il y avait, dans l'aiguillon même du besoin et dans l'application de l'intelligence à des objets simples et nécessaires, une puissance d'invention dont on ne peut trouver l'exemple que dans les esprits spéciaux et fortement préoccupés d'une idée à réaliser. Quel aiguillon que celui de la faim à satisfaire, pour amener le discernement de ce qui était nuisible et utile ; aussi les mots nécessaires sont-ils les plus simples comme les premiers inventés. Bornés dans leur nombre, ils ne sont guère que des onomatopées ; un savant a fait la remarque que la lettre *R* entraînait dans la composition de presque tous les mots qui devaient rendre l'idée de vitesse. La composition grammaticale n'y était pour rien, la variété des sons et des images caractérisait les différentes impressions produites par les objets. Tel fut le langage caché sous les formes hiéroglyphiques, telle est la langue de Siam, suivant la Loubère ¹. C'est ainsi encore que les premiers pas de la société, chez les Chinois, sont indiqués par les deux cents caractères figuratifs primitifs. Ils étaient propres à toute action qui marque les premiers pas des sociétés humaines, et présentent un tableau des idées et des connaissances de cette époque ².

On peut, à la rigueur, se placer dans l'abstraction et considérer le langage comme faculté absolue et indépendante de la vie sociale. Sous ce point de vue seulement, le langage pourrait être mis en dehors des inventions humaines, parce que se manifestant avec les premières sensations, il semble être inhérent à l'homme et n'attendre que ces sensations pour se manifester. Mais ce qui se dit du langage pourrait se dire également de la pensée qui, comme faculté ou puissance, précède aussi la manifestation ; si bien que toute cette métaphysique se résume

¹ La Loubère, *Relation de Siam*, t. 1^{er}, p. 115-119.

² Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. 2, p. 33 et suiv.

dans le fait non contesté de la double nature de l'homme et dans le mystère de l'origine de ses facultés et de l'activité qui es a mises en jeu, Mystère qui n'a point sa solution dans la révélation de telle ou telle faculté en particulier, mais qui restera toujours le grand problème que la persévérance humaine s'est proposé pour but de ses efforts, et qui alimente cette fièvre de travail et d'investigation qui est la vie elle-même. Le mythe génésiaque est encore ici d'une parfaite exactitude. En effet, on ne peut pas dire que Dieu, en faisant passer les animaux sous les yeux d'Adam et en lui commandant de leur donner des noms sans les lui indiquer, sans les lui souffler, pour se servir d'une expression vulgaire, lui révèle le langage. Le langage n'est pas davantage le fruit d'une conception métaphysique impossible à concevoir et que dément la nature même des mots primitifs, représentatifs des objets sensibles. Il n'y en a pas vestige dans ce mythe. Il ne s'agit que de noms et de désignations librement choisis, tirés de la nature même du spectacle offert à l'homme. Son premier cri a été la traduction d'une sensation bientôt réfléchie, ou d'une pensée, comme le cri de l'animal est l'expression de son instinct. Nous ne développons pas ici autre chose, seulement nous avons voulu montrer graduellement ce que tout mythe dans sa forme absolue présente comme un fait simple et résumé. C'est ainsi que le langage peut être dit exister en puissance et comme manifestation de la sensation.

CHAPITRE XXII.

Il est probable, pensait Leibnitz, que l'inventaire et l'étude des signes jetteraient un grand jour sur l'état antique et la progression des opinions religieuses ou scientifiques, sur l'âge des principales inventions, enfin sur tout ce qui constitue l'histoire des nations. C'est cela précisément que fait ressortir l'examen des dix ou douze groupes entre lesquels se distribuent les deux

cents images des Chinois. Ils se rapportent à l'état du ciel, à la terre, à l'homme, aux parties du corps, aux costumes, aux armes et ustensiles. Il est remarquable que la *hache* porte encore l'image de *pierre* comme pour rappeler ce qu'étaient les armes autrefois, ce que nous les avons trouvées chez les sauvages de l'Amérique. Le signe de l'or, auquel les Chinois rapportent tous les autres, ne figure point parmi ces signes primitifs, et si ce métal est le premier qu'ils aient connu, comme le peut faire supposer son emploi dans leur langue, on en peut conclure ce que pouvait être leur civilisation à l'époque de l'introduction de ces signes de la nature sensible ¹.

« On voit que ceux qui employaient ces signes étaient à peu près au même degré d'habileté en astronomie, en économie rurale, en histoire naturelle ; qu'ils n'étaient ni plus ingénieux, ni meilleurs qu'il ne convient de supposer une réunion de familles sauvages, sur un sol encore couvert de forêts, dont nulle main n'a fouillé le sein, ni fertilisé la surface ². »

Nouvel exemple de l'état primitif de l'Asie et qui ne l'excepte pas de la loi commune qui place la barbarie au berceau de tous les peuples.

La parole se lie tellement à la vie de relation, que l'histoire du langage est l'histoire de l'homme. Il se fractionne en idiomes et en dialectes comme les hommes en nationalités distinctes et les analogies où les différences sont en raison des temps et des lieux. Nous savons qu'on a trouvé des peuplades rapprochées et même limitrophes dont les langues étaient fort différentes. Nous ne nions pas les exceptions, mais ces anomalies peuvent, et même très-logiquement, trouver leur explication dans le peu de fixité de ces peuplades sujettes à se déplacer dans les vastes territoires qu'elles parcourent, dans les haines héréditaires et dans les luttes qu'elles soutiennent les unes contre les autres. Cela n'existe que parmi les tribus sauvages et non entre peuples civilisés que la fixité de leurs demeures mettent en contact pacifique. Les relations des voyageurs nous font assez connaître l'atrocité de ces

¹ Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. 2, p. 36-38.

² Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, p. 41-42.

haines ; et dans un temps où la guerre ne naissait pas de simples rivalités d'intérêts, toujours secondaires, mais avait pour cause et pour résultat la haine et la faim, on conçoit que l'inimitié put avoir pour manifestation première l'oubli ou le rejet calculé des moyens d'intelligence tirés du langage. On éloignait l'idée de descendance commune, les rits, les coutumes, tout ce qui était une cause d'alliance et un souvenir de fraternité. Si le langage se forme ou se modifie d'après toutes ces causes, la volonté constante de le changer fortifiait les différences de tous les genres que l'on s'efforçait d'introduire, et que d'autres causes naturelles avaient pu déjà contribuer à faire naître.

L'idée de langage se lie donc à celle de relation, et la première de toutes est la famille. La nature a voulu que les hommes se rapprochassent et vécussent en société ; elle a donné aux affections et aux sentiments naturels une abnégation, une durée, une étendue qui ne peuvent trouver, quoi qu'on en ait pu dire, d'analogie dans les animaux et les agrégations d'animaux. Chez ceux-ci les liens cessent avec le besoin et ne se fondent jamais sur le dévouement qui leur est complètement étranger ; ils ne se reconnaissent plus dès qu'ils ont cessé de vivre en commun ; aucun lien moral, en un mot, ne les rapproche. Dans l'homme, les sentiments de l'âme, qui font à la fois son caractère distinctif et sa gloire, ne cessent jamais. L'enfant a d'abord les soins de la mère, la protection paternelle, puis la protection de ses semblables, soit comme individus, soit comme membres de la société civile.

C'est un échange d'appui réciproque aussi bien au moral qu'au physique. Telle est même l'intimité de cette relation de secours mutuel et de protection nécessaire, que les conditions, même les plus inévitables, de la vie de famille, ne peuvent s'accomplir dans l'isolement. Il n'entrera dans la pensée de personne d'assimiler la femme sur son lit de douleur, embellissant sa faiblesse par les douces joies de la maternité, entourée des soins touchants de la famille et de la protection d'un art bien-faisant, à la lionne déposant dans le creux des rochers sa farouche progéniture. Ce sont ces soins réciproques de l'époux envers la mère, de celle-ci envers l'enfant ; c'est la faiblesse de

l'enfance payant en caresses et en amour les soins dont elle est entourée ; ce sont les nuances et les degrés des affections de famille, l'amitié, tous les sentiments moraux qui nous rapprochent, que la Providence a créés comme le fondement de l'union sociale et de la fraternité humaine.

La famille, par degrés, donna naissance à la parenté et aux liens naturels de rapprochement. Le langage s'étendit comme la famille elle-même, les degrés de multiplication de l'espèce furent la mesure de l'extension du langage ; chaque progrès eut ce double caractère comme résultat et comme moyen.

C'est ainsi, et ainsi seulement, que l'on peut expliquer les analogies qui se rencontrent dans les sources du langage, et les différences qui les séparent en dialectes. Les combinaisons métaphysiques qui ont formé la grammaire sont une méthode raisonnée, une économie de mots qui supposent le calcul et le temps. La plus ancienne langue, et nous l'avons déjà fait remarquer, ne pouvait être qu'un vocabulaire. La synonymie arabe est immense ; on en a même tiré cette plaisanterie qu'il y a dans cette langue quatre cents termes pour signifier l'idée de misère, et que la quatre cent unième est de compter les autres. Cette synonymie sans limites est un argument nouveau pour prouver que les combinaisons de la syntaxe furent un perfectionnement amené par le temps, et que le fond unique et primitif des langues est le langage monosyllabique.

CHAPITRE XXIII.

Les premières combinaisons représentent la multiplication de la famille jusqu'à la forme de peuplade ou de nation, les dialectes divers s'introduisent avec la séparation. Cette dernière phase est d'autant plus facile à concevoir, que le choix dans l'immense synonymie à laquelle nous venons de faire allusion était plus arbitraire ; il dut résulter du caprice qui fit préférer sans motif appréciable, au moins pour nous, un mot ou une forme à une autre. Chacun dut prendre les termes qui s'accor-

mêlaient le mieux à sa façon de sentir et de vivre, et ce terme préféré devint un idiotisme ; c'est ainsi que les langues ont dû se séparer primitivement, et les différences ne devinrent qu'avec le temps, essentielles et profondes : d'abord parce que la synonymie ne fut pas détruite par les différences introduites par l'usage, et ensuite parce que le terme que l'oubli ou la transformation modifiaient dans une peuplade n'était pas toujours le même que la transformation atteignait dans une autre. Ainsi dut survivre une certaine consanguinité, si nous pouvons nous exprimer ainsi, qui se perpétua dans toutes ; et en laissa toujours reconnaître l'unité première, malgré le plus ou moins grand nombre des altérations. Plus tard s'introduisirent les dérivés, les transpositions, les consonnances diverses produites par l'absence des voyelles dans les signes représentatifs des sons ; les détournements de sens, les prononciations différentes, les aspirations plus ou moins prononcées, donnant naissance aux modes différents d'écrire. Alors les idiomes s'éloignèrent, et les moyens de les ramener à leur origine devinrent plus rares et plus difficiles.

Quelquefois la séparation put être plus brusque et plus caloulée. Les passions, la haine, la faim qui poussa les premiers hommes à l'anthropophagie, suffirent sans doute pour leur faire adopter des coutumes diverses, et par conséquent pour influencer sur les idiomes qui en dérivent à un haut degré, et qu'une volonté haineuse et persévérante pouvait altérer plus profondément encore. L'explication raisonnée de la division, pour ainsi dire pacifique, des langues par le seul effet des séparations des peuples, vraie en général et naturelle tant qu'elle ne s'applique qu'à des peuplades que leur multiplication seule force des'étendre, a dû se compliquer ainsi des anomalies amenées par des causes accidentelles et des démentis apportés par la violence. Nous pouvons retrouver quelque trace de cette vérité dans le récit de Moïse et la manière dont il permet de concevoir la confusion des langues. Sous l'enveloppe poétique dont il revêt une série continue de faits, qu'il embrasse dans les proportions d'un grand et immense événement, peut-être faut-il entendre l'antagonisme dont les peuplades sauvages viennent de nous fournir l'exemple.

Les deux causes de séparation peuvent être contenues dans le même mythe et le sont probablement. La division se met parmi les hommes qui, jusqu'ici, ont parlé la même langue, et les hommes, en se dispersant, agissent sous la double influence de la haine et de la diversité des besoins et des influences locales. Les hommes ne se dispersent pas parce qu'ils parlent des langues différentes, mais ils parlent des langues qui deviennent différentes par le fait de la dispersion. Moïse a donc pu confondre, et à dessein, les effets et les causes, précisément parce qu'il n'écrivait pas une histoire, mais développait un dogme et assignait à la séparation une origine qui, dans sa forme vaste et indéterminée, comprenait toutes les faces de la vérité.

En thèse générale, ce qu'il nous appartient de remarquer ici, c'est que comme nous il assigne aux langues diverses une origine commune, une unité primitive, dont l'altération coïncide avec la séparation des populations.

L'opinion de Moïse, celle de tous les linguistes se trouve résumée dans cette observation de Klaproth, ainsi exprimée par Abel Rémusat¹.

« Il existe dans toutes les langues deux sortes d'analogies ;
« l'une générale, ou pour mieux dire universelle, l'autre parti-
« culière à certains dialectes dont elle atteste les rapports d'ori-
« gine. M. Klaproth nomme la première *antédiluviennne* ; il pense
« qu'elle est jusqu'ici inexplicable, mais il ne l'en croit pas
« moins réelle, et il cite en preuve de cette assertion un certain
« nombre de mots qui se ressemblent dans des idiomes entre
« lesquels il serait absurde de chercher de véritables analogies. »

Cette explication ne peut être que l'unité radicale des populations, et si l'autorité historique, ou, en d'autres termes, la série des faits et l'enchaînement des preuves manquent à ces traditions anté diluviennes, l'ensemble des observations, les déductions tirées de ces mêmes traditions et l'induction philosophique peuvent les remplacer pour conclure une vérité générale probable et plus logique en tout cas que la dédaigneuse insouciance de

¹ Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. 1^{er}, p. 272. Examen de l'*Asta Polyglotta* de Klaproth.

quelques hommes que l'on peut appeler les matérialistes de l'histoire.

Ce que l'observation appliquée à l'analogie des langues conduit à reconnaître, c'est-à-dire l'unité primitive, devait se retrouver à l'état de tradition. Ce sont deux faits inséparables, ou plutôt ce n'en est qu'un. C'est toujours en remontant à une création unique que les cosmogonies donnent le tableau des développements successifs, et cette similitude du procédé cosmogonique est probablement l'effet d'une cause agissant également sur tous les interprètes anciens de la création, le souvenir et la tradition de l'unité. L'observation et l'étude, aujourd'hui si avidement poursuivies, des anciens peuples sur les lieux mêmes où ils se développèrent, justifient chaque jour les cosmogonies et les traditions dont elles furent le récit et reconnaissent comme un fait nécessaire, comme la tradition la plus probable, l'unité qui a été enseignée dogmatiquement.

Dès lors les langues et leurs modifications sans nombre forment un tout comme l'humanité elle-même dont elles sont la voix. Les variétés s'absorbent dans l'espèce, tout s'y lie comme dans l'humanité. Le passé est une succession de conquêtes dont rien n'est perdu pour l'avenir. Chaque effort a lieu au profit d'un progrès sans interruption réelle et dont la limite, impossible d'ailleurs à formuler rigoureusement, est le but de l'humanité. Ainsi tous les hommes peuvent être compris dans une puissante unité collective qui est l'effet et la démonstration de l'unité du plan de la création. L'unité du langage et l'unité de l'homme sont deux vérités relatives et inséparables qui se démontrent l'une l'autre. En fait, il n'y a qu'un langage possible, où il n'existe qu'une famille. En admettant pour un instant la proposition inverse ; en supposant, ce qui ne peut être admis, que le langage et l'homme n'aient pas été simultanés, en partant de ce point que le langage est une invention successivement et péniblement élaborée dans diverses populations, on chercherait vainement à comprendre l'anomalie qui en résulterait dans le plan général de la création. Il en faudrait conclure que la parole n'est pas une nécessité absolue, qu'elle n'est pas le corollaire obligé de la pensée, et que l'humanité muette, car elle l'aurait

été au moins jusqu'à la dispersion des peuples inventeurs des langues, pouvait se développer intellectuellement et se répandre sur la terre sans le secours de la parole. La diversité sur un point, les langues, lorsque l'unité existe dans l'autre, l'espèce; lorsqu'il y a relation intime entre tous les deux; et, ce qui est plus frappant encore, l'unité dans l'homme qui est le tout, et la diversité dans l'instrument, sont des impossibilités qui nous paraissent en contradiction trop directe avec l'harmonie générale, pour être jamais admises au rang des hypothèses possibles. La manière dont nous avons conçu et présenté la question nous a toujours paru la plus fondée en fait et la plus digne du créateur : La simplicité appartient à la toute-puissance, et l'unité à l'infini indivisible.

CHAPITRE XXIV.

Ainsi apparaît sur cette terre, qu'il doit arroser de ses sueurs et féconder par son génie, l'*homo duplex*, l'homme qui révèle à la fois par la dignité nouvelle de son attitude, par ses regards qui interrogent l'espace et semblent redemander au ciel les secrets perdus de l'infini, la merveille récente de la chute et le sentiment nouveau de sa grandeur. Fils de la terre, ses pieds sont attachés au sol; enfant déshérité du ciel, il lève son front vers la demeure qu'il doit reconquérir, et dans l'harmonie de sa double nature, il est le symbole vivant de l'union mystérieuse entre ses deux patries.

Que ne lui est-il donné de devancer le temps comme il embrasse l'espace; que n'est-il donné à l'être nouveau qui s'ignore, à cette âme qui s'éveille, de discerner les merveilles de la création dont l'immensité l'accable, dont la variété l'éblouit? Mais il n'est pas initié encore à cette poésie de l'âme et de l'intelligence. Les formes de la virilité ne recouvrent en lui que les aptitudes de l'enfance. Les sens ébranlés, émus à la fois, ne font pénétrer dans son âme qu'un pêle-mêle de sensations confuses, elles le frappent de vertige, et avant d'arriver à l'admiration, le premier tribut qu'il acquitte est un sacrifice à la douleur.

Cette douleur même est un premier enseignement qu'il reçoit. C'est par elle qu'il fait un premier retour sur lui-même, qu'il a conscience de son être ; alors semblable à la Galathée de Pygmalion ¹, quoique ému d'une manière si différente, il s'écriera : Moi ! moi ! mot immense, première réponse de la conscience, premier éveil de l'âme, sentiment qui recèle tout l'avenir et va devenir le germe de ses vertus et de ses vices, suivant l'usage qu'il fera de sa liberté.

La haute mission des législateurs des peuples, des poètes et des grands écrivains, s'est emparée de cette situation sublime. Les uns ont franchi, sans les décrire, les phases du développement nécessaire de l'homme et les premiers progrès de l'humanité ; les autres ont reproduit, dans des tableaux pleins de magnificence ou d'une majestueuse simplicité, ce premier épanouissement de l'âme, ce premier éveil de l'intelligence se développant au spectacle de la création. Tous ont transporté l'humanité dans un seul homme, et peint l'enfance du monde dans l'homme-enfant qu'ils ont créé.

Moïse, qui a renfermé dans la durée de six jours les phénomènes successifs de la création universelle, a dû renfermer également dans une formation d'un seul jet l'homme physique et moral. Il a agi en législateur plutôt qu'en poète, malgré l'immense poésie, ou peut-être à cause de la poésie du sujet, et l'on peut ajouter la haute faculté poétique dont il était doué lui-même. L'œuvre du créateur, dans sa simplicité majestueuse, ne laisse point de place à la poésie humaine, et là surtout est la grandeur du tableau. Moïse a donc laissé la création raconter la gloire du créateur ² ; son but ne pouvait être ici de peindre, mais d'enseigner. Il a reproduit le fait, non comme tableau, mais comme dogme, première base de la loi qu'il imposait et qui devait assurer l'état social dont il racontait les fondements éternels. Il rattachait cet état social à Dieu son auteur, par le récit de la création dont il se déclarait le révélateur choisi et l'interprète inspiré.

Sa parole est brève et positive comme un article de loi ; elle

¹ *Pygmalion*, scène lyrique de J.-J. Rousseau.

² *Celi enarrant gloriam Dei*. Psalm., 48. 1.

renferme tout l'homme en esprit et en matière dans une seule pensée ; Dieu créa l'homme à son image ¹ !

Tous les devoirs, toutes les facultés de la créature sont contenus dans ce seul mot : l'image de Dieu ! et dans la répétition quand il s'écrie du ton de l'inspiration et de la reconnaissance, *Il le créa à l'image de Dieu !*

Toutefois Moïse laisse soupçonner que sa pensée ne s'éloigne pas de la croyance générale de l'Orient, croyance qui n'est autre que l'âme venant animer la matière par une seconde manifestation de l'action divine.

« Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la terre, et il pénétra sa face du souffle de vie, et l'homme fut fait en âme vivante. »

Ce verset ne peut-il pas être compris dans son ensemble comme une allégorie justifiée d'ailleurs par d'autres passages. Le premier paragraphe signale le premier état de l'homme brut et sauvage, du bimane ; le second présente l'homme en possession de son existence complète, *in animam viventem*, mais seulement après que le souffle de vie lui a été communiqué. C'est le premier témoignage de la conscience qui s'éveille.

Ensuite, Adam nomme tous les animaux que Dieu fait passer devant lui ², puis après le péché, des vêtements lui sont apportés par Dieu ³, ensuite naissent les premiers arts ⁴ ; l'agriculture personnifiée en Caïn, l'état pastoral en Abel. Cependant il existait d'autres hommes. Quiconque me rencontrera me tuera, dit Caïn ⁵. Ces hommes étaient ceux qui n'avaient pas reçu le souffle de Dieu et ne devaient être appelés au complément de l'existence que sous l'influence des premiers civilisateurs, dont la puissance

¹ Et creavit Deus hominem ad imaginem suam ; ad imaginem Dei creavit illum. *Genèse, cap. 1, vers. 27.*

² Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terre et inspiravit in faciem ejus spiraculum vite, et factus est homo in animam viventem. *Genèse, cap. 2, vers. 7.*

³ Gen., cap. 2, vers. 19.

⁴ Ibid., cap. 3, vers. 11-21.

⁵ Ibid., cap. 4, vers. 2.

⁶ Ibid., cap. 4, vers. 14.

est présentée sous une forme dogmatique unitaire dans la création d'Adam et la naissance de ses premiers fils. Le premier homme responsable est ainsi donné comme la représentation générale de l'espèce, et en négligeant de se prononcer sur un passé abandonné dès lors aux conjectures, refoulé dans le domaine des mythes et des traditions, le législateur s'abstient de les approuver ou de les infirmer.

La série que Moïse présente par fragments dans les premiers chapitres de la Genèse, les poètes et les philosophes ont cherché à la décrire en créant un premier homme comme type, avoué cette fois, de l'espèce, en le soumettant aux premières impressions, en le faisant passer allégoriquement par tous les degrés du développement moral et intellectuel qui fut ou dut être celui de l'espèce.

Qui n'a présents à la mémoire les beaux vers d'Ovide :

Os homini sublime dedit, etc.¹ ?

Qui ne se rappelle le tableau plus complet et plus sublime de Buffon², qui réunit à la finesse, à la profondeur de l'analyse philosophique le charme de la plus magnifique éloquence ?

Condillac, lui-même, en animant sa statue, a voulu faire entrer ces magiques peintures, mais avec moins de succès, dans le domaine de la métaphysique.

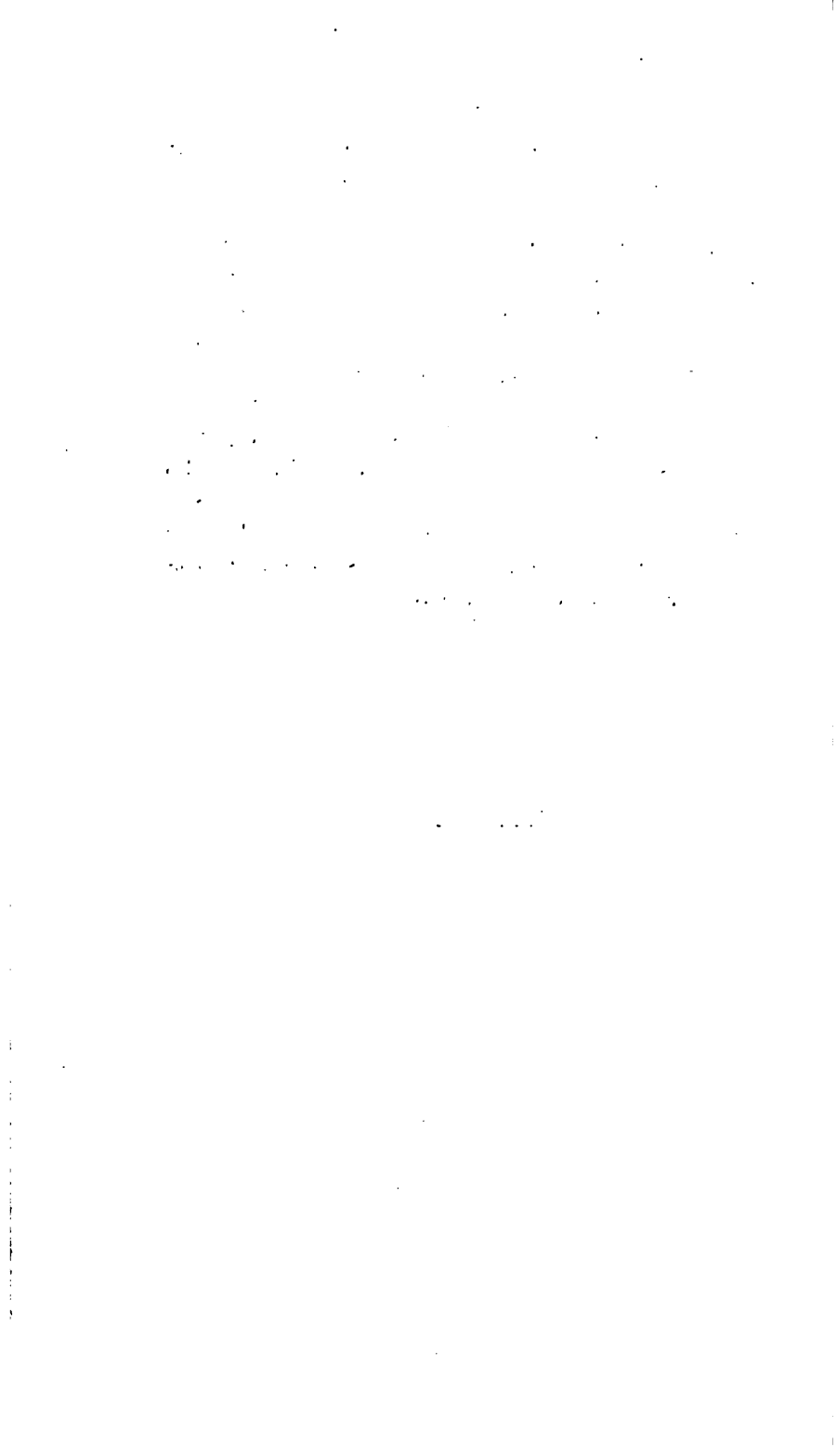
L'homme qu'ils ont créé n'est pas, dans leur pensée, l'être primitif, mais le symbole de l'humanité. Son développement est le développement de l'espèce, ils ont rapproché les temps et accumulé sur un seul être la série des phénomènes pour mieux peindre et réunir sous une forme plus saisissante la lente éducation des premiers hommes. De tous ces membres dispersés, ils ont formé un corps fictif, ils ont montré dans cette représentation les degrés de l'intelligence s'étendant par ses propres efforts et arrivant jusqu'à l'homme intellectuel et moral, l'homme des sociétés organisées. Magnifique prosopopée, exacte dans ses

¹ Ovide, *Métam.*, liv. 1^{er}, v. 85.

² Buffon, t. 3, p. 364, in-4°.

développements et sa fin, et qui n'est grande et belle que par son exactitude même, par la fidélité de la grande image qu'elle reproduit.

Tous, en concentrant sur un seul homme, afin d'en tirer un seul tableau, la série des phénomènes primitifs, ont usé de leur droit de poètes et d'instituteurs des peuples. La tâche de l'historien qui veut soumettre à l'analyse la marche difficile qu'ont dû suivre les premiers hommes est précisément le contraire. Ce qu'ils ont uni, il doit le diviser ; ce vol immense du génie planant sur l'immensité des temps et qui leur a permis d'abrèger, sous les formes qui sont propres à chacun d'eux, les lentes conquêtes des âges, toutes ces magnifiques synthèses, l'historien les admire, mais son devoir est de chercher la vérité ensevelie sous les emblèmes, les pompeuses images, les poétiques allégories, ou les dogmes vénérés.



LIVRE TROISIÈME.

DE L'ORIGINE DU LANGAGE A L'ÉTABLISSEMENT DES COLONIES
OU EMPIRES PRIMITIFS.

CHAPITRE PREMIER.

Nous avons cherché jusqu'à présent, non à démontrer le phénomène complexe de l'homme dans les deux éléments qui le composent, mais à exposer les systèmes d'explication au moyen desquels le monde ancien avait cru rendre raison de l'union de ces deux éléments et de l'activité humaine. Nous avons reconnu qu'il en plaçait la source, soit dans la parole directe de Dieu, soit dans l'alliance des êtres intermédiaires avec l'homme brut et sauvage. C'est à la philosophie qu'il appartient de fixer, autant qu'elle le peut, le sens à donner aux mots esprit et matière. Il nous doit suffire, à nous, de montrer leur concours dans l'homme, dans l'être *un* par l'indissoluble unité sur la terre des principes qui le constituent.

Ce concours est véritablement l'homme ; de là dérive toute son activité, par là nous en découvrons l'objet, nous en suivons les développements. Par développement, nous entendons l'emploi constamment amélioré de la puissance humaine sous son double aspect pour la manifestation de la pensée divine dans la création. La pensée divine, par rapport à l'homme, ne peut aboutir qu'à la connaissance des relations qui lient les êtres et les choses avec leur auteur ; cette connaissance ne pouvant être réalisée que par l'esprit, l'affranchissement non pas infini, mais sans terme humain, de l'esprit est le but marqué pour l'espèce.

Toute science se résume donc dans ce but. Le progrès réalisé dans la multitude de branches, entre lesquelles se divisent les

efforts de l'homme, n'a pas toujours été apprécié. Mais la tendance, aujourd'hui si marquée, vers la coordination, vers la manifestation des causes, prouve la nécessité de s'attacher aux moyens propres à faire ressortir l'unité de but dans l'intérêt de la direction, de la simplification, et, par conséquent, de la fécondité du travail. En effet, acquérir sans cesse, ajouter conquête à conquête dans le domaine des faits et des idées, conduit nécessairement à une accumulation devant laquelle toute capacité humaine ne peut que succomber. De là nécessité de tirer des conclusions générales, de constituer des principes fixes, acceptés, déductions sévères et abrégées du passé, qui laissent libre désormais la route de l'avenir. Nous n'avons cessé de répéter qu'il n'y a rien d'absolu dans le monde, et nous le répétons encore à dessein pour qu'on ne nous accuse pas ici de prétendre fermer le passé à tout examen. Ce n'est pas ce que nous entendons. Le grand livre de l'humanité sera toujours ouvert, mais les pages nouvelles qu'on y voudrait introduire seront elles-mêmes plus facilement rédigées si l'ardeur de l'esprit peut s'attaquer à des lois, sans risquer de périr étouffées sous l'immensité des détails.

L'activité humaine, dont le principe moteur échappe à la démonstration, et n'a d'asile que dans les systèmes dont nous avons rendu compte, s'est dirigée, d'abord et nécessairement, vers l'étude du moi, la constatation de l'individualité. Avant de chercher sa place dans le tout, il en faut connaître l'élément, ou l'individu. Cette action ne s'exerce que par la comparaison de soi à la création, premier exercice de la pensée et de la parole, qui n'est elle-même que la pensée rendue sensible. Mais avant que cette étude prenne un développement appréciable, l'homme est contraint de demander à la nature la conservation matérielle de son être ; avant de soumettre à son action les corps qui l'environnent, il faut qu'il se les rende familiers ; avant de se répandre, pour ainsi dire, au sein du monde phénoménal, il faut qu'il interroge, qu'il se rende propres les phénomènes immédiats qui l'entourent. Sa vie, qui doit être si vaste dans l'avenir, est réduite à l'existence végétative. Elle grandit dans la satisfaction des besoins physiques, et elle s'élève jusqu'à ce qu'elle devienne

la vie libre et intelligente ; mais que d'efforts, que de lattes et de douleurs avant qu'elle ait pu prendre possession d'elle-même et reconnaître la loi du combat.

Le moyen à l'aide duquel l'intelligence se développe, l'instrument qui met en commun tous les efforts de l'esprit, c'est le langage. Nous avons dû montrer, avant d'entrer dans l'examen des résultats de l'activité humaine, le langage lui-même instrument de cette activité, dans ses rapports avec l'état de développement des êtres créés. Nous avons signalé le son matériel, expressif, le son animé, combiné, se multipliant comme l'être lui-même pour reproduire et dévoiler la pensée, de manière que l'on peut établir que les langues, en général, représentent l'état des intelligences. En étendant cette conclusion, on peut dire que la différence des langues devenues, par leur séparation, propres à diverses individualités collectives, s'étant produite par la dispersion des peuples, doit tendre à se modifier dans le sens de l'unité par suite des rapports plus étroits qui rapprochent les hommes, et par l'établissement de plus vastes centres d'associations nationales. C'est aussi ce que l'on remarque dans les modifications actuelles des langues diverses. Séparation, d'abord, pour revenir vers la centralisation ; double effet qui est et doit être aussi celui de tous les rapports sociaux et qui les ramène vers la grande individualité humaine. Nous ne voulons pas dire assurément qu'il n'y aura qu'une langue et qu'un peuple, mais que sous l'empreinte particulière à chaque nationalité, le caractère général des langues se rapprochera de l'unité dans la même proportion qui marquera le retour des peuples vers l'unité de la grande famille humaine.

Ainsi nous pouvons nous considérer comme entraînés à admettre un premier résultat très-général : L'existence isolée du moi ou l'individu, l'existence de l'individu dans la famille, puis dans la nation, enfin dans l'humanité. Cette effusion du moi dans une combinaison générale des volontés et des tendances témoigne du développement de l'esprit dans une sphère toujours plus étendue et plus haute. Ce travail de généralisation et d'union identifie la vie et le progrès. Il se résume dans une tendance unique que l'on obtiendra sa réalisation relative que dans

la fraternité humaine, et n'entrevoit la réalisation absolue que dans l'inaccessible sanctuaire de l'unité divine.

Cette immense évolution humaine, dont nous sommes les témoins et les auteurs, a eu son commencement. Avant d'arriver aux origines des empires, où l'histoire s'en empare, elle a eu ses phases et ses degrés dont on a cherché à rendre compte dans les récits et les résumés cosmogoniques.

Il est inutile de répéter que ce ne sont pas des sources auxquelles la critique historique doive puiser avec confiance. Cependant faut-il renoncer complètement à y trouver des secours propres à nous aider dans la reconstruction, que nous tentons, du vestibule inconnu de l'édifice historique? Il faut renoncer, et nous l'avouons tout d'abord, à chercher, dans la période cosmogonique, des dynasties, des règnes, des successions d'événements tels que ceux qui constituent ce qu'on appelle proprement l'histoire. Mais, est-ce bien, après tout, dans ces événements que réside l'intérêt véritable qu'on attache à l'étude du passé en général? Est-ce là ce qu'on doit demander à une telle époque, qui ne peut avoir d'attrait et d'utilité qu'à un tout autre titre? Le développement social et religieux, ce fut la même chose à l'origine, n'a-t-il pas une importance en dehors des faits authentiques? On n'en saurait douter d'après le genre d'intérêt qui s'attache aux faits eux-mêmes lorsqu'il s'agit des époques mieux connues. Ils n'ont toute leur importance que comme démonstration de vérités d'un ordre supérieur et qui se lient à la grande recherche de la marche de la civilisation dont les faits sont le témoignage circonstancié. Si les récits cosmogoniques et les traditions peuvent nous donner, sinon tout à fait les mêmes résultats, au moins des résultats généraux et d'une utilité incontestable, nous ne devons pas négliger de les interroger. Nous le devons surtout s'ils nous conduisent à l'espoir de former un ensemble historique complet par leur liaison, leur relation avec les époques mieux connues, et s'ils mettent dans un plus grand jour les conséquences générales dont l'histoire reçoit sa haute utilité morale.

Concluons que si c'est une entreprise déraisonnable que de tenter une histoire fantastique où les suppositions gratuites

prendraient la place des faits, c'en est une éminemment utile et logique que de chercher à renouer la chaîne des temps à l'aide des seuls témoignages qu'ils nous aient laissés. L'utilité de la tentative n'est autre que celle de l'histoire elle-même qui sera d'autant plus grande qu'elle sera plus complète et plus unie dans son développement.

C'est assez dire dans quelles limites nous nous renfermons dans cette discussion. Elle se propose de chercher dans les générations cosmogoniques non le récit des faits, mais l'enchaînement qui les lia, quels qu'ils fussent, et les conséquences qu'il est possible d'en déduire.

Il est donc entendu que nous n'avons pas la prétention de faire une chronique qui, à l'époque où nous vivons, serait oiseuse si elle n'était impossible. Nous cherchons dans les documents que nous possédons la vérité qui peut s'y trouver cachée, et la première manifestation des principes développés dans les temps qui suivirent. Ce serait une étrange inconséquence que de prétendre à une expression plus détaillée de la vérité lorsque le premier mobile avoué de notre travail est de suppléer logiquement, autant que cela est possible, à l'absence de tout véritable enseignement historique. Nous ne tomberons pas dans une telle contradiction. Nous renonçons d'avance à la prétention de dissiper, par des faits et des narrations positives, les ténèbres qui couvrent l'établissement des empires, mais nous chercherons à placer entre l'établissement des empires, qui est un fait positif, et l'origine nécessaire des choses qui est un autre fait positif, un système de développement de l'humanité. Nous croyons ce résultat possible, et il sera revêtu d'un certain caractère de probabilité, si notre système s'accorde avec les traditions, s'il se concilie avec la condition qui dut être celle de l'état primitif, appréciable à un certain degré par ses rapports avec les populations sauvages encore existantes, et s'il satisfait la logique humaine. Sans rien affirmer dans l'ordre des faits, lorsqu'il n'y a pas d'histoire qui les raconte, on peut affirmer logiquement que tout ce qui est contraire à la loi de l'humanité n'est pas ; que certains progrès, un certain développement ont eu lieu, indépendamment des détails ignorés, pour conduire

l'homme d'un état à un autre état lorsque ces deux limites sont d'ailleurs certaines. Nous n'établissons pas d'autres prétentions. Telle est l'unique base sur laquelle nous faisons reposer le problème, et il consiste à saisir le caractère de ce développement dans les documents imparfaits qui nous restent. Nous n'affirmons rien dogmatiquement, nous cherchons à nous rendre compte de ce qui fut ou put être, par ce qui est, par quelques étincelles restées enfouies dans les livres sacrés et dans les monuments épars des peuples.

CHAPITRE II.

Dès l'origine des temps, nous voyons les hommes partagés en deux classes. La raison seule, à défaut des inductions qui nous font admettre cette division, suffirait pour nous la rendre probable. Partout où il y a réunion d'hommes, nous rencontrons les intelligents et les ignorants, les dominateurs et les dominés, les dieux et les brutes. C'est sous cette dernière dénomination que l'inégalité sociale se traduit dans les traditions des temps primitifs. Elles ont revêtu ce fait de formes mythiques qui ne pouvaient manquer de l'embrouiller, mais tout en l'enveloppant de nuages elles l'ont constaté. Nous n'avons donc pas à essayer de donner une forme historique aux faits, impossibles à vérifier, qui sont cachés sous des formes emblématiques; le résultat utile est l'existence et l'aveu de cette division qui prit l'apparence d'une séparation entre deux natures distinctes, différence qui assurait la domination de l'une, l'asservissement de l'autre, et devenait le gage de la sécurité de la race qui se disait divine. Ainsi à l'époque où les traditions s'emparent de l'humanité naissante il y a, pour ne pas sortir des réalités que nous devons chercher avant tout, deux classes d'hommes comme il y a deux états qui les séparent, l'intelligence et la barbarie.

Cette vérité, à défaut des témoignages historiques plus précis, est écrite dans les mystères et les initiations; dans la hiérarchie qui fractionne les premiers peuples; dans l'absence de respon-

sabilité qui fut refusée à certaines classes d'hommes chez tous les peuples de l'antiquité, et que le christianisme a accordée à tous. Le monde n'a pas attendu sans doute l'arrivée du christianisme pour modifier beaucoup les prétentions monstrueuses qui excluèrent toute une portion et la plus nombreuse du genre humain de la responsabilité morale ; mais c'est le christianisme qui, devenu l'expression de cette modification acquise par le temps, a substitué le dogme fondé sur la responsabilité générale, comme fait et comme droit, à ce qui ne pouvait être donné jusqu'à lui qu'à titre de concession toujours restreinte et contestée. Longtemps après que les dénominations de dieux et d'hommes furent tombées ou jugées, l'organisation à laquelle cette distinction avait donné naissance résista à l'émancipation graduelle qui la minait. Ceux qui étaient privés de la responsabilité étaient exclus des mœurs générales. Le nombre de ceux qui y participèrent alla toujours en augmentant jusqu'à ce que le principe lui-même fût renversé. Alors le droit changea, la base même du problème social fit une évolution complète. Au lieu de l'inégalité en droit, et de l'admission à titre de faveur aux privilèges sociaux, ce fut l'inégalité qui devint le privilège et l'égalité qui constitua le droit.

C'est à cette grande transformation que se rattache le christianisme ; il a marqué l'adoption du principe, et cela prouve qu'il avait dû faire les progrès qui lui assurèrent la victoire, mais non que tous les résultats de cette victoire fussent acquis ou qu'ils pussent l'être d'une manière complète.

La décadence du principe primitif absolu de séparation se manifesta par des dénominations successivement moins absolues. Entre les dieux et les hommes, les hommes libres et les esclaves, des classes intermédiaires s'introduisirent ; de là les castes, de là les patriciens et les plébéiens ; la société s'échelonna en émancipant graduellement, et malgré toutes les résistances, une plus grande masse d'hommes, mais la destruction absolue de toute inégalité n'en est pas et n'en saurait être la conséquence.

L'inégalité, en effet, considérée comme privilège de race ou de famille, est la consécration abusive d'une inégalité réelle et

constante, celle des intelligences. Mais celle-ci, ne pouvant et ne devant jamais créer que des supériorités relatives et viagères, ne parvient à se produire qu'au sein d'une égalité réelle qui est celle du point de départ et du but. C'est pour arriver à ce terme que depuis l'établissement du christianisme la société invoque et doit logiquement invoquer des conditions égales pour tous les hommes. Le principe est fondé, sa réalisation est en progrès, mais il ne sera atteint que dans les limites imposées fatalement à toute destinée humaine. Les immenses avantages que notre existence sociale actuelle possède sur celle des temps antérieurs nous montre assez tout ce qu'un principe vrai enferme de fécondité dans le présent et pour l'avenir, et nous ne parlons ici qu'au nom des avantages matériels qui en résultent pour tous. Au point de vue général, il a bien autrement étendu la sphère de l'homme en lui signalant le prix de ses efforts, en consacrant le culte du vrai et du beau par l'émancipation de l'esprit. Carrière immense et qui n'a de limites que l'infini devant lequel toute pensée s'arrête, sans que l'espérance s'anéantisse.

Le christianisme, en proclamant l'égalité devant Dieu par l'abolition des castes et des classes, ou, pour parler d'une manière plus conforme à l'intelligence humaine, devant un but général et identique, est le vrai culte de l'humanité, le culte universel. Jusqu'à l'établissement pratique de la morale qu'il enseigne et dont il a formulé les bases, il est la raison du mouvement de l'humanité vers la réalisation de l'avenir qu'il annonce et qu'il consacre. Dans sa morale elle-même, considérée dans son essence et au point de vue général, c'est-à-dire dans ses causes, son développement et sa fin, il marque le dernier degré de l'émancipation du genre humain, il embrasse l'œuvre de l'humanité, ses efforts, ses progrès jusqu'à l'époque de l'établissement catholique, et donne à la fois le secret de tout le travail antérieur et futur dont il est le produit, la manifestation et le mobile.

Tel est le point de vue le plus général que nous puissions appliquer à l'humanité. Mais précisément à cause de son étendue, il a besoin d'être traduit et reproduit dans les faits progressifs et successivement appréciés qui lui donnent son caractère philosophique et l'autorité historique qui le justifie.

L'objet des mystères était la transmission aux initiés, mais à eux seuls, des traditions et des vérités trop hautes pour être le patrimoine de tous ; le christianisme est le mystère produit au grand jour.

Sans aller plus loin que ces deux termes, déchéance et réhabilitation, esclavage et liberté, et sauf l'étude des efforts successifs dont ils sont la limite, nous reconnaissons le champ où se passe l'évolution progressive de l'humanité. Nous entrevoyons le but définitif d'émancipation vers lequel son développement nous conduit. Par la liberté reconquise de l'esprit nous concevons l'idée, diversement reproduite, mais admise comme fait primordial, de réhabilitation. C'est la doctrine de la chute, que nous ne considérons point comme exacte soit en fait, soit dans le récit, mais qui n'en fut pas moins un principe religieux et civilisateur.

Qu'il y ait eu en réalité déchéance et réhabilitation, que cette opinion soit applicable à l'homme ou à des intelligences supérieures à l'homme, c'est une question tout autre, insoluble de sa nature et qui n'appartient pas à l'histoire ; mais que le monde ait vécu sur cette donnée, cela est incontestable, et dès lors elle est vraie dans son action, et rentre dans le domaine historique, au moins sous ce rapport.

Déchéance et réhabilitation sont donc deux termes qui, convenablement appréciés, s'appliquent à la grande question de la direction religieuse imprimée à l'humanité. L'appréciation de leur valeur est un des principaux objets que doit se proposer un travail de philosophie historique.

« Qui connaîtrait le but et le principe, connaîtrait la raison de l'histoire. Ce qu'il y a de manifeste, c'est le développement, l'évolution. Le tableau des destinées humaines serait donc le tableau du plan général de la Providence marchant à l'accomplissement de ses desseins sur nous ¹. »

C'est parce que les hommes ne connaissaient pas le but et le principe qu'ils se sont engagés dans des systèmes d'explication qui auront toujours contre eux l'inévitable impossibilité de la

¹ Ballanche, *Principes sociaux*, t. 1^{er}, p. 118.

conception absolue d'une œuvre divine. S'identifier avec Dieu, ne fût-ce que sur un point, c'est supposer l'union du fini et de l'infini, de l'absolu et du contingent ; c'est une prétention contradictoire. S'en rapprocher autant qu'il est en nous, c'est une noble tendance qui témoigne de la grandeur de nos destinées, de la légitimité de nos espérances. Le doute sur la vérité des explications ne peut donc pas être radicalement détruit. Cependant, pour fonder des institutions religieuses et que l'on prétendait mettre hors de l'atteinte des contestations, il n'y avait que deux partis à prendre : démontrer la vérité, ou recourir pour expliquer l'homme et la création à l'action divine. C'est ce dernier parti que l'on dut embrasser dans l'impossibilité de s'élever jusqu'à l'autre. Il est palpable que, tous les efforts pour arriver à l'explication étant frappés d'impuissance, l'intervention de Dieu ne fut sous une autre forme que le résultat de l'ignorance des causes prochaines pour en éviter l'aveu.

La plus grande conquête qu'il soit possible de faire contre l'ignorance, c'est d'avouer qu'il est des choses qu'il faut savoir ignorer. La création, ses causes, le phénomène de la manifestation de l'activité humaine, sont un mystère, mais il n'en faut pas conclure qu'il soit inutile pour l'homme d'exercer dans cette direction la puissance intelligente dont il a été doué.

CHAPITRE III.

Plus on combat l'erreur, plus on augmente la valeur réelle et constatée de l'intelligence humaine. Plus nous avançons dans la connaissance, plus nous voyons s'augmenter la certitude de marcher conformément à la pensée divine. Les révélations, comme les systèmes, n'ont qu'un but, celui de consacrer, par une autorité incontestée, le vrai, le bien, le beau comme le devoir et la tendance de l'homme. Or, que peuvent signifier cet appel constant à des théories d'explication et l'assentiment qui s'attacha successivement aux faits, que le temps a modifiés, et aux conclusions qui sont restées les mêmes ? Ils signifient que ces

conclusions étant conformes à la plus haute autorité humaine, c'est-à-dire revêtues de l'acquiescement général, en vertu de l'empreinte divine ineffaçable dans l'universalité des hommes, elles interprétaient, à un degré plus ou moins grand, la vérité elle-même.

Nous arrivons donc par nous-mêmes à cette certitude que l'humanité marche, et qu'elle marche conformément à la pensée divine ; que toutes les tentatives de solution universelle sont, il est vrai, le témoignage de l'impuissance de l'homme à saisir la vérité absolue, mais aussi du pouvoir qu'il possède de découvrir la route qui y conduit, ou la conformité de la morale humaine avec la volonté divine. En d'autres termes, il sait agir conformément aux prescriptions de la loi, sans avoir pu connaître quand et comment elle a été donnée.

Or, ces tentatives de solution ne sont, dans tous les temps, que la manifestation de la pensée humaine ou du progrès effectué par l'humanité dans les voies de l'intelligence. Ce progrès est conforme, dans son développement successif, au plan de la création, et il peut nous donner actuellement une révélation suffisante du but pour que les efforts s'y coordonnent, s'en rapprochent, et pour qu'il existe une loi qui condamne ou glorifie toute volonté humaine, suivant qu'elle s'en écarte ou s'en rapproche.

La découverte du but est donc le résultat de l'évolution même et de l'observation des faits et des causes appréciables qui produisaient les phénomènes successifs. L'accord entre les causes et les phénomènes a dévoilé le caractère général de la loi unitaire qui les engendrait, le principe antérieur à l'évolution même qui a formé le premier terme d'où s'est élancée toute activité humaine, où l'état primitif cherché devra être en raison des phénomènes observés et du but qu'ils ont fait reconnaître. Ce but est l'affranchissement de l'esprit et la domination sur la matière ; la marche de l'humanité est le progrès vers l'affranchissement, donc le premier terme nécessaire de la série ne peut être autre que l'esclavage de l'esprit dans les entraves matérielles qui l'obstruent et l'ensevelissent. En d'autres termes, nous marchons au règne de l'esprit ou de la faculté par laquelle

nous nous unissons à Dieu, centre de tout ce qui est beau et bien, en nous délivrant progressivement des ténèbres de la matière. Donc le point de départ a été le règne de la matière qui nous séparait de la vision de Dieu par l'esclavage de l'esprit.

L'objet des deux premiers livres a été de donner, autant qu'il était en nous, la solution des problèmes sur lesquels l'état de choses, antérieur au mouvement social, appelait notre attention. Ils sont l'exposition et la justification de notre pensée; nous en avons fait l'objet d'études qui, en s'interposant ici, nous auraient obligé à perdre de vue trop longtemps le sujet qui doit principalement nous occuper. Nous n'aurons donc pas à y revenir pour les discuter.

Nous allons nous occuper maintenant de suivre la série des développements pour la présenter dans son esprit, tel que nous le concevons, et comme l'exposé des opinions et des traditions générales et successives de l'humanité.

L'unité du genre humain, déduite de la connaissance acquise de la solidarité qui unit les hommes, du faisceau où toute conquête vient s'ajouter pour l'avantage de l'espèce, est une idée moderne et qui ne pouvait naître qu'à la suite de longs efforts et de la manifestation des époques progressives qui en dessinent l'histoire. Les hommes ont agi longtemps sans que la liaison et la solidarité entre les actes se manifestassent pour montrer l'unité du tout. Il s'est formé des agrégations isolées, hostiles, sans souvenir d'une union antérieure ou d'une fraternité complètement méconnue. Ces membres épars de l'humanité, qui semblaient n'avoir d'autre but que de s'isoler, que de s'individualiser chaque jour davantage, se reconnaissent et se rapprochent. Ce procédé de l'humanité, si nous pouvons ainsi dire, est analogue à l'opération de l'esprit dans l'ordre des idées. Une idée n'acquiert sa valeur que quand elle a été soumise à l'épreuve de la critique qui l'apprécie, mais il faut d'abord qu'elle soit dégagée, examinée en elle-même. Quand elle a été ainsi jugée, elle prend le caractère d'une vérité nouvelle et vient s'ajouter à la masse des connaissances acquises. Ainsi, l'homme s'est individualisé, a reconnu son être en le comparant avec le tout, et c'est de cette connaissance de lui-même, qui l'isole d'a-

bord, qu'il revient à la fusion dans le tout par la découverte des lois qui régissent l'espèce, de la parité dans les devoirs et les destinées, et des avantages de la solidarité. Cela implique que l'union primitive devait être soumise, dans l'intérêt même de l'espèce, à la séparation qui distribua les hommes sur la terre, aussi bien qu'à la distinction qui les isole des autres créations. Le principe même de la connaissance est dans le discernement des facultés, des forces et des organismes ; l'application de la connaissance est dans le concours de ces mêmes forces et des organismes sous l'influence et la direction de l'intelligence. Il ne faut donc pas s'étonner que la tendance première de l'humanité ait poussé les hommes à la dispersion. C'était le commencement de l'étude qu'elle devait faire d'elle-même et pour ainsi dire la condition première de son apprentissage. La dissémination sur le vaste champ, livré à l'activité humaine et qu'elle devait reconnaître avant de le soumettre, a permis d'apprécier les hommes, les choses, les rapports. Aujourd'hui le retour à l'unité a sa raison matérielle dans l'étude même des phénomènes de la vie générale, et sa raison morale dans l'adhésion à la fraternité reconnue ; ce n'est plus un simple assentiment de l'esprit à une fraternité abstraite, mais la reconnaissance de la fraternité réelle qui unit tous les hommes par le sang comme par l'esprit.

La famille primitive, devenue assez nombreuse pour se répandre sur le globe, s'est mise en quête du monde, de ses productions et de ses lois, et, riche des trésors conquis, elle se rappelle le foyer d'où elle sortit pauvre et confiante parce qu'elle ignorait tout, jusqu'au secret de son génie.

CHAPITRE IV.

L'influence primitive qui a présidé aux affirmations cosmogoniques devient chaque jour moins problématique à l'aide des recherches dirigées sur les lois, les usages et les monuments des peuples. Elle prouve qu'à une certaine époque, que l'on ne peut

désigner autrement que par son antériorité à l'égard de toute époque connue, l'histoire primitive, ou une tradition incontestée qui obtint toute la créance qu'on accorde à l'histoire, a été généralement accueillie comme le récit de la vérité. Cette narration s'est conservée, en subissant d'ailleurs toutes les variations que le temps et les impressions nouvelles lui apportaient. Les recherches ne peuvent être faites aujourd'hui qu'au point de vue des traditions variées qui furent le résultat de cet état de choses et de la coordination que permet d'y retrouver la communauté d'origine, car les différences n'excèdent pas les modifications qu'a pu introduire la différence des temps et des lieux.

L'investigation est donc nécessairement dirigée sur ces traditions, et la plus générale fut l'explication du mal par la chute. C'est aussi celle qui doit se placer la première dans l'ordre des temps comme par l'influence qu'elle a incontestablement exercée, et, à ce titre, nous nous y arrêterons avant tout autre examen. Il n'en est aucune qui ait pu, avec autant de raison, préoccuper l'esprit humain, car elle a une connexité si étroite avec l'état présent et les destinées futures, avec l'état moral et religieux de l'homme, qu'elle forme comme la base de tous les problèmes philosophiques que le développement social des peuples a soulevés.

Avant la constatation du progrès, la question ne pouvait être envisagée qu'au point de vue d'une volonté suprême. Cette volonté devait être souverainement bonne parce qu'elle était souverainement puissante, et le problème abstrait ne pouvait trouver de solution ; car comment reconnaître la source du désordre dans le principe immuable de l'ordre ? Depuis que la doctrine de progrès est devenue une loi générale de l'humanité, un nouvel élément s'est introduit dans cette recherche. Sans entrer dans la question métaphysique, insoluble d'ailleurs, qui cherche à expliquer le mal en Dieu, ou hors de Dieu, il nous permet de dire que le premier acte de la vie terrestre n'a pu être en opposition avec la loi générale qui la gouverne. Nous constatons ainsi ce qu'à notre point de vue il nous importe de constater, c'est que le péché originel ou la chute ne peut appartenir à

l'homme. Le dogme de la déchéance, s'il y a réellement déchéance quelque part, et non plus dans l'homme, n'existe, par rapport à lui, que comme moyen d'explication de l'état de lutte, qui est celui de l'humanité. Il ne peut avoir son origine, ou sa réalité, que dans une cause antérieure, inexplicable dans l'ordre des faits particuliers à l'humanité, mais qui paraît trouver dans le témoignage des traditions une explication applicable à la fois à la nécessité d'une expiation et à la parfaite innocence de l'homme. Bien loin d'être déchu il a, depuis son apparition, marché dans la voie d'amélioration, dont il peut s'écarter temporairement par ignorance pour y revenir librement, mais qu'il ne peut contredire directement et volontairement.

Nous n'avons jamais prétendu, nous le répétons encore, convertir en assertions positives des systèmes d'explication impossibles à démontrer. Mais convaincu que les sources de la vérité, autant qu'il peut nous être donné de l'atteindre, ne sauraient résider ailleurs que dans les traditions générales; que ces traditions, vraies ou fausses, n'en ont pas moins leur valeur comme cause immédiate de l'évolution humanitaire, c'est à elles que nous empruntons les seuls éléments possibles d'examen. Ce qui serait véritablement digne de blâme, et, du reste, sans application à l'histoire de l'humanité qui nous contraint bien de prendre la question dans la question même, c'est-à-dire dans les doctrines influentes qui ont germé dans son sein, serait d'inventer arbitrairement de nouveaux systèmes qui n'auraient rien de commun avec le passé, et de substituer les prétentions de sa propre sagesse aux opinions conservées et transmises dans les monuments cosmogoniques. Celles-là seules ont eu leur application, leur fécondité; il s'agit de savoir ce qu'elles ont produit, et non d'entamer tout un système d'explication qui, fût-il vrai, rendrait compte de la création, mais non de ce qu'est devenue la création sous l'influence des systèmes que la nouvelle doctrine viendrait remplacer.

Or, la doctrine qui domine dans toutes les cosmogonies, qui prend place avant la chute de l'homme, qui précède la révélation, c'est la doctrine universelle de philosophie orientale, que la révélation elle-même s'est appropriée en la variant, et qui raconte

la chute des anges rebelles. Cette chute donne naissance à une existence nouvelle. Par l'union de deux principes jusque-là séparés, elle enferme l'intelligence ou plutôt le principe actif dans les bornes de la matière; autrement elle élève la matière en la faisant participer à l'activité morale, et fait du malheur et de la déchéance des esprits condamnés à l'expiation la source d'un nouvel être, esprit tombé, mais matière ennoblie, dans lequel la chute et l'élévation sont associées; de l'homme enfin qui, dans la fusion dont il émane, n'accueille de la déchéance que la grandeur qu'elle lui révèle et les destinées qu'elle lui assure.

Il est vrai que Moïse ne place pas la déchéance ailleurs que dans l'humanité même. Mais qui ne voit que le but constant de Moïse a été de spécialiser le dogme pour en tirer l'origine de son peuple, et le faire dépositaire unique d'une vérité qui ne s'adressât qu'à lui? Qui ne voit que la réhabilitation, dans ce cas, ne serait que le retour à une innocence primitive que les faits n'appuient pas, que la raison dément et qui ne serait qu'un cercle vicieux? A quoi bon, en effet, l'existence de l'homme si elle n'avait d'autre but que le retour, après des milliers d'années, à un état de prétendue innocence qui ne lui ouvrirait que les mêmes routes à parcourir, sans laisser deviner une liaison possible entre l'homme et des destinées plus hautes? Ce serait accorder une solution de continuité dans l'ordre général, placer un non-sens en Dieu, jeter l'homme dans une impasse, et faire de la création entière une œuvre inutile.

Il est facile de reconnaître d'ailleurs que la tradition générale de la chute des anges, que Moïse admet, a été la source de l'histoire d'Adam et Ève et de leur péché. Qui ne devine que tout ce récit n'est autre chose que la narration abrégée d'un ensemble bien connu du législateur et qu'il appropriait à ses desseins? Le récit en lui-même n'est pas particulier à la Bible, et les livres sacrés des Perses nous apprennent aussi l'histoire de Meschia et Meschiane auxquels le serpent enseigne l'usage des fruits. Nouvelle preuve de l'habileté des législateurs à utiliser les croyances générales pour leurs intérêts particuliers.

La naissance d'Adam et d'Ève, leur innocence et leur chute ne sont que le tableau de l'éveil du *moi*, de la conscience, de la

responsabilité. C'est ce que l'examen attentif de la Genèse peut faire soupçonner, quoique l'intention directe de Moïse soit d'expliquer seulement le monde de l'homme mis en rapport plus prochain avec l'enseignement dogmatique destiné à un seul peuple que le législateur ne voulait pas conduire vers les spéculations cosmogoniques, mais réduire à l'obéissance politique et soumettre à l'ordre civil.

Au point de vue cosmogonique et au point de vue de Moïse, sauf la double application du dogme de la chute, l'homme moral et intelligent, l'homme actif et responsable s'explique par la chute et l'union du principe moral et intelligent à la matière. La chute de l'homme, en lui donnant la science du bien et du mal, en le faisant moral, ne peut pas être appelée une chute; elle est réellement ailleurs.

Devenir semblable aux dieux par la connaissance du bien et du mal¹, ce n'est pas supposer, c'est dire expressément qu'avant cette connaissance l'homme était privé de lumières et de responsabilité. Puisqu'il ignorait le bien et le mal, quelle faute pouvait-il commettre en désobéissant? Désobéir ne peut être un crime que par le sens moral donné à l'acte ou par l'intention, et l'intention suppose le discernement. Or, le discernement n'existait pas, et nous ne pouvons sortir de ce cercle, si l'homme ignorait, il ne fut pas coupable; s'il fut coupable, le péché n'avait rien à lui apprendre, et la science du bien et du mal ne lui est pas venue par cette voie.

Eritis sicut dii scientes bonum et malum, vous serez comme les dieux connaissant le bien et le mal, ne saurait donc imputer le crime et la chute à l'homme; mais une explication, même imparfaite, peut toujours prouver une chose, c'est la nécessité même de l'explication, ou l'existence d'un fait à expliquer.

Or, ce fait, c'est l'appel de l'homme à la vie intellectuelle et morale. Donc, dans l'opinion même de Moïse, le premier état de l'homme, c'est l'ignorance et la nudité; sa première acquisition est la faculté de connaître le bien et le mal; son premier devoir, devenu dans le récit biblique la conséquence de la faute et le

¹ *Genèse*, cap. 3, vers. 5.

moyen de la réhabilitation, c'est la lutte contre la nature rebelle.

Il résulte de là que l'éducation de l'homme a dû être tout entière une acquisition ; que l'esprit, faculté nouvelle et supérieure, lui donne l'essor et va se développer lui-même pour triompher de l'organisme. La lutte qui s'ouvre entre les convoitises de la matière et les aspirations de l'esprit tend à séparer l'homme de la création inférieure où les affinités matérielles le retenaient, pour l'unir à la création supérieure où les affinités morales et intelligentes le transportent, et le rapprocher de Dieu, terme infini de sa tendance nouvelle.

Quelque part que nos regards s'arrêtent lorsque nous interrogeons les origines historiques, la même barbarie primitive les frappe. Sauf l'éducabilité et l'intelligence, et un moment au moins elles ne furent qu'en puissance, il n'y avait que la supériorité des organes qui distinguât l'homme de l'animal qui lui est immédiatement inférieur dans l'échelle des créations organiques. Il y avait donc tout à faire, et, dès les premiers pas, nul autre secours ne lui était donné que la faculté naissante d'étudier ses propres actes et de les diriger d'après ses besoins ou ses craintes, l'attrait ou la douleur.

Mais, à peine né à la vie morale, il va choisir entre les deux tendances qui en lui se disputeront l'empire ; par la vie à laquelle il échappe, par la vie à laquelle il aspire, sa tendance est déterminée ainsi que l'ordre dont il ne peut s'écarter sans crime et sans souffrance.

S'il laisse prévaloir en lui les instincts de la vie organique, il se sépare des devoirs et renonce aux récompenses qui constituent sa véritable vie. Dans les tendances de la vie supérieure, l'écueil contraire peut également le séparer de l'ordre. Le mysticisme, qui s'absorbe dans la foi enlève l'homme aux douces émotions de l'amour fraternel et au devoir étroit de la solidarité dans les œuvres. Il crée un véritable égoïsme moins honteux sans doute, mais aussi éloigné du bien, quoique dans un sens opposé. Il ne saurait être permis à l'homme de sortir de la tendance pour laquelle il est créé. Obéir à la matière, c'est abdiquer sa noble mission ; obéir aux seules impulsions de la foi pour

son salut individuel mal compris, c'est arrêter ici-bas le mouvement et la vie qui n'existent que par le travail, par l'amour et la solidarité.

Lutter entre les instincts et les devoirs qui l'attirent pour choisir librement, mais sans sortir du cercle de la solidarité sociale, telle est donc la mission de l'homme. C'est à lui qu'il appartient de faire sa propre destinée. Son existence actuelle est comme une participation à l'œuvre de Dieu qui s'achèvera par le concours libre de l'homme appelé à marquer lui-même sa place successive dans la création.

CHAPITRE V.

Tel est l'homme. Mais où a-t-il pris naissance, et quels sont les membres divers de la famille humaine?

« Tous les caractères de la race noire, dit Cuvier ¹, nous montrent qu'elle a échappé à la grande catastrophe sur un autre point que les races caucasique et altaïque, dont elle était peut-être séparée depuis longtemps lorsque cette catastrophe arriva. »

Nous avons plusieurs choses à recueillir dans ce passage de Cuvier; d'abord il est évident qu'il n'a pas voulu désigner d'autre catastrophe que celle dont il est fait mention dans les livres saints et les autres cosmogonies. Cet événement ne lui paraît pas avoir eu le caractère d'universalité qu'on lui donne. En effet une catastrophe universelle et simultanée, si elle a eu lieu, aurait précédé l'apparition sur la terre de l'homme qui, seul entre tous les êtres organisés, ne se retrouve pas à l'état fossile. Ainsi des êtres, de races diverses, ont survécu au déluge des livres saints, et ces races étaient peut-être séparées depuis longtemps lorsque cette catastrophe arriva.

Séparées depuis longtemps, implique cette conséquence que,

¹ Ossements fossiles, discours prélim.

dans la pensée de Cuvier, les races avaient été, ou pu être, réunies dans un temps, impossible à fixer, mais fort antérieur à l'époque diluvienne, et, par suite, que les différences de races ne lui paraissent pas un obstacle à l'existence commune sur un point donné. Si l'on rapproche cette opinion de celle que nous avons précédemment exprimée, et de la distinction entre les couleurs attribuées aux différentes castes, on s'éloignera peut-être moins de l'opinion qui les fait vivre réunies, ou du moins rapprochées sur le même territoire.

Nous devons rappeler, à cette occasion, ce que dit Klaproth de la nation qui parlait le sanscrit et se répandit dans les plaines de l'Indoustan d'où elle chassa les tribus de la race malaie et nègre, hypothèse fondée sur les Pouranas qui nous montrent la race divine originaire de l'Himalaya, chassant vers le Sud les mauvais génies dépeints comme nègres ou cuivrés ¹. Suivant quelques opinions indiennes rapportées par Ward ², les Brahmanes sont blancs, les Kchatryas rouges, les Veissiachs jaunes, et les Soudras noirs.

Cette couleur rouge, pour le dire en passant, serait un fait assez remarquable. Pour les autres colorations on pourrait dire que l'assertion s'est produite après coup, lorsque la communication des peuples les eut fait connaître les uns aux autres, et dans un intérêt de vanité nationale qui veut tout rapporter à elle-même. Pour celle-ci, l'hypothèse s'élargirait beaucoup; de deux choses l'une, en effet : ou les Indous avaient reconnu sur leur territoire cette nuance qui caractérise une des races humaines, celle de l'Amérique; ou ils tenaient d'ailleurs cette connaissance qu'ils voulurent faire rentrer dans leur système de priorité. Dans ce cas, la communication entre les deux continents aurait donc existé. Cette opinion rentrerait dans le système de rayonnement des populations et rendrait compte d'anciens rapports oubliés, à moins toutefois qu'on n'aimât mieux supposer que les Indous auraient pu inventer, sans raison, pour se

¹ Klaproth, *Tableaux de l'Asie*, p. 161-162.

² Ward, t. 1^{er}, p. 9. *Account of the writings, religion and manners of the Hindous*. 4^e, Serampoure, 1811.

fixer sur une couleur plutôt que sur l'autre, précisément ce qui est, et fournir, par une espèce de prescience fort extraordinaire, la réponse à des questions que le temps ne permettait pas encore. Au surplus, nous ne voulons pas donner à l'assertion de Ward et des Pouranas une autorité plus grande que de raison. Il est fort possible que des procédés de tatouage soient tout ce que l'on doive conclure du récit pour ce qui concerne cette couleur rouge. La tradition est plus explicite et plus probable en ce qui touche les nègres et leur expulsion, et nous n'avons pas besoin d'un autre exemple pour justifier que le centre et le midi de l'Asie ne furent pas le domaine exclusif de la race blanche ou caucasique.

Tout endroit sur la terre ne peut pas être choisi indifféremment pour y reconnaître le séjour primitif de l'humanité.

En général, nous devons avouer que la terre ou le séjour qui allait devenir celui de l'homme était préparé pour le recevoir. Chacune des formations successives était venue en son temps et lorsque les conditions en harmonie avec son existence étaient réalisées. La création animale, par exemple, n'avait pu se conserver sur le sol qu'après que la création végétale lui avait préparé l'asile et la nourriture. Ainsi l'homme, dernier terme de la création animale, pour ne le considérer que sous ce rapport, ne pouvait se conserver qu'après que les animaux inférieurs destinés à l'aider ou à le nourrir se seraient multipliés sur la terre. Cela n'empêche pas que d'abord il n'ait pu avoir recours à la nourriture végétale pour laquelle son organisation extérieure semblait faite, mais il ne s'en est pas tenu longtemps à cette nourriture insuffisante. Il lui fallait quelques progrès pour savoir approprier à ses besoins une alimentation plus substantielle, et ces progrès n'ont pu se faire attendre bien longtemps. Il a suppléé par la chasse aux fruits trop peu nombreux, dont la production était soumise dans tous les cas aux influences des saisons et qu'il n'utilisait qu'aux époques de maturité. Pour cela, il lui fallait des armes et un commencement d'industrie et de civilisation.

En résumé, il fallait que les conditions de sa conservation existassent, puisqu'il naquit et se conserva. Cependant il ne faut

pas seulement que les conditions existent, il faut encore que l'homme puisse les utiliser et les mettre en œuvre. En s'isolant pour un moment de la facilité que le progrès de la civilisation nous donne de transporter avec nous les moyens de subsistance et de conservation qui nous sont nécessaires, afin d'envisager la question telle qu'elle fut avant ces progrès, il y aurait bien peu d'endroits sur la terre où nous pourrions subsister. Presque partout les aliments seraient insuffisants ou le climat insupportable. Les végétaux naissent dans les lieux où la terre et le soleil assurent leur conservation et leur reproduction ; les animaux naissent protégés, vêtus, armés par la nature et fournis de tout ce qui constitue l'attaque ou la défense. L'homme seul est nu, il ne doit qu'à son industrie ses vêtements et ses armes. Avant tout progrès, il fallut de toute nécessité qu'il trouvât et des moyens d'existence sans peine et un climat supportable, puisqu'il ignorait l'art de se procurer les uns ou de se défendre de l'autre.

Deux conditions devaient donc précéder l'apparition de l'homme ; la terre devait se trouver dans les conditions générales qui la plaçassent au niveau des besoins de son nouvel habitant ; et dans la variété des saisons et des climats, la Providence devait choisir les lieux où la nature facile offrait sans combat tous les secours que, plus tard, l'homme devait faire naître et arracher à la nature rebelle.

La race humaine a vécu, s'est perpétuée, s'est augmentée, et nous devons en conclure qu'elle a trouvé tout d'abord les conditions de localité, de climat, de végétation, de création animale qui lui étaient indispensables. Une certaine quantité de ces avantages peuvent se trouver sur plusieurs points, mais ils ne se trouvent réunis en majeure partie que sur un seul. Ce point unique, c'est en Asie qu'on le place généralement, et nous avons eu occasion de dire ailleurs sur quels motifs on se fonde pour établir les ancêtres du genre humain sur les plus hauts plateaux et les montagnes les plus élevées de cette contrée, qui sont en même temps les points les plus élevés du globe.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur le mode de développement qui dut être celui des sociétés primitives, la configuration du sol de l'Asie centrale fait de cette contrée le ter-

ritoire où les premiers rayonnements des populations ont pu avoir lieu. Les mœurs particulières, données aux plus anciennes sociétés, y trouvent leur explication ainsi que les degrés par lesquels a passé la civilisation. Nous pouvons donc ajouter à cette circonstance que l'Asie centrale, ou haute Asie, a pu seule fournir la majeure partie des conditions nécessaires à la conservation de l'espèce, cette seconde considération que la dispersion, autre nécessité du développement ultérieur, y a rencontré une disposition naturelle de terrain appropriée aux différents modes d'existence sociale qu'on nous donne comme les degrés de l'éducation humaine. Nous avons dit déjà sous quelle réserve cette classification pouvait être adoptée.

L'Asie centrale, ou haute Asie, dit M. de Humboldt, divisée en bassins par des chaînes de montagnes de différentes directions et de différents âges, offre au développement de la vie organique et à l'établissement des sociétés humaines, de chasseurs (sibériens), de pasteurs (kirghiz et kalmoucs), de peuples agricoles (chinois), et de peuples moines (tibétains) une diversité de plaines et de terrasses, des *hauts fonds* dans l'océan aérien qui modifient d'une manière prodigieuse les températures et les climats ¹.

Nous avons dit que nous ne considérons pas la succession de ces états comme le progrès rigoureusement limité d'une époque sur une autre, mais comme une série vraie dans le développement général de l'humanité sans que la permanence du premier de ces états en certains lieux, ou leur mélange en certains autres, en fussent détruits. C'est même par suite de la différence de ces états divers et rapprochés qu'ont pu avoir lieu l'asservissement et l'exploitation des plus faibles par les plus puissants, et qu'ont pu s'établir les divisions sociales qui ont distribué les hommes en différentes classes. Cette puissance ne dut pas nécessairement appartenir aux plus avancés; en effet, nous voyons les premiers habitants de la terre asservis à la domination des hommes de violence et de chasse, chefs ou protecteurs, assez naturels d'ailleurs, d'une société qui ne savait pas se défendre par elle seule

¹ Humboldt, *Asie centrale*, t. 3, p. 22.

de la guerre que lui faisaient les bêtes féroces. Aussi les premiers hommes puissants reçoivent-ils dans la tradition le nom de fort chasseur, *venator fortis*, et ce nom ne doit pas toujours être pris en mauvaise part.

Tant de causes morales et physiques font des hommes une seule race primitive ; tant de traditions et de faits historiques font une seule histoire de l'histoire du genre humain ; tant de considérations rapprochent les hommes d'un même lieu primitif ; les produits de tous les règnes, utiles ou nécessaires au développement humain, se réunissent en si grand nombre sur un point du globe et surgissent si inégalement ailleurs ; ce lieu ou ce point du globe, qui réunit les conditions nécessaires au développement des populations, est si évidemment celui vers lequel toutes les recherches nous conduisent, que l'accord entre tous ces éléments nous autorise à reconnaître le lieu primitif de la création au centre où tout vient se réunir, et à en faire le berceau de la grande famille humaine.

Ce n'est donc pas sans fondement que nous regardons, avec Linné, la création comme un lieu unique et s'agrandissant successivement ; que nous reconnaissons, avec les Indous, les races dans la variété de leurs couleurs comme vivant réunies sur le même sol ; que nous les y concevons enfin vouées à la même barbarie, s'unissant entre elles comme les animaux et au milieu des animaux dont elles avaient la brutalité. L'homme, à cette époque, n'avait d'autre mobile que son instinct, manifestation grossière de la sensation la plus directe et la moins féconde, énergie matérielle et mécanique mise en mouvement par l'attrait ou la crainte. Tout était à créer en lui, aussi bien pour perfectionner ses instincts sauvages que pour lui donner le sentiment d'une vie plus haute. C'est au sein de ces ténèbres que la cause mystérieuse, que les traditions ont appelée la chute des anges, introduisit la lumière morale à laquelle l'homme paraissait incapable de s'élever par lui-même. C'est par cette union inexplicable, mais traditionnellement perpétuée, de la matière et de l'esprit, qu'il fut appelé à ses hautes et progressives destinées.

CHAPITRE VI.

Un système n'est pas l'histoire, nous ne faisons aucune difficulté de l'avouer, et nous ne prétendons nullement donner à celui des interprètes du mystère de l'homme l'assentiment réservé aux faits accessibles à l'intelligence. Mais en l'absence de ces sortes de démonstrations historiques, les traditions, par l'adhésion qu'elles reçoivent et les conséquences qu'elles produisent, s'en rapprochent autant que possible. La vérité admise et convenue prend la place et produit les effets de la vérité absolue et inaccessible. Le fait de l'homme en sa double nature étant donné, la tradition universelle qui l'explique devient, ne voulut-on la considérer elle-même que comme un système, le plus vrai et le plus pratique de tous, puisqu'il est devenu la vérité même à laquelle il s'est substitué. Quel qu'en soit le mérite, il en résulte toujours la reconnaissance universelle du fait, vrai ou faux, mais fécond, de l'union des deux principes, et comme conséquence, l'explication de la supériorité d'une certaine classe d'hommes sur le reste de la création animée. D'une part, autorité et direction ; de l'autre, faiblesse et obéissance. Cependant, il fallait pour que cet état de choses fût durable, et que l'espèce de hiérarchie qu'il fondait se perpétuât, qu'il empruntât son autorité à un autre genre d'adhésion que la reconnaissance, pour ainsi dire, passive d'un fait établi. Cela ne pouvait être autre chose à l'origine ; mais il est évident que lorsqu'un fait ne porte pas en lui-même le gage de sa durée, il ne peut que le demander à une sanction qui l'élève au-dessus des atteintes et des réclamations que le temps doit amener. C'est le résultat qu'a produit l'origine supérieure donnée à cette première institution humaine.

L'homme fort et violent, qui dut exercer l'empire de la terreur sur le faible, put subir lui-même l'empire plus durable de l'homme habile et rusé. Animés par le même intérêt, ils s'unirent dans l'exploitation du même privilège, celui de l'autorité. Nous pouvons reconnaître là l'origine des deux premiers ordres

de l'État, le guerrier et le prêtre, lorsque la distinction des castes s'établit sur les sociétés devenues plus nombreuses. Chez les sauvages même, ne voyons-nous pas, au sein de la barbarie commune, certains hommes plus fourbes ou plus habiles que les autres imposer à la peuplade, par de prétendues communications avec le grand esprit, avec ses fétiches, ou par les pratiques d'une sorcellerie grossière ? Les hommes simples qui les entourent ne leur apportent-ils pas, par crainte ou par respect, les dons que la superstition leur arrache comme un tribut payé à la supériorité qu'ils reconnaissent ?

Là, est le rudiment le plus grossier de la caste des prêtres ou des sages. Elle se développe et s'assoit quand la société se complique en s'étendant. Cette classe d'hommes ne peut manquer de contenir quelques individus qui deviennent les premières dupes de la sainteté qu'ils exploitent, et leur bonne foi ne les rend que plus puissants. La lutte entre les peuplades donne un ascendant d'un autre genre aux plus braves. Enfin, lorsque les peuplades se fixent, les rapports et les échanges s'établissent, et une autre classe d'hommes travaille sous la protection ou la direction des autres. D'autres degrés au sein même de la classe laborieuse font pénétrer l'inégalité dans la population la plus nombreuse et soumise aux castes privilégiées.

Cette division des classes ou des castes n'est que l'extension du fait qui, seul, put s'établir d'abord, et qui mit l'autorité dans les mains du petit nombre. Il se donna facilement pour appartenir à une origine plus haute, à une source divine qui expliquait à la fois et consacrait son autorité. L'histoire des Incas, des races du soleil et de la lune dans l'Inde, nous reste comme un témoignage du fait et de l'explication. L'origine des inégalités sociales se rattache ainsi à un fait primordial, celui de l'introduction de l'élément moral, et à la cause même du mouvement imprimé à l'homme.

La supériorité acquise à quelques-uns, et le travail imposé à l'espèce comme condition de réhabilitation ou de développement trouvent ou sa justification, ou sa sanction dans un fait unique ou, si l'on veut, dans une même supposition.

L'homme est évidemment appelé au règne de l'intelligence

par la lutte contre la matière ou les forces naturelles qu'il doit comprendre et soumettre ; l'ignorance des causes du phénomène de l'homme actif a fait créer des systèmes d'explication, et celui de la réhabilitation par l'expiation fut généralement adopté malgré les différences de récit. Entre les hommes appelés à la réhabilitation par l'expiation et les hommes appelés au règne de l'intelligence comme prix des efforts et du travail, la différence, au point de vue pratique, est dans les mots plus que dans les choses. Le phénomène se développe de la même manière et ne varie que par le but et l'interprétation. Dans un cas, c'est le fait avec l'explication dont on l'a revêtu ; dans l'autre, c'est le même fait exposé sans explication, ou seulement comme résultat de l'observation. Or, il est dans la nature de l'homme de vouloir pénétrer dans le secret des choses ; et l'appel à la vie morale, en l'absence de notions abstraites qui plaçassent dans une sphère plus haute l'élément de l'activité humaine, ne pouvait lui apparaître, à l'origine, que sous la condition d'un devoir précis à accomplir. Ce devoir dut prendre facilement la forme de l'expiation, parce que, au milieu de la vie de luttes et de misères qui fut la condition primitive de l'humanité, l'idée de douleur, mêlée peut-être au souvenir obscur d'un état plus heureux, s'alliait naturellement à l'idée d'une faute, et tous les législateurs ont agi d'après cette croyance. Elle se retrouve dans toutes les traditions du genre humain, aussi bien dans le feu du ciel dérobé par Prométhée que dans la conscience éveillée par le fruit dérobé à l'arbre de la science du bien et du mal, ou dans le mouvement d'activité imprimé par la terreur. Nous aimons mieux même, explication pour explication, voir la cause de l'activité imprimée à l'humanité dans la tradition de la chute que dans la peur du tonnerre, comme l'a fait Vico, copiste, en cela, de Sanchoniaton, ou Philon de Biblos.

Les plus anciens témoignages traditionnels ou historiques nous conduisent à distinguer deux états sociaux primitifs par leur caractère le plus général, et à les classer l'un relativement à l'autre. Le premier est fondé sur la séparation en deux classes, les dieux ou les enfants des dieux, et les hommes ou la masse exploitée sans droits présents ou à venir, aussi incapables de

les désirer que de les comprendre. Ceux-ci sont exclus, par conséquent et sans exception, de toute participation à quelque droit, ou avantage social que ce soit ; la race divine en conserve le privilège exclusif. Le second emprunte sa forme à la hiérarchie plus compliquée des castes. Il se lie à l'établissement des empires et du régime sacerdotal, ou à l'interprétation de la doctrine sacrée dérobée à la masse profane systématiquement éloignée de la communauté religieuse. Dans l'intervalle qui sépare ces deux états, a dû s'écouler toute la série de progrès qui sépare la barbarie absolue d'un pouvoir constitué, hiérarchique et sacerdotal. Les castes, en effet, ne sont que l'expression de la puissance religieuse et le résultat, soit de l'habileté de quelques-uns à exploiter l'ignorance et la crédulité, soit de luttes violentes qui ont classé les hommes, élevé les uns et réduit les autres à l'esclavage.

C'est entre ces deux états sociaux qu'il faut nécessairement se placer pour assister au développement initial de l'évolution humaine, dont le terme ne doit être atteint que lorsque nos facultés impuissantes s'arrêteront devant des mystères inaccessibles à notre nature finie. C'est dans cet intervalle que l'homme a appris à se garantir de l'inclémence du ciel et des influences du sol, qui menaçaient également sa faiblesse, qu'il a couvert sa nudité et cherché les aliments longtemps incertains qui devaient assurer sa conservation. Cette phase de développement est renfermée par la Bible dans les premières conséquences du péché et dans le péché même. L'action d'Ève est présentée, dans d'autres cosmogonies, comme la découverte de l'appropriation des fruits à la subsistance de l'homme, et c'est par cette même action, réputée coupable, que nos premiers pères apprennent à rougir de la nudité qui ne choquait pas leur innocence.

Cette nourriture incertaine, il fallait la disputer aux animaux et se préserver de leurs atteintes. Ainsi le soin de la défense amène la guerre ou la chasse ; c'est le nom que prend la lutte de l'homme contre les animaux. Seconde phase de développement et qui déjà exige ou facilite le déploiement de facultés assez avancées, l'invention des armes, ou les combinaisons de la ruse.

Ainsi l'homme, par l'emploi successif de ses facultés, asservit

la nature à l'obéissance, et soumet la force aveugle par l'application toujours plus active et plus habile de l'intelligence incessamment accrue par ses propres succès.

En ce qui concerne le premier état que nous venons de signaler et qui représente la barbarie, nous avons pour objet d'étude, indépendamment de l'induction et de l'enchaînement logique des idées, la succession des générations conservée par Moïse, par Bérosee, par Sanchoniaton ; générations qui elles-mêmes ne sont que la personnification des phénomènes successifs de la vie des sociétés naissantes et des arts nécessaires au développement humain ou corrélatifs de ce développement.

Pour le second, celui des castes, nous aurons à tenir compte de l'ancienne opinion persanne dont Malcolm ¹ a fait le préambule de son histoire, et qui présente le tableau d'un ancien empire antérieur à tous les pouvoirs persan, indou, babylonien, assyrien. Cet empire fut suivi d'une extinction totale des lois et des coutumes. Diverses considérations viennent se grouper autour de ce document, nécessairement isolé et traditionnel, et rendront peut-être probable, sinon le récit en lui-même, au moins l'enchaînement des faits qu'il a pour objet de reproduire et de raconter.

CHAPITRE VII.

Nous reconnaissons le lieu où le premier développement nécessaire s'est accompli, dans le territoire environnant les plus grandes hauteurs du globe où nous avons été ramenés par toutes nos recherches précédentes ; dans le lieu où la tradition du déluge, considéré du moins comme universel, n'existait pas ; où cette tradition était restreinte, car il ne faut pas oublier qu'en accordant la catastrophe universelle, les premiers peuples ont eu également soin d'en excepter le lieu où ils placent leur origine. Or, de tous les lieux où les premiers hommes ont été moins

¹ Malcolm, *Hist. de Perse*, t. I^{er}, *intitio*.

exposés à l'envahissement des eaux diluviennes ou autres, le plus sûr était sans doute le voisinage des plus grandes montagnes du globe ; ainsi le fait traditionnel et les circonstances physiques se concilient pour faire de ce lieu l'asile le plus admissible de la race primitive.

Dans les deux hypothèses du déluge, laissant à sec la partie la plus élevée du globe, ou des terrains inférieurs abandonnés aux forces naturelles et couverts de forêts et de marécages, tandis que la partie la plus élevée offrait des conditions plus favorables à l'établissement des premiers habitants, nous devons également chercher à déterminer quelle aurait pu être l'étendue de ce point primitif et le nombre d'hommes qu'il pouvait contenir et nourrir dans l'enfance de l'humanité.

Il ne saurait être question, et l'on ne songera pas sans doute à nous demander, de planter, pour ainsi dire, des jalons comme pour tracer l'enceinte d'un camp. Il ne s'agit ici que de se bien fixer sur un point déterminé par sa position centrale, et non d'en dessiner les limites rigoureuses. Elles pourront devenir moins incertaines, d'ailleurs, lorsque la suite de ces études nous permettra d'envisager d'une manière plus précise ce qui ne peut nous être connu maintenant que d'une manière générale.

L'emplacement en lui-même, et indépendamment de ses limites graphiques, est déterminé positivement par les croyances même des peuples primitifs. Le centre en est au point d'intersection des lignes prolongées par ces peuples dans leur rayonnement connu sur le globe. Si les Chinois viennent de l'ouest, les Indous du nord, les peuples dits septentrionaux qui ont peuplé l'Occident, du nord-ouest ; si les Asiatiques occidentaux, ou peuples sémitiques, viennent de la Perse orientale, il n'y a qu'un seul territoire habitable qui puisse former le centre commun où toutes les souches se rencontrent ; ce sont les versants de l'Himalaya et de son prolongement occidental. S'il y a eu un terrain assez élevé pour devenir l'asile des populations contre l'invasion des eaux, ce sont les mêmes versants. Enfin, si l'on combine la hauteur des eaux donnée par Moïse, la tradition arabe qui place la limite de ces eaux à la hauteur d'un certain canton qu'elle nomme Novahend, et l'opinion indoue qui veut

que certaines villes, comme Bénarès et plusieurs territoires au nord de l'Inde, aient été soustraits au déluge, c'est encore au même point que nous arriverons. En rapprochant ces prétentions diverses de la tradition d'origine, nous reconnaitrons que les peuples ont excepté de l'invasion du déluge précisément le séjour primitif qu'ils se donnent, et chacun de ces séjours s'unit pour former un territoire continu et central dont nous pouvons dès lors estimer jusqu'à un certain point l'étendue.

De ces différents versants, celui qui regarde le nord, vers le point où le prolongement occidental du Kouen-lun ouvre, par le pied de l'Hindou-kouch ¹, une communication avec le sud, s'étend sous le nom ancien de Bactriane. C'est le territoire sur lequel les plus anciens témoignages placent la première agrégation sociale qui ait pu recevoir le nom de nation. Là, ont été constituées les plus anciennes formes de culte, a fonctionné le plus ancien empire théocratique autant que l'on peut ajouter foi au récit des parsis de l'Inde, au Dabistân qui le consacre, et à quelques autres traditions indoues. C'est donc à la Bactriane, en donnant d'ailleurs à cette idée une assez grande latitude, puisque nous n'y plaçons que le premier empire, ou un centre d'agrégation qui suppose autour de lui de vastes territoires voués à la chasse, ou à la vie nomade, c'est, disons-nous, à la Bactriane qu'il faut s'arrêter pour y placer le berceau des peuples et le développement primitif de l'humanité au sein de la vie sociale. Ce premier foyer aura disséminé, par les hauteurs parallèles des deux versants, les populations aventureuses à la recherche de nouveaux domaines. Elles auront continué, en outre, à se propager par la voie des montagnes. L'étendue des terrains productifs et habitables sur les flancs abaissés de ces montagnes est assez considérable, suivant quelques calculs ², pour alimenter une population nombreuse. Mais, à cet égard, il y aurait impossibilité de rien établir d'une manière bien précise.

¹ Hindou-Kho, est le nom des chaînes. L'Hindou-Kouch est le nom d'une seule montagne ou d'un pic assis sur l'extrémité occidentale de la ride est-ouest de l'Hindou-Kho méridional. Humboldt, *Asie cent.*, t. 2, p. 432.

² Lenglet, Introduction à l'*Histoire universelle*.

Les populations, en effet, ne s'accroissent pas en raison de l'espace, mais des moyens d'existence, et ceux-ci varient nécessairement, puisqu'ils se composent non-seulement des produits directs de la terre, mais encore des produits chanceux de la chasse, de la pêche, des différents moyens de pourvoir aux besoins de la vie qui dérivent des degrés divers de civilisation.

Ce point central une fois admis sous les conditions que nous venons de signaler, c'est de là que les premières populations se sont éloignées pour aller peupler successivement toute la terre, afin de la rendre habitable. C'est de là que l'attrait des découvertes nouvelles, de nouveaux moyens d'existence, produit de fruits plus variés et d'une chasse plus abondante, ont tiré les hommes les plus actifs, les plus aventureux. C'est parce que cet éparpillement nécessaire de l'humanité naissante était la condition expresse de sa sécurité et de sa puissance à venir que la dispersion et l'esprit d'aventure ont pris le caractère religieux d'un devoir à accomplir. Telle est l'explication qui s'offre naturellement du précepte ou de l'ordre que Moïse met dans la bouche de Dieu même, s'adressant, après le déluge, à la famille de Noé ¹.

CHAPITRE VIII.

Avant toute manifestation de la vie sociale dont nous venons d'esquisser les premiers mouvements ; avant toute connaissance, toute prévision de la vie morale à laquelle ils allaient être ap-

¹ *Génèse*, cap. 9, vers. 1, 2, 5, 7.

1. Benedixitque Deus Noë et filiis ejus, et dixit ad eos : Crescite et multiplicamini, et replete terram.

2. Et terror vestester ac tremor sit super cuncta animalia terræ, et super omnes volucres cœli, cum universis quæ moventur super terram : omnes pisces maris manui vestræ traditi sunt.

3. Et omne quod movetur et vivit, erit vobis in cibum : quasi olera viventia tradidi vobis omnia.

7. Vos autem crescite et multiplicamini, et ingredimini super terram, et implete eam.

pelés, c'est là que les hommes vivaient sans souci de quelques différences de couleurs d'ailleurs peu distinctes. C'est là que, confondus malgré des nuances, qui plus tard devaient se perpétuer et former les familles et les races sous des influences physiques et des conditions physiologiques différentes, ils se nourrissaient d'insectes et de larves à la manière des animaux, comme les Boshismans de nos jours, comme les Celtes, nos aïeux, ont vécu dans la Bretagne ¹, comme les Américains et tous les peuples dont nous avons fait la nomenclature.

Mêlés aux animaux dont ils ne se distinguaient pas, sans autre abri que le ciel ou les cavernes qui leur servaient de refuge, sans autre communication que les signes ou les cris peu nombreux qui suffisaient à leurs instincts, sans prévoyance, sans connaissance du bien et du mal, à peine annonçaient-ils qu'une organisation plus parfaite les réservait à des destinées dont la source inconnue allait leur ouvrir le champ immense de la vie intellectuelle et morale.

Au sein de cette barbarie, sur ce territoire qu'environnent des forêts et des marécages impraticables, qu'une horreur profonde rend l'objet d'une crainte instinctive et superstitieuse, apparaît une première lueur d'intelligence. La force physique, aidée de la faible manifestation d'une activité jusque-là inconnue, tend à jeter, au milieu du troupeau de bimanés, l'ordre et le premier fondement de la société par la hiérarchie qui va se constituer. Comment le prodige s'est-il accompli ? comment l'union indéfinissable de la matière et de l'esprit s'est-elle établie ? Nous l'avons dit, l'investigation humaine s'est épuisée à chercher la solution de cette alliance mystérieuse. L'épaisseur des ténèbres éteint le flambeau dont l'intelligence cherche vainement à s'éclairer. Le fait se révèle à notre esprit, le moyen reste enseveli dans l'infini devant lequel tout esprit s'abaisse. A Dieu ne plaise qu'on puisse nous accuser d'avoir prétendu sonder des secrets que s'est réservés la Providence. Nous avons eu déjà l'occasion de le dire, nous retranchons la modestie de nos prétentions der-

¹ *Histoire de Louis le Pieux*, p. 96-97, t. 1^{er}, anno 818. *Actes des bénédictins*, p. 2, siècle, 4.

rière cette pensée dont la vérité nous frappe et nous rassure contre les jugements : ce mystère doit être un bien, puisque Dieu semble l'avoir mis en réserve pour en faire l'aiguillon de la puissance intelligente de l'homme.

La force nouvelle de l'esprit manifestée dans quelques-uns, mais qui devait être accessible à tous dans l'avenir, où nul n'a été exclu de ce grand héritage ; la suprématie réelle qu'elle établissait au profit d'un petit nombre au moment où elle se produisit, amenèrent, avec le temps, la révolte successivement plus éclairée de tous contre la possession des privilégiés. La pensée, en s'éveillant, en se développant, élargissait le droit et appelait un plus grand nombre à la participation du même titre ; mais la distinction établie tourna d'abord au profit de tous, et devint le plus puissant élément social, le véritable fondement de l'union. L'attraction de la force et de l'intelligence forma le centre naturel vers lequel gravitèrent les forces éparses et sans but ; des rapports sans solidarité, il est vrai, mais puissants et désormais indestructibles, lièrent l'esclave au maître en attendant que l'homme s'unît à l'homme par la charité qui n'avait pas encore sa place dans le monde.

Jusque-là il n'y avait pas eu de société, mais agrégation à la manière des animaux, sans prévoyance, sans que la vie de relation possédât d'autres moyens que les cris sauvages et expressifs qui manifestaient les besoins, le plaisir ou la douleur. L'intelligence brisa tout à coup cette écorce épaisse sous laquelle elle était ensevelie ; elle se révéla dans les hommes nouveaux que leurs bienfaits ou leur puissance firent saluer du nom d'enfants des dieux, et l'homme entra à la fois en possession de la pensée, de la parole et de la société.

Le monde de l'esprit commence. La pensée bornée, mais à chaque heure plus féconde, imprime l'élan et la direction au mécanisme aveugle et jusque-là stérile.

L'explosion de la pensée humaine pénètre d'une lumière féconde les épaisses ténèbres du passé, crée l'accord entre les forces isolées et perdues, inaugure la raison comme la colonne de feu qui devait servir de guide dans le désert dont, pour la première fois, l'immensité s'ouvrait aux regards. L'admiration des



hommes arrachés à leur sauvage existence a consacré cette transformation et le mystère qui la couvre sous le nom de révélation.

Ils le dirent et leur postérité le répéta à l'occasion de toute découverte nouvelle, parce que, plus que nous encore, ils durent être frappés de leur impuissance et des misères de la lutte contre une nature rebelle. Plus éclairés qu'eux, nous ne savons pas mieux découvrir comment, à l'origine des choses, l'homme brut aurait trouvé le pouvoir nécessaire pour rien créer de lui-même, le langage, la société, les arts, le labourage ou le travail des métaux. Cependant, parce que l'on attribua toute activité, toute connaissance à la révélation, devons-nous admettre que Dieu soit intervenu dans chaque découverte nouvelle? Devons-nous conclure, de l'intervention inexplicable qui présida une première fois au mystère de la raison s'épanouissant dans l'homme, que rien, dans cette voie morale et intellectuelle, ne pouvait désormais se produire sans une intervention semblable? Il n'y a d'autre moyen de s'entendre que de bien fixer le sens que l'on doit donner à ce mot de révélation. Nous en avons fait l'objet de notre première étude¹, isolée à dessein, parce que cette discussion trop étendue aurait interrompu trop longtemps l'enchaînement des déductions dont nous ne devons pas nous écarter.

L'homme fait de nos jours, et, pour ainsi dire, chaque jour, quelque découverte nouvelle. La création matérielle elle-même n'est pas terminée; de nouvelles étoiles se forment, enrichissent la voûte céleste de nouvelles splendeurs, et créent pour l'homme de nouveaux problèmes. Cependant nous ne voyons pas la divinité descendre de la sphère où ses desseins se développent et intervenir directement pour nous communiquer ses secrets et nous en dévoiler le but et le mystère. Nous disons, et c'est tout ce que nous avons le droit de dire et la possibilité de reconnaître, que le génie de l'homme s'exerce au sein de cette création immense que dirige une providence secrète et infinie, dont ce génie lui-même n'est qu'une émanation. Dans la sphère de

¹ Liv. 1^{er}.

l'humanité où tout savoir doit être conquis, où toute science s'enchaîne, où nul mérite ne peut avoir son prix devant Dieu que par le travail et la liberté, c'est au présent qu'il appartient d'instruire la cause du passé, aux cieux interrogés qu'il appartient de nous raconter la gloire du Créateur ¹. La création n'est pas un livre tout fait dont nous devons assembler les lettres sous la parole d'un dieu pédagogue. Sans avoir recours au symbole d'une faute contradictoire avec les progrès de l'humanité et d'interventions incompréhensibles, nous aimons mieux croire que la Providence seconde, et que le génie de l'homme découvre une révélation réelle et continue, que le progrès dans la connaissance de l'œuvre divine est une preuve de l'action constante, quoique cachée, de la Providence. Cela nous semble, et nous parlons humblement au nom de cette simple raison qui est aussi un don du Créateur, plus digne et de l'homme et de Dieu que d'en appeler à une intervention directe et tant de fois renouvelée, que l'intelligence ne peut comprendre. Nous aimons mieux mettre la découverte de la révélation dans l'homme même, mais l'homme complet par l'union des deux principes qui le constituent, et nous arrêter à un seul mystère que d'en reconnaître d'infinis. Si l'inexplicable est de tous les côtés dans l'invention des arts par l'homme brut, perfectionné sans secours extérieur, l'absurde est dans l'attribution qui lui serait faite d'un mérite qui ne viendrait pas de lui, et dont Dieu aurait toujours la meilleure part. Pour mériter, il faut agir par soi-même, et notre unique hypothèse qui ne reconnaît qu'un mystère dans l'homme, celui de l'homme devenu intelligent et moral, nous paraît mieux remplir cette condition que toute une métaphysique impossible qui n'aboutirait qu'à montrer dans l'homme Dieu méritant devant Dieu.

La raison humaine et l'observation sont d'accord pour reconnaître dans le perfectionnement progressif de la société, dans le développement des langues, comme dans celui des arts, ce que nous appelons une révélation continue, toujours subsistante et successivement manifestée au milieu des hommes. La raison n'a

¹ Cœli earrant gloriam Dei P. 18.

point d'abnégation d'elle-même à faire pour avouer l'action constante de la Providence aidant au développement de son œuvre, mais par des voies cachées qui, en respectant la liberté, n'ôtent rien au mérite des efforts et à la légitimité de la récompense. La matière éclairée, mise en mouvement par l'esprit émané de Dieu ; l'esprit enchaîné, déchu, mais combattant pour reconquérir les destinées libres et glorieuses dont il a conservé un confus souvenir ; l'homme, enfin, constitué en sa double nature, doué de mouvement, de spontanéité, de responsabilité, nous paraissent suffire à l'explication du phénomène de la vie de l'humanité, si l'on n'en sépare pas l'assistance divine, ou l'action de la Providence, appui constant du progrès, que les aberrations humaines ne peuvent détruire, mais qui ne peut se produire qu'en vertu de l'initiative sans laquelle il n'existerait aucun effort méritoire.

C'est en cherchant à définir cette Providence secourable dont l'action prend dans l'orthodoxie la forme de la révélation et s'appuie, dans les systèmes de cosmogonie orientale, sur les rapports entre l'homme et les êtres supérieurs intermédiaires que Platon disait : En devinant un ordre de choses plus parfait, l'homme ne fait que se rappeler un souvenir confus de l'état qui a précédé la déchéance ¹.

Quelles que soient les opinions ou les croyances que l'on professe ; que l'on admette la révélation directe et une fois accordée ; que l'on se range du côté des révélations successives, ou que l'on adhère à l'opinion de l'assistance constante de la divinité, soit enfin que l'on préfère avec les matérialistes accorder le mouvement à la matière, toujours il y a nécessité d'admettre la préexistence de certaines conditions que l'on considère comme loi, comme fait primordial. Sous quelque nom que l'on désigne le moment où l'esprit et l'activité s'emparent de l'homme, sous quelque système que l'on enveloppe ce phénomène inaccessible à la démonstration, toujours il faut reconnaître une cause antérieure à la manifestation extérieure des forces intelligentes et

¹ Bachelard, *Inst. sociales*, p. 270.

morales, les reconnût-on même comme existant en puissance dès l'origine.

La croyance la plus durable et la plus universelle qui ait présidé aux destinées des hommes, celle qui s'est infusée dans leurs lois ou leurs usages héréditaires étant celle que nous avons présentée d'après les traditions orientales, nous sommes invinciblement entraînés à accorder à cette source l'autorité suffisante pour y placer la base ou le point de départ de tout travail historique. Là, en effet, se trouve la cause première de toute évolution humaine.

Il n'est pas nécessaire qu'une opinion soit la vérité absolue pour être une loi de développement. Il suffit qu'elle ait été adoptée, reconnue, pour passer avec toutes ses conséquences dans les idées et les mœurs des peuples. L'erreur fondamentale ne détruit pas la réalité de l'adhésion. La rectification s'effectue sous l'influence du progrès des idées et de la raison générale. La civilisation et même les nationalités qui sont les éléments partiels dont le concours forme la civilisation universelle, commencent par des hypothèses et des préjugés qui furent des nécessités peut-être ou des vérités relatives. Si le temps en fait justice, elles n'en ont pas moins eu tout leur pouvoir, et on en subit encore les conséquences plus qu'on ne le pense, même en les combattant. Les castes, les fausses idées sur les dieux et sur les hommes, les superstitions, origine de tant de lois et d'usages en sont la preuve. Que l'on s'arrête un instant sur l'origine et les premiers temps des peuples divers, pour examiner sous quelle influence la nationalité y a pris son caractère et a contracté la physionomie qui l'a suivie dans toutes les phases de sa durée ; que l'on compare cette espèce de mission spéciale au devoir de fraternité qui doit rapprocher les hommes dans le temps et dans l'espace, et il sera facile de déduire, du rapport ou de la différence entre le devoir partiel et le devoir général, la part d'erreur et de vérité qui se trouvent toujours mêlées dans toute institution humaine, sans toutefois que le but particulier à chacune ait empêché l'efficacité de son concours dans l'œuvre générale qui les embrasse toutes.

CHAPITRE IX.

Nous ne pouvons contempler sans une espèce d'effroi l'immense carrière que l'historien et le philosophe ont à parcourir, quand nous jetons les yeux en arrière pour embrasser les vastes questions que ce travail ne peut qu'à peine effleurer. Nous avons été loin de concevoir la pensée de tout indiquer et plus loin encore de la prétention de tout dire, même en nous bornant à l'exposition des faits sans nous engager dans la discussion des preuves, lorsque nous avons entrepris d'exposer nos opinions sur l'établissement possible de la pensée, du langage et de la société. Heureusement notre plan, et on ne s'y trompera pas, nous l'espérons, fait assez voir que nous n'entreprenons pas de suivre pas à pas et dans ses fractionnements ou ramifications diverses la grande famille qui doit donner naissance à tous les peuples. Outre l'impossibilité d'un tel travail dont les éléments manqueraient toujours, notre intention, conforme à notre impuissance, a été de nous renfermer dans l'étude générale des principaux phénomènes sociaux et des grandes époques de l'humanité. Là où il n'y a que des phases de développement, et non des faits, les tentatives peuvent aller jusqu'à une classification, et non jusqu'à un récit ; signaler le progrès dans l'ensemble, et non le suivre dans le détail des circonstances secondaires. C'est à ce point de vue que les premières évolutions de l'existence de l'homme appelé enfin à la vie d'avenir vont nous occuper.

Les chronologistes, les historiens, les philosophes s'accordent en ce point qu'ils font remonter leurs recherches ou leurs récits jusqu'à une époque à laquelle tous se rattachent sans être d'accord sur la nature, l'étendue, le moment précis, quelquefois même sur la vérité de l'élément auquel pourtant ils sont tous contraints de s'arrêter. Mais quelles que soient les opinions qu'ils adoptent, le problème inexpliqué de la dispersion des peuples, après une catastrophe dont l'universalité et les causes sont un autre problème aussi peu résolu que le premier, se place

comme la limite extrême de l'histoire universelle. Le début reste ainsi une espèce de mystère livré aux investigations et aux controverses, selon l'expression de l'Ecclésiaste ¹ : *Et mundum tradidit disputationi eorum.*

Le débat ne se borne pas à ce seul fait de la dispersion et du déluge qui l'aurait précédé; il embrasse encore toute l'époque antérieure au déluge et qui l'a rendu nécessaire en appelant le châtiement de Dieu sur la dépravation humaine; si l'on s'arrête au récit de la Bible.

Ainsi, avant l'histoire et ses commencements obscurs et controversés, a existé toute une période dont les deux points extrêmes sont l'origine des choses et la dispersion, peu après le déluge. Comme conséquence de cette dispersion, apparaissent dans une même famille biblique, en d'autres termes, comme membres de l'unité humaine, les divers germes des populations ou l'origine des empires. C'est donc entre l'origine de l'homme et l'origine des empires que nous renfermons la période sur laquelle nous invoquons la lumière; là sont d'épaisses ténèbres qu'il serait si important de pénétrer. C'est à la fois le sentiment du l'utilité de l'œuvre et cette condition fatalement imposée à l'homme de s'enquérir pour connaître, qui expliquent et justifient l'audace souvent punie des tentatives. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer, et nous devons rappeler ici ce qu'il faut entendre, suivant nous, par l'époque diluvienne.

Nous croyons que le premier ennemi que l'homme ait eu à combattre lorsqu'il a pensé à établir sa demeure, et partout où il en a cherché de nouvelles, a été la présence ou l'invasion des eaux; soit que les fleuves et les rivières encore mal enfermés dans leurs rives laissent des traces profondes de leurs débordements; soit que les pluies et l'ombre épaisse des forêts, entre-tinssent sur la terre non défrichée des marécages immenses et de putrides exhalaisons. La fable de l'Hydre de Lerne est un tableau applicable à toute la terre, Hercule est le symbole de l'humanité et des luttes qu'elle avait à rendre contre une nature marâtre. Les maladies et la mort établissaient leur empire à ces

¹ Ecclésiaste, chap. 3, v. 1.

mêmes sources d'où le travail et la culture devaient faire sortir la richesse et la fécondité.

Cet état fut le même partout ; partout l'homme rencontra les mêmes dangers et dut se livrer aux mêmes travaux. Les migrations plus récentes n'ont été que la reproduction d'impressions semblables ou plus anciennes, dont le souvenir survivait aux premières améliorations. Cette impression, constamment renouvelée, ne pouvait sortir de la mémoire des hommes. Les croyances qui en étaient le résultat se répandaient comme eux, avec eux, et ne pouvaient que se fortifier par la répétition des mêmes images. Lorsque nous parlons de l'époque diluvienne, nous ne voulons donc indiquer que la dispersion, l'époque dont tous les peuples ont fait leur point de départ, quelle que soit d'ailleurs l'antiquité plus ou moins grande qu'ils se donnent et dont nous avons parlé ailleurs. Cela étant établi pour nous, il importe de rechercher si quelque monument authentique ou général peut servir de base aux études qui se proposeraient pour but la période qui s'étend de l'apparition de l'homme doué de l'aptitude aux combinaisons sociales, à l'époque diluvienne ou de la dispersion, et des commencements des peuples et des empires dont l'histoire cherche alors à s'emparer.

L'expression la plus générale et la plus détaillée de l'évolution humaine pendant cette période, et qui émane d'ailleurs des populations de cette portion de l'Asie, où la tradition dut arriver la première, est la série des générations qui nous a été transmise par les Hébreux, les Phéniciens, les Arabes ou Chaldéens. On peut dire, sans doute, que ces peuples, appartenant à une même famille, ont évidemment conservé la même tradition, et que ces trois récits n'en forment qu'un en réalité. Cela prouve en faveur de notre opinion sur l'unité des peuples, et ajoute à l'autorité du récit, bien loin de l'infirmer. Une tradition qui règne dans toute l'Asie occidentale et se rattache à la source même des populations asiatiques, n'a pu que conserver l'esprit de la tradition primitive et ne pourrait être infirmée, que par une différence complète avec les récits des autres peuples. Il resterait encore, après cette différence reconnue, à décider de quel côté la vraisemblance est la plus forte. Chaque peuple, en effet, eut sa

cosmogonie plus ou moins détaillée, plus ou moins acceptable, quant aux temps et aux faits. Toutes, nous l'avons vu, peuvent être ramenées à une tradition universelle dont la source est l'Orient. Ce qui distingue les récits que Moïse nous a laissés dans la Bible ; Sanchoniaton et Bérosee, dans les fragments conservés des annales de la Phénicie et de la Chaldée, c'est le développement, ce sont les détails qui se rattachent aux générations en général, et le caractère propre à chacune en particulier. Pour les peuples qui ne nous ont pas laissé un calcul de générations, ou qui sont moins explicites dans les détails, d'autres éléments les ramènent à une cosmogonie semblable, ou du moins rapprochée dans un assez grand nombre de points, pour que les différences ne constituent pas un récit nécessairement séparé. La probabilité la plus forte est toujours en faveur de l'unité de la tradition.

L'étude des croyances et des opinions, le développement des idées philosophiques rattachent les peuples par la similitude qui prédomine dans le développement de tous, aux peuples dont les générations sont données par les législateurs ou annalistes sacrés. En d'autres termes, les générations, l'ordre dans lequel elles se suivent, les faits auxquels elles correspondent, sont le développement même de la pensée et de l'activité humaine mises en présence des circonstances qui nécessitent les efforts et les progrès. Ces circonstances peuvent être présentées plus explicitement dans une cosmogonie que dans l'autre, mais les besoins et les idées ne changent pas. Dès lors, que la tradition soit traduite par des faits, que certains faits s'y ajoutent comme manifestation matérielle du progrès réalisé, ou qu'elle se retrouve dans le progrès des idées et des croyances, la corrélation n'existe pas moins quoiqu'elle se manifeste d'une manière différente, et elle établit également l'enchaînement et le progrès.

Ainsi, que l'Inde et la Perse ne nous fournissent que le développement religieux dont elles furent le théâtre, nous pourrions reconnaître dans la série des générations telle époque ou telle induction qui rattacherait ses caractères matériels au caractère plus particulièrement religieux d'un autre récit ; de telle

sorte qu'ici des faits et là des croyances ne seront, en les mettant en rapport, que les deux faces d'une même histoire.

Nous ne voulons pas dire que tout soit récit d'un côté et exposé de croyances de l'autre, mais seulement que ces deux caractères peuvent se produire respectivement dans un ordre inverse. Au surplus, nous chercherons à rendre cette idée plus sensible en étudiant les générations dans leur ordre successif, pour les mettre en regard du développement des opinions et des croyances.

L'exposition complète de ces générations et des analogies de signification entre les noms qu'elles présentent, a été faite pour en déduire uniquement la similitude de tradition. Le même tableau devra nous conduire ici à un autre résultat, celui de la succession des états sociaux manifestés par le progrès des arts, des constructions, des usages. Ces similitudes d'un autre ordre et plus élevé nous sont ici nécessaires, car la signification des noms et la succession des phénomènes sociaux étant les mêmes dans les différentes listes, il en résulte que les états successifs de civilisation sont également les mêmes chez tous les peuples, ou plutôt qu'il n'y a qu'un développement, qu'un peuple à l'origine. De l'ensemble des traditions ressort le lien général et orthodoxe du genre humain.

CHAPITRE X.

Toutes les cosmogonies se divisent nécessairement en deux parties ; la première a pour objet la création en elle-même, la manifestation phénoménale du monde et de ses parties, et les rapports entre Dieu et la création ; la seconde développe cette même création par l'exposé et la succession des phénomènes sociaux. Pour la première partie qui précède le calcul des générations, ou le développement intellectuel qui s'y rattache parallèlement, le tableau revêt une forme ou reçoit des noms différents ; nous n'avons pas à nous y arrêter. La matière créée ou éternelle, le chaos cosmogonique, ou la création, sont des

questions en dehors de ces recherches. Moïse les tranche par ces seules paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* Il tire toute existence de la puissance et de la volonté divines. Puis il sépare, il ordonne, et alors il rentre dans les idées générales qui ont présidé à l'exposition des mêmes questions, non-seulement chez les Phéniciens et les peuples orientaux, mais qui se retrouvent dans les cosmogonies poétiques des Grecs et des Latins. Ceux-ci avaient nécessairement puisé aux sources antiques et reproduisent, comme on peut le reconnaître dans Hésiode et même dans Ovide, des opinions très-analogues à celles de Moïse et de Sanchoniathon. La véritable supériorité de Moïse, ce qui le place au-dessus de toute comparaison, c'est le premier verset de la Genèse qui substitue aux vagues hypothèses de toutes les cosmogonies ces mots si grands dans leur simplicité : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, c'est la victoire du législateur des Juifs sur l'antique panthéisme.

Comme toute discussion nouvelle sur ce point ne pourrait que rentrer dans ce qui précède, en ce qui se rapporte à la création de l'homme, ou ne pourrait amener de résultat en ce qui touche à la formation et à la création du monde, nous n'avons qu'à nous occuper de ce qui fait l'objet spécial de nos recherches : l'homme et le développement de la grande famille humaine ; l'activité de l'homme, ses résultats, ses lois dans leurs rapports avec le but essentiel de la création ; Dieu, l'homme et son but ou sa mission terrestre, fondement et terme de la science. La réalisation absolue ne peut être atteinte, mais nous devons la poursuivre en ramenant à leur source toutes les vérités secondaires dont le développement de l'intelligence nous met en possession pour diminuer, autant qu'il est en nous, la distance infinie qui nous sépare de ce point inaccessible d'où tout émane, et auquel tout se rapporte.

Le point de départ actuel, celui que nous devons considérer comme acquis parce qu'il est le seul qui se lie aux recherches pratiques, quelle que soit d'ailleurs la valeur des discussions précédentes, c'est l'homme mis en mouvement sur la terre, vivant de la vie intellectuelle et morale. Au point de vue des faits et de leur liaison historique, là, est le premier anneau de cette

longue chaîne, malheureusement brisée en quelques points, mais dont la continuité nécessaire ne saurait être douteuse après l'étude qui démontre la solidarité entre toutes les parties. Les législateurs avaient une tâche plus vaste à remplir que celle des historiens; ils ont senti qu'ils devaient remonter plus loin encore pour asseoir sur un fondement solide l'enseignement dogmatique et religieux dont ils se constituaient les interprètes. Ils ont compris qu'un dogme ne pouvait avoir d'autorité qu'à la condition de satisfaire à la première demande qui s'offrait naturellement à l'esprit de l'homme : si Dieu vous a jugé digne de recevoir le dépôt de sa volonté ou de la loi, il vous a initié aux mystères de la création dont cette loi doit être la conséquence, qui doit régir les êtres créés et dont la transmission ne peut être séparée de l'origine? Si vos connaissances ne s'élèvent pas plus loin que celles des autres hommes, le caractère sacré de votre mission n'existe pas; et dépourvues de l'inspiration divine, vous n'exprimez plus que des croyances personnelles. Tout autre pourrait dès lors au même titre apporter son œuvre et renverser la loi par une loi nouvelle. Celle-ci n'aurait pas plus de témoignages en sa faveur, mais elle pourrait les supposer et se faire un droit de la fragilité même de l'enseignement imparfait auquel elle viendrait se substituer.

Entre l'irresponsabilité et le commencement des idées morales se place donc un événement, cause de l'éveil de l'homme et que les révélateurs ou les traditions ont reproduit sous certaines formes analogues entre elles, mais toujours sous la garantie de l'enseignement divin. Avant que les conquêtes successives de l'homme fussent organisées, liées entre elles de manière à ce que les devoirs ressortissent clairement de leur liaison avec les lois générales qui président aux destinées humaines, il y avait nécessité d'y suppléer par ces hautes combinaisons de la pensée et de les mettre sous la sauvegarde de Dieu même. L'hypothèse venait au-devant des faits pour tenir la place de l'éducation lente et difficile que le temps seul pouvait amener, et cette nécessité même servirait d'excuse et d'explication à ces sublimes inventions si les grands génies qui les produisirent pouvaient en avoir besoin.

De l'irresponsabilité nous nous sommes élevés successivement et progressivement à la responsabilité ; de la vie brute à la vie intellectuelle et morale. Cet état est celui que les législateurs désignent quand ils dépeignent le premier homme, quand ils le présentent sous le même caractère. Qu'ils l'appellent *Adam*, *Alorus* dans *Bérose*, *Protagonos* dans *Sanhoniathon*, c'est toujours celui que Dieu a excité, qu'il a doué de mouvement, qu'il a éveillé. C'est l'appel à la vie morale qui n'existait pas au sein des hommes, car les premiers législateurs admettent plusieurs hommes. Parmi eux un être privilégié, ou qu'ils désignent comme symbole d'un fait plus général, reçoit le mouvement et la vie morale.

Nous avons dit que le récit de Moïse était loin de condamner cette croyance. *Sanhoniathon* l'exprime positivement :

« Il y avait quelques animaux privés de sentiment qui, dans la suite, devinrent des animaux intelligents ¹. »

Bérose l'exprime également : « Avant *Oannès*, il y avait quantité d'hommes, mais sauvages, qui vivaient en bêtes..... Ce fut lui qui leur apprit l'usage des semences, la manière de serrer les grains, qu'il les réunit dans les villes ². »

Conjointement avec ce premier-né, apparaît sa compagne *Aïôn* ³ ou *Ève*, *Meschia* et *Meschiane* chez les Persans. *Aïôn*, *Ève* ou *Meschiane* enseignent également l'usage des fruits, et cette première conquête sur la nature, ce premier acte de possession qui ne désigne, après tout, que le premier degré nécessaire d'alimentation avant la culture et la soumission des animaux, exprime le remplacement de la nourriture repoussante qui semble encore être celle de quelques sauvages, par un aliment plus digne d'un être en qui la délicatesse du goût naissait avec la raison.

1.

¹ *Sanhoniathon*, dans *Eusèbe*, *Préparation évang.*, chap. 10.

² *Bérose*, ap. *Polyb.*

³ Ce n'est pas le lieu de discuter la valeur du mot *aïôn* qui semble, dans le fragment de *Sanhoniathon* donné par *Eusèbe*, s'appliquer à un homme; évidemment c'est une erreur. *Sanhoniathon* ajoute que ce fut *Aïôn* qui trouva la manière de se nourrir des fruits, et cela suffit pour montrer la coïncidence d'*Aïôn* et d'*Ève*.

L'arbre de la science, sous une forme différente, se retrouve donc dans les traditions dites païennes aussi bien que dans la Bible ; seulement il s'y trouve pour remplacer les insectes et les hideux aliments de l'homme barbare ; on ne fait plus à l'être intelligent et progressif un crime de sa conquête, et le fruit défendu n'est plus que le fruit approprié à ses besoins, l'acte aussi méritoire que légitime par lequel il prélude aux devoirs et aux conditions de sa vie. C'est le premier degré d'amélioration matérielle, et, s'il figure au premier rang, ce n'est pas pour rester le signal unique des ressources dont l'éducation de l'homme cherche à s'entourer. Le péché, en ouvrant les yeux du premier couple sur sa nudité, rattache le premier acte de l'industrie à la première faute, ou, en d'autres termes, symbolise à la fois les deux actes indispensables de la vie, la nourriture et le vêtement¹. Dans la pensée du législateur hébreu, la domesticité des animaux ne tarda point à se mêler aux premiers actes de l'homme, puisque le vêtement dont Dieu couvre la nudité du couple pécheur est une tunique de peau. Tel est donc le caractère général du premier degré de civilisation. L'homme dans cette période a couvert sa nudité de vêtements qui le protègent, et il a utilisé la dépouille des animaux pour se garantir aussi bien par besoin que par pudeur. La réflexion lui a montré dans les objets qui l'entourent les moyens de se défendre de la faim et du froid, les deux ennemis qui le menacent constamment. La prévoyance que ses besoins les plus directs font naître lui suggère naturellement la conservation des fruits et la domesticité des animaux le plus immédiatement utiles.

Le pouvoir que l'homme possède seul d'approprier à son usage les animaux dociles et de dompter les plus féroces, est une preuve palpable de la supériorité de sa nature et de la différence des destinées des êtres. Car, à quoi bon cette faculté d'augmenter sa puissance, et d'emprunter à la nature organique des forces que les animaux ne savent pas employer pour eux-mêmes, si l'homme n'avait d'autre but que sa conservation matérielle ? Les moyens

¹ *Fecit quoque Dominus Deus Adam et uxori ejus tunica pellicea.* Gen., cap. 3, v. 21.

surpasseraient les besoins, et l'homme aurait plutôt à regretter le luxe de ses facultés qu'à en reculer les limites. Borné comme les animaux à conserver sa vie, le but est rempli par l'énergie seule de ses instincts. Puisque lui seul obéit à des lois supérieures à celles de l'organisme, c'est que des destinées plus hautes qu'il doit atteindre sont la conséquence des facultés plus étendues qu'il possède.

Dès la seconde génération, la rivalité des deux frères, la différence de leurs habitudes et de leur condition, montrent déjà l'activité humaine aux prises avec les forces diverses que la diversité des penchants cherche à soumettre et à diriger. Cain cultive la terre, à lui se rattachent les idées de possession et de fécondation du sol ; Abel a le soin des troupeaux. Le possesseur jaloux prétend dominer par le droit de la supériorité du travail et de la propriété, il fait la loi et tue son frère, c'est-à-dire qu'il établit le règne de la force et de la violence. La barbarie des premières idées dut se ressentir de la barbarie matérielle à laquelle l'humanité échappait à peine. Puisque le but devait être le règne de la raison et de l'intelligence, il était naturel que le point de départ fût le règne de la matière caractérisée par la force brutale.

Tel est le symbole caché sous la haine des deux frères et reproduit sous la forme du sacrifice qui les divise. L'un offre les fruits de la terre, l'autre les premiers-nés des troupeaux.

Ici se manifeste de nouveau l'extension du travail, de la prévoyance, et l'exemple, au moins dans l'intention de Moïse, de la responsabilité réelle en même temps que morale par la punition de Cain. Cette punition, du reste, est plus dans l'intention que dans les faits. Sous ce premier rapport, le législateur, fondant le droit sur la morale, présente le travail et l'exil comme le résultat de la malédiction encourue par le meurtrier. En fait, Cain est si peu fugitif sur la terre, que, suivant la Genèse elle-même, son premier acte est de bâtir une ville, à laquelle il donne le nom de son fils Hénoch.

* *Ennecit civitatem*, vocavitque nomen ejus ex nomine filii sui, Henoch, Genèse, chap. 4, v. 17.

Les passions haineuses ont pris place dans le monde, et leur premier fruit, raconté dans l'histoire de Caïn et d'Abel, rentre dans l'idée générale de Moïse de présenter le travail auquel l'homme est assujéti, comme la peine et l'expiation d'un crime qui l'explique et le justifie. Une idée plus haute, puisqu'elle est plus générale, et s'applique à l'humanité tout entière au delà de laquelle elle s'étend, repousse cette flétrissure originelle imposée au véritable devoir de l'homme, celui de mériter. Le mérite est dans la lutte et l'emploi des forces physiques et intellectuelles ; les exercer, c'est vivre ; l'inertie, c'est la mort. Sans le travail, l'homme endormi dans la sensation, sans ressort, sans activité, indifférent au plaisir et à la peine, ne manifesterait en rien ses facultés, bien loin de les étendre. Immobile dans le temps et dans l'espace, les cieux n'auraient rien à lui apprendre, ni les siècles à lui raconter.

Accepter le travail comme la punition dans le temps d'une faute commise dans le temps, c'est effacer de la vie ses consolations et ses espérances ; donner à la vie pour but actuel l'absence de la fatigue et de la douleur, c'est encourager certains hommes à s'affranchir d'une punition, qui ne va pas au delà de la terre, pour la rejeter sur les autres, c'est préparer à l'égoïsme une justification immorale, et donner également pour terme au travailleur trompé et au sensualiste habile le repos dans l'immobilité d'une mort sans réveil.

A quoi bon l'industrie, les arts, la science, si le douloureux enfantement dont ils sont le fruit n'a de rapport qu'avec des intérêts d'un jour ? Le seul sage, c'est le sauvage insouciant ou le lazzarone abruti. Si la vie n'a point de lendemain, qu'importe à l'homme d'avoir aujourd'hui autre chose que ses terres de chasse ou sa place au soleil ?

Comprenons par le travail, ce qu'il est réellement, l'exercice constant des facultés de l'être pour atteindre au dernier terme de la grandeur qui lui est réservée, alors il n'est plus une peine, mais la manifestation même de la vie puisant en elle-même et dans l'avenir qu'elle pressent la raison de sa force expansive. Alors il existe un but pour les fatigues de l'industrie, pour les créations des arts, pour les investigations de la science ; alors

toutes les puissances de la nature se mettent en harmonie dans l'immense solidarité qui les unit; l'égoïsme fait silence, car dans ce vaste concert où toute voix humaine se confond sans se perdre, lui seul a répudié sa place et ne tient plus au monde que par la pitié qui le protège encore.

Ainsi, loin d'accepter la malédiction sur le travail et de le confondre avec l'idée du mal, nous ne devons et ne pouvons voir en lui que la vie même et l'extension de la vie dans le monde phénoménal et intellectuel; l'effort de l'être pour s'arracher au néant, se placer plus haut chaque jour dans l'ensemble des choses créées et se rapprocher de leur source divine.

Le christianisme venait rectifier cette erreur du monde ancien, mais il sentait bien qu'il ne pouvait rompre avec les traditions du passé, ni leur donner un démenti formel, sans se créer à lui-même et à la vérité qu'il voulait établir un obstacle insurmontable. C'est pour cela qu'il a déclaré qu'il venait compléter la loi, et non la détruire.

Pendant accepter le passé, la chute d'Adam, la malédiction sur Caïn et sur le travail, ou sur la vie même, comme nous venons de le dire, à cause de Caïn, c'était borner l'homme à l'expiation sur la terre d'une faute commise sur la terre, clore la création après le chapitre de l'homme. Le christianisme se proposait précisément le contraire. Pour rattacher l'homme à Dieu, il fallait donc qu'il fût disparaître la peine, lorsqu'il ne lui était pas permis de nier la faute, et de là le sacrifice ou la rédemption. La rédemption est en réalité la concession faite aux erreurs du passé pour rétablir l'homme dans la faculté de mériter; elle effaçait la dette pour fonder le droit véritable à la récompense.

Le christianisme n'eut donc pas le choix des moyens quand il continua le dogme de la chute, et y ajouta la rédemption et le jugement. Il consacrait par la religion toute l'histoire de l'humanité. Elle avait cru à une chute que Moïse avait symbolisée dans Adam et dans Caïn, il fallait adopter la chute ou refaire toute la tradition historique. Pour appeler tous les hommes à la véritable croyance d'activité féconde et progressive que la chute anéantissait, il fallait détruire les conséquences de la

faute et racheter les hommes par le sacrifice ; de là rédemption. Ainsi la tradition était respectée, l'avenir reconquis, et la grande systématisation historique qui prend l'homme à son berceau pour le suivre dans les efforts qui le conduisent à l'affranchissement et à la gloire, était consacrée par la religion.

Cela répond aux critiques du bel esprit qui accuse la rédemption d'avoir manqué son but, en laissant l'homme en proie aux mêmes misères qu'elle se donnait à tort pour avoir effacées. Le but de la rédemption n'était pas de changer la condition présente de l'homme, mais d'en définir l'objet ; il n'était pas de créer une innocence et une béatitude stupides qui auraient frappé le monde d'inertie, mais de sanctifier l'activité en lui donnant Dieu pour terme.

Au reste, Moïse lui-même avait sans doute senti tout ce qu'il y avait de désespérant dans la malédiction, car il n'enlève pas entièrement le pécheur à la protection divine. Dieu promet de punir celui qui attenterait aux jours de Caïn, et la valeur que l'on donne au mot *alasparos*¹ de la liste chaldéenne, qui correspond à la seconde génération, reproduit la même idée : *Dieu est son vengeur*.

Le premier acte de la prévoyance humaine utilisant les troupeaux sert encore à nous montrer que les traditions n'ont pu prendre naissance que sur le sol où les animaux utiles se trouvaient réunis. Chez les sauvages, dans les pays où les hommes sont encore dans un état qui rappelle les conditions de l'existence primitive, l'absence d'animaux susceptibles d'être soumis à la domesticité est la principale cause de l'ignorance et de la misère qui ont arrêté le progrès. Là, en effet, l'homme n'a pu changer les conditions physiques contre lesquelles il avait à lutter, ou du moins il n'a pu le faire que dans une mesure qui ne lui permettait pas de s'élever au delà des besoins les plus directs et les plus grossiers.

Aux fruits, aux troupeaux, à la nécessité de se vêtir, succède le besoin d'une protection plus sûre. Le besoin éveille les idées, et les moyens d'y satisfaire les secondent. Les précautions de la

¹ Fourmont, *Réflexions critiques*, t. 2, p. 465.

défense contre les animaux, ou contre l'action plus cruelle et plus constante des saisons, font sentir le besoin de demeures protectrices. L'insuffisance des ressources tirées du règne végétal provoque la recherche d'une nourriture plus constante et plus solide, car le travail se multiplie comme les ressources que l'on découvre et qu'il faut s'approprier. C'est là ce que la troisième génération nous apprend. Elle nous signale les premières constructions. Caïn bâtit une ville, et lui fait porter le nom de son fils Hénoc. On donne à ce dernier nom la signification d'instruit. La série chaldéenne attribue l'emploi du feu à cette génération, et la même découverte est signalée dans la valeur des mots sous lesquels Sanchoniaton désigne la troisième génération. Dans celui-ci la forme même du symbole semble négligée, et c'est le mot direct qui exprime *lumière*, *feu* et *flamme* qu'il emploie, sans paraître attacher une trop grande importance à voiler la découverte sous l'emblème d'un homme, ou de plusieurs hommes, revêtus de noms significatifs.

C'est par extension, sans aucun doute, que le nom de ville a été donné à ces premières constructions. Elles ne pouvaient être que bien imparfaites et ne présentaient que la plus simple protection, la défense la plus indispensable, que la multiplication des hommes et la conservation des troupeaux où des fruits avaient rendues nécessaires.

Dans la série phénicienne, il est dit de la seconde génération que les hommes tendirent leurs mains vers le soleil qu'ils croyaient le seul dieu du ciel. Nous ne pouvons trouver d'autre analogie avec l'état extérieur, qui fut celui de cette seconde génération, que le genre de vie des sauvages, cachés dans leurs huttes ou dans les cavernes, le fétichisme des peuples enfants et le culte du foyer.

C'est à l'apparition de cette première impression d'admiration ou de terreur qui revêtit la forme religieuse que prendrait naturellement place la discussion entre ceux qui soutiennent la croyance primitive fondée sur l'adoration du Dieu unique, et voient dans l'oubli de cette croyance la source de la barbarie, et ceux qui, méconnaissant cette croyance primitive, n'admettent que le développement successif par l'enseignement du monde

extérieur. Ces derniers, qui repoussent l'intervention directe de toute action surnaturelle dans les affaires humaines, prennent leur point de départ dans le stéichisme dont nous parlons.

L'exposé de ces opinions contradictoires se trouve dans les traditions que nous avons reproduites, et qui conduisent à l'adoption du perfectionnement graduel et à l'épuration successive des doctrines. En plaçant la chute en dehors de l'homme, elles nient la dégénérescence et ne laissent d'autre place à l'action supérieure qui aura conduit l'homme au développement de la vie intellectuelle, et par conséquent de l'élan religieux qui en est la suite, que dans le souvenir confus d'un état antérieur devenu la source du mouvement, et le premier mobile de l'activité et du progrès.

Nous reproduisons ce souvenir pour rendre hommage à l'enchaînement logique des idées, et pour renvoyer à la discussion introduite précédemment¹, discussion qui eût été trop longue pour s'intercaler dans ce tableau que nous ne devons pas interrompre. Nous avons surtout à ne pas perdre de vue le développement dans lequel nous sommes engagés, et nous laissons ouvert, sauf la discussion à laquelle nous faisons allusion, le champ des hypothèses sur ce qui a précédé la manifestation du sentiment religieux, champ dans lequel nous avons essayé de tracer aussi notre sillon pour n'y plus revenir.

Les trois premières générations nous conduisent de l'éveil du moi, ou de la responsabilité, à l'usage du feu et aux premières constructions. Par l'analogie avec les nations sauvages soumises aux mêmes superstitions et réduites au même état extérieur, nous en faisons l'époque des sorciers et des devins qui sont l'objet de leurs craintes et de leur puérile admiration.

L'abri, le feu, la nourriture, constituent déjà la possibilité de se maintenir pour soi et contre les agents extérieurs. La plus grande des difficultés est vaincue par la sécurité suffisante dans le présent et la possibilité de pourvoir avec plus de soin aux améliorations dont l'avenir s'enrichira. L'autorité de l'homme sur la nature est établie, car il lui a demandé les ressources

¹ Liv. 4^{er}.

indispensables qui le protègent et le soutiennent ; la puissance active a pris sa place et constaté par le fait que les forces passives de la nature devront, et chaque jour plus absolument, obéir à l'intelligence qui s'en est emparée.

L'homme, semblable naguère aux animaux dont il était entouré et plus mal protégé qu'aucun d'eux, car ils avaient reçu tout ce qui doit les distinguer jusqu'à la fin, et lui seul avait tout à acquérir, est maintenant matériellement et par les premiers progrès de sa naissante industrie plus puissant que tous, et mieux préparé pour l'attaque et pour la défense.

Il a acquis l'art, borné sans doute comme toute faculté qui s'exerce sur les objets le plus immédiatement soumis à son action, d'interroger et d'amener dans sa sphère des instruments dont il ne soupçonnait pas l'utilité ; ses organes se sont pour ainsi dire augmentés par le progrès de ses idées, et plus le désir du mieux le met en contact avec des obstacles nouveaux, plus cette activité intelligente se perfectionne et s'efforce de convertir l'obstacle en secours. Ainsi, il étudie, connaît, transforme, et semblable à l'enfant, dont l'œil interrogateur et l'intelligence toujours éveillée recueillent dans chaque fait, dans chaque son, dans chaque idée, l'éducation pratique qui lui permet de s'unir au monde dont il est entouré, il apprend, soit immédiatement, soit par les combinaisons simples qu'il ne surpassent pas sa portée, à établir des rapports avec les forces naturelles qu'il rend utiles, d'inertes ou menaçantes qu'elles étaient auparavant.

Au soin de sa défense propre et du bien-être borné à l'individu, a succédé l'inquiétude active de la conservation de la famille. L'intelligence s'est unie au sentiment moral pour créer les devoirs de la solidarité, et les éléments sociaux ont pris naissance dans l'accord des facultés diverses qui se sont développées l'une par l'autre, et ont consacré ainsi leur nécessaire et indissoluble alliance.

CHAPITRE XI.

La quatrième génération ne nous montre plus les hommes appliqués seulement à se défendre contre les forces naturelles qui les menacent, ou à développer leur intelligence par l'application de la pensée aux phénomènes qui les frappent. Les idées de rivalités et de luttes s'y rattachent nécessairement par la manifestation des moyens propres à la domination et au maintien de la puissance. Sanchoniaton y place la naissance des géants, et sans doute il faut entendre, par cette dénomination, la terreur causée par la violence et reproduite par une image tirée de l'ordre physique. Les hommes féroces et ennemis du repos se seront fortifiés dans les lieux élevés, dont l'accès difficile faisait leur sécurité. En guerre entre eux et avec les faibles et impuissantes populations qu'ils exploitaient, isolés sur les montagnes d'où la terreur éloignait leurs victimes, l'idée de leur grandeur et de leur force fut mesurée sur leurs violences, et l'époque où ils se signalèrent en a conservé le témoignage : c'est celle des fortifications. Les noms de montagnes deviennent la désignation des hommes de violence qui s'y seront retranchés. « Les noms de ces géants, dit Sanchoniaton, furent donnés à certaines montagnes dont ils se rendirent les maîtres ; de là les dénominations du *Cassius*, du *Liban*, de l'*Antiliban*, du *Brathy*. » Cela nous démontre la séparation des faibles et des forts, de l'exploité et de l'exploitant, du vainqueur et du vaincu, la solidité plus grande apportée aux constructions. C'est à cette époque qu'il faut rapporter ce que dit Moïse des géants¹, qui naquirent de l'union des fils de Dieu avec les filles des hommes, symbole qui s'accorde avec les traditions et les origines des peuples ; avec le règne des dieux et le nom des dieux donnés aux premiers dominateurs. Ces titres changent plus tard, et à mesure que la pensée s'étend, que l'homme arrive graduellement à un sentiment plus élevé de sa valeur morale, ils deviendront ceux de

¹ Gigantes autem erant super terram in diebus illis.

Gen., cap. 6, vers. 4.

semi-dieux, puis de héros. La séparation qui s'était établie entre les hommes par la violence des uns, la faiblesse des autres, la barbarie de tous, s'adoucit par l'élévation progressive des opprimés et la diminution correspondante de la puissance usurpée des oppresseurs. Mais à cette époque même, nous voyons grandir l'œuvre commencée ; l'usurpation, la propriété, l'inégalité établies et constituées parmi les hommes.

L'idée de multiplication et de migration s'attache à cette génération. En effet, les montagnes jouent un grand rôle, non-seulement dans la cosmogonie des Phéniciens, mais dans les plus antiques souvenirs des différents peuples. L'Inde, le Thibet, la Perse, la Chine, ne diffèrent pas sur ce point des Phéniciens et des Chaldéens. Or, si les migrations avaient eu lieu à des époques plus avancées en civilisation, le même degré de barbarie n'aurait pas présidé aux établissements successifs des peuples. D'ailleurs les migrations et la vie aventureuse qui les amène se lient à la vie de chasse et à la difficulté pour l'homme de pourvoir à sa subsistance, sans se répandre sur de vastes territoires. La vie des chasseurs, qui disperse les hommes à la recherche d'une existence précaire, se lie donc naturellement à la simultanéité des établissements en des lieux divers. Cette tradition générale put faire supposer un commencement de dissémination sous des chefs excités par les mêmes passions, et qui auront eu recours partout aux moyens que fournissait également la nature du sol. Le besoin d'une égale sécurité dans des conditions semblables amena la même conduite chez tous ceux qui s'élevèrent à la domination.

Ainsi deux états différents, mais liés et s'engendrant l'un l'autre, se succèdent jusqu'ici dans la série des générations. Dans le premier, l'homme abandonné à lui-même, mais soumis, quoiqu'à son insu, à la loi providentielle qui le maintient dans la voie du développement, se débat plutôt qu'il ne marche dans l'ignorance initiale d'une existence où tout est obscur ; il ne représente que le mouvement individuel qui s'étend pour arriver à la famille, premier lien social, mais qu'il ne peut considérer encore que comme l'extension de l'individualité, car tout s'y concentre dans le chef et se confond dans l'unité de la chair

et du sang. Dans le second, la société devenue plus nombreuse subit la classification hiérarchique sous laquelle se range toute réunion d'hommes, et cette hiérarchie ne peut avoir d'autre caractère que celui qui précède toute éducation véritablement sociale; la violence. Nous trouvons donc des chefs, et par conséquent des hommes dominés, exploités, mais enfin un ordre quelconque, barbare sans doute, mais nécessairement fécond.

Ces dieux, ces conquérants, ces patriciens ne pouvaient se considérer comme suffisamment affermis dans leur domination, par la crainte qu'elle inspirait, si aucun respect émané d'une cause plus durable et plus puissante n'ajoutait à la violence qui s'use, le droit qui agit sur les volontés mêmes. Ils durent donc chercher dans l'homme même une base sur laquelle leur pouvoir pût être solidement établi, et ils la trouvèrent dans le besoin inhérent à notre nature et qui la distingue de toutes les espèces animales, de comprendre les phénomènes, d'en pénétrer les causes.

Ce qui caractérise avant tout l'homme, ce qui constitue sa prééminence, c'est la faculté de rattacher les faits secondaires entre eux, et aux lois particulières qui les régissent. Cette conquête de la science ne pouvait pas exister au début, et c'est pourquoi tous les phénomènes isolés qui ne trouvaient pas leur explication dans des causes immédiates ne pouvaient être rapportés qu'à une cause universelle, ou à une puissance supérieure, dont la faiblesse même de l'homme contenait implicitement l'aveu.

Il ignorait son origine et la raison de son activité, non moins que celle de la position qu'il occupait relativement aux autres hommes. Ce grand problème, qui ne peut être résolu ici-bas, ne s'élevait pas sans doute aux proportions que la philosophie est parvenue à lui donner; mais il suffit de la crainte d'un pouvoir supérieur et de l'instinct qui prosternait l'homme devant la cause inconnue des phénomènes dont il était frappé, pour que les dominateurs cherchassent à rattacher leur autorité et leur être à cette cause dont ils se donnèrent comme les interprètes et l'émanation privilégiée. Déduction assez naturelle de l'espèce d'adoration que l'homme conserva longtemps pour la race de ses maîtres, et des noms divins dont il les décora.

L'autorité chercha donc son appui dans l'exploitation de la peur, et dans la disposition religieuse à s'incliner devant le Dieu sans nom dont la nature et ses phénomènes manifestaient la puissance et occupèrent la place tant que la cause et l'effet restèrent confondus. Elle utilisa, pour en faire la base du pouvoir, la tendance superstitieuse qui devint le gage de sa sécurité pour le présent, et de sa durée dans l'avenir.

De même que, dans la loi des douze tables, les plébéiens sont exclus du droit des auspices, et par conséquent de la communauté religieuse, ainsi dans l'exploitation primitive les maîtres, les dieux maintiennent entre eux et le troupeau qui leur obéit une séparation radicale et infranchissable. La domination, fruit de la violence et de la conquête, s'affermir par l'établissement d'une foi menteuse dans la différence des origines. Le sang des dieux fut autre que celui des hommes, et la terreur qui les courbait s'augmenta du respect crédule qui faisait une religion de l'obéissance.

Mais c'est en vain que l'orgueil de l'homme veut enchaîner la marche du temps et des idées. La loi d'activité de l'espèce fonctionne toujours dans le silence qui la dérobe sans la détruire. Deux forces séparées et rivales renferment fatalement la réaction qui doit les opposer l'une à l'autre. Celle-ci doit produire le choc entre deux partis qui ne reconnaissent d'autre juge suprême que la force, puisqu'ils sont sans intermédiaire, sans loi commune autre que l'oppression déguisée dont la légitimité est mise en cause. Aussi succède immédiatement à l'établissement de la domination, la race des contempteurs des dieux, des géants qui transportent les montagnes. C'est la guerre des hommes contre les dieux, des Titans contre Jupiter, de la terre contre le ciel. Dans les différents temps et sous des noms divers, survient toujours la même lutte créée par les mêmes intérêts.

L'interprétation orthodoxe de la tradition de l'union des fils de Dieu avec les filles des hommes, rapportée par Moïse ¹, se sépare ici de la tradition orientale. Un grand nombre d'auteurs

¹ *Genèse*, cap. 6.

ecclésiastiques ont accepté ce récit des anges descendus des demeures célestes pour s'unir aux filles de la terre ; d'autres ont absolument exclu cette tradition en donnant un autre sens aux paroles de Moïse, et soutenant que cette union ne doit s'entendre que du rapprochement des deux races, l'une fidèle et l'autre maudite. Si telle était la pensée de Moïse, pourquoi les fruits de cette alliance auraient-ils été des géants, des êtres au-dessus de la classe ordinaire ? Il paraît plus probable que Moïse a reproduit ici, mais conformément au but particulier qu'il se proposait, les idées orientales dont le tableau se trouve dans l'Évangile, dit apocryphe, d'Henok. Quoi qu'il en soit, la discussion même est un hommage à la tradition universelle qui, malgré les différences du récit, n'en reste pas moins le fonds sur lequel s'est établie l'interprétation des gnostiques de tous les temps et des juifs d'Alexandrie. Il en est de cette tradition, comme de tous les faits surnaturels, qui ne peuvent être autre chose que le symbole de faits inconnus, ou de pures suppositions de l'esprit dans le but de les interpréter ; mais leur autorité n'en reste pas moins grande en raison de l'universalité de la croyance et du rôle qu'elle a joué dans le développement de la civilisation.

Ce qui demeure comme une chose universellement adoptée dans les divers récits de la cinquième génération, ou des conséquences de la division des hommes en deux classes, c'est la corruption profonde qui s'était répandue.

Omnis caro corruerat viam suam, dit Moïse ¹, lorsqu'il établit la nécessité du déluge, tout en plaçant plus haut la source première de la corruption. Cette race prenait ses noms des femmes sans pudeur, qui se donnaient alors au premier venu. En d'autres termes, le mariage n'était pas encore institué. Ainsi, le désordre, la corruption, le mépris des dieux ou la révolte, font de cette génération l'époque d'un trouble profond dans l'espèce humaine, et l'indice d'un malaise qui poursuivait un ordre nouveau ou une modification de l'ordre ancien.

Sanchoniaton, qui se borne à la déduction historique et au développement des générations ou des époques, sans entrer dans

¹ Genèse, cap. 6.

les questions surnaturelles, consacre cette corruption et passe aux usages qui constatent les occupations et les progrès de la race. Il lui attribue le premier essai de navigation, et les actes extérieurs d'adoration au feu et au vent, par la consécration de poteaux ou branches de palmier, par l'institution des fêtes en leur honneur et les libations du sang des bêtes.

Ces formes de culte annoncent l'introduction d'un principe religieux plus étendu, et forment une seconde époque dans laquelle les temples, ou des huttes plus vastes, ont pu devenir l'asile de prêtres chargés de l'observation des premiers rites sacrés.

Quand la chute des anges serait un fait vrai, et la source réelle de l'inégalité entre les hommes, humainement il ne pourrait être démontré. Il ne serait donc, dans tous les cas, qu'une doctrine, une théorie. Humainement il ne peut figurer dans la série des époques que comme une explication, un fait supposable et donné comme vrai, mais qui, par cela même qu'il est surnaturel, ne peut appartenir à l'époque où l'homme est livré à ses propres efforts; il l'aurait, quelles qu'en soient d'ailleurs la forme et la valeur, nécessairement précédée.

Historiquement, ce n'est donc que l'introduction d'une explication religieuse des origines et des inégalités sociales. Le mythe est nécessairement donné comme réel, il n'avait d'autorité qu'à ce prix, et il prend la forme d'une génération, comme tous les progrès personnifiés dans un personnage qui en est présenté comme l'inventeur. C'est une phase nouvelle et progressive de l'éducation du genre humain sous la forme mythique.

Une nouvelle évolution s'est donc manifestée dans le mouvement social, mouvement qui ne peut s'arrêter jamais, mais que les intéressés s'efforcent dès lors, comme ils l'ont toujours fait depuis, d'immobiliser à leur profit. Tel est le sens et tel fut l'emploi de cette doctrine. Ce que l'on rencontre toujours dans les institutions primitives, c'est l'esprit de fixité qui les dicta. L'époque des combinaisons sociales et des concessions convenues, fondées sur l'égalité du droit, ne peut appartenir qu'à une civilisation très-avancée; il a fallu une longue éducation pour que tous arrivassent à comprendre la nécessité de faire plier les prétentions individuelles

devant la réciprocité des ménagements et des devoirs. Avant que l'on pût s'élever jusqu'à cette idée, l'ordre qu'elle maintenait ne pouvait prendre sa source que dans une hiérarchie dont l'efficacité dépendait de l'adhésion de tous. L'inégalité du rang et du pouvoir ne pouvait donc exister, en fait, qu'à la condition d'émaner d'une croyance et non de la force qu'une autre force se serait crue en droit d'anéantir. C'est ainsi que la croyance religieuse consacra l'usurpation et lui donna, sinon l'éternité à laquelle il est dans sa nature de prétendre toujours, au moins une longue durée. Les traces en existent partout, et en certains lieux l'institution est même encore très-puissante ; dans l'Inde, par exemple. Ce caractère de fixité et de conservation prévoyante prouve assez que les institutions étaient le fruit d'un pouvoir exploitant, dont le premier intérêt était de transformer la possession en droit. C'est la tendance de tous les privilèges. Toute combinaison nouvelle fut une extension du droit à un plus grand nombre, l'appel d'un plus grand nombre à la communauté religieuse, et par conséquent civile. Lorsque l'idée de chef et celle de Dieu n'en sont qu'une, l'ordre religieux et civil ne se distingue pas. Tant de précautions et des prétentions si hautes, prolongèrent l'enfance des masses, mais ne l'éternisèrent pas. Chaque progrès fut le fruit d'une victoire sur ce que l'exploitation appelait le droit, le droit des dieux, et toute révolte, comme toute victoire, fut celle des contempteurs des dieux.

La victoire et la lutte qui l'avait précédée n'étaient pas le fruit d'un instinct aveugle de rébellion. Toute altération profonde d'un ordre existant, toute évolution sociale qui se propose de modifier les lois constitutives qui sont devenues une gêne, un cercle trop étroit pour le mécanisme qu'elles compriment et qu'elles ne doivent que protéger, prennent leur source dans des besoins nouveaux. Si l'ordre existant est attaqué, ce n'est pas parce qu'il aura plu à quelques esprits turbulents, et par cela même sans écho, de le dénoncer et d'en provoquer le renversement, cela conduit tout au plus à des troubles sans portée ; c'est parce que le pacte social, tacite ou exprimé, étant le résultat des besoins de l'ensemble, le malaise général a prouvé

qu'il ne représente plus, et arrête au contraire la société. La hiérarchie, qui jusqu'alors avait pu s'autoriser du rapport exact qu'elle avait exprimé entre les membres divers du corps social, est devenue un privilège abusif. Au-dessous des maîtres qui veulent le maintien de ce qui existe, s'agitent les exploités qui exigent une organisation nouvelle, et brisent le lien qui ne saurait les contenir.

Là, est l'histoire et le principe de toutes les crises politiques qui ont successivement étendu le cercle de l'égalité, et qui n'auront de terme que lorsque toutes les distinctions conventionnelles auront fait place à la seule inégalité devant laquelle toute prétention soit sans pouvoir, l'inégalité des talents et des vertus. Inégalité dit trop, car la supériorité viagère du talent ne préjugant rien pour l'avenir, et ne constituant aucun privilège héréditaire, est en fait l'égalité poussée aussi loin qu'elle puisse être conçue.

Nous trouvons la première protestation de cette nature dans la sixième génération ; celle des pêcheurs et des agriculteurs.

Pour avoir fait une époque particulière exclusivement réservée aux pêcheurs et aux agriculteurs, il est évident qu'on a voulu rendre compte d'un certain état social dans lequel ils avaient pris une place plus étendue et en rapport avec leur importance. Nous ne doutons point que la multiplication des hommes devenus nombreux n'eût créé avant cette époque des chasseurs, des nomades, des agriculteurs, aussi bien qu'un certain commerce d'échanges et une certaine industrie. Mais ces classes exploitées, disséminées, faibles par le nombre et par l'absence des rapports, n'avaient pas encore obtenu de valeur sociale. Elles ne pouvaient être comptées dans l'organisation que, lorsque devenues plus nombreuses, plus puissantes par la communication et le rapprochement, elles se trouvèrent en mesure de revendiquer un rang, une place dans la communauté dont elles formaient, en fait, une portion essentielle et influente. Elles avaient la force de conquérir cette situation, ou plutôt de faire respecter leur indépendance et leur travail. Le jour où l'on fut obligé d'en tenir compte, elles figurèrent comme un des éléments de l'ensemble, et cette réalisation d'un nouvel état social

fut considérée comme une des grandes époques qui méritaient de figurer parmi celles qui signalaient la marche de l'humanité.

La pêche, la chasse et l'agriculture forment donc la sixième époque et symboliquement la sixième génération.

La pêche se lie naturellement à la chasse dont elle n'est qu'une variété. Peut-être, cependant, suppose-t-elle une habileté et un développement plus grands. Il semble que pour être pratiquée avec quelque avantage, elle exige soit des demeures plus sédentaires, soit des moyens de navigation, et, par conséquent, une industrie plus étendue que la fabrication d'armes grossières suffisantes pour la chasse. Sanchoniaton réunit dans la sixième génération la chasse, la pêche, l'agriculture. Evidemment les hommes, avant l'époque de l'agriculture et de la prévoyance qu'elle suppose, avaient suffi aux besoins de la vie par d'autres moyens que les fruits. Ce qu'il faut entendre dès lors par la chasse et la pêche à l'époque de l'agriculture, c'est l'art et la combinaison introduits à la place des moyens grossiers à l'aide desquels on pourvoyait à la subsistance de chaque jour.

L'homme, lorsqu'il se livra à la culture des champs, choisit pour fixer sa demeure un sol fécond, des pâturages propres à la nourriture des animaux, des cours d'eau pour entretenir la fraîcheur et la vie sur les terres dont il augmentait la valeur. Si partout certaines races animales furent les auxiliaires de la civilisation, si le choix éclairé du site assura la sécurité des cultures contre les envahissements des eaux, ou celle des animaux domestiques contre les attaques des bêtes sauvages, il fallut aussi que les eaux fussent étudiées, parcourues; que les crues fussent prévues et leurs limites assignées; que les moyens de défense contre les hôtes des forêts et des déserts s'augmentassent, et le résultat de cette nécessité et de ces études ne put être autre que de transformer en art ce qui, jusqu'alors, n'avait été qu'un moyen de pourvoir aux premières nécessités de la vie. Ce fut une espèce de guerre avec ses armes, ses ruses, sa tactique, ses époques. Les moyens d'action ont varié avec le but plus difficile et plus grand qu'il fallait atteindre. Ainsi, si la pêche et la chasse, comme moyen de vivre, précédèrent l'agriculture, comme art et comme auxiliaire obligé de cette nouvelle phase de développe-

ment, elles se régularisèrent et créèrent des moyens plus habiles et des instruments plus sûrs.

Malgré tout ce qu'on a pu supposer de la succession des états chasseur, nomade, agricole, ce n'est donc pas sans raison que Sanchoniaton les réunit dans une même génération, d'autant plus qu'il ne faut pas perdre de vue que l'on ne saurait entendre par ces générations que des époques de développement désignées par des noms significatifs. Cette génération ou cette époque embrasse dans son ensemble les divers modes d'existence par lesquels l'éducation humaine est graduée. Mais comme aucune durée ne peut lui être assignée, ce qui paraît contemporain dans l'unité et la concision du récit se distinguait par des rapports, des modifications et des progrès nécessaires dans l'étendue d'une période incertaine.

Suivant la valeur donnée aux différents noms qui figurent à cette génération, les hommes descendent sur le bord des fleuves, sur les rivages de la mer. Chez les Phéniciens et les Chaldéens, se trouve nominativement la désignation des inventions de la pêche, de la chasse et de l'agriculture.

La réalisation de ces divers états, de ces arts, implique des demeures fixes, une nourriture assurée, certains rapports entre les hommes comme moyen ou garantie de sécurité. Dès lors, elle signale un état social tendant à se régulariser par des conventions tacites ou exprimées entre les hommes voués aux divers genres de vie. Certes, ces conventions, ces pactes entre les individus, sans autre garantie que le respect de la parole, devaient être souvent éludés par la violence. Il ne s'agit ici de rien de pareil à nos traités et à nos lois, mais l'absence même de la loi devait donner à la parole quelque chose de plus vénérable et de plus sacré ; c'est là un des caractères les plus augustes des temps antiques.

La différence des fonctions sociales et l'inégalité de la répartition des forces apparaissent au premier coup d'œil. Elles se produisent conformément à l'inégalité fondamentale des intelligences elles-mêmes. Mais, pour ces temps reculés l'individu s'absorbe dans la fonction et l'inégalité ne parvient à se traduire que sous la forme de la hiérarchie des classes. L'inégalité latente, ou

la réclamation personnelle qui croît et élargit, reste comme le germe de vie qui empêche la société de s'immobiliser à jamais, ainsi qu'elle était presque parvenue à le faire dans le plus grand nombre des sociétés antiques. Des classes intermédiaires se sont ainsi interposées entre les *dieux* et les êtres dont ils disposaient comme d'un bétail, c'est ainsi que la distinction des castes s'établit sans que la puissance des êtres supérieurs soit détruite, mais aussi sans que l'abjection des masses s'améliore. Dans cette lutte d'où la solidarité est absente, chacun combat pour se faire une place sans penser que d'autres ont des droits, ou pourront s'en créer. Des degrés s'intercalent dans l'ordre ancien, des anneaux s'ajoutent à la chaîne sans en changer la nature et sans que son point d'appui cesse d'être au ciel. Avant qu'il pût être question d'une égalité qui ne pouvait se réaliser que comme une conquête du travail et de l'intelligence, et dans un avenir immense, la hiérarchie, et la meilleure place possible dans la hiérarchie, était la seule amélioration désirable parce qu'elle était la seule qui pût être conçue. La foi dans l'origine divine de l'organisation sociale ne prévalait pas sur l'avidité personnelle du mieux, mais empêchait de discuter le droit sur lequel l'ensemble était fondé. Dans tout système qui admet comme clef de voûte l'organisation imposée par un pouvoir supérieur, l'homme ne peut être appelé à stipuler au nom de droits qui n'existent pas ; c'est là l'immense abîme qui sépare les temps primitifs et les sociétés antiques du présent. L'homme assez fort pour élargir le cadre social et y pénétrer obtenait alors la reconnaissance d'une véritable usurpation, l'homme émancipé rappelle aujourd'hui l'esprit méconnu d'une loi égale et divine. Il modifie d'après ses besoins, mais en agissant au nom de ses droits ; il fait, en vertu de la liberté conquise, la loi qu'il subissait en vertu de son esclavage originel et de droit divin ; l'évolution est complète, et le christianisme en est le code. La distribution hiérarchique, en ne s'élargissant pas en vertu d'une conquête faite par la masse au profit de tous, mais sur la masse au profit de quelques-uns, prouvait assez qu'aucun principe n'était découvert. Tout se réduisait à un effort matériel vers une combinaison où les éléments nécessaires de la société pussent prendre place et se mouvoir. La cause de

l'évolution était dans le malaise social qui appelait un cadre plus divisé, plus élastique, où toutes les activités réunies dans une société nombreuse pussent fonctionner. La loi divine n'en continuait pas moins à établir, entre les forts et les faibles, la mesure des devoirs en conservant la première place où elle retranchait ses fonctions de pouvoir modérateur.

Il ne s'agissait pas pour chacun d'obtenir le choix libre de sa fonction sociale, la direction de son activité propre et la reconnaissance légale d'un rang personnel et d'une part des droits de la famille divine ; il s'agissait seulement de distinguer par un nom des fonctions nouvelles qui prenaient place dans l'ordre ancien sans attaquer les droits et les privilèges des dieux, sans prétendre s'élever à eux. Une fraction de la masse s'en détachait, recevait un nom significatif de la fonction à laquelle elle s'était consacrée ; mais en prenant place au-dessus de la foule, elle ne s'élevait pas à la prétention injustifiable, même à ses propres yeux, de s'égaliser à la race divine.

Ainsi le cadre où se rangeaient les différentes classes qui composaient le corps social s'agrandissait, mais sans changer de nature. Les dieux régnaient au sommet de l'édifice, la masse restait par rapport à eux dans l'état d'infériorité. Les modifications que le temps et le perfectionnement y apportaient, constituaient, au sein de cette masse, des inégalités dont les degrés hiérarchisés les uns par rapport aux autres se confondaient dans l'infériorité de l'ensemble, sous la domination de la classe privilégiée et de droit divin.

A ne considérer les choses qu'au point de vue rationnel, une fraction du corps social investie d'un pouvoir supérieur se réservait comme un monopole l'exercice des meilleures et des plus hautes facultés. A elle, la pensée et le pouvoir ; à elle, la prétention à des destinées plus hautes. Comme consécration de ces prétentions exclusives, elle seule s'attribuait une origine divine, dont elle cherchait à graver et à perpétuer l'authenticité. Lorsque le temps la contraignit de céder quelque chose des droits dont elle revendiquait la possession exclusive, elle sut encore modifier l'égalité d'origine qui se fondait sur la croyance panthéistique de l'émanation, en rattachant les classes ou les castes

à des parties plus ou moins nobles de l'être divin auquel toutes aboutissaient comme à leur source commune. De là les brahmanes ou les prêtres, les guerriers, et les castes moins nobles entre lesquelles les fonctions sociales se distribuaient inégalement.

Là, sans doute, ne fut pas la seule cause de cette classification. La violence, les luttes intérieures, la résistance aux prétentions légitimes qui dans tous les temps prirent le nom de révolte, l'esclavage imposé aux vaincus dans les luttes entre les peuplades rivales, durent conduire au même résultat ; ces deux causes réunies y concoururent ; mais ce qui lui donna le sceau de la durée fut le caractère religieux dont on la couvrit, et là est, par conséquent, la raison dominante de l'institution.

Dans une société agricole et industrielle en possession de demeures fixes, mais exposée aux animosités qui règnent toujours entre les forces voisines et rivales ; avec la persistance dans les habitudes de pillage et de violence qui avaient survécu aux modifications introduites dans l'existence propre aux temps antérieurs ; avec une classe d'hommes qui s'enorgueillissaient de la suprématie qu'ils devaient à la force individuelle et qu'ils voulaient lui conserver, on conçoit l'établissement, le maintien et la prépondérance de la caste guerrière. Les causes qui lui assignent la supériorité sur les travailleurs est facilement reconnaissable.

Le sol uni et facile des plaines les plus voisines du séjour central et primitif, les avantages qu'il offrait à la culture, aux occupations sédentaires et à la sécurité de la vie matérielle engageaient certains hommes à s'y arrêter. Leur existence devenue plus douce, le calme de leurs habitudes qui semblait participer de la sérénité du ciel sous le beau climat de l'Asie, les relations de la famille, la prévoyance de l'avenir et les intérêts de la propriété qui tendaient à s'étendre et à se fortifier, tout contribuait à faire prévaloir dans les colons le besoin de la sécurité, de la confiance, et engendrait les mœurs timides et circonspectes qui placent les avantages présents et souvent mal entendus de la paix, avant les devoirs et les périls de l'indépendance. D'autres, au contraire, plus épris de leurs sauvages coutumes, gardaient au sein des montagnes la vie dure et sans règle des chasseurs.

Telle est encore celle des tribus montagnardes qui, sur les hauteurs qui dominent, au nord et à l'occident, le Tigre et l'Euphrate, ont conservé avec leur liberté le goût du pillage et de la déprédation. Malheur à l'agriculteur paisible qui restait exposé à voir dévorer en un jour le fruit de ses sueurs et tout l'espoir de l'avenir. Les précautions de la défense ne pouvaient exister que dans le rapprochement des travailleurs pour se donner l'appui de la solidarité, ou dans l'organisation d'une force permanente et toujours disponible qui pût opposer une résistance égale à l'attaque pour la prévenir ou la réprimer. Nul doute qu'en présence d'un tel état de choses, la nécessité n'ait provoqué l'établissement soit du rachat direct de la violence par le tribut et la soumission, soit d'une force défensive et protectrice dont le rang fût en raison de ses périls et du pouvoir dont elle disposait. Dans les deux cas la force et l'exploitation étaient d'un côté, la faiblesse et le besoin de protection de l'autre. De la combinaison des forces sociales ainsi réparties, résultait naturellement un certain ordre hiérarchique auquel se rattachent quatre divisions sociales qui furent celles des castes. Elles se présentent comme la décomposition des forces et de l'action générale : les fils des dieux ou les prêtres, les guerriers, les agriculteurs et industriels ou travailleurs, et la masse traitée moins bien que le bétail et qui n'appartenait à aucune caste comme les parias de l'Inde.

Pour donner à ces divisions le caractère de durée qui devait assurer l'ordre et décourager à jamais les ambitions hostiles au repos public, l'esprit théocratique les fit descendre du ciel même ; et c'est ce que représente le système des Indous par l'émanation de Brahma. Les brahmes sortirent de la tête du dieu, les tchathryas de ses bras, les veissiahs et soudras de son corps, les parias, si toutefois on peut leur donner cette origine encore trop haute pour leur misère, sortirent de ses pieds. Des divisions infinies multiplient ces castes et les modifient. Mais celle des brahmes reste intacte au sommet de la hiérarchie, et partage l'autorité avec celle des guerriers, sans se confondre avec elle. On comprend même que la supériorité sociale comme l'autorité dut résider dans les prêtres, et que si le partage s'intro-

devoit, laissant aux uns la direction religieuse pour donner aux autres la puissance politique, ce ne fut qu'une usurpation de la force parvenue à s'affranchir du despotisme intéressé de l'habileté et de la ruse, un véritable ébranlement de la foi.

Au point de vue religieux, le système d'émanation ou le panthéisme est le corrélatif de cet état social, et bientôt nous examinerons la question du progrès des institutions sous cette face.

Il y aurait peu de choses à dire sur la septième génération qui embrasse les arts, le travail des métaux, le perfectionnement des constructions, l'emploi du fer et rentre ainsi dans le développement normal des inventions qui se rapportent à la quatrième, si ce rapport ne donnait lieu à une remarque d'une autre nature. De la valeur des termes, résulte la preuve du progrès et de l'amélioration.

Dans la quatrième génération nous avons vu les chefs se fortifier sur les montagnes, le travail naître dans sa rudesse primitive, l'emploi des moyens répondre tout à fait à la barbarie des hommes, et enfin l'action générale se produire par des actes isolés, mettre en mouvement les hommes, leurs prétentions et leurs envahissements plutôt que les porter vers des institutions utiles.

Dans la septième les travaux se perfectionnent, et l'emploi du fer principalement atteste la supériorité des moyens et des instruments en général. Deux époques distinctes semblent résulter de la ressemblance entre les séries de générations qui se terminent à la quatrième, et les cinquième et sixième qui forment un nouvel ensemble que termine et perfectionne la septième.

Dans la première série les hommes sont encore partagés dans les deux classes primitives et livrés dans l'individualisme qui les fractionne au culte de la nature matérielle. Le degré le plus étendu de l'association ne s'étend guère au delà de la famille, et la dispersion s'opère sous l'influence d'une même impulsion individuelle. C'est la recherche de la nourriture par la chasse, la pêche, les productions naturelles, mais sans art et comme peut y conduire le seul besoin physique et l'instinct qui pousse à le satisfaire. Dans la seconde, les moyens s'augmen-

tent et se perfectionnent sous l'influence de l'association des idées et de la communauté des besoins, par la solidarité dans l'attaque et la défense. De là individualisme, comme caractère de la première série, association comme caractère de la seconde. Des divisions sociales, non plus des fractionnements individuels, se manifestent et s'organisent. Ces divisions deviennent plus nombreuses en proportion des besoins mêmes de la société. Le système des castes déploie sa hiérarchie, et le panthéisme montre, par la supériorité de la croyance et du culte, le progrès de l'humanité en même temps qu'il se produit dans les améliorations matérielles. Cette double conquête se résume dans l'exposé de l'état du travail comme complément et preuve de l'évolution effectuée antérieurement.

Les premiers âges durent arriver sans des efforts trop longs à l'état bien peu développé qui fut celui qu'on leur attribue. Lorsque la prévoyance amena la domesticité des animaux, ce ne put être que sur un terrain plus vaste, sur des champs plus fertiles que ce second degré de civilisation fut réalisé. L'augmentation des moyens et des ressources amène un surcroît de population, des régions moins favorisées entrent alors dans le domaine de l'homme. La vie moins simple, plus laborieuse s'applique à fertiliser la terre qu'il ne s'agit plus seulement de parcourir, et la civilisation trouve dans la vie agricole son caractère fondamental. En effet, nous ne voyons pas de progrès réel et véritablement social partout où l'homme est resté chasseur ou même nomade, les peuples ne se fondent qu'avec l'aide de l'agriculture, véritable centre où toute industrie s'alimente, auquel toutes les institutions se rapportent.

A cette septième génération viennent deux jeunes hommes, dit Sanchoniaton, qui trouvèrent le fer et la manière de le travailler. L'un d'eux, Chrysor, polit le discours, invente l'hameçon, l'appât et la navigation. Ses frères inventèrent la composition des briques et en firent des murs.

N'est-ce pas là le complément de toutes les découvertes antérieures et le perfectionnement qu'elles réclamaient pour être véritablement utiles à des populations fixes et agricoles qui, comme défense ou embellissement, cherchaient à donner aux habita-

tions un caractère de durée parfaitement inutile dans la vie nomade ? Aujourd'hui encore, elle se loge sous des tentes ; comme aux premiers jours du monde elle le faisait sous des abris temporaires ou dans des cavernes qu'un art grossier parvenait tout au plus à agrandir ou à fermer.

Deux autres jeunes hommes, de cette même race, trouvent l'art de faire des toits ; l'usage du fer se liait naturellement à la charpente et à l'art de tailler et d'assembler les bois. Toutes ces choses s'appliquent également à un ensemble de civilisation, qui avait sans doute beaucoup à faire pour se perfectionner, mais dans lequel tous les arts se trouvent dans leurs rudiments. Il constitue par conséquent un état social assis sur ses bases, et fournit un tableau complet, propre à servir de point de départ à de nouveaux progrès. Là pourront se rattacher des émigrations emportant tout ce qui peut assurer le sort et l'avenir des colonies, qui devront demander à des terres nouvelles et à des spectacles inconnus jusqu'ici les impressions et les idées qui donneront à l'homme une impulsion plus active. En effet, et nous l'avons dit déjà, c'est le monde qu'il doit interroger tout entier s'il veut se connaître lui-même, comparer, mesurer sa place dans la création et marcher à ces hautes destinées dont la nature explorée et soumise est la condition et l'instrument. Nous n'avons pas besoin d'insister sur les listes chaldéenne et hébraïque, dans lesquelles les mêmes faits prennent place sous des dénominations de même valeur.

CHAPITRE XII.

Lorsque les combinaisons sociales sont devenues plus étendues, lorsque les moyens d'alimentation, de défense et de protection se sont trouvés placés dans un suffisant équilibre, la population, déjà assez nombreuse pour que ces relations pussent s'établir, a dû s'augmenter proportionnellement au développement de la sécurité générale. Les contrées voisines du centre ont vu s'étendre, comme un flot successif, les migrations

aventurées. La portion de la population que ses instincts belliqueux avaient maintenue dans ses habitudes indépendantes et vagabondes, avait besoin d'un grand espace pour s'y livrer sans contrainte ; la portion qui s'était attachée à la vie nomade et qui, séduite par le charme secret et puissant de cette existence poétique et contemplative, s'était perpétuée et se maintient encore en Asie, cherchait naturellement à s'étendre sur de vastes terrains pour y promener ses tentes et ses troupeaux. Elle s'éloignait des demeures fixes que la population agricole s'était créées, et, comme une avant-garde pacifique, s'avancait pour préparer à une industrie plus féconde le sol enrichi qu'elle devait lui abandonner. Enfin l'exubérance même de la population fixe poussait à la recherche de nouvelles terres ; une direction plus éclairée faisait choix de sites et de territoires plus convenables ; la crainte des envahissements et des spoliations faisait refluer vers des asiles protecteurs les cultivateurs pacifiques et l'industrie naissante, auxquels un ordre politique imparfait ne pouvait procurer la sécurité, sans laquelle ils ne peuvent prospérer ni vivre.

¶ Ces causes réunies d'extension et de colonisation mettent sous nos yeux l'existence contemporaine des trois états, que l'on prend à tort comme successifs, tandis qu'ils ne sont que progressifs, sans que l'un amène la destruction nécessaire du précédent. Elles concouraient à entraîner les populations primitives loin du séjour où elles avaient vécu d'abord. Cette tendance puissante, et qui chaque jour devait s'accroître par la multiplication, les besoins et l'ardeur de l'inconnu si naturelle à des imaginations neuves, forme le caractère particulier de la huitième génération.

Sous le nom de Mathusaël et Mathusala, des branches de Caïn et de Seth, se trouve le mot arabe *Matasch*, significatif de la séparation. *Amphis*, des Chaldéens, exprime la dispersion. Enfin, dans Sanchoniaton, les coureurs de campagnes et les chasseurs avec meutes de chiens se joignent dans cette génération aux inventeurs des arts, au perfectionnement de l'architecture et à la culture des champs. A ces derniers se rapporte l'idée de la vie sédentaire, par opposition à celle des coureurs ou des chas-

seurs, qui rappellent, dit Fourmont ¹, les nations de l'Amérique. L'Amérique, la Tartarie et l'Afrique, ajoute-t-il, sont encore aujourd'hui une image de la terre telle qu'elle était dans ces premiers temps.

Il est bien évident que le développement nécessaire des populations, depuis la barbarie absolue, placé ainsi en série régulière de générations, ne put emprunter ces formes précises que pour aider à la narration et pour substituer à une tradition confuse un récit facilement transmissible. Ces générations des pères aux fils, qui auraient fait la part de chacun, et distribué pour ainsi dire en portions séparées, un progrès égal et continu, sont trop régulières pour être la représentation exacte d'efforts communs, liés entre eux, et qui forment un tout sans solution de continuité. On peut appliquer à tout cet ensemble la réflexion que nous avons faite sur les trois états successifs. Les acquisitions ont eu lieu d'une manière générale et sans interruption ; mais pour les raconter il a fallu les classer, leur donner une forme ; et c'est pour cela qu'entre les peuples qui ont exprimé d'une manière conforme l'histoire de ces premiers temps, il y a eu nécessairement communication, union de famille ou emprunt direct à une tradition commune. Les peuples de l'Asie occidentale sont évidemment dans ce cas. Ceux qui auront quitté le foyer primitif pour suivre des directions différentes auront nécessairement varié le récit, ou recouru à d'autres symboles, sous lesquels cependant les mêmes faits progressifs devront toujours s'envelopper. Ces ressemblances, lorsqu'elles s'étendent des faits aux récits qui en ont été donnés, aident à retrouver les familles, comme les analogies initiales, malgré la variété des moyens, rappellent l'unité primitive et les conséquences d'une séparation plus ancienne. Les cosmogonies sont à cet égard dans le même rapport que les langues. Quand on les considère dans leur base fondamentale et primitive, on les trouve réduites à un petit nombre de caractères figuratifs, exprimant des éléments communs, puis les différences s'introduisent et expriment les modifications que les idées, modifiées elles-mêmes par

¹ *Réflexions critiques*, t. 1^{er}, liv. 2, p. 49.

des natures diverses, ont suggérées. De là des familles de langues, comme des familles de peuples et des groupes cosmogoniques. On a recherché, pour en déduire un système probable d'unité primitive, et retrouvé sous ces aspects divers, l'histoire effacée par la perte ou l'absence des monuments, et les groupes ont été ramenés à un centre commun. On a compris dès lors d'une manière générale, et on a cherché à constater comment de ce centre commun les rameaux avaient pu s'étendre, et ici la question même du sol primitif ne changeait rien aux moyens par lesquels la dispersion s'était opérée. Que les peuples vinssent de l'Inde ou de la Chaldée, les groupes dispersés se sont séparés par les mêmes causes et par les mêmes moyens.

« En supposant, dit un écrivain fort savant ¹, et il est vrai fort « systématique ainsi que son frère, en supposant comme souverainement vrai ce que nous apprend l'Écriture, que Babylone « a été le berceau des peuples, et que c'est de là qu'ils se sont dispersés sur le reste de la terre, qu'il me soit permis de remarquer « qu'avant cette époque, les chefs de famille s'étaient déjà formés « chacun une espèce de petit royaume, qu'on pourrait appeler « nomade ou ambulante. Semblables à certains sauvages de l'Amérique, aux Scythes anciens, aux Tartares d'aujourd'hui, « chacun avait sa troupe, chaque troupe ses commandants, ordinairement le père ou l'aîné de la famille. La terre, alors « spacieuse et au premier occupant, leur laissait toute liberté « pour les œuvres qu'ils voulaient entreprendre. »

Nous ne regardons pas comme souverainement vrai que la Babylonie soit le berceau des peuples, mais nous croyons que les colonies se sont dispersées d'une manière tout à fait conforme à ce tableau ; que celles qui ont peuplé l'Asie occidentale ont pu partir ainsi de la Babylonie, mais que celles-ci ne forment qu'un groupe comme celles qui ont peuplé l'Inde, la Chine et l'Asie septentrionale.

Si les idées, à l'époque où écrivait Fourmont, et ses propres préoccupations ne l'avaient pas exclusivement rattaché au récit de la Bible ; si d'ailleurs il ne se bornait pas dans ce passage à la

¹ Fourmont le jeune (Michel). *Mémoire sur l'origine et l'ancienneté des Éthiopiens en Afrique*, Académie des inscriptions, t. 5, p. 518.

dispersion après le déluge, il aurait pu être conduit à la même opinion que nous professons ici. Dans le même mémoire, et, c'en est l'objet spécial, il cherche en effet à établir l'identité des Ethiopiens de l'Inde et de ceux de l'Afrique, et cite, à l'appui de son opinion, Homère, Pausanias, Suidas, Eusèbe, Hérodote ¹ qui place dans l'armée de Xercès deux corps éthiopiens; l'un de l'Ethiopie au-dessus de l'Egypte, l'autre des Ethiopiens de l'Inde.

La question n'est donc pas de savoir si le système des générations se trouvera le même dans tous les groupes dispersés. Ce système est une forme particulière à ce qu'on a appelé la famille sémitique ; il faut reconnaître si le récit des autres peuples contredit au fond et la dispersion en elle-même à partir d'un point central, et la barbarie primitive, et si, malgré la différence des récits, ils contiennent une vérité générale qui les identifie ou les rapproche. Nous dirons à ce sujet que les générations ne sont pas sans analogues dans l'Inde et dans la Chine elle-même. C'est sur d'autres rapports toutefois que l'unité primitive de tradition repose, ainsi que la relation entre le développement de tous les peuples.

Indépendamment de l'ordre des générations, nous voyons donc, en embrassant la question sans nous préoccuper de la forme extérieure dont elle est revêtue, que l'époque, non pas d'une dispersion aventureuse et qui est restée sans nom, mais de la propagation des colonies, vient à la suite de l'agriculture et des arts ; que déjà avant ce temps les hommes s'étaient disséminés sur la terre, mais non avec ordre et dans un but d'établissement régulier. C'est là ce que les cosmogonies phénicienne, hébraïque, chaldéenne, placent également à la huitième génération.

Au point de vue particulier de la tradition biblique, nous avons à remarquer un autre fait, c'est celui de l'identité entre les branches de Caïn et de Seth : Mathusaël et Lamech dans l'une, Mathusala et Lamech dans l'autre. L'identité des noms est évidente, mais il semble en résulter une fusion d'une autre sorte. La famille choisie et la famille condamnée se trouvent absolument

¹ Hérodote, liv. 7.

dans les mêmes rapports sous des noms également significatifs et signifiant la même chose, puisqu'ils sont les mêmes. Si cette séparation a exprimé la distinction des dieux et des hommes, des maîtres et des exploités, il résulte de l'identité des noms, que les différences en s'effaçant avaient laissé s'opérer la fusion entre les deux races ; en d'autres termes, qu'elles ne se distinguaient plus dans leur multiplication et leurs alliances, et qu'elles subissaient également la domination des hommes puissants qui les opprimaient l'une et l'autre au nom d'un droit divin, dont l'ignorance générale leur permettait de se déclarer les seuls héritiers.

La neuvième génération, ou si nous voulons nous renfermer sans symbole dans le progrès des institutions, ce qui suivit la dispersion se rapporte, sous le nom de Lamech, commun aux deux races de Caïn et de Seth, sous les noms de Magos et d'Amynos de Sanchoniaton, et d'Otiartes de Bérose, aux constructeurs de villages et de parcs, à ceux qui couvrent les lieux nus.

Il semble, au premier aspect, que le perfectionnement des constructions, rapporté à la septième génération, condamne comme inutile la même désignation donnée à la neuvième ; mais il est facile de concevoir qu'il n'a pu s'opérer de temps d'arrêt sur aucun des points par lesquels le progrès humain se manifestait, et qu'il ne pouvait y avoir rien de définitif dans les résultats obtenus. Leur première réalisation étant signalée, l'amélioration et le progrès en deviennent la conséquence ; et lorsque des circonstances nouvelles donnent une face également nouvelle aux phénomènes antérieurement signalés, ils sont constatés à leur tour et forment, à raison de leur importance, une autre époque marquée par des caractères plus prononcés. Nous ferons observer, de plus, que le progrès se manifeste de deux manières ; par l'amélioration sur un point et parmi des populations données, puis par l'extension de ces mêmes populations, et l'application à un plus grand nombre et à de nouveaux territoires des avantages du travail et de la civilisation. Le progrès s'augmente et se répand, ce sont deux manières de se produire également utiles et également conformes à la notion générale de progrès.

Ainsi les constructions précédentes peuvent être rapportées

aux générations restées sur le sol primitif, et les améliorations signalées dans la neuvième génération s'appliquent aux conséquences de la dispersion, preuve elle-même d'une amélioration générale manifestée par l'exubérance de la population, la découverte de nouvelles terres et l'application, sur une plus grande échelle, des ressources créées. Ceci posé, et ces tentatives hardies d'exploration et de découvertes reconnues pour ce qu'elles sont en effet, c'est-à-dire un pas de plus dans le développement général, il est facile de se prêter à l'idée que les émigrants, en s'éloignant de leur berceau, se trouvèrent exposés à payer un nouveau tribut à cette barbarie à laquelle leurs auteurs échappaient à peine.

Le spectacle qu'ils rencontrèrent fut, pour les uns, la terre envahie par les forêts et les marécages ; pour les autres, le sable aride et une terre improductive et désolée. Dans ce cas, point d'asile pour l'homme et point de nourriture pour les troupeaux ; à moins que la vie errante au milieu des déserts ne fasse découvrir, au milieu de ces mers de sable, de rares et fertiles oasis. Là, prend sa source la vie errante et guerrière des tribus arabes. Dans les terres marécageuses l'eau est l'ennemi qui remplace le sable ; les premiers efforts ont pour but de le vaincre, de s'en garantir avant de l'utiliser. Dans ce combat contre les forces de la nature, les arts ne pouvaient se produire qu'après un travail pénible et opiniâtre. Le sol était à préparer avant d'en tirer les fruits, de le soumettre à la culture ; l'éducation de la peuplade était à refaire sur un terrain nouveau, l'application utile et nécessaire était celle des plus grossiers moyens de défrichement. Il fallait se faire un asile avant de songer à l'embellir, et le souvenir d'acquisitions plus avancées tendait à se perdre devant les préoccupations plus prochaines.

Ce mouvement de retour vers certaines nécessités de la vie barbare donne l'explication du même retour à des procédés déjà présentés comme découverts. Mais ils reparaissent chaque fois avec un développement plus grand et correspondent à un état social plus avancé. Des huttes, des cavernes, des habitations en terre à la première époque ; la brique, la charpente à la seconde ; les villages et des agrégations plus nombreuses, des

enclos, et ce qui constitue l'héritage et la propriété à la troisième.

Nous avons un indice, toute proportion gardée sous le rapport du nombre et des moyens, de ce que pouvaient être ces émigrants, dans les inondations des barbares et les migrations plus rapprochées de nous ; dans ces flots de hardis aventuriers du Nord qui vinrent demander à notre Occident les biens qui leur manquaient, la terre plus fertile et le soleil plus doux. La portion la plus paisible, la mieux réglée des nations d'où sortaient les émigrants restait sur le sol paternel ; ceux qui cherchaient de nouvelles demeures formaient la partie jeune et aventureuse. Que pouvait-elle entraîner avec elle, si ce n'est le souvenir plutôt que la connaissance véritable et pratique, et d'ailleurs bientôt effacée, de ce qu'elle avait vu. Aussi en s'éloignant du point de départ la barbarie reprenait son empire sur la masse. Quelques hommes seulement, les chefs, les guides des autres, imprimaient à tous, lorsque la tribu errante se fixait, un mouvement et une direction analogues nécessairement aux souvenirs qu'ils avaient emportés.

C'est là ce qui dut arriver dans tous les temps, et à bien plus forte raison à cette époque primitive.

La dispersion exprimée allégoriquement par la huitième génération de la même manière que les transformations et les perfectionnements antérieurs l'avaient été par les générations précédentes, amenait donc logiquement la nécessité d'une nouvelle éducation sociale. Mais il y avait cette différence que les éléments transportés conduisaient à une civilisation plus active et plus prompte. Les chefs investis de la puissance morale qu'ils puisaient dans leurs souvenirs en même temps que dans leur valeur propre, pouvaient revêtir le caractère du législateur en même temps que celui du guide et du chef guerrier. Ainsi ils devenaient la seule expression des souvenirs traditionnels de la peuplade. Le temps, qui donne toujours au passé l'emprunte du merveilleux, convertissait quelquefois en père et en chef de famille le chef unique vers lequel venaient converger les souvenirs de tous ; ainsi Noé, Abraham, et dans des conditions différentes les Menès, les Menou qui, s'ils n'ont pas le ca-

ractère de père, ont conservé celui de fondateur et quelque chose de plus sacré emprunté à la religion des souvenirs.

La neuvième génération nous fait donc assister aux conséquences nécessaires de la dispersion, et, sous des noms abusivement interprétés ou donnés comme s'appliquant à des existences réelles, nous montre en effet le développement et la dissémination de la civilisation.

Le rayonnement des populations ne pouvait pas s'arrêter en effet aux environs du foyer primitif. Celui-ci, borné sans doute par des obstacles naturels, parut pendant un temps, plus ou moins long, mais nécessaire à une certaine augmentation de la population, infranchissable à la communauté qui s'y était établie. Alors quelques esprits plus audacieux auront tenté les passages et réalisé quelques découvertes devenues plus merveilleuses dans leurs récits. Ils auront groupé autour d'eux et entraîné sur leurs pas un certain nombre d'aventuriers ou d'enthousiastes, et tous se seront mis en quête de nouvelles demeures. Quelques oasis, rares sans doute, se trouvaient de loin en loin sur la terre en friche, et les masses errantes s'avancèrent plus ou moins, suivant que le hasard et leur bonne fortune les leur présentaient. C'est ainsi que, bien des siècles après, Moïse erra dans le désert à la tête de ses Hébreux fugitifs, les animant par le tableau de cette terre promise qu'il leur fallut quarante ans pour atteindre ; ainsi, de proche en proche, les peuplades émigrantes se répandirent dans toutes les directions sur le sol de l'Asie et abordèrent d'autres parties du monde, n'emportant avec elles que quelques souvenirs des coutumes et des procédés d'art qui s'étaient développés à leur berceau. Plus les hommes s'avancèrent, plus le temps et l'isolement s'unirent pour augmenter l'oubli. La barbarie rétablissait son empire, et quand enfin ils trouvèrent l'asile longtemps cherché et y fixèrent leurs demeures, ils ne possédèrent plus pour les régir et asseoir la colonisation que ces souvenirs bien effacés, mais qu'ils s'efforcèrent de ressaisir, ces traditions qui, dans la peuplade isolée, étaient le seul lien qui les rattachât à leurs pères, le seul guide pour le présent et le seul espoir d'un meilleur avenir.

Les souvenirs confus d'un état meilleur, l'antique tradition

d'une chute et d'une expiation imposée, l'impression de ces souvenirs renouvelée par la vue présente d'une nature rebelle ou, çà et là, presque ensevelie sous les eaux, durent se confondre, dans l'imagination épouvantée des peuples. Aussi est-ce à cette époque que nous voyons s'établir, comme base de la plupart des croyances, l'idée de déluge. Elle surgissait naturellement et de la mémoire du passé et du spectacle du présent. Chaque peuple s'y trouve amené et par la tradition, et par la similitude des conditions locales, et il est remarquable que les peuples où cette tradition est combattue, peut-être seulement, il est vrai, parce que leurs antiques annales ne nous sont pas assez connues, sont précisément ceux dont le sol aride et brûlant semble s'opposer à l'idée de l'envahissement et du séjour des eaux, tels que l'Égypte et la Phénicie. Chaque peuple, dans le récit de ses origines, enlève d'ailleurs au pouvoir des eaux, qu'il croit général, le point où il se trouve et qu'il est fondé à prétendre seul excepté du phénomène universel. C'est ainsi que les Hébreux, malgré l'universalité qu'ils attribuent à la catastrophe, placent, à l'imitation des Chaldéens, le point respecté, et qu'ils disent seulement le premier découvert, dans l'Arménie. C'est ainsi que les Indous exceptent du déluge la ville sacrée de Bénarès et d'autres lieux ; que dans certaines histoires arabes la limite des eaux s'arrête au canton de Novahend en Perse ; qu'en Chine, sous le règne d'Yao, on dit que la plus grande partie du pays était ensevelie sous les eaux, et que ce prince régnait sur les montagnes qui, seules, y étaient soustraites par leur élévation. Cela se réduit également pour tous à signaler l'état marécageux des terres basses et les premiers travaux qui durent occuper les hommes, mais cela prouve évidemment l'état général des terres, et justifie, par la généralité de l'impression, l'universalité de la croyance.

L'idée de dispersion et celle de déluge s'unirent ainsi dans l'imagination des peuples, et les précautions à prendre contre l'envahissement des eaux étant leur premier besoin, l'idée de construction de lieux défendus et retranchés, de constructions élevées, dut s'y joindre. Il semblerait, d'après cela, assez naturel de rapporter à cette impression l'histoire de la construction de

la tour de Babel et de la confusion des langues. Nous serions porté à le croire ainsi, sans nous arrêter d'ailleurs au récit qui rapproche de nous cette circonstance et la fait postérieure au déluge de l'Ecriture. Nous venons de voir sous quelles réserves la tradition du déluge nous semble devoir être accueillie. Il ne peut donc être question, dans notre opinion, d'une époque précise pour cette construction, ou pour le fait général de constructions plus importantes que par le passé, dont cette grande et unique entreprise aurait été l'emblème. Peut-être, au lieu central où le premier dominateur s'était établi, une construction plus monumentale, colossale si l'on veut, avait pu être érigée, et l'idée s'en perpétuer dans les esprits frappés de sa grandeur.

La confusion des langues fut aussi naturellement la conséquence de la dispersion et de l'isolement des peuples. On peut d'autant plus facilement adopter cette idée, que c'est une méprise assez ordinaire que celle qui fait prendre l'effet pour la cause. La raison se prête difficilement à cette séparation au sein d'une population agglomérée, soumise aux mêmes influences, aux mêmes besoins et au même travail ; le même effet paraît simple et naturel si on le déduit d'une dispersion qui crée des influences, des idées et des besoins nouveaux. On serait donc toujours plus près de la vraisemblance en disant que la séparation des langues fut le résultat de la dispersion, qu'en attribuant la dispersion des peuples à la confusion des langues. Dans ce dernier cas il ne faut pas moins qu'un miracle pour appuyer le fait.

La huitième et la neuvième génération nous ont amené à ces conséquences ; elles sont liées l'une à l'autre, ne représentent que la série logique des faits et se rattachent toutes deux à la dixième génération, qui n'est que la conséquence et le complément des phénomènes sociaux dont les générations précédentes résument le tableau.

Le récit biblique serait le tableau exact de la vérité, si dans un intérêt d'union, d'antériorité et d'élection particulière au sein de la famille universelle, il n'avait circonscrit dans un seul fait et dans une seule famille un récit multiple et analogue dans toutes les traditions. Il fait des enfants de Noé les chefs de

tous les peuples, tandis qu'il est permis de conclure de l'ensemble des récits qu'il y a eu autant de Noés, ou, pour parler plus exactement, autant de chefs de peuples que de grandes colonies, devenues la tige et le centre des empires primitifs. En un mot, la tradition biblique n'est autre chose que la tradition générale modifiée par chaque peuple, suivant ses idées et ses souvenirs particuliers, la reproduction d'une vérité unique au fond, mais variée dans la forme.

La diversité qui existe sur la tradition diluvienne porte sur l'universalité de la catastrophe; sur l'étendue plus ou moins grande du terrain occupé par les eaux; sur le plus ou moins grand nombre de personnes sauvées, en général sur l'authenticité, la nature et l'époque du cataclysme. Les commentaires historiques ou géologiques sur la tradition reculent cette époque ou l'expliquent et se résument en général dans ce double fait, que le déluge des livres saints n'est autre chose que le débordement des grands fleuves, le séjour des eaux sur les terres non cultivées et dépourvues d'habitants, ou le déplacement successif des mers qui auraient, à plusieurs reprises, inondé et découvert le sol.

Cette dernière opinion est l'explication la plus plausible que l'on donne d'une catastrophe antérieure à l'apparition de l'homme sur la terre. On applique plus particulièrement aux époques primitives, mais postérieures à l'apparition de l'homme, l'idée du débordement et du séjour des eaux. Il est naturel de réunir ces causes et de croire que des phénomènes partiels, mais considérables, d'envahissement des eaux de la mer, ont pu s'unir aux débordements des fleuves et avoir lieu depuis le séjour de l'homme; que, par suite de ces envahissements de la mer, les terres et les rivages ont été modifiés d'une manière profonde; que les populations ont été séparées par des déchirements postérieurs à leurs migrations, et que les golfes, les mers intérieures et les lacs qui les isolent aujourd'hui n'ont pas toujours fait obstacle à la communication qui leur permettait de s'étendre, et peut-être pendant quelque temps de se réunir et de conserver des rapports avec leur patrie commune et primitive. L'une et l'autre opinion peut être vraie, et toutes les deux sont probables,

chacune à son époque. Nous pouvons, à l'appui, faire intervenir, en l'expliquant, la pensée du plus grand naturaliste des temps modernes. Il nous paraît admettre positivement cette double action, lorsqu'il reçoit d'une part comme constante une grande catastrophe qui couvrit simultanément ou successivement toute la terre, et celle-là fut nécessairement antérieure à l'homme, puisqu'on ne le retrouve pas parmi les fossiles, et, que d'autre part, il ne peut se refuser à croire que les trois races ont survécu à la catastrophe sur des points différents. Il ajoute que ces races étaient séparées depuis longtemps lorsque cette catastrophe arriva.

Il est évident qu'il y aurait entre le fait géologique et l'existence antérieure des trois races une contradiction flagrante, si l'on n'admet pas plus d'un envahissement des eaux, quelque modification que l'on puisse apporter d'ailleurs à la seconde invasion ou aux invasions partielles postérieures à la première. On ne peut l'expliquer qu'en reportant la catastrophe universelle, simultanée ou successive, si elle a eu lieu, avant l'existence de l'homme. Après son apparition, au contraire, s'il faut excepter, comme cela est nécessaire, certains points, il faut aussi modifier beaucoup les idées reproduites sur le déluge. L'assertion de Cuvier rentre évidemment dans l'opinion de ceux qui reconnaissent, au point de vue historique, diverses souches de peuples ; mais secondairement, et tout en adoptant l'idée antérieure d'unité. La séparation qui existait depuis longtemps, suivant lui, lorsque la catastrophe arriva, entraîne cette idée d'union antérieure.

Ainsi, d'une part, si la catastrophe a séparé les hommes existant antérieurement, elle fut partielle, et si elle fut universelle, elle précéda l'apparition de l'homme, puisqu'on ne retrouve aucun vestige humain mêlé aux débris d'animaux ensevelis par la catastrophe diluvienne.

Sous l'influence très-positive en fait, mais très-vague dans ses détails d'un passé traditionnel, qui d'ailleurs n'était conservé que par un petit nombre d'hommes, et de plus sous l'influence réelle des mêmes impressions, on conçoit que les peuples tombés, par l'isolement dans lequel ils vivaient les uns à l'égard des autres, dans un état semblable d'oubli de leurs anciens rapports, se considérassent comme seuls. Il n'était pas étonnant qu'ils centralisassent ainsi une tradition commune, conforme dans ses

données générales, mais modifiée dans ses circonstances et à différents degrés, suivant l'éloignement relatif des nations du point de départ où cette tradition avait été puisée et où elle a été retrouvée. De plus, ces traditions elles-mêmes ne sont pas tellement générales, que quelques peuples ne paraissent les avoir ignorées, à moins pourtant qu'ils ne les aient systématiquement repoussées dans la suite.

Ces considérations établies, et ces fractions diverses d'une souche unique rayonnant dans différentes directions, ayant été signalées dans leur dispersion, suivant ce que nous avons dit lorsqu'il a été question de la huitième génération ; ces mêmes fractions de la souche unique formant des habitations, comme on le trouve à la neuvième génération, nous avons à examiner la dixième génération, qui clôt ce tableau sériel chez les principaux peuples de l'Asie.

La dixième génération a pour représentant Noé, dans la race de Seth ; Sisuthrus, dans la série chaldéenne ; Mysor et Sydyck, dans la liste qui nous est restée de Sanchoniaton.

On sait que la cosmogonie phénicienne ne fait aucune mention du déluge. Soit que Sanchoniaton, hostile aux traditions hébraïques, non pas seulement comme païen, puisque le même motif aurait pu agir également sur les Chaldéens et les Arabes, mais comme plus voisin et en lutte plus directe avec les Hébreux, ait volontairement écarté cette tradition, ce qui est probable ; soit qu'il ait voulu la nier dans un intérêt de vanité nationale, et repousser une croyance commune à toute l'Asie orientale, pour en conclure que les Phéniciens étaient étrangers et antérieurs à cette fiction religieuse ; soit enfin qu'en réalité elle ne lui ait pas été connue, toujours est-il qu'il n'en parle point.

Mais cette circonstance n'empêche pas que le caractère particulier de cette génération ne soit dans la série phénicienne le même que dans les autres, et cela peut faire croire que le silence de Sanchoniaton est plutôt une omission systématique que le résultat de l'ignorance d'un fait ou d'une tradition trop généralement répandus dans l'Asie occidentale, pour qu'un peuple aussi avancé dans la civilisation que les Phéniciens n'en ait pas eu connaissance. Dans ce cas, il aurait pu la signaler, ne fût-ce que pour la combattre. Une tradition aussi importante n'est pas

de celles qu'on doit ensevelir dans un dédaigneux silence.

Quoi qu'il en soit des motifs de Sanchoniaton, les conclusions qui peuvent être tirées des observations qui précèdent ne sont pas détruites par son silence. Bien plus, elles s'appuient sur le seul fait qu'il ait consacré, l'existence d'un personnage qui aurait mérité le surnom de juste, à une époque correspondant, dans la série qu'il nous a laissée, aux séries données par les autres peuples. Cela vient à l'appui de l'explication naturelle donnée à la tradition et la fortifie par un exemple dont la valeur, à quelque critique que l'authenticité du fragment ait été soumise, n'en conserve pas moins une importance très-réelle. Nous pouvons donc déduire de nos observations et du fragment de Sanchoniaton, que les personnages qui dans les diverses cosmogonies jouent le rôle de Noés ne doivent plus être considérés comme un homme sauvé d'un déluge universel, ni même comme des hommes échappés à des catastrophes locales par un choix exclusif de la Divinité et avec mission de repeupler la terre. La parité des circonstances ne suffit pas pour constituer l'identité du personnage. Il en résulte seulement la tradition d'une catastrophe universelle perpétuée parmi les hommes, et l'existence des vestiges de cette catastrophe conservés ou produits par d'autres accidents bornés et locaux, lorsque les premières peuplades se dispersèrent en cherchant de nouvelles demeures. Ces vestiges frappèrent les populations, qui d'ailleurs ont toujours une tendance à se résumer dans leurs chefs et leurs guides, et alors surtout il était impossible qu'il en fût autrement. Ces causes réunies durent entourer les chefs des populations émigrantes du prestige d'une conservation miraculeuse. Des eaux à combattre sous la direction d'un chef, dont le nom connu de tous fut le seul nom transmis à l'avenir, le spectacle des douleurs présentes, la tradition d'une catastrophe antérieure et d'une expiation mal comprise et non définie, donnèrent, en se perpétuant dans le plus grand nombre des familles, le caractère de l'unité à des analogies nécessairement produites par la similitude des conditions.

Quand, pour la première fois, les hommes se retrouvèrent pour

s'interroger, les traditions partielles s'unirent dans une seule tradition ; les chefs particuliers, le père, l'homme juste de chaque peuplade, ne furent plus qu'un seul juste sauvé ; la catastrophe antique et survivant dans ses débris, une catastrophe relativement moderne et contemporaine du juste qui seul avait dû lui survivre. La vérité primitive altérée, mais reconnaissable encore, se transforma en une seconde origine de l'humanité, qui, à l'insu de ceux-là même qui la propagèrent, ne fut que l'image modifiée et déplacée de la véritable origine et le symbole seulement, mais le symbole donné et reçu comme la vérité, d'une fraternité plus éloignée.

Il était impossible qu'au milieu de la dispersion des peuples et de l'isolement qui en fut la conséquence pour chacun, le petit nombre de connaissances dans les arts que les progrès antérieurs avaient permis d'acquérir ne fût pas oublié, ou ne fût pas frappé d'une dégénérescence aussi rapide qu'inévitable. Tout fut à reconquérir, l'éducation humaine fut une œuvre à recommencer lorsqu'après les longues marches et les incidents variés d'une émigration sans terme fixe, on obtint des demeures stables et quelque sécurité. Les mêmes effets se reproduisirent sous l'influence des mêmes causes dans l'établissement des principales souches ou familles. Dans chacune on attribua naturellement à celui qui fut le guide ou le chef, et que la supériorité de position et d'intelligence qu'il possédait recommandait au respect et à l'obéissance de la société émigrante et longtemps nomade, le nom de juste et de père, car il avait à la fois l'autorité et les attributions qui justifient ces titres. Il était le juge et l'arbitre des différends, et personne n'ignore, qu'en dehors des usages civils, l'autorité ne peut avoir d'autre source que l'ordre emprunté à la famille, l'ordre patriarcal partout empreint dans les antiques annales de l'humanité.

Tels furent Noé, nommé le Tsaddiq ou le juste, en phénicien Sydyk ; Sisuthrus, chez les Chaldéens, celui que Dieu cacha ; Yao ou même, s'il fallait adopter certaines opinions chinoises, un premier fo-hi, contemporain d'un plus ancien déluge ; d'autres encore, aussi bien dans l'Inde que dans la Scandinavie, dans la Grèce, et même, suivant des traditions nouvellement pro-

duites, chez les peuples du sud et du nord de l'Amérique. C'est sous l'empire de ces rapports, qui frappèrent vivement l'imagination des peuples, qu'en se retrouvant et se rapprochant plus tard et lorsqu'ils vinrent à s'étudier eux-mêmes, les hommes furent portés à ne faire qu'un seul homme des justes ou des législateurs pour lesquels les temps et les faits semblaient identiques.

Un juste sauvé, telle est la seule conséquence à laquelle on arrive en remontant l'histoire des peuples; telle est aussi l'idée qui se trouve exprimée dans la dixième génération. Là apparaît la tradition que l'on commence à avoir le droit de nommer historique; là est un premier point commun d'histoire universelle dont le législateur des Hébreux a fait un point unique, par le même motif qui lui avait fait placer la première origine des hommes en Adam, c'est-à-dire opposer l'unité originelle de la famille humaine au système des castes consacré dans tout l'Orient. Système auquel il arrachait son peuple en l'affranchissant de son esclavage, pour lui donner une hiérarchie pour ainsi dire fraternelle, dans laquelle aucune flétrissure ne restait empreinte.

La réforme introduite par Moïse dans la croyance panthéiste de l'émanation d'où était sorti le système des castes, déciderait seule à l'égard des Hébreux, et, s'il en était besoin, la question ethnologique d'antériorité. Entre les opinions réformées et le réformateur, les dates ne peuvent pas être mises en doute.

Cette réforme, qui s'opérait en vue de la hiérarchie égyptienne, s'appliquait à l'ensemble de l'organisation orientale, et, à proprement parler, Moïse n'en est pas l'inventeur. Le système d'un premier homme se retrouve dans d'autres cosmogonies, et particulièrement chez les Perses, comme la croyance en un Dieu unique se retrouve avant Moïse, dans Abraham. Sans chercher plus loin, nous pouvons en inférer que la liberté d'examen, qui plus tard substitua au polythéisme ébranlé la loi chrétienne, avait soumis à la critique antérieurement à Moïse le dogme panthéiste, et que Moïse remplit à son égard le même rôle que le législateur des chrétiens remplit ensuite à l'égard du paganisme.

Il n'en resté pas moins à Moïse l'immense honneur d'avoir enlevé au domaine des opinions philosophiques, pour l'élever à la hauteur d'une vérité religieuse et pratique, l'unité de Dieu jusqu'à purement intellectuelle, et la fraternité humaine. Il était réservé au christianisme de donner au principe toute son extension, de ne pas le renfermer, par une contradiction qu'explique peut-être le temps où vécut Moïse, dans un seul peuple et dans les limites bornées d'une amélioration civile ; de le féconder en montrant à l'homme un but d'avenir et une récompense ailleurs que dans ce monde, et dans les avantages de la vie matérielle.

C'est encore dans ce sens que Jésus-Christ est venu accomplir la loi, et non la renverser.

Les similitudes traditionnelles que nous avons signalées sont donc loin d'entraîner comme conséquence que les peuples aient cru en un seul Noé en vertu d'une tradition unique dans son origine, et que l'unité biblique soit le vrai texte d'après lequel tous les peuples auraient plus ou moins complètement arrangé l'explication d'une ancienne croyance. Non-seulement il se peut, mais il est beaucoup plus vraisemblable que ce soit précisément le contraire. Nous sommes fondé à le croire, puisque l'opinion de Moïse semble une réaction et un progrès contre les fractionnements intéressés que l'Orient avait jetés entre les hommes. De plusieurs traditions analogues, les Hébreux en ont fait une seule, et ils ont pu prétendre, comme on l'a ensuite prétendu en leur nom, que tous ces récits concordants n'étaient que la répétition, l'imitation de la vérité biblique.

CHAPITRE XIII.

Les trois dernières générations, unies entre elles par un lien commun, peuvent donc former un ensemble, une troisième époque, de la même manière que les générations précédentes. Celles-ci nous représentent deux époques qui chacune ont leur caractère ; cette dernière est plus explicitement consacrée à la

dispersion, dans le sens de la fondation des colonies. Nous lui attribuons plus particulièrement ce caractère, mais sans vouloir le lui appliquer comme son attribut exclusif. Sans aucun doute, il y eut antérieurement quelques populations émanées déjà du foyer primitif. C'est ce qu'indique assez le souvenir de peuplades vaincues par les premières émigrations, qui pour s'établir eurent à soumettre des habitants dont l'origine se perd dans un passé inconnu, mais qui ne peuvent être que ces premiers chasseurs dispersés individuellement et successivement conduits en avant par les hasards de leur vie aventureuse. Nous faisons observer seulement, qu'à cette dernière série de générations se rattachent des idées plus fixes, plus arrêtées ; que les origines post-diluviennes s'y rallient et qu'on y peut trouver jusqu'à un certain point le faible crépuscule qui précède l'aurore des grands peuples de l'Orient.

Nous le répétons, il n'y a point entre les générations une succession de l'une à l'autre, comme s'il s'agissait du père au fils mais un enchaînement de progrès soumis, dans la narration, à un ordre régulier pour en faire mieux ressortir la suite. Il n'y a point, comme semblent le dire les noms et les personnages apparents, une transmission héréditaire, mais une succession d'efforts et de conquêtes intellectuelles et industrielles, coordonnées pour la facilité du récit et la conservation des traditions.

Il y aurait plus que de la crédulité à chercher dans les ressemblances de noms traduits ou altérés, ou même dans des significations contestables, des titres positifs. Ce n'est donc pas une généalogie du genre humain que nous avons prétendu reconstruire, mais seulement son développement sous ses phases les plus tranchées et capables de faire époque. C'est aussi là ce qu'ont voulu les auteurs des cosmogonies asiatiques occidentales ¹.

¹ Voici comment s'exprime à ce sujet St-Martin (*Biographie universelle*, article *Sanchohiaton*) : « On ne doit voir dans ce fragment (celui de Sanchohiaton) que ce qui y est effectivement ; c'est-à-dire des idées théologiques et philosophiques destinées à faire connaître d'une manière allégorique l'origine et la nature des choses, ainsi que les développements de la civilisation parmi

Au reste, si chacune de ces traditions, prise à part, ne semble pas indigne d'attirer l'attention, si le premier objet de la patiente investigation des philosophes et des voyageurs est de demander à chaque région ses souvenirs traditionnels, c'est qu'ils rattachent sans doute à ces souvenirs un intérêt historique et philosophique du premier ordre ; c'est qu'ils espèrent ajouter aux connaissances, qui seules peuvent faire pénétrer dans le secret des problèmes de cosmogonie et d'origine dont l'humanité est si vivement préoccupée. La concordance ou la différence qui éloigne ou rapproche ces traditions est sans contredit le point de vue le plus utile qui puisse être offert à l'examen. S'il résulte de cet examen un système qui présente de l'intérêt, les plus faibles rapports eux-mêmes auront aussi leur importance. C'est pour ce motif qu'il peut y avoir de l'utilité à ne pas passer sous silence quelques analogies qui vont nous occuper, et que Fourmont indique au sujet de la neuvième génération. Il s'agit des noms d'*Amynos* et de *Magos*.

« De cette race, dit Sanchoniaton (il parle de la huitième génération, celle des chasseurs avec meute de chiens et des coureurs de campagne), naquirent *Amynus* et *Magus*; ils apprirent aux hommes l'utilité des villages et des parcs. »

Fourmont fait observer que Sanchoniaton, par ce mot de *Magos*, semble avoir voulu montrer l'origine des Perses, et par celui d'*Amynos*, l'origine des Amounéens ou Libyens.

Si l'idée que fait naître la ressemblance des noms est trop peu fondée pour qu'on s'y attache, elle peut prendre néan-

les hommes. Ce fragment contient des choses tout à fait semblables à celles qui se trouvent dans les cosmogonies que les anciennes nations aimaient à mettre en tête de leurs annales. Il faut avoir une forte dose de crédulité pour voir des personnages réels dans des générations composées d'individus appelés *genos* et *genea*, race et génération ; *phôs*, *pur*, *phlox*, lumière, feu et flamme ; *ouranos* et *ghê*, le ciel et la terre ; et pour s'imaginer que *ouranos* soit *tharê*, ou bien *sem* ; que *chronos*, le temps, soit *Abraham*.

C'est aussi à ce point de vue que nous avons envisagé le système des générations. Quant à ce qui les suit et aux rapports prétendus entre *Tharê*, *Abraham* et les personnages mythologiques, nous n'avons pas même à nous en expliquer. Ici il n'y a plus aucune importance à attacher au travail pourtant si savant de Fourmont.

moins sa place parmi d'autres probabilités, si l'on s'y trouve conduit plus naturellement par des considérations d'un autre ordre.

Nous avons vu ailleurs qu'une antique société, antérieure au déluge, et contemporaine de l'époque racontée dans les générations de l'Asie occidentale, avait existé dans la Bactriane. Le système des castes y était en vigueur. Chez les Perses également, une famille, une caste séparée existait sous le nom de *Mages* qui n'étaient pas étrangers aux Indous. Les *Mages* n'auraient pas toujours formé une caste supérieure, mais unie pourtant au peuple au sein duquel ils formaient le premier degré de la hiérarchie. Ils se vantaient d'avoir formé un peuple, le plus ancien peuple du monde, et antérieur même à l'époque assignée à Noé.

Ammien - Marcellin ¹, Clément d'Alexandrie ², rapportent quelques passages qui montrent que l'opinion de leur ancienneté était générale, et que Sanchoniaton, si l'on adopte l'opinion qu'il exprime, était le premier, non le seul, qui la leur attribuât. Clément d'Alexandrie les fait, comme de raison, postérieurs au déluge, il tire leur origine de Mesraïm, fils de Cham. Nous savons déjà ce qu'il faut penser de la doctrine de la famille de Noé, mais sous cet emblème on ne présente pas moins les *Mages* comme une famille fort ancienne. L'idée qu'en donne Ammien se rapporte aux attributs que leur assigne Sanchoniaton.

Celui-ci qui n'est pas arrêté par la limite du déluge dont il ne parle pas, mais qui est d'accord sur tout le reste, sur l'ordre et les attributs des générations et même sur le juste, Sydyk, de la dixième génération, les place avant cette dixième génération. Il s'accorde ainsi, soit avec les opinions que les *Mages* avaient d'eux-mêmes, soit avec l'idée de dispersion que nous trouvons aux huitième et neuvième générations, et les castes dont nous avons fait remonter l'origine probable à la sixième et même à la cinquième génération.

En ce qui concerne *Magos* et son rapport avec la caste supé-

¹ Liv. 23.

² *Recongnit.*, liv. 4.

rière des Perses, la position géographique de ceux-ci rend vraisemblable le séjour d'une première migration bactrienne, ainsi que l'analogie des opinions qui existe entre eux et le vieil empire bactrien. On peut comprendre encore que le règne de Kalumaratz, qu'ils donnent comme le premier homme et leur premier roi, puisse correspondre dans leurs traditions à une époque antérieure à celle de Noé. La tradition des Hébreux, en effet, se rattache à une émigration qui s'est plus éloignée du centre primitif, et, par la nature des choses, elle semble devoir être postérieure à celle des Persans. Il n'est donc pas sans vraisemblance qu'une tige bactro-persanne se soit détachée du tronc primitif, et ait formé le peuple ou la famille des Mages, exprimés par le nom de *Magns*, dans l'ordre et à l'époque que lui assigne Sanchoniaton.

Les livres des Juifs suffisent pour nous démontrer que, non-seulement le corps de la nation, lorsqu'elle fut constituée par Moïse, mais encore ses premiers auteurs, et Abraham, le plus ancien de tous, étaient fort postérieurs à l'antique civilisation égyptienne. Nous savons qu'à l'invasion des pasteurs, environ 2,500 ans avant notre ère, une organisation et des arts déjà fort anciens existaient en Egypte, et que par conséquent le premier établissement de l'antique empire des Pharaons pouvait remonter à la plus ancienne époque des migrations asiatiques qui lui avaient donné naissance. Il n'est donc pas invraisemblable de supposer cet empire contemporain des plus anciens empires de l'Asie, et de rattacher sa population primitive à la même époque qui donna naissance aux peuples de l'Inde et de la Babylonie.

Les considérations relatives au temps s'accorderaient avec l'assertion de Sanchoniaton, lorsqu'il place à la neuvième génération, époque des migrations asiatiques, l'origine des Amounéens ou Libyens errants avec leurs troupeaux comme les Mages de la Perse et les Nomades de l'Asie.

Fourmont¹ rattache au nom d'Amynos les Egyptiens voisins

¹ Liv. 2, sect. 2, p. 53, t. 1^{er}. *Réflexions critiques sur les hist. des anciens peuples.*

de la Libye, et en déduirait le nom de Ménès, premier roi d'Égypte. Certes, il n'y aurait pas à s'arrêter sur ces ressemblances, s'il s'agissait ici de raisonner sur les bases sévères de la critique historique ; mais en laissant de côté les conséquences hasardées de ressemblance sans autorité, il y a un fait à recueillir, c'est que les anciennes traditions, sans qu'il soit absolument nécessaire de descendre jusqu'à l'époque du déluge, signalent l'existence de tiges séparées qui donnent naissance à différents peuples émanés d'une même origine. S'il n'est pas possible de les rapprocher par des dates dans l'obscurité de ces périodes inconnues, on peut chercher à les classer suivant l'ordre des générations.

Ainsi nous voyons tous les peuples unir l'idée de leur origine à celle d'un homme que tous, pour ne pas nous arrêter à de vaines ressemblances, nomment d'un nom différent, mais auquel ils attachent la même idée. Ils lui attribuent la formation de la nation. Le fait universel de migration, sous des conditions semblables, à certains égards, différentes sous d'autres rapports, amène des traditions conformes, en général, ou altérées en raison de l'éloignement des lieux ou des temps qui se pressent dans le tableau résumé de périodes vastes, mais indéfinies. Tout commence chez les différents peuples par l'établissement d'une souche, famille ou peuplade, dont le chef porte un nom significatif, conformément à l'usage de ces temps, et qui partout a une valeur semblable ou analogue.

La dixième génération nous autorise à présenter l'ensemble de ces conséquences. Elle exprime la constitution ou l'établissement des branches variées de la tige primitive dans les différents lieux où s'arrêtèrent les migrations. L'oubli des idées et des souvenirs précédents a lieu dans la race errante, par l'effet du temps et des besoins matériels ; mais ces souvenirs survivent chez quelques-uns, qui sont naturellement les guides ou les chefs des autres. Aussi le système qui s'établit est-il en différents lieux la reproduction de celui qui a précédé, et chez les peuples où il diffère on peut rendre compte de ces différences à l'aide des conditions de climat, de végétation, de population animale, à l'aide des causes traditionnelles de la séparation, et enfin par

l'oubli plus ou moins grand du passé. On conçoit enfin que le degré d'oubli put dépendre, d'une part, de l'éloignement plus ou moins grand de l'asile où s'arrêtèrent les émigrés, et, de l'autre, de la barbarie plus complète qui dut les accueillir suivant qu'ils trouvèrent à s'établir en paix dans des climats fertiles, ou qu'ils furent contraints d'errer dans des steppes immenses.

Le système complet des générations nous conduit donc par une série logiquement suivie aux souches des grands peuples asiatiques. Nous avons reconnu l'impossibilité d'arriver à des époques absolues pour en fixer l'établissement ; mais malgré cette incertitude, la chronologie comparée de ces peuples, arbitraire quant aux chiffres, peut être ramenée, par des considérations développées ailleurs, à des termes plus raisonnables, fort rapprochés les uns des autres, et justifier la source commune à laquelle tous ont puisé.

Elle tend à prouver que ce fut à des époques, non pas identiquement les mêmes, puisque les distances sont fort différentes, que les peuples ont émigré ou se sont fixés dans leur émigration, mais que ce fut sous des influences semblables et avec des souvenirs pareils ; que chacun d'eux, même au point de vue chronologique, remonte à une époque relative appréciable, non par une date positive, mais par des circonstances analogues pour tous, et qui résument les chiffres monstrueux dont la vanité, ou tout autre motif, a cherché à embellir les ténèbres du passé.

La peuplade qui leur donna naissance sortit d'un empire primitif successivement développé et soumis à des croyances progressives, dont nous n'avons dit qu'un mot, mais sur lesquelles le moment est venu de nous arrêter plus longtemps. Ajoutons qu'à la troisième époque, formée par les huitième, neuvième et dixième générations, semblerait se rattacher, dans l'ordre intellectuel, le système de dualisme. C'est ce que nous examinerons à son rang ; nous commencerons par la première philosophie ou cosmogonie.

CHAPITRE XIV.

Le mot de philosophie renferme une idée si vaste, qu'il n'est pour ainsi dire pas susceptible de définition. Considérée à son point de vue le plus général, comme la recherche de la vérité, la philosophie ne peut exister, ne peut commencer à être, qu'autant qu'il s'est écoulé un temps assez long pour que la connaissance ait pu s'étendre par un certain nombre d'observations. Ainsi la philosophie embrasse, d'une part, l'étude de l'homme, et, de l'autre, l'étude des phénomènes dont ses sens sont frappés. Ces deux aspects, on le conçoit, sont complexes chacun en soi ; mais cette complexité n'apparaît et ne se développe qu'en raison de l'accroissement de la connaissance, et à la suite de systèmes et d'explications hypothétiques qui ont signalé successivement les progrès de la science humaine.

Avant l'étude de l'être fini, la constatation du moi ; avant l'étude de la création, la reconnaissance faite dans le monde phénoménal. L'étude des facultés de l'homme, ainsi que celle de la nature, des propriétés et des rapports des choses, supposent l'application et le développement de pouvoirs de l'esprit humain, dont il serait de notre devoir de rendre compte si notre but était d'établir un système de philosophie. Ils aboutissent au besoin de connaître les causes, soit générales et supérieures, soit restreintes ou secondaires. Sous le nom de causalité, nous reconnaissons une loi primitive de l'esprit qui conduit à chercher le principe prochain de tout ce qui est, pour remonter de ce principe aux principes supérieurs, et enfin au dernier de tous.

Cela implique que l'homme se reconnait lui-même comme un être distinct des choses qui l'environnent, et qu'il reconnait entre ces choses et lui-même des rapports d'action simple ou réciproque, des rapports de cause et d'effet.

L'action spirituelle et l'activité tout entière de l'homme prennent donc leur source dans la *causalité* ou le rapport réciproque de la cause à l'effet, par lequel l'esprit est forcé de

supposer et de chercher une cause à tout ce qui arrive et à tout ce qui existe ¹.

L'établissement et le développement de ces rapports supposent une longue et patiente investigation de l'esprit. Au début notre raison finie, et d'autant plus faible qu'elle est neuve dans cette carrière de l'expérience, ne saurait pénétrer dans la nature des causes qui n'agissent que par voie d'impressions et de sensations et ne peuvent éveiller que la sensibilité, dans les différents modes sous lesquels elle peut se produire. Elle est le premier mobile en vertu duquel s'exerce la faculté de connaître. Connaissance et expérience sont deux termes corrélatifs dans le temps ; aucune connaissance ne précède l'expérience, toute connaissance commence avec elle. Cela ne veut pas dire qu'elle en provienne toujours et que la raison n'ait pu, mais plus tard, revendiquer ses droits ².

Qui dit sensation, dit que l'homme est affecté d'une façon quelconque et qu'il voit, à l'aide de la sensation, et conformément à la sensation, l'objet qui l'affecte. Il appartient ensuite à la pensée, à la raison humaine, d'en rechercher la cause et la nature, mais c'est une recherche qui a besoin de longues épreuves avant d'arriver à des résultats légitimes.

Il s'agirait encore ici, si nous faisons une théorie philosophique, de dire comment s'opère la communication du monde extérieur avec l'être intérieur ; en d'autres termes, comment la sensation devient la perception ³ et l'idée ; mais notre objet n'est pas de dire comment les idées s'engendrent ; mais dans quel ordre. La sensation, la perception, les idées et la pensée qui les unit, nous paraissent s'être succédé l'une à l'autre dans les manifestations primitives de l'activité et de l'intelligence humaines.

La sensation est en nous, l'objet qui l'éveille et produit la

¹ *Manuel de philosophie* par A.-H. Mathiæ, trad. de l'all. par M. Poret. § 25, 119, 121.

² M. Charles de Rémusat, *Essai*, IV.

³ Impression organique et affection du moi, voilà la sensation ; conception et croyance, voilà la perception. Charles de Rémusat, *Essai*, II, t. 1^{er}, p. 209. *Essais de philosophie*.

perception, ce sont les qualités des corps ; ces qualités nous affectent, soit matériellement, soit par la production en nous de certaines modifications.

Ainsi l'homme a connaissance des objets extérieurs, et il a connaissance de lui-même. Cette double faculté s'exprime par un seul mot : sensibilité, ou faculté de sentir. En vertu de la loi de sensibilité, il s'élève de l'individuel à l'universel, et reconnaît les rapports des choses. Ces rapports ne peuvent être qu'extérieurs au début, et ce n'est que lorsque l'entendement est devenu plus exercé, plus subtil, qu'il cherche à s'expliquer comment il est possible que ces rapports se produisent.

Nous ne parlons, on le voit, que des procédés primitifs de l'esprit humain, sans essayer de donner une base positive à la philosophie, ni de prendre parti entre les écoles.

Comment l'homme a-t-il été mis en possession de ses premières connaissances, ou de ses facultés nécessaires ? En a-t-il été privé d'abord, pour les recevoir ensuite comme un don gratuit et une transformation de sa nature primitive ? C'est à ces questions que la philosophie s'efforce de répondre, quand elle s'engage à la recherche de Dieu, de la création et de ses lois. C'est à l'impossibilité de les expliquer, et au cercle borné de ses premiers raisonnements qu'il faut rapporter l'adhésion donnée par l'humanité aux systèmes par lesquels on s'est proposé d'en rendre compte, et c'est là ce que nous avons à constater. Ces systèmes se résument dans celui d'émanation et d'expiation, et dans celui de révélation.

Nous arrivons donc par le raisonnement à la sensibilité et à la causalité, comme expression la plus simple de l'homme actif et intelligent. Pour suppléer à l'imperfection des connaissances unies à l'avidité dévorante de connaître, s'est produit le double système par lequel on a prétendu constituer d'avance une science que l'esprit borné de l'homme et l'exiguïté de ses connaissances acquises ne pouvaient faire sortir que par vole d'hypothèse des ténèbres cosmogoniques. L'adhésion ou l'obéissance accordée à ces hypothèses en a fait des doctrines religieuses.

Soit que l'homme ait perdu le souvenir des révélations de son berceau ; soit que l'ange déchu n'ait laissé dans l'être nouveau

autre chose qu'une ignorance pareille à l'oubli de la révélation ; soit enfin que, pour parler comme la doctrine psychologique, il ne possédât, quelle qu'en fut la cause, que les facultés nécessaires de sensibilité et de causalité, toujours est-il que, dans tous les cas possibles, l'homme anéanti sous le sentiment de son impuissance ou de sa faiblesse, tremblant devant l'immensité des forces qui l'entouraient, conservait tout au plus un souvenir primitif, presque virtuel, de spiritualité, ou s'égarait parmi les ténèbres profondes au sein desquelles disparaissait la trace des rayons voilés de la vérité primordiale.

Cette conclusion à laquelle le raisonnement nous conduit, que les systèmes antérieurs à toute philosophie rationnelle nous rendent évidente, trouve une confirmation de plus dans l'histoire même de l'esprit humain.

« La philosophie de l'antiquité fut en général *cosmologique*.
« Les anciens prirent presque toujours leur point de vue du
« monde extérieur ; ils prétendirent embrasser l'univers dans
« son ensemble, et rendre raison de la nature des choses ; rare-
« ment l'homme seul, l'homme intérieur, devint-il l'objet uni-
« que, ou du moins dominant de leurs recherches et de leurs
« découvertes. Peut-être est-ce l'innovation que tenta Socrate,
« lorsqu'il mérita qu'on dît de lui qu'il faisait descendre la phi-
« losophie du ciel sur la terre.

« Dans le moyen âge elle s'attacha de préférence à la classifi-
« cation des idées et à l'argumentation, et fut *logique* au plus
« haut degré. Descartes chercha la vérité en lui-même, en d'au-
« tres termes, plaça la philosophie dans l'homme, et créa la
« psychologie ¹. »

Cet aperçu très-général, et dont nous ne faisons pas la vérité sur la science elle-même, mais l'esquisse de l'enchaînement historique de la science, constate donc que la cosmologie fut le premier pas fait dans l'étude de l'univers et de ses lois, et rend hommage au premier besoin inhérent à l'homme de s'expliquer la création universelle qu'il admire, qu'il redoute et qu'il a cherché à deviner, dans l'espoir d'arriver à la comprendre.

1. M. Charles de Rémusat, *Essais de philosophie*, Essai, II, p. 97, t. 1^{er}.

De l'existence de la sensibilité ou du moi sensible et du principe de causalité ne résultent pas leur étendue et leur puissance complètes ou leur simultanéité ; de même que de l'existence des corps et de leur action sur les sensations ne résultent pas immédiatement tous les phénomènes qu'ils déterminent, c'est une action qui a son progrès et ses degrés.

Le moi peut se concevoir de deux manières : comme sentiment particulier de l'existence et comme faculté de recevoir les impressions des objets extérieurs, ce qui comprend les impressions générales matérielles, soit qu'elles affectent l'organisation entière comme le froid, le chaud, soit qu'elles s'opèrent par les organes. C'est la sensation vitale et organique. Ensuite vient la conscience du moi qui conduit l'homme à se considérer comme centre de tout ce qui l'entoure. Les premières questions doivent s'adresser au seul garant qu'il ait de tout ce qu'il sait et de tout ce qu'il comprend, c'est-à-dire à lui-même. Le moi est donc, au moins dans l'ordre du temps, le point de départ de toute philosophie, et la première manifestation du moi, c'est la conscience ¹.

Entre le moi et l'étude du moi en lui-même et dans ses rapports avec le monde extérieur, on conçoit donc des degrés ; et avant de se dire : Que suis-je pour juger ? l'homme a été ému et a subi les impressions qui l'ont pour ainsi dire révélé à lui-même. L'étonnement à la vue de l'immense création dont il était entouré fut son impression première, à laquelle s'unirent presque immédiatement l'admiration pour la splendeur dont il était ébloui, et la terreur des forces menaçantes et inconnues dont rien ne semblait pouvoir le garantir.

Ainsi l'être intelligent s'est manifesté immédiatement dans l'être organique, et sentir a été le premier degré de sa connaissance. La sensation a averti l'homme, et la pensée lui a montré les objets dont l'étude, à travers les ténèbres qu'il avait d'abord à vaincre, l'a conduit au Dieu inconnu qu'il devait poursuivre au sein de ses œuvres.

Il existe une grande différence entre admirer ou craindre une chose d'une admiration ou d'une crainte de raison et de juge-

¹ M. Charles de Rémusat, *Essais de philosophie, Essai, II, t. 1^{er}, p. 156.*

ment, et éprouver les mêmes sensations à la suite de la perception d'un objet rare et extraordinaire. L'homme fut dans ce dernier cas, lorsque, frappé tout à coup de phénomènes dont il ignorait la cause et la portée, il ne sut que se prosterner devant des forces mystérieuses pour les bénir ou les conjurer.

Telle est la tendance naturelle de l'esprit de l'homme à lier son existence aux phénomènes dont il est entouré, qu'il n'existe pas une peuplade, si barbare qu'on la puisse imaginer, qui ne croie au pouvoir favorable ou menaçant d'êtres supérieurs et invisibles dont elle suppose l'existence d'après ses craintes ou sa reconnaissance.

Avant que la science nous eût appris quelques-unes des lois qui régissent les corps répandus dans l'espace et jusqu'à un certain point leur nature, quoi de plus naturel que de les investir d'une volonté active dont leurs effets sensibles n'étaient que la manifestation ?

C'est ainsi que durent procéder les premiers hommes, et c'est ainsi sans doute qu'ils procédèrent. C'est l'admiration qui créa la divinité du soleil, des planètes et de tous les astres. Toutes les splendeurs du ciel, et bientôt leur influence bienfaisante joignit la reconnaissance à l'admiration, devinrent les agents actifs de tout ce qui existait de beau et de bien. Ce fut la source de la première idolâtrie qui se perpétua et s'étendit aux images plus rapprochées de l'homme. Elles ne devaient être que des emblèmes, et elles devinrent elles-mêmes des divinités, comme le feu, symbole primitif de la chaleur et de l'éclat du soleil. Le culte des astres, suivant Platon ¹, datait chez les Grecs d'un temps immémorial, et ce culte avait précédé tout autre. Hyde prétend en vain que les Perses n'ont vu dans le soleil et le feu que des images de Dieu. Les anciens s'accordent à les représenter comme adressant au feu une adoration directe. Cela est effectivement plus vraisemblable et se concilie mieux avec la nature de l'homme. Il semble qu'il éprouve le besoin invincible de rapprocher de lui les objets de son culte, comme si l'adoration trop métaphysique d'un pouvoir au-dessus de sa compréhension l'abandonnait sans

¹ Platon (Cratyle).

secours et sans protection à ses frayeurs et à sa faiblesse. Incapable de s'élever à l'idée de Dieu, il se fit des dieux à sa mesure, et de là l'introduction des images constellées, la divinisation des forces secondaires et le fétichisme grossier encore existant chez les peuples sauvages. L'admiration, en effet, ne fut pas la seule impression dont l'homme fût pénétré ; la terreur dérivée de phénomènes plus rapprochés de lui dut aussi multiplier davantage les hommages et les prières adressées aux forces redoutables par lesquelles il est plus directement menacé. N'est-ce pas pour ce motif que les sauvages font ce raisonnement : Si Dieu est bon, nous n'en devons rien craindre, nos vœux et nos hommages doivent s'adresser au diable que nous pourrions désarmer par nos prières ? C'est le même raisonnement qui fit des dieux de toutes les misères qui nous entourent et dont chacune obtint un culte, non pour l'honorer, mais pour la conjurer.

L'idolâtrie s'établit ainsi dans toutes les nations parce qu'elle avait son principe dans l'ignorance, d'une part, qui fut générale, et de l'autre dans la faiblesse du cœur humain qu'il est si difficile de vaincre. Faiblesse presque incurable, car, à des époques beaucoup plus avancées, ne sommes-nous pas encore soumis au besoin de recourir à cette protection de second ordre qui établit chez les païens le culte des dieux du foyer et qui n'est peut-être pas étrangère au maintien parmi nous des anges gardiens et des saints nos patrons et nos intercesseurs.

Ainsi ces premières influences, ces premières habitudes religieuses, prirent leur source dans les forces matérielles et dans les premiers objets qui s'offrirent à l'observation ; la première science fut le premier culte. Or, de l'imperfection même de la science naquit une idée plus générale que celle de l'isolement des forces partielles. Du culte particulier de chacun naquit la superstition plus étendue qui embrassa toutes les forces pour les unir dans la déification de l'universalité de la matière. Progrès inévitable qui transporta des forces à la substance qui les contenait, une adoration qui ne pouvait s'arrêter sur un phénomène sans y puiser le respect de sa cause immédiate et du théâtre où le phénomène s'était produit. L'idée de la matière une sous ses formes multiples ne se présente pas à l'esprit du

sauvage. C'est un premier degré de généralisation qui suppose déjà la communication des pensées et un certain progrès dans l'éducation sociale ; aussi cette transformation se rapporte-t-elle à un changement dans la vie des hommes. Au règne de la force individuelle, à la dispersion des hommes livrés à la chasse, et sans autre abri que les forêts ou les cavernes, succèdent les premières constructions nécessairement imparfaites. C'est la vie de la peuplade et aussi l'époque des sorciers et des devins, grossière représentation du prêtre des époques plus civilisées. Les forces partielles sont les pouvoirs ou les dieux, la matière universelle est la divinité suprême, et c'est ce qui survit dans les systèmes postérieurs et réellement philosophiques. Il est même remarquable que la philosophie grecque, dans ses premiers essais d'explication, ait procédé d'une manière analogue à la marche de l'esprit humain. C'est peut-être une confirmation assez puissante de la doctrine qui résulte de l'observation des traditions cosmogoniques et des faits analogues à ceux de la vie primitive encore existants de nos jours, que de voir la pensée humaine suivre précisément la même route qui fut celle de l'humanité primitive, lorsque cette pensée s'applique aux spéculations qui ont pour objet le monde extérieur, l'origine et le principe de l'univers. Tel fut Thalès de Milet, fondateur de l'école empirique. Il compta parmi ses successeurs Phérécyde de Scyros, qui à peu près vers le même temps que Pythagore, et même vingt ans avant lui, professe la métempsycose. Analogie marquée avec le développement primitif de l'esprit humain qui s'attacha à la même doctrine vers la fin de la seconde époque qui signale le progrès de l'humanité, époque qui, dans le tableau précédent, consacré aux générations, se distingue par l'avènement du principe panthéistique.

Cette conformité dans les procédés de l'esprit humain à des époques si différentes peut être considérée, si nous ne nous trompons, comme un gage de plus de la vérité des déductions qui se rattachent à la période cosmogonique.

Le panthéisme, où Dieu est tout, paraît donc pouvoir être divisé en deux phases dont la première sera le cosmisme proprement dit, ou le pancosmisme, suivant l'expression de M. Ma-

zure. Celle-ci est le naturalisme où le monde est tout. « Ces questions ont été agitées dans tous les sanctuaires, et le naturalisme est le point de départ de la pensée qui y a été développée. Avant tout document historique ou traditionnel, on est réduit pour le berceau inconnu de l'homme à l'induction philosophique qui découvre ou cherche à poser les lois de l'humanité. Plus tard, l'induction est aidée par les traditions et les légendes ¹. »

Nous le voyons pour cette question du naturalisme par un passage du Vishnou-Pourana dans lequel se montre un vague souvenir d'une religion en dehors du brahmanisme, une religion de la nature, qui semble avoir été professée par les habitants des campagnes et qui était peut-être un reste de l'ancien culte indigène, réfugié dans les lieux écartés parmi les tribus nomades, ou paganisme indien ².

CHAPITRE XV.

Le génie spéculatif des Orientaux qui, dans la sphère poétique et religieuse, s'est montré, à toutes les époques, ennemi de la simplicité des formes et de tout ce qui ressemble à l'esclavage de la pensée, ne permit pas sans doute une longue adoration de ces forces distinctes. De tout temps l'Orient a aimé à s'égarer dans les hautes et subtiles hypothèses appliquées à l'interprétation de l'univers. Il ne pouvait, sans manquer à une espèce de loi qui lui est particulière, s'arrêter dans la contemplation du monde visible sans s'élancer bientôt dans les mystères du monde

¹ M. Mazure. Nous nous rencontrons pour le cadre dans lequel nous plaçons l'exposé des trois termes de l'éducation religieuse de l'humanité avec un mémoire de M. Mazure. L'ordre qu'il y adopte a un rapport trop direct avec une partie de notre propre exposé pour que nous ne nous fassions pas un devoir de le remarquer. Ce mémoire est imprimé à la suite de la traduction, par M. Mazure, d'un ouvrage de Schlegel, sur les institutions des Indous. Nous n'osons pas en répéter le titre que notre mémoire ne nous rappelle pas exactement.

² M. Ampère, *Revue des Deux-Mondes*, 1840, t. 24, p. 503.

invisible pour y chercher des rapports entre les cieux et la terre, et entre les phénomènes dont l'un et l'autre sont le théâtre. Il ne pouvait reconnaître des phénomènes de succession et de dépendance, et s'immobiliser longtemps dans les personifications partielles de chacune des forces réelles ou supposées du monde. Il se sentait entraîné à les lier entre elles, à les étudier dans leurs rapports, et à les unir dans le lien de la substance unique. Là, fut le terme extrême du cosmisme. De la substance unique, embrassant les forces distinctes dans l'unité matérielle, sortait une généralisation puissante qui fournit la base d'un véritable idéalisme. La substance en général, une fois admise, les forces distinctes n'en étaient plus que la décomposition. Les termes ainsi renversés, la passivité de la matière conduisit naturellement à la conception d'une cause inconnue, principe de mouvement et d'activité dans l'ordre général. Telle fut la source du panthéisme. Il fut le renversement complet de l'ordre précédent qui, des forces partielles, avait conduit à l'unité de substance, tandis que celui-ci partit de l'unité de substance, soumise à une force mystérieuse, pour s'épanouir en manifestations partielles.

L'idée dominante des Orientaux consista, en effet, à admettre un premier principe, un générateur inconnu, source d'émanation pour toute chose. Ce générateur, le Parabrahma de l'Inde, se lassa de son immobilité ; il en sortit pour donner la vie aux puissances, aux dieux secondaires dont l'action devait être de communiquer la forme et le mouvement à l'univers ; cette impulsion donnée au monde, il rentra dans son repos.

Il est évident que du fétichisme, que de la substance unique l'homme ne pouvait franchir des espaces infranchissables à la raison et à l'imagination, et passer à la conception claire, complète d'un dieu immatériel, distinct de la nature, créateur de tout ce qui existe et qu'il aurait tiré du néant ; à l'idée chrétienne de Dieu, en un mot. C'est dans cette impossibilité d'effacer de la série des travaux de l'humanité, la graduation logique qui doit la conduire à l'idée pure du bien unique et séparé de la création, que le panthéisme trouve sa raison. L'esprit s'est élevé au-dessus des forces divinisées et de l'idée qui les ras-

semble dans l'unité indéfinie de la matière, ou de la substance unique, et a rencontré une unité plus haute. Frappé de la passivité des choses visibles, il ne peut méconnaître encore leur universalité, mais il l'idéalise et arrive à cette puissance suprême dont les choses matérielles, jusque-là inconnues dans leur source, sont les manifestations; à la cause première et mystérieuse dont les manifestations ne sont que l'ombre. Ce générateur inconnu se personnifie, ou prend une dénomination comme substance unique, et, voilé dans les profondeurs de son repos, se communique par les émanations variées qui sont ses qualités, les attributs de la substance universelle.

L'esprit a donc franchi la conception du tout matériel pour arriver à l'idéalité infinie dont les choses matérielles sont l'ombre. S'élever jusqu'à l'unité de substance, était déjà sortir de la matière; car la conception d'un tout est en dehors de l'expérience et des sens, puisqu'elle se lie à l'infini, et que l'infini est idéal. Le tout, en se généralisant, est devenu spirituel, et le cosmisme, ou le naturalisme matériel, est devenu le panthéisme idéal.

Ce passage de l'état primitif de l'humanité à la seconde période qui constitue ses progrès est reconnaissable, nous venons de le dire, dans quelques restes de populations anciennes. Mais il est marqué d'une manière explicite dans les plus anciens livres des Indous, dans les *vedas*, que les orthodoxes de l'Inde persistent à regarder comme révélés.

Chacun des *vedas* se divise en deux parties. La première établit le polythéisme et reproduit les formes ou préceptes relatifs à la religion pratique, aux devoirs de chaque caste. Cette circonstance suffit déjà pour nous montrer que cette religion polythéiste ne peut appartenir qu'à une époque déjà avancée du naturalisme primitif, puisque les distinctions hiérarchiques y existaient, et qu'elle se rattache étroitement aux croyances panthéistes qui les ont consacrées. Cette première partie des *vedas* s'appelle la *section des œuvres*.

On y invoque différentes divinités qui sont les éléments, les attributs des forces de la nature personnifiées; mais l'Être suprême n'y paraît pas, dit Colebrooke ¹.

¹ Colebrooke, *Asiatic Researches*, t. 7 et 8.

La seconde partie des *vedas* est la section de la science, ou la section théologique ; elle attache peu de prix aux œuvres qu'elle subordonne à la contemplation mystique, et proclame le panthéisme comme la science nouvelle dont l'enseignement et la conservation forment le privilège sacerdotal.

Nous nous tromperions beaucoup si ces deux phases de développement religieux ne répondaient pas, l'une, la section des œuvres, ou le naturalisme, aux trois premières générations signalées dans les cosmogonies de l'Asie occidentale ; l'autre, la section de la science aux générations 5, 6 et 7, où se développe et règne la hiérarchie sacerdotale ; la quatrième génération, intermédiaire entre ces deux périodes, restant comme transition entre le polythéisme de la première section des *vedas* et le panthéisme de la seconde. Elle figure comme époque du règne de la substance unique et matérielle, base de l'unité panthéistique. A elle commence la doctrine d'émanation qui devait consacrer, par la sanction religieuse, les privilèges hiérarchiques que la force ou l'adresse avaient créés et que la religion devait élever au-dessus des atteintes, comme elle le fit en réalité en vertu des privilèges divins conférés par l'émanation.

Nous avons signalé, à l'occasion de la première période, celle du naturalisme, l'analogie singulière qui se rencontre dans le développement des idées philosophiques à une époque assurément très-postérieure, et nous avons donné cette conformité des procédés de l'esprit comme une induction de plus en faveur de l'ordre qu'a suivi la pensée humaine. Cette espèce d'analogie ne nous fait pas défaut pour la seconde période ou le panthéisme. A Thalès de Milet, à Phérécyde de Scyros, que nous avons rapproché de Pythagore, succède Xénophane de Colophon, qui proclame que l'expérience n'est qu'une apparence, que l'essence de l'univers ne peut être connue que par l'esprit. En un mot, en philosophie, le panthéisme succède à l'empirisme, comme le même panthéisme avait succédé aux forces cosmiques devant lesquelles les hommes s'étaient prosternés.

Seulement l'immobilisation particulière aux cultes religieux et aux croyances a renfermé la pensée orientale dans des limites où les Indous se retrouvent encore. Il était de la nature de la

philosophie de ne point s'arrêter devant cette barrière où commençait la révolte contre les idées qui avaient pris le caractère de la foi. La philosophie grecque chercha l'origine des choses dans une idéalisation plus élevée et d'un autre ordre. Cette philosophie matérialiste encore combattit pourtant le matérialisme, en ce sens qu'elle cherchait une force distincte de la matière, et croyait la trouver dans la doctrine de l'intelligence, cause du monde, qu'Anaxagore enseigna à Athènes, et que divinisa Platon.

Nous ne voulons pas dire que dans l'Orient même la pensée immobilisée, comme le culte, s'interdit toute recherche ultérieure sur la nature de la cause première. Les spéculations des corps sacerdotaux cherchent, au contraire, à pénétrer dans le secret de la nature divine, mais ils le firent au sein d'une organisation sociale immobile et au profit d'une doctrine secrète transmise héréditairement, restant ainsi bien loin de la liberté de l'enseignement philosophique. Cette doctrine secrète se résume en formules et en rites, et donne naissance à des superstitions vers lesquelles l'esprit humain se laisse facilement entraîner. Parmi les Chaldéens, dit le prophète Daniel, on trouvait quatre espèces d'hommes voués à la science. Les uns s'appliquaient à la contemplation des choses divines et naturelles, d'autres se consacraient à l'étude et à l'observation des rites religieux ; puis venaient les astrologues, et enfin ceux qui se livraient à d'autres arts, à la magie, à la divination ¹.

C'était une conséquence de l'adoration des astres et du système d'émanation, que de croire à la sympathie qui existait entre les choses célestes et terrestres. Les Chaldéens accordaient à certaines étoiles d'annoncer, par leurs mouvements, les choses futures ; ils soumièrent cette science à des lois, certaines planètes furent favorables, les autres funestes. Leurs influences se rapportèrent aux empires, aux souverains, aux simples particuliers, aux devoirs, à la culture, au détournement des malheurs et des accidents. De si larges attributions donnaient aux interprètes de la science une action puissante, et en se constituant comme corps et

¹ T. Stanley. *Hist. philos. orientalis.*, p. 23

comme intermédiaires entre l'homme et les intelligences supérieures, ils s'attribuèrent naturellement tous les avantages sociaux qui devaient leur assurer l'autorité, le respect, et dérober le secret de leurs pratiques au vulgaire.

Avec de telles prétentions et de pareils intérêts, les interprètes du panthéisme oriental ne laissent plus, du moins en ce qui les concerne, les pratiques de l'adoration se déployer sur les montagnes et au sein des forêts. Le prêtre a besoin du sanctuaire où l'œil des profanes ne peut interroger les mystères, le temple est l'abri nécessaire du pouvoir sacerdotal.

Les progrès effectués par l'humanité, et qui se reproduisent dans l'ordre des générations de la seconde période, mettent à la disposition de ce mouvement des intelligences, l'instrument matériel qui leur correspond. C'est l'époque de la hiérarchie sociale et de l'établissement des sanctuaires ; c'est aussi l'époque de la pêche, de l'agriculture, de l'emploi du fer et des machines et du perfectionnement des constructions par le travail des métaux. Le second degré de civilisation religieuse et intellectuelle se lie donc naturellement au second degré de progrès industriel. Les hommes, plus rapprochés entre eux et soustraits par la vie des villes, ou du moins par l'union en nombreuses peuplades, aux vastes scènes de leur liberté sauvage, sentent se fortifier en eux cette tendance naturelle qui a produit les fétiches, et les pousse sans cesse à matérialiser leur culte. Dès lors il devient facile aux prêtres de tirer parti de cette disposition, de la systématiser, et pendant qu'ils abandonnent à la foule les images et de grossières représentations, ils conservent pour eux, ou pour les principaux d'entre eux et ceux qu'ils jugent dignes de l'initiation, les idées de spiritualité. Là est le germe des doctrines plus pures qui se dégageront des sanctuaires pour le progrès du genre humain. D'abord en sortiront des initiés réformateurs, comme Zoroastre et Moïse, et près d'eux, des amis de la science, de la philosophie, de la gnose, c'est le nom qu'on a donné à la reconnaissance ou à la recherche des vérités premières et éternelles. La controverse qui naît de la lutte des idées entre les réformateurs et les anciens interprètes du dogme donne une énergie nouvelle à la pensée, et les théories poussées à leur dernière

limite nous conduisent, comme les Indous, à l'absorption en Dieu, terme extrême de l'émanation, de l'expiation, du retour à la source du vrai, en un mot, de la doctrine panthéiste.

CHAPITRE XVI.

L'idée de la substance universelle n'a d'abord compris que le monde ; puis elle s'est transformée et est devenue l'esprit, l'intelligence suprême. Sous cette forme, elle a conservé l'unité de substance comme la source de toute émanation. C'est là proprement le panthéisme, et toutes les populations de l'Asie ont adopté cette doctrine. Nous la retrouvons, en effet, chez les Indous, les Chaldéens, chez les Arabes, chez les mages, et elle s'étend aux Égyptiens. La diversité des usages et des sectes n'en détruisait pas l'unité primitive : c'est donc partout le générateur inconnu, l'intelligence suprême ayant une fois imprimé le mouvement aux agents secondaires, aux forces matérielles, pour leur abandonner ensuite le gouvernement du monde et rentrer dans son repos. Cependant l'esprit de généralisation, qui avait idéalisé la substance universelle, ne pouvait reculer devant la matérialité des forces secondaires. La passivité de la substance universelle n'était que le résultat de la passivité des forces partielles ; et donner la pensée à l'ensemble, entraînait la nécessité de la donner également aux parties qui le constituaient, autant du moins qu'elles pouvaient se coordonner elles-mêmes, se combiner en force de même nature. Ainsi, après que l'esprit se fut reporté à la cause universelle, d'autres questions naquirent de cette généralisation : le fini et l'infini, l'esprit et la matière, le bien et le mal, et la lutte qui les oppose l'un à l'autre, apparurent comme des problèmes nécessairement dépendants de la cause première. C'est la difficulté de résoudre ces problèmes qui a fait sortir les hommes du panthéisme proprement dit, ou de l'unité absolue pour les jeter dans la dualité.

A proprement parler, le dualisme n'est qu'une forme nécessaire et pratique, une conséquence obligée du panthéisme. Le repos absolu dans la substance n'aurait pu être qu'un non-sens en présence de forces actives, si ces forces étaient restées égales entre elles et indépendantes. Le système d'émanation aurait offert une lacune, que la logique humaine ne pouvait consacrer, si les attributs immédiats de l'Être suprême n'avaient participé de sa nature. Or, rigoureusement le panthéisme mettait le bien et le mal également en Dieu. Les séparer n'était pas sans doute résoudre la difficulté, mais cette séparation et les phases que le dualisme a subies, montrent assez les efforts de l'homme pour échapper à une contradiction aussi palpable.

Le dualisme admet deux divinités livrées à des occupations contraires. De l'une viennent tous les biens, et de l'autre tous les maux. L'auteur du bien s'appelle Dieu, l'autre s'appelle le Démon ; le premier, *Oromaze* ; le second, *Ariman*. Sous un symbole pris des objets sensibles, l'un était la lumière, l'autre les ténèbres et l'ignorance. Entre les deux, les Perses plaçaient Mithra, et c'est pour cela qu'ils l'ont appelé Médiateur. Oromaze et Ariman sont perpétuellement en guerre. Oromaze créa six dieux : la Bienveillance, la Vérité, l'Équité, les trois autres sont la source de la sagesse, des richesses et de la volupté qui naît des actions honnêtes. Ariman en a créé d'autres en pareil nombre, qui n'ont d'autre but que de combattre les premiers. Ensuite Oromaze s'est éloigné du soleil aussi loin que le soleil l'est de la terre ; il orna le ciel d'étoiles, et il plaça l'une d'elles, Sirius, avant toutes les autres, comme pour les garder et les surveiller. De plus, il institua vingt-quatre dieux qu'il déposa dans un œuf. Un égal nombre de dieux créés par Ariman perça cet œuf, et de là vint que les maux se mêlèrent aux biens. Mais le temps viendra où toute cette influence funeste d'Ariman sera vaincue, et sur la terre, rendue à l'équité et à l'unité, il n'y aura plus qu'une même existence pour tous, une seule société de tous les hommes rendus au bonheur et parlant le même langage ¹.

Telle était l'idée que les Grecs se faisaient de la philosophie

¹ Plut., de *Isid. et Osirid.*

religieuse des Perses, et en général de la philosophie des Orientaux qui, nous venons de le dire, n'était séparée que par des rites et des usages sociaux, mais s'unissait dans une même pensée générale. Or, qu'est-ce que cette lutte du bien et du mal, et cette reconnaissance des forces diverses qui se disputent le monde ? Si le dualisme ne peut évidemment exister en Dieu, où sera sa source, si ce n'est dans l'homme même et dans les efforts, nécessairement soumis au degré de ses connaissances, qu'il fait pour se rendre compte des phénomènes qui le frappent ? Avant de nier le mal en Dieu, il faut reconnaître la bonté nécessaire de Dieu ; mais avant que les sages s'élèvent à cette conséquence, il faut que la pensée humaine se dégage de l'influence des impressions directes qui d'abord ont dû la déterminer, et qu'elle trouve dans une conception plus haute pourquoi le panthéisme a tort de mettre également en Dieu la source du mal et la source du bien ? Avant de parvenir à une conception unitaire, le dualisme, pour échapper, autant que l'intelligence humaine le permettait, au vice radical de placer le bien et le mal dans une même substance infinie, a séparé les deux objets de l'adoration absolue par lesquels l'humanité avait passé. L'homme lia l'idée du mal aux ténèbres et à la matière, l'idée du bien à la lumière et à l'intelligence. De la lutte visible ou intellectuelle de ces deux forces, le dualisme avait déduit la même lutte dans l'univers. A mesure que le progrès s'est effectué, l'homme s'est affranchi davantage de l'organisme et de ses influences pour vivre d'une vie supérieure. Il a franchi les bornes étroites de l'adoration des forces matérielles pour y superposer le Dieu générateur, source du mouvement et de la vie ; puis il a examiné cette donnée en elle-même, et de la généralisation intellectuelle il a passé aux émanations secondaires pour ne plus attribuer l'action directe du mal à la puissance inconnue ou mal définie, dans laquelle il n'osait placer la lutte égale de forces contraires se limitant mutuellement. L'effet ne pouvait se concevoir sans une cause, et l'impuissance humaine la relégua dans l'éternelle nuit avec le Dieu immobile qu'elle avait créé.

Cette conquête de l'intelligence fut le troisième degré de l'é-

ducation du genre humain, et son mouvement naturel d'ascension vers la véritable doctrine. Un pas de plus allait être fait dans le sein même de l'erreur profonde qui faisait la base du dualisme. Le vice radical d'un tel système consistait dans les deux infinis égaux et indépendants. La découverte de l'absurdité de cette erreur, où le progrès dans le dualisme, fut la destruction de l'égalité entre les deux principes. L'esprit humain arriva à cette conséquence, et proclama que la lumière finirait par l'emporter sur les ténèbres, le bien sur le mal, et dès lors le dualisme conclut à une morale pratique. Il commanda les œuvres et aboutit à l'activité morale, qui est vraiment la vie de l'humanité. Il établit un rapport entre l'homme et Dieu, et le sanctionna, quoique vaguement encore, par la prédominance future assurée au bien, et par conséquent à tout ce qui était fait en vue du bien.

L'imperfection de cette doctrine fut toujours de ne point admettre la création éclosée à la volonté de Dieu ; tel fut le progrès qu'effectua Moïse, et qu'après lui a consacré le christianisme en lui donnant une portée plus haute. Cependant c'était déjà un progrès que l'inégalité établie entre les deux principes, jadis égaux par leur égale émanation de *brahm*, de *kneph*, ou du *temps sans bornes* des Perses. C'était l'annonce du Dieu séparé de la création.

Ainsi chaque pas de l'homme a été un acheminement vers une doctrine plus pure. Son courage a été soutenu dans la lutte par le mérite de la victoire, car chaque degré conquis lui a assuré une part plus noble dans l'œuvre poursuivie par l'humanité, a éclairé d'une flamme nouvelle et toujours plus vive la route infinie que sa mission terrestre est de parcourir.

A cette troisième époque, nous rapporterons le mouvement social opéré dans les trois dernières générations, de la huitième à la dixième. Ici la dispersion des hommes, qui n'avait été qu'un véritable éparpillement, si l'on peut ainsi dire, prend le caractère plus étendu d'émigration en corps, et avec intention de fonder et de s'établir. Là se place la tradition commune du Juste sauvé, ou, pour parler d'une manière plus historique, du chef et du père, vers lequel convergent tous les sou-

venirs et qui absorbe en lui seul toutes les traditions. Les hommes qui l'ont suivi n'ont emporté que des idées assez vagues du passé traditionnel. Chaque peuple a ressenti les mêmes impressions, sous l'influence des mêmes souvenirs émanés d'une source commune. Il était simple que, dans leur émigration et l'isolement qui la suivit, les arts se perdissent, les connaissances acquises fussent oubliées ou dégénérassent; aussi c'est de là que tout recommença, c'est-à-dire de l'établissement des principales souches ou familles qui toutes ont donné à leur chef la qualification de juste, et l'ont désigné sous le nom significatif qui avait la même valeur chez tous, et rappelait l'idée de salut après une catastrophe dont la tradition ancienne était renouvelée à chaque pas par les images de la terre vide et désolée.

Nous continuerons ici l'analogie que nous avons déjà fait remarquer entre la marche de la philosophie grecque, ou, pour parler plus exactement, de la philosophie générale et le développement religieux de l'Orient. Aux opinions d'Anaxagore, qui faisait de l'intelligence la cause du monde; qui se livrait, comme ses devanciers et quelques-uns même de ceux qui l'ont suivi dans l'ordre des temps, tels que Leucippe et Démocrite, aux spéculations dirigées sur le monde extérieur, l'origine et le principe de l'univers, succède l'enseignement de Socrate. Celui-ci comprit que la préoccupation qui avait entraîné les philosophes à la poursuite de l'essence des choses n'aboutissait à aucune connaissance pratique. Pour donner à la philosophie toute l'utilité dont il la jugeait susceptible, il la dirigea sur la morale et la connaissance de l'homme.

Ainsi, sans détruire l'esprit de recherches et de spéculations cosmogoniques qui ne sauraient disparaître de la philosophie, parce qu'elles appartiennent à la nature même et à la constitution intellectuelle de l'homme, il fraya une route nouvelle et plus utile à l'esprit humain dans un but tout à fait analogue à la réforme qui avait eu lieu dans la doctrine du dualisme et qui avait assuré la victoire définitive du bien sur le mal. Des deux côtés, après les efforts pour combiner l'essence des choses, on était arrivé; d'une manière indirecte, il est vrai, en Orient, mais

on était arrivé même là, par voie de conséquence à la morale pratique. L'homme avait pris sa place au milieu de ces combinaisons jusque-là dédaigneuses qui l'avaient à peine compté dans la création immense dont on tentait l'interprétation.

CHAPITRE XVII.

Il semble au premier coup d'œil que l'analogie que nous cherchons à faire ressortir dans la marche constante de l'esprit ne puisse aboutir qu'à reconnaître des époques successives, identiques dans leur développement, et à enfermer l'homme dans un cercle fatalement tracé autour de lui. Telle est effectivement la conclusion, ou plutôt l'affirmation irréfléchie à laquelle s'arrêtent beaucoup d'esprits ennemis du progrès qu'ils s'obstinent à ne pas reconnaître, sinon dans les choses matérielles, au moins comme doctrine applicable à l'homme moral et intellectuel. En poussant leurs principes aux dernières conséquences, entre l'homme primitif et la civilisation contemporaine il n'y aurait pas la moindre différence à faire. Pourtant on pourrait leur opposer un simple raisonnement tout à fait direct et pris dans leur affirmation même. L'homme est toujours et partout le même, disent-ils : oui, sans doute, dans sa constitution et le principe de ses facultés, mais non dans l'usage qu'il a appris à en faire. Entre l'homme primitif qui ne pouvait rien conclure, puisqu'il ne savait rien, et la conclusion que vous posez parce que vous prétendez parler au nom de l'expérience, il y a pour différence votre affirmation même faite au nom de l'expérience et tous les efforts intellectuels qu'elle atteste. Pour oser affirmer que l'homme parcourt un cercle fatal, il faut des centaines de siècles d'étude et plus d'un cercle parcouru.

Ce qui est vrai, c'est que le travail de l'esprit humain prend toujours les mêmes formes extérieures. Il passe de l'observation des phénomènes à leur coordination, il discute et modifie cette coordination par le contrôle et l'examen de ces phénomènes, puis il s'adresse à l'homme même lorsqu'il en a déduit une loi

incontestée ou un dogme. Cela est aussi vrai dans l'ordre des déductions philosophiques et religieuses que dans le domaine des sciences exactes.

L'immobilité du genre humain n'est donc que l'identité de ses procédés d'investigation, et une application très-sommaire aux diverses périodes de l'éducation humaine le prouvera. Nous insisterons peu, parce que c'est à nos yeux nier l'évidence que de s'inscrire contre le progrès, et que d'ailleurs nous avons eu l'occasion de revenir mainte fois sur cette question.

Nous nous bornerons à récapituler les observations précédentes.

Aussi loin que nous puissions remonter dans nos origines et les poursuivre dans les colonies qui ont donné naissance aux grands empires de l'Orient, nous trouvons la doctrine des deux principes émanés d'un générateur qui leur abandonne le gouvernement du monde. Nous sommes en droit d'en conclure que cette doctrine était l'opinion dominante aux lieux d'où ces colonies sont sorties et au sein des peuplades émigrantes elles-mêmes. Ainsi, pendant la période que les livres saints désignent au commencement par Adam et à la fin par Noé, et qui pour nous est comprise entre l'appel de l'homme à la responsabilité morale et la fondation primitive des empires sous des chefs respectivement investis des qualités prêtées par la Bible au seul Noé, l'humanité passe par trois états intellectuels et religieux évidemment progressifs : le cosmisme, le panthéisme, le dualisme. Mais sur quelle base ce progrès s'est-il effectué ? sur la manifestation nécessairement imprévue, puisque tout était nouveau, des phénomènes ; et sur la manifestation, nécessairement augmentée aussi par les éléments nouveaux de raisonnement, de la puissance intellectuelle de l'homme.

Ainsi et uniquement, développement par suite de l'observation successive et sans précédents pour premier terme et pour point de départ.

Après Noé, et entre lui et la vocation d'Abraham, seconde époque biblique, l'humanité retombe dans l'idolâtrie ; en d'autres termes, le système oriental de dualisme et les superstitions sabaites qui s'y rattachent, l'adoration du feu, des astres et des

forces émanées prévalent jusqu'à ce que la doctrine du Dieu unique apparaisse par Abraham. Suivant nous, entre l'établissement des colonies et ce même Abraham, car nous l'adoptons entièrement comme personnage réel et historique, et nous n'avons aucune raison de contester en lui la première invocation au Dieu unique et créateur, à cette période, disons-nous, le dualisme perd d'abord son caractère. Il est attaqué dans l'égalité combattue des deux principes, puis il est renversé entièrement dans la proclamation du dieu actif, éternel et créateur. Cette dernière doctrine s'établit, non chez un peuple, mais dans une famille, c'est-à-dire que l'histoire n'en nommant qu'une, la pensée des sages échappés aux superstitions du dualisme se personnifie en Abraham.

Ainsi, dualisme, étude du monde constitué d'après la doctrine dualiste, et substitution du principe divin unitaire non pas encore dans une aggrégation sociale, mais dans la pensée de certains sages, et probablement jusqu'au sein des sanctuaires d'où sortit Moïse pour en faire l'application ; telle est la série logique. C'est toujours progrès, mais le point de départ est différent. C'était d'abord la nature inconnue, c'est maintenant le monde social organisé d'après des croyances. Cet état se perpétue parce que le progrès ne s'effectue pas seulement par l'avancement des idées, mais par leur répartition. Quand le temps en fut venu, Moïse transporta dans un peuple ce qui n'avait été que le patrimoine de quelques-uns, car nous n'exceptons pas la descendance d'Abraham de l'idolâtrie commune. Devenue nombreuse, établie en Syrie et en Égypte, elle partagea les croyances générales.

Maintenant nous objectera-t-on que la philosophie grecque a recommencé pour ainsi dire *ab ovo* tout ce travail de l'esprit humain ? Nous acceptons l'objection, et nous répondons : La Grèce et ses colonies n'ont pas été peuplées par des hommes civilisés venus de l'Orient, mais par des barbares qui, suivant le chemin de ce qu'on appela depuis la Thrace et peut-être aussi le littoral de l'Asie mineure, n'ont apporté dans les contrées qu'ils occupèrent que ce qu'ils avaient pu conserver du cosmisme des temps primitifs. Dès lors tout fut à recommencer pour eux. Mais comme les colonies de l'Orient vinrent s'unir à eux, leurs pro-

grès furent bien autrement rapides que ceux de leurs devanciers. De l'étude des forces cosmiques à la morale de Socrate il ne s'écoula qu'à peu près cent cinquante ans. Mais comme le contact de la Grèce avec l'Orient n'eut lieu que par des populations polythéistes, l'étude du monde et de ses lois ne put s'effectuer que sur la base païenne dans laquelle la philosophie plus pure d'un petit nombre de sages de l'Orient n'avait pas pénétré. Nous en trouverions au besoin la preuve dans les voyages des philosophes grecs, qui sentirent le besoin de s'instruire des sciences de l'Orient qui leur étaient restées inconnues. Ajoutons seulement, pour prévenir une nouvelle objection, que les colonies qui apportèrent, dit-on, la civilisation à la Grèce sont, qu'on douteuses dans leur origine, ou polythéistes dans leur religion. Si l'on cite Inachus, Cécrops, Danaüs, ce ne sont que des noms qui ne couvrent aucune doctrine, car on n'a pas dit qu'ils appartenissent à la caste sacerdotale, et, là seulement, les opinions unitaires de l'Orient auraient pu se faire jour. Pour Inachus c'est presque comme un contemporain d'Abraham qu'il faut le citer ; quant aux deux autres, ce sont des exilés guerriers qui auraient plutôt apporté la haine du pouvoir sacerdotal que le secret de ses doctrines.

La philosophie grecque avait donc à faire son éducation en prenant pour base l'empirisme de Thalès ; elle fut prompte, parce qu'elle trouva des secours en Orient et qu'elle s'appuya sur la masse des connaissances acquises pour étendre et hâter cette grande entreprise. Pendant le millier d'années qui s'écoula entre Moïse et Thalès, la Grèce et l'Orient n'eurent, pour ainsi dire, aucun des rapports qui, une fois établis devinrent en peu de temps si nombreux ; et cela explique pourquoi la philosophie grecque, si lente à naître, fut si prompte à se développer. Le point de vue général du progrès est donc ici justifié par l'accession de peuples nouveaux à l'éducation générale et par l'activité féconde de ces peuples nouveaux qui, bien différents des mystérieux Orientaux, ouvrirent à tous leurs écoles pour remplacer les sanctuaires, et firent un enseignement public des doctrines cachées ailleurs dans les temples.

CHAPITRE XVIII.

L'étude du développement religieux et philosophique des peuples de l'Orient nous conduit donc au même résultat que l'acquisition successive des arts dans le tableau des générations. Ce sont deux ordres de considérations qui s'appuient bien loin de se contredire, et ils montrent également l'ordre immuable et progressif qui préside à l'œuvre universelle. Le développement continu de la pensée dans l'intelligence plus élevée de la création, et la science que nous appellerons des corps pour la distinguer de la science spéculative s'unissent donc par des rapports généraux et concourent, chacun selon sa nature, à augmenter la sphère de l'activité humaine. Ainsi l'homme reproduit pour ainsi dire, en la devinant, l'œuvre de Dieu. Il est poète et créateur à son tour; car manifester le Créateur, c'est, en quelque sorte, produire et créer comme lui. Mais l'Etre fini reconnaît sans la voir la limite qu'il ne saurait atteindre. Son sort est de marcher sans cesse du sein des ténèbres qui ont enveloppé son berceau vers la lumière sans bornes. L'infini les sépare, mais dans ce champ illimité de la conquête, si la victoire absolue est impossible, la défaite, c'est-à-dire le retour à la barbarie et aux ténèbres, l'est plus encore. La science et la philosophie ajoutent chaque jour au domaine agrandi par les siècles. Tout se transforme, mais rien ne se perd; le passé conquis fournit des armes pour la conquête à venir. L'homme, seul entre les êtres, appelé à concevoir la magnificence de la lutte, la poursuit à travers les siècles. Récompensé par l'extension de son être, il devient chaque jour une portion plus considérable de l'immensité de la création, et malgré l'inconnu où reste voilée sa récompense dernière, il en pressent la gloire par la grandeur du combat.

LIVRE QUATRIÈME.

ESQUISSE D'UNE INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE, OU
DÉDUCTIONS TIRÉES DES LIVRES PRÉCÉDENTS ET PRÉSEN-
TÉES SOUS LA FORME HISTORIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Nous sommes parvenus, par l'examen successif et détaillé des dix générations sémitiques, et par l'enchaînement logique des croyances religieuses ou des opinions philosophiques, à l'époque de la fondation des colonies primitives. C'est après cette époque, la même au fond dans les souvenirs de tous les peuples, mais variée par des différences de récit, que les livres sacrés placent le déluge. Ils le placent après un long développement de l'humanité, et le font suivre par une dispersion nouvelle sous les enfants de Noé. Nous ajoutons nouvelle, quoique la Genèse ne dise point expressément que les hommes, avant le déluge, se fussent séparés et qu'elle se borne à constater qu'ils s'étaient multipliés sur la terre. La première dispersion n'est pas un fait ou un enchaînement de faits qui aient pu se produire seulement après la catastrophe dont les livres saints nous ont donné le tableau. L'universalité du déluge aurait été inutile, s'il n'avait dû saisir sur des points très-multipliés, et simultanément, les hommes dont il devait punir les crimes. La tradition diluvienne suppose donc ce que les sciences naturelles ne nous permettent pas de croire. Il y a inutilité d'un déluge universel, dans le cas de la concentration des hommes, et incompatibilité entre la dispersion, l'universalité et l'absence de témoignages diluviens qui se rapportent à l'homme. Sans nous arrêter à ce cataclysme, non-seulement universel, mais simultané, dont la science a tant de fois démontré l'impossibilité dans ces conditions, nous avons

fait pressentir le double intérêt politique et sacré, qui avait pu transformer en une catastrophe générale la tradition d'un déluge partiel. Un tel événement, prodigieux encore, même dans les limites que nous lui donnons, dut paraître universel à chaque groupe isolé des autres par des intervalles immenses, et par les déchirements qui avaient modifié profondément les rivages et l'intérieur des terres. La tradition d'une catastrophe admise comme universelle, mais indécise quant à l'époque, se changea en une narration positive, intercalée dans un récit dont l'ensemble recevait l'autorité du dogme. L'orthodoxie y rattacha l'ère nouvelle de l'humanité et le début des grands empires de l'Asie. Nous avons en conséquence fait remarquer comme possible, et même comme probable, que la tradition d'une destruction générale dont les débris reproduisent tout un monde perdu, tout, excepté l'homme qu'elle devait atteindre, fut une tradition altérée. Nous y avons reconnu l'exposition habilement disposée d'un fait qui résumait à la fois, et les doctrines de l'expiation ancienne et la démonstration d'une fraternité plus récente qui rattachait toutes les origines à une famille. Nous avons pensé que plusieurs traditions semblables accusaient, par leur similitude et leur universalité, l'influence d'une même tradition primitive et les mêmes impressions. En résumé, l'ensemble de tout le travail qui précède nous a conduit à reconnaître une série de faits qui, dégagés de leur forme mythique, s'enchaînent dans l'ordre suivant :

- L'état sauvage, pendant lequel l'humanité n'existait pas encore, parce que l'intelligence et la moralité qui la constituent véritablement ne se sont pas encore manifestées. Au sein de cette barbarie, soit comme produit d'une lente amélioration, soit par une explosion soudaine, si par impuissance de retrouver les traces du progrès, on adopte l'un ou l'autre des deux systèmes d'explication par lesquels on a voulu rendre compte du phénomène de la pensée, au sein de cette barbarie, disons-nous, apparaît l'homme moral. Le premier phénomène d'ordre social qui puisse être retrouvé à cette époque, c'est la division en deux classes, les hommes et les dieux, et par ces derniers on doit entendre, les dominateurs les plus habiles, ou cette race privilégiée et di-

vine qui serait venue expier dans des corps mortels une faute inconnue : c'est là le système oriental et gnostique dont la révélation orthodoxe a voulu renverser l'erreur. L'état social qui domine à cette première époque, à laquelle correspond l'adoration des forces cosmiques, est ébranlé par la révolte des géants qui se fortifient sur les montagnes et combattent la domination des enfants des dieux, dont ils ambitionnent les privilèges. De la lutte introduite par ces chefs, de l'esclavage des vaincus, ou de la révolte contre ces dominations violentes, résultent de nouveaux éléments sociaux qui vont transformer en une hiérarchie compliquée, la division simple, qui ne reconnaissait que les hommes et les enfants des dieux. Parmi les vaincus, ceux qui veulent échapper à la domination et à l'esclavage, émigrent et vont chercher des terres nouvelles, où ils portent la seule condition sociale qu'ils connaissent, c'est-à-dire, l'égalité sous des chefs, comme dans la société primitive dont ils se séparent.

Tels sont, en effet, les caractères des races jaune et noire, que leur infériorité désigne, plus particulièrement, comme ayant dû subir le joug auquel quelques-uns auraient voulu ou su se soustraire.

L'émigration des deux races, que Cuvier considère comme séparées avant l'époque où aurait eu lieu la catastrophe diluvienne; la nécessité de faire précéder l'établissement des colonies fixes, par cette même catastrophe qui n'a point atteint l'homme, circonscrit l'époque, d'ailleurs indéfinie, où elle aurait eu lieu au commencement de la période, que nous présentons comme la seconde, dans l'ordre du développement religieux; c'est-à-dire de la quatrième à la septième génération, où s'établit la hiérarchie amenée par la lutte guerrière dont la quatrième génération conserve le témoignage.

Après que les ravages causés par cette catastrophe partielle eurent perdu de leur intensité, les sociétés qui se seront accrues sur les terres hautes de l'Asie, et se seront répandues dans les différentes directions où les traditions déclarent que les envahissements des eaux se sont arrêtés, poursuivent l'œuvre de population qu'appelle le progrès naturel de l'humanité. Les colonies se

propagent par des routes différentes de celle qu'aura pu suivre la première migration des races.

Ainsi la première époque se termine à la migration des races; la seconde à la fondation du système social hiérarchique. Elle est témoin, dès son début, d'une grande catastrophe qui isole pour longtemps les races précédemment séparées; la troisième est consacrée à la fondation des colonies de la race blanche asiatique, chacune sous un chef chargé du dépôt des souvenirs précédents. Ce chef, investi du caractère de père, qui dans l'Orient a toujours accompagné l'autorité, devient, sous l'influence traditionnelle de la catastrophe diluvienne, renouvelée par le tableau de la terre, le juste sauvé, dont la mission divine est de peupler ce monde dont il est devenu le seul héritier. ¶

Ici nous pourrions considérer comme terminée la tâche que nous nous étions proposée. En effet, les livres sacrés et les anciennes histoires des peuples ont la prétention de remonter jusqu'à cette époque. Cette prétention, ils ne la justifient pas sans doute avec une autorité, que nous puissions dire véritablement historique. Cependant ils apportent dans leurs récits un certain ensemble, une certaine suite qui, bien que contestables dans leur obscurité (les commentaires sur le dixième chapitre de la Genèse en sont la preuve), n'en sont pas moins restés le fondement et le premier terme de tout développement historique. Tantôt ce sont les faits qui manquent absolument, tantôt ils sont enveloppés de doutes; absents ou incomplets, ils jettent sur les premiers temps de l'histoire une incertitude que nous n'avons pas la prétention de faire disparaître, mais dans laquelle nous avons cherché à tracer notre route. Nous avons essayé de suppléer les faits absents, antérieurs aux faits seulement douteux.

La critique des faits supposés ou contestables appartient à un autre ordre de travaux et de recherches. Un grand nombre d'érudits s'est livré à cette étude. L'archéologie, réduite aux faits de détail, serait une science de pure curiosité si on l'isolait de ses conséquences. C'est en l'utilisant comme base des études historiques anciennes, c'est en cherchant à grouper systématiquement les découvertes qu'elle poursuit avec une patience et

une sagacité si rares, qu'on peut lui donner toute sa valeur historique. Il lui arrivera souvent d'ébranler, de détruire les systèmes que ses conquêtes ont inspirés ; mais ces essais d'une coordination, que peut-être elle dira prématurée, sont un aliment pour elle même. C'est tout ce que nous osons prétendre en essayant de présenter des résultats, lorsqu'elle poursuit tous les jours des faits nouveaux. L'état de la science le permet, suivant nous, et cette pensée nous a inspiré tout ce travail.

Cependant nous avons cru qu'il ne serait pas aussi complet qu'il peut l'être dans son imperfection nécessaire, si nous ne tentions pas, pour aider l'esprit à reconnaître la chaîne des discussions que nous avons présentées, de systématiser, non avec les prétentions d'un récit historique, mais d'un enchaînement sommaire des faits précédemment rapportés, les conclusions qui résultent pour nous des diverses recherches auxquelles nous nous sommes livrés. Après avoir remarqué, qu'entre les prémisses et les conclusions traditionnelles, certains faits avaient dû se passer conformément à un plan général de développement dont nous n'avons présenté que la série logique, il nous a semblé que nous avions contracté l'obligation de dire, autant du moins qu'il était en nous, comment ce développement avait pu s'exécuter matériellement, ou, pour parler avec plus de modestie, comment nous concevions ce développement.

Nous n'oserons pas dire assurément, car il serait trop facile de faire justice de prétentions que nous serions les premiers à condamner dans les autres, qu'il nous soit permis de tirer de ces recherches un corps de doctrine, et que nous ayons résolu le problème fondamental de l'histoire. Pour prévenir tout reproche et toute incertitude à cet égard, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de poser la limite à laquelle nous devons nous borner. Nous croyons donc avoir fait appel à assez de faits, les avoir entourés d'assez de raisonnements, pour être sorti du champ des hypothèses pures, et, si nous ne nous croyons pas sur un terrain inébranlable, nous avons l'espoir d'être aussi loin des suppositions gratuites que des affirmations téméraires.

CHAPITRE II.

Rien dans le monde ne parvient à prendre sa forme complète et définitive ; rien ne revêt le caractère qui lui imprime la vie et la durée, sans qu'une lente élaboration en ait successivement créé toutes les parties, coordonné les détails, perfectionné l'ensemble. C'est méconnaître la marche constante de l'esprit humain, en nier l'histoire, que d'imaginer une société qui serait sortie toute faite des mains du Créateur, ou de supposer un homme pourvu, par une grâce toute spéciale, de connaissances qui ne peuvent être que le prix de l'observation et du travail. Conclure, de ce que les renseignements nous manquent sur les premiers pas de l'homme et des sociétés, que l'éducation de l'homme n'a pas été faite, que l'éducation sociale fut inutile, c'est conclure la fin sans les moyens, l'effet sans la cause, et rien ne peut autoriser notre ignorance à se cacher derrière des miracles. Nous n'avons pas plus le droit de présenter l'homme enrichi de dons communiqués d'une manière surnaturelle, que celui de nier maintenant la laborieuse éducation qui nous est nécessaire. Une société toute faite, à quelque simplicité qu'on la réduise d'ailleurs, mais que l'on ne saurait concevoir sans ses conditions morales, hiérarchiques, civiles ; une telle société, dirons-nous, n'offre à l'esprit qu'une impossibilité et un non-sens, si nous ne lui accordons pas ses précédents nécessaires. Non-seulement il n'y a pas de raison pour que les tentatives si pénibles, si longues, qui ont signalé l'enfance des sociétés grecques et romaines ne se soient pas produites à la première origine, mais il y en a une péremptoire pour que cela ait eu lieu, et même avec plus de difficultés, car l'exemple manquait, et l'enseignement extérieur n'existait pas. La première société n'a pu agir que sur elle-même et par elle-même. Or, toute organisation nationale a eu ses premières tentatives, comme toute vie a eu son enfance, et la maturité n'est telle qu'à la condition de la conquête laborieuse et successive qui fait sa force et son harmonie. Supposez à un enfant l'extérieur d'un homme, l'imbécillité de l'enfance n'en existera pas moins. Ainsi la première société,

quelle qu'elle soit, n'aurait pas réuni toutes les conditions nécessaires à son existence, si elle ne les avait pas puisées en elle-même et successivement développées. Les lui donner ne serait pas un avantage pour elle, si l'on n'y joignait en même temps l'habileté pratique, qui ne peut être que le fruit d'une action prolongée ; or, la pratique ne se supplée pas, par cela seul qu'une première société a réuni les avantages et la force qui ne peuvent être empruntés qu'aux usages, aux traditions ; elle a grandi comme les sociétés postérieures l'ont fait, et plus péniblement qu'elles.

Qu'on nous permette une analogie ; nous la tirerons à dessein d'un ordre de faits bien différent, notre pensée n'en ressortira que mieux et avec plus d'étendue. Nous l'empruntons à une réflexion de M. Patin, sur la formation successive de la tragédie grecque. Ce qu'il dit à l'occasion du théâtre semble fait pour notre thèse, tant l'application est exacte. Nous y puisons une nouvelle preuve de l'unité des procédés de l'esprit humain, par conséquent de la légitimité de nos conclusions, également applicables partout, puisqu'elles le sont dans des cas si différents.

« A la distance où nous sommes aujourd'hui de ces premiers jours du théâtre antique, il nous semble que la tragédie est sortie tout armée du génie d'Eschyle. Il n'en est rien pourtant ; ces statues immortelles qu'il nous a laissées n'ont pas été fondues d'un seul jet, par un premier et heureux effort de l'art ; ce que nous appelons son œuvre est l'œuvre du temps, d'une longue et patiente recherche, d'essais successifs et multipliés : mais ces essais ont péri, il en reste à peine le souvenir ; nous savons seulement qu'il y eut autrefois un Thespis, un Chérilus, un Pratinas, un Phrynicus qui travaillèrent tour à tour à former le grand Eschyle ¹. »

Oublions pour un moment qu'il s'agit ici de l'art dramatique, et substituons au mot théâtre le monde et l'humanité, le tableau s'appliquera exactement.

Nous marchons vers l'infini inaccessible à la pensée, et nous

¹ *Etudes sur les tragiques grecs*, t. 1^{er}, p. 16-17.

partons de l'inconnu dont les profondeurs ne peuvent être sondées. Entre ces deux mystères existe une différence très-réelle. L'avenir n'a d'autre limite que les facultés mêmes de l'être et se perd dans l'infini que le progrès, qui ne s'arrête jamais, poursuit sans pouvoir le comprendre. Le passé, quoique sa première origine ne puisse être retrouvée et décrite, s'arrête pourtant à un terme que la raison peut concevoir. On conçoit une première manifestation de la forme, on la comprend dans son état le plus imparfait quoiqu'on n'en puisse faire le tableau. Tout ce qui existe, en un mot, peut être dépouillé par la pensée de la vie, du mouvement et de la forme. Ainsi l'esprit humain conçoit un premier terme nécessaire, mais il n'a pas d'idée d'un dernier terme, puisque cela implique avec l'infini dont le sentiment est en nous et ne peut être effacé.

Pour nous le monde phénoménal, comme les facultés de l'homme et les institutions sociales, a donc pu commencer, quoique la nuit règne sur ce commencement; et c'est là ce que les traditions cosmogoniques nous apprennent en essayant d'y projeter la lumière. La science et la philosophie analysent ces flambeaux cosmogoniques et reconnaissent, en cherchant à le sonder de concert, l'état primitif et la première manifestation de l'activité dans la création.

Ce point de départ indescriptible, mais nécessaire, a son développement dans le temps. Tout se conserve et s'améliore en se transformant, c'est la loi générale, et on ne conçoit pas plus l'exception pour l'homme et la société que pour toutes les autres forces qui se sont produites dans l'univers. Or, cette loi veut qu'aucune partie de la création n'ait été faite de premier jet. Tout ce qui existe, sous quelque forme que l'esprit puisse le saisir, a eu ses rudiments, son développement, et il ne saurait y avoir eu, si nous osons nous croire en droit de le dire, d'exception pour l'esprit humain. C'est par des progrès lents et successifs qu'il procède, sa loi actuelle a été logiquement sa loi dans le passé. La société n'est pas sortie tout armée des mains du créateur; la tradition du genre humain l'atteste, le raisonnement et les faits s'accordent. La barbarie des temps où se sont faits les premiers efforts en a effacé le souvenir, mais la statue

immortelle, comme le dit, avec autant de vérité que de précision, le savant et ingénieux auteur des études sur les tragiques grecs, n'a pas été fondue d'un seul jet. S'il n'a pas fallu moins que ces essais réitérés pour amener le noble enfantement de la tragédie grecque, s'il est d'ailleurs aussi vrai de le dire de toute œuvre humaine, pourquoi rêver que l'œuvre collective, l'union de toutes ces œuvres et de tous ces progrès, la société religieuse, enfin, soit sortie tout armée de la volonté divine, et que l'ensemble reconnaisse d'autres lois que les détails ? Pourquoi recourir à un miracle afin d'en expliquer un autre ?

CHAPITRE III.

Existe-t-il sur la terre un point central dont on puisse dire qu'il fut, de préférence à tout autre, le séjour primitif destiné à l'homme ? Peut-on dire d'une manière plus générale qu'il existe un lieu qui ait pu être la patrie des végétaux, des animaux, comme il l'aurait été de l'homme en ses différentes races ou variétés ? De nombreuses objections peuvent être faites, nous le savons, aux systèmes qui ont été imaginés d'après cette donnée, et elles l'ont été. Mais qui pourrait prétendre à trouver sur ces questions des démonstrations absolues ? Le système opposé, celui qui disséminerait les races comme les productions naturelles dans leurs variétés, n'est pas soumis à de moindres objections, il l'est à de plus graves encore. La question se présente donc aussi entière qu'elle le fut à toute autre époque, et le droit de l'aborder survit à toutes les recherches comme à toutes les critiques.

Toute chose occupe sur la terre la place que lui assigne sa condition physique et la dépendance nécessaire où elle est des causes qui la constituent, la conservent, ou la modifient d'après les lois qui lui sont particulières. Des cas d'anomalie ne détruisent pas la proposition dans sa généralité ; nous pouvons dire que s'il est vrai que certaines espèces de plantes et d'animaux sont particulières à certains climats, il ne l'est pas moins que la majorité des végétaux utiles, des animaux qui ont été appro-

priés aux besoins de l'homme, doit se retrouver au point central où l'homme a eu sa première patrie, si la création unitaire est un fait véritable. Or, sur trois races d'hommes, deux au moins se rattachent incontestablement au point que nous avons jusqu'ici reconnu comme le séjour primitif de l'espèce ; ce sont les races blanche ou caucasienne et jaune ou mongolienne et altaïque. La troisième, la race nègre, peut, suivant des observations traditionnelles et de géographie physique très-acceptables, y être ramenée. Pour la race rouge de l'Amérique, outre les considérations physiologiques qui paraissent la rattacher aux autres races, d'autres considérations tirées des usages, des langues et de la position respective des continents asiatique et américain, autorisent le même rapprochement. Le temps lèvera, on est en droit de l'espérer, les doutes qui peuvent exister encore légitimement à cet égard. Nous ignorons si dans son émigration la race américaine a pénétré d'abord sur son domaine actuel par le détroit de Béring, ou si des communications maritimes suivies ou accidentelles avec le continent de l'Asie ont existé dans un temps qui nous est inconnu. Peut-être faut-il combiner ces deux causes successives : la première migration aurait eu lieu dans cette hypothèse par le nord-est de l'Asie, et l'ébauche de civilisation trouvée par les conquérants européens serait un reste des traditions altérées par le temps qu'aurait apportées la race qui avait civilisé la Chine et les îles du Japon.

Quoi qu'il en puisse être, il résulte toujours du rapport entre les êtres, les conditions de leur existence et le lieu qu'ils habitent, que l'homme, au moment où il prit place sur cette terre qu'il devait modifier de tant de manières, mais qui n'obéissait encore qu'à ses propres lois, dut trouver son séjour disposé non-seulement pour le recevoir, mais pour lui fournir tout ce qui devait satisfaire à ses besoins plus nombreux, soutenir sa faiblesse plus grande, faciliter son avenir si différent de celui de tous les autres êtres animés. Cela fut ainsi incontestablement, puisque l'homme existe et qu'il est chargé de pourvoir, par lui-même et à l'aide des productions naturelles, à sa conservation.

Ce premier lieu fut donc celui où un climat moins hostile et

des secours plus nombreux réunissaient les avantages divers et nécessaires au développement et d'abord au maintien de l'espèce. Cela ne veut pas dire que tout s'offrit à l'homme sans travail. Rien alors n'eût stimulé son activité et l'activité, c'est la vie même ; cela signifie seulement que, sans s'arrêter aux rêves d'un fabuleux âge d'or ou d'un paradis terrestre resté inconnu, l'homme prit naissance en un lieu où son développement et sa conservation étaient possibles, où une nature féconde et facile laissait recueillir ses dons sans un travail impossible à l'être ignorant et faible qui devait apprendre à se suffire avant de propager sa race sous tous les climats.

Ainsi, par cela seul que l'homme est né nu, il a dû voir le jour sous un climat tempéré ; parce qu'il est né désarmé, il n'a pas été entouré d'ennemis ; parce qu'il est né sous force actuellement et immédiatement applicable, il a été entouré de secours qui n'exigeaient rien de ce que le temps seul et l'observation pouvaient lui apprendre. C'est aussi parce qu'il est né en cet état que ne pouvant rien devoir qu'à lui-même et à l'intelligence qui lui fait approprier tout à ses besoins, il a pu proportionner plus tard l'emploi de ses ressources aux exigences de tous les lieux, et vivre sous tous les climats.

Voilà ce que l'observation nous apprend, et ce qui explique à la fois et la nécessité d'un premier séjour approprié à l'impuissance de l'homme, et la facilité qu'il a eue à se conserver, à se multiplier plus tard sur d'autres points où il aurait péri s'il avait pu y naître. Mais après avoir dit ce que la réflexion nous enseigne, nous ne chercherons pas à dissimuler qu'un premier coup d'œil jeté sur la carte du monde ne puisse faire naître tout d'abord une autre pensée. Les trois races y figurent sur des points isolés et qui semblent, principalement en ce qui concerne la race nègre, avoir toujours dû être privés de communication naturelle. Cette impossibilité apparente nous oblige à entrer dans quelques explications.

Dès le moment où la première lueur historique commence à jeter quelques pâles reflets sur l'origine des peuples, nous trouvons les trois races principales en possession du point central autour duquel chacune d'elles gravite encore. Nous n'avons que

des inductions sur une époque antérieure, sur l'époque où elles seraient venues s'y établir. Il en résulte qu'à considérer seulement le point de vue historique, les races se présentent à nous comme indigènes chacune au centre qui l'abrita. Mais il y a pour la raison impossibilité de donner un assentiment réfléchi à une création multiple et simultanée sur des points différents ; les conditions de production végétale et de vie animale opposent à cette doctrine des difficultés insurmontables, non moins que les considérations de solidarité et de progrès qui ne permettent pas de supposer des conditions initiales différentes pour une destinée commune.

En outre, des données générales traditionnelles conduisent à admettre des migrations qui, pour n'avoir pas d'époque précise, n'en prennent pas moins place dans l'ordre des générations, et nous en avons à plusieurs reprises reconnu l'indice ; des témoignages d'un contact pacifique ou guerrier existent entre les races diverses ; des similitudes de superstitions, de croyances et surtout de culte, ne s'expliquent que par leurs rapports. Enfin, le fractionnement en castes et une hiérarchie oppressive trouvent leur explication la plus probable dans des différences naturelles augmentées par la ligne de démarcation qui s'établit entre les maîtres et les esclaves et par les conséquences qu'elle entraîna. Cette différence des conditions, en prouvant le contact immédiat sur les mêmes lieux, rend aussi raison de l'émigration des races opprimées dont la portion la plus généreuse ou la plus jeune aura cherché sous des cieux nouveaux son indépendance ou son salut.

Nous n'avons pas sans doute à apporter sur les causes de ces migrations et sur les moyens qu'elles auront dû mettre en œuvre, d'autres preuves que le fait lui-même de leur séparation actuelle et ancienne et ces diverses bases d'induction ; mais si nous restons incertains sur la manière dont le fait s'est accompli, nous ne le sommes pas sur le fait général de migration en lui-même tel qu'il est indiqué dans la marche des générations. Or, si cette migration a existé, elle est antérieure à tout ce que nous connaissons historiquement, puisque nous venons de reconnaître que le séjour des races elles-mêmes aux lieux

qu'elles occupent est antérieur à l'histoire. La difficulté la plus grande que l'on puisse opposer à cette séparation, qui aurait mis entre les races l'intervalle immense qui les isole, est, d'une part, cette immensité même, et, de l'autre, la difficulté de suivre les traces de l'essaim fugitif dont la route ne peut être imaginée que très-hypothétiquement. Mais d'abord l'incertitude de la route ne détruit pas le fait visible de la séparation, et enfin cette route elle-même peut n'avoir pas été ce que la configuration actuelle du sol ferait supposer.

Les difficultés qui se présentent consistent donc dans la nécessité pour les émigrants de se frayer un passage à travers des pays nécessairement impraticables où nulle trace de l'émigration ne serait restée. L'impossibilité capitale qu'il faudrait écarter, pour rendre le fait non pas facile, mais praticable, serait la présence des golfes et des mers qui déchirent profondément le rivage méridional de l'Asie occidentale. Nul doute que la marche naturelle de l'émigration n'eût trouvé un obstacle insurmontable dans le défaut de communication entre la péninsule de l'Indoustan, ou un point quelconque de la côte de l'Inde sur le golfe d'Oman, et l'orient de l'Afrique. Car, d'imaginer que cette première dissémination des hommes ait eu lieu par ce qui devint depuis la Syrie et l'isthme de Suez, c'est une autre difficulté, ou plutôt ces longs détours à travers l'Asie et dans un tel dénuement au milieu de la désolation du sol n'en permettent qu'à peine, même la supposition.

Le défaut absolu de documents et de témoignages d'aucune sorte nous rend du moins libres de chercher dans une théorie générale et qui s'accorde avec la séparation des races, antérieurement à la catastrophe qui les isola, une explication plausible, et qui rende compte à la fois et de la séparation et de la catastrophe elle-même. Le témoignage des livres saints et la tradition générale permettent de la soumettre à l'examen quant à son étendue et à ses effets, mais ne permettent pas de la révoquer en doute ou de la frapper d'une négation absolue. Qui pourra affirmer que le temps qui a détruit tant d'immenses monuments n'a pas suffi pour effacer les frêles vestiges du passage de migrations primitives qui ne traînaient rien après elles ? Qui

pourrait dire que les forces naturelles, qui n'agissent plus aujourd'hui que sur des surfaces si restreintes et par des phénomènes relativement peu considérables, n'ont pas eu à cette époque une puissance terrible dont les bouleversements du globe nous ont conservé l'effrayant témoignage? que la terre, travaillée jusque dans ses abîmes les plus profonds, n'ait pas possédé une énergie dont les soulèvements des montagnes sont le gigantesque enfantement? Qui pourrait affirmer, disons-nous, qu'un nombre des phénomènes produits par ces convulsions le profond déchirement des côtes et l'invasion des eaux n'ont pas figuré comme une conséquence naturelle?

L'eau de la mer a séjourné sur des terres aujourd'hui livrées à l'agriculture; des terres que l'agriculture aurait été appelée à féconder ont été envahies par les eaux. Si ces phénomènes réciproques ont eu lieu, et la géologie ne laisse pas même place au doute, ne peut-on pas croire que les côtes orientales de l'Afrique se sont prolongées jadis jusqu'au continent asiatique? que le golfe aujourd'hui nommé golfe, ou mer d'Oman, a été plus profondément creusé par le choc des eaux au temps des violentes catastrophes qui révolutionnèrent les continents? Ce serait à une tradition empruntée à ces événements qu'il faudrait rapporter le curieux récit d'un voyageur moderne, M. Antoine d'Abbadie, sur Toudjourrah et la tradition Afar qui fait peupler le monde par l'Arabie. « Un héros sépare les montagnes de Bab-el-Mandeb, « fait entrer les eaux de l'Océan par cette route nouvelle, et sé-
« pare à jamais les émigrés Afar de leurs frères d'Arabie. Ces
« émigrés des premiers temps sortaient de l'Yemen et allèrent
« s'établir dans le district de Bouré qui s'étend depuis Harena
« jusqu'à la baie d'Adulis. Ils prirent le nom d'Afar qui, dans
« leur langue, signifie nomade et dont on ne contestera pas
« l'identité avec l'Afer latin. De là le nom qui s'étendit à toute l'A-
« frique ¹. » C'est ainsi que des découvertes successives vien-
nent confirmer chaque jour les conjectures qu'avait risquées la
science, et que les souvenirs des peuples éclairent par des révé-

¹ Lettre de M. d'Abbadie insérée au *Journal des Débats* du samedi 29 octobre 1848.

lations inattendues des probabilités qui semblaient devoir échapper à la démonstration.

La configuration des côtes de l'Asie fait reconnaître dans toute leur étendue le témoignage de l'invasion et de la violence des eaux. La tradition du héros qui sépare les montagnes de Bab-el-Mandeb, comme la tradition d'Hercule séparant sur un autre point l'Afrique et l'Espagne, n'exprime-t-elle pas un phénomène naturel conservé dans son caractère essentiel, la séparation, altéré dans ce qui est soumis à l'imagination poétique des hommes, c'est-à-dire dans ses causes que l'oubli et l'amour du merveilleux contribuent également à dénaturer.

Le même raisonnement peut s'étendre à beaucoup d'autres points du globe : à la jonction de Ceylan avec la pointe méridionale de la péninsule de l'Indoustan, hypothèse généralement accueillie et qu'une tradition, celle du pont d'Adam, revêt aussi d'une apparence mythologique ; aux îles Kouriles, qui unissent comme un cordon régulier le Japon et le Kamtchatka ; aux îles Aléoutiennes, qui, du Kamtchatka à l'Amérique russe, forment une digue immense qui aurait fermé jadis la mer des Castors ou de Béring. A l'appui de cette doctrine, que font naître les profonds déchirements des côtes de l'Asie, viendrait la remarque d'un fait singulier, celui de la direction de toutes les péninsules, à l'exception toutefois de celles qui s'avancent dans l'océan Glacial arctique, qui seraient toujours invariablement tournées du nord au midi, sauf deux exemples contraires qui s'expliquent, le Jutland en Danemark, et l'Yucatan au Mexique. L'exception même disparaît, si l'on fait attention que ces deux péninsules sont des terres d'alluvion. Cette remarque place l'effort des eaux du sud au nord. Repoussées par la digue infranchissable opposée, par l'Afrique orientale, l'impulsion qui les entraînait, jointe à la réaction de cette côte immense, les refoula, sous cette double pression, vers le fond du golfe où elles parvinrent à s'ouvrir un passage, facilité par la pente des terres et l'élévation lente qu'elles acquirent ensuite jusqu'aux énormes groupes de montagnes du nord des Indes, du Thibet et du royaume de Cachemire. C'est donc entre la côte d'Afrique et les pentes élevées qui s'enchaînent aux montagnes de l'Asie, que le gigantesque courant

aurait suivi l'élan qui lui était imprimé et qui, en couvrant toute l'Asie occidentale, aurait donné naissance à la tradition diluvienne parmi les populations qu'il aurait séparées.

Il ne nous appartiendrait pas d'émettre une pareille doctrine, si la responsabilité n'en devait retomber que sur nous. Nous l'abritons sous l'autorité du nom de son célèbre auteur, Pallas, et nous l'adoptons parce qu'elle se coordonne à la fusion des races dans l'océan Indien, non moins qu'aux rapprochements à reconnaître entre l'Abyssinie et l'Inde, à la séparation des races que les traditions rappellent, et, si nous l'osons dire humblement, à l'ensemble de nos propres recherches.

CHAPITRE IV.

Voici en résumé l'opinion même de Pallas, nous la reproduisons, tout en l'abrégeant, parce qu'elle nous conduit et nous fait avancer vers notre but :

« Les fougères et autres plantes indiennes empreintes dans les ardoises d'Europe, les restes d'animaux terrestres qui ne vivent qu'entre les tropiques entassés dans nos terres arctiques, prouvent que l'inondation qui les entraîna venait du sud ou de la mer des Indes. »

« L'archipel des Indes, de l'Afrique au Japon, conserve les vestiges d'un grand nombre de volcans, et la plupart des physiiciens considèrent les îles de la côte d'Asie comme élevées sur les voûtes d'une fournaise commune. L'éruption de ces feux, successive et rapprochée, simultanée peut-être, en faisant naître toutes les îles, déplaça une masse d'eau dont on ne peut se faire une idée, et la projeta sur les continents d'Afrique et d'Asie en y causant des bouleversements et des brèches énormes, entraînant les bancs formés au-devant d'eux et les couches supérieures des premières terres, et surmontant les parties les moins élevées de la chaîne qui forme le milieu du continent. Cette masse déposa les débris de la nature méridionale, que nous trouvons dans nos contrées, en s'écoulant vers le pôle, comblant les

profondeurs de la mer du Nord et formant les bas-fonds de ses côtes. »

Ce serait dans le tableau de cette grande convulsion du globe, qui aurait réuni pêle-mêle les débris de la nature du Midi dans les mers et les continents du Nord, que se trouverait l'application de ce que les peuples ont pu entendre sous la dénomination de déluge. Pour ne parler que de celui des livres saints, et sans entrer dans la question des catastrophes antérieures à l'homme, il serait, en résultat, l'immense invasion des eaux chassées des mers de l'Asie, par l'éruption volcanique qui souleva les îles dont le continent asiatique est bordé dans toute sa longueur. Cette prodigieuse invasion aurait donné naissance aux mers intérieures, particulièrement au golfe Persique, à la mer Rouge, qui, dans notre opinion, n'auraient existé qu'après cette grande catastrophe et la séparation des races déjà établies dans les contrées où nous reconnaissons aujourd'hui leur asile. De là, mais plus tard, elles ont rayonné dans les diverses directions où elles se trouvent isolées ou confondues avec les autres races. La route suivie par la race nègre aurait donc pu se développer le long des côtes de l'Inde et de l'Arabie, liées jadis, comme la tradition *afar* en reproduit le souvenir, au continent de l'Afrique dans sa partie orientale ; côtes creusées et enlevées plus tard par l'éruption qui entraîna *les bancs formés au devant des continents d'Asie et d'Afrique, et les couches supérieures des premières terres.*

Une suite non interrompue de côtes, de configurations variées, sans doute, mais sans accidents de terrain qui offrissent des obstacles insurmontables, a donc réuni pendant longtemps l'Asie et l'Afrique. Ces deux continents n'ont été séparés qu'après un assez long séjour de l'homme sur la terre, mais non pas assez tard pour qu'il eût osé dès lors s'aventurer dans les lieux exposés aux ravages des inondations des fleuves. La sécurité qu'il cherchait ne s'offrait encore à lui que sur les terres hautes, sur les pentes des montagnes. Dans le pèlerinage qu'il entreprenait pour fuir ses ennemis ou s'établir loin de leurs atteintes, la première condition qu'il voulait rencontrer avant de s'arrêter, c'était la protection naturelle qu'il ne croyait trouver que dans le

lieux soustraits par leur assiette aux dangers les plus prochains et les plus redoutés. C'est pour cela que les races et les souches de peuples dans une même race se retrouvent toujours auprès des groupes de montagnes ; que le culte des montagnes a existé chez les anciens peuples enclins à revêtir d'une consécration religieuse l'asile qui les avait protégés. L'Inde, la Chine, la Perse laissent apercevoir dans leurs traditions cette vénération des premières peuplades. La Bible en reproduit le témoignage dans l'espèce de culte qui entoure la montagne où l'arche s'arrêta, et qui a conservé, parmi les populations arméniennes, cette réputation de sainteté qui en fait un lieu de pèlerinage et de pieux souvenirs. Les races, avec plus de raison encore que les peuples, ont dû sanctifier l'asile qui fut pour elles un sanctuaire et un refuge.

Ainsi les terres ont été transportées, les continents déchirés par les flots ; ainsi la race nègre aurait échappé à la catastrophe sur un autre point que les races blanche et jaune, dont elle était séparée depuis longtemps quand cette catastrophe arriva ; ce sont les expressions de Cuvier.

En ce qui concerne la race jaune, la nature du sol et la configuration du terrain aujourd'hui desséché nous révèle encore un ancien séjour des eaux dont l'emplacement marquait la séparation des races blanche et jaune. De vastes lacs sont répandus sur la surface de l'Asie, de la Tartarie occidentale à la Tartarie chinoise, depuis la mer Caspienne jusqu'au Baikal. Ces grands dépôts salés, sans communication avec la mer, semblent être le résultat d'un ancien séjour des eaux de l'Océan, soit qu'il fût dû aux mêmes éruptions volcaniques qui ont précipité les eaux de la mer sur l'Asie méridionale, soit plutôt que le même mouvement ait étendu l'invasion par la côte orientale de l'Asie, sur le désert de Gobi, ou l'ancienne mer de Gobi, suivant les Mongols, où viennent aboutir les chaînes du Kouen-lun, du Thian-Chan, ou monts Célestes, et de l'Altai, asile primitif de la race jaune. Que cette invasion ait été la même dont a parlé Pallas, ou à peu près contemporaine, que l'idée d'un déluge, ou de déluges successifs, ait pris naissance dans l'invasion de la mer ou dans le déversement soudain de quelque mer intérieure, toujours résultera-t-il

de cette invasion des eaux, ou du déversement, un séjour antérieur qui aura eu pour effet possible de séparer les deux races caucasienne et altaïque isolées d'ailleurs, mais non par des obstacles infranchissables dus aux difficultés que présentent les montagnes.

C'est à l'Altaï qu'avant l'invasion des eaux serait arrivée la race qui aurait pris sa source à l'origine commune des peuples indo-persans ou indo-scythes. Chassée par l'oppression ou la guerre, elle aurait fui vers le nord jusqu'à l'Altaï d'où elle serait descendue par les pentes orientales, comme le dit la tradition des Chinois, qui placent leur origine à l'ouest, et comme le dit également la version des livres indous, qui place à l'est la tribu des Tchinas exilés et maudits.

Il résulte encore des vestiges de cette grande catastrophe que toutes les races ont dû connaître, car c'est à elle qu'elles ont pu attribuer la séparation qui les rendit longtemps étrangères l'une à l'autre, que l'opinion d'un déluge universel était celle qui dut survivre dans l'esprit de tous ; tous, en effet, en furent témoins. Soit qu'ils restassent au foyer central, soit qu'ils s'éloignassent au midi et à l'orient, le ravage des eaux les menaça jusque dans leurs retraites, et le premier acte par lequel leurs chefs méritèrent les honneurs, que le temps n'a pas ravi à leur mémoire, est la lutte qu'ils entreprirent contre les eaux. Première cause des rapports de traditions qui existent dans toutes les parties du monde, quelque nom que porte d'ailleurs l'homme sur lequel ces traditions s'appuient.

« Il me semble, dit Pallas, en terminant son beau mémoire, « qu'aucune cause plus naturelle ne pourrait être imaginée pour « rendre raison du déluge universel et de plusieurs inonda- « tions moins générales, constatées par les traditions des peu- « ples. Le seul point de perfection à désirer en fait d'hypothèses « qui ne peuvent jamais être mises en démonstration, c'est de « s'approcher le plus de la probabilité ¹. »

¹ Académie de Saint-Petersbourg, 1777, 1^{re} partie.

CHAPITRE V.

L'incertitude qui règne sur les questions anté-historiques, et à laquelle aucune conjecture ne peut substituer l'autorité qui ne réside que dans les faits, nous permet cependant de dire qu'il y a plus de fondement à croire que l'humanité, sans acception de races, a pris naissance sur le même sol, qu'à accueillir une création multiple sur des points divers. Les partisans de cette dernière opinion, sans faire beaucoup d'efforts pour la démontrer, s'arrêtent au fait même de l'isolement des races, et n'opposent à la création unitaire que ce qu'il y a de nécessairement incomplet dans la démonstration des partisans de l'unité.

Nous ramenons donc, et nous croyons avoir réuni assez de probabilités pour le faire, la création, ou le premier séjour de l'homme et des races diverses qui composent l'espèce, à un point central, dont la détermination résulte de recherches de différente nature. Dans l'histoire de la filiation et des migrations des peuples, nous avons tâché de le découvrir historiquement; nous sommes revenu à plusieurs reprises, et particulièrement dans le troisième livre de cet ouvrage, sur cette question; nous avons toujours été invinciblement conduit, par les recherches diverses auxquelles nous nous sommes livré, à reconnaître, non pas rigoureusement, mais par approximation, cette première patrie de l'humanité dans les versants des montagnes de l'Asie, situés entre les 50° et 40° degrés de latitude nord et les 65° et 85° degrés de longitude à l'orient du méridien de Paris. Nous ne confondons pas d'ailleurs le mot de première patrie avec l'idée de la première civilisation. Cette expression se rapporte aux premiers progrès de l'espèce. Nous les retrouvons dans un lieu plus occidental et plus favorable que les plateaux inhospitaliers du nord. C'est vers le 55° degré de latitude nord, 65° de longitude est de Paris, aux lieux où s'élève aujourd'hui Balk, que nous plaçons le centre de cette civilisation primitive, dans l'ancienne Bactriane, aujourd'hui la grande Boukharie, ou le pays des Usbecks. C'est là qu'est l'origine commune des deux grandes

branches de la famille des peuples indo-persans, des Ariens Brahmaniques et des Ariens Bactriens¹ ; c'est là, et plus loin vers le sud, que la race caucasique civilisée se trouve pour la première fois à l'état social, pendant que les deux autres races restaient fixées et isolées, l'une à l'Altaï, l'autre en Afrique.

« Avant la fin du quatrième siècle et le commencement du cinquième, aucun peuple turc ne s'étendait à l'Occident jusqu'aux sources de l'Oxus et de l'Iaxartes. Il est constant que les bords de ces deux rivières, ainsi que les pays au sud jusqu'à l'Indus supérieur, étaient habités par des peuples blonds de race indo-germanique dont les débris (les Kalkhans) existaient encore dans l'Indou-Kouch, il y a deux cents ans. Le P. Benoît Goetz les a vus, en 1605, entre Attok et Badakchan. Il dit de cette race : Les habitants de ce pays de Kalkha vivent dans des villages et sont presque tous blonds comme des Hollandais². » Cette délimitation géographique prétend seulement dire ceci : Si nous ne trouvons pas rigoureusement dans cette portion de l'Asie dont l'étendue paraîtra aux uns trop vaste, aux autres trop restreinte ou trop mathématiquement limitée, les bornes entre lesquelles l'humanité se serait trouvée renfermée, la convergence des populations qui viennent aboutir à ce territoire nous autorise à en faire le centre où chaque dérivation retrouve très-approximativement sa source.

Mais il ne suffit pas, pour établir le séjour primitif de l'humanité aux lieux que nous venons de désigner, que les recherches historiques nous y conduisent ; il faut encore que la population primitive ait pu trouver là les moyens matériels qui devaient assurer son existence, et cette dernière démonstration ne fait pas défaut plus que les autres à l'assertion que nous nous sommes cru en droit d'émettre et de soutenir jusqu'ici. L'homme est partout également fait pour la société, mais il ne peut la constituer et l'améliorer que par le développement de ses facul-

¹ Alex. de Humboldt, *Asie centrale*, t. 1^{er}, p. 24.

² Id., *ibid.*, t. 2, p. 252. Citation de Klaproth, sur les Ou-Sun et les races germaniques de l'Asie centrale. V. les notes du même ouvrage, t. 2, p. 62-94.

tés et à l'aide d'instruments et d'agents qui multiplient ses forces et facilitent l'extension et l'application de ses idées. Pourquoi ne parvient-il pas à sortir de l'état sauvage dans un lieu, tandis que dans un autre il entre dans les voies de la civilisation ? Pourquoi reste-t-il immobile ici, tandis qu'ailleurs il étend son être ? C'est que son action s'exerce en vertu des secours qu'il rencontre, c'est qu'il trouve ici les instruments de civilisation qui lui manquent ailleurs. L'Indien de l'Amérique du Sud, depuis qu'il est en possession du cheval, commence un état social analogue à celui des Tartares. Privé de ce puissant moyen et de tous ceux qui sont l'aiguillon d'une civilisation vigoureuse, il avait vécu jusque-là dans une tout autre direction.

Le temps et les conditions locales amènent donc des résultats différents ou analogues suivant les différences ou les rapports des climats et du sol. L'homme primitif n'est donc pas condamné à rester fatalement dans les conditions où il a pris naissance, et s'il n'y reste pas, c'est pour être modifié diversement suivant les lieux. Par le développement de sa pensée il se sépare chaque jour des influences physiques qui l'entourent pour les dominer à son tour. Si les forces naturelles le menacent ou lui résistent, il réagit contre elles pour les soumettre et les utiliser ; et dans cette lutte sans terme l'indépendance progressive de l'esprit, s'affranchissant par ses propres efforts, témoigne et de son esclavage originel et de sa liberté future. Ainsi, de ce que l'homme ne choisit pas l'état social dans lequel il doit vivre, de ce que cet état social lui est imposé comme une condition inhérente à sa nature et dépendante de la nature des choses, on ne peut pas tirer historiquement cette conclusion absolue que cet état lui ait été donné de toute pièce, qu'il lui ait été révélé, ou imposé comme conséquence d'une révélation ; on ne peut pas conclure que l'homme primitif n'ait pas été sauvage. Les exemples que nous avons cités sont, au contraire, une présomption que les faits sont loin d'attaquer, et qu'une révélation positive et incontestée pourrait seule infirmer, que l'homme primitif a commencé par l'état sauvage. Nous combattons l'idée que l'homme en général ait pu tomber dans cet état par une dégénérescence qui dût être étendue à toute l'espèce.

mais nous n'en concluons pas que certains hommes actuellement barbares ne puissent être restés tels par défaut de culture ou redevenus tels par dégénérescence. Il y a ici deux questions distinctes ; l'une se rapporte à l'homme en général, dont nous nions la dégénérescence, l'autre se rapporte à des sociétés particulières. Ici nous n'avons pas à nier, nous sommes prêts à reconnaître le fait comme possible ou même inévitable en certains cas ; seulement nous combattons les conséquences qu'on en voudrait déduire pour les appliquer à l'espèce. En un mot, rien ne nous empêche d'accorder que les peuplades aujourd'hui barbares ne puissent l'être, soit par dégénérescence, soit par défaut de développement. Ainsi l'homme, partout où nous pouvons l'observer, a été sauvage. Il est devenu civilisé à différents degrés, ou est resté tel qu'il était à son berceau, ou bien encore il est retombé dans cet état par l'oubli d'une civilisation plus ou moins avancée, par l'éloignement du foyer civilisateur, l'absence de moyens, par telle cause enfin qu'il ne nous est aujourd'hui permis que de reconnaître en général sans pouvoir faire aucune application particulière.

Par une transformation successive, l'activité humaine a fait passer l'homme de la vie animale à la vie morale, de la vie morale naissante aux différents degrés par lesquels l'être, depuis son apparition jusqu'à nos jours, a brisé peu à peu les liens de la matière et substitué l'amour et la recherche du vrai à la satisfaction moins exclusive chaque jour de ses instincts.

Il résulte de là que les chances de civilisation, et l'étendue de cette civilisation, partout où elle a pu se faire jour et se propager, sont subordonnées aux instruments que l'homme trouvait à sa portée. Il fallut qu'il s'en fît des auxiliaires et que la nature elle-même lui fournit les moyens sans lesquels il serait resté enseveli dans son impuissance. Il résulte de ce que la sociabilité était une condition nécessaire attachée à son développement, et la cause la plus active de ce développement ultérieur, que la Providence a pu et dû placer le berceau de l'homme au lieu où les instruments de conservation et de sociabilité se trouvaient en plus grand nombre. Nous ne disons pas tous et nous ne créons pas ici un Eden chimérique où le spécimen entier de la

création se serait donné rendez-vous, nous nous bornons à penser que là se trouvait tout ce qui était immédiatement nécessaire. De proche en proche, comme pour appeler l'extension de la famille humaine et entretenir l'activité aventureuse qui devait la propager sur la terre, s'offraient de nouvelles ressources, des fruits plus variés, des animaux plus nombreux ou plus dociles. Il fallait, pour que l'activité de l'homme ne s'endormît pas au sein d'une existence trop facile et trop assurée, que l'aiguillon du besoin se fît sentir à lui. La double condition à laquelle les localités devaient satisfaire, c'était donc de réunir les moyens de vivre avant toute industrie, et une économie pour ainsi dire providentielle dans la répartition des moyens qui laissent une place aux besoins et une source à l'activité dans l'utilité et l'agrément des découvertes.

Il est d'évidence palpable qu'au nombre des éléments de civilisation figurent, avant tout, les moyens d'alimentation et de conservation. Si l'homme ne possédait que l'instinct des animaux, l'instinct satisfait, nul besoin nouveau ne viendrait stimuler son activité, et la prévoyance lui serait inconnue. Mais il n'en est point ainsi : l'homme pense et combine. La satisfaction de l'instinct est pour lui le commencement de l'action de l'intelligence, et là est la source de cette ardeur incessante qui l'entraîne vers le nouveau, par l'espoir du mieux. C'est là ce qui, à l'origine, ne lui permit pas de s'arrêter à la première et incertaine satisfaction du besoin, et le conduisit à chercher un état meilleur, comme il le fait encore aujourd'hui. Le domaine de l'intelligence a rationnellement ses bornes dans le champ limité concédé à notre nature, mais il n'en a pas d'autres, et ces limites nous les ignorons. Par rapport à nous l'intelligence est infinie, et chaque jour elle étend et perfectionne son domaine. Dès le début, l'intelligence vint donc féconder rapidement les premières ressources acquises, les combiner, les conserver et constituer ce premier fond d'où devait sortir une si merveilleuse puissance.

C'est à cette faculté précieuse que l'homme a dû de ne s'arrêter que peu de temps à la ressource unique puisée dans les fruits spontanés de la terre. Nous disons peu de temps, parce

qu'en effet la persistance dans cette nourriture, insuffisante quand elle est seule, n'aurait pas répondu à l'étonnante activité que supposent les premières découvertes. Que l'on envisage le travail véritablement prodigieux qui s'opère dans la tête de l'enfant qui a tout à apprendre, et tout ce qu'il doit savoir pour donner un sens à ses premières paroles, et l'on se fera une idée de la promptitude avec laquelle cette première éducation s'opère dans des cerveaux neufs et continuellement en exercice. Les premières découvertes, l'invention des premiers arts nous frappent d'étonnement, surtout par la succession rapide qui dut signaler leur développement.

Il semble que tout dut être simultanément dans les premiers essais de l'homme. Un asile, des instruments de chasse paraissent aussi utiles et utiles au même moment que la nourriture et le vêtement. Le besoin et le besoin pressant, impérieux, stimula l'intelligence et produisit ces prodiges de l'industrie naissante.

Ce fut donc avec rapidité qu'aux fruits spontanés de la terre l'homme joignit une nourriture plus substantielle. Il la trouva dans les animaux sauvages ou domestiques, et dans la culture des végétaux nourrissants.

La question des végétaux et des animaux devenus utiles à l'homme se divise. C'est d'abord le lieu où ils prirent naissance, puis l'asservissement des espèces animales et la culture des espèces végétales. Ce qui nous occupe ici, c'est la première question, elle se borne à la reconnaissance de leur première patrie. Si elle ne peut être établie positivement dans tous les cas, au moins peut-on assigner d'une manière approximative et plausible la patrie des animaux et des végétaux les plus utiles. Une géographie zoologique et botanique comporte d'autres détails que ceux dans lesquels nous pouvons entrer, elle se propose un but tout autre que celui que nous poursuivons. De cette question si vaste, et que le savoir aussi positif qu'il est immense d'un Humboldt pourrait seul aborder, nous n'envisagerons rapidement que la moindre partie. Il n'était pas nécessaire que la création tout entière se trouvât représentée aux lieux où l'homme prit naissance, mais seulement la portion des êtres créés, végétaux ou animaux, sans lesquels la conservation de l'homme au-

rait été impossible. Nulle part on ne rencontre d'une manière complète la réunion des êtres des deux règnes. C'est donc seulement là où se trouvent en plus grand nombre ceux qui sont indispensables ou utiles que la probabilité du séjour primitif est la plus grande autant pour eux que pour l'homme lui-même.

Les migrations qu'auraient pu subir les végétaux et les animaux sont plus difficiles encore à discerner que celles de l'homme. Ici du moins la volonté, libre ou contrainte, préside, et on comprend des masses aventureuses ou exilées qui se transportent à de grandes distances. Avec une industrie encore bien peu perfectionnée l'homme peut s'accommoder à d'autres climats, et par la variété de ses ressources subir, sans danger, des influences non moins diverses. Il n'en est plus de même pour les êtres desquels la pensée est absente, ou dans lesquels elle est renfermée dans les bornes de la vie animale. A la rigueur, on comprend les animaux poursuivis et fuyant devant les attaques de l'homme; les semences confiées aux vents et portant de proche en proche les fruits variés que modifieront les climats; mais cela ne suffit pas pour nous expliquer toutes les productions. La prévoyance d'une peuplade emportant sur un sol nouveau les germes des fruits, ou des couples d'animaux, paraît une idée bien avancée pour une époque barbare et particulièrement imprévoyante. Ce qui est simple pour nos colonies modernes, et ce qui pourtant dans ces colonies mêmes n'a pas toujours été le fruit immédiat de la découverte, est une chose tout à fait invraisemblable et impossible quand il s'agit de ces temps barbares. Pourtant des animaux semblables ou analogues se retrouvent à de grandes distances, sans que les intervalles qui les séparent aient conservé le témoignage d'un passage antérieur, ou d'un séjour intermédiaire. La même observation s'applique aux végétaux, et il est difficile, pour les uns comme pour les autres, de les retrouver à l'état sauvage ou primitif. La culture, le croisement, la domesticité, ont altéré beaucoup de types. Dans sa lutte contre la nature, lutte sans repos comme sans terme, l'homme ne s'est pas borné uniquement au soin de sa défense; il a bientôt reconnu que, parmi ses animaux qui le menaçaient,

quelques-uns plus doux que les autres pouvaient être réduits en esclavage. La modification qui suivit le passage de l'état sauvage à l'état domestique, la perpétuité imprimée à cette race domestique, altéra profondément, et souvent d'une manière irrévocable, l'espèce originelle.

La recherche des types sauvages et de leur séjour primitif n'est donc pas toujours possible, et les lumières que l'on peut tirer de ce mode d'investigation ne s'appliqueraient pas à tous les cas. Mais à leur défaut, et quand on est privé de la ressource de l'observation directe, d'autres renseignements peuvent, jusqu'à un certain point, nous faire asseoir un jugement probable. Par exemple, on ne retrouve pas l'espèce sauvage du mouton, ou plutôt une espèce dans laquelle, à la suite de modifications profondes, on pourrait se croire fondé à placer son origine; il est devenu tellement domestique, qu'il n'est guère possible de le concevoir dans un autre état, et peut-être, en effet, la domesticité ne l'a-t-elle pas modifié essentiellement; cependant on ne peut guère le placer ailleurs que dans les pays parcourus par les populations nomades. Or, les anciens nomades, historiquement connus, sont les Asiatiques occidentaux et les nomades de l'Asie centrale plus appropriée à ce genre de vie, qui s'y est perpétué et dure encore. En combinant d'ailleurs ce fait de la vie nomade des Asiatiques occidentaux avec leur origine qui remonte à l'Asie centrale, il paraîtra naturel de placer le premier exemple de cette vie et les espèces animales, dont elle suppose la domesticité, dans cette même partie de l'Asie. Une preuve, tirée de l'écriture figurative des Chinois, met le mouton en Chine dès les temps primitifs. Après avoir établi la priorité des caractères primitifs, images ou dessins grossiers des objets corporels, Abel Rémusat ¹ s'exprime ainsi : « Douze quadrupèdes ont des noms primitifs, et dans ce nombre cinq en domesticité, le chien, le bœuf, le mouton, le cochon et le cheval. » On peut recueillir aussi de ce passage, que l'écriture même figurative ou dans les plus grossiers rudiments n'est venue qu'après une assez longue civilisation, car le chien, et surtout le

¹ Académie des inscriptions; t. 8, p. 1475.

bœuf, sont déjà des modifications incontestables, quoique très-différentes.

Il en sera donc des végétaux et des animaux comme de l'homme lui-même. Nous n'avons pas à prétendre retrouver des faits absolus, démontrés. La plus grande probabilité détermine le choix. Ici, et encore à l'exemple de l'homme, les éléments de détermination sont doubles. En effet, d'une part, le plus grand nombre d'espèces réunies dans un lieu et les conditions de climat plus favorable sont une présomption en faveur de ce lieu, et suffisent pour y arrêter notre choix de préférence à tout autre ; d'autre part, le petit nombre d'espèces immédiatement utiles et les conditions de climat moins favorables donneront l'exclusion à tout autre lieu. Si bien que, par voie d'affirmation ou d'exclusion, le résultat sera le même, et que la démonstration finale s'appuiera à la fois sur la preuve directe et sur la preuve indirecte.

CHAPITRE VI.

Les animaux domestiques se sont en général tellement écartés de leur type originel, que ce n'est plus qu'à l'aide de l'investigation scientifique que l'on peut ressaisir leur souche sauvage ; on n'y rattache même quelques-uns d'entre eux que systématiquement, et des doutes très-légitimes continuent d'exercer la sagacité des naturalistes. Plusieurs espèces animales, aujourd'hui nettement séparées par les distinctions que l'habitude a introduites, peuvent n'être que des races factices auxquelles on ne peut assigner aucune espèce pour tige. C'est dans cette catégorie que Pallas ¹ range le mouton, la chèvre, le chien et la plupart des volatiles. Mais le cheval, l'âne, le taureau, le chameau, le dromadaire, ces véritables auxiliaires de l'homme, se sont peu écartés des espèces sauvages. C'est toujours à l'Asie centrale que Pallas, et après lui les autres naturalistes, les rapportent.

¹ Acad. de Saint-Petersbourg, 1780, 2^e partie.

Or, si l'homme, pour se développer et pour arriver à ce développement avec la rapidité qui semble y avoir présidé, avait besoin de ces puissants auxiliaires, c'est dans leur patrie qu'il a dû prendre naissance, puisque pour les posséder réunis, ou les aller chercher, et les transporter sous toute autre latitude, il aurait dû jouir d'une civilisation qui ne pouvait se produire sans eux. C'est par eux qu'il s'est soustrait à la vie précaire jusque-là livrée aux chances du hasard. Leur lait, leur toison, leur chair même, lui ont fourni la nourriture et le vêtement; leur secours a rendu sa chasse plus productive; enfin le perfectionnement qui a surpassé tous les autres, qui a été le fondement véritable de la société, l'agriculture ne serait sans eux qu'un travail aussi peu productif qu'il serait pénible.

C'est aux merveilles produites par le secours des animaux, et en particulier du plus utile de tous, le bœuf, que la société a dû sa richesse agricole, et par conséquent sa fixité. La reconnaissance des peuples a perpétué, par des honneurs qui trouvent du moins leur excuse dans l'immensité du service, l'assistance qu'ils lui ont due. La race bovine a été déifiée dans l'Inde, en Perse elle était le symbole du soleil; tout le monde sait le rôle qu'elle joua en Égypte. Le cheval sauvage se retrouve encore de nos jours sur les bords de la mer Caspienne, dans les mêmes contrées où la race scythique septentrionale a multiplié ses hordes auxquelles ont succédé les Tartares. Les Scythes trouvèrent à la fois dans le cheval le lait et la chair qui les nourrissaient, l'instrument et le compagnon docile de leur vie errante. Son existence dans l'Asie, et l'emploi que l'homme en a su faire, se trouvent aussi constatés par le signe primitif qui le désigne dans l'Écriture chinoise. Le dromadaire, et le chameau, que nous sommes habitués à voir en Arabie et en quelques parties de l'Afrique, vit aussi dans le nord-est de la Perse. L'âne a été, dit-on, retrouvé à l'état sauvage dans la même contrée. Le chien est partout. Pallas le dérive du chacal et le rapproche du loup, du renard, de l'hyène, avec lesquels il se reproduit. Partout aussi il dut être l'ami de l'homme, son compagnon de chasse, son serviteur utile pour la garde et la surveillance des troupeaux.

L'assertion de Pallas trouve un appui nouveau dans la belle découverte de Champollion. On peut, en effet, conclure la descendance du chien, d'après le signe hiéroglyphique, qui désigne le hiérogrammate ou scribe sacré. Ce signe est un chacal, parce que le fonctionnaire sacerdotal, dont il est l'emblème, devait veiller sur les choses sacrées comme un chien fidèle. Ainsi dans l'écriture figurative, c'est-à-dire dans celle qui exista la première, chien et chacal n'étaient distingués que par le caractère typique et primitif dont le premier était investi. En Chine, au contraire, c'est le chien qui, suivant Abel Rémusat, est exprimé par le caractère figuratif. On pourrait conjecturer, d'après ce fait, l'antériorité de l'écriture égyptienne, ou de l'art de rendre la pensée avec des signes figurés, sur l'écriture chinoise.

Les diverses zones du globe paraissent avoir leur céréales particulières ; les plus utiles de toutes, le blé et le riz appartiennent à l'Asie. Le blé est un produit du nord de cette contrée, tandis que le riz croît surtout dans la partie méridionale. Le froment, suivant quelques naturalistes modernes, a été retrouvé dans l'Arménie et la Perse septentrionale à son état naturel primitif. La culture s'en est emparée et semble l'avoir rendu propre à l'Europe, particulièrement à la France et à l'Angleterre. Les anciens auteurs donnaient la Babylonie pour patrie aux céréales de l'Asie. Le blé noir, ou sarrasin, est venu dans l'Occident avec plusieurs autres végétaux à la suite des peuplades émigrantes. L'avoine se rattache à la race celtique. Les végétaux nourissants se trouvent ainsi répartis entre les différentes zones. La zone torride, entre toutes, dans sa partie asiatique où le riz domine, particulièrement dans l'Inde, semble contenir le plus grand nombre de céréales ; le froment se montre principalement vers les Tropiques. La Syrie était, au temps de Strabon ¹, la limite de la culture du riz. La fève commune, attribuée par les uns à l'Egypte, est placée, par les autres, entre la mer Caspienne et la Chine.

Mais, nous l'avons déjà remarqué, l'homme, avant de cher-

¹ Strabon, liv. 15.

cher dans les céréales un aliment solide et fortifiant, dut avoir recours aux fruits qui s'offraient à lui sans culture et sans exiger les soins d'une industrie que le temps seul pouvait lui faire découvrir. Nous en trouvons la preuve symbolique dans l'action d'Eve, que les récits cosmogoniques de l'Asie ne nous permettent pas de considérer seulement comme l'emblème de la chute de l'homme. Dans le Zend-Avesta, nous voyons *Meschiane*, l'Eve des livres saints, découvrir la première l'usage des fruits, et dans Sanchoniaton une autre variante du récit de la Genèse nous offre *Aïon* enseignant aux hommes à chercher le soutien de leur vie dans le même aliment. C'est donc principalement, dans la question qui nous occupe, la patrie des fruits qu'il nous importe de signaler.

Strabon¹ et Tournefort, à bien des siècles de distance, sont d'accord pour placer en Géorgie, sur les côtes de la mer Noire et les environs du Caucase, les pommes, les poires, les pêches et autres fruits à noyau, aussi bons sans culture que nos produits de la greffe. Le figuier, aussi souvent mentionné dans les livres sacrés que dans les auteurs profanes, fournissait une nourriture habituelle aux peuples de l'Asie. La culture de la vigne est tout à fait particulière à la race caucasienne, et pour son origine ce ne serait qu'entre le midi de l'Europe et l'Asie que l'on pourrait hésiter. Moïse tranche la question par ce qu'il rapporte de Noé, par les raisins de la terre promise, ce qui prouve assez que la vigne était cultivée et appréciée dans toute l'Asie longtemps avant que l'Occident connût la première lueur de civilisation. L'orange appartient à l'Inde orientale et à la Chine ; les citrons ont été apportés de la Médie aux Romains ; tout le monde sait l'histoire des cerises, conquête célèbre dont Lucullus enrichit l'Italie.

Maintenant, nous le demandons, est-il une contrée sur la terre où les espèces animales et végétales se rencontrent, nous ne disons pas en aussi grand nombre, mais en assez grand nombre pour avoir pu fournir à l'homme les secours sans lesquels, pour lui, vivre aurait été impossible. L'orgueil des peuples les a engagés à peu près tous à placer le berceau de l'hu-

¹ Strabon, liv. 12.

manité dans leur propre patrie, mais ces prétendus autochthones n'ont à nous offrir, à côté de leurs prétentions, qu'une misère qui les surpasse et les anéantit. La première famille aurait-elle vécu dans ces montagnes de l'Afrique qui, à défaut des fruits de la terre, ne produit, de temps immémorial, que des esclaves ? Chanaan sera le serviteur de ses frères, dit Noé ¹ dans la malédiction dont il frappa son fils. La placerons-nous à l'Altaï où la population n'a pu s'étendre et se maintenir que par la domesticité des animaux et postérieurement aux premières conquêtes de l'industrie naissante ? Si des races nous passons aux peuples, nous arrêterons-nous à l'Egypte où toute vie est une conquête de la civilisation ? en Grèce, où, de l'aveu de ses historiens, le gland fut la nourriture des premiers habitants, où l'art de l'agriculture fut la lente conquête des siècles et le fruit tardif des leçons des dieux ? dans la Celtique, dont la civilisation plus tardive encore a tout emprunté à l'Asie, et que nous classons dans le flot successif des populations ? Nous ne parlons pas des prétentions moins éclatantes et moins fondées encore, s'il est possible.

C'est donc au nord de l'Inde, à l'orient de la Perse, que nous rappelle l'une et l'autre méthode. C'est là seulement que se trouvent en plus grande quantité les animaux et les végétaux en général, et, en particulier, les auxiliaires de la civilisation. C'est sur cette terre féconde que mûrissent les fruits les plus savoureux, sous ce ciel lumineux et puissant que les céréales se propagent en abondantes moissons. C'est là aussi que l'homme a dû naître à la vie nouvelle ; là qu'il avait vécu aussi sauvage, non moins abruti, moins bien armé que les animaux ; là que, sans culture et sans art, un ciel clément lui tenait lieu d'abri, que la terre féconde lui fournissait sa nourriture de chaque jour. Nulle part ailleurs il n'aurait trouvé avec la même abondance le soutien et déjà l'embellissement de sa vie. C'est de là qu'il est parti pour s'élancer dans les voies du progrès terrestre. De là, date son premier pas vers la limite inconnue qu'il poursuit par

¹ *Genèse*, cap. ix, 25. *Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis.*

l'agrandissement de ses facultés, par ses conquêtes dans l'ordre moral et intellectuel et son rapprochement vers le modèle idéal du beau, du bien, du vrai, dont le type est en Dieu et le besoin dans tous les cœurs droits, dans tous les esprits sincères.

Ce lieu fut, d'après l'ensemble de ces observations, compris approximativement entre les 50° et 40° degrés de latitude nord et les 65° et 85° degrés de longitude à l'orient de Paris; en d'autres termes, sur les versants des grandes chaînes de l'Himalaya prenant pour centre les plus grandes hauteurs inhabitées à cause de la température extrême et rayonnant dans toutes les directions qui devinrent dans la suite, et chacune à part, le patrimoine exclusif des familles diverses et le point de départ des diverses migrations. Ce territoire est bien vaste sans doute, et l'est trop pour que l'esprit s'arrête avec précision sur un lieu circonscrit où il aimerait à retrouver cette première patrie, but poétique d'un pieux pèlerinage. Mais nous n'avons pas la prétention, malheureuse pour un si grand nombre d'écrivains, de refaire un paradis terrestre. Nous cherchons un centre où tout aboutisse, et si nous n'avons pu rétrécir le cercle, la faute n'en est pas tant à nous qu'à ce flot des âges qui a effacé tous les souvenirs et bravé tant de patients efforts. Tout ce que nous avons pu faire a été de remonter jusqu'à ces bassins de l'Asie centrale que les chaînes de montagnes projettent dans des directions diverses, et qui offrent au développement de la vie organique et à l'établissement des sociétés humaines des asiles appropriés à l'existence variée des différentes familles primitives.

L'Asie centrale ou haute Asie a pour limites les 50° et 50° degrés de latitude. Elle est comprise, en longitude, entre les 74° et 98° degrés dans sa plus grande étendue, entre 74 et 80 pour la plus petite étendue vers le nord. Nous sommes loin encore de revendiquer un aussi vaste territoire. Nous le resserrons de moitié en latitude, et si nous l'étendons de cinq degrés en longitude vers l'occident, nous diminuons la longitude orientale bien davantage. Ajoutons que nous comprenons dans cette première patrie de l'homme le territoire où s'étendirent les

premières migrations, et qu'à la rigueur nous pourrions nous renfermer dans une limite un peu plus resserrée si nous nous bornions à l'apanage de la première agrégation sauvage d'où sortit l'humanité. Pour traduire en noms actuels ces désignations générales, nous placerions à l'occident de ce lieu central les versants septentrional et méridional des monts Indou-Kho, au sud l'Afghanistan ou Perse orientale, au nord le pays des Usbecks, l'ancienne Bactriane ; au centre de développement, les montagnes où prend sa source et s'alimente le cours supérieur de l'Indus. Au nord-est de ce centre de développement la petite Boukharie, à l'est les montagnes de Kachmir et le revers méridional des hauteurs qui en forment le bassin, et enfin en remontant vers le sud-est, les pics culminants de la chaîne de l'Himalaya dont les hauteurs que nous venons de citer dépendent et qui, au nord-est, descendent vers la Chine, au sud vers les beaux climats de l'Indoustan. Cette ligne, qui se prolonge de l'est à l'ouest en s'élevant vers le nord dans son prolongement occidental, serait ainsi sur une étendue de vingt degrés, qu'à la rigueur nous pourrions réduire à quinze, de l'Indou-Kho au Dhawalaghiri, l'arête culminante aux flancs de laquelle se seraient développées les populations primitives. Il est impossible, on le conçoit sans que nous insistions, de désigner des limites plus précises. Elles sont déterminées moins par les faits directs qui rattachent précisément à telle ou telle section de cette ligne l'ensemble des populations primitives ou chacune d'elles, que par les traditions qui font remonter l'origine de chaque peuple vers l'une des sections dont l'ensemble compose la chaîne que nous suivons dans son étendue.

Ainsi les populations de la Perse ou Iran viennent de l'orient ; les populations de la Chine viennent, au contraire, de l'occident ; la ligne de démarcation entre ces deux peuples se trouvant ainsi placée sur une portion notable du développement de l'Himalaya, cette chaîne se trouve naturellement désignée comme le point central intermédiaire sans que l'on puisse aucunement désigner une localité spéciale qui, d'ailleurs, n'a pas existé dans la barbarie primitive. Il nous suffit de savoir, en l'absence de tout autre moyen de recherches, que si aucun document précis ne

nous affirme directement que ces populations ont pris naissance là, l'ensemble des documents traditionnels nous instruit qu'elles n'ont pu prendre naissance ailleurs. Le même raisonnement s'applique aux autres populations, mais la manière dont elles ont pu s'étendre et se fractionner devant nous occuper bientôt, nous aurons occasion d'y revenir.

CHAPITRE VII.

Descendus de ces hauteurs où nous trouvons le berceau de l'humanité, pour embrasser ce globe si vaste par rapport à l'homme et qui tient si peu de place dans l'immensité de la création, notre esprit ne conçoit que solitudes, déserts incultes, profonds marécages, forêts impraticables, fleuves débordés. Partout les forces naturelles se livrent une guerre de destruction et semblent travailler à ramener le chaos, mais c'est une destruction féconde, car, du limon des fleuves, des végétaux décomposés s'enrichit le sol promis dans l'avenir à la main puissante de l'homme.

Au sein de ce désordre, dans l'immensité de ces solitudes, erraient sous des latitudes diverses les espèces animales dans leurs variétés. Toutes, dans leur vie sauvage, parcouraient la terre immense au gré de leur instinct, engraisant le sol des débris de leurs générations détruites, fouillant, animalisant les couches supérieures. Elles ouvraient le sein vierge de la terre, et, pionniers imprévoyants, préparaient par un premier défrichement la carrière à l'ennemi qui bientôt allait les poursuivre, les combattre, les détruire ou les soumettre.

Ainsi la matière avait été préparée par un progrès successif. Ainsi les formations étaient devenues plus meubles, plus pénétrables à mesure qu'elles se rapprochaient de l'apparition de l'homme. Aux terrains granitiques et métallifères avaient succédé les couches végétales ; à celles-ci succéda l'apparition des animaux et l'appropriation du sol aux productions qui devaient les nourrir.

Au centre de ce vaste tableau, à des hauteurs intermédiaires

où le débordement des fleuves ne pouvait atteindre, où le froid trop rigoureux des montagnes ne pouvait descendre, sous le beau ciel de l'Asie, au centre des plus fertiles contrées du globe, apparaît la race humaine, l'homme, non tel que nous le voyons aujourd'hui, ajoutant des conquêtes nouvelles aux conquêtes d'un passé qui n'existait pas ; non l'homme doté d'une science divine qui lui aurait révélé les secrets de cette terre dont ses sueurs et son génie doivent payer la richesse et la fécondité, mais l'homme pauvre, mais nu, mais sauvage et semblable à ce chétif Boshisman qui vit encore en Afrique mêlé aux animaux dont il ne diffère pas.

L'âge d'or n'est qu'un rêve poétique. L'homme, effrayé sur son avenir par le sentiment de ses douleurs présentes, a tourné ses regards en arrière. Il a transporté dans les ténèbres du passé le tableau riant dont son imagination enfantait le modèle idéal. Avidé de plaisir, il le plaça au temps où la douleur ne laissait pas de traces dans son souvenir ; agité par les terreurs de son esprit, il plaça la sécurité au temps où la prévoyance n'éveillait pas ses craintes ; altéré de jouissances, il plaça la satisfaction spontanée de ses vœux au temps où la misère était sans aiguillon ; épouvanté par les terreurs de la mort et les violences du crime, il a créé un âge de douceur, d'innocence et d'immortalité.

Tous ces rêves n'embellissaient que le néant dont la science du bien et du mal avait tiré l'homme. A l'instant où ses yeux s'ouvrirent, il vit ses maux sans apprécier encore l'ordre moral et supérieur dans lequel il était entré, et, plus blessé que ravi de cette lumière nouvelle, il regretta la nuit, qu'il embellit de tous les prestiges, parce qu'elle lui avait dérobé toutes les souffrances.

Cela explique comment l'idée de déchéance trouva créance dans l'esprit de l'homme, comment il put transformer en châtiment le premier progrès par lequel se manifesta la vie morale. Tous les maux physiques existaient aussi bien que la nécessité de mourir, mais les maux et la mort n'avaient pour la conscience aucun sens, aucune signification. Les comprendre, était une douleur de plus, mais elle devait se perdre dans l'immense bienfait

de la vie nouvelle. Il n'y a donc pas de déchéance dans l'homme, et l'idée générale d'expiation qui donne le secret des efforts de l'humanité vers un avenir de grandeur et de liberté ne peut que se rapporter à un phénomène d'un autre ordre dont les anciennes cosmogonies ont placé la source dans l'union des êtres intermédiaires avec les êtres mortels. Dans cette doctrine, prend naturellement place un souvenir de l'âge d'or, le souvenir de la gloire perdue et laborieusement revendiquée. Mais bien loin de s'appliquer à l'homme comme un crime qui souille le seuil de sa vie, il ne lui offre que l'appel à sa destinée morale et ne lui laisse que le mérite du progrès.

La faute et l'expiation, différemment interprétées, prouvent toujours l'unité de la tradition humaine. Les variantes de récit et d'explication la modifient sans la détruire. Aucun système ne peut être condamné tant que la morale qu'il établit sort une et identique des versions diverses des législateurs, et toutes nous conduisent au bien par l'effort fait sur nos instincts pour ressaisir la vérité, au triomphe de l'esprit sur la matière, à Dieu par le progrès.

Le bonheur que la fable prête aux hommes dans un temps qui ne pourrait qu'avoir précédé l'éveil de l'être moral serait purement négatif, et ne pourrait pas être autre chose. Il ne peut signifier que l'absence de la douleur, le sommeil absolu de la conscience. Le sentiment du *moi* et la faculté d'interroger la Providence sur la différence du bien et du mal ne préexistait pas à l'observation et à la comparaison. Juger pour glorifier le passé aux dépens du présent, suppose l'appréciation morale de ce passé pour la condamnation du présent. Or, l'homme a eu tout à apprendre, et nul témoignage ne nous autorise à supposer tant d'innocence et de bonheur perdus sans cause et une contradiction dans l'ordre général.

C'est en vain que des écrivains très-estimables, mais qu'une imagination trop poétique nous semble égarer, prêtent à l'homme, au début de la carrière, un hymne sublime de reconnaissance à l'aspect des magnificences de la création. Certes, ce n'est pas nous qui blâmerons une admiration si légitime, mais nous ne la concevons qu'à son époque. Naturelle toujours, elle

s'élève avec la connaissance même de l'œuvre de Dieu, et la grandeur de l'hommage se mesure à la grandeur de l'homme. La création ne s'est manifestée d'abord que par les phénomènes dont l'homme était immédiatement frappé et entouré. La première sensation qu'il ait éprouvée a été celle du besoin et quand, après l'éveil de la conscience, il a cherché les rapports qui unissaient son être aux tableaux dont il était entouré, la vaste scène ouverte devant lui offrait autant de sources de tristesse, autant de perspectives de travail et de douleur que de motifs d'enthousiasme et de chants lyriques.

Pour nous, plus nous cherchons à pénétrer dans la question de ces origines, plus nous croyons qu'avant toute institution théogonique, avant tout développement religieux qui jette sur les sociétés primitives une teinte de profonde absorption dans l'œuvre divine, il y a nécessité de reconnaître un état bien différent. Nous ne saurions croire que la création ait été l'émission d'un seul jet d'une société religieuse. Partout et toujours, l'histoire nous montre la barbarie étendant son empire sur les commencements de l'homme. Dans le développement progressif non-seulement nous ne trouvons rien qui nous autorise à placer antérieurement une dégénérescence universelle, mais par analogie nous devons conclure absolument le contraire, et ne pas supposer un contre-sens en Dieu pour expliquer l'homme et ses destinées.

Assujetti d'abord comme l'animal aux lois de l'organisme, il n'arrive aux véritables conditions de son être que quand il parvient à vaincre ces lois pour obéir à des inspirations plus hautes. Il n'a droit au nom d'homme que quand l'être intelligent et moral s'est fait jour au milieu des ténèbres qui obscurcissaient sa route, et nous ne nions pas les ténèbres afin de laisser à ses efforts tout leur mérite, et au progrès la marche nécessairement ascendante que Dieu n'a pu vouloir lui ravir.

Les récits des voyageurs qui ont visité les contrées polaires de l'Amérique nous apprennent des faits qui prouvent jusqu'où peuvent aller le dénûment et la résignation des peuples sauvages. On en a vu à qui la chasse et la pêche avaient fait défaut et qui se trouvaient réduits à mourir de faim. Ils mouraient sans faire

entendre une plainte comme s'ils ne faisaient qu'accomplir une fonction pénible, mais naturelle ¹. L'âme engourdie éprouvait à peine les atteintes du mal, elle ne s'en étonnait pas, et la douleur ne semblait pas exister pour solliciter l'intelligence à en comprendre les causes et la volonté à les combattre.

Supposons le développement de l'intelligence et l'action de la volonté, nous sommes forcés de reconnaître en même temps le sentiment réfléchi de la douleur et le regret de l'insensibilité qui n'en admettait pas l'existence. Alors ces affranchis de la veille, ces nouveau-nés à la vie morale se prendront à pleurer sur le fruit amer de la connaissance qui ne s'est approchée de de leurs lèvres que pour y distiller le poison. L'arbre de la science leur aura apporté aussi la misère, le travail et la mort. Renouvelant le mythe biblique, ils verront un châtiment dans l'effroi de cette vie qu'ils commencent et qu'ils n'avaient pas comprise jusque-là. Alors ils mourront de mort, suivant l'expression de la Genèse, c'est-à-dire ils sauront qu'ils doivent mourir.

« La mort, dit M. de Lamennais, revêt ici un caractère nouveau. « L'animal, l'enfant finit et ne meurt point : il ne sait pas qu'il « doit mourir ; il ne sait pas qu'il meurt. L'homme le sait, et « voilà la mort, la mort qui est la conséquence, le fruit, sous « un point de vue, amer de la science ; mais, sous un autre point « de vue, son fruit et le plus beau et le plus doux ; car si l'homme « initié à la connaissance du vrai immuable, du vrai infini, sait « qu'il doit mourir, il sait aussi qu'il revivra ; s'il sait que l'organisation est destinée à se dissoudre, il sait que l'être réel, « l'être qui pense et qui aime est impérissable, et que la mort « elle-même est encore un progrès. »

Tel fut l'état de la population primitive avant que le progrès de la raison lui montrât la récompense qui doit couronner une vie de luttes méritoires ; telle fut aussi l'origine de ces tableaux fantastiques qui empruntèrent chez tous les peuples le charme insensé d'un âge d'or impossible.

Faut-il, pour cela, accueillir cette prétendue malédiction qui pèse sur la science ? faut-il comme nos aïeux, insensibles encore

¹ H. Buret, *Misère des classes laborieuses en France et en Angleterre*.

à la merveilleuse carrière qui s'ouvre devant la pensée, préférer l'insensibilité barbare, qui s'ignore, à la misère qui se comprend, à la misère qui a recours aux fatigues du travail, aux efforts de l'industrie pour apaiser ses nombreux besoins ? Non sans doute. La pauvreté qui se sent et qui lutte est un immense progrès sur la pauvreté paresseuse qui se résigne parce qu'elle ne comprend pas.

Ce fut là l'effet du sentiment moral qui manquait à l'homme et qui s'éveilla sans que l'on puisse d'ailleurs assigner d'autre cause à ce miraculeux épanouissement de l'âme que l'hypothèse des cosmogonies primitives. Le jour où l'homme sentit sa misère, le premier pas fut fait pour la combattre ; mais le sentiment de la douleur put faire regretter l'insouciance de la veille. Il n'y en eut pas moins un premier phénomène de civilisation, car la misère moralement sentie suppose la comparaison avec un état meilleur. La pauvreté ne serait pas la pauvreté sans le contraste de la richesse, le moins se conçoit par rapport au plus.

L'apparition même du phénomène de la moralité établit donc un premier état qui succède à la barbarie ; elle opère la division qui résulte de l'intelligence, manifestée plus particulièrement dans quelques-uns, au sein de la barbarie qui domine encore l'ensemble. Pourquoi le phénomène s'arrête-t-il à quelques-uns et ne s'étend-il pas à tous ? c'est une question qu'il ne s'agit pas ici de résoudre. Elle se réduit pour nous à un fait, l'inégalité entre les intelligences individuelles. Ce fait a sans doute sa cause et son but, mais il ne s'agit, pour nous, que d'en constater la perpétuité et non la convenance ou la nécessité que nous croyons très-justifiables d'ailleurs. Deux classes prennent donc naissance dans le monde par suite de cette apparition nouvelle de l'intelligence, et c'est pour prévenir cette question d'inégalité, ou rendre raison d'une difficulté prévue, non moins que pour assurer l'obéissance à un fait qui leur était utile, que les législateurs ont distingué les enfants des dieux des enfants des hommes, admis une cause surnaturelle, et placé les sources de l'inégalité dans le ciel.

Théologiens, moralistes, philosophes, quels que soient leur nom et le but qu'ils se sont proposé, s'accordent dans leurs théories

cosmogoniques. Ils admettent, sous les formes diverses dont ils ont revêtu le fait, cette croyance que le point de départ de l'homme est l'éveil du sentiment moral, sans cause historiquement appréciable. Les cosmogonies ont cherché à l'établir et à le raconter sans que l'on puisse tirer des suppositions ingénieuses de leurs auteurs d'autre conséquence que celle d'une croyance à une chute antérieure à l'homme, à une faute rachetable dont la vie même de l'homme était le phénomène expiatoire. Cette croyance fut à la fois l'explication des souffrances de l'humanité, et de son application à reconquérir son indépendance et sa gloire. Ce fut un commentaire de l'évolution générale dont l'ardeur incessante, expliquant le mal par la chute, cherche à ressaisir la réhabilitation par le travail et des efforts qui n'auront d'autre terme que la limite accessible à l'homme dans la recherche de l'indépendance intellectuelle et morale, dans les conquêtes de l'esprit sur la matière.

Le prétendu âge d'or n'est donc qu'une réelle ignorance. Les regrets des populations, jugeant leurs douleurs présentes sur un état plus heureux qu'elles supposent, n'ont exprimé que la reminiscence confuse du calme d'une existence qui s'ignore, que l'on imagina exempte des poignantes douleurs de l'âme, des anxiétés de l'esprit, et ne le fut que par le néant de l'un et de l'autre. Livré uniquement aux instincts de la matière, l'homme n'avait aucune des passions qui nous déchirent, il ne savait pas rentrer en lui-même pour juger, pour comparer sa détresse à une vie plus heureuse : considération bien faite pour tempérer notre orgueil que le bonheur ait pu être placé dans le sommeil de la pensée, qu'il le soit quelquefois encore dans les aberrations de la raison. Les fous ne regrettent-ils pas le temps où ils vivaient au sein de leurs chimères, devenues pour eux d'enivrantes vérités !

CHAPITRE VIII.

Ce ne fut donc pas dans un état de bonheur, au milieu des jouissances physiques et des douceurs de la vie morale et con-

templative que l'homme commença sa vie. Ce fut : la tradition, l'analogie, la raison et les faits, autant qu'ils peuvent être retrouvés, en font foi, dans la barbarie la plus absolue, dans la misère qui n'a pas conscience d'elle-même, dans l'insensibilité qui nie ses propres douleurs, dans un état qui ne différerait de la brute que par l'aptitude à un état plus noble, lorsque le jour du réveil viendrait à luire.

Ce ne fut pas non plus au sein de pays d'où les ressources animales et végétales étaient exolues, où elles se montraient rares et chétives, mais sur un sol où les secours nécessaires non-seulement à la vie, mais au progrès civilisateur, se trouvaient en plus grand nombre que cette première vie animale eut lieu. Le germe, avant de s'épanouir, avait besoin d'exister, et il ne pouvait exister que là où Dieu avait placé une terre propice sous des cieux favorables.

Combien de temps cet état de barbarie a-t-il duré ? combien de temps l'être enseveli dans les ténèbres de l'organisme a-t-il attendu la lumière intellectuelle ? comment en a-t-il reçu pour la première fois l'influence ? Nous n'avons à répondre à ces trois questions que par l'exposé des hypothèses qu'elles ont fait naître. Ce sont des mystères aussi impénétrables que la création elle-même. Que l'homme ait été sauvage, c'est ce que prouvent toutes les recherches ; qu'il soit arrivé à l'état social, le fait le démontre, le passage est resté inconnu.

L'inconnu, c'est le nom de la fatalité mystérieuse que l'homme ne sait pas subir. C'est à en dévoiler les profondeurs qu'il a appliqué les forces de sa raison, aussitôt que les loisirs de l'esprit sont nés à la suite de la satisfaction des premiers besoins matériels. Son activité s'est attachée à l'examen des phénomènes et à la recherche des causes ; causes relatives, prochaines, secondaires d'abord, mais qui le conduisirent à la cause nécessaire, absolue, sans laquelle aucun phénomène ne se fût produit et l'entendement lui-même n'existerait pas. La recherche du vrai a commencé avec l'exercice de l'intelligence, les premiers faits coordonnés ont amené des explications nécessairement incomplètes, mais ces explications ont servi de base aux recherches ultérieures ; elles ont signalé la marche progressive de l'esprit humain. Elles n'ont

pas amené et ne peuvent pas amener une explication complète, universelle, parce que l'absolu et le parfait ne peuvent appartenir à l'être imparfait et fini ; mais si elles n'ont pu consacrer la vérité dans son expression infinie et divine, elles ont assuré la marche de l'humanité dans le sens de cette vérité dont elle ne doit pas connaître le dernier mot.

Ainsi les systèmes, les révélations ne peuvent avoir que le caractère de notre raison limitée et sujette à l'erreur. C'est pour cela que les doctrines se sont, en se succédant, rectifiées l'une l'autre, et c'est là qu'est l'objet de l'activité sans fin, par laquelle l'humanité prouve à la fois ses limites et sa grandeur.

Ces questions, toujours ouvertes à la controverse, et qui exigent des détails qui nous eussent forcé d'encadrer un ouvrage philosophique dans un exposé des progrès de la société humaine, ont dû être traitées séparément pour ne figurer dans cet exposé que par leurs résultats les plus généraux. C'était un examen nécessaire en lui-même et par rapport aux conséquences que nous en devons tirer, pour expliquer et justifier, en général, les hypothèses cosmogoniques et pour leur assigner la place qu'elles doivent occuper dans la manifestation successive des conquêtes de l'esprit humain.

Ce serait donc ici que trouverait sa place notre premier livre, dont l'objet est d'étudier l'activité humaine dans ses sources et dans son but. Il expose pourquoi l'homme a été créé suivant l'interprétation humaine des phénomènes de la vie générale ; comment il l'a été suivant les hypothèses cosmogoniques qui, vraies ou fausses, n'en ont pas moins été la base des institutions sociales et, par conséquent, des éléments réels du développement général. C'est l'impossibilité d'arriver à la démonstration dans ces sortes de questions qui nous a fait dire, avec la réserve commandée par le sujet, qu'à côté des hypothèses restait le doute, et que par conséquent le passage de l'état brut à la responsabilité était resté inconnu.

Ainsi l'a voulu la Sagesse éternelle, et puisqu'elle l'a voulu, notre ignorance sur ce point était sans doute utile et nécessaire ; ce serait à tort qu'on y chercherait une cause d'accusation aussi blasphématoire qu'inielligante. En effet, toute activité hu-

maine prend sa source dans le besoin de connaître, dans la recherche de la vérité. Connaître, serait donc la fin de la recherche et de l'activité elle-même qui y prend, y entretient sa source. Si Dieu n'avait point créé pour l'homme des obstacles à vaincre dans l'ordre naturel, et dans l'ordre intellectuel des vérités à découvrir, son existence aurait été bornée constamment à la sensation. Le développement n'a pu prendre naissance que dans le travail, toutes les forces aujourd'hui conquises, toutes les idées aujourd'hui entrées dans le domaine général de la pensée seraient restées dans le néant, faute d'excitation. Bien loin de là, et grâce à cette carrière infinie de progrès à réaliser, d'hypothèses à vérifier, toute vérité acquise est un élément de découvertes nouvelles. L'esprit humain les tient en réserve comme un capital accumulé au profit de ses efforts futurs. Son ardeur s'en accroît; la pensée, l'art, la science y trouvent des encouragements et des armes pour asseoir et pour augmenter leur empire. Atteindre la limite absolue, serait conquérir l'éternelle immobilité.

Que serait-il donc arrivé si le secret des causes nous avait été donné dès le commencement, si la vérité, qui nous transporte et que nous poursuivons avec une ardeur si inquiète et si persévérante, nous avait été montrée sans voile? La vie n'eût été qu'une impuissante et inutile contemplation. Placer la possession de la vérité au début de l'homme, c'est, en d'autres termes, condamner l'œuvre entière de la création; se plaindre de n'avoir pas été initié au secret des choses, serait donc un blasphème, si avant tout ce n'était un non-sens. L'homme marche et doit marcher vers la science, non absolue, mais relative et conforme à sa nature finie; la cause et le but seront toujours ignorés, c'est-à-dire qu'avec la certitude de marcher dans le sens de ce but inaccessible et infini, nous n'en obtiendrons jamais la connaissance et la possession pleine et entière. Ce qu'il nous est permis de voir, c'est que nous marchons vers la lumière; c'est que Dieu n'a pu placer l'anéantissement comme terme de l'amélioration progressive, matérielle, intellectuelle et morale; c'est que la vie s'étend chaque jour par la plus grande étendue et le nombre plus grand des rapports, et s'étendra toujours. Pour quel lieu et

pour quelle fin? c'est le secret auquel l'homme aspire, qu'il espère, qu'il obtiendra sans doute après l'accomplissement de ses destinées terrestres, mais qu'il doit ignorer dans ce monde pour ne pas mourir.

Ce principe méconnu, parce qu'il n'appartient qu'au temps et à l'observation de le faire comprendre, a placé les législateurs des peuples dans la nécessité de flatter les désirs peu éclairés de l'homme. Il concluait de ce désir à la possibilité de le satisfaire. Ce que son inquiète sollicitude ne pouvait lui faire découvrir, il l'a demandé aux interprètes de la volonté divine, qui se disaient, et que l'on dut croire, inspirés par Dieu même. C'est là ce qui a amené ces récits de la création dans lesquels il n'était pas permis d'omettre l'origine du bien et du mal, et le principe non moins inconnu, non moins ardemment désiré de l'activité humaine. Ces mystères qui étaient interdits à l'esprit de l'homme, il n'était plus permis de les ignorer quand on se faisait l'interprète d'une révélation divine, et cette nécessité de l'explication, qui remontait des peuples avides de la connaître aux législateurs qui sentaient la nécessité de ne la point passer sous silence, n'a trouvé pour solution dernière que le récit de la chute et de l'expiation, base de toutes les théories religieuses et philosophiques anciennes.

Le secret de la pensée de Dieu réalisée dans l'univers et de la source de l'activité humaine se présente ainsi sous deux aspects : celui de la philosophie qui cherche à le pénétrer, celui de la théologie qui prétend l'enseigner dogmatiquement. La philosophie, qui n'est que l'exercice même de la raison, et la théologie, qui se présente comme supérieure à la raison, ont donc un but commun avec des procédés différents. L'une donne, *à priori*, la solution que l'autre cherche dans l'observation. Toutes deux cependant n'ont pu avoir qu'un point de départ, l'observation. En effet, pour que la théologie eût un objet déterminé, il lui fallait un monde à expliquer et des hommes à la fois avides et capables de le comprendre; il fallait que le temps eût amené des faits et démontré l'impuissance de les expliquer par les seules tentatives de l'esprit. Or, les tentatives de l'esprit sont la philosophie même; la théologie ne peut donc être que la solu-

tion, à priori, des questions inaccessibles à l'investigation humaine, mais de ces questions telles que l'esprit est apte à les poser et telles qu'elles résultent de l'observation et du raisonnement.

L'esprit et le raisonnement, appliqués à la coordination des faits et à la recherche des causes, aboutissent à des systèmes d'explication, à des doctrines qui s'agrandissent avec le nombre des faits qu'elles embrassent, qu'elles coordonnent pour en tirer des lois. Quand l'adhésion générale leur a reconnu ce caractère, ces systèmes sont aux yeux des hommes l'expression de la vérité elle-même. De ce que la théologie pour exister a besoin d'un certain développement de l'homme, et pour trouver son application, non-seulement de satisfaire le besoin de vérité qui est, pour ainsi dire, la loi de l'espèce, mais d'être en conformité avec les vérités acquises ; en d'autres termes, puisqu'elle est la solution des doutes qui peuvent survivre aux connaissances acquises par les seules lumières de la raison, ou par la philosophie, il résulte que la philosophie est l'œuvre préparatoire de la science de Dieu, qu'elle a pour but supérieur de nous y conduire, et que c'est à ce point que la théologie la saisit. Mais il résulte aussi du perfectionnement successif de la connaissance, que la philosophie est un travail sans terme ; tandis que la théologie, retenue dans l'immobilité du dogme religieux qui, une fois émis, ne se prête plus à aucune extension ni concession, n'a pu que par des révolutions être ramenée au niveau du progrès de la philosophie. La science de Dieu, chaque jour plus vaste dans la série philosophique, a donc reçu un caractère différent à des époques diverses, parce qu'elle a dû successivement se mettre en harmonie avec le progrès général de l'humanité, mais par cela même elle a montré combien leur union était étroite et nécessaire.

Les révélations ou les religions sont en progrès les unes sur les autres et à leurs époques successives, comme les idées philosophiques dans leur progrès continu ; c'est ce que les pères de l'Eglise reconnaissent lorsqu'ils disent que Dieu, en se communiquant successivement à l'homme par la révélation, proportionne son enseignement ou ses lois aux besoins et aux temps ¹.

¹ Aug., *De serm. Dom. in monte*, lib. 1, § 2.

La philosophie et la religion sont essentiellement unies dans l'objet qu'elles se proposent, l'étude ou la proclamation de la vérité. La différence est celle qui distingue le combat et la victoire. La philosophie dans sa fin dernière et la religion à son dernier progrès seront indissolublement unies de la même manière qu'elles le furent à leur point de départ et dans le temps à des époques données. Les doctrines religieuses sont des points d'arrêt dans le progrès et la transformation en dogmes des vérités reconnues; elles sont, qu'on nous passe la comparaison, comme un bulletin de victoire mis en réserve sous la garde de Dieu même pendant que l'humanité marche à ses nouveaux combats.

Nous n'avons pas à nous arrêter sur les formes et les cultes qui ne sont que l'organisation de la conquête. Ceux qui en sont les dépositaires ont voulu se la rendre propre, et ont proscrit d'avance toute nouvelle tentative qui devait la faire passer en d'autres mains. Le dogme du passé une fois proclamé et admis, ils ont voulu l'immobiliser sous un symbole définitif et inattaquable. La forme, dont ils étaient les maîtres, a partout tendu à absorber le fond destiné pourtant à s'enrichir. Mais la philosophie a poursuivi son œuvre, et par elle le culte antérieur ébranlé laisse pénétrer l'élément d'une nouvelle doctrine où la pensée religieuse et la pensée philosophique se confondent un moment pour se séparer de nouveau de la même manière. Il est facile de concevoir dès lors que le but définitif de la philosophie ne peut être autre que celui de la religion, et que celle qui accueillera toutes les vérités acquises ne sera et ne pourra être que le dernier terme de la philosophie elle-même. Toutes deux, confondues, n'auront plus alors de modifications à attendre dans leur carrière terrestre.

Cette conformité du but avec la différence des moyens, l'état actuel des connaissances humaines nous permet de la conclure de l'étude et de l'observation du passé. Au début, l'interprétation, que nulle connaissance acquise n'éclairait, ne pouvait être fondée que sur des hypothèses; aussi ne trouvons-nous pas autre chose. Quel était le tableau? La misère et la douleur. Quelle était l'espérance? L'affranchissement. La vie de l'homme et sa destination résultaient de ces deux conditions imposées à son existence, et de là découlent toutes les croyances anciennes. En-

clavage, souillure, réhabilitation, expiation, dérivent du péché et de la déchéance, et c'est ce qu'expriment le mythe des anges déchus et la doctrine moins métaphysique de l'homme condamné pour une faute commise en ce monde. La première de ces hypothèses paraît plus logique, sans être plus intelligible, en ce sens qu'elle n'est pas comme la seconde en opposition avec le fait observé du progrès continu et avec la raison. Moïse, du reste, les a admises toutes deux dans un double but sans doute : la chute des anges, par rapport à l'humanité en général ; la chute de l'homme, parce qu'il la ramène à un objet particulier, à la loi qu'il donne à son peuple. Mais la doctrine du péché originel est celle qui répugne le plus à la raison humaine, parce qu'elle reçoit son caractère d'un fait contradictoire attribué à l'espèce et qui ne trouve pas sa place dans le cadre de développement qui lui est particulier.

Le secret de l'épreuve, ou si on l'aime mieux, du mystère impénétrable caché sous la doctrine de la faute et de l'expiation, est donc le secret de la vie humaine. La simple raison dit que si cette faute, punie de déchéance, existe, ce n'est pas à l'homme qu'il faut l'imputer, puisqu'au début nous le trouvons barbare et depuis constamment progressif. Si nous le supposons barbare par dégénérescence, cela ne saurait constituer un crime devant Dieu. Donc cette faute ne pourrait qu'être antérieure à l'homme. Si des opinions l'imputent aux anges, nous les répétons comme rapporteur, nous n'espérons ni nous ne voulons expliquer une chose qui sort du domaine de l'investigation humaine.

Ce qui résulte du fait, quelle qu'en soit la cause, c'est la doctrine générale d'affranchissement proclamée par les Orientaux, admise par les Grecs, que Pythagore consacre en enseignant des transmigrations expiatoires, et que Platon répète lorsqu'il dit : « Ce que les ténèbres laissent encore briller de science et de vérité est la réminiscence d'une vie antérieure plus noble et plus parfaite. »

Nous recherchons, nous étudions ces traditions, dans l'espoir d'assigner une origine à l'activité humaine, et si nous ne parvenons pas au milieu de ces mystères insondables à retrouver

cette origine, nous constatons l'influence des doctrines qui ont remplacé la vérité inconnue. Nous signalons le développement progressif de l'espèce conformément à une loi constante, et le but, autant que le permet notre impuissance, est atteint.

CHAPITRE IX.

Aussi longtemps que dura cet état de barbarie, les hommes, si toutefois nous pouvons attribuer ce nom par avance à des brutes, vivaient mêlés et dispersés au gré de leur instinct. Les variétés qui les différenciaient, sans les séparer, ne s'étendaient pas au delà des nuances extrêmes de couleur et de conformation qui se rencontrent dans un même peuple. Ils se mêlaient dans leurs variétés peu sensibles, sans plus de souci des différences de peau ou de conformation, qui devaient les distinguer profondément un jour, que les autres animaux non moins variés qu'eux, et qui n'en vivent pas moins rapprochés. L'homme pouvait exister ainsi avant que la raison eût manifesté ses premières lueurs ; lorsque la raison l'appela à d'autres destinées, la transition ne pouvait s'effectuer autrement qu'elle ne s'est faite, ou que nos suppositions nous l'ont fait imaginer.

Admettons pour un moment que la faculté de raisonnement puisse être accordée à une espèce quelconque, autre que l'espèce humaine, et imaginons comment cette faculté nouvelle dirigerait l'espèce ainsi soumise à d'autres conditions, à d'autres lois. Nous la verrions reconnaître sa supériorité sur les autres espèces, et, au lieu de rester mêlée au hasard avec elles ou distinguée uniquement par la différence de ses besoins et de ses instincts, se séparer aussitôt ; non-seulement elle se séparerait des autres espèces, mais dans son propre sein et par extension de la loi qui lui ferait repousser les êtres désormais inférieurs qu'elle aurait abandonnés, des classifications hiérarchiques l'établiraient conformément aux supériorités qui prendraient leur source dans les degrés de l'intelligence, de la force, dans la beauté relative des formes. Cela frappe par son évidence, et c'est

ainsi, nous pouvons le croire, que les choses ont dû se passer au sein des variétés de la race humaine.

Au milieu de la barbarie apparaît tout à coup dans les traditions et les genèses des peuples, l'Adam de Moïse, l'Alorus de Bérosee, le Protogonos de Sanchoniaton, Meschia et Meschiane du Zend-Avesta. C'est la forme mythique qu'a revêtue l'élément moral à son apparition dans le monde ; le souvenir le plus ancien à l'aide duquel la séparation entre deux états si différents a été consacrée. L'élément moral est incarné dans un homme, parce qu'une formule abstraite n'est accessible qu'à certains esprits, et que toute grande idée doit être transmise et est mieux accueillie par les masses lorsqu'elle revêt une forme matérielle propre à la rendre populaire. La moralité, la responsabilité viennent féconder l'aggrégation qui s'épure et s'élève, et les supériorités relatives se superposent à la masse qui, par l'exemple et l'autorité, va se transformer en une véritable société.

De quelque nom que l'apparition de la vie morale soit revêtue, à quelque peuple que l'on rattache la priorité dont ils prétendent tous illustrer leurs fabuleuses annales, c'est toujours le même événement symbolisé, le même début dans la carrière de civilisation que l'homme va parcourir. Partout il commence par le langage le plus simple, proportionnel à la pensée dont il est l'émission et le retentissement, par l'alimentation la plus prochaine et la plus facile, et par la croyance la plus grossière.

A l'état de brutalité générale où nul privilège ne séparait entre eux les êtres indistinctement mêlés, succède ainsi l'état mixte dans lequel la scission s'est manifestée par une cause quelconque ; révélation pour les uns, anges déchus pour les autres, mais s'est produite en fait de l'aveu de tous. La brute existe encore, mais sous l'influence et l'exemple de l'homme, et, par conséquent, nous distinguons deux classes, que l'on a désignées par le Dieu et la brute, les enfants des dieux et les enfants des hommes ; division éternelle, parce qu'elle prend sa source, si nous oublions un moment les explications et les systèmes, dans les conditions mêmes de la nature humaine, dans la supériorité

effective des uns, dans l'infériorité relative des autres ; elle pose, pour un temps où la violence l'emporte nécessairement sur des droits inconnus, des barrières plus impénétrables que des supériorités viagères n'auraient dû le comporter. Par la durée d'un fait, de sa nature, mobile comme les générations, elle a le tort d'éterniser ce qui devait être variable, comme les aptitudes elles-mêmes. La véritable nature, et les conséquences viagères de l'inégalité, ne pourront passer dans les lois qu'à l'aide du temps et lorsque la conviction générale aura mis hors de doute et enlevé à la controverse les vraies bases de la hiérarchie. Les séparations sociales deviennent moins absolues dès l'instant que la raison générale acquiert plus d'empire. Ainsi la distinction absolue entre les dieux et les hommes se transforme plus tard en castes, et, se renfermant dans le sein même de l'espèce, atténuée à un certain degré la rigueur de la séparation. Plus tard encore, la distinction se continue en s'affaiblissant dans les divisions de plébéianisme et de patriciat, confondues dans la qualité commune de citoyens. La tendance humaine est d'effacer ces différences pour se résumer dans l'homme partout soumis à la même loi morale, promis aux mêmes destinées sous la condition d'une lutte commune et dans le but d'une émancipation qui doit être la récompense de tous. L'égalité qui en résulte n'est pas, certes, le nivellement des intelligences prises chacune à part, mais l'appel de tous aux droits qui naissent de la supériorité de la faculté intelligente. La supériorité répartie sur l'espèce n'est pas transmissible par voie de génération dans les races. Le droit égalitaire naît de ce qu'il ne peut et ne doit être reconnu par aucune loi de supériorité héréditaire intellectuelle. Si le gouvernement appartient à l'esprit, les supériorités sociales auxquelles il convient de régir l'ensemble doivent sortir de la masse, et non des classes, puisque l'esprit se répartit, non en classes, mais indistinctement dans l'espèce.

La vérification du progrès dans les institutions et le travail de développement qui eut lieu dès l'origine, résultent pour nous de l'étude des divers états qui se succèdent dans le tableau cosmogonique des générations. Nous les déduisons de l'examen des opinions religieuses et philosophiques. La preuve se continue

par les documents, non encore historiques, mais déjà plus reconnaissables, qui ont présidé au premier développement des empires orientaux. Nous demandons la permission d'anticiper quelque peu pour en donner un simple aperçu, et nous autoriser de l'enchaînement qui lie la série des témoignages et des observations.

En thèse générale, et malgré les différences qui ont existé inévitablement entre les deux époques, les temps primitifs nous font reconnaître deux états, que nous pouvons nommer barbares. Le premier a son origine dans l'apparition même de l'homme moral ; le second a pour point de départ la dispersion suivie de l'établissement des grands empires. Dans ce cas la dispersion est accompagnée d'un retour à la barbarie, reconnaissable dans les tableaux, que les historiens nous ont tracés, du commencement de ces empires.

A ces deux époques, séparées par l'intervalle immense qui s'est écoulé pendant la succession des générations, dites antédiluviennes, appartiennent des efforts vers l'amélioration analogues, mais non semblables. Dans la seconde, le souvenir plus ou moins effacé des temps antérieurs produit l'effet que l'initiative inexpérimentée de l'espèce devait seule amener dans les temps primitifs. L'exemple et la tradition sont le germe actif qui manquait à la première époque, et qu'on a remplacé par le mythe des anges déchus et la fusion des deux natures.

Quoi que l'on puisse penser de cette chute et de cette fusion, que nous n'avons donnée et ne donnons encore que comme une tradition, la tradition sous cette forme a produit, par ses conséquences et l'autorité dont elle a joui, les mêmes effets que la vérité elle-même. Si, au lieu de l'adhésion religieuse qui lui a été donnée et qui sembla s'élever pendant longtemps au-dessus de toute discussion, il ne lui reste plus aujourd'hui que la valeur d'un système, la croyance, en perdant l'adhésion commune qui lui donnait la même valeur qu'à la réalité, n'en reste pas moins, lorsqu'il s'agit du temps où elle a vécu, en possession de tous les droits de la vérité. Si elle n'équivaut pas pour nous à la solution de la difficulté en elle-même, elle explique comment les institutions et le développement social se sont réglés sur cette solution.

longtemps incontestée et réputée vraie. Sous cette forme et avec cette autorité elle saisit l'homme à son berceau, et, lui dévoilant le mystère de l'apparition de l'élément moral, créa pour lui la règle positive et la source des institutions; pour nous, elle reste la clef des institutions hiérarchiques sous l'influence desquelles la société s'est formée et développée successivement et progressivement.

Sous cette impulsion civilisatrice l'homme a franchi les degrés de l'éducation sociale qu'on a désignés systématiquement sous les trois noms de peuples chasseurs, pasteurs, agriculteurs. Il les a franchis pendant la période antédiluvienne, comme il le fit de nouveau au début des empires et après l'émigration des chefs des colonies; après Noé, pour ne pas sortir des termes du récit de la Bible. Quant à la valeur de ces désignations en elles-mêmes, nous les croyons, malgré leur forme absolue, ou plutôt à cause de cette forme, fausses et incomplètes au fond. Elles ne peuvent être admises comme une succession d'états nettement séparés et définis par un caractère qui leur soit exclusivement propre. Sous cette forme même, si on pouvait l'admettre, elles devraient se subdiviser beaucoup pour montrer les divers états qui durent successivement se produire et qui pourraient y revendiquer leur place. C'est aussi ce que nous voyons dans le tableau cosmogonique que les peuples asiatiques ont accueilli en tête de leurs annales, et qui embrasse les divers modes de l'activité humaine à mesure qu'ils se produisent. Les trois états que nous venons de nommer ne sont donc, en réalité, que l'expression sommaire, et sous une forme généralisée, de l'évolution civilisatrice, bornée à ses effets les plus saillants. Ils ne sont pas exclusifs les uns des autres, mais ils se réunissent, au contraire, dans le dernier de tous, le plus complet, et qui résume en lui tout ce qui s'était successivement agrandi pour amener son avènement. Ainsi en ramenant cette division sommaire, un moment admise, à la vérité qu'elle enferme, il faudrait dire que les peuples sont successivement : brutes, sauvages, nomades, chasseurs, pasteurs, laboureurs, commerçants, industriels, et encore faudrait-il avouer que l'invention des arts n'est que virtuellement com-

prise dans cette nomenclature où elle ne trouve pas sa place d'une manière explicite.

L'homme a été aussi mineur, forgeron, etc. On voit que ces divisions conduiraient à autant d'états sociaux séparés qu'il y a de professions sociales distinctes. Entre la longue liste des professions utiles successivement produites et la division trop restreinte dans les trois groupes que nous venons de nommer, la mesure raisonnable se trouve dans la série des générations symboliques que nous avons étudiées, et si elle se divise en trois périodes, nous ne croyons pas pouvoir les assimiler aux trois états successifs sans doute dans leur apparition, mais qui se confondent et se perpétuent dans la réalisation de la société agricole.

Ce qui est plus simple et plus vrai, c'est que l'homme a fait entrer successivement dans le monde des idées, des arts, des rapports nouveaux qui sont venus s'ajouter aux précédents, qui les ont modifiés et non détruits. Chacune de ces conquêtes donnant une nouvelle impulsion, et la réunion de plusieurs un nouvel aspect à la société, le nom du nouveau mode d'action qui la transformait pour son plus grand avantage a pu être pris pour la désignation convenue d'un état social supérieur au précédent. Mais ces dénominations vivement tranchées n'expriment dans leur forme absolue que la continuité des améliorations secondaires. Celles-ci amenaient avec elles des usages, sinon des lois, qui préparaient une nouvelle constitution de l'ensemble; mais leur introduction, véritable témoignage de l'éducation progressive du genre humain, est trop difficile à reconnaître sous des désignations générales et arbitraires.

CHAPITRE X.

L'ordre social est la substitution du principe moral à la force. Il n'y a de société que là où la raison commune devient la règle des rapports. Il est évident par cela seul que l'apparition de l'élément moral ne constituait pas encore une société, mais l'aptitude à une organisation sociale qui devait lier chacun sous l'autorité des chefs ou des interprètes de tous. Le principe moral pro-

clamé est bien loin d'être le principe moral triomphant. Là est le terme des efforts humains. Entre ce terme et le point de départ, se place l'évolution humaine et son développement. La force, seule loi de la vie sauvage, tel est le commencement ; les degrés de l'éducation humaine ou l'amélioration de la vie sociale sont la manifestation et la mesure du progrès. Après avoir cherché à rendre compte de la manière dont l'introduction du principe moral a pu avoir lieu, au moins dans l'opinion des hommes, il nous reste donc à étudier comment la vie générale s'est étendue, comment l'éducation du genre humain s'est faite.

Nous l'avons tenté par l'examen des générations, des croyances et des opinions ; nous pouvons nous résumer ainsi :

De l'apparition de l'homme moral, de la transformation de l'être organique en être raisonnable et responsable, à l'établissement des centres divers des populations les plus anciennement connues, ou à la formation des peuples et des colonies, sources primitives des empires, s'écoule un intervalle pendant lequel s'est effectuée l'évolution nécessaire au phénomène social d'établissement qui le termine. Cet intervalle, dans les récits cosmogoniques qui cherchent à l'interpréter, est rempli par des développements religieux ou par dix générations allégoriques qui comprennent, en même temps que la multiplication et la dissémination des hommes, le développement successif des arts, des croyances, des connaissances et des institutions sociales qui en furent ou durent être le corrélatif nécessaire. Sous tous ces rapports, le progrès ne put être que successif et lent parce qu'il fut borné par la pauvreté des moyens. Il se proportionna aux besoins de l'homme et s'augmenta en raison du temps, de l'accroissement des idées et des éléments de travail.

Chaque de ces dix générations est signalée par un fait social qui la caractérise, ou par un certain nombre de faits qui s'enchaînent à un fait principal et dominant. Dans leur ensemble, et en les considérant d'un point de vue plus élevé, elles peuvent être divisées en trois périodes principales :

La première période comprend les trois premières générations, et est séparée de la seconde période par la quatrième génération qui forme la transition entre des états sociaux différents

aussi bien sous le rapport religieux que sous celui des institutions.

Plus éloignée et moins facile encore à tirer du chaos où elle s'ensevelit la première que les générations qui la suivent, cette première période ne permet de reconnaître que le règne de la force individuelle au service des passions qui se développent avec l'intelligence. Elle atteste l'inexpérience de l'homme, son ignorance des qualités particulières aux productions inorganiques, et qui n'en sortiront que par des procédés que le hasard ou des tentatives réitérées lui apprendront. Son inaptitude à soumettre les animaux, l'horreur instinctive qu'il dut éprouver contre la nourriture animale, bornent aux fruits ses premiers aliments. Avant de chercher le soutien de sa vie dans la chair des animaux, il s'appliquera à former des troupeaux qui lui fournissent des vêtements. Bientôt le lait devient le supplément des fruits qui n'ont que leur saison ; l'habitude de tout emprunter aux dociles compagnons de sa vie, le besoin d'une alimentation plus substantielle au sein d'une existence plus laborieuse, enhardissent l'homme à verser le sang. Mais ce ne fut pas tout d'un coup qu'il usa de cette ressource extrême, ce ne fut pas sans répugnance et sans frayeur qu'il osa pour la première fois égorger sa victime sans défense ; la famine, compagne nécessaire et fréquente de la vie sauvage, put seule surmonter la pitié qu'il ressentit sans doute. Les bêtes immolées à la chasse, et que la faim le contraignit à dévorer, furent la première leçon qui lui apprit à vaincre sa répugnance. Ici, du moins, le besoin direct, pressant, l'exemple des animaux carnassiers dont il différerait à peine, le sang déjà versé ; l'ardeur de la lutte, l'ivresse du combat et du triomphe lui firent oublier son horreur, l'imitation fit le reste. Ainsi la vie sédentaire emprunta sa plus importante ressource à la vie de chasse qui l'avait précédée. Les individus dispersés avaient cherché, au hasard, le soutien précaire de leur vie. Peu à peu les plus jeunes, les plus aventureux se livrèrent seuls à cette vie errante, et rentrèrent avec leur proie sous les huttes où les attendaient les vieillards et les femmes. La peuplade se forme, quelques animaux les plus dociles, les plus enclins à chercher l'amitié de l'homme y as-

surent l'avenir, la prévoyance apprend à les retenir, à les utiliser. Quand les produits incertains de la chasse ont manqué, quand la disette est venue menacer le chétif établissement, l'animal domestique, la victime réservée a remplacé la proie sauvage. Après son lait, qui ne suffit plus, elle livre sa chair et son sang dont la famille du chasseur ne sait plus se passer. La vie du chasseur n'est pas seulement le besoin de la proie et l'instinct de la conservation, c'est aussi l'avidité de connaître. Connaître, c'est distinguer ; plus tard on comparera, on réunira sous des lois secondaires, jusqu'à ce qu'on s'élève à la grande loi qui préside également à toutes les lois comme à tous les phénomènes. Distinguer, c'est s'élancer vers les innombrables modifications par lesquelles la Providence a varié les formes et la matière ; c'est amasser sans conscience de la loi, mais par la curiosité instinctive qui la devance et la rendra possible, les faits dont elle sera l'expression ; c'est reconnaître des formes et assigner à chacune et à l'homme lui-même son individualité, son rôle, sa vie extérieure. Dans la vie sédentaire tout se meut, tout varie, sans doute, mais c'est dans le cercle étroit des phénomènes locaux et successifs où la pensée s'endort. Elle sait où croit savoir ce qui l'entoure, et l'inertie où elle tombe la rend insensible même aux accidents qui viendraient rompre d'une manière imprévue le cercle monotone où elle reste enfermée. Dans la vie active chaque pas amène une impression nouvelle ; chaque jour brise le cercle de la pensée pour lui livrer plus d'air, plus d'espace où se mouvoir. Là, se révèle la mission providentielle de l'homme ; les faits s'ajoutent aux faits, car avant d'oser se prononcer sur les phénomènes et sur les lois ; sur les causes secondes et sur la cause première, les phénomènes et les causes doivent avoir subi les regards et l'examen de l'homme.

La plus éminente faculté de l'espèce humaine est le besoin de connaître, le besoin de vérité. Connaître la vérité, nous l'avons dit, ce serait posséder le secret de la vie même, sa cause et son but. Mais, pour arriver à la vérité, nous n'avons d'autre route que l'étude de l'univers et d'autres moyens que nos organes et notre intelligence qui les a multipliés et agrandis. Les premiers pas de l'espèce n'ont donc pu être autre chose qu'une recon-

naissance sommaire de la création. L'homme, en vertu de sa destination terrestre, se sentait poussé, avant la science même, par le plus simple et le premier aiguillon de la science, la curiosité. Pour oser se reconnaître pour ce qu'il était, il fallait qu'il parcourût la terre, et mesurât tout à lui-même ; pour reconnaître toute chose il fallut qu'il parcourût la terre pour comparer les choses entre elles, et cette étude, qui a commencé avec le monde, se poursuivra jusqu'à ce que le monde ait accompli ses destinées.

Il marche donc, il poursuit la proie fugitive qui doit soutenir son existence, mais sans qu'il s'en rende compte ; ce n'est pas son but unique, car dans cette lutte, qui semble toute matérielle, déjà le besoin de savoir l'inspire. C'est le Dieu inconnu qui l'agite, c'est la vérité qui le soutient et le récompense. Son âme est à peine ouverte à la lumière morale, et déjà il s'avance sur la terre pour obéir à l'ardeur de connaître et d'agrandir sa sphère. Qu'importe, si dans son ignorance il n'est animé que de l'espoir d'étendre sa domination et de satisfaire une curiosité impatiente dont il ignore le véritable mobile. Il n'en obéit pas moins aux conditions virtuelles de son existence ; il suit, à son insu, la route éternellement tracée par la Providence, et que la rapidité de son instinct ou de la source inconnue de la pensée qui l'anime lui ont ouverte avant que ses lumières l'aient reconnue pour la véritable. Cette impulsion est en lui, elle est la condition première de son être, elle est la loi de l'espèce, elle est générale et providentielle, vérités que le temps dévoile et sur lesquelles les ténèbres du passé ne peuvent prévaloir : le fleuve a démontré la source.

Cela s'opère si peu en vertu d'un acte particulier, d'une obligation restreinte aux conséquences d'un crime à punir, à une existence ou à une race isolée marquée du sceau vengeur qui condamne à la fois et qui protège, qui prescrit la fuite et couvre de l'égide le meurtrier et le fugitif ; cela s'opère si peu en vertu d'une volonté divine exprimée directement, que Cain, le symbole biblique de la dispersion de l'homme, et que Dieu, selon la Genèse, condamne à être fugitif sur la terre, s'arrête et bâtit une ville, à laquelle, selon la Genèse encore, il donne le nom de son fils Hénoch. Comment la fait serait-il la conséquence du récit

qu'il dément? comment l'ordre de Dieu serait-il méconnu? Il faut bien qu'on s'y résigne, c'est que Moïse, dans l'exposition d'une vérité générale, a gardé la préoccupation de son objet particulier; c'est que la famille d'Israël, qu'il unit en Abraham, doit s'unir en Noé, doit s'unir en Adam pour être dès le principe la branche choisie, et que, même dans l'expression d'un fait général, il est dominé par la spécialité de son dogme.

Ce n'est pas qu'il faille voir dans la construction d'une ville une contradiction avec la nécessité de la dispersion des hommes. Il est clair que l'idée de dispersion et de population de la terre ne veut pas dire que l'homme sera éternellement condamné à la vie errante et vagabonde des chasseurs; il est évident qu'il dut assurer sa marche, et du sein d'une société fixe lancer dans le monde inconnu de nouveaux et plus hardis explorateurs. Mais ce qui n'est qu'un procédé naturel de propagation intelligente et conforme à la loi, si on l'applique à l'espèce, est un contresens véritable si on l'applique à un individu. Celui-ci, en recevant l'ordre personnel de la fuite, y contrevient en s'arrêtant; l'espèce, si elle s'arrête sur un point, ne cesse pas dans sa généralité d'obéir, puisque les demeures fixes où quelques-uns s'établissent n'empêchent pas le plus grand nombre d'en chercher de nouvelles.

Il est donc évident, parce que cela est nécessaire, que le récit de la Bible a voulu exprimer sous une forme convenue, et malheureusement contradictoire, une idée générale qui s'applique à la race humaine tout entière destinée à parcourir la terre pour la peupler, l'étudier et la connaître; que Caïn, pris comme symbole d'une race, a pu s'arrêter sans que la loi fût violée, et que son action et ses suites ne signifient plus que l'établissement des premières demeures fixes, élevées par les premiers dominateurs, dans l'intérêt peut-être de cette domination. Peut-être aussi Moïse, et nous entendons par là l'auteur ou les auteurs de la Genèse, a-t-il voulu se conformer à l'antique préjugé arabe qui accorde l'antiquité et la pureté du sang et de la tradition aux nomades, pour regarder le séjour des villes comme une marque de réprobation ou tout au moins d'oubli des mœurs des aïeux et une preuve de décadence. Dans ce sens, le récit bi-

blique aurait consacré la supériorité de la race nomade de Seth sur la race fugitive de Caïn, s'établissant dans des villes au mépris de la loi et de la tradition.

L'usage du feu se rattache aussi à cette première époque où le progrès de l'humanité semble borné à des constructions fort restreintes, à l'élargissement ou l'embellissement des cavernes, et à des huttes dont on les aurait entourées, car il n'est guère probable que l'on doive entendre autre chose par le titre de ville donné à la fondation attribuée à Caïn.

La seule idée religieuse qui pût surgir dans cette première période, était bornée par les impressions qui agissaient sur l'homme. Frappé à l'aspect des phénomènes dont il était entouré, effrayé par la menace des forces dont l'énergie s'augmentait pour lui du sentiment de son impuissance, il avait tout au plus été conduit à les mesurer à sa propre nature. Après les avoir redoutées, il les avait divinisées. L'admiration ou la frayeur, excitées par la puissance des phénomènes, le fit passer d'une contemplation silencieuse à l'adoration superstitieuse des forces moins redoutables, mais plus immédiates, qui l'entouraient. C'est l'origine du fétichisme, du culte du foyer dont les superstitions ne s'éteignent jamais complètement, et qui, naturelles à l'homme, ont survécu même à l'établissement des religions les plus pures. Les prêtres, donnons-leur d'avance ce nom, ou les interprètes de la pensée divine sur la terre, n'avaient d'analogie que dans les sorciers que redoutent les peuples sauvages ; tout s'absorbait enfin dans la terreur superstitieuse attachée aux phénomènes naturels et dans l'adoration de la matière connue par ses forces distinctes et spécialisées. Puis ces forces se réunissent, et l'homme les divinise dans une adoration générale de la matière considérée dans son unité, sans que l'on fût capable encore du raisonnement qui fait reconnaître l'inertie qui lui est propre et la passivité qui la condamne. Cette réflexion appartient déjà au panthéisme. La transition du cosmisme, ou de l'adoration des forces, au panthéisme s'effectue jusqu'à un certain point dans la quatrième génération pour devenir la croyance de la seconde période.

On a vu la source d'une controverse dans l'antériorité du sa-

béisme sur le panthéisme, ou réciproquement. Le sabéisme ou l'adoration des astres nous semble la forme de culte dont le panthéisme est la plus haute expression intellectuelle. L'idéalisation panthéiste réside dans l'idée d'une essence de l'univers et ne peut être conçue que par l'esprit. Cette idéalisation, supérieure à la portée générale des intelligences, a besoin d'être traduite en images pour le plus grand nombre. En d'autres termes : la croyance génératrice primitive, qui avait divinisé les forces et les phénomènes pour les généraliser ensuite dans l'unité matérielle, n'avait pu s'élever plus haut dans son adoration extérieure que les astres lumineux qui sont la splendeur de cet univers divinisé. Ainsi, pour la première époque, la plus haute expression de la pensée religieuse était l'adoration des astres. Lorsque la pensée religieuse s'étend dans les intelligences les plus favorisées, elle s'élève au-dessus de ces créations matérielles pour les soumettre ou les unir à une pensée qui leur communique l'ordre, le mouvement. Elle accorde une volonté, une vie à cet univers, et place les phénomènes au rang secondaire où les réduit la vie générale dont ils ne sont plus qu'une manifestation partielle. Ainsi l'idée la plus haute d'une époque est l'idée inférieure de l'autre sans que la forme extérieure de l'adoration soit changée. Cette réflexion nous paraît la réponse à faire à la controverse dont nous parlons. Le sabéisme, ou l'adoration des astres, est le culte aux deux époques, mais il est la croyance même dans la première, et n'est plus que la croyance extérieure et vulgaire dans la seconde. Le panthéisme est donc venu après le sabéisme, ou plutôt il est la croyance supérieure qui distingue la seconde phase du sabéisme de la première ; pour nous la question n'existe donc pas.

Partout où il y a association d'hommes, union collective, il y a en même temps intérêt commun et sanction de l'association conservatrice de cet intérêt. Une ville, ou toute agglomération d'individus décorée de ce nom, aussi peu considérable qu'elle pût être, ne pouvait subsister sans qu'une sanction puisée dans un ordre supérieur ne tracât, dans quelque limite que ce fût, d'ailleurs, les droits et les devoirs réciproques, ou, pour dire mieux, sans que la nécessité s'en fût sentie.

Là, où il existait deux classes, et nous avons montré précédemment comment cette division naissait de la supériorité nécessaire d'un certain nombre d'intelligences sur l'intelligence de la masse; là, où se trouvait le rapprochement des hommes et de ceux auxquels ils accordaient le nom de dieux, signe de leur supériorité, et un seul genre d'adoration qui puisait sa source dans la terreur des forces et l'admiration des phénomènes, il y avait une certaine séparation nécessaire entre les croyances dans le rapport des rangs et des idées. Du respect des forces partielles divinisées, ces êtres supérieurs, ces dieux, ces sages s'étaient élevés à la conception du tout matériel. Puis, par un progrès naturel, les forces de leur esprit s'appliquent à ce tout matériel devenu la croyance la plus haute, ils refusent de placer plus longtemps la source de la vie dans l'ensemble des forces brutes, et ils sont conduits ainsi à sortir de la matière pour lui substituer un autre tout, dont la conception abstraite est en dehors des sens. Ils reconnaissent et conservent l'idéalité infinie dont les choses matérielles ne sont plus que l'ombre...

Tel est le panthéisme et la transition de la première période à la seconde.

CHAPITRE XI.

La seconde époque offre dans la série de ses développements la transformation du pancosmisme au panthéisme. Transformation immense en fait et qui sépare par un intervalle inappréciable deux termes dont le rapport ne peut être établi qu'en le comblant par une série de progrès dont la marche successive et ascendante nous échappe. La domination établie par les hommes puissants adorés comme les enfants des dieux, à la fois dominateurs absolus et instituteurs des peuples qu'ils rapprochent pour les asservir, n'est plus le seul pouvoir reconnu; le pouvoir sacerdotal tend à se séparer de la force unique où toute direction s'absorbait. En vertu de l'autorité morale conquise par les organes ou les adeptes d'une croyance plus élevée, une division nouvelle et plus compliquée s'établit, et la hiérarchie commence.

Ajoutons que cette hiérarchie créée au nom d'une idée religieuse fondamentale, qui centralise la direction morale et intellectuelle dans les mains des hommes investis exclusivement du pouvoir religieux, assigne le premier rang aux interprètes de la vérité religieuse. La scission s'opère pour réaliser une nouvelle forme sociale dans laquelle la force ou l'autorité matérielle n'occupera plus que le second rang. Tel est le caractère de l'antique hiérarchie dans laquelle le pouvoir sacerdotal ou la caste qui se réserve l'interprétation de la volonté divine, devient comme corps, le premier et véritable pouvoir. Les peuples ont constamment une tendance à matérialiser leur culte ; dès lors les sages, prenant le caractère de prêtre, systématisent le culte qu'ils réduisent en observances et en pratiques, et réservent pour eux les idées de spiritualité. Trois forces sortent de cette distribution des éléments constitutifs du corps social ; le pouvoir divin, la force politique ou guerrière et la masse obéissante. Il est facile de concevoir ensuite comment, dans le sein de la masse, les conditions se règlent et se distribuent à l'exemple des pouvoirs plus élevés, et comment cette répartition des fonctions, favorisée par l'intérêt même des pouvoirs dirigeants, crée la multitude des intérêts épars beaucoup moins dangereux que l'intérêt unique d'une masse exploitée, mue par une volonté commune.

Mais ce tableau, prématurément offert, est le résultat et non le progrès de la hiérarchie, et c'est de cet aspect de la question que nous avons d'abord à nous occuper.

Au commencement de la seconde époque, les constructions se multiplient, les terres, jusque-là la propriété de tous, se partagent. Les forces relatives se proportionnent à l'étendue des envahissements ; les chefs se fortifient sur les montagnes auxquelles ils assignent leur nom, ou dont le nom leur demeure affecté, de manière que cette domination des chefs sur les montagnes devienne une espèce de désignation symbolique d'une époque de violence, de tyrannie prévoyante, et de précaution contre les éléments et les hommes. Dès lors l'idée de multiplication et de migration des peuplades ne peut pas être séparée des dénominations diverses puisées dans la diversité des lieux. En effet, les différents peuples honorent également les monta-

gues, soit parce que l'idée d'obéissance, de protection ou de terreur s'y rattachait pour eux comme à la demeure d'une force protectrice ou tyrannique, soit que le souvenir du refuge qu'ils y avaient trouvé contre l'invasion des eaux, et la facilité de s'y fortifier contre les animaux, les déprédations, les inondations partielles et imprévues, y eût attaché ce genre de respect qui consacre les sanctuaires et les lieux d'asile. La dissémination existait donc en général, et l'agrégation en certains lieux, mais dans une proportion assez faible, parce que les hommes, avant l'agriculture et l'appropriation des animaux à leur nourriture, avaient besoin d'un vaste terrain pour y trouver le soutien d'une vie encore bien peu assurée par la prévoyance bornée que l'expérience ne guidait qu'imparfaitement. Ils apportaient probablement avec eux le souvenir d'une catastrophe antérieure, soit comme transmission d'une tradition de la chute, soit comme impression plus réelle et plus récente de la catastrophe qui suivit la séparation des races, et précéda nécessairement l'établissement des peuples dans l'occident de l'Asie. Quelque indéterminée que soit l'époque de ce grand bouleversement et quelque soit le temps que l'on suppose écoulé entre les phases du progrès, il se lie aux deux époques primitives de manière à en être la ligne de démarcation probable.

Ainsi au règne de la force et aux hasards des luttes individuelles a succédé le pouvoir ou la violence de quelques-uns ; à la propriété de la terre dévolue en héritage à l'espèce, a succédé le partage et la domination d'une race privilégiée ; au tableau de la terre ouverte à la libre dissémination, a succédé le tableau de la terre déchirée, ravagée et n'offrant que de rares asiles sur les lieux élevés, pour le salut de tous ; et, enfin, la consolidation du pouvoir saisi par les enfants des dieux ou les chefs.

Alors paraissent les géants dont le farouche orgueil et la puissance usurpée sont désignés par le nom de race contemptrice des dieux. C'est le caractère assigné à la quatrième génération, premier degré de la seconde époque, et transition de la division simple de la première époque à la hiérarchie de la seconde que la révolte et la lutte vont amener.

En effet, de l'établissement de la domination absolue de quel-

ques-uns naît au sein du grand nombre le sentiment de la révolte. C'est là ce qu'on a voulu indiquer par le titre de contempteurs des dieux, contempteurs de la race dominatrice fortifiée sur les montagnes. Ce nom a été appliqué aux hommes de la quatrième génération que les Phéniciens nous peignent comme des géants qui transportent les montagnes, exprimant sans doute en réalité les révoltés audacieux et puissants qui attaquent et renversent le pouvoir des chefs établis, et se fortifient à leur tour sur ces montagnes dont le nom s'est confondu avec le leur.

Chercher en tout ceci les faits eux-mêmes serait, à coup sûr, se jeter volontairement en d'étranges illusions ; mais il n'en est plus de même si, rejetant le mythe ou le symbole, on y recueille la vérité qu'ils enferment et la transmission des luttes qui ensanglantèrent les premières rivalités entre les hommes. Ces inductions très-vagues, très-sommaires, dénaturées par la mobilité des traditions, conservent, après avoir été dépouillées de leur enveloppe extérieure, le fond sur lequel elles reposent ; elles témoignent d'un antagonisme sans lequel les sociétés hiérarchiques ne se seraient pas établies, et, dès lors, elles sont vraies en dépit de leur forme qui n'en est que le revêtement convenu. Elles ne peuvent être niées en elles-mêmes, et supposent beaucoup d'autres faits : les luttes de races, les constitutions de cultes, de sanctuaires, les établissements fixes. De cet état de choses découle la nécessité de la domesticité d'un plus grand nombre d'animaux, de la culture des terres. Aussi voyons-nous dans les développements exprimés par les générations suivantes le progrès des arts et une plus grande complication de l'institution sociale. A la génération des contempteurs des dieux, qui n'ont pas été autre chose que des fractions détachées de la masse opprimée, soit pour s'emparer du pouvoir, soit pour demander place à l'exercice de leur travail, a succédé immédiatement la génération des pêcheurs et des agriculteurs. En d'autres termes : au sein de la société primitive des dieux et des hommes, se sont fait jour des classes nouvelles qui ont réclamé, les unes par la violence, les autres au nom de l'utilité, de la nécessité de leur industrie, un rang et un nom entre les

opresseurs, et les opprimés ; de là décomposition ou constitution nouvelle et plus compliquées du corps social et premier avènement de la hiérarchie : au sein des dieux par la séparation entre le prêtre et le guerrier ; au sein de la masse par le rang assigné aux inventeurs des arts et des industries qui se classent d'après leur utilité réelle ou d'opinion. C'est là ce qu'établissent les sixième et septième générations. Les castes s'organisent et sont consacrées ; en même temps le travail des métaux amène des constructions plus solides, des établissements plus fixes, des agglomérations plus nombreuses. Tel est l'aspect général de cette période dont nous avons tâché de présenter le développement de concert avec la doctrine panthéiste dans le troisième livre.

L'accroissement des populations d'une part, et de l'autre la domination violente des chefs, augmentent le penchant naturel à la dispersion dont nous avons trouvé la trace aux époques antérieures. Ce penchant prenait une nouvelle force dans l'inégalité établie entre les familles ; peut-être dans la distinction de couleur qui pouvait subsister encore. Les races jaune et noire avaient dû laisser derrière elles les débris qui se détachent toujours des fortes masses. Certainement il trouva un aliment naturel dans la haine de l'oppression qui résultait d'une hiérarchie tyrannique, ou des vengeances qui venaient à la suite des tentatives combattues d'émancipation. Cette dispersion, au sein même de l'Asie et de la race blanche dont le centre et l'occident de cette contrée étaient restés l'asile, est constante à la seconde époque ou de la quatrième à la huitième génération. Les noms affectés à cette dernière et la désignation de son rôle dans les degrés successifs du développement social expriment et confirment cette idée. C'est l'œuvre nécessaire de la seconde époque que la troisième reconnaît et consacre comme nous aurons à le justifier. Ainsi l'ensemble du développement contenu dans les dix générations ou dans l'immense intervalle qu'elles jalonnent, comprend une première dispersion qui est celle des races. La hiérarchie y est inconnue, au moins dans ses subdivisions, et la différence entre les hommes n'est autre que celle des deux classes dirigeantes ou dirigées suivant les lumières ou les hasards qui distribuent

le pouvoir. Ce partage est encore, en général, celui qu'on remarque dans les races jaune et noire. Ensuite s'opère la propagation de la race blanche asiatique au sein de laquelle s'établissent les fractionnements de la société en progrès, ou la hiérarchie : différence qui devient ainsi un caractère distinctif entre la première et la seconde époque. A la première époque, la race noire aura pu suivre les bords méridionaux de l'Inde et la côte de l'Arabie pour gagner, par cette dernière route, l'Afrique et les hauteurs de cette partie du globe qui doivent devenir le centre de son développement. La race jaune primitivement assise à l'orient des montagnes qui formèrent le point d'appui de tous les peuples, se dirige au nord-est. Détachée peut-être plus tard que la race noire, et repoussée des terres basses et inclinées vers la mer, par le séjour des eaux diluviennes, elle trouve un abri le long des chaînes de l'Altai où elle s'est multipliée pour couvrir l'orient de l'Asie.

C'est après cette première séparation des races, de la race blanche et de la race noire, (la séparation de la race jaune fut plus tardive peut-être, mais à peu de distance de la catastrophe), que les forces naturelles, encore douées de l'immense énergie qui avait soulevé les continents et les montagnes, produisent cette vaste révolution qui, sous le nom de déluge universel, est restée dans la mémoire des peuples. D'après les observations sur lesquelles nous avons suffisamment insisté, elle n'a pas dû ce nom à son universalité réelle, mais à la grandeur de la catastrophe et au spectacle des eaux que tous les peuples ont trouvées comme principal obstacle à leur établissement ; les eaux furent le premier ennemi qu'ils eurent à combattre avant de s'asseoir d'une manière fixe sur le sol devenu leur première conquête. La catastrophe diluvienne, qui a entraîné un grand nombre d'animaux sans atteindre les hommes dont on ne retrouve aucun vestige fossile, n'a pu que séparer ces derniers en brisant les rivages de la mer et comblant la route qu'ils avaient parcourue dans leur première émigration. Elle a précédé nécessairement la fondation des grands centres sociaux. Ceux-ci n'ont pris naissance qu'après la multiplication déjà considérable des hommes, et supposent l'éparpillement sur de grandes superficies, tandis que l'absence d'ossements fos-

ailes humaines atteste que les foyers existants ne pouvaient résider qu'à de grandes distances les uns des autres sur des hauteurs que les eaux ne pouvaient atteindre, et seulement, sur ces hauteurs, en groupes rapprochés et loin des plaines où l'inondation pouvait les surprendre. C'est dans ce sens que nous concevons l'assertion de Cuvier, quand il dit que les races étaient séparées depuis longtemps lorsque la catastrophe arriva. Pour qu'elle ne les atteignît pas il fallait non-seulement qu'elles fussent séparées, mais qu'elles le fussent par des intervalles immenses, qu'elles s'appuyassent sur des hauteurs, et que ces intervalles complètement déserts ne fussent pas même une route de communication entre les races oubliées l'une de l'autre. L'histoire, éclairée sur ses origines par l'histoire naturelle, trouve par elle l'explication de l'isolement des races, de leur séparation, et des institutions spéciales à l'une, à l'exclusion des deux autres.

Ainsi l'extension des peuples sur l'Asie est postérieure à la grande catastrophe. Cette catastrophe, elle-même, est postérieure à la séparation des races, et cette double condition place nécessairement la séparation à la suite de la troisième génération et ayant la quatrième. Lorsque celle-ci prend place, les témoignages de l'extension des populations sur l'occident de l'Asie existent dans la tradition des géants qui transportent les montagnes et signalent le changement des conditions générales et primitives, qui étaient celles de l'humanité.

La hiérarchie des castes que nous trouvons établie, ou que nous voyons s'établir parmi les hommes, appartient, dans ses divisions multiples, à la race qui s'est répandue dans l'Inde, dans l'occident et dans le nord-ouest de l'Asie, à la race blanche, en un mot, qui prend sa source au berceau commun à toutes, et qui a persisté, sauf extension, mais sans solution de continuité, aux lieux où nous avons placé le berceau du genre humain. Cette hiérarchie est conforme à celle que nous voyons régner dans le premier établissement social qui s'est constitué dans l'Indo-Perse, ou les pays intermédiaires entre l'Inde et la Perse proprement dites, et dont l'Indoustan nous reproduit l'image dans l'organisation qu'il conserve encore.

De la souche primitive se sont détachées d'abord deux branches, jaune et noire. L'oppression des classes supérieures aura déterminé leur émigration, celle des masses : c'est-à-dire qu'après l'émigration générale, ou la fuite des races vaincues dans les luttes qui les armèrent l'une contre l'autre, les restes de toutes deux auront persisté ou auront été retenus en esclavage dans leur ancien asile. Les exilés n'auront pu trouver à former d'établissement que sur les hauteurs où les débordements des fleuves ne pouvaient les atteindre et où ils échappaient aux influences des terres basses et marécageuses, dont le séjour ne peut être praticable qu'à l'aide du temps, de la culture et de l'industrie. Les luttes de race et l'exil des vaincus constituent ainsi trois foyers de familles humaines. Les deux portions exilées n'ont pu que retomber dans la barbarie absolue dont la race victorieuse et permanente sur le sol primitif était à peine sortie. Elles sont séparées, au moins la race noire, par la catastrophe immense, quoique non générale, qui a bouleversé les anciens rivages de la mer et la partie la moins élevée des continents. La race blanche, qui est restée au centre, est la seule dont le développement puisse être suivi au delà de ce centre primitif d'où elle a rayonné sur l'Asie du nord et de l'occident, mais après s'être étendue d'abord en suivant les hautes terres, dans la direction du sud-est au nord-ouest, sans s'écarter des hauteurs qui la protégeaient. Elle s'est propagée par la voie des montagnes, et si elle a osé s'aventurer jusqu'au voisinage des fleuves et sur les terres plus unies et plus fertiles, ce n'est que vers les sources et les parties moyennes, fort loin encore des terres basses que le soulèvement des mers où les inondations des fleuves ont pu atteindre, et dans les portions qui étaient protégées, soit par l'éloignement, soit par l'élévation générale du plateau, soit par des lignes de montagnes qui opposèrent une digue infranchissable à l'inondation.

C'est là, et après la dispersion des races dont elle consacre la séparation, que va prendre place la troisième époque que nous présentent les générations et qui comprend les huitième, neuvième et dixième qui résument la dispersion générale et nous font assister à la fondation des colonies. Là, se généralise aussi

la tradition du déluge, tradition que l'on a confondue avec le déluge lui-même et qu'il en faut soigneusement distinguer, puisqu'il fut incontestablement antérieur à la dispersion de la grande race asiatique et à son établissement sur toute l'étendue de l'Asie.

« Cette troisième époque, considérée historiquement, renferme donc ce qu'on a symboliquement reproduit sous l'emblème de la multiplication des enfants de Noé et de leur établissement. Si on les représente comme contemporains du déluge, qui, au contraire, les précéda de beaucoup, c'est que la tradition du déluge, dont les chefs des peuples furent les propagateurs, s'identifia dans la postérité avec ces chefs eux-mêmes ramenés à l'unité de famille, et prit la forme que lui assigna la prépondérance de la tradition biblique. Noé représente la dixième génération; dans cette hypothèse, ni lui, ni ses enfants ne peuvent être le symbole contemporain de faits qui leur étaient nécessairement antérieurs. Toute cette filiation biblique et les événements qu'on y rattache, étudiés comme ils doivent l'être, c'est-à-dire comme un symbole de faits mal connus et purement traditionnels, devenant impossibles dans leur ensemble convenu, par ce seul fait de l'antériorité nécessaire de l'inondation sur la grande multiplication des hommes et leur établissement fixe et général sur la terre. Nous rentrons donc dans le droit d'interpréter la tradition générale sans en admettre les détails. Ce n'est point infirmer l'autorité respectable des livres sacrés, dont on ne voudra pas sans doute faire aujourd'hui une chronique et nous dirions presque un journal. Or, un symbole ne peut être étudié qu'à son point de vue le plus général comme le souvenir d'une vérité importante; dont les détails peuvent varier, sans que la vérité supérieure enveloppée sous l'emblème en soit détruite.

« Au point de vue biblique, il n'y a qu'un Noé; au nôtre, il en existe autant qu'il y a de souches de peuples. La première conséquence qui résulte pour nous du fait d'un symbole généralisant toute cette tradition, c'est que ce symbole, qui centralise tout un passé, n'a pu prendre naissance qu'après les faits accomplis, et que ces faits qui se sont développés au sein des générations, en se présentant sous cette forme réduite, se

sont attentives au point d'être ramenés aux proportions d'une personnification. Cette personnification une fois admise, il était bien clair que la population du globe ne pouvait plus avoir lieu que par les enfants de l'unique représentant de l'espèce après le déluge. Or, il n'en pouvait pas être ainsi. Si le déluge a détruit l'espèce, où sont les débris ? S'il ne l'a pas détruite, c'est qu'à l'époque où ce déluge eut lieu les hommes n'existaient pas, ou étaient en petit nombre. Dans les deux cas, le déluge ne peut être contemporain de Noé, et le récit dont il est le héros n'est que la reproduction de faits très-antérieurs.

En partant de ce point, que le mythe noachique centralise plusieurs traditions de même nature et des faits très-antérieurs, nous y trouverons en résumé l'ensemble des faits, les différents personnages auxquels ils s'appliquent, et l'histoire de la troisième époque. L'origine des empires dont la source est placée en Noé et ses enfants doit en réalité se rapporter à une époque antérieure à cette même origine telle qu'elle est déduite de la succession biblique.

Par suite, les faits historiques qui se rattachent à la fondation des empires, dont les livres saints fournissent d'ailleurs la narration aussi fidèle qu'une narration peut l'être quand il s'agit de ces temps reculés, succèdent, en s'y unissant, au développement des peuples, sans que la catastrophe diluvienne puisse y trouver place. Ce que les livres saints placent après un déluge contemporain de Noé, s'encadre, à la suite d'une catastrophe plus ancienne, et sans solution de continuité dans la série des générations et des époques qu'aucune catastrophe nouvelle n'interrompt. Les traditions perpétuées s'unissent en un seul récit d'autant plus conforme chez les différents peuples qu'ils sont plus rapprochés. On comprend dès lors comment notre récit confond l'exposé de ce qui eut lieu dans les trois dernières générations et le récit de ce qui, dans la Bible, suit la séparation des descendants de Noé. Pour nous ce n'est qu'une même époque que les ténèbres répandues sur deux mille ans de développement inconnu ont fait présenter sous la forme consacrée par la Bible.

Nous trouvons, en effet, avant de Noé, qu'il existe de tradi-

tions diverses sur la base commune d'une tradition universelle. Chacun de ces justes sauvés est chef et souche de peuple dans le pays où existe la tradition ; les Menou, les Menès, les Xixuthrus, Arménien ou Chaldéen (ce n'est qu'un peuple et qu'une tradition), les Yao, les Noé, enfin, sont une même tradition, sans être pour cela le même homme.

La dispersion des peuples, leur voyage, leur établissement, après des obstacles et des travaux semblables sous un chef de famille, joint à l'effet naturel que produisit sur des imaginations disposées à toutes ces impressions l'aspect des lieux ravagés par les eaux, a pu et dû créer ces traditions déduites de la tradition plus ancienne de la grande catastrophe. Le respect et l'obéissance voués au chef qui guidait les émigrants en a fait le juste par excellence et la représentation de la famille sauvée. Quelquefois même il a pu arriver que cette idée de l'homme juste ne se mêlât point à des idées de déluge, comme nous le voyons dans le Sydyk des Phéniciens. L'universalité d'une tradition n'est pas détruite par une anomalie qui peut tenir à des causes qui nous échappent, surtout lorsque d'autres caractères rattachent à la tradition universelle le peuple qu'un oubli calculé peut-être, ou le fait autrement compris, semble en séparer.

Isolés les uns des autres, les hommes ont vu se perdre les arts conquis par leurs frères et s'évanouir les progrès réalisés sur le sol primitif. Chacun a dû recommencer sur le sol nouveau qu'il avait choisi une carrière qu'aidaient toutefois quelques souvenirs et en cela plus facile que la première.

C'est à cause de cela qu'à l'origine de tous les peuples nous ne trouvons qu'un langage borné et un premier moyen de communication entre les hommes au moyen de l'écriture figurative. Le tableau qu'Abel Rémusat trace des Chinois peut être appliqué à tous, puisque nous ne pouvons remonter à l'origine d'aucun sans y trouver la même impuissance et la même barbarie.

« Si ce vocabulaire (figuratif), dit-il, se présentait à nous isolément, quelle idée nous formerions-nous des hommes réduits à en faire usage ? Ne croirions-nous pas voir une tribu formée récemment de la réunion de quelques centaines de familles, n'ayant encore fait que les premiers pas dans la route de

« la sociabilité où elles s'engagent ? Nulle religion, nulle idée morale, nulle observation des phénomènes célestes, nulle connaissance de la division du temps. Point de villes, de murailles, de ponts. Aucune idée des relations civiles, des distinctions, des rangs, des états de la société. A peine quelques vêtements grossiers ; presque aucune de ces parures que les peuples barbares recherchent avec tant d'ardeur, un petit nombre de meubles et d'ustensiles de bois et de terre ; quelques armes telles que tous les sauvages en possèdent, et qu'on peut les fabriquer sans le secours des métaux, car l'absence des métaux est un des traits les plus remarquables du tableau hypothétique que nous traçons ici ; enfin, un très-petit nombre d'animaux les plus communs et de ceux sur lesquels l'homme doit nécessairement jeter les yeux en commençant à vivre avec ses semblables ; un plus petit nombre encore de végétaux parmi lesquels deux seulement semblent attester un commencement de culture, le riz et le millet.

« Un pareil portrait, que les Chinois nous tracent d'eux-mêmes dans les rudiments de leur écriture figurative, ne nous les présente-t-il pas au premier degré de l'échelle de la civilisation ; dans le dénûment le plus absolu que l'état social puisse comporter, et enfin dans une situation moins avantageuse, à plusieurs égards, que celle de certains insulaires de la mer du Sud au moment où les Européens ont commencé à les fréquenter ? »

Tels sont les résultats que déduit Abel Rémusat du petit nombre de caractères figuratifs des Chinois, et ce qu'il dit de ce peuple s'applique également à ceux chez lesquels nous retrouvons les mêmes caractères et, à plus forte raison, à ceux dont les premiers temps nous sont totalement inconnus. L'absence absolue des témoignages atteste plus encore la barbarie que la grossièreté des témoignages eux-mêmes.

Ce tableau hypothétique tracé pour les Chinois est donc un tableau très-réel de l'état de toutes les tribus éparses sur la terre et qui sont devenues de grands peuples. C'est ainsi que l'écri-

¹ Abel Rémusat, *Académie des Inscriptions*, t. 8.

ture figurative crée entre eux le souvenir d'un ancien rapport antérieur à la civilisation proprement dite ; que le rapprochement des mots monosyllabiques et nécessaires à l'homme appuyés sur ces rapports, singulièrement corroborés par les découvertes archéologiques récentes. En effet, ces découvertes prouvent, par l'emploi des caractères déterminatifs ; que les mêmes procédés ont été suivis à la Chine, en Egypte et même chez les Mexicains, sans parler des autres peuples qui probablement ont usé comme eux que nous venons de nommer, de l'écriture figurative ¹.

Il est tout à fait impossible de retrouver, et, par conséquent, il est oiseux de chercher à refaire la chronologie du temps antérieur à la dispersion, période circonscrite dans les livres sacrés entre la création ou le premier homme, et Noé ou le déluge. Les observations qui précèdent établissent suffisamment que, pour nous : du moins, ces limites extrêmes ne peuvent pas être acceptées sans examen. Les deux faits qui en sont devenus la manifestation adoptée et orthodoxe, prenant, dans notre travail, le nom de l'apparition de l'homme moral pour la première époque, de l'établissement des colonies sous différents chefs pour la seconde. Le déluge ou la catastrophe partielle qui a reçu ce nom se trouve reculé et placé bien avant l'apparition de ces chefs de peuples et des colonies qu'ils dirigent. Toutefois le rapport entre l'apparition de l'homme moral et la fondation des colonies, quelle que soit l'interprétation donnée à la période intermédiaire, est trop exactement ce qu'il faut entendre par la création et le déluge pour que l'espace chronologique qui les comprend ne doive pas coïncider, malgré le déplacement des faits et la distinction entre la véritable époque du déluge et celle qu'on lui a attribuée. En confondant l'époque du déluge et celle de Noé, la Bible rapproche la catastrophe et le commencement des empires de telle sorte que, pour accepter le récit, il faut se placer dans la sphère du merveilleux. Il devient au moins contestable si l'on se borne aux simples inductions de la raison. En

¹ Abel Rémusat, *Académie des Inscriptions*, t. 8. — Champollion le jeune, *Grammaire hiérog. égyptienne*.

distinguant l'époque du déluge et celle de Noé, qui en est devenu plus tard le symbole, en reportant le déluge après la troisième génération, et le développement initial des peuples à la même époque, la période qui s'écoule entre la fondation des colonies, véritable époque de Noé, et l'ère chrétienne, devra nécessairement s'agrandir de tout le temps assigné au développement des générations que l'histoire de Noé résume, et dont elle représente non-seulement le commencement, mais la fin. Tout au moins, car la précision est impossible dans ces matières, faudrait-il l'augmenter du temps, quel qu'il soit, occupé par les trois dernières générations, directement représentatives de la séparation et de l'établissement des peuples. Il faut opter, en un mot : séparer le déluge et Noé, ou Noé et la fondation des colonies, parce qu'il y a nécessairement un long intervalle entre ces époques.

Nous verrons tout à l'heure que la période qui s'écoule entre la fondation des colonies et l'ère chrétienne doit très-probablement s'étendre à 4,000 ans environ. La période antérieure à Noé, si le calcul de la Bible persiste quant aux chiffres, devra donc être ajoutée à ces 4,000 ans, et cela rentre tout à fait dans l'opinion des chronologistes et des Pères, en particulier de saint Augustin, quand il place la naissance de Jésus-Christ vers la moitié du sixième millénaire, ou 5,500 ans depuis la création du monde.

Pour ne pas parler des chiffres, inventés à plaisir, ou nécessairement soumis à des calculs de réduction des Chaldéens avec les 452,000 ans dont ils nous entretiennent, et encore bien moins des Indous et de leurs 4,520,000 ans, nous dirons que cet espace de temps, antérieur à la fondation des colonies, ou à l'époque de Noé, considéré comme contemporain du déluge quoique diversement évalué par les livres saints, est renfermé avec plus de vraisemblance dans les trois calculs des Samaritains, 1,507 ans; de la Vulgate, 1,656 ans; des Septante, 2,242 ans, ou 2,262 suivant la correction d'Africanus, et pour ne pas faire vivre au delà du déluge un patriarche antérieur à Noé. C'est dans cette limite qu'il faut renfermer tous les faits qui, depuis l'apparition de l'homme responsable jusqu'à la dis-

persion et l'établissement des premières souches de peuples, ont précédé et amené la fondation des empires primitifs. A l'origine, et avant toutes les colonies dont il aurait été la métropole, il faudrait placer ce premier établissement social qui, sur les deux versants des paropamises, ou Hindou-Kho (Caucase indien), le cours supérieur de l'Indus et les versants méridionaux de la haute chaîne de l'Himalaya, aurait vu, par lui-même, et ses colonies les plus rapprochées, se développer successivement les phénomènes de civilisation ; qui aurait, suivant les traditions persanne et indoue, été un empire indo-persan ou indo-scythe soumis au régime des castes, et sous le système religieux et panthéiste encore régnant dans l'Indoustan.

CHAPITRE XII.

Le mot d'empire, qui apporte à notre esprit l'idée de ces grandes dominations despotiques qui ont pesé sur l'Asie, ou qui se lie dans l'histoire moderne à un ensemble d'institutions qui forme ce que nous nommons une nationalité, n'est qu'une image fort inexacte de ce qu'il faut entendre par la même dénomination appliquée à l'association primitive. Il ne peut pas être question pour ce temps de limites exactes, de frontières. Ces lignes de démarcation s'établissent entre peuples rivaux, et il ne s'agit, pour l'époque dont nous parlons, que de populations dispersées, exploitées peut-être, mais non soumises, ignorantes du pouvoir central dont elles augmentaient la force nominale, sans s'y rattacher par un autre lien que celui de l'émanation d'une même origine. Ce sont des tribus sorties d'un foyer principal, mais dont rien n'arrêtait la puissance d'expansion et de dissémination que l'état même du sol. Du centre aux extrémités, les rapports étaient nuls ou se bornaient à l'apparition de hordes dévastatrices, instrument d'un pillage régulier, tribut arraché par la violence à peu près comme nous le voyons au sein des populations ou des campements de l'Afrique. Des tribus libres et errantes formaient de tous côtés des avant-gardes aventureuses et vagabondes. En un mot, il ne s'agissait ni de police, ni d'administration. Au centre de ce désordre se fait jour l'institu-

tion politique naissante; elle crée, étend la hiérarchie, s'assimile peu à peu, et autant que la difficulté des communications le permet, les hommes qu'une protection efficace et une loi plus douce peuvent atteindre. Par l'influence combinée de sa force qui s'augmente, et de l'institution religieuse qui la féconde et l'appuie, une société véritable se forme progressivement et attire à elle en raison même de sa force croissante les êtres isolés qu'elle asservit, mais qu'elle protège contre le pillage et la violence.

Telle est l'idée que l'on peut se faire de ce premier empire indo-scythe ou bactrien dont l'existence peut être déduite des documents traditionnels de la Perse et de l'Inde, et paraît d'autant plus probable, qu'en somme, cela ne peut signifier qu'une première association, qui dut nécessairement exister, quelque nom et quelque forme qu'on lui donne, et qui exista, la probabilité permet de le dire, dans des conditions pareilles à celles des premiers empires. La constitution de ces empires, en se rattachant à des formes hiérarchiques et sacerdotales analogues, est un indice d'une réminiscence commune. La tradition d'un premier empire bactrien, quelque contestable qu'elle soit historiquement, en acquiert un plus haut degré de vraisemblance, car elle se concilie avec la nature même des choses. Ce n'est donc pas sans raison que Malcolm ¹ la rapporte dans son histoire de Perse, que Schlosser l'accueille dans son histoire universelle ². Si M. de Hammer a eu tort de soutenir l'autorité du Desâtir et du Dabistan, il a pu se tromper sur l'authenticité des livres sans que leur originalité contestable prouvât absolument la fausseté de la tradition. Anciens ou relativement modernes, ils peuvent être l'écho d'une vérité transmise; seulement dans le premier cas, ils auraient été plus près de la source, et, à ce titre, la gravité du témoignage s'augmenterait de tout le respect que nous accordons aux débris sacrés d'une antiquité vénérable.

Pour ce qui concerne les empires primitifs eux-mêmes, et que nous appellerons historiques pour les distinguer de cet empire

¹ Malcolm, *Hist. de Perse*, t. 1^{er}.

² Schlosser, t. 1^{er}.

indo-scythe ou indo-persan, leur existence très-réelle ne les soustrait pas à l'influence des fables qui enveloppent leur origine. En se perpétuant ils ont atteint les limites où l'histoire a pu les saisir, mais ils ne se dégagent que lentement des ténèbres qui entourent leur berceau. Ninus et Sémiramis tiennent à la fable autant qu'à l'histoire, à plus forte raison les siècles qui précèdent seront-ils restés incertains. Ce qui sera toujours fort problématique, ce sont les faits particuliers de la vie des personnages ; mais ce qui reçoit un caractère de vérité de sa généralité même et de sa conformité avec quelques faits connus, c'est le souvenir de luttes et d'invasions des peuples. A défaut d'histoire nous avons des ruines, et ces débris, qui ne suffisent pas pour rétablir les monuments, nous servent du moins à en mesurer les proportions, ils nous en font soupçonner l'âge, et si les traditions viennent à s'accorder naturellement au milieu de ces ruines éparses, elles verront leur vraisemblance s'accroître et les origines historiques s'éclaircir. Nous devons donc chercher les témoignages conservés dans les récits et monuments de toute sorte échappés au temps, consulter les législateurs aussi bien que les historiens et les compilateurs anciens ; car il ne faut pas oublier que la tradition fut longtemps le moyen de transmission à l'usage des peuples asiatiques. Les livres orthodoxes eux-mêmes ne sont pas autre chose après tout que la tradition écrite. Depuis cinquante ans surtout la véracité des vieux historiens a été mise à l'épreuve ; bien des assertions rangées parmi les fables ont pris rang parmi les vérités. Pour conserver l'alliance de la Bible et de Manethon, de la Grèce et de l'Orient, les pierres ont parlé, et qu'on nous pardonne ce souvenir, c'est en français qu'elles ont parlé. Que le monument de Rosette reste en Angleterre, le monde entier a adopté, sans pouvoir nous les ravir, les grands noms qui survivront et à la pierre de Rosette et à l'Angleterre elle-même : saint Louis qui nous révéla l'Égypte, Napoléon qui la conquit un jour pour la France, éternellement pour les sciences et pour sa gloire, Champollion qui, déroulant les bandelettes sacrées, devina les sons longtemps perdus de la langue mystérieuse, et rendit la voix à la momie ressuscitée.

Posons d'abord quelques faits qui puissent nous servir de point de départ, et auxquels nous puissions rapporter nos observations, sauf à revenir sur les faits eux-mêmes pour en déterminer la valeur.

Dicéarque fait régner un premier Sésocétris (le même que Mènes) 2956 ans avant la première Olympiade, c'est-à-dire qu'il reporte à 3700 ans environ avant notre ère, le commencement de l'histoire d'Egypte. Il résulte de l'examen de Manethon, que le commencement de la dix-huitième dynastie a lieu vers 1800 ans avant l'ère chrétienne, que les pasteurs qui la précèdent règnent 544 ans, et que l'histoire certaine de l'Egypte remonte ainsi à plus de 2500 ans avant notre ère, c'est-à-dire à une époque correspondante au déluge, suivant le calcul hébreu de la Bible.

Justin ¹ nous parle d'une guerre provoquée par Vexorès, roi d'Egypte, entre les Scythes et les Egyptiens, guerre poursuivie par les Scythes jusqu'au sein de cette même Egypte dont ils connaissent l'opulence. Par suite de cette lutte, le tribut imposé par les Scythes sur l'Asie persiste pendant quinze cents ans jusqu'à Ninus.

Ce dernier fait nous montre déjà les Scythes en possession de l'Asie 5500 ans avant notre ère, puisque l'époque de Ninus est, dans l'hypothèse la plus probable, placée vers 2000 avant Jésus-Christ. Il nous montre les Egyptiens établis en Egypte, constitués monarchiquement et déjà riches et puissants. Cette considération fait remonter leur établissement et leur émigration beaucoup plus haut que l'époque même de 5700 dont parle Dicéarque. Elle nous conduit tout au moins aux 4000 ans d'antiquité que nous leur assignons dans la supputation, trop rapide sans doute, mais exacte quant à la conclusion générale de leur chronologie ². Peut-être faudrait-il remonter plus loin encore, si on acceptait à la lettre l'opulence que leur accordent les Scythes, suivant Justin. Il est plus vraisemblable que cette opulence, toute relative, n'indique que la barbarie des Scythes comparée à une existence plus douce et plus heureuse sous le riche climat de l'E-

¹ Liv. 4^{re}, cap. 1 et liv. 2, cap. III.

² Filiation et migrations des peuples, t. 4^{re}.

gypte. Nous nous arrêtons donc à la limite chronologique déjà exprimée, et que d'autres raisons appuieront bientôt d'une manière plus positive. L'invasion suppose encore que, pour être en possession des moyens matériels de franchir la vaste étendue de l'Asie occidentale qui les séparait de l'Égypte, les Scythes ou les populations rassemblées, auxquelles ce nom n'appartient pas plus que celui de Persans, ce dernier nom est celui que nous donnons aux populations établies à l'orient de la Perse actuelle, suppose, disons-nous, que les Scythes avaient abandonné le séjour des montagnes pour s'étendre sur l'un et l'autre versant, et s'établir dans l'Asie centrale. Nous désignons, par ces versants, l'ouest et le nord-ouest de l'Indus, le sud des montagnes, emplacement qu'ils occupaient en même temps que le nord des monts Paropamises, et qu'ils avaient habité pendant que certaines tribus, plus avancées vers l'ouest, avaient suivi les flancs des montagnes jusqu'à l'Arménie, pour descendre de là le cours de l'Euphrate et prendre possession des plaines de l'Asie occidentale, qui reçurent le nom de Chaldée et de Babylonie.

Nous voyons poindre ainsi à leur première origine, et par suite d'une première séparation, deux grandes souches de peuples. Les plus avancés vers l'ouest, en redescendant le long du Tigre et de l'Euphrate, forment une première famille qui sera la plus éloignée vers l'occident de l'Asie. La seconde famille, trouvant devant elle les établissements de la première, s'écoule à droite et à gauche des montagnes pour s'établir à son tour. Cette seconde famille, en se divisant, donnera naissance aux peuples dont l'origine biblique est rapportée à Sem et à Japhet, pendant que celle qui l'a précédée sera la souche des peuples connus sous le nom de Cham. Le temps, qui en séparant les peuples leur a imposé des dénominations diverses, ne peut faire oublier l'union primitive qui les maintint longtemps en contact, et laisse de l'incertitude sur la branche à laquelle tel peuple pourra être définitivement et rigoureusement attaché. En réalité, les familles aujourd'hui distinctes par des limites convenues n'étaient qu'une même famille dont les membres s'engagèrent dans différentes routes et reçurent, à cause de leur séparation, des noms qui firent reconnaître leur marche. Mais de là résulte aussi une

certaine confusion, car avant que les groupes fussent déterminés, les mélanges de migrations effectués, soit par alliance, soit par luttes et par réactions, mirent en contact toutes les tribus et les grands groupes qui les unissaient, ou en termes bibliques, Cham, Sem et Japhet.

C'est ainsi que Cham, heurté par Sem, alla peupler l'occident de l'Asie, la Phénicie, l'Egypte ; que Japhet, que l'on sépara plus tard de Sem, lui resta plus longtemps uni qu'à Cham le premier émigré, et que l'on put confondre sous un même nom ce qui forma depuis deux familles, Sem et Japhet. Cela ne signifie pas autre chose, sinon que la première migration fut poussée en avant par la seconde, après avoir été établie dans la Chaldée dont elle se vit ainsi chassée. Cette seconde se partagea en deux groupes nord et sud, Japhet et Sem. Mais au moment où le choc a lieu, la séparation n'existe pas encore. Aussi une seule dénomination s'applique-t-elle aux envahisseurs : ce sont des Scythes. Scythes et Persans, suivant l'histoire, ne forment qu'une race. Les chronologistes, les Pères de l'Eglise, en commentant la famille de Noé, placent les Scythes les uns en Sem et les autres en Japhet, par Elam et Magog, leurs fils : le premier, souche des Persans ; le second, des Scythes, que l'histoire ne distingue pas à leur origine et dont les premiers sont les Scythes du sud, les seconds les Scythes du nord des montagnes, mais toujours des Scythes. Ainsi la domination des Scythes de l'histoire profane et celle des Elymaïtes de l'Ecriture ne signifient qu'une même tradition.

Nous insisterons sur ce point, qu'il est important de bien envisager, pour donner un sens aux époques successives désignées par les Pères et les historiens, et détruire des contradictions plus apparentes que réelles.

Ce ne serait pas sans doute assez que l'autorité de Justin et de Trogue-Pompée dont il fut l'abréviateur, pour mettre hors de contestation la puissance des Scythes. Le scythisme prend une forme plus générale, et, dans quelques écrits, désigne, non-seulement un peuple, mais tout un degré de civilisation. Saint Epiphane ¹, le Chronicon paschale ², attestent, comme Justin et

¹ Epiphanius, *Contra hæreses*, liv. 1^{er}, cap. iv.

² *Chronicon paschale*, p. 23.

Troque-Pompée, l'antiquité du scythisme et lui donnent un sens encore plus étendu. Ils confirment ainsi, et au delà, ce que nous entendons nous-mêmes par ce nom. Nous l'étendons aux populations qui s'étaient accrues au centre primitif, qui s'y étaient constituées et embrassaient Scythes, Persans, Bactriens, et en général les Orientaux, par rapport au Tigre et à l'Euphrate, compris entre l'ouest de l'Indus et le midi de l'Oxus; noms divers pour exprimer une même souche fractionnée, mais une à son origine. Epiphane distingue des époques, et donne des noms aux états successifs par lesquels l'humanité a passé : c'est le barbarisme avant le déluge, le scythisme immédiatement après¹. Or, si l'on n'a pas perdu de vue ce que nous disons du déluge et de l'établissement des colonies qui le suivit, non pas après Noé et par ses enfants, mais avant tous les Noés qui en reproduisent la tradition résumée dans l'unique Noé reconnu par la Genèse, le scythisme en général, qui comprend l'invasion des Scythes en Asie, remontera à l'origine même des peuples. Sem ni Japhet, expression convenue d'une séparation reconnue plus tard, n'auront rien à y prétendre, et la date de Justin cessera de paraître exagérée et sans appui.

C'est sous cette forme générale qu'il faut entendre le scythisme de ces auteurs et le nom de Scythes que nous donnons, non aux premiers occupants, mais aux vainqueurs de l'Asie conquise sur ses premiers habitants. Ce qui répand l'incertitude sur la question des premiers Scythes, c'est, d'une part, leur souche en Japhet qui exprime les populations du nord, et la circonscription que donnent de leur empire Hérodote et Diodore, pour ne pas parler de leur origine scandinave, inventée par Jornandès, et que nous avons déjà combattue ailleurs.

L'empire des Scythes, dont parlent Hérodote et Diodore, s'étendait des bouches du Danube au Caucase, en contournant l'Euxin; mais cela n'empêche pas Hérodote de reconnaître qu'ils tirent leur origine de la Perse actuelle. Les Scythes nomades du nord de la Perse ont seuls passé l'Araxe, dit-il; les Scythes du sud demeurèrent et furent connus sous le nom de

¹ *Sancti Epiphanii responsio ad epistolam Acacii et Pauli.*

Persans ¹, Diodore dit que les Scythes nomades étaient une petite nation sur l'Araxe, d'où ils se répandirent sur le Caucase et autour de l'Euxin. Les faire venir du point où d'autres écrivains placent leur premier empire, c'est en reconnaître virtuellement l'existence et donner un appui de plus à l'opinion de Trogue-Pompée, de Justin et d'Epiphane. Ils n'avaient pas sans doute avancé leur opinion sans qu'aucune autorité les y conviât, et ils s'accordent sans qu'aucun intérêt commun, autre que la reproduction d'une vérité ancienne et consacrée pût les inspirer.

Ainsi les auteurs sacrés et profanes s'accordent en ce point qu'ils ne font qu'une famille des Persans et des Scythes, et reconnaissent leur séjour et leur domination sur l'Asie. Il est constant que cela ne choque point d'ailleurs le récit de la Bible. Si Cham passe pour être le père des Africains, Sem des Asiatiques, Japhet des Européens, il est clair qu'on veut exprimer par là la séparation en trois familles des populations assises en trois parties du monde, sans nier que ces familles aient pu être mêlées un certain temps, et n'en faire qu'une, à leur séjour commun. Bien loin de là, on l'atteste, par leur souche en Noé. Les livres sacrés, en exprimant une vérité générale sous une certaine forme qu'ils ont adoptée, n'ont jamais interdit l'interprétation et l'explication des faits de détail sur lesquels il n'existe d'ailleurs que des commentaires. Que les Scythes soient, donc de Japhet ou de Sem, cela n'entraîne aucune erreur historique ni biblique ; si les Scythes et les Persans ne sont qu'une famille, cela signifie seulement que Sem et Japhet n'ont pas toujours été séparés, et, que quand ils l'ont été, il a fallu deux noms pour désigner deux groupes désormais distincts.

Des observations de même nature s'appliqueront à ce qu'on a nommé la famille de Cham à laquelle se rattache la population blanche de l'Afrique, mais qui, avant de s'étendre jusque-là, occupa l'Asie occidentale et s'y confondit avec ce qu'on appelle la branche sémitique. Cette branche n'est autre, pour ce côté de l'Asie, que le reste de la population de l'Asie oc-

¹ Herodote, liv. 4, cap. XL. — Diodore, liv. 2, p. 455.

cidentale après la séparation des peuples qui passèrent l'isthme de Suez, comme elle n'est autre que le reste de la population du versant sud des montagnes de l'Asie centrale après la séparation des peuples qui s'étendaient au nord de l'Asie, et à l'occident de l'Arménie, ou, si on l'aime mieux, qui franchirent le Caucase pour peupler l'Europe. Mais cela est soumis à quelques restrictions, car ce que l'on entend en général, nous ne disons pas en géographie rigoureuse, par l'Asie occidentale, ne dépasse point la ligne courbe du Taurus et les sources du Tigre et de l'Euphrate. Si bien que l'on peut dire indifféremment que Sem est le démembrement de Cham et de Japhet, ou Cham et Japhet les branches projetées du tronc principal personnifié en Sem, et qui aurait suivi le cours du Tigre pendant que Cham suivait le cours de l'Euphrate. Mais leur union, sous la domination babylonienne et chaldéenne de Nemrod, n'autorise guère cette séparation, dans la forme trop absolue de la Bible.

La domination des Scythes sur l'Asie fut détruite par les Assyriens. Cette lutte est la réaction des populations conquises contre les oppresseurs ou les maîtres du pays, et un retour à l'indépendance sans qu'il en résultât nécessairement l'expulsion complète des envahisseurs. Un grand nombre, parmi ces derniers, avait dû s'établir parmi les vaincus, se mêler à eux sans qu'il fût bien possible de les distinguer après tant de siècles d'union. Parmi ceux qui s'étaient fixés sur le territoire devenu leur véritable patrie, l'envahissement des Occidentaux put en refouler un certain nombre, mais la masse liée au sol ne le quitta pas sans doute. Les rôles furent changés, la domination nominale ne fut plus la même, mais la masse persista, scythe ou assyrienne, suivant le temps et les caprices de la victoire.

Ce nom d'assyrien ne s'appliquait qu'à un seul peuple de l'Asie occidentale, riverain du Tigre dans une partie de son cours, mais l'empire des Assyriens embrassait une étendue beaucoup plus vaste. Sous ce nom collectif, il faut entendre les Syriens, les Chaldéens, les Hébreux, une portion du nord-ouest de l'Asie, une partie de l'Arabie; la conquête lui donna l'Est du Tigre jusqu'aux montagnes. Comme race, les Assyriens s'unis-

saient aux Phéniciens, aux Arabes, aux Egyptiens, aux Abyssins, comme l'attestent les langues sœurs de ces peuples. Pour se faire une idée juste de la réaction qui s'opéra sous Ninus et par lui, il faut donc connaître qu'antérieurement aux trois mille cinq cents ans de l'invasion des Scythes, diverses populations, communes d'origine, s'étaient répandues dans l'occident de l'Asie, et qu'une partie avait franchi l'isthme de Suez pour remonter jusqu'à l'orient de l'Afrique, où elle avait rencontré la race noire parvenue là plus anciennement et par une autre route. Nous devons donc admettre, comme groupes détachés avant les Scythes du centre primitif, divers peuples ; ce furent ceux dont la réaction refoula ces mêmes Scythes dont, par suite, une partie passa l'Araxe ou s'établit sur ce fleuve, et marqua la route des populations asiatiques qui se répandirent beaucoup plus tard en Europe. Ces groupes détachés formaient la famille de Cham. Ce nom désigne plus particulièrement la race africaine, mais par l'identité de cette race avec les peuples de la partie la plus occidentale de l'Asie on reconnaît leur unité ancienne, et que le nom de postérité de Cham, que le temps restreignit beaucoup, pourrait tout aussi bien s'appliquer à une grande partie des peuples de l'Asie, qui reçoivent aujourd'hui celui de postérité de Sem.

En résumé, Cham ou la population qui descend l'Euphrate ou le Tigre, si on n'aime mieux donner tout d'abord le nom de Sem aux riverains du Tigre, et Japhet ou la population qui s'éloigne des montagnes pour couvrir le sol plus fertile des plaines, se retrouvent et se choquent sur les bords des deux grands fleuves de l'Asie. Pendant que leurs luttes donnent alternativement la victoire aux uns et aux autres, les tribus de l'un et de l'autre côté s'étendent et s'accroissent. L'éloignement où elles parviennent les rend chaque jour plus étrangères au groupe dont elles sont détachées. La portion qui est restée au centre s'unit enfin sous une domination commune, et un groupe nouveau sort de cette fusion sous le nom de postérité de Sem, qui reste affecté à l'Asie occidentale.

CHAPITRE XIII.

Nous venons de remarquer que les **Mythes** chassés de l'Asie occidentale y laissèrent cependant une partie de leur population. La même chose dut arriver, et par les mêmes causes, aux populations qui les avaient précédés sur les montagnes d'Arménie et aux sources de l'Euphrate. En descendant le fleuve elles laissèrent derrière elles, et comme un témoignage vivant de leurs haltes sur la route, des établissements qui devinrent l'origine de nombreuses tribus. Les émigrants sont toujours la masse virile et active d'une tribu. Les hommes d'un âge mûr accoutumés au sol et au climat, entourés de leur famille qu'ils protègent, les vieillards retenus par l'impuissance et le lien sacré des souvenirs, les enfants incapables de résister à une vie de périls et d'aventures, restent aux lieux où la tribu a séjourné et qui deviennent pour eux la patrie. C'est ainsi que dans les pays de montagnes, et particulièrement en Asie, on retrouve encore après tant de siècles la preuve de l'ancien séjour de peuples dont on ne croyait avoir conservé que le nom. C'est ce que prouvent les débris bien attestés des populations chaldéennes qui, dans les montagnes du Kurdistan et sur les bords du Tigre et de l'Euphrate jusqu'à Bagdad même, restent comme le gage et le témoin de la route antique parcourue par leurs sauvages ancêtres.

Il résulte de l'ensemble de ces faits et de ces remarques, qu'une première migration, ou un ensemble de migrations primitives, suivant des directions diverses, peupla, non-seulement la portion de l'Asie qui fut désignée plus tard par le nom de sémitique, mais encore le sud-est de l'Afrique. Il résulte de l'ensemble des faits connus relatifs à l'histoire d'Egypte et incontestables en présence des monuments aujourd'hui expliqués, que la chronologie égyptienne s'appuie sur des bases certaines, et que les calculs les plus modérés ne peuvent lui donner une antiquité qui s'éloigne beaucoup de 4,000 ans avant notre ère. Il résulte, des observations que nous avons faites sur la tradition diluvienne, que le chef ou le guide de la migration, qui fut

l'origine de la population civilisatrice de l'Egypte, pénétra dans cette contrée vers cette époque et qu'il devint dans l'imagination des peuples un sage, un ami des dieux, un Noé. Ce personnage porte en Egypte le nom de Menès, et nous l'adoptons parce qu'il est le nom attribué par les historiens au plus ancien roi du pays, sans l'admettre comme autre chose que la désignation d'un fait et d'une époque, que des noms plus ou moins contestables ne sauraient infirmer.

Le chemin suivi par ces tribus émigrantes fut d'abord et dut être le même pour toutes, à l'exception des Indous qui marchèrent du nord au sud. En effet, l'inexpérience des hommes, l'impossibilité où ils étaient de lutter contre une nature désoignée, contre l'inondation des terres basses et l'envahissement des forêts ne leur permettait pas de se confier à d'autres routes que celles des montagnes. Ce ne put être que sur les flancs sud et nord des Paropamises ou de l'Hindou-Kho qu'ils s'avancèrent, laissant sur leur passage les débris incapables de supporter les fatigues et les périls de ces expéditions sans terme. Ces débris qui marquaient la route liaient imparfaitement les émigrés à leur séjour primitif, mais ils signalaient enfin les liens qui avaient uni le séjour primitif et le dernier terme où la course s'était arrêtée. Ces témoignages n'ont pas été sans utilité pour l'histoire, et encore aujourd'hui ils forment, appuyés par la configuration même des lieux, un double garant de la marche des populations.

Cette marche se ramifia et s'étendit sur deux lignes sud et nord. Au sud des monts Paropamises, et dans la direction du sud-est au nord-ouest, se développèrent les groupes qui prirent plus tard, après leur établissement, les noms d'Abyssins, d'Egyptiens, de Chaldéens, d'Assyriens, d'Arabes, d'Ibères. Au sein de la masse, les uns s'arrêtèrent aux montagnes, les autres descendirent le long des fleuves, dont ils s'éloignèrent ensuite pour former leurs établissements partout où le caprice et les hasards de leur vie aventureuse les entraînaient. Au nord s'étendirent les Scythes, Celtes, Goths, Alains, Sarmates, et cet ensemble de populations dont les noms divers se résument en ceux qui sont affectés aux trois grandes migra-

tions septentrionales, Celtes, Germains, Slaves. Le nœud qui les rassemble d'abord est entre l'Ochus et l'Iaxartes; de là elles étendent leurs rameaux infinis jusqu'à la Scandinavie et la Sibérie, se mêlant dans l'Orient à la race jaune qu'elles y rencontrent pour y former ces populations, dont le caractère mixte semble emprunter également aux deux types de race. C'est ainsi qu'en Egypte une alliance semblable résulte du contact des deux races blanche et noire.

Pendant ce temps la population restée au centre, et qui était la source commune de toutes les migrations, se développait au sud entre l'Indus et l'Hindou-Kho. Elle était établie dans la Bactriane, sur le versant nord des mêmes montagnes, liée aux populations septentrionales par la communication libre des plaines, aux populations du midi par le voisinage des cols de ces mêmes montagnes, et en particulier du passage de l'Indou-Kouch, cherchant à s'étendre dans la Perse orientale, que l'histoire nous montre toujours dès les premiers temps en relation de voisinage ou en guerre avec la Bactriane.

Les populations qui formèrent l'avant-garde de toutes les migrations au sud des montagnes, arrivèrent en Arménie où elles rencontrèrent les sources de l'Euphrate. Là elles s'arrêtent, comme hésitant devant cette nouvelle carrière inconnue qu'elles n'osent encore aborder : elles s'étendent, disséminent leurs tribus dans les vallées secondaires, formées par les mille accidents de ces montagnes ; puis, après avoir repris haleine et laissé les moins hardis dans ces lieux difficiles sous la protection des sommets qui forment le rempart entre l'Asie et l'Europe, elles osent se confier de nouveau au génie qui les pousse à de nouvelles découvertes, à de nouvelles conquêtes, et elles s'aventurent le long des fleuves, dont les sinuosités les guident. Il semble que ces rives poétiques, si célèbres dans les récits de l'Orient, n'auraient pas dû causer tant de frayeur à ces premiers hôtes, qu'il n'ait pas fallu un grand courage pour abandonner l'âpre séjour des montagnes et lui préférer les plaines fécondes dorées par le beau soleil de l'Asie. Mais, ne l'oublions pas, avant les travaux de l'homme le cours des fleuves n'était qu'une longue suite de dangereux marécages. Les forêts en interceptaient les rives,

et, sous leurs ombres épaisses, ce soleil si beau sur les plaines fertilisées n'échauffait que de putrides exhalaisons. Le rugissement des bêtes féroces et le cri sinistre de l'oiseau de proie ébranlaient ces solitudes, où nul murmure doux et prophétique ne préludait aux mélancoliques amours du rossignol et de la rose.

En présence de ces dangers, et si loin de ces espérances, les montagnes étaient un asile protecteur et la patrie des souvenirs. Il était naturel que les traditions chaldéennes, hébraïques, arméniennes, plaçassent le mythe de l'arche et la tradition du juste sauvé dans les montagnes qui avaient été l'abri de la race émigrée. C'était là que Noé ou Xixuthrus avaient dû s'arrêter. Mais on n'exprimait par là que le point de départ réel, mais secondaire des populations asiatiques ; pour elles le berceau de l'espèce humaine était naturellement placé aux mêmes lieux où leurs traditions plaçaient leur propre origine.

Pendant que les populations arméno-chaldéennes, descendant le cours des fleuves, s'étendaient sur les bords du Tigre et de l'Euphrate et peuplaient le territoire qu'ils embrassent, les Scythes ou Indo-Scythes s'éloignaient des montagnes, s'avançaient vers le séjour des plaines où les mêmes obstacles les attendaient et prenaient possession du territoire, aujourd'hui le royaume de Perse, qu'ils abordaient par sa partie orientale, le royaume de Kandahar, l'Afghanistan actuel. C'est pour cette raison que le nom d'Indo-Scythes ou d'Indo-Persans emporte la même signification. Il désigne, en effet, les peuples qui, confondus avec la souche indienne et septentrionale, se détachent de leurs frères pour s'établir à l'occident de l'Asie, pendant qu'une branche s'étend au midi pour former de l'autre côté de l'Indus la famille exclusivement indienne. Ces Indo-Persans sont les populations primitives qui, répandues dans la Perse, reçoivent le nom d'Elamites dans la Bible, qui les rattache sous le nom de Sem à la même branche que les autres sémitiques. Cela est devenu vrai par la fusion des populations asiatiques qui reçurent ce nom, et l'extension au dehors des deux migrations qui conservèrent le nom de Cham et de Japhet, mais ne l'est pas absolument, puisque le premier détachement avait marché jusqu'à l'Arménie.

tandis que le dernier n'avait jamais cherché à atteindre ce pays et que la branche, dite sémitique, n'est rigoureusement que la fusion de Cham et de Japhet, à moins, avons-nous dit, qu'on ne veuille appliquer particulièrement le nom de Sem à la branche établie sur le Tigre, ou assyrienne.

L'Euphrate a été le point de rencontre des deux migrations ; le lieu où s'est formée la population mixte qui, soumise à une seule domination, a reçu un nom particulier qui s'est étendu à toute l'Asie occidentale. Par son accroissement elle a séparé les deux migrations sorties du même peuple primitif, mais que le temps et la barbarie avaient rendues comme étrangères l'une à l'autre.

Ainsi la branche indo-persane, fragment de la grande famille indo-scythe, ou l'empire scythe, pour nous conformer à l'expression de Justin et au scythisme d'Epiphane, n'était pas éloignée, après sa complète extension et sa victoire sur les nations transeuphratiques, des frontières de l'Egypte. La Syrie seule l'en aurait séparée, et la Syrie elle-même était devenue sa conquête avant qu'elle franchît l'isthme de Suez. L'imagination, qui s'effrayerait justement s'il fallait prendre les Scythes au Pont-Euxin pour les amener sur le champ de bataille dont parle Justin, et les engager contre le roi d'Egypte *Vexorès*, n'a plus à reculer devant la longueur et les impossibilités de la route. En rendant aux Indo-Scythes et aux Indo-Persans cette longue domination de l'Asie, on rentre dans le domaine des faits possibles et vraisemblables. C'est s'en écarter d'une manière choquante que d'identifier, par une fausse application du nom de Scythes, les peuples de l'Asie centrale et les Scythes limitrophes du Pont-Euxin, dont la domination sur l'Asie (vingt-huit ans) fut le fruit de leur victoire sur les Mèdes, 635 ans environ avant notre ère. Elle ne s'étendit pas aussi loin et surtout ne dura pas aussi longtemps que la première.

La population de la Perse orientale, à mesure qu'elle s'étendait vers l'Euphrate, s'isolait de sa souche primitive. Elle y perdit à la fois ses souvenirs et son nom. Sans cesser d'être Scythe, c'est-à-dire sans cesser d'appartenir à la souche asiatique centrale dont s'étaient détachés successivement des groupes

revêtus de noms différents, parmi lesquels figurait le groupe scythe qui ne se répandit sur la Perse qu'après le groupe arméno-chaldéen, elle recevait de son séjour sur ce sol nouveau une désignation nouvelle que nous reconnaissons aujourd'hui par le nom de population indo-persane. Persans et Scythes sont des peuples de même origine. Le nom de persan s'applique à la branche établie et développée d'orient en occident, entre les montagnes et le fleuve. Il en fut de ce groupe comme de tous les autres, que leur isolement et l'oubli portèrent à se créer une antiquité et des origines particulières ; mais comme il se détacha plus tard, il conserva plus longtemps un nom commun avec les peuples auxquels il appartenait ; Scythe à l'époque de l'émigration et de la conquête, il prit le nom de Persan lorsqu'il passa à l'occupation fixe et sédentaire de ce que nous appelons aujourd'hui la Perse orientale. Ce fut sous le nom de Scythe qu'il lutta contre les Arméno-Chaldéens et les Egyptiens plus éloignés encore, et qui portèrent jusqu'en Afrique l'avant-garde de cette migration primitive. Ce fut sous le nom de Persan qu'il se perpétua après que la réaction assyrienne eut refoulé sous Ninus la population guerrière, et soumis la population sédentaire que ce prince annexa à son empire. Au milieu de ces luttes, de ces dominations diverses, le souvenir d'un passé sans monuments ne pouvait se conserver ; aussi les traditions persanes, ou iraniennes, pour nous servir de l'expression orientale, se donnent-elles, de la même manière que les autres, un premier roi qui fut aussi le premier homme, et que le Zend-Avesta désigne sous le nom de Kaïoumaratz. Trois centres de population apparaissent ainsi dans l'Asie au point de vue de la tradition persane. La guerre qui les divise reçoit son explication par le récit de l'inimitié qui exista entre les trois fils de Feridoun¹, Tour, Selem et Jyrádje ; Tour, emblème du Touran ou de la Scythie, Selem de l'Assyrie, Jyrádje de l'Iran ou de la Perse. Fable qui rapporte à la fois, et la séparation et l'union primitive en une seule souche.

¹ Langlès. Note *a* du discours sur les Persans de Wil. Jones, *Recherches asiatiques*, t. 2, p. 70 de la traduction.

Nous nous arrêtons devant l'impossibilité de suivre la marche et les progrès de ces peuples. Nous n'avons pas l'idée de construire une histoire sur des hypothèses traditionnelles. Nous ne pouvons pas atteindre d'autre but, et là aussi se bornent nos prétentions, que celui de constater le séjour des populations sur le terrain où d'obscures traditions les font agir sans rien nous apprendre d'ailleurs que le fait même de leur existence.

Nous avons insisté plus particulièrement sur l'Asie occidentale, parce que là se rattachent nos origines orthodoxes que l'histoire universelle adopte pour son point de départ. Nous avons montré en plus d'une occasion comment tous les groupes isolés, dans leurs directions diverses, viennent se confondre au point central. Ce point, pris comme foyer, nous suivons les Indous au sud, les Scythes au nord ; les Scythes-Iraniens, plus près du centre, se lient aux Assyriens ou Arméno-Chaldéens plus avancés vers le sud-ouest. Nous reconnaissons les plus éloignés du groupe auquel appartiennent ces derniers dans les populations qui s'établissent à l'extrême occident de l'Asie et jusqu'en Afrique. Pendant que cette avant-garde s'étend jusqu'à la haute Egypte, la partie qui reste échelonnée sur la route, et qui s'appuie sur les hauteurs de l'Arménie, y conserve la tige chaldéenne, arménienne, ibérienne, à laquelle s'unit la famille scythe elle-même qui s'avance vers l'ouest. Le gros de ce dernier peuple ou de ce groupe de peuples, qui vont se diviser à leur tour, marche pendant ce temps par le bord oriental de la mer Caspienne et va peupler le nord jusqu'à la Scandinavie, qu'on lui assignera plus tard pour patrie.

En résumé, du foyer central et de l'Asie occidentale où toutes les migrations abandonnent une partie de leurs populations qui s'y naturalisent et s'y confondent, s'élancent dans trois directions : les peuples d'Europe au nord et à l'ouest, les peuples d'Afrique au sud-ouest, les peuples de l'Inde au sud. Pendant que ces derniers s'immobilisent sous leurs institutions et s'arrêtent aux rivages de l'Océan qui limite leur péninsule, les deux autres rencontrent, l'un à l'est, la race jaune qui l'avait devancé de si loin ; l'autre à l'ouest, la race nègre qui s'y était assise et multipliée avant la catastrophe diluvienne.

CHAPITRE XIV.

La barbarie, résultat inévitable de la vie errante des peuplades, et qui s'efface à peine dans l'existence nomade qui lui succéda, nous fait franchir plusieurs générations avant d'arriver à la construction de la plus ancienne ville dont la tradition nous entretienne. Nous disons, et avec raison, la plus ancienne ville, car nous n'avons pas consenti à regarder comme telle la prétendue ville bâtie par Caïn, et à laquelle il donna le nom de son fils Hénoch. C'est à la quatrième génération, après Noé, que l'Ecriture place Babylone, où établit le siège de sa domination Nemrod, fils de Chus, fils de Cham, fils de Noé. Voilà bien la race de Cham établie sur la terre dite sémitique, et le témoignage du séjour commun dans l'Asie occidentale antérieurement à la séparation, sans pour cela que cette même famille, ou migration première, qui prend le nom de Cham, se soit nécessairement arrêtée tout entière dans cette même contrée.

Djemschid est aussi, dans les traditions persanes, le quatrième après Kayoumaratz, qui habita Balk, mais dont le successeur Djemschid n'en fut pas moins obligé de construire une ville. Il la remplit d'hommes et de bestiaux, et la peupla de jeunes gens gras et bien nourris ¹. Cette prévoyance, et la remarque qui la suit, attestent suffisamment la barbarie dont Djemschid cherchait à les faire sortir, et les avantages nouveaux que la vie commune et policée introduisait parmi les hommes. Quant à l'antériorité de la ville de Balk elle-même, elle ne peut résulter que de l'existence antérieure d'un état social établi au centre des populations, dont l'exemple et le souvenir servirent de modèle aux coutumes analogues que tous les émigrants renouvelèrent.

Ce serait une vaine et inutile tentative que de chercher des rapprochements entre les noms des chefs de peuple, pour les identifier ou en faire ressortir la différence. Les similitudes de tradition se prêtent à ces rapprochements dans une certaine limite,

¹ V. plus haut, liv. 2.

et lorsqu'il s'agit de faits développés d'une manière analogue et sous l'influence probable, en vertu de cette analogie, d'une tradition commune. Mais là n'existe pas une base véritable pour la critique, s'il faut pousser plus loin l'investigation. Quelques grands faits placés à travers les siècles, et dont on déduit des probabilités qu'aucune indication contraire n'autorise à rejeter, sont tout ce que l'histoire peut revendiquer et sous la condition de ne les accueillir qu'avec réserve. Ainsi Babylone, Arach, Achad et Chalanne figurent au dixième chapitre de la Genèse, comme le séjour et l'empire de Nemrod, le fort chasseur. Cela a pris la consistance d'un fait historique, mais sans qu'on ose dire avec certitude ce que fut précisément Nemrod. On convient que cela signifie en général le premier établissement de la société civile sous une domination régulière. La version de la Bible prend une autre forme dans les récits des autres pays, sans que les analogies qui subsistent entraînent l'identité des personnages. Nemrod serait, suivant ces traditions, ou les commentateurs à l'aide desquels on a essayé de les expliquer, le même que Bélus ; il aurait pu être le même que Chronos ou Saturne, que l'on dit aussi être le même que Cham. L'indécision des commentateurs et les ténèbres qui règnent tout aussi épaisses, et un peu plus peut-être après tant d'efforts de sagacité, suffisent pour démontrer à quel point tous ces prodiges de l'érudition sont dénués de vraisemblance et d'autorité. Ce qui reste après toutes les recherches, c'est la vérité de la situation dans laquelle se trouvaient les peuples. L'épithète de fort chasseur qui accompagne le nom de Nemrod nous apprend, qu'au milieu de ces peuples nomades et dispersés, le premier qui chercha à constituer un empire fut un homme de violence, resté adonné à la vie de chasse et de guerre. Réuni à de hardis compagnons, que sa supériorité avait soumis, il imposa facilement sa domination aux hommes plus dociles et plus avancés qui, par la douceur de leurs habitudes et les produits de leur travail, lui offraient une proie à la fois profitable et facile. Il n'est pas toutefois démontré que ce fort et habile chasseur fût nécessairement un usurpateur féroce, et que l'épithète doive être prise en mauvaise part. Entre tribus opposées et prêtes à usurper les unes

sur les autres, le soin de la défense confié au plus courageux put devenir le principe de l'autorité. L'erreur, au reste, est de bien peu de conséquence, et la suite a prouvé que, quelle qu'en fût la source, la domination absolue du conquérant n'a partout laissé à l'homme que l'obéissance et l'anéantissement complet de la personnalité libre dans la vaste agrégation, absorbée par un chef et une caste sacerdotale.

Nemrod, de la famille de Chus, impose ainsi son autorité à des tribus établies sur le sol sémitique et dites aujourd'hui de race sémitique, de même langue que lui, si on en juge par l'analogie actuelle de l'Ethiopien, issu de Chus et du Chaldéen sorti de Sem. Confirmation nouvelle de l'alliance et de la fusion entre les migrations de l'Asie occidentale, issues de Sem et de Cham, issus eux-mêmes d'un auteur unique comme leur frère Japhet, qui peut revendiquer sa part dans ce pêle-mêle de tribus comme nous l'avons dit plus haut. Toute la famille sémitique est le résultat de la fusion du nord et de l'ouest de l'Asie, donnant naissance à une famille mixte appelée d'un nom particulier lorsque son unité fut conquise.

L'apparition de la famille hébraïque doit aussi être rapprochée de cette époque par Héber, fils de Sale, fils d'Arphaxad, fils de Sem, cinquième génération après Noé, et se développant sur le sol de l'Asie occidentale. Cette race hébraïque, descendue de Sem, venait de l'Arménie comme la race chaldéenne établie à Babylone et soumise à Nemrod, fils de Chus. Le mélange est évident, ou plutôt l'identité ne peut être révoquée en doute. Nous avons nous-même adopté cette idée que nous avons reproduite, quoique trop rapidement, dans un précédent travail ¹. Mais indépendamment des travaux plus anciens qui concernent cette question, l'identité des Chaldéens et des Hébreux a reçu une confirmation nouvelle des courageuses investigations d'un voyageur français, M. Eugène Boré ². Il avait remarqué la conformité de type qui existe entre les Chaldéens, les Kurdes et les Mèdes, sculptés sur les bas-reliefs de Perse-

¹ *Hist. de la Filiation*, t. 4^{er}.

² Eug. Boré, *Correspondance d'Orient*, 2. vol.

polis, et celui des Juifs figuré dans les sculptures grecques et romaines, et même l'identité de type de ces divers peuples avec celui des Juifs de Ghetto. M. Boré, en remarquant dans la Perse et le Kurdistan cette ressemblance frappante entre les traits des Juifs et des Chaldéens répandus depuis le Pont-Euxin jusqu'aux bouches du Tigre et de l'Euphrate, sous le nom de Chald, de Kard, de Kurd (les Chalybes, les Kardonques, les Gordyens anciens), a observé aussi une identité de langage qui confirme ainsi l'observation zoologique. Tous les guides chaldéens ou kurdes s'entendaient en parlant leur patois avec les Juifs parlant l'hébreu littéral, tout comme les paysans des contrées de Galles et de Cornouailles s'entendent avec les bas Bretons du Finistère. Les Hébreux et les anciens Chaldéens sortent donc d'une même souche et sont un même peuple ¹.

Or, ce même peuple chaldéen soumis à Nemrod, fils de Chus, et identique avec les Hébreux, fils de Sem, justifie surabondamment ce que nous avons dit de la fusion de Sem et de Cham, comme l'identité d'Elam, fils de Sem, avec la postérité de Japhet dans la Perse orientale, justifie la fusion de Sem et de Japhet, et, par conséquent, la véritable condition de la famille sémitique.

La race chaldéenne, assyrienne, hébraïque et toutes celles qui s'y rattachent, doivent être reportées à une époque antérieure aux 3,700 ans de Dicéarque, et aux 3,500 de Justin. La lutte est évidemment postérieure à l'établissement. Elle doit en être séparée par un intervalle suffisant pour que les états se soient assis et fortifiés. Si la chronologie égyptienne doit être reportée à un temps plus éloigné que les 3,500 ans de l'époque scythique ; si elle doit être reculée plus encore par les calculs généraux qui fixent approximativement le commencement de la civilisation égyptienne à 4,000 ans avant notre ère, il est évident que la souche même de ces peuples n'a pas effectué ses migrations sans qu'un fort long temps se fût antérieurement écoulé ; sans que l'époque barbare se fût écoulée tout entière. L'état barbare,

¹ Compte rendu de l'Académie des Inscriptions, séance du 2 décembre 1839. *Journal des Débats* du jeudi 5 décembre 1839.

quelle qu'en ait été la durée, prend donc place avant les 4,000 ans environ assignés au début de la civilisation.

S'il y a, non pas identité, mais rapport nécessaire entre les différents chefs de peuples, quelque différence que l'on puisse remarquer d'ailleurs entre leur époque relative, il y aura toujours pour tous ces peuples et pour leurs chefs une antiquité plus reculée que les 2,200 ans en moyenne que la chronologie biblique semblerait imposer pour l'âge de Nemrod, si nous le prenons pour exemple.

2,200 ans pour Nemrod, 2,548 ans pour le déluge, sont des dates trop rapprochées entre elles, et trop rapprochées de notre ère pour pouvoir être admises. Elles ne peuvent s'accorder avec la chronologie réelle, incontestable, indépendante des assertions historiques que nous avons reproduites d'après Justin. La chronologie restituée par les monuments et leur comparaison avec l'histoire et les livres sacrés eux-mêmes nous conduit à une époque égyptienne civilisée, contemporaine de l'époque assignée au déluge et pourtant postérieure à d'autres époques incontestablement civilisées aussi.

Il est impossible, et ici il ne s'agit plus de raisonnements cosmologiques ou anthropologiques, il ne s'agit plus d'approximation ; il est impossible, disons-nous, de nier pour l'Égypte une époque plus reculée que celle qui est assignée à Noé par la chronologie de la Vulgate. Or, démontrer ce fait pour l'Égypte, c'est le démontrer, à plus forte raison, pour l'Asie occidentale où la population blanche égyptienne a pris sa source, et, à bien plus forte raison encore, pour la séparation primitive d'où est sortie la population de l'Asie occidentale elle-même. L'opinion d'Epiphane sur la priorité du scythisme, et celle de Justin sur son antiquité, se rattachent, on le verra, aux monuments égyptiens et y trouveront une confirmation intéressante pour l'histoire universelle. Il en résultera une démonstration nouvelle que l'adoption du mythe de Noé, dont les nations sémitiques se sont servies pour désigner les familles de peuples sous la forme abrégée et convenue d'une famille particulière, a eu lieu bien postérieurement aux faits de séparation qui ont distribué les nations, et que la date assignée à Noé, pour être exacte, ne

peut signifier que l'époque où l'image abrégée des faits antérieurs a été adoptée ¹. C'est une véritable transposition qui place comme cause et comme origine ce qui fut une conséquence et une explication. Il n'y a pas lieu, pour cela, de condamner l'image poétique adoptée par la Bible comme par les autres peuples ; mais dans l'intérêt historique et dans l'intérêt de la vérité de l'historien sacré lui-même, il est important de restituer au mythe son véritable caractère. En effet, il ne résisterait pas à l'épreuve de la chronologie égyptienne si on persistait à le soutenir comme fait et comme époque. Comme symbole ethnographique et comme reproduction transposée d'un effet transformé en cause, il reste comme une image de la vérité.

Il existe en Egypte des restes matériels d'une civilisation complète, très-avancée sous le rapport des usages, des lois, des arts. Nestor l'Ilôte a rapporté de ce pays des dessins qui nous reproduisent cette civilisation si ancienne, dont la limite inférieure n'est pas moindre que 2,500 ans avant Jésus-Christ. Ainsi à cette époque il existait un peuple en possession d'une langue étendue et variée, d'une architecture perfectionnée, d'un culte des morts et des dieux dont les monuments sont à la fois un témoignage de la pensée religieuse des peuples et d'habileté artistique. Les matériaux qui étaient entrés dans la construction de ces monuments, employés depuis dans d'autres constructions, attestent, par les représentations qui les décorent et leur identité avec d'autres monuments demeurés entiers, une civilisation antérieure à celle dont les débris plus nombreux font la splendeur de l'Egypte. S'ils n'ont pas tout à fait le fini qui distingue les arts de l'Egypte après l'expulsion des pasteurs, le dessin et les peintures en sont assez beaux pour qu'on ne puisse y méconnaître un grand mérite d'exécution que l'art ajoutait à la naïveté de la forme et de l'expression.

Telle est l'impression qui résulte de l'examen des hypogées

¹ En portant l'époque réelle vers 3200, on rentre dans le calcul des Septante et des Samaritains, et, dans les époques profanes des Indous et des Persans. C'est la première origine des empires asiatiques et le moment où les traditions se régularisent et prennent l'autorité d'un dogme.

d'Ell-Tell¹, monuments remarquables par leur haute antiquité, leur style et le genre de leur décoration qui les distingue de tous les autres monuments de l'Égypte.

Ces hypogées sont situés dans la montagne arabique, à une lieue et demie de la ville ancienne de Psinaula.

Le mythe religieux qui s'y présente est consacré au dieu Soleil, représenté par un disque d'où partent de nombreux rayons terminés par autant de mains. Le nom mystique de la divinité, dont le disque solaire était l'emblème, était *Etnré* ou *Atnra*. Des personnages royaux adressent leurs offrandes à la divinité, et les cartouches qui désignent leurs noms sont réunis à d'autres qui paraissent renfermer le nom et les attributs du Soleil. Le mot *Atnra* forme l'élément principal des noms contenus dans tous ces cartouches, et ainsi la légende du dieu et celle du prince offrent la répétition d'un nom commun à la divinité, au roi et même à la reine qui porte également le nom d'*Atnra* avec le titre d'épouse royale.

L'époque précise de la construction des hypogées d'Ell-Tell est inconnue, mais la limite inférieure au-dessous de laquelle on ne peut faire descendre leur antiquité peut être estimée d'après des remarques particulières. On trouve à Karnac, dans les matériaux du pylône d'Horus, roi de la dix-huitième dynastie, des pierres qui ont appartenu à de grands édifices construits sous le règne et au nom du prince dont les cartouches se voient à Ell-Tell. Les rois de la dix-huitième dynastie étant connus, et aucun ne pouvant être désigné par les légendes qui portent le nom d'Atnra, c'est avant cette dynastie qu'il faut placer le prince auquel elles se rapportent.

Ces monuments ne peuvent pas appartenir à l'époque des pasteurs. Ceux-ci ne sont connus que par la destruction des édifices et par leurs ravages, et on ne pourrait leur attribuer, sans un démenti formel à toutes les données admises, des constructions directement opposées à la passion qui les entraînait. Or, les hypogées d'Ell-Tell portent des figures de captifs à barbe

¹ Lettres écrites d'Égypte en 1858 et 1859, par Nestor l'Hôte, avec des remarques de M. Letronne, p. 53, 3^e lettre.

pointue, cheveux pendants et à robes longues, les bras attachés derrière le dos, type de la nation barbare connue sous le nom de Hykschos qui s'était emparée de l'Égypte et l'avait opprimée. Ces figures se comprennent dans les monuments de la dix-huitième dynastie qui expulsa les pasteurs, mais elles ne sauraient se comprendre pendant leur domination. C'est donc avant ou après les pasteurs qu'elles ont été gravées sur la pierre. Ce n'est pas après puisqu'on les trouve sur des pierres employées sous la dix-huitième dynastie et qui ne peuvent provenir que de démolitions antérieures, puisqu'on ne reconnaît aucune invasion étrangère avant celle des Perses qui n'ont rien à voir dans les pierres des monuments de la dix-huitième dynastie. C'est donc avant cette dynastie et avant les pasteurs dont nous parle Manéthon. Une circonstance le prouve : si les pasteurs ont pu justifier par un intérêt direct la rage de destruction qui les animait, c'était sans doute par l'envie de faire disparaître les témoignages de l'esclavage imposé à leurs devanciers et surtout à leurs devanciers de même race ; c'était pour effacer le souvenir d'anciennes défaites. Ainsi, aucun doute ne peut s'élever sur l'antériorité des sculptures d'Ell-Tell relativement aux pasteurs. Nous arrivons ainsi à une antiquité de 2,500 ans avant notre ère.

Ce n'est pas tout. Nestor l'Hôte nous dit que le style général des hypogées d'Ell-Tell semble indiquer la plus belle époque de l'art égyptien. Les hiéroglyphes sont parfaits, dit-il, et rien n'égale la pureté et la finesse des contours de la plupart des figures qui décorent ces monuments. Les formes des vases, des meubles et autres objets, le luxe architectural, la richesse des décorations, tout enfin, égale et souvent surpasse tout ce que l'art a produit de plus parfait sous les dix-huitième et dix-neuvième dynasties. Quand il faudrait rabattre quelque chose de cette beauté d'exécution dans les objets qui se rapportent à une époque de l'art que les savants architectes, MM. Gau et Huyot, distinguent, tout en l'admirant, de l'art plus parfait de la dix-huitième dynastie, il en resterait toujours que la différence, en ce qui a rapport aux monuments d'Ell-Tell, est loin d'être frappante. Il paraît naturel, en effet, que la renaissance de l'art,

après la retraite des pasteurs, n'ait pu s'inspirer que des monuments précédents et que le modèle n'ait pas dû être surpassé tout à coup et dès les premiers essais. Mais alors, qui pourra mesurer le temps écoulé avant d'arriver à ce progrès si magnifique d'un art rival des plus beaux temps de l'Egypte ? Ici l'imagination n'a plus de limites, et si, des calculs précédemment rappelés, nous avons cru pouvoir conclure que l'aurore de la civilisation égyptienne remonte à 4,000 ans avant notre ère, 4,700 ans paraîtront-ils un espace inadmissible pour le passage de la barbarie à une civilisation aussi avancée, et pour donner place aux révolutions qui ont détruit les merveilles de cette civilisation qu'on admire encore, et qui s'était formée d'elle-même et sans modèle ?

Nous tirons une autre induction de ces figures de captifs que l'on voit sur les monuments d'Ell-Tell, et qui sont antérieures aux pasteurs, c'est qu'avant ces mêmes pasteurs, d'autres invasions ou d'autres guerres avaient eu lieu. On reconnaît, dans les figures barbares des captifs, le type attribué aux Scythes, aux barbares venus de l'Orient pour porter le ravage sur les bords civilisés du Nil. L'assertion de Justin peut donc être appuyée par un témoignage tiré des monuments mêmes de l'Egypte. Plus d'une invasion d'autres pasteurs ou nomades de l'Asie a pu précéder celle qui remonte au vingt-troisième siècle avant notre ère, et le scythisme d'Epiphane, sagement soutenu par Pinkerton ¹, devient une opinion assez probable, dût-on ne pas accepter d'ailleurs comme un chiffre incontestable les 4,500 ans attribués par Justin à la domination des Scythes sur l'Asie.

Il nous est donc interdit, quelque date que l'on admette d'ailleurs, même en portant à 5,200 ou à 5,100 ans l'époque de Noé pour la faire accorder avec le Kaly-Yugam des Indous, de renfermer même dans un espace ainsi augmenté de 7 à 800 ans, le départ de l'Arménie de la race unique et primitive qui a peuplé l'occident de l'Asie, d'y comprendre sa marche à travers toute l'Asie occidentale au milieu des obstacles de toute espèce,

¹ *Recherches sur l'origine et les divers établissements des Scythes ou Goths*, 1 vol. in-8°.

et l'établissement en Egypte d'un empire puissant et civilisé.

Cela n'est pas une hypothèse, avons-nous dit, et nous le répétons en nous appuyant encore sur les savantes leçons de M. Letronne. C'est le résultat de la concordance qu'il établit entre le calcul de Manéthon, l'histoire et la Bible elle-même. Travail non publié, nous le croyons, mais que M. Letronne a produit dans le cours d'archéologie qu'il professe au collège de France. Il place l'expulsion des pasteurs à 1825 ans environ avant notre ère, fixe la durée de leur séjour à 544 ans, comme le dit textuellement Manéthon ; il met en lumière le rapport entre la vie des patriarches et le règne des princes des dix-septième et dix-huitième dynastie, et la date de 2,500 ans et plus, que nous avons reproduite, en sort victorieuse de toute contestation.

Nous venons de reporter à 5,000 ans, au moins, l'époque de Noé, tout en reconnaissant en lui un personnage postérieur à la séparation des peuples dont l'histoire confuse dut être soumise à un certain ordre par l'adoption d'une famille primitive. En posant ce chiffre, que nous sommes loin de donner comme une date précise, nous n'agissons cependant pas arbitrairement, et nous nous rencontrons avec les traditions persanes et indones qui placent vers 3,400 ans avant notre ère le déluge de l'Inde, et le règne de Kayumaratz en Perse. Chacune de ces traditions ne nous conduit pas pour cela à adopter la population du pays où elle a pris naissance comme exclusivement soustraite à l'invasion du déluge, puisqu'elles exceptent également du cataclysme certains lieux qu'elles désignent.

Nous ne donnons pas, disons-nous, ces rapports d'une chronologie incertaine comme une autorité, mais seulement pour montrer que le calcul des peuples dits profanes rentre mieux que celui des auteurs sacrés dans les exigences de temps et de durée, et que ce n'est pas Noé, nécessairement reculé dans la nuit des origines, qui donne un démenti à l'exposition qu'ils nous ont laissée des mêmes faits. Nous ne mettons en évidence que des analogies générales, confirmatives de la source unique de l'erreur commune. En effet, il ne peut être vrai que les origines de l'Egypte doivent être reportées vers l'époque de 4,000 ans, et faux que les origines de l'Asie occidentale ne doivent pas être

reculées de la même manière et peut-être plus loin encore. Il n'en peut pas être autrement, puisque les peuples de cette partie de l'Asie et ceux de l'Egypte sont originaires de même langue et de même souche, et que l'origine première est l'Asie.

Les historiens persans disent que Kayumaratz était fils de Sem ¹. Ils veulent sans doute en faire Elam, fils de Sem, suivant la filiation de l'Ecriture qui le fait séjourner dans la province de la Perse actuelle dont le nom fut celui de région d'Elam. C'est une preuve de plus du rapport qui existait entre les peuples, que cet effort qui tend toujours à les lier, c'est une preuve de la concordance des temps, quelle qu'en fût la date réelle. La tradition et l'histoire de tous les peuples tend toujours à les rapprocher.

Il n'y a donc pas impossibilité à ce que la guerre des Scythes contre Vexorès ait eu lieu. Seulement il faut entendre par le nom de Scythes une désignation collective que le temps a changée, suivant les lieux, et qui, réunissant les peuples restés au berceau commun des populations, en fait tout autre chose que les Scythes d'Hérodote. Liés à ces derniers comme la tige à la branche, ils habitent la Perse sous ce nom quelque peu arbitraire, mais qui, se liant à l'Inde, dont l'origine septentrionale est hors de contestation, assignerait le titre d'Indo-Persans aux uns, réservant celui d'Indo-Scythes aux émigrés qui se sont dirigés au nord-ouest. Les Scythes de Justin seraient ainsi des Indo-Persans, pour nous bien fixer sur la ligne suivie par leur incursion, mais réellement des Scythes, car c'est leur séjour qui les a faits Persans, et leur a fait appliquer un nom nouveau qui n'a été connu et usité que longtemps après le scythisme d'Épiphanes.

Nous n'avons donc pas à nous préoccuper de savoir si Kayumaratz, ou Djemschid, ou Nemrod, ou Belus, ou Cham, ou Chronos, sont des noms plus ou moins réels ; s'il y a lieu d'y chercher des identités de personnes ou de peuples. Ce qu'il nous importe de pouvoir affirmer, c'est que vers l'époque où la mi-

¹ D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, art. *Sem*.

gration que nous disons sémitique pour nous entendre, et qui devrait plutôt s'appeler chamitique s'est avancée vers le sud-ouest, les Élamites ou Indo-Persans, se séparant des Scythes et Indo-Scythes, se sont étendus du pied des montagnes vers le Tigre que les émigrants antérieurs avaient occupé ou franchi pour s'étendre plus loin vers l'ouest. L'étude de cette donnée générale nous fait bien reconnaître la confusion des races et l'échelle des migrations. Nous voyons bien que ce nom de Sémitiques, donné collectivement, n'empêche pas Nemrod, de la race de Cham, de régner à Babylone sur les Chaldéens chamitiques devenus, par leur séjour et leur fusion avec Elam, des Sémitiques. Sous les noms nous sommes en mesure désormais de séparer les faits. Cham et Sem ne font qu'un sur les bords du Tigre et de l'Euphrate aussi bien que Sem et Japhet. En d'autres termes : Sem prend naissance, se forme dans l'Asie occidentale des branches enlevées à Cham et à Japhet, réunies à la branche arméno-chaldéenne qui avait suivi la rive orientale du Tigre, préférablement à celle de l'Euphrate. Pour être plus explicite, et nous affranchir de l'équivoque des noms, nous dirons : La race était une, et la distinction ne s'établit qu'avec le temps et par l'effet de la dispersion. En dehors de tous ces noms de convention inventés après coup, comme désignations plus faciles et adoptés par les hommes de tradition mosaïque et chrétienne, existèrent, non des personnages réels pères de nations, mais des peuples qui se formèrent successivement, se choquèrent avant de se confondre, s'étendirent et se séparèrent dans leurs branches les plus éloignées, et qui restèrent unis au centre comme il arrive toujours sous l'influence d'un intérêt commun et sous une seule domination. Ce centre dut recevoir ensuite un nom qui le distinguât, et c'est ainsi que l'Asie occidentale devint sémitique.

Les hommes qui ont été désignés dans les cosmogonies différentes comme les auteurs de la race humaine, sont des hommes nationaux chez les divers peuples. Chacune de ces traditions fait autorité pour ceux qui se la sont transmise. Si une tradition, plus puissante en général, et particulièrement pour nous, parce qu'elle se lie à nos habitudes religieuses, nous enseigne

l'histoire d'un homme et d'une famille unique dont les branches se sont dispersées ; si nous sommes contraints de rechercher la vérité qu'elle nous cache sous le voile de l'allégorie, c'est que nous savons que, les faits universels se résumant partout sous une tradition semblable ou analogue, chaque peuple a voulu donner comme fait unique sa propre tradition devenue l'original de toutes les autres.

La famille, dite improprement et sous les réserves que nous venons d'exprimer, sémitique, s'avance jusqu'à la haute Egypte. Là, elle conserve ou acquiert, si on l'aime mieux, le nom de chamitique. Elle rencontre dans cette contrée la race noire dont le séjour sur le continent de l'Afrique ne peut s'expliquer historiquement, et l'est hypothétiquement par l'aperçu que nous en avons donné, aperçu conforme aux conditions géologiques et d'histoire naturelle exprimées par Cuvier. De l'union des deux races sur le territoire commun sort le peuple égyptien divisé en castes supérieures et inférieures, mais dont l'énergie civilisatrice ne peut être attribuée qu'à la race asiatique blanche ou caucasienne qui occupe les hautes positions sociales. De cette fusion est issue la population répandue sur presque toute l'Afrique, et dont le cerveau caucasique atteste la présence et la prédominance de l'élément civilisateur par excellence. Elle laisse les traces de son existence jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Afrique, dans les îles Canaries, où les Guanches rappellent le caractère égyptien, et même en Espagne si l'on adopte l'opinion de quelques historiens, où, sous le nom d'Ibères, elle aurait conservé le type chaldéen et hébraïque caractéristique des peuples de l'Asie occidentale.

CHAPITRE XV.

Le nom d'Ibères nous ramène naturellement aux montagnes Caucasiennes où sous ce même nom une population existe, qui se rattache, suivant nous, au même foyer primitif que toutes les autres, et à la même migration qui donna naissance à la population chaldéenne répandue sous divers noms du Caucase à l'E-

gypte et au cours supérieur du Nil. Bien des versions ont été produites pour expliquer l'analogie qui existe, et s'étend plus loin que le nom, entre les Ibériens asiatiques et les Ibériens d'Afrique, d'Espagne, d'Italie et même des Gaules, si on veut reconnaître le type des Ibères dans les Aquitains anciens et les Bretons à peau basanée, à cheveux noirs, aux costumes sombres, qui vivent juxtaposés, plutôt que mêlés aux populations celtiques, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, aux costumes nuancés, sur le sol de notre Bretagne française.

Le nom d'Ibère et d'Hébreu, issu de la même racine, n'est pas, à proprement parler, une désignation absolue de peuple. Sa signification est *au delà*, et on retrouve probablement ce radical *ber*, dans les mots *Eber*, *Ibères*, *Hibernes*, *Berbères*, *Èbre*. Il peut donc également exprimer au delà d'un fleuve, d'une montagne, d'une mer, d'une délimitation géographique quelconque. Si l'analogie se bornait au nom, il n'y aurait donc à s'en occuper que sous le rapport de l'influence des langues et des inductions historiques qu'on en peut tirer pour l'éthnographie; mais l'analogie s'étend plus loin, et le type de race se retrouve dans les peuples en même temps que la racine des noms dans les langues. Le type est asiatique occidental ou sémitique, pour employer l'expression convenue.

Strabon dit que les Ibères occidentaux se sont transplantés au delà du Pont et de la Colchide ¹; Denis Périégète ², Socrate le Scholastique ³, plus explicite encore, prétendent que les Ibères qui habitent aux environs du Pont-Euxin sont une colonie de ceux qui habitent en Espagne; Eusèbe de Césarée ⁴ exprime la même opinion. Varron, dans Pline ⁵, dit, au contraire, que les Ibères d'Espagne sont une colonie des Ibères asiatiques. Que croire au milieu de ces contradictions? C'est chose assez singulière, dit un écrivain qui a récemment traité cette question

¹ Strabon, liv. 4^{er}, c. III, § 10.

² Dion., vers. 696.

³ Socrate, liv. 4^{er}, chap. 20.

⁴ Abydène cité par Eusèbe, *Præpar. evang.*, liv. 9, c. XII.

⁵ Pline, liv. 3, c. 1.

avec beaucoup de recherches et d'érudition¹, que de rencontrer le même nom de peuple presque aux deux extrémités du monde connu des anciens ; mais ce serait un fait bien plus étrange que les migrations d'un peuple traversant l'Europe entière sans laisser de trace de son passage.

Cela peut paraître extraordinaire, sans doute, sans être cependant impossible ; ces traces se retrouvent autant que la nature même des migrations le permet. Il n'en a pas été des migrations celtique, germanique, esclavonne, portant leurs flots successifs et leurs masses énormes d'Orient en Occident, comme du développement naturel des populations de l'orient de l'Afrique s'étendant successivement sur ce continent. Ici leur route a été échelonnée sans qu'aucune masse nouvelle soit venue refouler les populations errantes. Dans notre occident européen, au contraire, la masse celtique a poussé les tribus ibériennes et les a refoulées une première fois. Les Celtes, refoulés eux-mêmes par les Germains, ont repoussé de nouveau les Ibères ; et les deux premières migrations, attaquées sans cesse par les migrations nouvelles, n'ont trouvé d'asile que dans l'union qui a doublé leur résistance et qui nous les fait retrouver mêlées encore aujourd'hui. Nous ne contestons pas, quoique le fait eût besoin d'être plus solidement appuyé, que l'Espagne ait pu être unie au continent d'Afrique, mais c'est là une première hypothèse et un obstacle plus grand que l'absence des vestiges ibériens à travers l'Europe. Cette absence, nous semble naturelle. Nous comprenons, en effet, que les Celtes eux-mêmes, n'ayant pu laisser dans la Germanie que des vestiges insignifiants ou du moins dénaturés par le temps et le mélange, les Ibères leurs devanciers en aient laissé bien moins encore. Cependant personne, que nous sachions, n'a fait venir les Celtes par une autre voie que l'Europe. Enfin, s'il est dans la nature des choses que les Ibères expulsés de la Germanie aient dû faire front quelque part avant de se laisser refouler aux extrémités de l'Europe, c'est quand la migration germanique, attaquant les Celtes des Gaules,

¹ M. Darlley, *Recherches sur l'origine des peuples du nord et de l'occident de l'Europe*, liv. 2, p. 56.

les contraignait de s'unir aux Ibères à l'égard desquels ils s'étaient jusque-là trouvés dans la situation où les Germains se plaçaient par rapport à eux-mêmes, c'est-à-dire celle d'oppresseur. Les Celtes des Gaules reculèrent ainsi jusqu'aux rivages de la mer devant les Germains, comme les Ibères avaient reculé devant les Celtes, et les vaincus, unis par la défaite, ne firent qu'un peuple où les différences de race existent encore. En Espagne, un nom mixte, celui des Celtibériens, est resté garant de cette fusion. Si la race ibérienne ne laisse pas de traces en Europe, ou du moins dans l'orient de l'Europe, elle en laisse donc où naturellement elle en a dû laisser, et si quelque chose devait nous paraître étonnant, ce serait, au contraire, qu'il en existât.

Pour justifier le séjour des Ibériens dans la partie de la Géorgie, à laquelle nous donnons le nom de Carduel, en supposant qu'on n'accorde pas leur identité primitive avec les Arméno-Chaldéens et leur séparation postérieure, est-on contraint d'arriver à l'une de ces deux opinions : ou de faire des Ibériens, des Hébreux transportés au delà de l'Euphrate et repoussés plus loin encore au delà des sources de ce fleuve, ou de les reconnaître comme une colonie des Ibères d'Espagne ? Sans entrer dans une polémique à ce sujet, nous croyons le séjour des Ibères beaucoup plus ancien en Géorgie. Nous ne répondrons à cette hypothèse, qui d'ailleurs ne s'accorde pas avec l'organisation religieuse et civile attribuée aux Ibériens, que par l'exposition de notre propre système. Quant à faire de ce peuple une colonie de l'Espagne, contre la marche de toutes les migrations et sans que rien fasse soupçonner la cause d'une telle transplantation, c'est une opinion qui, pour être admise, aurait besoin de preuves irrécusables. Nous avouons n'en pas connaître de cette nature. Il nous semble beaucoup plus naturel, et surtout plus simple, d'admettre, comme nous l'avons dit plus haut, qu'une partie de la population primitive émigrante aura préféré le séjour des montagnes à de nouvelles pérégrinations, et qu'au nombre des tribus sédentaires se sera trouvée la nation ibérienne unie par la race aux Asiatiques occidentaux, mais séparée d'eux par le fleuve et bientôt par l'invasion scythe. Ainsi aura pris son nom l'Ibérie asiatique ; ainsi

auront pris le leur les Hébreux qui se trouvaient respectivement au delà du fleuve et des montagnes.

Suivant nous, les Ibères, uns avec la race qui s'aventura la première dans l'Asie occidentale, auraient donc été, après s'être séparés de leurs frères, les premiers émigrants d'Orient en Occident, comme les Chaldéens de même race l'auraient été vers le sud-ouest de l'Asie, et cela est également conforme à l'opinion qui reconnaît un monde ibérien avant le monde celtique. Cela ne s'oppose pas davantage à ce que les populations de l'Afrique orientale se soient répandues sur ce continent, mais cela explique mieux peut-être que l'hypothèse de l'union matérielle de l'Afrique et de l'Espagne la présence de la race ibérienne sur les deux rivages du détroit. Fallût-il adopter cette hypothèse, bien loin de détruire la nôtre, elle en serait au contraire la justification surabondante et une raison de plus de l'union des deux migrations après une marche si différente. Il n'y a aucune raison de supposer que la marche des populations éparses dans les vallées du Caucase se soit dirigée seulement du côté de l'Asie ; il est, au contraire, fort plausible que les tribus se soient déversées dans l'une ou l'autre direction, lorsque rien d'ailleurs ne subordonnait leur marche à une destination résolue d'avance.

Les populations chaldéennes et ibériennes se trouveraient ainsi partagées en deux branches et en deux directions, et leur séparation aurait été consommée par l'interposition des populations scythiques. L'avant-garde celtique de ceux-ci aurait pressé la marche des Ibériens vers l'Occident, pendant que les populations chaldéennes de même race auraient suivi les côtes d'Afrique après être sorties de l'Asie. La masse scythique qui les suivait, pesant également sur l'une et sur l'autre, prouve, par la double direction qu'elle suit à son tour, la double direction qu'avait dû suivre aussi la migration à laquelle elle succédait. La race primitive, ainsi séparée et poursuivant sa marche, finit après des siècles par se retrouver et se trouver en présence en Espagne et dans l'Afrique septentrionale. Pendant que les peuples sémitiques et ibériens quittent les montagnes du nord-ouest de l'Asie, la branche indo-persique s'étend entre les montagnes

et le Tigre au sud, au nord dans la Bactriane, au sud-est dans l'Inde; les Scythes ou Indo-Scythes lancent leurs hordes dans l'ouest où elles pressent la marche des Ibères, et dans le nord au milieu des steppes immenses où elles domptent le cheval, et vont se rencontrer avec la race mongole dans les déserts de Gobi.

Le territoire central, d'où s'élançaient dans toutes les directions les populations qui se répandirent ainsi dans le monde, resta l'asile du foyer sédentaire de ces migrations variées. Ces débris reçurent différents noms. De là vinrent les Arméniens, les Mèdes, les Saces, les Parthes et les mille tribus qui, du Caucase européen, à l'Indou-Kho, ou Caucase indien, sédentaires ou nomades, habitants des villes ou peuplades montagnardes, laissent reconnaître l'origine barbare des grandes nations qui ont civilisé le monde.

C'est ainsi que les Chaldéens se retrouvent en Arménie, les Ibériens en Géorgie, les races gothiques ou scythiques sur les bords de la mer Caspienne, dans la Sibérie et jusqu'au lac Baïkal. C'est parce que toutes les familles se trouvent réunies à des distances plus ou moins grandes, mais par une connexion sensible entre elles et avec l'arête qui partage l'Asie de l'est à l'ouest, que nous nous croyons en droit d'en faire le séjour originel des peuples à l'exclusion de tout autre point du globe. Il en est sans doute où des recherches savantes, mais systématiques, cherchent à placer l'origine d'un peuple en particulier, c'est ainsi qu'on a voulu placer la source des Hébreux et de la race sémitique en Abyssinie. Mais qui ne voit qu'à placer ainsi en lieux divers les origines multiples de l'humanité, le plan évidemment unitaire de la création se trouve renversé, et qu'à cette impossibilité s'en joignent bien d'autres? En effet, si nous supposons que la race hébraïque, par exemple, a pris naissance en Abyssinie, comment expliquer la tradition biblique, comment expliquer toutes les autres traditions? Le premier inconvénient est donc de substituer de pures hypothèses à des traditions non historiques, il est vrai, mais qui par leur ensemble deviennent une autorité. Si à cette vraisemblance donnée par les souvenirs traditionnels et les récits cosmogoniques, se joint la vérifica-

tion, pour ainsi dire, topographique de l'existence des débris des races, aux mêmes lieux où les récits les placent, ce double témoignage réunit tous les caractères auxquels nous reconnaissons la vérité.

Les grandes migrations, chaldéennes, ibériennes, scythiques, semblent avoir retrouvé dans leur route des débris épars, peu nombreux, que l'on ne peut considérer comme des migrations, mais comme le reste dégénéré de la dissémination des premiers chasseurs. Trop barbares pour conserver un nom, ou trop désunis pour l'avoir reçu, ils ne sont signalés que par des aperçus qui surgissent incidemment dans les récits consacrés aux migrations qui les rencontrèrent. Telle paraît être la condition des Miaos, en Chine, dont le langage se composait de deux cents mots, qu'Abel Rémusat ¹ signale comme indiquant les premiers essais de la société en Chine. Tels purent être aussi les barbares combattus et assujettis dans l'Inde par Rama, qui s'allia avec Hanuman, le chef des hommes sauvages. Ces disséminations, qui ne peuvent recevoir le nom de migrations parce qu'elles ne s'opéraient point en masse et qu'elles n'offrent rien qui puisse être saisi ou apprécié, pourraient correspondre, pour le temps, à l'éloignement des races jaune et noire. Ce serait sur elles que le commencement d'organisation sociale aurait agi en leur imposant l'esclavage. Les luttes primitives auraient eu lieu entre les deux partis, et la victoire aurait été la première source de l'avilissement des vaincus au profit des guerriers et des prêtres qui les faisaient agir. Ces inductions ressortent du *Ramayana*, où sont racontées les actions de Rama, le héros de la caste guerrière. Il semble aussi qu'en dehors du brahmanisme et antérieurement, le culte de la nature ait régné parmi les tribus refoulées plus tard dans les montagnes et les asiles les plus reculés de l'Inde.

Telle est matériellement l'idée que nous nous faisons de la séparation et de la diffusion des races. Nous n'avons pas à rechercher ce que pouvait être leur organisation sociale ; elle n'avait pas et ne pouvait pas avoir de règle au sein de cette vie nomade aventureuse ou de brigandage, dont toutes les traditions

¹ Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. 1^{er}, p. 282 ; t. 2, p. 33 et suiv.

obscurcissent l'origine des peuples. Tout l'intervalle qui s'écoule entre leur départ du point central et leur arrivée au séjour où elles s'arrêtent est un temps de violence et de barbarie. C'est seulement lorsqu'elles plantent leur tente sur le sol qu'elles vont parcourir et cultiver, lorsqu'elles construisent des villes et des habitations fixes, qu'elles commencent à évoquer les souvenirs du passé traditionnel, et se soumettent de nouveau au régime qui avait été celui de leurs pères. C'est alors seulement que les chefs, qui ont conservé plus intact le dépôt du passé, s'efforcent de constituer un ordre social, et, s'il y a lieu, qu'ils sont naturellement portés à imiter ce qu'ils ont autrefois connu, ou ce qui leur a été transmis.

C'est de cette manière que l'ancien et primitif empire, dont les annales de la Perse nous retracent l'organisation hiérarchique sous le système des castes, a pu devenir le modèle des sociétés qui cherchaient une assiette fixe et le repos sous des institutions permanentes. Ainsi il est dit de Djemschid, dans les traditions, qu'il rétablit le système des castes ¹. Ainsi nous retrouvons le même système dans l'Inde, dans la Chaldée, dans l'Egypte, chez les Mèdes, chez les Ibériens. C'est ainsi que nous trouvons une division analogue et l'autorité des prêtres établie jusqu'au sein de l'Amérique. La hiérarchie, en général, est une conséquence sans doute des notions d'ordre pour ainsi dire innées chez les hommes, mais la hiérarchie des castes suppose par ses rapports un modèle commun. La division naturelle pour les époques barbares ne s'étend pas aussi loin dans ses subdivisions; elle se borne, comme nous l'avons dit des premiers temps, aux exploitants et aux exploités. C'est ainsi que dans les derniers rapports de Botany-Bay et du port Jackson, on voit à la fois, et la barbarie des habitants et la suprématie des rungatides nés libres et nobles ².

¹ *Zend-Avesta*, 4, 414.

² Schlosser, *Hist. universelle de l'antiquité*, t. 1^{er}, p. 84.

CHAPITRE XVI.

Nous venons d'examiner le rayonnement des populations à partir du point central qui les unit toutes, et du point secondaire arménien d'où se propagèrent les colonies, dites sémitiques. Ces dernières, lorsqu'elles se furent multipliées, donnèrent naissance à des empires, dont celui d'Assyrie fut le plus puissant et le plus connu, parce qu'il se rattache à une époque où les premières lueurs historiques se font jour au milieu des fables qui les obscurcissent encore. Cependant l'empire chaldéen de Babylone, dont nous entretenons les auteurs sacrés, la domination des Scythes, dont nous venons de parler, paraissent avoir existé longtemps avant l'empire assyrien de Ninive. Les colonies, dans leurs développements et leurs transformations, ont éprouvé des chances diverses, et subi des alternatives de prospérité et de décadence que l'histoire n'a pas le droit de négliger.

Depuis l'origine des établissements qui se propagèrent sur le sol de l'Asie occidentale ; depuis la première apparition des peuples, que les historiens ecclésiastiques et Justin placent dans les mêmes contrées, sous le nom de Scythes, et qui ne sont autres que la descendance des hordes diverses qui couvraient le revers méridional de la chaîne de l'Himalaya prolongée vers le Caucase ; depuis cette époque, disons-nous, jusqu'à celle de Ninus, il nous serait impossible de trouver aucun fait, aucune lumière véritablement historique. Ce défaut de documents, qui ne laissait que quelques mots à dire au sujet des époques inconnues, et amenait sans préambule l'exposé des faits moins incertains, rapprochait aux yeux, pour ainsi dire, les intervalles dont rien ne limitait la durée nécessairement fort étendue. Après avoir dit qu'avant Ninus il n'existait que des fables, il ne restait plus qu'à aborder l'histoire de l'antique despote asiatique et à la rapprocher de la tradition dominante, celle du déluge. Entre le déluge et Ninus, la terre s'était peuplée pourtant ; les peuples étaient si nombreux, si aguerris, que les innombrables armées assyriennes, si souvent victorieuses, étaient à la fin vaincues ; l'Arabie, l'Egypte,

l'Inde, la Bactriane avaient, comme l'Assyrie, leurs chefs et leurs armées, et tout cela aurait dû se former, se constituer, s'étendre entre 2,548 ans, et 2,000 ans avant notre ère, c'est-à-dire en 548 ans. Cela est tout simplement un non-sens ; cela pouvait paraître suffisant pour la nuit historique qui précédait Ninus, et lorsqu'on ne cherchait point à s'expliquer le temps qu'avait nécessité l'ensemble du développement qu'on accueillait en fait; cela ne l'était plus en présence des efforts des chronologistes pour combiner des supputations et des calculs qui justifiasent la multiplication des hommes, et la série des faits dans le cadre étroit qui leur était laissé. Cependant, pour rester orthodoxe, il fallait accepter ces limites inflexibles, et cette condition a engagé les chronologistes à diminuer au delà de toute raison la limite des temps, et à négliger les siècles exigés pour la construction des villes, le développement des institutions, l'invention des arts indispensables à ces guerres, quelque barbares qu'on les suppose.

La raison suffit pour démontrer qu'il y a impossibilité qu'un empire comme celui des Assyriens de Ninive, que les historiens placent environ 2,000 ans avant notre ère, ou 2,400 pour tenir compte de Bélus, se soit agrandi au point de réagir contre toutes les populations asiatiques, de s'emparer de Babylone, de porter les armes à la fois contre les Scythes, dominateurs de l'Asie, et les Scythes montagnards, depuis l'Asie jusqu'à l'Arménie, si cet empire a succédé à celui de Babylone, fondé lui-même en 2,200 avant notre ère, suivant la Bible, c'est-à-dire s'il n'a existé qu'un intervalle insignifiant entre l'un et l'autre.

Les commencements de l'empire d'Assyrie ont dû offrir la faiblesse et le morcellement qui accompagnent toujours et accompagnèrent alors surtout la fondation d'une puissance, à quelque développement qu'elle soit appelée. Il est donc évident que la fondation de Babylone et celle de Ninive, capitales de deux empires rivaux, ont été rapprochées à dessein.

L'intervalle de temps nécessaire à l'assiette, au développement, à l'action extérieure des colonies doit trouver place entre ces deux limites. Le bon sens, à défaut de documents, place donc un plus long intervalle entre la fondation de l'empire

babylonien et les commencements de l'empire d'Assyrie, dont on rapporte l'extension et la puissance au règne de Ninus.

Nous trouvons dans les historiens profanes la confirmation très-remarquable de ce fait, et la raison qui l'établit seule ne manque pas d'appuis qui l'autorisent. Voici un passage d'Etienne de Byzance ¹ qui le confirme.

« Babylone ne fut point fondée par Sémiramis, comme le dit Hérodote. Cette ville fut fondée par le très-sage et très-savant Babylon (Bélus, ou fils de Bélus), 2,000 ans avant Sémiramis, comme le dit Hérennius (Hérennius est Philon de Biblos). »

Cet intervalle de deux mille ans est remarquable par le rapprochement qu'il offre avec le calcul authentique des Egyptiens, pour leur antiquité particulière qui entraîne nécessairement une antiquité correspondante chez les autres peuples.

Diodore de Sicile ² semble indiquer le même fait, quand il parle des conquêtes de Ninus. La ville de Babylone *qui existe aujourd'hui*, dit-il, n'était pas encore bâtie (cela implique qu'il y en avait eu une antérieure, la Bible le dit positivement), mais il y avait un grand nombre d'autres villes dans la Babylonie. Ammien Marcellin ³ se range au même avis : Sémiramis, dit-il, entoura de murs Babylone, mais la citadelle avait été bâtie auparavant par le très-ancien roi Bélus.

« Enfin, dit Volney ⁴, si la nation babylonienne nous est « peinte comme divisée de tout temps en quatre castes, à la « manière de l'Egypte et de l'Inde, division qui elle seule est « une preuve de haute antiquité, on a le droit de dire que dès « avant Ninus existait la caste des prêtres chaldéens, semblable « en tout à celle des brahmes de l'Inde. »

Ninus trouve dans la Babylonie un peuple agricole et pacifique, plusieurs villes; il existait donc un royaume puissant, un Etat civilisé avant le temps de Ninus.

Il faut conclure de cet ensemble de faits que le royaume chaldéen de Babylone fut établi avant celui des Assyriens de Ninive.

¹ Steph. Byz., *voce Babylon*.

² Diodore, liv. 2, c. 5.

³ Ammien M., liv. 25, p. 351, *de Bello Persico*.

⁴ Voln., *Recherches nouvelles*, t. 2, p. 115.

Ceux-ci, avant Ninus, ne possédaient probablement que ce qui compose le Kurdistan, sur la rive orientale du Tigre, entre l'Arménie et la Médie. La Babylonie aurait été alors bornée par le désert de Syrie, les monts de l'Arménie et de la Médie, la Perse, le golfe Persique et l'Assyrie elle-même.

L'empire babylonien, que les livres sacrés placent, avec Nemrod, 450 ans après le déluge, n'exista que dans ses rudiments à cette époque consécutive de celle que nous pouvons aussi désigner par le nom de déluge, mais en faisant observer qu'il ne faut pas perdre de vue que nous reportons cette époque beaucoup plus haut et que nous la faisons contemporaine de la quatrième génération. L'écriture elle-même ne cite que quatre noms de villes dans la Babylonie, et ces villes, suivant toute probabilité, ne servaient d'abri qu'à des agrégations peu nombreuses réunies sous un chef désigné par l'épithète de *fort chasseur* parce que le peuple, sur un sol couvert de forêts et d'animaux, dut reconnaître la domination du plus hardi dont les actions protégeaient les habitants. Si quelques peuplades paisibles s'étendaient déjà à quelque distance de ces asiles où elles pouvaient se réfugier, cet homme fort et ses hardis compagnons se firent de la protection qu'ils leur accordaient un moyen pour les asservir et les dominer.

Il ne paraît pas d'ailleurs, et sans qu'il soit nécessaire pour justifier le raisonnement, de faire remarquer le court dénombrement des quatre villes fondées par Nemrod, ou seulement soumises à son autorité, que ces dominations pussent avoir beaucoup d'étendue. Une grande domination suppose une relation entre les parties, une communication du centre à tous les points de l'empire qui ne pouvaient pas exister dans l'origine. Il était dans la nature des choses que le fractionnement naquit de l'absence des moyens de communication, ou se maintint par les mêmes causes, et qu'il y eût autant de dominations ou d'états partiels qu'il y avait d'obstacles naturels suffisants pour séparer les hommes.

Nous ne pouvons donc admettre raisonnablement que ce fait : les tribus, après avoir laissé une partie de leurs membres dans le voisinage des montagnes du nord-ouest de l'Asie, suivirent,

en les descendant, les bords du Tigre et de l'Euphrate. Elles se partagèrent, sans cesser d'être unes dans leur origine et de s'appartenir comme membres d'une seule migration arménienne, sur l'un et sur l'autre de ces fleuves, formant ainsi, par leur séparation, la souche de deux branches assyrienne et chaldéenne. La première, sous le nom de branche sémitique, absorba l'autre dans l'Asie occidentale pendant que la portion la plus avancée de la dernière changea de nom comme elle changeait de séjour en se répandant dans l'orient de l'Afrique. Les populations des montagnes à l'est de l'Asie sémitique s'étendirent par un autre chemin vers le but que les autres avaient atteint avant elles en suivant le cours des deux fleuves. Les populations établies les premières, et qui occupaient la plus occidentale des trois lignes, ou les Chaldéens de l'Euphrate, s'augmentèrent et se propagèrent de l'autre côté du fleuve pendant que les populations de l'est, s'augmentant entre le Tigre et les montagnes, se complétaient par l'adjonction des Indo-Scythes devenus plus tard Indo-Persans par leur établissement et la domination qu'ils exercèrent sur les Assyriens des bords du Tigre.

Les populations indo-scythiques n'arrêtèrent pas là leur course victorieuse. Elles envahirent l'Asie jusqu'à la Syrie, de manière à se trouver en contact avec les Egyptiens qui avaient fini par constituer un groupe séparé, lorsque les populations restées sur le sol de l'Asie se rapprochèrent pour se fondre dans le groupe sémitique. Il en résultait que la ligne du centre, ou des Assyriens du Tigre, en s'assimilant, d'une part, les populations orientales de la Perse, et, de l'autre, les populations occidentales qui n'avaient pas suivi la marche de la première migration jusqu'en Afrique, s'était étendue et enrichie, soit par son propre développement, soit par l'adjonction des parties séparées des deux autres.

Sous la domination des Scythes, venus de l'Orient, les villes antérieurement fondées subsistèrent, les populations augmentèrent, les intérêts prirent un accroissement proportionné et comme dans cette enfance du monde, et en dépit de ces améliorations bornées dans leurs effets, les moyens de communication et d'autorité existaient à peine, les migrations ou familles di-

verses ne purent oublier totalement le souvenir traditionnel de leur origine, parce que la fusion entre les éléments répandus et jusqu'à un certain point toujours isolés sur le sol de l'Asie ne put se faire complètement.

Les Scythes n'avaient pas su, d'ailleurs, ou voulu organiser leur victoire et conquérir pour fonder. Suivant l'expression de Justin, leur empire se bornait à exiger le tribut que leurs hordes allaient sans doute recueillir violemment à la manière des nomades et des cavaliers de l'Arabie. Par suite, lorsqu'une longue habitude eut affaibli l'ardeur de la conquête et permis aux populations éparses de s'agglomérer sous l'influence des attractions ou des antipathies de race, et de la réaction contre le pouvoir étranger et oppresseur, les possesseurs primitifs du sol tentèrent de reprendre, non la liberté des individus qu'ils ne connaissaient pas, mais de s'affranchir comme race. Ces dispositions, mises en œuvre par un chef habile qui se fit le représentant de l'intérêt de tous, purent contribuer à amener la réaction dont on fait honneur à Ninus.

Ainsi les premières populations descendues de l'Arménie auraient été rendues à l'indépendance relativement aux Scythes par un effort commun. Et c'est bien ce qu'indique, en raccourcissant les temps, la Bible elle-même. Elle n'autorise pas à séparer, comme race, les Assyriens des Babyloniens ou Chaldéens, elle les fait sortir aussi de la Babylonie pour fonder Ninive. Les voyageurs établissent plus complètement encore ce que nous avons déjà rapporté à ce sujet, c'est-à-dire qu'ils confirment que toutes les populations de l'Asie occidentale autres que les Scythes, qui s'y rattachèrent comme Indo-Persans, avaient leur point de départ commun aux montagnes d'Arménie et une origine commune.

Il ne faut pas conclure du rôle attribué à l'empire d'Assyrie que la fondation de Ninive fût contemporaine de Ninus. Suivant la Bible elle eut Assur pour fondateur. Cela ne peut signifier pour nous autre chose, sinon qu'elle fut fondée à peu près dans le même temps que Babylone, autant, toutefois, que l'on veut se renfermer dans le récit de la Bible. Ce fut une autre capitale que nous voyons ensuite soumise aux Babyloniens ou maîtresse

de leur empire. Au temps de la réaction elle put être agrandie par Ninus et recevoir son nom ; mais en reculant la fondation de Babylone, nous sommes conduits à reculer aussi celle de Ninive.

Il semble donc, quelle que soit l'époque relative de la fondation de Babylone et de Ninive, qu'il faut toujours reculer la fondation de la première beaucoup au delà de l'époque qui lui est assignée par la chronologie orthodoxe. Si les faits se sont produits dans l'ordre adopté par la Bible, il faut espacer les temps. Tout ce que l'on peut admettre pour concilier le peu de distance qui sépare la fondation de Babylone et de Ninive du déluge, et rapproche cette fondation de 3,800 ans environ à 2,000 avant notre ère, c'est donc d'accorder que ces premières fondations, nécessairement peu considérables, ont été soumises en cet état aux Scythes venus de l'Orient qui auraient formé ce que la Bible nomme Elamites, ou habitants de la région d'Elam. L'histoire de l'empire babylonien reste entièrement inconnue jusqu'au temps de Ninus, l'empire d'Assyrie n'acquiert lui-même d'importance que lorsque les populations occidentales, relativement à l'Euphrate et au Tigre, réagissent contre les oppresseurs orientaux. On peut donc considérer comme une seconde fondation ou un accroissement ce qu'il est dit de Babylone et de Ninive à la seule époque à laquelle les livres sacrés fassent allusion, puisqu'ils oublient, ou n'indiquent qu'en passant et par le nom du roi d'Elam Chodorlahomor, la domination des Scythes et rapprochent le déluge et la grande monarchie assyrienne, de notre ère. En d'autres termes : ils diminuent outre mesure l'espace de temps écoulé entre Noé ⁴ et Jésus-Christ en effaçant le temps de l'occupation des Scythes. On a attribué le silence gardé par Sanchoniaton sur le déluge, à la haine de la race de Caïn, à laquelle on le rattache, contre les traditions de la punition infligée à cause du crime de son auteur ; on est libre également de croire que Moïse, en haine du scythisme oppresseur de la race chaldéenne, a supprimé toute mention de la domination scythe.

⁴ Nous entendons, par la véritable époque de Noé, la séparation correspondante à la 4^e génération, et les colonies sous les trois dernières générations, reculées vers 4,000 ans avant notre ère ; espace de temps très-long, mais rapproché sous un mythe unique.

Comme Egyptien ou comme Hébreu, il y était également intéressé, puisque c'est aux Scythes que se rapportent les ravages plusieurs fois renouvelés dans le sein de l'Egypte aussi bien que la domination nécessairement violente et spoliatrice exercée sur l'Asie.

Cela se conçoit d'ailleurs sans avoir recours à aucune indignation patriotique de la part de Moïse. Il fait assez voir qu'il n'a été au fond préoccupé que de l'idée des choses qui avaient un rapport direct avec son peuple. Or, les Chaldéens seuls, dont sortait Abraham, avaient une liaison nécessaire avec le but dont il ne s'est pas écarté. Pour tout le reste, il a pu, non-seulement sans nuire à son récit, mais en le rendant plus compréhensible et plus direct, simplifier, rapprocher tout ce qui était historique, élaguer ce qui l'écartait de son objet sans ajouter à l'autorité de sa narration; négliger les descendances et se borner à celles auxquelles il rattachait le peuple hébreu sans aller plus loin à l'égard des autres que le nom de leurs fondateurs. La Bible l'atteste à chaque pas, et le dixième chapitre de la Genèse n'est pas autre chose.

Mais il n'en peut plus être ainsi si l'on considère les dates incontestables qui placent un royaume puissant en Egypte avant l'invasion des pasteurs; si, tournant les yeux d'un autre côté l'on prend garde à l'établissement de l'empire chinois qui date au moins de 2,500 ans avant notre ère; c'est-à-dire de 150 ans avant l'époque orthodoxe assignée au déluge.

Il faudrait donc admettre que pendant que deux florissants empires existaient en Chine et en Egypte, et que leurs populations étaient tombées du ciel ou sorties du sol, apparemment, toute l'Asie occidentale qui les sépare était déserte, ou reporter plus haut que ne le dit la Bible l'époque des empires de Babylone et d'Assyrie; l'alternative ne saurait être douteuse. Or, il est incontesté que le berceau des peuples est au centre de l'Asie. La Bible elle-même, tout en plaçant l'origine des hommes sur un point particulier de la chaîne himalayenne et caucasique, ne s'écarte pourtant pas de l'opinion générale en l'assignant aussi à cette même chaîne qui divise le midi du nord de l'Asie. Il faut donc, pour la régularité du récit biblique, et dans l'intérêt de son authenticité, croire qu'il a passé sous silence, par des

motifs inhérents à son objet, toute une époque ; accorder que la chronologie n'en est que l'accessoire, et que la critique reste libre dans tous les points qui ne se rattachent pas à la partie religieuse et dogmatique.

Dût-on admettre qu'une durée de 4,500 ans donnée à la domination des Scythes est trop longue, il n'en resterait pas moins constant que la durée biblique du monde, de Noé à Ninus, est beaucoup trop courte. Si l'on consent, au contraire, à raisonner d'après ce que supposent d'antiquité les dates incontestables de l'Egypte, on sera bien près d'être d'accord avec nous sur les 4,000 ans que nous admettons pour la dispersion des populations et le début des empires.

CHAPITRE XVII.

Si nous nous reportons à ce que nous avons dit de la fondation d'un premier empire chaldéen dont n'était pas séparée la portion de la même famille chaldéenne qui, sous le nom d'Assyriens, avait suivi les bords du Tigre ; si nous donnons notre adhésion à l'invasion de l'Asie par les Scythes que nous ne distinguons pas des Perses orientaux ou Indo-Persans, des Elamites de l'Ecriture, devenus ainsi membres de la famille de Sem, nous connaissons toute la famille que la Bible fait sémitique. Les Scythes, Indo-Persans ou Elamites, suivant la diversité des récits, obtiennent ce nom, suivant nous, par leur fusion avec les Chaldéens et les Assyriens, mais il ne leur appartenait que par une parenté plus éloignée dont la source était le point de départ primitif. Nous possédons ainsi l'ensemble très-général, très-sommaire, sans doute, mais complet, des forces qui ont agi sur l'Asie occidentale, qui l'ont peuplée, divisée, qui ont obtenu tour à tour la domination ; nous pouvons nous retracer un certain ordre de succession des trois pouvoirs dominateurs ; les Chaldéens occupent le premier rang, ils suivent les bords de l'Euphrate et lancent jusqu'en Arabie et en Egypte leurs tribus restées nomades sur le sol de l'Asie, devenues sédentaires et civilisées sur le sol africain. A la domination des Chaldéens succède l'invasion des

Scythes descendus de l'Orient ou des Perses orientaux ; les Assyriens se révoltent contre ces derniers, ressaisissent l'indépendance qui leur avait été enlevée comme au reste de leur race, et leur puissance assise sur toute l'Asie leur permet de combattre les Perses à l'orient, d'attaquer les populations du nord de la Bactriane à l'Araxe, et de refouler les Scythes au delà de ce fleuve.

Il faut qu'il y ait dans la nécessité qui découle de l'opposition des races, et peut-être plus encore de la configuration du pays, quelque chose de fatal, car la lutte dont nous cherchons à ressaisir les phases pendant les temps anté-historiques s'est offerte à nous tout à fait conforme ou analogue à ce qu'elle fut sous Cyrus à l'époque où nous pouvons suivre la marche des faits. Les Mèdes, à l'époque de sa naissance, étaient maîtres de la plus grande partie de l'Asie, mais non pas cependant héritiers de l'ancien empire de Ninus. La confusion qu'on a faite à cet égard vient des récits des Grecs qui, plus rapprochés des Mèdes, dont les possessions s'étendaient sur l'Asie Mineure, tenaient moins de compte de ce qui existait dans la grande Asie. Là, existait le second empire d'Assyrie, héritier direct, mais bien réduit, de la puissance du grand empire chaldéo-assyrien. Cyrus, Persan, s'en empare avec les forces de la Perse, jointes à celles de la monarchie des Mèdes dont il était héritier, et comme ses aïeux de la Perse orientale s'étaient emparés de la Chaldée. Maître ensuite comme Ninus de la totalité de l'empire, il combat comme lui les peuples du Nord et de l'Occident, et, suivant un récit à la vérité contestable, il trouve la mort en combattant les Scythes de l'autre côté de l'Araxe, comme Ninus après ses combats dans la Bactriane.

Après lui et son fils Cambyse, les races, que tant de combats ont unies, ne forment plus qu'une masse peu homogène, sans doute, mais confondue politiquement sous le nom de monarchie perse. C'est sous ce nom que l'Asie occidentale marche à la conquête de l'Égypte et renouvelle l'invasion ou les invasions dont les Scythes lui avaient donné l'antique exemple et qu'elle en reproduit les ravages.

Ainsi, population et fondation de l'empire chaldéen par les

premiers émigrants qui descendent les bords de l'Euphrate et du Tigre, puis invasion dite scythe ou persane, orientale ou élamite, réaction assyrienne sous Ninus, et démembrement de son empire dont se détache la monarchie mède qui continue la réaction contre la Perse tributaire des rois mèdes. Puis seconde invasion perse ou élamite sous Cyrus. L'action et la réaction se succèdent au sein de ce constant antagonisme. Toujours les peuples guerriers des montagnes du nord et de l'est versent leurs armées sur les riches plaines qui nourrissent le peuple agricole et pacifique. La victoire nominale reste à la force guerrière, mais une victoire non moins réelle appartient à la civilisation qui s'empare des vainqueurs et les amène à ses lois et à ses usages. Ce tableau historique constaté prête l'appui du vrai à la vraisemblance qui surgit difficilement au sein de la nuit répandue sur la première époque et dont les ombres ne se laissent pénétrer qu'en mêlant aux faits bien rares les inductions plus nombreuses de l'esprit.

Les Babyloniens resteront donc pour nous les aînés de la famille chaldéenne, dont les Assyriens de Ninive seront ensuite les représentants les plus puissants, et vraisemblablement, autant voulons-nous dire qu'il est permis d'avoir une opinion sur ces temps obscurs, la caste sacerdotale des Chaldéens de Babylone, conservée au sein des vicissitudes qui changent les maîtres de l'empire, sera le reste de la descendance de la même race après l'invasion des Scythes ou Elamites. La nature des fonctions de ces prêtres chaldéens et la durée de leur ascendant attestent la toute-puissance de l'institution théocratique qui régissait l'empire dont ils ont conservé le nom.

L'empire scythe était certainement le rassemblement armé de nomades, plus propres à lever des tributs sur un pays qu'à le gouverner. Il devait être moins avancé en civilisation que les Scythes que nous retrouvons plus tard aux environs du Pont-Euxin, et dont les écrivains grecs nous entretiennent. Il pesa pendant un grand nombre de siècles sur l'Asie. Ninive lui fut soumise aussi bien que Babylone; mais il est probable, d'après les mœurs connues de ce peuple, que la domination qu'il exerça ne dut pas modifier essentiellement le fond même des

populations. Indépendamment de la raison principale qui découle des usages nomades des Scythes, de leur vie vagabonde qui les transporte d'un lieu à l'autre, et les rend peu propres à fonder une domination régulière, nous pouvons déduire le caractère de celle qu'ils exercèrent dans l'Asie des nombreuses royautes que la Bible place dans la Syrie ; le fractionnement était très-probablement le même dans le reste de l'Asie. Le peu de rapport des peuplades entre elles, dans un temps où une montagne, un fleuve, un précipice arrêtaient les communications, avait formé autant de petits centres d'autorité qu'il y avait d'établissements. Il en était peut-être de même en Egypte, partagée en plusieurs dynasties, sans qu'on puisse en affirmer le parallélisme. Cet aspect général de l'Asie semble attester que les usages locaux et même l'institution politique, si ce nom pouvait être applicable à une civilisation aussi peu avancée, prévalurent et se perpétuèrent sous le poids d'une suzeraineté fiscale et spoliatrice, plutôt que sous les lois d'un véritable gouvernement.

Assez riches pour rester attachés au sol, assez éclairés pour que la caste sacerdotale acquit un certain ascendant sur les vainqueurs, trop peu belliqueux, trop mal constitués pour se défendre au nom d'une nationalité qui n'avait et ne pouvait rien avoir de défini, les Chaldéens, sous quelque nom qu'ils vécussent, subirent donc un joug plus nominal que réel. Il est probable qu'un grand nombre de Scythes, séduits eux-mêmes par le spectacle d'une vie plus douce et plus heureuse, s'accommodèrent à leurs mœurs et à leur culte. Cela pouvait d'autant mieux se réaliser, que les croyances idolâtriques et sabéites, étant au fond les mêmes, ne pouvaient varier que par quelques formes.

Un tel état pouvait se perpétuer longtemps au sein d'une civilisation aussi grossière et de populations peu agglomérées. La conquête réciproque de la barbarie sur la civilisation, de la civilisation sur la barbarie, offrait un échange où la fusion des deux peuples devenait plus grande sans devenir toutefois intime et complète. La réaction des opprimés contre les oppresseurs ne peut prendre un caractère national qu'avec des conditions qui ne

pouvaient exister alors. Aussi lorsque, par la conquête des Assyriens, l'empire d'Asie revint à la race chaldéenne, ce fut autant une domination nouvelle imposée à l'Asie, et qui s'étendit aux restes de la population primitive, qu'une réaction contre les conquérants asservis à leur tour. Le fait aide sans doute à supposer les motifs, mais on va peut-être au delà du but en qualifiant la révolte et la guerre des Assyriens contre les Scythes, de réaction nationale. C'est surtout parce que nous cherchons à rattacher aujourd'hui, grâce aux investigations de l'histoire, les populations anciennes entre elles, et que nous ne pouvons séparer les populations trans-euphratiques et des bords du Tigre de leur souche que nous nous croyons autorisés à présenter comme une renaissance chaldéenne les conquêtes de Ninus. Si ce ne fut pas un but national qui le guida, le fait de la fondation de son empire n'en fut pas moins une restauration, pour parler le langage moderne, de la race chaldéenne dans son ancienne suprématie. Ce qui peut, au surplus, nous autoriser à considérer ainsi l'empire d'Assyrie, c'est la persistance connue de la race chaldéenne dans ses mœurs héréditaires ; c'est son antipathie contre les races étrangères, ses alliances concentrées dans le sein des familles. Ces faits, on les retrouve encore dans les usages juifs, dans la haine de la domination étrangère que les tribus d'origine chaldéenne ont conservée dans leurs montagnes ; dans l'opiniâtreté de leur isolement et les usages matrimoniaux que l'on peut encore constater dans les débris des Ibères, si l'on adopte leur origine chaldéenne, ou identique avec celle de cette race. Ce n'est pas la moindre preuve à l'appui de cette origine, et elle semble trouver un modèle dans cette loi que s'imposait la famille d'Abraham de ne s'allier qu'à des filles de son sang et au prix même de longs voyages et de plus longues fatigues, comme le mariage d'Isaac et la servitude de Jacob nous en fournissent le témoignage.

Quoi qu'il puisse être des motifs réels ou supposés que nous indiquons, la puissance longtemps muette de la race chaldéenne se fit reconnaître de nouveau dans la monarchie ninivite, ou des Chaldéens d'Assyrie.

L'empire des Scythes avait donc, pour bornes, l'Euphrate au

conchant et au sud-est l'Indus. Il était limitrophe des Arabes (Chaldéens), des Syriens (Chaldéens), à l'ouest, et à l'est des Indous de même race qu'eux. Les Scythes proprement dits, ceux qui ont peuplé l'Occident en se réunissant aux débris expulsés de l'Asie occidentale, s'étendaient au nord, leur séjour constant, vers la mer Caspienne et au delà, et propageaient leurs tribus errantes au nord-est.

Quoique Hérodote ne parle pas de la domination des Scythes dans l'Asie occidentale, son silence peut s'expliquer facilement, et ses paroles mêmes, quand il parle de leur origine, offrent une induction favorable à notre opinion. Il nous apprend ¹ que les Scythes n'ont pas pu être originaires de la Scandinavie, comme l'a voulu faire croire Jornandès, mais de la Perse actuelle, puisqu'il les conduit au Bosphore cimmérien après le passage de l'Araxe. L'itinéraire qu'il leur fait suivre est donc précisément contraire à celui qu'ils auraient suivi si leur origine avait été scandinave. L'induction est précise et incontestable, et il n'y a qu'une préoccupation nationale qui ait pu dénaturer le fait.

Diodore de Sicile ² fait des Scythes nomades une petite nation sur l'Araxe, d'où ils se répandirent sur la chaîne du Caucase et dans les Palus-Méotides. Quoiqu'il confonde le premier empire des Scythes avec l'époque de leur dernière invasion, il donne ainsi, en attestant leur séjour, une grande force à la narration de Trogue et de Justin. Grâce à ces auteurs, à Epi- phane, et au *Chronicon paschale* qui répète ce qu'a dit Epi- phane, nous séparons ces deux événements. La première invasion, celle qui conduit les Scythes de leur patrie originaire en Egypte, 3,500 avant Jésus-Christ, est parfaitement distincte de celle qui les a conduits de leur seconde patrie caucasienne en Asie, 633 avant notre ère. Là ils ressaisissent l'empire de l'Asie par leur victoire sur les Mèdes, mais cet empire est éphémère et ils ne le conservent que pendant vingt-huit ans ³,

Nous avons donc trois faits à admettre :

¹ Hérodote, liv. 4, c. 11.

² Diodore, liv. 2, p. 155.

³ Hérodote, liv. 1^{er} et 4. Diodore, liv. 2.

1° Un premier empire chaldéen ;
2° Un empire, dit scythe, et, en d'autres termes, indo-persan ou élamite ;

5° Un empire assyrien qui, réagissant contre les dominateurs de l'Asie, en assujettit une partie et repoussa l'autre vers le nord-ouest. Cette portion expulsée alla se réunir à ses frères de la migration directe, elle se confondit dans ces flots de Scythes qui, à tant d'époques et sous tant de noms, envahirent l'Occident, ou s'aggloméra avec les populations de même origine qui habitaient les environs de la mer Caspienne.

CHAPITRE XVIII.

L'établissement des Scythes, après cette émigration forcée, eut donc lieu sur un territoire où les Assyriens vainqueurs ne pouvaient les poursuivre. Ils s'arrêtèrent dans l'étendue de pays qu'Hérodote appelle l'ancienne Scythie. Là, ils rencontrèrent leurs frères qui avaient suivi la ligne des montagnes et marché directement vers l'ouest. Ceux-ci avaient dès lors pris possession des pays habités jadis par la souche de deux grands peuples, les Ibères et les Celtes, originaires eux-mêmes du Caucase, et qui formaient la tête des émigrations qui peuplèrent l'Occident. Ainsi l'émigration des Scythes, se rapportant à l'époque de Ninus, appartient chronologiquement à l'époque renfermée entre 2,000 et 1,900 avant Jésus-Christ. Nous n'avons pas à nous étendre ici davantage sur la question des Scythes et des migrations septentrionales, nous sommes arrivés au point où nous avons pris la question dans l'histoire de la filiation et des migrations des peuples¹.

Nous nous étions beaucoup moins étendus dans le travail que nous venons de citer sur l'ordre des migrations de l'Asie occidentale, nous bornant aux rapports qui les ramenaient à l'identité de race et de point de départ. C'est pour cela que nous avons insisté davantage sur ce côté de la question générale de l'établi-

¹ *Hist. de la Filiation*, 1^{er} vol., 1837.

sement successif des peuples. Tel n'était pas, en effet, le sujet que nous avions entrepris alors. Pour arriver à cette communauté d'origine, qui a pour nous toute l'autorité d'un dogme historique, nous avons été conduits à examiner l'ordre des migrations septentrionales, parce que leur identité ne pouvait recevoir de confirmation que par cette étude. Nous n'avons donc point à la répéter aujourd'hui.

Les rapports du zend et du sanscrit, et le rapport de ce dernier langage avec le celtique, nous avaient conduit à considérer l'origine des peuples qui ont parlé ou parlent encore ces langues comme identique. En arrivant à la communauté d'origine des Ibères et des Chaldéens, nous devons donc croire que cette opinion sur l'origine des Ibères pourra trouver sa confirmation dans la relation du zend et du basque. C'est un fait que le progrès des études sur ces deux langues ne permet pas encore d'apprécier, mais qui recevra sa confirmation du temps si nos conjectures historiques sont fondées.

Quoi qu'il en soit, il nous suffit, pour le besoin de notre exposition, de reconnaître que le sanscrit, souche des langues de l'Inde et de l'Occident, et le zend, souche des dialectes sémitiques, sont deux langues sœurs, pour être conduit à admettre que les deux peuples qui les ont parlées sont unis dans l'origine des temps. Il nous suffit de savoir, suivant la remarque de Will Jones, qu'un grand nombre de mots parsis sont de pur sanscrit pour reconnaître dans la Perse orientale un peuple d'origine indo-scythique ou indo-persane, ce qui est la même chose, uni, mais seulement par alliance postérieure, à la race sémitique. Ce fait nous sera une nouvelle preuve de la marche suivie par les peuples dans leur établissement sur le sol de l'Asie occidentale, puisque l'observation tirée des langues se trouve d'accord avec les considérations historiques et les rares documents qui nous entretiennent de cette antique époque. Emanés les uns et les autres d'un centre commun, les peuples ont suivi des directions différentes, sans que leur origine puisse être séparée. Pendant que les Chaldéens et les Scythes se répandaient à l'ouest et au nord, que les Indo-Persans descendaient vers l'ouest de l'Asie, les Indous s'établissaient au midi dans les

beaux climats, où leurs institutions ont survécu aux ravages des siècles et des conquérants.

Les doctrines de l'Asie qui se trouvent également chez les peuples dont les établissements fixes nécessitaient des cultes et des institutions qui protégeassent la société, appartiennent aussi bien aux Mages qu'aux Brahmanes, et prennent probablement leur source dans un établissement social, modèle commun dont le souvenir se reproduisit plus tard avec ses analogies et ses différences suivant l'espace et le temps qui séparèrent les sociétés. C'est ainsi que nous pouvons appliquer aux différents chefs de peuples qui ont rempli respectivement le rôle assigné par la Bible au seul Noé, ce que Bossuet dit de cet unique personnage :

« Les premiers arts, que Noé avait conservés, et qu'on voit aussi toujours en vigueur dans les contrées où se fit le premier établissement du genre humain, se perdirent à mesure qu'on s'éloigna de ce pays. Il fallut ou les reprendre, avec le temps, ou que ceux qui les avaient conservés les rapportassent aux autres ¹. »

Cette source unique sera dans les croyances du vieil empire qui parut plus lié cependant avec les prêtres de l'Inde qu'avec les Mages si on en juge par la persistance des formes théologiques des Indous.

Le culte des Mages fut une réforme du culte indou, et on en peut trouver le témoignage dans l'hostilité des races assyrienne et persane après leur fusion, contre les habitants de l'Indus. Les imprécations du Zend-Avesta, contre les objets du culte de l'Inde, en fournissant la preuve d'une scission religieuse, et, par conséquent, de l'union antérieure, attestent autant la base primitive commune des doctrines de l'Asie, que les similitudes générales qui rapprochent ces peuples des partisans de Zoroastre. De ces aperçus, Schlosser ² tire cette conséquence : « Que la « branche indo-persique de la race caucasienne s'étendit des « frontières de l'Arménie jusqu'à l'Indus, pendant que la « branche scythique s'établissait sur les bords de la mer Caspienne et

¹ Bossuet, Discours sur l'histoire universelle, 2^e époque.

² Schlosser, *Hist. universelle de l'antiquité*, t. 4^{er}, p. 200.

« dans la Tatarie. Plus tard, nous le voyons dans Diodore, par les guerres de Ninus, la famille des peuples sémitiques s'introduisit chez les Indo-Persans.

« Ainsi, l'empire d'Assyrie sépara les populations d'origine indo-persanne, et pénétra jusque dans les montagnes de la mer Caspienne et dans la Bactriane. Ce fut ce mouvement qui refoula l'ancienne doctrine vers l'Inde. »

Nous retrouvons dans ce passage les Scythes et les Indo-Persans comme branche d'une même souche ; leur développement à droite et à gauche des montagnes qui constituent le système caucasien ; l'établissement de la branche indo-persique sur les hauteurs d'où elle menace les Assyriens et les Chaldéens de la plaine qui, avant eux, s'étaient étendus jusqu'à l'Arménie qu'ils avaient ensuite quittée pour l'abandonner à la race scythique.

Nous ne sommes donc pas seuls à attribuer au mouvement de réaction des Assyriens du midi vers le nord l'impulsion qui précipita vers l'Occident nos aïeux asiatiques, et refoula vers l'Inde les croyances plutôt encore que les populations du sud-est.

Ces conséquences produites par l'hostilité des populations assyriennes et des partisans des doctrines des Mages, ou du dualisme, assignent cette croyance, antérieurement à la réaction, aux populations et aux prêtres de l'Asie occidentale. Elles indiquent, comme époque de la lutte, la phase religieuse que nous avons présentée comme la troisième dans l'ordre des transformations religieuses dont nous avons donné le tableau.

CHAPITRE XIX.

CONCLUSION.

Sans rentrer de nouveau dans cette question, nous pouvons constater que nous sommes arrivé à l'époque que notre but était d'atteindre. En d'autres termes : nous avons essayé de présenter nos idées sur le développement de l'humanité, opéré

entre l'époque traditionnelle du mouvement social primitif et l'ère des grands empires asiatiques. Aller plus loin, serait rentrer dans l'ouvrage que nous avons précédemment publié. Il nous avait fait concevoir que l'opinion émise de l'unité du genre humain nous imposait, pour la tirer du champ des hypothèses ou des vérités stériles, l'obligation de montrer comment dans nos idées l'unité, la solidarité du genre humain pouvaient être conciliées avec le développement des peuples que l'histoire nous montre épars sur le globe.

L'histoire, indifférente ou désarmée devant ces grandes questions qui, aujourd'hui, inspirent un intérêt si vif, ne se préoccupe pas de rattacher l'origine des peuples à une souche commune, et paraît même assez peu soucieuse de leur en assigner une quelconque. Il semble que pour elle il n'y ait que des aggregations d'individus et des intérêts rivaux, sans autre portée que des alternatives de grandeur et de décadence. Que nous importeraient, après tout, ces vaines querelles et leur retentissement à travers les siècles si elles ne nous apprenaient autre chose que des noms sonores et des destructions d'empires ensevelis dans leurs ruines inertes? Mieux vaudrait l'histoire d'un arbre mort dans les bois, dont la dépouille fournit à la terre des sucres et des germes nouveaux, aliment éternel des transformations où elle reprend sa vigueur et sa fécondité, que celle des catastrophes où tout meurt, excepté le souvenir de leur inutile passage.

La Bible a rétabli, sans doute, l'unité en principe ; mais, par l'élection d'un peuple, elle a elle-même amorti la fécondité du dogme et détruit la solidarité qui doit unir les hommes et les temps. Sans prétendre entrer en lutte avec l'autorité du livre le plus complet et le plus respectable que nous ait laissé l'ancien monde, nous avons cru qu'il y avait lieu de généraliser ce qu'il a restreint, de tenter au moins d'expliquer historiquement ce que la Genèse nous impose ; de lier ce qui est nécessairement sommaire dans l'exposé dogmatique qu'il faut croire, et que nous n'avons cherché à infirmer en rien de ce qui touche à l'enseignement religieux.

L'homme est solidaire de l'homme dans le développement des

temps, dans le but de renverser tout ce qui le sépare de la vérité et de conquérir la délivrance. Chaque siècle, chaque heure élargit la limite qui l'étouffait quand le premier germe s'ouvrit à la lumière ; chaque siècle apporte au siècle qui le suit le trésor accumulé de ses sueurs ; la vie s'alimente de la poussière féconde du passé, et toute tombe est un berceau. Chaque peuple s'élève et se brise comme un flot de l'Océan qui passe et retombe dans la masse des eaux, mais ce flot a porté les trésors de l'industrie et de la pensée aux extrémités du monde. L'Asie, l'Égypte, la Grèce, Rome se sont évanouies dans l'océan du passé, mais c'est après avoir transporté jusqu'à nous le dépôt que nous enrichissons pour l'avenir. Les mondes se sont multipliés devant nos instruments, les lois de la matière se dévoilent, les distances s'effacent, et, ce qui est plus précieux, les haines s'adoucissent, l'esclavage est poursuivi, la guerre recule devant la civilisation, l'intelligence et la morale ont commencé le combat contre la force et l'intérêt ; les actes cessent d'avoir pour juges l'égoïsme et les passions d'un jour, l'humanité éclairée élève une voix pour punir ou récompenser quiconque la sert ou la trahit ; le bétail s'est fait homme et son éducation grandit. Voilà ce que l'histoire nous enseigne, et c'est à cette histoire que nous avons tenté de faire une introduction. De l'éveil du moi à l'origine des empires, nous avons essayé de montrer l'homme livré à ses premiers efforts, cherchant à reconnaître sa marche et à deviner son but. Nous l'avons montré cherchant les éléments de la connaissance dans le monde matériel et dans le monde moral, tentant l'espace par ses courses hardies, et interrogeant le ciel par d'ingénieuses hypothèses. Nous l'avons montré toujours plus près de la vérité, proclamant sur la longue série des erreurs vaincues la loi de l'avenir ; la carrière est ouverte. Honte à qui tenterait, bien vainement, hâtons-nous de le dire, d'en détourner l'humanité ! gloire à qui voudra et saura la parcourir !

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

CHRONOLOGIE ASSYRIENNE COMPARÉE AVEC LES CHRONOLOGIES DE MANETHON ET DE LA BIBLE.

L'opinion de Fréret, sur l'époque et la durée de l'empire d'Assyrie, nous a servi de base, et nous avons été conduit à en reconnaître l'exactitude générale. Fréret renferme la durée de l'empire d'Assyrie, entre les années 1968, commencement du règne de Ninus, et 608 avant notre ère. L'empire d'Assyrie succomba alors avec Sarac, nommé aussi Sardanapale. Cet intervalle comprend l'étendue réelle des 1560 ans de durée, donnés par Diodore à l'empire d'Assyrie.

Fréret appuie son calcul sur ceux de Ctésias, Diodore, Castor, Emilius Sura, Velléius Paterculus. Ce dernier assigne 1070 ans à l'empire d'Assyrie, de Ninus à Sardanapale, trente-troisième roi, trentième suivant Diodore, trente-cinquième selon les manuscrits du même Diodore, vus par George le Syncelle. D'un autre côté, Velléius semble adopter, pour la durée totale et la succession des peuples dominateurs de l'Asie, le chiffre de 1905 ans jusqu'à la domination romaine. Ce chiffre est celui que donne Emilius Sura, chronologiste, qui ne nous est connu que par Velléius et fut auteur d'une chronologie de l'histoire romaine, intitulée : *De annis populi romani*. Fréret place la domination romaine en Asie, à la naissance d'Auguste, 65 ans avant notre ère, et arrive ainsi au chiffre de 1968 ans, pour le règne de Ninus.

Volney, tout en paraissant ne lutter que contre Larcher, atta-

que cette chronologie de Fréret, et place le commencement du règne de Ninus à l'année 1237; c'est, sur ce point, le calcul d'Ussérius, de la chronologie suivie par le Maistre de Sacy à la suite de sa traduction de la Vulgate et l'opinion d'un grand nombre de chronologistes. Volney, pour justifier cette abréviation des temps, suppose que Ctésias, suivi par Diodore, a doublé sciemment, et dans un intérêt que l'on ne comprend guère, les temps et les noms, et étendu sous neuf rois, au lieu de quatre ou de cinq, en comptant Astyages, la domination des Mèdes. Il prétend que Sardanapale, trentième et dernier roi d'Assyrie, meurt en 717 avant notre ère, et qu'en ajoutant à ce chiffre de 717 les 520 ans qu'Hérodote assigne à l'empire d'Assyrie, on obtient la somme des temps écoulés de Ninus à notre ère, ou 1237 ans.

L'alternative réside donc entre les 520 ans d'Hérodote et les 1506 ans auxquels Volney réduit les 1560 ans de Diodore, et les 150 ans qu'il donne aux rois Mèdes au lieu de 517 ans qui résultent de la liste de neuf rois donnée par Diodore et Ctésias. Fréret élève ce nombre à 557 ans, qui comprennent le temps qu'Hérodote appelle d'autonomie, et quatre rois de Dejocès à Arbacès. La monarchie mède ayant duré 150 ans seulement, suivant Hérodote, sous quatre rois, le temps d'autonomie aurait prévalu, dans le système de Diodore, et avec la révolte d'Arbacès, en 917, pendant plus de 200 ans qui représentent le temps de l'association entre les chefs ou satrapes vainqueurs de la métropole, Ninive, et l'autonomie ou l'indépendance réciproque des provinces. Fréret déduit une autre conséquence du chiffre de 128 ans donné par Hérodote à la domination des Mèdes, quoique la monarchie dure, en effet, 150 ans. Hérodote, dit-il, a pu par un procédé semblable ne donner que 520 ans de durée à la domination assyrienne, dont la monarchie aurait été beaucoup plus longue. Cette distinction entre la monarchie et la domination paraît fort probable, en effet, et le devient davantage encore par l'exemple tiré des Mèdes.

C'est toujours là le grand débat chronologique entre la Vulgate et les Septante pour la chronologie religieuse ; entre Ctésias et Hérodote pour la chronologie historique.

Nous nous sommes décidé en faveur du calcul assigné de Fréret par plusieurs raisons qui se résument en ceci : c'est que ce calcul nous paraît cadrer beaucoup mieux que celui d'Hérodote, au moins tel que l'a entendu Volney, avec la chronologie des autres peuples et qu'il s'y ajuste exactement dans son ensemble.

Volney commet une première erreur en adoptant pour le règne de Sésostris l'époque de 1563 avant notre ère. Fréret commet l'erreur contraire, lorsqu'il semble reculer le règne du même prince jusqu'au dix-septième siècle avant Jésus-Christ. Les découvertes de Champollion, rectifiées par le tableau de la dix-huitième dynastie mise en rapport avec la chronologie de la Bible, par M. Letronne, placent authentiquement le règne de ce prince à l'an 1569 avant notre ère. Les raisonnements de Fréret et de Volney doivent être examinés d'après cette base. L'accord de Manéthon et de la Bible est une telle garantie d'exactitude, qu'aucune autre, à notre sens, ne peut la balancer. Manéthon, fidèle sur tant de points, ne peut être infidèle sur les autres, lorsqu'il n'a puisé qu'à une source les annales sacrées de son pays, et lorsqu'il s'agit de temps qui ne remontent pas à l'époque érudite et complètement fabuleuse.

Or, Manéthon nous dit que Séthosis Ramessès est l'Égyptien des Grecs et le frère de Danaüs. L'époque de Danaüs, donnée par les Grecs, peut-elle être mise en rapport avec l'époque de Ramessès III, ou Sésostris de Manéthon ? Nous aurions alors un triple accord, grec, hébraïque, égyptien, qui nous servirait de base aussi certaine que possible dans ces questions épineuses.

Fréret nous dit que la prise de Troie, suivant Hérodote, remonte à 1292 ans avant Jésus-Christ. L'arrivée de Danaüs en Grèce est, suivant le même Fréret, d'accord ici avec la Chronique de Paros, de 502 ans avant la prise de Troie. Donc l'arrivée de Danaüs tomberait 1594 ans avant notre ère. Mais la Chronique de Paros, qu'il paraît plus logique de suivre pour la prise de Troie, lorsqu'on la suit pour la distance de la prise de Troie à l'arrivée de Danaüs, place la prise de Troie en 1208, et non en 1292. 1208 et 502 nous donnent pour le temps de l'arrivée de Danaüs 1510 ans avant notre ère. C'est 59 ans après la couronne de

de Sésostris, qui a régné 66 ans. Or, Danaüs ne quitta l'Égypte qu'après le retour de Sésostris. Celui-ci régnait donc, en effet, à l'époque assignée à l'exil de son frère, et le synchronisme de Manéthon et de la Chronique de Paros est exact.

Suivant Manéthon, Sésostris ou Séthosis vainquit les Assyriens. Or, nous voyons le nom de Séthos dans le Canon chronologique des rois d'Assyrie. Ce nom égyptien, placé sur une liste assyrienne, est aux yeux de Fréret un fait assez remarquable, pour que l'on cherche au moins à lui assigner une cause. Dans l'hypothèse qui chercherait à les identifier, Sethos, dixième roi depuis Ninus, sur la liste assyrienne, et qui montait sur le trône en 4510, reporterait à la même époque le conquérant égyptien. Mais nous avons dû rapprocher Sésostris de notre ère; examinons si la concordance cherchée par Fréret pourrait être conservée, en ayant recours à une autre méthode que celle qu'il a suivie.

L'Assyrien Séthos est le dixième roi depuis Ninus, et de Ninus à Sardanapale, Diodore compte trente rois qui ont régné 4560 ans. Séthos se place exactement au tiers, ou 455 ans après Ninus, en 4515. Le synchronisme existe à ce point de vue général, et Séthos d'Assyrie a un certain nombre d'années communes avec Sésostris d'Égypte. Il est vrai que la moyenne des générations s'élève ici, comme dans le calcul général de Diodore, au delà de la vraisemblance; mais les listes varient tellement sur le nombre de rois, et nous sommes si peu à même de les contrôler, que nous ne pouvons arriver ici qu'à une moyenne partielle soumise aux mêmes objections que l'ensemble. Un plus grand nombre de rois, ou des interrègnes peut-être, la rendraient plus vraisemblable, et il y a lieu de supposer quelque chose de semblable. Au surplus, nous donnons ce rapprochement parce que Fréret s'en est occupé. S'il a toute l'importance qu'il lui attribue, nous avons voulu montrer que les changements qu'a dû subir la chronologie biblique et égyptienne de Fréret ne détruisent pas absolument la vraisemblance de sa liste assyrienne. Faisons observer, d'ailleurs, que ce nom de Séthos ne se trouve que sur la liste de Syncelle qui donne, non trente rois, comme Diodore, mais quarante et un.

Ce qui est positif, c'est qu'en adoptant l'époque de 1257 ans pour le règne de Ninus, il faut nier tout synchronisme, et nier avant tout que Sésostris ait conquis l'Assyrie, ainsi que l'affirme pourtant Manéthon.

L'Assyrie elle-même n'aura pas existé comme empire à l'époque du conquérant égyptien, si Ninus a été le fondateur de cette monarchie. On ne saurait trop alors ce que Joseph aurait voulu dire, en traitant ses frères d'espions des ennemis de l'Egypte. Si l'empire d'Assyrie n'existait pas, l'Egypte avait peu à craindre des roitelets, ses voisins, et on ne comprendrait pas davantage comment la ville d'Avaris était destinée à protéger la basse Egypte contre les Assyriens. Salatis, dit Manéthon, établit de fortes garnisons, principalement du côté de l'orient, parce qu'il prévoyait que les Assyriens, lorsqu'ils seraient encore plus puissants qu'ils ne l'étaient, auraient l'envie de conquérir ce royaume. Ainsi, de l'aveu des pasteurs, la puissance assyrienne commençait à donner de l'ombrage, et le règne de Ninus semblait se préparer, circonstances qui s'accordent avec le commencement que nous assignons au rôle de Ninus ; il coïncide avec la diminution du pouvoir des pasteurs en Egypte.

Les observations que nous avons dû faire sur les peuples qui ont occupé l'Asie occidentale, afin de déterminer dans notre travail l'ordre dans lequel ils se sont succédé, nous ont conduit à prendre pour base l'époque de Ninus. Il était nécessaire de bien préciser le rang que nous lui faisons occuper dans la série chronologique. C'est l'origine du tableau que nous donnons ici. Il fallait, pour que notre plan fût exact, que l'époque d'Abraham et du roi Chodorlahomor, nommé dans la Genèse, ne fût point contredite par l'avènement de Ninus, et, en apparence du moins, elle l'était. Il fallait que notre troisième époque, l'époque assyrienne, succédât à l'époque scythique, comme le dit Justin, ou élymienne, et que Ninus ne remontât pas tout à fait aussi haut qu'Abraham et Chodorlahomor.

Ninus placé à 2,100 ou même 2,200 ans avant notre ère, lorsqu'Abraham, né en 2,000, était nécessairement contemporain de Chodorlahomor, roi puissant, puisque, de l'Elymaïde ou

de l'orient du Tigre, il étendait son pouvoir jusqu'aux limites de la Syrie, ne pouvait se trouver dans les conditions de grandeur où l'histoire nous le montre. La puissance de l'un ne pouvait coexister avec celle de l'autre, et encore moins Ninus devancer Chodorlahomor. Dans la chronologie que nous exposons, tout se concilie, et la Bible s'accorde parfaitement avec l'histoire d'Assyrie comme avec la liste égyptienne.

Fréret place Abraham 2,140 ans avant notre ère. L'erreur de Fréret provient de ce qu'il compte 450 ans depuis l'entrée de Jacob en Egypte jusqu'à l'Exode.

La période de 450 ans comprend à la fois le séjour en Egypte, et le séjour dans le pays de Chanaan. Le texte samaritain le dit positivement et fournit ainsi le moyen de rectifier une époque qui, augmentée de 215 ans, plaçait la famille de Jacob et des rois de Juda à des dates qui ne s'accordaient plus avec la série authentique de l'Egypte. De la vocation d'Abraham à l'Exode, la période devenait de 645 ans au lieu de 450. En rentrant, comme on le doit, dans cette limite, la vocation d'Abraham tombe à l'année 4,925, et sa naissance en 2,000 avant notre ère.

Le séjour d'Abraham dans le pays de Chanaan se trouve donc contemporain du règne de Ninus. Celui-ci, au rapport de Ctésias, poursuivit ses conquêtes pendant 17 ans et leur survécut peu. Il mourut donc en 4,916, après 52 ans de règne, et ses victoires se placent entre 4,916 et 4,955 ou 54 avant l'ère chrétienne, dans l'hypothèse de 4,968 ans pour son avènement.

La victoire d'Abraham sur Chodorlahomor ne peut être classée que peu après sa vocation. La Genèse l'intercale entre la naissance d'Ismaël qui eut lieu en 4,915 ou 4,916 et la vocation. Elle semble la rendre à peu près contemporaine de l'établissement d'Abraham à son retour d'Egypte. Elle aurait donc eu lieu entre 4,920 et 4,925, c'est-à-dire de 4 à 9 ans avant la mort de Ninus, et pendant le cours de ses victoires sur d'autres points de l'Asie.

Nous pourrions déduire de ces faits que Ninus, possesseur de la seule Assyrie au début de son règne, avait des voisins redoutables qu'il soumit successivement. Parmi eux les rois d'Elam

étaient les plus puissants et les représentants de cette invasion, dite des Scythes par Justin, qui pesa pendant 4,500 ans sur l'Asie, et fut détruite par Ninus. Leur pouvoir, qui fut d'abord celui de hordes barbares et dévastatrices, finit par accueillir, à un certain degré, les formes de la civilisation. Il conserva pour ap-
pui les mêmes populations et les mêmes contrées dont il était issu. On peut légitimement croire que Ninus n'attaqua cette puissance redoutable qu'après avoir augmenté ses forces par l'ad-
jonction des pays du nord-ouest de l'Asie, et que l'Elymède, la Susiane et la rive orientale du Tigre inférieur ne lui furent
soumises qu'après les premières années de ses triomphes, vers 4,918, deux ou trois ans avant sa mort. C'est dans cet ordre,
d'ailleurs, que Diodore nomme les provinces conquises par Ni-
nus. Ainsi, Chodorlahomor aurait pu, entre 4,920 et 4,925, être
battu par Abraham et son royaume être détruit, vers 4,918, par
Ninus.

L'Écriture nous fait voir qu'après la victoire d'Abraham, il
n'est plus question de l'empire d'Elam. En d'autres termes :
l'empire d'Elam, d'origine scythe, et le centre de la puissance
scythique, tombe devant l'empire d'Assyrie, car ce n'est assuré-
ment pas Abraham qui l'a détruit. Ainsi, l'assertion de Justin
se concilie avec le récit de la Bible et l'époque de Ninus.

La chronologie nous autorise donc à croire que l'empire d'As-
syrie s'est substitué immédiatement à l'empire d'Elam, et nous
avons expliqué dans le quatrième livre que l'empire d'Elam ne
pouvait être autre chose que l'empire scythe lui-même continué
et régularisé sur les bords du Tigre.

Le fait de la succession des dominations asiatiques a donc
son explication chronologique, sa preuve directe. Ajoutons
que, fallût-il accueillir le calcul que Volney fait résulter du
récit d'Hérodote, la série des peuples ne serait pas détruite par
la différence des dates. En effet, la domination de Ninus, à
quelque époque qu'elle soit placée, ne peut anéantir le fait an-
térieur de l'invasion de l'Asie par les Scythes. C'est contre eux
que réagit l'Égypte à l'établissement de la dix-huitième dynas-
tie ; ils ne peuvent avoir occupé le royaume des Pharaons qu'a-
près avoir franchi et, par conséquent, soumis l'Asie occidentale.

La nature de leur domination ne peut être à l'origine que ce qu'elle fut dans l'Égypte elle-même, c'est-à-dire, une destruction systématique des monuments et de la civilisation. Ils auront brisé l'empire des Chaldéens de Babylone comme ils brisèrent celui des Égyptiens. En Chaldée, comme en Égypte, les coutumes religieuses et la race sacerdotale trouvèrent un refuge et reprirent successivement leur autorité. Les observations des Chaldéens envoyées par Callisthènes à Aristote, et qui remontent à 4,903 ans avant la conquête d'Alexandre, par conséquent, à plus de 2,200 ans avant notre ère, se rapportent exactement à cette renaissance, et nous permettent de croire qu'à Babylone, aussi bien que dans l'Égypte, et environ à la même époque ou à l'époque correspondante, l'invasion ou les diverses invasions scythes commencèrent à perdre de leur puissance. Les populations indigènes ne recouvrèrent pas leur liberté, mais réagirent contre les vainqueurs par l'ascendant du nombre et d'une civilisation relativement supérieure, et le mouvement de retraite commença. Combien ce temps dura-t-il ?

Nous savons qu'il se termina en Égypte 514 ans après l'invasion, et vers 4,850 avant notre ère. En Asie, où l'invasion scythe était plus ancienne, nous ignorons l'époque précise à laquelle nous devons en marquer la fin parce que nous avons à choisir entre différents systèmes et celui d'Hérodote. D'après le calcul d'Emilius Sura, donné par Velléius Paterculus (liv. I^{er}), et adopté par Fréret, ce fut 4,920 ans environ avant notre ère et sous le règne de Ninus, commencé en 4968. Dans le système d'Hérodote, soutenu et expliqué par une autre opinion chronologique, ce serait en 4237. Nous avouons que cette longue décadence, pendant laquelle les populations seraient restées livrées au gouvernement de leurs chefs particuliers, nous paraît bien peu probable. Nous y voyons une objection considérable contre les conclusions tirées, à tort suivant nous, du récit d'Hérodote. Il nous semble tout à fait contraire à l'observation constante des destinées de l'Asie de reconnaître un temps aussi long d'autonomie. Ce serait déjà trop que d'être contraint par les dates nécessaires du commencement et de la fin de l'empire d'Assyrie à reconnaître pour les Mèdes un temps d'autonomie qui s'étendrait

de 898 à 709, époque de Déjocès, s'il fallait placer, à l'exemple de Volney, la révolte d'Arbacès, 6 ans seulement avant Déjocès, et supprimer les règnes donnés par Diodore. Admettre un état de liberté sous des juges ou des chefs éligibles depuis l'époque d'Abraham jusqu'à Ninus, supposé en 1237, c'est dépasser toutes les bornes de la vraisemblance. Cette manière d'envisager la question nous paraît une raison de plus d'accueillir le système chronologique que nous avons adopté dans notre tableau et dans lequel les dominations successives s'enchaînent comme conséquence l'une de l'autre et sans solution de continuité.

Il est vrai que les deux nombres donnés par Velléius Paterculus (1,070 et 770 avant le consulat de Vinicius), et, en ne tenant pas compte de la durée totale exprimée par Emilius Sura, ne donnent pas pour Ninus une époque aussi éloignée que 1,968. Suivant Velléius, trente-trois rois, depuis Ninus jusqu'à Sardanapale, ont régné 1,070 ans. Depuis la fin des 1,070 ans jusqu'au consulat de Vinicius il s'est écoulé 770. Le consulat de Vinicius est à trente ans après l'ère chrétienne; donc, de la mort de Sardanapale à notre ère, il n'y a que 740 ans d'intervalle, et la somme totale, de Ninus à Jésus-Christ, est de 1,810 ans.

La moyenne des générations dans ce calcul serait 32 ans avec 14 ans de reste, ce qui placerait Séthos à 1,504 ans avant notre ère et 63 ans après Sésostris, monté sur le trône en 1569. Dans l'hypothèse, Séthos ne serait pas Sésostris, mais il pourrait être un roi d'Assyrie, très-voisin de la conquête qui, en témoignage peut-être de vassalité, aurait reçu le nom du roi d'Egypte.

D'un autre côté, 740 ans avant notre ère représentent l'époque où il faut placer dans ce système Arbacès ou Arbak, gouverneur de Médie, qui, uni avec Belesis, a renversé le trône de Sardanapale et Sardanapale lui-même. Or, l'ère de Nabonassar est comptée par tous les chronologistes à 747 ans avant notre ère, il y aurait donc nécessité de trouver Belesis dans Nabonassar dont l'époque (747) est à peu près contemporaine de la victoire des Mèdes sur les Assyriens (740), dans l'hypothèse de l'exactitude du chiffre de Velléius. Le temps pendant lequel les Mèdes n'auraient pas eu de rois, ou le règne d'Arbacès resté incertain, serait représenté par les 50 ans qui s'écoulent d'Arbacès au

commencement de Déjocès en 709 ou 710. Mais ce système nous oblige à reculer l'époque d'Assaraddon ou Sardanapale, et, au lieu de 740, de lui assigner 740, époque nécessaire d'Arbacès et de Belesis. Que deviennent alors Sennacherib et Salmanassar qui prend Samarie en 729, neuvième année d'Osée et sixième d'Ezéchias? Velléius, d'ailleurs, en adoptant le calcul général d'Emilius Sura a démenti lui-même au moins un de ses chiffres, et Fréret pense qu'au lieu de 770, qu'on lit dans son texte, c'est une année entre 950 et 867 qu'il faut lire, et il adopte 947 avant Vinicius, ou 917 avant l'ère chrétienne.

Ce n'est pas arbitrairement qu'il adopte ce chiffre, et nous devons rappeler sur quelle base il s'appuie.

Les chronologistes s'accordaient à placer la révolte d'Arbacès et la mort de Sardanapale sous l'archontat d'Ariphron, neuvième archonte perpétuel à Athènes. Mais l'époque d'Ariphron est diversement interprétée. On hésite entre 845 (Eusèbe), 852 (Syncelle), 899 (Jule Africain). Selon l'interprétation de Fréret, la Chronique de Paros place Ariphron, ou l'époque de la révolte d'Arbacès, assez près de 898. C'est le temps auquel tombe cette révolte dans l'hypothèse où les 4,968 ans d'Emilius Sura auraient servi de base à Velléius, et déterminé le point de départ des 1,070 ans qu'il donne aux trente-trois rois d'Assyrie.

Il en résulte que dans l'incertitude du choix entre les diverses époques données à l'archontat d'Ariphron qui se place, dans tous les cas, fort au-dessus de 740, il y a nécessité de choisir une des dates comprises entre 845 et 899. Dans cet intervalle de 54 ans, Fréret est déterminé par le rapport qui résulte du chiffre d'Emilius Sura, ce rapport tombe sur 896 à l'exclusion des autres chiffres. C'est 337 ans pour la durée de l'empire des Mèdes et l'autonomie, depuis la révolte d'Arbacès, commencée en 917, jusqu'au règne de Cyrus en 560. La révolte d'Arbacès est reportée 20 ans avant la mort de Sardanapale pour le temps nécessaire aux préparatifs de la révolte et le siège de Ninive qui dura plusieurs années.

La liste des rois mèdes de Ctésias donne 517 ans à la monarchie, en y comprenant les 28 ans d'Arbacès et les 53 d'Astyages. Mais il n'est plus question d'Arbacès après l'affranchissement

des Mèdes, et il semble qu'une association des provinces remplaça la domination des Assyriens. Du moins leur empire ne passa pas aux Mèdes puisque nous le voyons reprendre des forces assez promptement, et d'un autre côté, un pouvoir indépendant s'établir et grandir à Babylone.

Avec la date de 740 il faut donc aussi rejeter entièrement le calcul de Ctésias et les 517 ans qu'il donne pour les neuf rois mèdes d'Arbacès à Astyages, en y comprenant les 55 années de ce dernier.

Il ne nous reste pas d'autre alternative alors que de retomber sur les 428 ans de domination qu'Hérodote donne aux Mèdes en y ajoutant les 28 ans de l'invasion scythe.

Cyrus.	560 ans.
Mèdes avant Cyrus	128
Domination des Scythes.	28
	716

Dans ce cas, comme on le voit, la révolte des Mèdes tombe à 716, et non plus à 740, comme l'exige le calcul de Velléius. Comme le règne de Déjocès tombe 150 ans avant Cyrus ou en 740, il ne reste plus pour Arbacès que 6 ans, ce qui n'est pas probable pour un acte aussi important, les préparatifs et les suites, et ne correspond plus à l'époque de Nabonassar.

Dans l'hypothèse de 1968, le chiffre donné par Castor, 4,280 ans depuis Ninus, joint aux 428 ans de la domination mède et aux 560 de Cyrus, nous conduit au contraire, comme Emilius Sura, aux 4,968 ans adoptés par Fréret. Il diffère du calcul d'Hérodote pour le temps antérieur à la domination mède, et fait varier aussi l'époque de Sardanapale qui meurt dans le système de Castor en 688, et est le même qu'Assaraddon. Avec Castor il ne peut y avoir que la succession immédiate d'une domination à une autre, des Mèdes après les Assyriens ; il ne considère que leur domination, et non la monarchie mède qui date de 22 ans antérieurs. Que devient alors la captivité des Juifs, et que penser de la conquête de la Judée par Nabuchodonosor, à moins

que les Assyriens et les Babyloniens ne soient plus que les vassaux des Mèdes ?

Il n'en saurait être ainsi. L'empire d'Assyrie a survécu à la victoire des Mèdes. Assaraddon, si on le confond avec Sardanapale, meurt ou est seulement exilé en 688 et n'a pas été le dernier roi de Ninive. L'histoire le confirme en faisant continuer la guerre des Assyriens et des Mèdes sous les successeurs de Déjocès. Cyaxares assiégeait Ninive quand les Scythes envahirent l'Asie. Ninive, selon l'Écriture, a été détruite 70 ans avant le commencement de Cyrus à Babylone; Cyrus règne à Babylone en 558. En les ajoutant à 70, nous avons 608 pour la prise de Ninive 44 ans avant la mort de Cyaxares qui eut lieu 55 ans avant le commencement de Cyrus chez les Mèdes en 560.

Du chiffre d'Hérodote (688 ans avant notre ère), pour le commencement de la domination des Mèdes; du chiffre de Castor pour la fin de la puissance des Assyriens (également 688) et de la conformité des 1,968 ans qui en résultent au total, avec le calcul d'Emilius Sura, ressort, suivant nous, la plus grande probabilité d'exactitude. Cette probabilité devient plus grande encore si on examine que les 1,360 ans de Diodore, joints aux 608 de la prise de Ninive, donnent absolument le même résultat. Mais alors il faut changer l'époque où tombe la fin de ces 1,360 ans, et admettre une confusion entre la révolte d'Arbacès et la ruine de Ninive. Celle-ci, dans la pensée de Diodore, était contemporaine d'Arbacès en 898, ce qui reporterait Ninus à 2,258 ans avant notre ère, et c'est ce que le silence de l'Écriture sur Ninus, ce qu'elle dit de Chodorlahomor rendent impossible.

Nous ne croyons donc pas qu'il soit possible de se réduire aux 520 ans de domination assyrienne donnés par Hérodote jusqu'à l'an 717 avant notre ère, ni d'admettre sans interprétation les 1,360 ans de Diodore. Le doute ne peut subsister non plus entre les 1,968 qui résultent de Castor et d'Emilius Sura et les 1,810 qui sont la limite du calcul particulier à Velléius.

Les années de Cyrus, jointes au calcul expliqué de Diodore, en nous conduisant au même résultat qu'Emilius Sura, nous paraissent devoir faire pencher la balance, d'autant plus que l'on peut croire que c'est rentrer dans le véritable sentiment de Vel-

léius. C'est à lui que nous devons la conservation du calcul d'Emilius Sura et ce n'est pas pour le combattre qu'il le cite. On peut donc penser avec quelque raison que le second chiffre 770 ans depuis Sardanapale jusqu'au consulat de Vinicius est le produit d'une erreur de copiste que l'on ne doit pas imputer à Velléius.

Nous ajoutons une réflexion qui nous paraît propre à décider la question.

Avant l'époque des pasteurs, le grand empire d'Assyrie et son fondateur Ninus n'existaient pas. En effet, si les Assyriens sont assez puissants pour effrayer les pasteurs maîtres de l'Egypte, ils l'étaient à bien plus forte raison pour empêcher leur passage. Au temps d'Abraham l'Assyrie n'existait pas encore dans toute sa puissance, puisque le roi d'Elam avait rendu tributaire le pays de Chanaan. Là, est la limite supérieure au-dessus de laquelle le grand empire d'Assyrie ne remonte pas.

Examinons la limite inférieure au-dessous de laquelle il n'a pas pu se former.

Avant l'Exode, et, par conséquent, bien avant Ninus, suivant les 520 ans d'Hérodote qui le placent 4,237 ans avant notre ère, l'empire d'Assyrie existait, puisque Sésostris en fait la conquête. Il existait avant Joseph, 1750, puisque ce patriarche y fait allusion. Enfin, il existait avant l'expulsion des pasteurs 1825 ou 1850, puisque ceux-ci se précautionnent contre sa puissance. Le calcul de Velléius, tel qu'il résulte de son texte, est donc au-dessous de la vérité.

Il ne nous reste que le calcul de Castor, 1280 jusqu'en 688 (époque du commencement de la domination mède, 28 ans après Arbacès dans le système d'Hérodote). En diminuant ces 28 ans des 156 qui s'écoulent de la révolte des Mèdes sous Arbacès à Cyrus, nous avons 128 ans qui, joints aux 560 de Cyrus, nous conduisent au chiffre total de 1,968 ans de Ninus à l'ère chrétienne. Calcul égal à celui d'Emilius Sura qui se fonde sur l'addition de 63 ans de la naissance d'Auguste à l'ère chrétienne joints aux 1,905 qui s'écoulent de Ninus à la naissance d'Auguste.

L'exacte conformité de ces deux calculs généraux nous engage à les préférer à l'exemple de Fréret. Pour une plus ample discussion et pour les conséquences du calcul de Velléius et de

l'auteur, nous ne pouvons que renvoyer aux mémoires de Fréret, tome 5 de l'Académie des inscriptions, et tomes 2 et 3 de la collection in-42 de ses œuvres.

Il nous reste à examiner comment le calcul de Diodore, 4,560 ans, peut tomber à l'époque de 608 ans, prise de Ninive, pour s'adapter au calcul de l'Ecriture qui place cet événement 70 ans avant le commencement de Cyrus à Babylone en 538, et comment tous les deux se concilient avec un fait qui a fort occupé les chronologistes et les astronomes. Nous voulons parler de l'éclipse de Thalès et des modifications qu'elle apporterait à l'époque de la prise de Ninive suivant qu'on placerait l'éclipse avant ou après l'invasion des Scythes.

Nous venons de voir que le calcul de Castor, en s'unissant à la seconde partie de celui d'Hérodote, qui a rapport aux Mèdes et aux 560 ans de Cyrus à l'ère chrétienne, fournit une durée totale égale à celle que nous trouvons en suivant Velléus et Emilius Sura, 4,968. Nous en pouvons conclure que Castor, en adoptant seulement la seconde partie du calcul d'Hérodote, ne comprend pas les 520 ans que celui-ci donne à la domination mède de la même manière que les chronologistes qui suivaient Volney. Castor a considéré cette durée comme sujette à l'interprétation et y substitue 4,280 ans qui se terminent aussi à un Sardanapale. Le calcul de Diodore, en le faisant coïncider avec une seconde prise de Ninive, en 608, augmenté des 538 ans, depuis Cyrus jusqu'à l'ère chrétienne, et des 70 ans que l'on compte de la prise de Babylone, par Cyrus, à la ruine de Ninive, donne pour résultat le même nombre 4,968. Ainsi le chiffre incontesté du commencement de Cyrus à Babylone, le chiffre également incontesté des 70 ans de captivité, nous conduisent à l'année 608 avant l'ère chrétienne. Les 4,560 ans de Diodore sont également un chiffre positif, mais doit-il tomber à l'an 517 ou 557 avant Cyrus (877 ou 917), ou seulement à 608, comme le pense Fréret ?

Une première difficulté est opposée à l'exactitude de ce chiffre de 4,560 ans donné par Diodore ; on veut y voir une transposition de chiffre, qui substitue 4,560 ans au vrai chiffre 4,506. C'est 54 ans qu'il faut ôter au calcul de Diodore. Ce n'est pas assez que l'autorité d'Agathias et de Syncelle pour adhérer à cette

altération du texte de Diodore. Nous avons remarqué, tout à l'heure, que les différents calculs sur l'époque d'Ariphron font varier son archontat entre 845 et 899. C'est une distance de 54 ans, égale à la soustraction qu'on opère dans le chiffre de Diodore. Nous ne savons si cette circonstance a été remarquée; mais nous y trouvons l'explication plausible de cette différence. Quiconque, à l'exemple ou par les mêmes motifs qu'Eusèbe, aura adopté 845 avant notre ère, pour l'époque d'Ariphron, se sera cru autorisé par cela même à abaisser de 54 ans le calcul de Diodore. Nous avons cru devoir adhérer au chiffre de 898 qui concilie exactement Emilius Sura, le calcul de Velléius et les 4,560 ans de Diodore, terminés en 608, et ne pas supposer dans le texte de cet auteur une altération que rien ne nous paraît justifier.

Nous conservons donc le nombre de 4,560 ans pour la durée de Ninus à la prise et à la destruction de Ninive. Diodore montre par son récit qu'il croyait Ninive détruite par Arbacès, et, dans cette croyance, il donnait à la monarchie des Mèdes la domination absolue sur l'Asie. Le témoignage de l'Écriture et celui même d'Hérodote prouvent que Ninive a duré après Arbacès et l'affranchissement des Mèdes, que les deux monarchies ont été parallèles. La discussion peut s'élever sans doute sur le nombre des rois mèdes, sur la durée de l'autonomie dans ce pays; mais il n'est point douteux que Ninive, dont la ruine est prédite par les prophètes, dont l'existence est prouvée par les Mèdes et les Assyriens, a survécu pendant longtemps à la chute de Sardanapale vaincu par Arbacès; qu'Arbacès ne l'a pas détruite, que cette destruction est l'œuvre des Mèdes sous Cyaxares, des Babyloniens sous Nabuchodonosor. Or, cette époque est celle de 608, et, jointe aux 4,560 de Diodore, elle nous conduit au même total de 4,968 ans que nous obtenons par le calcul d'Emilius Sura, le calcul rectifié de Velléius, celui de Castor. Il est donc évident que Diodore a connu l'époque réelle de la ruine de Ninive, mais que l'incertitude où il était sur les temps antérieurs l'a conduit à confondre deux faits séparés par un intervalle d'environ 500 ans. On explique cette erreur par la disposition des récits de Ctésias. Cet auteur consacrait trois livres

aux Assyriens, les trois suivants contenaient l'histoire des Mèdes, depuis Arbacès. Dès lors, Diodore n'aura pas tenu compte des temps communs entre ces deux récits, il aura fait suivre la domination des Assyriens par celle des Mèdes, et cru que la victoire d'Arbacès se plaçait à 4,560 ans après Ninus, parce que la ruine de Ninive en était à cette distance. L'empire d'Assyrie s'est prolongé après Arbacès qui avait affranchi la Médie, mais non conquis l'Asie. Le dernier roi d'Assyrie, Sarac, le *Tonos Concoleros* des Grecs, est le véritable Sardanapale qui s'est brûlé dans son palais, et le même acte attribué au Sardanapale de 898 vaincu par Arbacès est le résultat de la même erreur qui confondit les époques et les hommes. On fit un seul événement de deux révolutions distinctes, sous des personnages différents.

Les trois calculs de Diodore, de Velléius, de Castor, peuvent donc être ramenés à une durée identique de 4,560 ans, de Ninus à la prise et à la destruction de Ninive ; et cette époque, combinée avec celle de Cyrus, donne pour l'événement l'an 608 avant notre ère.

A cette même époque de 608, Cyaxares régnait sur les Mèdes, et les événements qui ont signalé le règne de ce prince doivent concorder avec les calculs précédents pour mettre hors d'atteinte la prise de Ninive et l'exactitude générale de la série chronologique elle-même.

On est d'accord sur l'époque et la durée du règne de Cyaxares. Il a régné quarante ans, qui commencent en 635 pour finir 595 ans avant notre ère. Pour venger la mort de son père Phraortes, il avait vaincu les Assyriens et assiégeait Ninive quand il fut assailli par une nombreuse armée de Scythes. Les Scythes ne le détrônèrent pas, puisque les Mèdes, sous les ordres de Cyaxares, les massacrèrent ou les chassèrent après que leur domination et leurs pillages eurent duré vingt-huit ans, pendant lesquels ils s'étendirent sur toute l'Asie. Sous le même Cyaxares une guerre s'éleva entre les Mèdes et les Lydiens ; elle dura cinq ans, et au commencement de la sixième année les deux armées, séparées par la commune frayeur d'une éclipse que Thalès avait prédite, firent la paix. Cyaxares, délivré des Scythes, reprit le siège de Ninive et la détruisit après s'en être emparé. C'est

l'époque de cette destruction qu'il s'agit de déterminer.

Hérodote laisse planer le doute sur l'époque de la guerre entre les Lydiens et les Mèdes. Par induction, et d'après l'ordre de son récit, on pourrait la supposer antérieure à l'invasion des Scythes, mais la véritable époque n'en peut être déterminée absolument. Pour y parvenir, on a recherché la date précise de l'éclipse prédite par Thalès. Hérodote dit seulement qu'elle eut lieu au commencement de la sixième année de la guerre. La date de l'éclipse doit donc fixer celle de la guerre elle-même, et, par suite, l'époque de la prise de Ninive, comme nous allons le voir.

Mais ici règne une grande inexactitude. De 580 à 607 avant notre ère, on signale plusieurs éclipses. On en signale également trois, qui peut-être ne sont pas les seules, et qui ont eu lieu à différentes heures, en 627, 626, 625, avant notre ère.

Si l'éclipse de Thalès, ou la sixième année de la guerre de Lydie, a eu lieu pendant les premières années de Cyaxares, les 28 ans de la domination scythe qu'il y faut ajouter, puisqu'elle a précédé la prise de Ninive, nous conduisent entre 600 et 602. C'est six ans après la date nécessaire de 608, qui résulte du commencement de Cyrus à Babylone, en 558, joint aux 70 ans de captivité. Si l'on compte les 70 ans de captivité de la fondation de l'empire perse, en 536, deux ans après la prise de Babylone, nous arrivons encore à 606 pour la prise de Ninive.

Mais si la guerre de Lydie a eu lieu après l'expulsion des Scythes et la prise de Ninive, l'éclipse ne peut tomber que de 602 à 595, dernière année de Cyaxares.

Les éclipses de 627 et 626 ne sont pas dans les conditions de l'éclipse de Thalès, de l'aveu de Volney lui-même ; mais il prétend que l'éclipse de 625 les remplit toutes. S'il en était ainsi, l'expulsion des Scythes serait de 597, et la prise de Ninive au-dessous de cette date, ce qui ne pourrait s'accorder avec l'avènement de Cyrus.

Delambre n'admet pas qu'aucune des dates données pour l'éclipse soit certaine ; et pour celle de 625, en particulier, M. Laugier, de l'Académie des sciences, a bien voulu à notre prière en faire le calcul. Il en résulte que les conditions écliptiques

n'ont pu avoir lieu à cette date, 5 février 625, que pendant la nuit.

Les chronologistes les plus habiles, et en particulier le P. Petau, fixent l'éclipse en l'année 597. Dans cette opinion la guerre de Lydie a commencé en 602, entre cinq ou six ans après la prise de Ninive. Les Scythes, entrés en Asie l'année même de la mort de Phraortes et de l'accession de Cyaxares au trône de Médie, ont forcé ce prince à lever le premier siège de Ninive, et à discontinuer la guerre entreprise par son père et qu'il continuait pour le venger. Les 28 ans de la domination scythe se terminent en 608, et Cyaxares, qui lui a donné le dernier coup et se trouvait par conséquent préparé et en armes, revient devant Ninive qu'il prend et détruit, d'accord avec le roi de Babylone.

La guerre de Lydie a eu lieu peu d'années ensuite, et se termine en 597.

Dans ce système, qu'Hérodote ne contredit pas, tout s'accorde. Thalès, né en 640, était en âge de prédire l'éclipse. Il n'aurait eu que quinze ans à l'époque de l'éclipse, s'il fallait la supposer arrivée en 625. On recule, il est vrai, la naissance de Thalès pour sauver cette invraisemblance ; mais déjà on sent le besoin de contester un chiffre pour arriver à une opinion raisonnable. Ce n'est pas le seul effort qui soit nécessaire, il faut faire aussi plier la vie de Crésus et de son père Alyates aux nécessités du système.

Cyrus a occupé le trône d'Astysages en 560. Crésus régnait dès l'an 570 avant notre ère, son règne a duré quatorze ans et quatorze jours, suivant Hérodote ; il ne peut donc avoir régné que quatre ans au plus après l'avènement de Cyrus chez les Mèdes. Il avait trente-cinq ans à la mort de son père Alyates ; il avait quarante-neuf ans quand Cyrus le détrôna. Ce fut donc, au plus tard, en 556, et sa naissance date de 604 ou 605. Puisque Crésus monta sur le trône en 570, cette date est celle de la mort d'Alyates qui livra à Cyaxares la bataille de l'éclipse. Si l'éclipse est de 625, la bataille eut lieu 55 ans avant la mort d'Alyates ; or, Alyates ne pouvait pas être très-jeune à l'époque de la bataille, puisque la guerre se termine par le mariage de sa fille avec As-

tyages. S'il avait seulement quarante ans, et c'est peu, il aurait vécu quatre-vingt-quinze ans, ce qui n'est pas rigoureusement impossible, mais est peu probable.

Si la guerre de Lydie a lieu après l'expulsion des Scythes, les rapports deviennent faciles. Crésus, né en 604 ou 605, est fils d'Alyates. Si Alyates a vécu soixante-dix ans, par hypothèse, il avait trente-cinq ans à la naissance de son fils; il a pu marier sa fille à Astyages, fils de Cyaxares, en 597. La Chronique de Paros dit effectivement, nombre 55, que sous l'archonte Aristocles, en 605, Alyates régnait depuis trente et un ans, ce qui le fait vivre soixante-cinq ou soixante-six ans. Il pouvait être très-jeune quand il monta sur le trône. Mais on objecte que Cyrus, petit-fils d'Astyages, et qui détrôna son grand-père, en 560, aurait été trop jeune, dans cette hypothèse, et à peine âgé de quinze ans quand il aurait détrôné son aïeul. Rien ne nous dit que Cyrus descendit de ce mariage d'Astyages avec la fille d'Alyates. Astyages, comme tous les rois d'Asie, a dû avoir plusieurs femmes, et, dans tous les cas, il a pu en épouser successivement plus d'une. Il faut bien qu'il en soit ainsi, car si Crésus avait été le grand oncle de Cyrus, il aurait probablement été plus âgé, et on n'aurait pas manqué de nous conserver cette circonstance.

La comparaison des personnages entre eux, dans l'hypothèse de l'incertitude de l'éclipse, nous laisse donc le droit de placer historiquement la guerre des Mèdes et des Lytiens après l'expulsion des Scythes. Dans ce cas, tout concorde avec la date de 602 donnée à la prise et à la destruction de Ninive. Les 2,340 années de Diodore s'y ajustent sous le mérite des observations précédentes, et les autres calculs coïncidant avec celui de Diodore, nous sommes en droit d'adopter, pour base de notre tableau et du règne de Ninus, l'année 1,968 avant notre ère.

L'ensemble de ces déductions historiques pourrait-il être confirmé, si une date certaine pour l'éclipse de Thalès, autre que celle qu'elle suppose, venait à être reconnue? Nous ne le pensons pas. Quand l'autorité de tant de témoignages historiques établit la série des faits et l'ordre de dates, une seule objection ne saurait détruire tout l'édifice, à moins que cette objection ne soit

de nature à ne comporter aucune observation, aucune explication.

L'assertion d'Hérodote, au sujet de l'éclipse de Thalès, ne nous permet pas de placer cette éclipse ailleurs qu'à la sixième année de la guerre d'Alyates et des Mèdes ; mais est-il rigoureusement nécessaire que cette guerre ait eu lieu avant ou après l'expulsion des Scythes ? N'est-il pas possible qu'elle ait eu lieu pendant leur séjour ? Cela doit être, si l'éclipse, comme on s'accorde assez généralement à le penser, est de 640 avant notre ère (20 septembre 640, vers dix heures du matin). On a voulu fixer, à l'aide de l'éclipse de Thalès, la date de la guerre entre les Lydiens et les Mèdes, et c'est par induction seulement qu'on a voulu mettre cette guerre avant ou après les Scythes, parce qu'on ne supposait pas que des peuples vaincus aient pu se faire la guerre sous les yeux de leurs vainqueurs. Il faut s'entendre sur ce qu'était ou pouvait être la domination scythe. Nous voyons dans Justin que leur première domination, celle qui se termine à Ninus, se bornait à des ravages et au tribut. Nous voyons dans tous les auteurs que la seconde domination des Scythes ne détruit pas la royauté de Cyaxares, puisqu'il règne avant et après eux. Nous en pouvons conclure que leur domination s'est bornée à l'établissement d'une espèce de vassalité dont la force était le seul appui, l'impôt ou le tribut le résultat le plus positif. Si les satrapes faisaient la guerre entre eux ou contre les étrangers, en dépit de la suprématie du grand roi, à plus forte raison des rois vassaux pouvaient-ils se faire la guerre, s'ils accomplissaient d'ailleurs les conditions auxquelles la royauté leur avait été laissée ? Les royaumes de l'Asie, tributaire et ravagée, ne peuvent pas être assimilés à des provinces soumises à une administration régulière sous des gouverneurs obéissants. Le fait prouve d'ailleurs le contraire. Il est donc possible que la guerre des Lydiens et des Mèdes ait eu lieu pendant l'occupation des Scythes, et le fait de l'éclipse, rapporté par Hérodote, peut rester vrai sans qu'on le place avant ou après cette occupation. Il n'y a d'infirmé, par la date de 640, que le raisonnement de ceux qui déduisent l'absence des Scythes du fait même de la guerre. Or, si cette absence n'en est pas le résultat néces-

saire, l'ensemble historique, contre lequel il n'y aurait pas d'autre objection, conserve son autorité.

Nous persistons donc à croire que nos raisonnements sur l'époque de la ruine de Ninive restent l'expression la plus probable de la vérité, et que du rapprochement des époques résultent, pour la prise de Ninive, la date de 608, et celle de 4,968 ans avant notre ère, pour le commencement du règne de Ninus, comme nous venons de l'établir.

• 117 •

[illegible]

TABLE DES CHAPITRES.

AVERTISSEMENT	Pages 1
 LIVRE PREMIER.	
CHAPITRE I^{er}. — L'homme seul, entre tous les êtres organisés, est soumis à la loi morale. Le but de la philosophie est de chercher comment cette loi a été donnée à l'homme et par quel pouvoir.....	1
— II. — Cette recherche a fait naître la doctrine de la révélation. — Ce qu'il faut entendre par la révélation. — Du double sens donné à ce mot.....	19
— III. — De la révélation directe et de la nécessité de la révélation.....	23
— IV. — De l'erreur et de ses limites.....	26
— V. — De la nécessité de la révélation suivant l'aveu qu'en ont fait les philosophes. — Suivant le sentiment de tous les peuples.....	32
— VI. — L'enseignement catholique est celui qui possède le plus haut degré d'autorité.....	36
— VII. — Adam, Moïse, Jésus-Christ.....	38
— VIII. — De l'action constante de la Providence dans le développement humain. — Des efforts particuliers à l'homme dans la recherche de la vérité.....	43
— IX. — Opinion des pères à ce sujet. — Saint Augustin. — Saint Justin. — Accord des pères et des historiens.....	48
— X. — Conséquences des considérations qui précèdent. — Leur application au catholicisme. — Du véritable sens à donner aux révélations.....	54
— XI. — Coup d'œil sur les systèmes cosmogoniques des principaux législateurs. — Danger des dogmes absolus en présence de l'activité humaine et du progrès. — La doctrine de Moïse supplée celle des autres législateurs anciens....	62

	Pages.
CHAPITRE XII. — De l'impulsion primitive donnée à l'humanité, d'après les systèmes anciens autres que celui de la révélation directe et orthodoxe. — Réflexions sur la question posée par Deluc :	
Quel chemin aurait fait l'homme dans le développement de ses facultés intellectuelles, s'il eût été abandonné à l'effet de ces seules facultés sans secours extérieur dans leur premier exercice?.....	68
— XIII. — De l'éducation première de l'homme. — Impossibilité d'arriver à la certitude sur cette question. — De l'autorité des traditions religieuses et leur influence sur le progrès des sociétés.....	74
— XIV. — De la doctrine des êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. — Possibilité de leur existence.....	78
— XV. — Toutes les conceptions cosmogoniques de l'Orient admettent ces êtres limités, mais non dans les mêmes conditions de forme et d'existence que l'homme.....	83
— XVI. — Les esprits sont purs ou impurs. — De la hiérarchie entre les esprits intermédiaires, et du rôle que les diverses interprétations leur donnent.....	87
— XVII. — Opinion générale qui résulte des systèmes religieux ou philosophiques de l'Orient. — Doctrine particulière des gnostiques. — Les pères de l'Eglise ont attaqué ces théories. — Pour quel motif?.....	92
— XVIII. — De la valeur des systèmes en général. — Du dogme, de l'examen et des hypothèses.....	95
— XIX. — De la question du bien et du mal, et de ses rapports avec la doctrine de la chute. — La doctrine de la chute et de l'expiation est expliquée par les doctrines orientales et s'applique aux êtres intermédiaires.....	101
— XX. — Différence entre les doctrines orthodoxes et les opinions orientales sur les conséquences de la chute. — Du péché d'Adam. — Objet particulier de l'institution de Moïse.	106
— XXI. — Observations sur la fusion des deux natures dans l'homme, et ses rapports avec la doctrine de la chute..	112
— XXII. — Rapports de la doctrine des êtres intermédiaires avec la terre et avec l'homme.....	114
— XXIII. — Conclusions à tirer de la discussion sur les êtres intermédiaires.....	121
— XXIV. — Résumé général des questions traitées dans ce livre...	128

LIVRE DEUXIÈME.

Éducation progressive de l'homme depuis les temps primitifs. — Du langage.

CHAPITRE I ^{er} . — La solidarité entre les hommes est la preuve première et générale de l'unité de l'espèce. — Hypothèse sur le mélange des variétés de l'espèce à l'origine.....	137
---	-----

	Pages
CHAPITRE II. — Les trois races ont-elles pu exister simultanément au même lieu? Non, si on les suppose issues de l'un des deux types extrêmes, par voie de perfectionnement dans un cas, par dégradation dans l'autre.....	141
— III. — Disposition ethnographique des races.....	144
— IV. — Il est probable et la Genèse ne défend pas de croire qu'il y eut d'autres hommes avant Adam. — Les hommes, avant l'époque représentée par Adam, pouvaient n'être pas distribués en races aussi distinctes qu'elles le sont aujourd'hui. — L'intelligence, qui est pour l'homme un don spécial, crée pour lui des conditions particulières applicables à la question des races.....	148
— V. — Les variétés de configuration et de couleur peuvent s'expliquer physiologiquement sans que la séparation des races en résulte. — Opinion du docteur Prichard. — La constitution physiologique de l'homme ne s'oppose pas à ce que tous aient pu séjourner originairement au même lieu. — L'origine des castes peut être rattachée aux variétés de races devenues plus marquées.....	153
— VI. — C'est dans la race caucasienne qu'il faut chercher les progrès de la grande famille humaine.....	162
— VII. — Ce qu'il faut entendre par unité et fraternité humaines, d'après l'examen des questions de races. — Les familles de peuples se retrouvent dans leur auteur commun et dans les souvenirs historiques qui les lient. — L'unité de la famille humaine se retrouve dans l'unité du plan de la création et l'histoire du genre humain.....	169
— VIII. — De la responsabilité morale et de sa manifestation première.....	172
— IX. — Tableau de la barbarie générale primitive, d'après l'observation actuelle des peuples barbares. — Boshimans. — Peuples de la nouvelle Espagne. — Du Pérou. — Habitants de la Terre-de-Feu, de Van-Diemen. — Des îles Andaman. — Des premiers habitants de la Grèce, suivant Pausanias.....	176
— X. — Les grands peuples asiatiques ne présentent pas d'une manière aussi évidente la preuve de leur barbarie primitive. — Deux opinions à cet égard. — Du pessimisme ou de la dégradation nécessaire de l'homme livré à lui-même. — De l'optimisme ou du progrès et de la liberté humaine.....	182
— XI. — De la pureté primitive et de la dégradation. — Doctrine de la chute et de l'expiation. — Cette doctrine est née de la mauvaise interprétation du règne du mal dans le monde. — La préexistence de l'état barbare n'est pas détruite par la doctrine de la chute.....	186

	Pages.
Chapitre XII. — La chute semble devoir être attribuée à d'autres êtres que l'homme. — Opinion des anciens à cet égard. — Les peuples civilisés de l'Asie séparaient les hommes en deux races, l'une supérieure et directrice, l'autre brute et soumise.....	188
XIII. — La race caucasienne asiatique fut la première civilisée; on s'en autorise pour prétendre qu'elle l'avait toujours été. — Cette prétention est en opposition avec le développement des arts et des générations. — Considérations tirées de l'exemple de différents peuples anciens et modernes. — Leur barbarie originelle est applicable aux populations asiatiques.....	192
XIV. — Traditions particulières à l'Asie. — Doctrine persanne. Du Tibet. — De l'Arménie. — de la Géorgie. — De l'Asie centrale. — Septentrionale.....	197
XV. — L'ancien empire bactrien; dont parlent les traditions persannes, n'est pas dans des conditions différentes. — Les Chinois. — Les Indous. — Les Egyptiens ne font pas exception. — Confirmation nouvelle de l'origine asiatique des peuples de la Bactriane au Gange. — Klaproth. — Humboldt.....	204
XVI. — La première pensée sociale est sortie du sein de la barbarie absolue. — De l'union primitive. — De la dispersion et du séjour des trois races principales au Caucase, à l'Altaï, aux montagnes de la Lune.....	210
XVII. — Du premier empire bactrien et de la manière dont la civilisation a pu s'y développer.....	214
XVIII. — Système des castes. — Des causes et de la consécration de l'inégalité entre les hommes.....	217
XIX. — Les hommes, après ce qu'on a appelé la catastrophe d'Invienna ou plus réellement la dispersion, ont créé leurs institutions d'après les souvenirs du passé. — Similitude des cosmogonies.....	224
XX. — Du langage, son origine. — A-t-il été révélé? — Quelle portée on doit donner à ce mot; révélation du langage.	228
XXI. — Développement successif du langage.....	236
XXII. — Le langage, témoignage de l'état de la civilisation des anciens peuples.....	238
XXIII. — La séparation en dialectes, résultat de la dispersion et des rivalités des peuplades. — L'unité primitive des langues est le corrélatif obligé de l'unité des peuples et se prouve l'une l'autre.....	241
XXIV. — Conclusion. — L'homme doué de toutes ses facultés est voué à la mission d'avenir.....	245

LIVRE TROISIÈME.

De l'origine du langage à l'établissement des colonies ou empires primitifs.

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . — La manifestation de la pensée divine dans la création, ou la science des lois universelles est l'objet de l'activité humaine. — La science commence par l'étude du moi comparé à l'ensemble de la création. — Les récits cosmogoniques ont eu pour objet de rendre compte des commencements possibles de l'évolution humaine avant que l'histoire puisse la reconnaître. — Du degré d'utilité des cosmogonies à ce point de vue. — Limite de nos prétentions particulières.....	251
— II. — Partage des hommes en deux classes dès l'origine des temps. — Modifications apportées au principe d'inégalité. — Il est détruit par le christianisme. — La doctrine de la chute fut un principe religieux et civilisateur.....	256
— III. — La tendance de l'esprit vers la recherche de la vérité se manifeste par la formation et l'examen successif des systèmes. — La dispersion des hommes et leur isolement étaient nécessaires à l'étude de l'humanité et du monde....	260
— IV. — Traditions cosmogoniques. — Explication du mal par la chute, elle ne saurait appartenir à l'homme. — La philosophie orientale l'attribue aux anges et explique par elle la double nature de l'homme. — Adam et Eve, explication de la chute par Moïse. — Lutte de l'esprit et de la matière.....	265
— V. — Des divers membres de la famille humaine. — Séjour primitif de l'humanité. — L'Asie centrale ou haute Asie offre les conditions les plus favorables à la conservation de l'homme et au développement des sociétés. — C'est dans l'Asie centrale que végurent les races ou la race primitive dont sortirent toutes les autres.....	269
— VI. — La doctrine de la chute des anges fut l'explication et la consécration de l'inégalité. — Introduction de nouvelles classes intermédiaires entre les chefs ou dieux et les hommes. — Première apparition des castes privilégiées. — Les deux premiers états sociaux sont : 1 ^o La séparation en deux classes (dieux et masse brute exploitée); 2 ^o la division plus étendue des castes. — Le développement initial de l'humanité se place entre ces deux états.....	275
— VII. — Détermination ethnographique du Nèg ou l'humanité à fait son premier séjour et son étendue probable.....	279
— VIII. — Comment le développement initial s'est effectué.....	282

CHAPITRE IX.	— Avant l'histoire il existe une période inconnue dont les deux termes extrêmes sont l'origine des choses et la dispersion, ou la tradition diluvienne. — La série des générations bibliques et de l'Asie occidentale, et le développement des croyances religieuses sont le tableau de l'évolution humaine pendant cette période.....	289
—	X. — Des cosmogonies et de la première génération. — Seconde génération. — Troisième génération. — Les trois premières générations forment une première époque pendant laquelle les hommes sont partagés en deux classes...	293
—	XI. — Quatrième génération. — Cinquième, sixième et septième générations, seconde époque. — Hiérarchie, castes.	305
—	XII. — Huitième génération, neuvième et dixième générations. — Troisième époque. — Émigrations. — Fondation des colonies. — Déluge. — Plusieurs Noé ou chefs de peuples.	321
—	XIII. — Observations sur le tableau des générations. — Observations sur Amynus et Magus de la neuvième génération de Sanchoniaton. — Conclusion.....	338
—	XIV. — Développement de l'humanité étudiée dans les croyances religieuses et philosophiques. — Du moi. — Du moi dans ses rapports avec le monde phénoménal. — Première forme du panthéisme, ou cosmisme, c'est à-dire le naturalisme où le monde est tout. — Comparaison avec l'empirisme des Grecs. — Première époque correspondant aux trois premières générations.....	345
—	XV. — Seconde forme du panthéisme où Dieu est tout. — Première manifestation de l'idéalisme ou de l'intelligence dans la substance universelle. — Même évolution dans la marche de la philosophie grecque. — Deuxième époque correspondant aux générations 4 à 7.....	353
—	XVI. — Dualisme. — N'est au fond qu'une forme et la conséquence du panthéisme. — Inégalité entre les deux principes du bien et du mal. — La philosophie grecque offre la même analogie que nous avons déjà remarquée antérieurement. — Troisième époque correspondant aux générations 8, 9 et 10.....	359
—	XVII. — Examen de ces époques au point de vue de la doctrine du progrès.....	364
—	XVIII. — Conclusion.....	368

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I^{er}.	— Résumé du double tableau des générations, et des époques religieuses. — Nécessité de présenter les faits qui précèdent sous la forme de déductions historiques.....	369
---------------------------------	--	------------

CHAPITRE II. — Le point de départ de l'homme et de la société est la barbarie	374
— III. — Conditions que devait réunir le premier séjour de l'homme. — Des routes ouvertes aux migrations dans l'hypothèse d'un premier séjour central asiatique.....	377
— IV. — Opinion de Pallas sur la catastrophe qui aurait donné naissance à la tradition diluvienne.....	384
— V. — Le lieu que nous avons désigné ethnographiquement et qui se trouve situé entre les 30° et 40° degrés de latitude, et les 65° et 85° degrés de longitude est du méridien de Paris, est celui qui réunit le plus grand nombre des conditions nécessaires au premier séjour de l'homme. — Développement du sujet ; considérations générales.....	388
— VI. — Continuation du même sujet. — Espèces animales. — Espèces végétales. — Détermination définitive du premier séjour de l'homme.....	396
— VII. — L'âge d'or dans ses rapports avec l'idée de la déchéance.	403
— VIII. — Comment a pu s'opérer l'initiation de l'homme à la vie morale ; révélation, cosmogonies. — Identité de la philosophie qui est la recherche de la vérité à toutes les époques, et des religions qui sont la consécration, à certaines époques, des vérités conquises : c'est l'objet du premier livre de cet ouvrage.....	409
— IX. — De l'homme brut à l'établissement du langage, ou à la vie morale : c'est l'objet du second livre.....	417
— X. — Première période. — Premiers efforts de l'humanité vers la vie sociale : c'est l'objet du troisième livre. — Transition de la première période à la seconde.....	422
— XI. — Deuxième période. — Catastrophe diluvienne. — Hiérarchie. — Castes. — Séparation des races.....	430
— XII. — Troisième période. — Etablissement des colonies. — Ce qu'il faut entendre par Sem, Cham et Japhet.....	444
— XIII. — Ordre des migrations et distribution ethnographique de la race blanche.....	454
— XIV. — Les colonies, ou établissements fixes, deviennent le germe des empires. — Construction des villes. — Époques chronologiques. — Égypte. — Asie occidentale.....	461
— XV. — Extension occidentale et européenne de la race primitive émigrante, dont certaines tribus sont restées au sein des montagnes et sur le sol sémitique. — Ibères.....	475
— XVI. — Un ancien empire chaldéen a existé avant celui des Assyriens de Ninive. — Ces deux empires, trop rapprochés dans l'ordre des temps, ont été séparés par la domination scythe.....	481

CHAPITRE XVII. — Caractère de l'occupation scythe, et de l'ordre dans lequel les peuples se sont succédé dans la domination de l'Asie occidentale.....	489
— XVIII. — Des Scythes de l'Euxin et des considérations de culte et de langue qui les rattachent aux Scythes de l'Asie occidentale.....	495
— XIX. — Conclusion.....	498
TABLEAU CHRONOLOGIQUE.....	501
Chronologie assyrienne comparée avec les chronologies de Manethon et de la Bible.	
1^{er} Tableau. — Partie cosmogonique et conjecturale.	
2^e „ „ Partie historique.	

ERRATA.

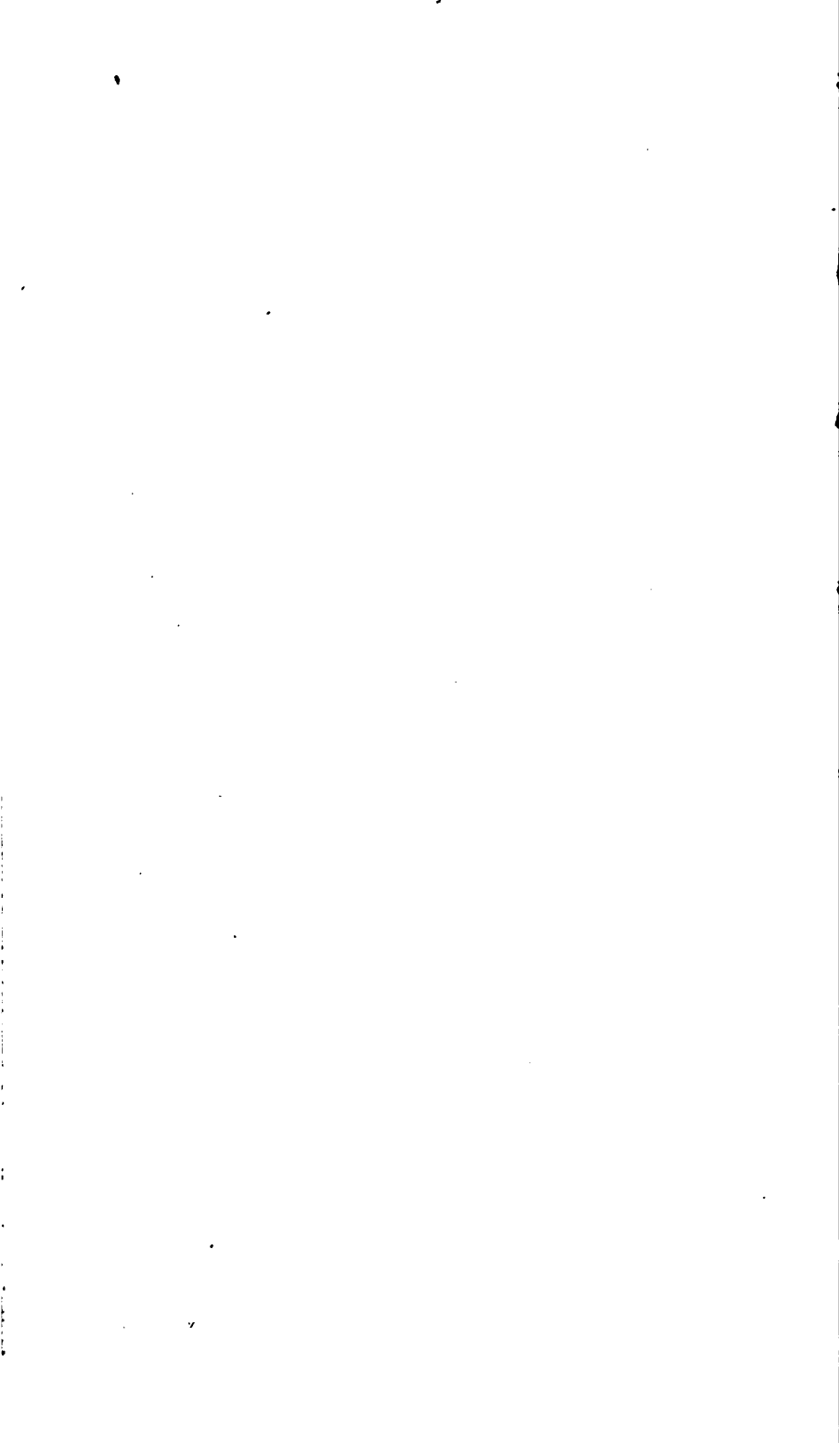
Nohâvend et non pas *Novahend* en Perse, comme nous l'avons dit par erreur, livre III, chapitre XII, page 330.

Nohâvend, dit Hhamdoûllâh dans le chapitre de l'Iraq persique, est situé dans le 4^e climat : c'est une ville de médiocre grandeur ; elle a deux mille pas de circuit ; l'air y est tempéré. Elle tire son eau de la montagne Elvend. Elle contient beaucoup de jardins et de terrasses. Les habitants sont des kurdes de la secte des chytes.

Aboulfeda place également Nohâvend dans l'Iraq persique, qu'il nomme le pays des montagnes (Bélâd-êl-Djebel), à quatorze farsangs de Hamâdan, sur une montagne couverte de jardins et de ruisseaux ; elle abonde en fruits si excellents, qu'on en transporte dans tout l'Iraq. Elle fut fondée par le patriarche Noûalh (Noë) comme son nom l'indique ; *Noûahh Avend*, ouvrage de Noë.

(Langlès, note annexée au *Voyage de Norden*, t. III, p. 257.)

Livre IV, chapitre xv, note 1, Zend-Avesta 4, 444 ; lisez : Zend-Avesta 1, 141.

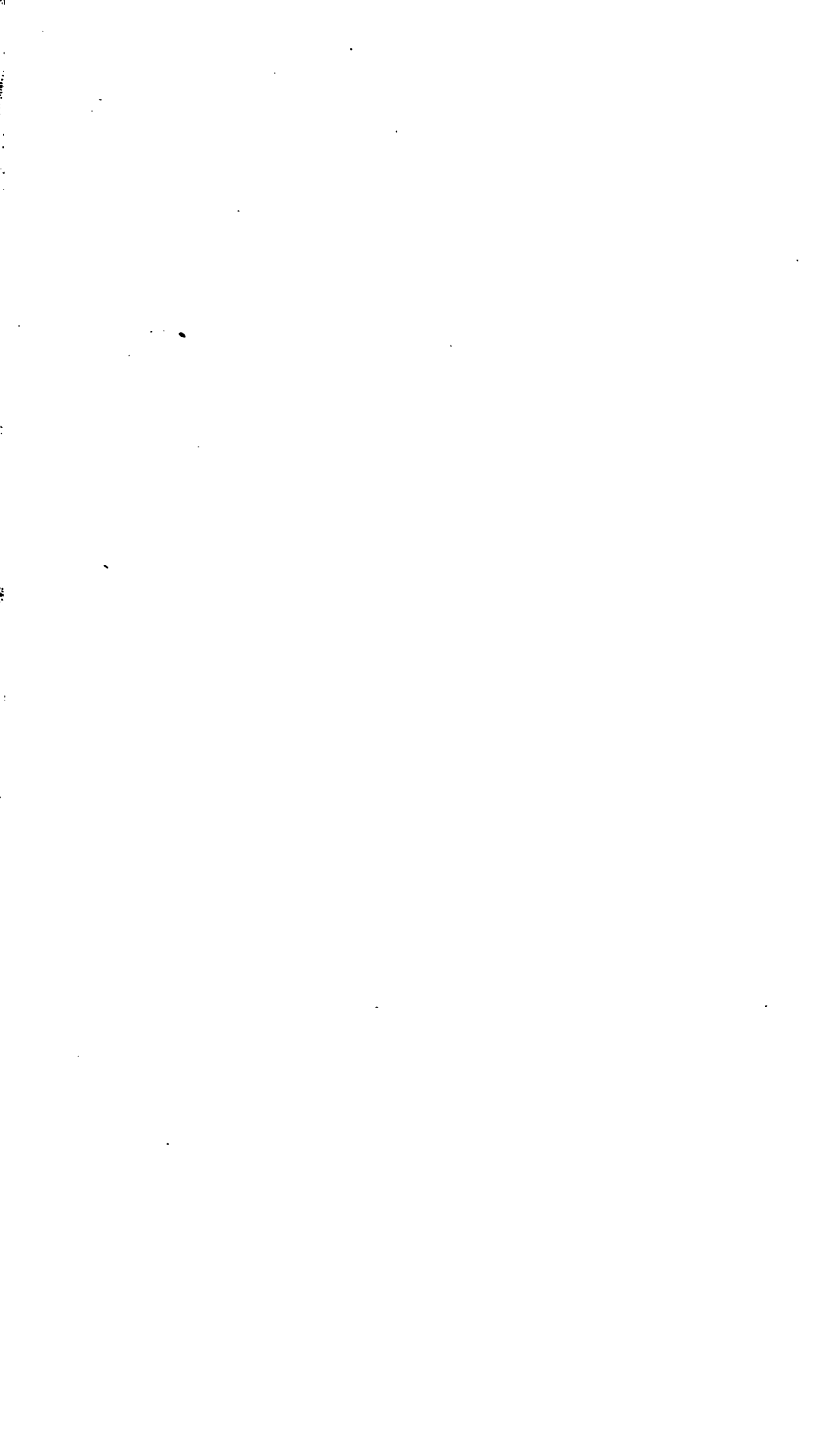


par
eurs
ant
es
de

[illegible]

2,7,

7



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

This book is under no circumstances to be

[illegible]

B'D 34 3 1913



